

SOUVENIRS  
D'UN  
MONTAGNARD

(1858 — 1888)

PAR LE

C<sup>te</sup> Henry RUSSELL

MEMBRE DES SOCIÉTÉS GÉOGRAPHIQUE ET GÉOLOGIQUE  
DE FRANCE

DES CLUBS ALPINS DE FRANCE ET D'ANGLETERRE  
MEMBRE HONORAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES ÉTUDES  
DU COMMINGES

MEMBRE TITULAIRE DE LA SOCIÉTÉ GÉOGRAPHIQUE  
DE TOULOUSE

AUTEUR DE « SEIZE MILLE LIEUES A TRAVERS L'ASIE  
ET L'OCÉANIE »

*Mirabilis in altis Dominus.....*

—  
Cinq francs



PAU  
IMPRIMERIE VIGNANCOUR

1888



N - 500009640

ZRV  
3337

SOUVENIRS

D'UN

MONTAGNARD

( 1858 - 1888 )

PAR LE

C<sup>te</sup> Henry RUSSELL

MEMBRE DES SOCIÉTÉS GÉOGRAPHIQUE ET GÉOLOGIQUE  
DE FRANCE

DES CLUBS ALPINS DE FRANCE ET D'ANGLETERRE  
MEMBRE HONORAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES ÉTUDES  
DU COMMINGES

MEMBRE TITULAIRE DE LA SOCIÉTÉ GÉOGRAPHIQUE  
DE TOULOUSE

AUTEUR DE « SEIZE MILLE LIEUES A TRAVERS L'ASIE  
ET L'OCÉANIE »

*Mirabilis in altis Dominus.....*



→ Cinq francs ←



PAU  
IMPRIMERIE VIGNANCOUR

—  
1888

GOVERNMENT

MONTANA GAZETTE

1883-1884

THE

OF HENRY RUSSELL

PRINTED AND PUBLISHED BY HENRY RUSSELL

DEPT. OF THE

OF THE TERRITORY OF MONTANA

BY HENRY RUSSELL

TO THE

OF THE TERRITORY OF MONTANA

DEPT. OF THE

OF THE TERRITORY OF MONTANA

BY HENRY RUSSELL

PRINTED AND PUBLISHED BY HENRY RUSSELL

OF THE TERRITORY OF MONTANA

PAID

FOR THE TERRITORY OF MONTANA

1883

# PRÉFACE



Pour éviter l'incohérence et le désordre, défauts qu'on ne pardonne jamais en France, j'ai adopté dans ces récits ce qu'on pourrait appeler l'ordre « naturel », au lieu de l'ordre « chronologique ». Je promène mon lecteur longitudinalement de l'Ouest à l'Est, d'un bout à l'autre des Pyrénées. Mes ascensions se suivent méthodiquement dans l'ordre géographique, d'une mer à l'autre, et sans aucun rapport avec leurs dates. Commenant à Biarritz, elles se terminent à Perpignan.

J'espère que mon ouvrage y gagnera en clarté. Car, en l'ouvrant à tout hasard, on y trouvera toujours groupées ensemble, comme dans un dictionnaire, toutes les montagnes d'une même région, et toutes mes ascensions d'une même montagne. Aucune série de courses n'empiète sur sa voisine. Toute autre méthode m'aurait mené droit au chaos.

J'ai aussi séparé complètement (et pour cause), la chaîne Française des Pyrénées, de la chaîne Espagnole : en sorte que mon ouvrage a deux parties distinctes : on dirait deux volumes. Cette division, non seulement justifiée, mais imposée par le contraste extraordinaire et radical que présentent presque partout les deux versants des Pyrénées, rendra mon livre plus homogène que si j'avais mêlé dans mes récits des régions



dont l'aspect, les beautés, le climat, et tous les caractères, diffèrent autant que l'Europe et l'Afrique. Tout change à la frontière.

J'ai ajouté, en *post-scriptum*, les trois seules ascensions que j'aie faites dans les Alpes.

Enfin, j'ai cru devoir faire précéder mes courses de quelques réflexions pratiques et générales, quelquefois même philosophiques, sur les plaisirs et les périls de l'Alpinisme, ainsi que sur l'ensemble des circonstances particulières qui ont fait naître et développé en moi la passion si vivace et si forte des montagnes, auxquelles j'ai voué une sorte de culte pendant près de trente ans.

Il m'a semblé qu'une vie si excentrique avait besoin d'une justification, ou au moins d'une excuse.

En somme, ce livre est une auto-biographie, chose toujours difficile à écrire. Mais j'ai fait de mon mieux.

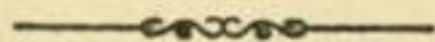
Si j'endors mon lecteur au lieu de le distraire, il me restera du moins l'espoir d'être pardonné par mes amis, et la douce perspective de consoler plus tard ou de poétiser mes derniers jours, en relisant moi-même au coin du feu, quand je ne pourrai plus marcher, l'histoire des émotions et des jouissances qui ont déjà charmé les deux tiers de ma vie.

J'imiterai humblement le soleil, qui se dore et s'embrase vers le soir, en regardant, au moment de s'éteindre, les horizons lointains, ardents et purs, où il a commencé sa carrière.

H. R.



# INTRODUCTION



RÉFLEXIONS GÉNÉRALES SUR L'INFLUENCE ET LE PLAISIR  
DES ASCENSIONS, AINSI QUE SUR LES CAUSES, ACCIDEN-  
TELLES OU NATURELLES, QUI ONT FAIT NAÎTRE EN MOI  
L'AMOUR DE LA NATURE ET DES MONTAGNES.

Bien qu'un peu misanthrope, je ne suis pas encore assez indifférent à l'opinion des hommes pour ne pas m'inquiéter du jugement qu'ils porteront sur ce livre, s'ils le lisent. Je crains qu'après l'avoir fermé, le lecteur ne se dise : « A quoi cet être mystique a-t-il servi, et « que m'a-t-il appris ? Ce n'est qu'un acrobate, ou pire « encore, un panthéiste. Il a couru partout : il a été « rêver sans but, sur toutes les plages de l'univers ; il « a foulé aux pieds presque toutes les plantes connues « ou inconnues, sans nous en nommer une. Quant aux « rochers, il en a fait sa table, son oreiller et sa « maison, et voilà tout. Exclusivement épris du Beau, « il n'a pas vu autre chose dans la Nature, qui l'a « ensorcelé. La science ne lui doit rien, car il n'a rien « analysé ni découvert. Son caractère et ses idées ont « pris la consistance et la mobilité des nuages, avec « lesquels sa vie s'est écoulée dans l'égoïsme, loin des « réalités et des devoirs auxquels il n'est jamais permis « de se soustraire. Pourquoi vient-il nous raconter des « ascensions qui se ressemblent toutes ? Pourquoi Blondin « ou Léotard ne décriraient-ils pas aussi en 600 pages « et sous ce titre : *Souvenirs d'un gymnaste*, leurs « émotions sur le trapèze ou sur la corde ? »

Voilà sans doute ce qu'on dira de moi, et pire encore, peut-être avec raison.

Hélas ! je ne le sens que trop, je suis un peu sauvage, et ma vie a été une espèce de défi jeté à la civilisation. Dieu me garde de l'offrir comme exemple ! C'est une erreur d'être sans carrière, et c'est une faute de traverser la vie sans but pratique et bien déterminé. Le monde marcherait mal, s'il m'imitait ! et toutes les fois que je descends parmi les hommes, je me dis comme Ovide, exilé chez les Scythes :

: *Barbarus hic ego sum, quia non intelligor illis.*

Je sens tout cela, et il n'est pas encourageant d'écrire avec la perspective de passer pour bizarre. Mais ce qui m'encourage, m'excuse et me console, c'est que le monde, tout réaliste qu'il soit, est encore plein d'âmes enthousiastes et virginales qui préfèrent la Nature à la Science, et qui trouveront peut-être quelque intérêt aux aventures et aux caprices d'un simple touriste. On ne fait pas la guerre aux arts et aux artistes : et cependant, analysons leur but : à quoi servent-ils ? A émouvoir, à plaire, beaucoup plus qu'à instruire. Mais à mes yeux, c'est une mission aussi philosophique et aussi noble qu'une autre, celle qui consiste à se servir de la Nature comme d'un clavier, et à transmettre ensuite à l'âme de nos semblables les émotions qu'elle a fait naître en nous. Qui oserait dire que la contemplation est inutile ? Elle ne peut l'être qu'à ceux qui ne sentent rien.

Ah ! loin de moi l'idée folle et coupable de dénigrer la science et le travail ! Je vénère ceux qui cherchent à sonder les lois et les secrets de la nature, car, après la vertu, la science est la plus belle parure de l'homme. Le véritable roi de la création, c'est le savant, et non pas le poète. Mais voudrait-on nous persuader pour cela qu'un simple touriste ne sert de rien ? Je repousse cette



doctrine. Et je dirai même plus, l'explorateur doit précéder le naturaliste. Que deviendrait en effet celui-ci, perdu avec ses appareils scientifiques au milieu du brouillard, et dans des précipices que personne n'aurait vus avant lui ? La préservation de sa propre vie l'intéresserait plus que tout le reste, et il n'hésiterait pas à laisser là ses instruments pour se sauver lui-même.

Connaître les lieux, c'est une espèce de science, et comme il suffit pour cela d'être bien portant et enthousiaste, je ne conçois pas que les jeunes gens négligent tant les montagnes. Outre le plaisir extraordinaire qu'ils y trouveraient, ils devraient se convaincre que même sans être des Agassiz ou des Saussures, ils pourraient rendre de grands services. Sans faire de collections, sans prétentions et sans efforts, sans même se détourner de son chemin, il est toujours facile de ramasser quelques cailloux, de bien décrire l'itinéraire qu'on a suivi, montre et boussole en main, de découvrir de nouvelles routes, d'observer en passant les couches géologiques, les plantes et la température. Sans étudier la botanique, on peut apprendre à reconnaître certaines plantes rares, et fixer à peu près leurs frontières naturelles : rien de tout cela n'est inutile. On peut, sans s'arrêter, noter la direction et les virements du vent, observer la couleur si variable de la neige, et tous les phénomènes étranges qui accompagnent souvent le tonnerre et la grêle. Bien plus, dans des montagnes dont on connaît les proportions, on en arrive à deviner sans baromètres et sans calculs, à 30 ou 40 mètres de près, la hauteur où l'on est parvenu, surtout si on observe les plantes. Ainsi dans les Pyrénées, les hêtres arrivent à 1,600 mètres : la limite des sapins, ainsi que des bouleaux, se trouve un peu au-dessus de 2,000 mètres, tandis que les génévriers, les pins, les aunes et les rhododendrons disparaissent à 2,500 mètres. Il n'y a pas besoin, pour découvrir tout cela, de regarder dramatiquement autour

de soi, ou de porter une cravate blanche, avec les yeux en l'air : il suffit parfaitement de n'être ni paresseux ni ignorant. A ce prix le touriste peut être le bras de la science, dont le savant est l'œil.

Mais j'irai même plus loin, pour réhabiliter le simple touriste. Car on a beau être pénétré du plus profond respect pour les savants, je ne sais comment on oserait nier, qu'après tout, le mystère est un des plus grands charmes de la nature, et en connaîtrions-nous toutes les lois, qu'il serait encore permis de se demander si cela tournerait énormément à l'avantage de notre bonheur.

La nature est autre chose qu'un laboratoire : c'est un spectacle et une école. D'ailleurs les choses que l'on comprend le moins sont souvent celles qui plaisent le plus. Qu'est-ce que la mélodie, l'harmonie et l'amour ? Qu'est-ce que le Beau ? Et même dans l'ordre purement physique, sait-on et saura-t-on jamais exactement ce que c'est qu'un fluide ? Qu'est-ce que l'affinité chimique, l'ozone, et le sommeil ? Le saura-t-on dans dix mille ans ? Il est probable que non, et nous n'y perdrons rien.

Nous n'avons pas besoin de savoir décomposer les rayons du soleil pour l'admirer quand il se couche, et lorsque nous voyons briller dans le regard de l'homme les grands éclairs de la passion, de la douleur et du génie, peu nous importe de savoir ce que c'est que la cornée, la sclérotique et les humeurs aqueuses ! Les choses vraiment sublimes, nous les sentons, mais nous ne les apprenons pas, et nous les comprenons bien moins encore. Notre âme est avant tout mystique : les faits et les réalités ne lui suffisent jamais. Elle est éprise de l'Infini et du mystère, et elle aime à bondir librement dans l'espace, comme les étoiles, les oiseaux et le vent.

C'est pour cela qu'après avoir vécu sur les montagnes, on y revient toujours, comme si la vie s'y changeait en roman. Face à face avec la nature dans

les brillants déserts de la montagne, notre âme rayonne avec l'Aurore : elle s'allume aux ardeurs de midi : elle s'assoupit et elle s'endort avec le jour, elle se réveille plus pure que lui. De là cette douce simplicité de la vie pastorale, que les poètes ont tant chantée. Si l'innocence quittait la terre, elle s'arrêterait en chemin sous le toit du pasteur.

Hélas ! ces émotions sont peu goûtées en France : car le Français déteste la solitude. Il est le roi du monde par son intelligence : mais la contemplation ne lui va pas, et il est trop sociable pour aimer à rêver. Cette indéfinissable ivresse morale que donnent la vie nomade et libre, le vent, la mer et les déserts, semble être un privilège des races du Nord, et surtout des Anglais. C'est une passion, même chez les femmes. Il y a quelque chose d'Alpestre dans le génie Anglais, génie dominateur, nuageux et libre, épris de la tempête et des sublimes désordres. On le devine à la littérature. Tandis que le génie Français aime avant tout la règle et l'ordre ; il est discipliné, toujours correct, et moins aventureux. Il est la négation de la rêverie. Aussi, quelle admirable clarté brille dans la langue Française ! Comme la syntaxe y est impitoyable ! La France est le pays géométrique par excellence, où le militarisme envahit tout, même la pensée et l'imagination. L'esprit français est plutôt juste que poétique. Il n'aime pas les folies, même quand elles sont sublimes.

Quelle horreur du désordre et du vague ! Et quel amour de la ligne droite, des peupliers bien rangés en bataille, des contours nets et arrêtés ! N'y aurait-il pas quelques analogies entre l'horizon et le caractère ? Je l'ai souvent pensé. Pour ne parler que de l'Angleterre, voyez ces paysages humides, voilés, ces horizons indéfinis, ces contours onduleux : voyez cette molle verdure, ces vallons veloutés où semblent dormir, au bord des fleuves ou des lacs vaporeux, des troupeaux, des bergers

et des bois... Voyez ces brumes légères et blanches où apparaissent de vagues profils de châteaux, de villages, et de clochers tout habillés de lierre... La lumière du soleil a l'air de s'attendrir en descendant sur ces tableaux paisibles et pastoraux, où elle se fait plutôt sentir que voir. Les nuages caressent le sol et voilent toutes ses aspérités ; les rivières tournent toujours, comme les routes : on ne voit rien de rectiligne, le vent vient de partout, et l'on dirait en vérité qu'un souffle de liberté a passé là jusque dans les caprices de la Nature... N'y a-t-il pas dans tout cela, comme un lointain reflet du caractère anglais ? Libre et fier avant tout, excentrique et nuageux, il est également triste et tendre comme l'horizon crépusculaire du Nord.

Comment ne pas devenir rêveur dans un milieu si vague ?

En France, on aime à y voir clair, et la Nature parle à l'esprit, bien plus qu'au cœur. L'admiration qu'on y éprouve pour elle est platonique : c'est rarement une passion : ce n'est pas de l'amour.

A tort ou à raison, le rêve est démodé : le recueillement est devenu une vertu. Châteaubriand lui-même tombe dans l'oubli. La France est une horloge d'une perfection inimitable, une vraie merveille de mécanisme et d'art, que tout le monde est obligé de consulter, mais qui ne marche qu'à condition d'être remontée périodiquement. L'Angleterre est un astre erratique, échevelé, qui erre capricieusement partout, et qui échappe à l'analyse : mais dans sa solitaire grandeur, il ne relève que de lui-même, et malgré tout, il va toujours, et ne se perd jamais.

Quant à moi, je rêvais à douze ans, et les montagnes surtout me fascinaient déjà. Cette passion a duré. Même aujourd'hui, quand je m'allonge au grand soleil sur une pelouse, à 2,000 mètres au-dessus des plaines, près d'un torrent et d'un sapin, j'éprouve un tel plaisir,

surtout après avoir dompté une montagne difficile, que je n'échangerais pas mon site alpestre contre tous les trônes de l'univers : car mon bâton ferré me semble moins lourd qu'un sceptre. Et quand je couche sur le sommet d'un pic, je suis encore bien plus heureux. Qui donc saurait décrire la virginale magnificence de ces levers de soleil sur des montagnes blanches comme les pôles, ou violettes d'épouvante après une nuit d'orages ? De telles splendeurs électrisent l'âme la plus morose et la plus sombre : rien n'y résiste.

Cette vie profite d'ailleurs autant au corps qu'à l'âme. Elle est moins dure qu'on ne le pense. Par le beau temps, on s'habitue bien vite à coucher en plein air, même à de grandes hauteurs, et l'abaissement de la température nocturne est loin de correspondre à l'altitude où l'on se trouve. Parfois il fait plus chaud pendant la nuit sur les montagnes que dans la plaine ! C'est rare, mais ça s'est vu. Croyons-le, la nature, malgré tous ses caprices, est plus hospitalière qu'on ne se l'imagine.

Quant aux dangers des ascensions, on peut tellement les diminuer par la prudence, que pour un montagnard solide et sage, ils se réduisent presque à zéro. C'est à de véritables actes de folie (parmi lesquels je classe celui de tenter les ascensions les plus scabreuses sans expérience), que l'on doit attribuer l'immense majorité des catastrophes alpestres.

A mon avis, le mauvais temps est le plus grand ennemi du montagnard. Que de victimes il a faites dans les Alpes ! Le froid, la grêle et la fureur du vent peuvent tuer un homme bien vite, sans compter le tonnerre. Mais tout cela peut se prévoir plusieurs heures à l'avance, et à moins d'être sur un immense glacier, ou entouré de précipices, on est presque toujours sûr de trouver un abri. Il le faut bien : car comment vivre sous une mitraille de pierres, et de grêlons gros

comme des œufs de poule? C'est presque une canonnade.

Les avalanches sont aussi très-dangereuses. Toutefois, elles suivent en général un lit connu : elles tombent à certaines heures et dans de certaines saisons ; en sorte qu'un œil prudent et exercé peut conjurer même ce péril si grave. Les « pluies de pierres », les rochers qui descendent comme la foudre, doivent aussi inspirer une terreur salutaire. Mais l'oreille et les yeux sont ici très-utiles. Si on est sur la neige, on y voit des sillons, tracés partout où ces rochers ont l'habitude de se précipiter. Il faut passer ailleurs. Si c'est sur la terre ferme, on les entend venir : il n'y a qu'à s'échapper, ou bien à se cacher : il est très rare qu'on ne puisse faire ni l'un ni l'autre.

Je ne parle pas des chûtes et des faux pas. Si l'on est maladroit, il faut vivre dans la plaine. Et je n'aime pas à parler de l'usage de la corde, car chacun a son opinion là-dessus. On a plus discuté la corde que la valeur du *lime-juice* comme anti-scorbutique, dans les dernières Expéditions Arctiques, et ce n'est pas peu dire ! Ce que tout le monde admet, c'est que sur les glaciers, quand ils sont labourés de crevasses que la moindre couche de neige rend invisibles, la corde est un *sine quâ non*. La négliger alors est une folie. Car il est clair que si l'on sombrait *seul* dans une crevasse un peu profonde (et il y en a qui ont des centaines de mètres de profondeur), la mort serait certaine. Tandis qu'à deux ou trois, bien attachés ensemble à quelques mètres d'intervalle, si l'un enfonce, le poids des autres l'empêche de s'engloutir. Là-dessus tout le monde est d'accord.

Mais sur des pentes unies de neige, de glace ou de névé, très-inclinées et sans crevasses, que faut-il faire ? C'est discutable. Il faut suivre ses instincts. Quant à moi, je préfère ne jamais m'attacher sur un talus de glace, fut-elle dure comme du fer ; et plus elle est

à pic, plus grand, à mon avis, est le danger de s'attacher : car je ne vois pas comment, dans ce cas là, la chute d'un seul touriste n'entraînerait pas forcément celle de tous les autres. La catastrophe du Mont-Cervin l'a tristement prouvé !

Et je vais même plus loin ; car bien que les paradoxes aient rarement le sens commun, je crois que jamais un montagnard n'acquerra la qualité qui lui est le plus nécessaire, c'est-à-dire une confiance presque illimitée en lui-même, s'il ne s'est pas trouvé très-souvent seul dans le brouillard, la neige et la tempête, au beau milieu des précipices, ne dépendant, après la Providence, que de lui-même. Il m'a souvent semblé qu'à deux, on s'intimide mutuellement. C'est justement parce qu'on peut compter sur son voisin, que l'on devient pusillanime. On est plus brave dans les montagnes quand on est seul. C'est un bonheur d'être deux, c'est une leçon d'être seul.

Du reste, en face de la nature, et avec Dieu, la solitude n'est pas sans charmes, surtout dans les montagnes. Quels retours on y fait sur soi-même, en regardant ces immobiles et prodigieux colosses dont la durée et l'éternelle jeunesse rappellent à tout moment la petitesse de l'homme et sa fragilité ! Celui qui les avait aimés dans son enfance, et qui s'y traîne dans sa vieillesse, croit rajeunir soudain de toute sa vie, en n'y trouvant rien de changé. Les torrents coulent dans le même lit, leur mélodie sauvage a la même note, et les mêmes fleurs colorent les mêmes pelouses. Les arbres seuls ont grandi. Dans le royaume des neiges, le vent a conservé cette voix furieuse qui renverse tout, excepté les montagnes. Les grands glaciers reprennent chaque soir leur manteau d'écarlate ; la neige s'y mêle au feu, le céleste au funèbre, et les teintes désolées du couchant, en rappelant solennellement au montagnard les tristesses et la fin de la vie, viennent redorer la sienne. Tout

se passe comme il y a cinquante ans, comme il y a cinquante siècles..... Et lui, pauvre pèlerin toujours changeant et aujourd'hui caduque, que lui reste-t-il donc de ses beaux jours ? Il a changé vingt fois de caractère et d'opinions, son cœur s'est endurci, il n'a plus d'illusions, il n'a plus de cheveux ; et lui qui fut si jeune, lui qui escaladait les monts plus vite que le soleil, il marche à peine, il n'y voit plus ! Toutefois comme au marin, comme au soldat, l'honneur lui reste d'avoir fait quelque chose de sa vigueur et de sa vie : et ces pages ne seront pas perdues, si leur auteur a pu arracher quelque vaillant caractère aux artifices et à la corruption du monde, pour le ramener dans les chemins honnêtes et oubliés de la nature. N'oublions pas qu'on est ce qu'on veut être. Le plus grand fat peut devenir un tueur d'isards, le plus brave homme un scélérat, et le plus grand pécheur un saint. Il ne s'agit que de vouloir et de se bien porter, pour devenir un grimpeur émérite, ce qui n'est pas du tout à dédaigner. Un plaisir innocent n'est jamais inutile, et l'enthousiasme est toujours une bonne chose.

Et pourtant, j'ai passé tant d'années à courir les montagnes, j'ai si longtemps envisagé la vie civilisée comme un fleuve plein d'écueils, n'en suivant que les rives, pour ne pas m'y noyer, que j'ai besoin de m'excuser.

Mes excuses, les voici :

Mes excentricités ont tenu à bien des causes. Doué d'une santé à toute épreuve, passionnément épris de la nature et de la liberté, ardent comme un soleil d'Asie, triste comme l'automne, et nomade comme le vent, j'ai passé ma jeunesse à parcourir capricieusement le monde, de l'équateur aux mers polaires, en ne lisant que Lamartine, Châteaubriand, Byron, Bernardin de St-Pierre, et plus tard, Tennyson. Il y avait certes de quoi me rendre mystique, et même un peu sauvage...



d'ailleurs ces goûts sont très souvent innés, et ils l'étaient en moi.

J'ai regretté trop tard de n'avoir jamais eu de carrière. C'est la plus grande erreur du monde que d'être trop libre. Mais que ce soit ma faute ou non, je n'ai jamais franchement aimé la vie civilisée. J'ai cru ou j'ai voulu l'aimer pendant plusieurs années : elles ont été les plus amères de toute ma vie.

Mes jours les plus heureux ont été ceux où n'ayant pas encore vingt ans, je bondissais comme un chamois sur les belles neiges des Pyrénées, ou sur les plages fuyantes et monotones où se touchent trois déserts : le sable, le ciel et l'Océan. J'aimais aussi passionnément l'Ouest de l'Irlande, les comtés de *Galway* et de *Clare*, avec leurs landes pierreuses, leurs ruines aussi sinistres que leurs légendes, leurs arbres tordus, toujours penchés vers l'Est, et comme assassinés par l'ouragan des mers.

La poésie de la désolation avait pour moi un charme inouï. J'aimais les côtes stériles et tourmentées de la baie de *Bantry*, ses ciels sauvages, et les falaises tombant à pic de 600 mètres au bout de l'île d'*Achil* ; mon imagination partait pour l'Amérique, quand je voyais ces promontoires perdus aux confins de l'Europe, dont les derniers lambeaux s'évanouissaient au loin dans les fureurs et dans l'écume de l'Atlantique. Quel vent il y soufflait toujours ! Mais plus le temps était affreux, plus j'en jouissais, et mon plus grand bonheur était d'aller braver la rage des éléments, tout seul et sans abri, sur des caps déchirés par les vagues, les rafales et la pluie. Saturé jusqu'aux os, je restais là des heures entières, sur des rochers décolorés et nus, à écouter ce vent sonore des mers, qui sent l'immensité, plus que tout autre. J'étais comme enivré par la nature, dont j'aimais les colères, au moins autant que les sourires. Etre fort et être heureux me semblaient la même chose. En plein hiver, j'allais casser la glace pour me baigner !....

Folies ! me dira-t-on. Folies peut-être : mais puisque nous sommes tous condamnés à en faire, est-ce que celles-là ne valent pas mieux que beaucoup d'autres ? Elles sont du moins bien innocentes. D'ailleurs tout ce qui rend viril et fort, élève aussi le caractère.

A 22 ans, je passai quelque temps à Paris, mais je partis bientôt pour le Pérou. A peine revenu, je repartis pour l'Amérique du Nord, et dix-huit mois après, je traversais la Sibérie en plein hiver pour aller à Pékin, au fleuve Amour, d'où j'allai au Japon, en Australie, dans la Nouvelle Zélande, et puis enfin, dans l'Inde, où je restai un an. On voit combien j'étais nomade. Même à Paris, un vague ennui me poursuivait partout. Mais la vue d'une mappemonde, à l'étalage d'un magasin, avait sur moi un effet magnétique. Que de souvenirs, que de désirs elle réveillait en moi ! Je ne voyais plus qu'elle, je n'entendais plus rien. Que peut donc dire, à ceux qui, ont entendu le vent ou le tonnerre dans les montagnes et les forêts de l'Amérique et de l'Asie, le bruit vulgaire et monotone des lourds carrosses qui roulent les hommes, avec leur luxe, leurs vices et leurs ennuis ?

Il me semblait revoir les plaines soporifiques de l'Inde, et les monts effrayants qui défendent le berceau de ses fleuves, la Sibérie avec ses deux mille lieues de cèdres, de neige et de bouleaux, et le glacial *Gobi*, dont les hideux déserts, traînant à perte de vue leur misère infinie, fesaient pourtant bondir mon cœur de vingt-cinq ans !

Telles étaient mes pensées au milieu de Paris, à la vue d'une mappemonde ! Elle évoquait en moi le souvenir des jours les plus utiles et les plus beaux de ma première jeunesse, et me rendait odieuse la vue d'une ville.

Un jour, un dimanche soir, je fus saisi d'une telle tristesse, que je me réfugiai à la Madeleine, loin du fracas des rues, juste au moment de la bénédiction. L'encens montait en nuages aromatiques, et l'édifice était rempli

d'une mélodie vague et superbe, non pas de cette musique énervante et profane du théâtre, mais d'une harmonie sainte, empreinte d'une volupté surnaturelle, et de toute la tendresse, la poésie, le mystère et la gloire que rêve, sans les trouver sur terre, une âme éprise de Dieu. La musique n'est-elle pas la voix de la prière, autant que de la passion? Et qu'est-ce que la peinture ou la parole, auprès de la poésie des sons? Quand l'orgue en pleurs gémit sous les voûtes catholiques et nous enivre d'une pieuse tristesse, ne nous semble-t-il pas voir s'entr'ouvrir devant nous les portes de l'infini et la patrie des séraphins? Notre âme se sent alors des ailes magiques, et dans la mélodie, elle s'évanouit en Dieu.

Je sortis à moitié consolé, laissant aux Pyrénées le soin d'achever ma guérison.

Les Pyrénées!.... On le voit, j'y reviens de partout et toujours. Et cependant, plus d'une fois je leur fus infidèle..... car la nature inanimée ne suffit pas au cœur de l'homme. Comme il est beau, comme il est séduisant, ce rêve divin de deux êtres enchaînés l'un à l'autre, l'un pour conduire, et l'autre pour consoler! C'est comme la flamme, où la lumière et la chaleur se mêlent et se confondent. Malheureusement, cet amour-là est rare. Et il s'est même trouvé des moralistes pour le décourager comme inutile et dangereux! Je ne serai jamais de leur avis! L'homme est né romanesque. L'arithmétique n'entre dans son cœur que par force ou par ruse, et n'y laisse que des ruines, de la glace et des cendres. Les âmes ont leur climat, et quand on le viole, on viole une loi sacrée de la nature. C'est une témérité coupable, excusable, et presque toujours fatale. Ses résultats sont scandaleux; et quant à moi, je ne croirai jamais que le meilleur climat du cœur soit la zone tempérée. J'aime les tropiques, malgré tous leurs orages.

On le voit donc, je suis, sur des questions brûlantes, en guerre ouverte et permanente avec le monde. Aussi,

plutôt que de subir ou de braver ses lois, je m'y suis dérobé ; j'ai vécu comme ces fleurs solitaires et sans nom qui s'épanouissent au sommet des montagnes, entre le ciel et la neige, et meurent décolorées avant qu'on ne les ait cueillies ; et je rendrai peut-être à Dieu, sans avoir pu en faire usage, le plus beau don qui nous descende du ciel.

Je ne veux pas parler de politique : elle serait déplacée dans ces pages. Sans cela, j'en aurais long à dire. Il est sûr que l'état politique et social de l'Europe a de quoi rendre un peu morose et insociable. Je vois inscrit partout le mot : "*Fraternité*" : c'est "*Fratricide*" qu'il faudrait mettre. La désunion devient universelle. Jamais elle n'a été si grande.

La société me semble, politiquement, malade, agonisante, et surtout mystifiée.

Quant au monde des salons et des bals, c'est autre chose. Qui oserait nier ses séductions ? Et qui pourrait sortir de là comme il y était entré ? Il faudrait être un Saint-Jérôme ou un glaçon. Mais si un bal semble idéaliser la vie, ce n'est qu'à la façon du chloroforme ou du haschish. Ça ne dure qu'un instant. Ses joies fébriles, ses illusions et ses ivresses se payent trop cher. Le plaisir est souvent le tombeau du bonheur, et le monde ne vaut pas toute la peine qu'on se donne pour lui plaire. Voilà du moins ce que j'en pense, après avoir tout essayé pour y trouver le secret du bonheur. Je n'ai pas réussi : loin de là !

Personne n'a plus aimé la valse que moi : c'était un vrai délire. Et cependant, combien de fois, électrisé par le grand air à la sortie d'un bal, ému par le silence auguste d'une nuit sans nuages, et rajeuni par la brise de l'Orient, combien de fois je me suis dit, en me retrouvant seul et tout à coup en face de la nature à quatre heures du matin : « Qu'ai-je été faire  
« dans l'atmosphère empoisonnée des faux plaisirs et

« des passions ? N'y ai-je pas flétri mon cœur et ma  
 « santé ? N'y ai-je pas laissé le plus pur de moi-même ?  
 « Quelle comédie et quelle folie ! »

Si j'y allais avec plaisir, c'était toujours avec bonheur que j'en sortais, surtout quand je voyais à l'horizon les neiges lointaines des Pyrénées, argentées par la lune ou l'aurore. Devenu philosophe en moins de cinq minutes, cherchant dans la nature le salutaire oubli de mes folies, je ne comprenais plus alors comment le monde avait pu me séduire, et le remords dans l'âme, je faisais seul de longues promenades, en attendant le réveil des oiseaux et du jour.

Des mille plaisirs que j'ai goûtés dans les salons, celui qui m'a toujours le plus charmé, ravi, enthousiasmé, c'est la musique. Elle me faisait tout oublier. La poésie mystique et passionnée des sons est certainement ce que les hommes ont inventé de plus divin. Elle me transporte au septième ciel, surtout quand elle est triste : car la mélancolie a des charmes infinis. Les anges eux-mêmes doivent en avoir un peu. Notre âme et la musique sont sœurs. La mélodie nous jette parfois dans une extase que jamais la parole n'aura le don de remplacer ou de traduire ; elle est plus douce que la verdure à l'œil, et même que l'espérance au cœur. Quelle plume définira jamais cet art plein de mystère et de tendresse ? Oui, c'est bien l'art divin par excellence, car nous sentons le ciel, et nous croyons le voir, quand notre âme s'assoupit, se balance et s'endort sur les ondes mélodiques.

Eh bien, j'aime mieux encore la voix terrible et triste de l'Océan, le bruit mystique des cascades ou des vagues au milieu de la nuit, et le souffle embrasé du Simoun, quand il gémit sous les sapins brûlants des Pyrénées.

De tout ce qui précède, il résulte que mon livre est nuageux, excentrique, et peut-être même un peu morose.

Et il fera peut-être sur ceux qui le liront, l'effet d'un narcotique. Est-ce tout-à-fait ma faute ?

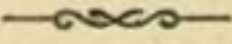
Il est aussi très-égoïste, défaut beaucoup plus grave. Il n'y est question d'un bout à l'autre que de moi-même... Mais comment l'éviter, dans un récit tout-à-fait personnel ? Car ce n'est pas un " *Guide* " que j'ai voulu écrire : c'est une histoire ou une série d'ascensions de montagnes.

Si j'ai presque déifié la nature, si je l'ai trop aimée, j'ai du moins une excuse, c'est que jamais elle ne m'a fait verser de larmes : et je n'en puis pas dire autant des hommes.....


Si mes explorations ont été inutiles à la science, qu'on me permette de dire, pour ma défense, que c'est pour moi, et non pas pour les autres, que je m'y suis livré. C'était une vocation : je l'ai suivie. Je ne m'en repents pas, et c'est la main sur la conscience et sur le cœur que je puis m'écrier : qu'elles soient trois fois bénies, les heures et les années que j'ai passées dans ces régions sereines et lumineuses d'où l'on revient toujours plus pur et plus heureux. Elles ont été les plus tranquilles et les plus innocentes de ma vie. On aura beau les croire perdues, comment pourrais-je les regretter, si j'ai appris dans la sainte solitude des montagnes à trembler devant Dieu, à oublier ceux qui m'ont fait du mal, et à calmer un cœur trop orageux pour être longtemps heureux parmi les hommes ?



# ASCENSIONS



## PREMIÈRE PARTIE



### PYRÉNÉES FRANÇAISES

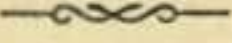
ET

### FRANCO-ESPAGNOLES

---

---

#### **Biarritz et Ascension de la Rhune (900 mètres)**



Bien qu'il soit au niveau de la mer, j'ai un faible pour Biarritz, surtout pendant l'hiver, lorsqu'il devient modeste, et que les vanités et les grandeurs humaines ne le défigurent plus. Que fait à la nature le nom des hommes ou leur costume ? Aucun astre ne s'éclipse à la chute d'un empire, et sur les plages où s'agitaient naguère les destinées des peuples, la lame enlève en quelques heures la trace des potentats.

Le véritable hiver du Nord, brumeux et sombre, est inconnu dans ces heureux parages, où le soleil, dardant ses rayons d'or sur des plages vaporeuses, donne à toute la nature, même au mois de janvier, des reflets

africains. On se croirait souvent en plein été, si on ne voyait pas ces vagues énormes qui, nées sans doute dans les fureurs lointaines de l'Atlantique, à des centaines de lieues des côtes, roulent sans cause apparente du Sud-Ouest, sous le plus beau soleil, sans aucun vent, et s'écroulent pesamment sur le sable du rivage avec une majesté incomparable. Ces lames phénoménales, hautes de douze à quinze mètres, et séparées les unes des autres par de larges vallons d'eau où règne le plus grand calme, ressemblent vraiment à des collines. Quand elles se brisent, elles font trembler la côte, qui disparaît sous un enfer d'écume.

Mais le plus beau moment, c'est celui où elles vont déferler. Elles ont l'air d'hésiter, elles chancellent un instant, puis se hérissent verticalement, comme des précipices d'eau : enfin leur sommet crève avec d'épouvantables détonations. Souvent alors une petite brise de l'Est en saisissant l'écume, la rejette en arrière comme une crinière de neige où se joue un instant l'arc-en-ciel : et bientôt sur la plage, on ne voit plus pendant plusieurs secondes qu'une plaine furieuse, bouillante, glissant vers les falaises avec une force incalculable, et la blancheur des Alpes. Et quel fracas ! Les chûtes de Niagara ne font pas plus de bruit.

C'est près du phare qu'on voit le mieux cet effrayant spectacle. Il est si bien placé pour cela ! Dressé au bout d'un promontoire en face de l'Infini, dominant seul l'immensité des flots, il se profile en blanc, comme une colonne de neige, sur l'azur sans limites de la mer et du ciel. La vue est magnifique, car elle s'étend, sur une longueur de 200 kilomètres, depuis les humbles collines de *Bilbao*, qui meurent à l'horizon dans l'Océan, jusqu'au *Pic du Midi de Bigorre* ! A droite, au nord, un Sahara de sables bordé d'écume et de sapins, va en ligne droite à Arcachon. A l'Est, à une centaine de kilomètres, les Pyrénées ondulent comme des vagues



blanches ; enfin à l'Ouest, le regard et l'imagination se perdent vers l'Amérique, dans l'infini des eaux.

Ce qui étonne le plus, c'est la hauteur inouïe des lames, et leur puissance. C'est au phare de Biarritz qu'on voit la plus grande houle du monde. N'importe où l'on se place, fut-ce à trente mètres au-dessus du niveau de la mer, quand on voit venir à soi ces formidables et silencieuses murailles liquides, quand elles se dressent à pic sur une longueur d'un kilomètre, oscillent, et puis éclatent soudain par le sommet, trois ou quatre à la fois, avec le bruit d'une canonnade, pour foudroyer enfin le promontoire et l'engloutir, il y a de quoi frémir, et on ne comprend pas que la colline entière ne soit pas emportée.

Mais Biarritz a d'autres charmes que la mer..... Il n'est pas loin du pied des Pyrénées, qui sortent vaporeusement des flots à quelques lieues de là, dans le ciel velouté du Midi.

Le 21 décembre 1865, ayant choisi exprès le jour le plus court de l'année, je refis, de Biarritz, l'ascension de *la Rhune* [ 900 mètres ], montagne modeste assurément, mais qui domine un des plus vastes horizons maritimes de l'Europe. C'est une course que tout le monde devrait faire.

Il n'y avait pas un nuage. Aussi, en traversant St-Jean-de-Luz, j'y pris un bain de mer avant l'aurore. Je déjeûnai ensuite à l'hôtel de la Poste, et je flânai pendant quelques instants dans les rues encore vides de cette ville pittoresque, mais toujours silencieuse, et capable de loger dix fois plus d'habitants qu'elle n'en a. On y devient naturellement pensif. On n'y entend que le bruit de la mer, qui laisse à sec et recouvre tour-à-tour les ruines qu'elle a elle-même accumulées dans ses jours de colère. La plage en est aussi couverte que les sables de l'Égypte. De grands murs noirs, et souvent sans fenêtres (car le vent les briserait), s'ali-

gnent en demi-cercle le long de l'Océan, qui tonne et gronde toujours. Les tuiles des toits ont l'air d'avoir mille ans, et partout, à toute heure, n'importe où l'on dirige ses pas, l'oreille est poursuivie par l'éternelle détonation des vagues, mugissant sur la plage avec des bruits de cataractes, et dévorant le sable et les galets qui grincent avant de disparaître sous des torrents d'écume. Pendant la nuit, le son a quelque chose de métallique, et le sol vibre comme le bourdon d'une cathédrale.

Au nord, la rade est protégée par le cap désolé de *Sainte-Barbe*. Au clair de lune, cette brune et caverneuse colline, chargée de ruines, et minée par la mer et le vent, a l'air d'un crâne ouvert. Au sud, derrière les vertes prairies de la Nivelle, s'élève La Rhune, aux élégants contours. Avec tout cela, et le souvenir de Louis XIV, St-Jean-de-Luz doit plaire aux sages, aux peintres et aux poètes, et Pétrarque n'eut jamais de retraite aussi douce.

Mais, trêve au sentiment : il faut partir. Il est neuf heures, et à quatre heures il fera nuit....

Remontant la rive droite de la Nivelle, dont l'eau, bleue comme le ciel, rutilait au soleil, j'arrivai en une heure à *Ascain* (7 kilomètres), à la base et au nord de la Rhune.

Là, je grimpai au Sud-Sud-Ouest, laissant à gauche un grand ravin très-raide, et voyant graduellement disparaître les arbres chétifs qui ornent la base de cette aride montagne, brûlée par le soleil et déchirée par tous les vents. A mi-chemin (une heure d'Ascain), je trouvai une cabane, protégée contre les vents de la mer par un petit bosquet de chênes, qui ressemblaient, dans cette saison, à des démons. Ils n'avaient plus une feuille. Les pentes de la montagne se dépouillaient de plus en plus. Traversant un plateau ondulé, couvert d'ajoncs et de bruyères, je vis encore quelques cabanes,

mais plus un arbre. La Rhune me dominait encore de 400 mètres au Sud, comme un rempart de bronze. La fin de l'ascension est un peu raide, mais il y a des zigzags praticables à cheval, et en trois heures, de Saint-Jean-de-Luz, j'étais sur le sommet.

Quelle vue ! et quelle journée ! Comment se croire au 21 décembre ? Je brûlais. L'air était immobile, et la lumière était aussi intense que la chaleur. Assis sur des gazons tout tièdes, et regardant du haut de mon observatoire l'azur immense de l'Océan, il me semblait revoir les mers ardentes et lumineuses qui dorment au pied des chaudes montagnes du Malabar et du Coromandel, et ma pensée revenait aux lieux torrides et enchantés, aux latitudes magiques où s'était écoulée ma jeunesse insouciante.

O soleil de vingt ans ! Comme vos mirages sont beaux ! Pourquoi s'évanouissent-ils si vite ?

Quelques moutons à moitié endormis broutaient paresseusement autour de moi, et au tintement de leurs clochettes vint bientôt se mêler le bruit sonore de vingt bourdons sonnait gravement midi dans les vallées environnantes. La fumée qui s'élevait des villages, ne sachant où aller, s'arrêtait en montant vers le ciel, et entre moi et la mer, je ne voyais remuer que la longue frange d'écume qui, d'Arcachon à Bilbao, dessinait sur les côtes une ligne mousseuse de 200 kilomètres. Au nord, sur les heureuses et riantes plaines du pays basque, l'Adour, le fleuve Pyrénéen par excellence, traînait languissamment ses flots du bout de l'horizon à la barre de Bayonne, entre des centaines de blanches maisons dispersées sur ses bords, comme les flocons immaculés d'une neige qui commence à tomber.

Jamais je n'oublierai cette vue. Entr'autres montagnes, j'apercevais à l'Est-Sud-Est, à une distance énorme [140 kilomètres] ! le pic du Midi de Bigorre (2877 mètres).

Et que de souvenirs peuplaient ces lieux ! C'était là, sous mes pieds, que l'étoile de la France avait un jour failli, non seulement s'éclipser, mais s'éteindre, aux jours néfastes où la Nivelle roulait du sang. Un peu plus loin, voici le défilé de Roncevaux, où Charlemagne fut culbuté. Enfin Napoléon et Louis XIV ont immortalisé Saint-Jean-de-Luz, que je voyais comme sur une carte.

Mais, malgré tout, ce qui me fascinait le plus, c'était la mer, et l'incommensurable immensité des flots. Car rien au monde n'est si vaste, si puissant que la mer : et on a beau la traverser dans tous les sens, il restera toujours quelque chose d'infini, d'invincible, et de souverainement poétique dans ces horizons d'eau, si menaçants, même dans leur calme, si vides, qu'on peut y faire mille lieues sans voir de terre ou de navire, si vastes que tous nos continents ensemble y ont l'air d'ilots perdus, prêts à sombrer, avec l'humanité qu'ils portent, dans l'insondable empire des flots.

Je ne sais si le lecteur sera de mon avis, mais je trouve qu'il n'y a pas de spectacle plus imposant que celui de la mer vue du haut d'une montagne, quand il n'y a dans le ciel ni un nuage, ni un souffle. En face de l'Océan qui dort, après tant de délires, notre âme elle-même se calme et s'assoupit mystérieusement comme lui : le cœur le plus troublé trouve la paix à la place du bonheur, et Dieu aidant, il se console entre la nature et la vertu.

---

---

### Le Pic d'Anie (2504 mètres) et « Malvern hills »

---

Pendant l'été de 1866, je fus bien près de sacrifier les Pyrénées aux humbles, mais vertes et poétiques collines

de l'Angleterre. Et cependant, avant de traverser la Manche, déjà je regrettais amèrement le soleil. Hélas ! qu'était devenu le ciel bleu du Midi ? Il faisait froid au mois d'août ! Il pleuvait violemment, et à Boulogne, un vent furieux, sorti d'une mer bourbeuse et jaune, balayait tristement les quais vides et mouillés. Pendant que je dinais, les rafales redoublèrent au point de faire trembler les fenêtres et les murs de l'hôtel, qui ruisselaient de pluie. Il fit nuit à six heures ! Tout se plaignait, tout gémissait, les arbres, les édifices, les poulies, les mâtures ; enfin la mer devint si menaçante, qu'il fut question d'empêcher le départ du vapeur pour la Tamise et Londres.

Le soir pourtant, il leva l'ancre. La nuit étant atrocement noire, de merveilleuses phosphorescences étincelaient dans le sillage, mais on ne voyait pas la mer : on entendait seulement le frôlement de l'écume contre les flancs du navire, bruit mystérieux et doux qui contrastait singulièrement avec les grandes colères du large, où l'Atlantique hurlait de tous côtés. J'aimais à l'écouter, car entre la mer et nous, il y a d'étranges affinités ; elle nous ressemble en bien des choses, et rien ne nous rappelle autant nos émotions passées, nos pèlerinages et nos rêves de jeunesse, que ce bruit monotone, éternel, de la vague, qui fait rendre le même son à toutes les plages du monde, et qui évoque en nous tant de souvenirs.

Habitué à la mer, je m'endormis d'un si profond sommeil, que je ne m'aperçus même pas de notre entrée dans la Tamise. Mais quel changement je vis à mon réveil ! Notre bateau remontait tranquillement ce fleuve sale et puissant qui semble charrier toutes les richesses et toute la boue de l'univers. L'homme qui n'a pas contemplé ce spectacle à la fois désolant et grandiose, n'a pas la moindre idée de l'Angleterre. Percant à peine un nuage crépusculaire et jaune, avec lequel se confondaient au loin des plages bourbeuses, une espèce de

soleil apparaissait vaguement dans le brouillard et la fumée qui s'échappait de longues cheminées grises et solitaires, dont on cherchait en vain la base. Et nous étions au mois d'août ! Pourtant le nuage humide et froid qui rampait sur les eaux ayant fini par s'entrouvrir, nous eûmes comme une apparition subite de toutes les flottes du monde, vrais fouillis de mâtures, qui ressemblait à une immense forêt sans feuilles. On aurait dit un empire sur les eaux, comme si les terres n'étaient pas assez grandes pour satisfaire et loger l'Angleterre.

Une heure après j'étais à *London-Bridge*.

L'aspect de Londres n'est certainement pas gai : mais il fascine toujours celui que la nature a créé voyageur.

En regardant cette rivière presque vivante, en respirant la brise marine et goudronnée qui agite ces brillants pavillons venus des antipodes et irrités de leur captivité, on vole soi-même par la pensée au bout du monde, dans les déserts sans fin et par delà les Océans. On a comme le tourment de l'Infini. On voudrait être en mer, sur le pont d'un navire balayé par le vent, écoutant les poulies qui gémissent..... car un navire parle tant à l'imagination ! Que dis-je ? il lui ressemble un peu. Voyageur et volage, n'obéissant qu'au vent et ne vivant que de secousses, il n'arrive à son but qu'après d'immenses détours, brisé ou mutilé, décoloré, mais tout fier de la course qu'il a faite. Qui pourrait donc sans enthousiasme contempler un navire, sa proue qui pointe vers l'horizon en ayant l'air de le narguer, ses mâts dardés vers les espaces astronomiques, ses lignes gracieuses et sveltes, où l'on croit deviner le besoin de partir, et sa population toujours nomade, bronzée, durcie par l'air et le soleil ? Non, aucune poésie n'est plus incontestable que celle d'un port de mer, et pendant une semaine, Londres me fit oublier les montagnes.

Je les négligeai même assez longtemps, car j'allai voir ensuite la splendide cathédrale de *Gloucester*, et les

riants rivages de la *Severn*. Il y a plus de vingt ans de cela : et cependant, je me rappelle encore avec amour les collines dénudées de *Malvern*. Quel beau pays ! Combien de fois, solitaire et pensif, j'ai contemplé l'horizon de verdure qu'elles dominant, océan de pelouses où des bois séculaires formaient des archipels de sombre feuillage un peu voilés par le brouillard. Ça et là, je voyais des espaces éclairés par un soleil vraiment Pyrénéen, tandis qu'au bout des plaines, à une distance énorme, paraissaient de gros nuages chargés de pluie et de tempêtes, groupés par masses violettes, bariolés d'arcs-en-ciel, et versant obliquement sur la terre ces lourdes mais passagères ondées, qui sont le vrai secret de son incomparable verdure. Toute l'Angleterre est verte.

Je les quittai pourtant, ces chères collines, pour revenir aux Pyrénées. Je m'embarquai à *Newhaven*, et bientôt disparurent derrière moi ces falaises ravagées et à pic du comté de *Sussex*, qui semblent défier et menacer le reste du monde. Il y a de la fierté jusque dans le sol de l'Angleterre. Personne ne disait mot, car tout le monde est triste sur un navire, quand la terre fuit et s'évanouit à l'horizon. C'est une heure désolante et morose, où l'âme oscille entre le rêve et le souvenir. La mer était houleuse, mais calme et d'un beau vert. Disséminées sur l'horizon, j'apercevais au loin, bien loin, quelques voiles indécises, atômes flottants qui faisaient tristement ressortir l'inexorable immensité de l'Océan, et la distance qu'il met entre nous et ceux que nous aimons. Un navire est l'emblème de l'exil, et sur les flots inquiets qui le tourmentent et le balancent, il semble lui-même en peine, comme les cœurs déchirés qu'il emporte, quelquefois pour toujours.

C'était le soir, une belle soirée d'automne. Le ciel brûlait à l'horizon de l'Amérique, et le soleil descendait sur la mer endormie, sans voir un nuage autour de lui.

C'était vraiment d'une beauté idéale ; et comme un Caraïbe, je rêvais éveillé..... Mais quelques jours après, j'étais en face des Pyrénées..... N'est-ce pas tout dire ?.... j'allais recommencer à faire des ascensions !

Toutefois, il était tard pour en tenter de grandes. Septembre allait finir : les forêts jaunissaient, des brises violentes et tristes faisaient gémir les arbres en emportant leurs feuilles, et les montagnes se saupoudraient de neige nouvelle..... Il me fallut choisir une cime modeste. Etant à Pau, je vis à droite, tout au bout de la chaîne, un pic dont les gracieux contours et la fière attitude me captivèrent tout de suite : c'était le pic d'*Anie*, qui, à défaut d'hermine, s'habille presque tous les soirs d'or et de pourpre. C'est là que je monterais... Sans m'occuper des Vandales, des Normands, des Romains et des Maures, auxquels je m'intéresse fort peu quand j'explore les montagnes, je remontai la pastorale et charmante vallée d'*Aspe* jusqu'à *Bedous*, où je couchai, après avoir donné un souvenir à *Despourrins* en passant à *Accous*, où on lui a élevé un gracieux obélisque. Qui donc pourrait entendre sans émotion ces chansons élégiaques qui ravissaient Louis XV, et que soupirent encore les jeunes pasteurs des Pyrénées ? *La haüt sus las moun-tagnos, u pastou malhurous*, etc... « Là haut sur la » montagne, un pasteur malheureux, assis au pied d'un « hêtre et noyé dans ses larmes, songeait au change-ment de ses amours »... etc.

A cinq ou six kilomètres en amont de *Bedous*, je montai au Sud-Ouest, par un sentier raide et pierreux, au hameau de *Lescun* (902 mètres), près duquel, en 1794, quelques centaines d'*Aspois* mirent en déroute 6,000 *Aragonais*.

Toujours braves et belliqueux, les *Aspois* défendirent en tout temps leur liberté. Rien n'est plus significatif et plus curieux que les *fors* (*fueros*) de la vallée d'*Aspe*, boulevard et consécration de ses privilèges et de ses



libertés, que lui conserva Louis XIII. Mais l'histoire va peu nous inquiéter, dans ces hautes régions où ne pénètrent jamais le vacarme et les disputes des hommes. Laissant aux malades et aux artistes la trop fameuse cascade de Lescun, allons-nous en déjeuner rustiquement sur l'herbe à l'entrée du *Cirque* de Lescun, dominé par des arêtes fantastiques, ou bien chez M. Cazou, qui nous fournira des poulets, du pain et du vin. Déjà la dent blanche du pic d'Anie se dresse noblement à l'ouest, avec un orgueil presque ridicule ; mais enfin, on y trouve des isards et de la neige éternelle, ce qui rend ses prétentions excusables. Et du reste, bien que j'aurois des scrupules, et même de la honte, à appeler dangereuse une montagne de 2500 mètres, il est bien sûr que dans le brouillard le montagnard le plus adroit risquerait fort de ne pas arriver.

Voici en quoi consiste cette ascension, qui dure 4 heures depuis Lescun. Il faut décrire autour du pic un cercle presque entier, par l'est, le nord et l'ouest, pour l'attaquer finalement par le sud-ouest. Au nord, les parois sont impraticables. Pendant deux heures on remonte, au nord-ouest de Lescun, le délicieux vallon tout plein d'ombrages, qui s'arrondit à l'est du pic. Il n'y a qu'à suivre le torrent : et du reste, c'est ce qu'il faut bien souvent faire dans les montagnes. Que de fois, perdu dans le brouillard, je me suis tiré d'affaire en prenant pour guide le cours ou la voix d'un torrent ! Y a-t-il un guide plus sûr, un ami plus fidèle ? On ne se sent jamais seul, on est rarement triste auprès d'un torrent. Quand il serpente au milieu des prés, il a quelque chose d'heureux, de tranquille et de musical : et plus haut, vers sa source, il est pur et vagabond, comme tout ce qui est jeune.

Ce vallon est charmant : plein d'herbe et de mousse, de hêtres et de sapins, placé dans cette région moyenne et chaude qui précède l'empire des glaces, on y savoure

la religion de la solitude et des bois, et l'on y cherche des muses; mais les muses, comme tout le monde, habitent aujourd'hui les villes, et la nature est seule.

Laissant assez haut sur la droite, et sans le voir, l'établissement de bains de *Laberou*, dont les eaux, jadis chaudes, se sont, d'après la tradition, subitement refroidies pendant un tremblement de terre, il y a une centaine d'années, et où l'on se baigne encore suivant les coutumes primitives du Japon (*voir les voyages au Japon*), nous voici, à la sortie des bois, aux *cabanes* dispersées d'*Azun* (1800 mètres), où commence l'aridité. Le silence aussi se fait, silence extraordinaire, parce qu'il est si absolu. Les troupeaux disparaissent, puis les torrents, à mesure que l'on s'élève en écharpe, et par pentes rapides, au nord et à l'ouest du pic, qui est d'une nudité sans pareille. Des savanes sans fin et sans ombre, où brille le petit lac d'*Anie*, long, dans ses plus beaux jours, d'une vingtaine de mètres : la dévastation partout; de la *rocaille*, et des vagues de calcaire, séparées par des puits profonds, comme ceux que j'ai signalés au pic *Cotieilla* : des pentes crevassées, ravagées par le vent de l'Atlantique : quelques brins d'herbe qui frissonnent : enfin des lambeaux de neige éternelle, froide et morne comme le marbre du sépulcre, tel est en somme l'entourage du pic d'*Anie*, dont les flancs, jamais dangereux, deviennent cependant très-roides et fatigants vers la cime. Si d'ailleurs on doit estimer une montagne d'après les jouissances qu'elle donne, il ne faut pas mépriser celle-ci. Pourquoi donc n'est-elle pas plus fréquentée par les touristes de Pau, lorsqu'ils sont las de sacrifier à *Terpsichore*? Certes ils ont des muscles, les adorateurs de cette noble muse! Les temps ne sont plus où l'on vous lapidait si vous tentiez de profaner ce pic, dont la fée passait pour impitoyable et jalouse, surtout si vous portiez une barbe noire : aujourd'hui c'est pour n'y pas monter qu'on devrait vous jeter la pierre.

A l'est se hérissent confusément presque tous les pics des Pyrénées jusqu'à la Haute-Garonne, et par une étrange, mais assez fréquente illusion d'optique, on a l'air de les dominer tous. Souvent j'ai observé, sans jamais me l'expliquer, l'effet tout contraire. Je crois qu'il est impossible, à l'œil nu, d'estimer son niveau relatif sans tomber dans de grandes erreurs. C'est peut-être un effet de réfraction : mais ce qui est parfaitement naturel, c'est que nous perdions toute idée de niveau, comme tout moyen de nivellement, lorsque nous ne voyons plus rien d'horizontal, et que nous n'avons plus, pour nous faire un horizon, que notre instinct ou notre imagination. Si deux ballons se rencontraient dans un nuage, à différents niveaux, leurs passagers pourraient-ils jamais savoir quel est le plus haut des deux, s'ils n'avaient aucun instrument pour le mesurer ?

Je crois que la vue du pic d'Anie doit plaire à tout le monde, justement parce qu'elle est panoramique, et que l'on ne domine pas assez pour se sentir tout seul dans les airs, comme sur la Maladetta, le Mont-Perdu, etc., etc. Du reste, n'en est-il pas un peu de même dans l'ordre moral ? La grandeur isole, et tout le monde se groupe autour de la modestie. On doit voir assez distinctement l'Océan, éloigné à vol d'oiseau d'une soixantaine de kilomètres ; mais malheureusement le jour de mon ascension il se produisait un phénomène dont se passeraient souvent ceux qui sont habitués à le voir, quelque admirable qu'il semble à l'homme des plaines. Du nord au sud-ouest, on ne voyait plus la terre : elle était cachée sous une mer cotonneuse de nuages, sur lesquels descendait lentement le soleil, superbe et rouge : sur ma tête, le ciel était tout-à-fait pur et calme, et les flancs du pic, enflammés jusqu'à l'incandescence, se dressaient sur d'immenses brouillards de feu. En vérité, malgré ce voile qui me cachait la Navarre et les plaines de France, je me sentais tout ému, et je me disais : quels specta-

cles ! Et qui se lasserait de les voir ? J'entendais encore, du haut de ma pyramide, les clochettes et les bêlements des troupeaux. Les animaux peuvent-ils admirer quelque chose ? pensais-je, en me rappelant une discussion que je soutenais naguère contre un demi-savant prussien prêchant cette thèse ignoble que l'homme n'est que la continuation de l'animal, sans qu'il y ait entr'eux d'abîme infranchissable. O barbarie ! N'y eût-il entr'eux qu'une différence, il resterait toujours le culte et l'amour du beau ! La poésie n'est jamais entrée dans le cerveau d'un animal, les animaux ne produisent pas d'artistes, et le plus pensif d'entr'eux n'a jamais connu ce galvanisme du cœur qu'on appelle l'enthousiasme !

Mais l'enthousiasme n'échauffe pas le corps : c'était à la fin de septembre : le vent de la nuit commençait à siffler sur la cime, et je me décidai, avec mon guide Lacazette, à descendre au plus court, à l'est-sud-est, par le ravin d'*Anaye*. C'est très roide, et plus court d'une heure, mais fatigant, car on enfonce jusqu'à mi-jambes dans un torrent de cailloux dont on entraîne les avalanches avec un bruit terrible, au grand détriment de ses chaussures. Si l'on essayait de monter par là, on ressemblerait au rocher de Sisyphe, en faisant près de deux mètres en arrière pour chaque mètre que l'on ferait en avant, manœuvre peu économique dans les montagnes.

Une fois aux sources du torrent d'*Anaye*, on trouve un bon sentier qui descend en zig-zags sur la rive gauche, le long d'un escarpement haut de plus de 100 mètres, où fut un jour précipité le fils de mon guide, chute vraiment miraculeuse, puisqu'il vit encore.

A peine avais-je rejoint, à une heure en amont de Les-cun, le chemin par où j'étais monté, que la nuit se fit complètement, et je continuai ma descente un peu comme un somnambule, morose et taciturne, comme il arrive assez souvent le soir qui suit une longue ascension, alors que ses plaisirs et son enivrement sont passés.

Souvent on peut se dire en arrivant, lorsqu'elle a été assaisonnée de périls et couronnée par la victoire :

« When the shore is won at last  
Who will count the billows past ? »

Mais la course du pic d'Anie est trop facile pour excuser ce petit orgueil. Je la livre aux hommes du monde qui ont conservé quelque amour de la nature, et qui la retrouveront, dans les plaisirs qu'elle donne, fidèle comme Pénélope. Les malades eux-mêmes pourront se permettre cette course, en y mettant trois jours de Pau ; et quand même on renoncerait au pic d'Anie, jamais on ne regrettera, pour peu qu'on soit artiste, une visite aux champs heureux de la vallée d'Aspe.

---

## Le Pic de Sesques (2605 mètres).



C'est une montagne carrée, ne manquant pas de prétentions, gardant toujours quelques lambeaux de neige, et se voyant très-bien de Pau. Elle est située au S.-O. des Eaux-Chaudes.

Voici comment j'en ai fait l'ascension, en 1871, avec le brave et vénérable Camy, en partant des Eaux-Chaudes.

A quelques centaines de mètres avant le col d'Izège (chemin d'Accous), nous nous élevâmes vivement au sud, d'abord sur l'herbe, ensuite sur du calcaire, et enfin sur la neige, où un ciel orageux jetait une lueur triste et plombée. Au bout d'une heure, nous atteignîmes une crête ronde et très-large, d'où l'on voit à ses pieds se dérouler, à l'ouest, les masses confuses et tourmentées

des Pyrénées-Occidentales, petites sans doute, mais pastorales et pittoresques, pleines de souvenirs, depuis les paladins de Charlemagne jusqu'à Napoléon, et sans cesse balayées par le vent de la mer, qui gronde au loin sous leurs forêts et siffle sur leurs têtes chauves. D'ailleurs, le pic d'*Anie* se dresse encore assez fièrement : et au sud-est, derrière la vallée d'Aspe, et en Espagne, on voit s'élever un pic austère, babylonien, le *Bisouri*, montagne calcaire aussi frappante par sa hauteur que par sa forme. C'est un énorme cylindre de marbre, ou plutôt une forteresse, où la neige se dessine en assises concentriques. J'y suis monté en 1875.

Pour arriver au pic de Sesques, on pourrait suivre au sud la crête dont j'ai parlé ; mais le vent soufflait fort ce jour-là : elle se rétrécissait beaucoup, et nous nous décidâmes à redescendre un peu à droite, pour attaquer ensuite le pic par le sud-ouest. Cinq heures après notre départ des Eaux-Chaudes, nous étions au sommet. C'est une très-longue arête, allant du N.-O. au S.-E.

Au N.-N.-E., à 600 mètres plus bas, étincelle et miroite, au milieu d'une affreuse solitude, le petit lac d'*Izabe*, sur lequel la descente est facile : on dirait un saphir. En vérité, on a beau se moquer de ces lacs, les appeler des cuvettes, il est incontestable que les montagnes perdraient sans eux une grande partie de leur beauté, tant leur couleur et leur tranquillité contrastent avec les rochers gris, les grands désordres et la désolation qui les entourent. D'ailleurs, une eau si pure est souvent bien précieuse.

Il est grand, en effet, le désordre des rochers et des couches autour du pic de Sesques, mais surtout au sud-est, par où nous descendîmes. Qu'elles sont énigmatiques, ces stratifications presque circulaires, ces roches tordues et de toutes les couleurs ! Un géologue doit y perdre son latin. Voyez cet obélisque encore plus fantastique, qu'on laisse à droite, en descendant vers le

nord-est dans le vallon boisé de *Sesques*, et qu'à l'œil nu on voit très-bien de Pau. Pourquoi cette grande aiguille, haute d'une centaine de mètres, a-t-elle été se planter là ? Comment résiste-t-elle à l'ouragan et au tonnerre ? On n'ose passer trop près, tant elle a l'air fatiguée d'être debout et prête à s'allonger par terre !

Je n'ai plus rien à dire du pic de *Sesques*. C'est une course longue, mais des plus simples, et digne d'être faite « une fois ». La vue ressemble assez à celle du pic de Ger.

Dix heures suffisent en tout, repos et même repas compris.

*N. B.* — Pour cette partie des Pyrénées, voir les charmants ouvrages de *Jam* (C<sup>te</sup> de Bouillé).

---

---

## Le tour du Pic de Ger.

---

Remontant, par une belle matinée de juillet, toute la gorge de Balourd, avec un enthousiaste et bienveillant normand, M. de Molandé, et le chasseur infatigable Orteig, je traversai le plateau d'*Anouilhas*, du N O au S E : et une fois au sud-ouest du cône aride du Ger, nous continuâmes notre ascension vers le col d'*Ar* (S E), par pentes douces et neigeuses, laissant à gauche l'étonnante pyramide d'*Amoulat*, et à droite la dent blanche d'*Arcizette*. Quelle âpreté, quel vide dans ces gorges muettes et monotones, sans eau, sans arbres et sans abri ! Mais bien qu'affreuses sous un ciel gris, le soleil et la neige leur donnaient ce jour-là des reflets merveilleux. On aurait cru marcher sur des étoiles.

Au col d'*Ar* (voir les Guides « *Jam* » ), vue superbe

au midi, sur le Balaitous, le lac d'Artouste, le pic d'Ossau, etc., etc. J'y fus frappé d'un magnifique effet d'optique. A un certain niveau, vers 2000 mètres, au-dessus des pelouses et des arbres, les montagnes étaient bleues, phénomène remarquable, mais bien commun pourtant dans la nature, où tout ce qui n'a pas une couleur propre bien prononcée, les rochers par exemple, la neige même, réfléchit plus ou moins l'azur du firmament. Je n'oublierai jamais les teintes céruleennes des neiges de Sibérie, qui, sous le ciel glacé mais bleu de février, ressemblaient à la mer : ni ces prairies superbes et ondoyantes où le Mississipi se perd, plutôt qu'il ne se jette, dans le golfe du Mexique. Ces herbes à perte de vue sont tellement bleues, qu'à une certaine distance on les confond toujours avec la mer, où elles meurent dans la brume des tropiques. De même des plaines, vues du haut d'une montagne. C'est donc le bleu qu'aime le mieux la nature ; car elle prodigue partout cette couleur favorite, même au désert, mais surtout sur les monts qui, vus de loin, s'azurent toujours, et prennent la teinte céleste par excellence.

Mais de près, les choses changent, et le col d'Ar, où nous nous arrêtâmes émerveillés (à 2500 mètres), était d'un gris sinistre. Nous ne regardions pas non plus sans une espèce d'alarme ou d'inquiétude une corniche caillouteuse, qui remontait à gauche et dessinait en pente une ligne presque sans largeur, sur les abîmes méridionaux de l'*Amoulat* ; car c'était là la route à suivre, peu rassurante à première vue. Mais comme toujours (sauf parfois sur la neige) tout danger disparut quand nous fûmes sur les lieux : un éléphant y aurait passé. Dans les montagnes, défiez-vous de vos yeux : presque toujours ils exagèrent les pentes et les dangers.

Nous voici donc à l'est de l'*Amoulat* et sur le versant nord de la crête qui le joint aux Englas. Ici, petite



descente à l'est, puis promenade horizontale de moins d'une heure dans la même direction, pour arriver au col d'*Englas* (2500 m.). Vue bornée, mais gracieuse, au nord-est, où s'arrondit la nappe limpide du *Lac d'Englas*, à 400 mètres plus bas. (On ne voit pas le lac d'*Uziours*). Descente au lac, en 45 minutes : et de là, il n'y a plus qu'à descendre vers le nord, sur la rive gauche du turbulent torrent d'*Englas*, pour rejoindre en une heure la grande route d'*Argelès*, à l'ouest du col de *Tortes*, et à six kilomètres des *Eaux-Bonnes*.

Cette charmante course, bonne pour les montagnards novices, représente à peu près neuf ou dix heures de marche. Elle consiste à décrire un carré autour du pic de Ger.

---

## Pic de Ger (2612 mètres).

---

TROIS ASCENSIONS, DONT UNE PENDANT L'HIVER  
(5 MARS 1863)

Le grand marcheur Esterle, me conduisit au Pic de Ger, à toute vitesse, en juillet 1862.


L'année suivante, j'y remontai en plein hiver (5 mars), avec M. Congreve, jeune officier anglais d'une force herculéenne.

Ayant échoué deux jours auparavant, grâce à un ouragan qui nous avait tous renversés sur le col de Gourzy, nous primes trois guides (Camy, Jean-Pierre, Jean Dotte). Il faisait tiède sur le sommet. En 1871, je refis l'ascension en avril, et assez facilement, avec M. Loraine Petre.

Nous ne mîmes que deux heures à redescendre à l'excellent hôtel de France (Eaux-Bonnes).

---

## Pic du Midi d'Ossau (2885 mètres).



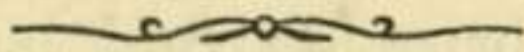
Je n'ai fait que trois fois l'ascension de ce pic. La vue en est assez bornée, bien qu'on puisse voir parfois la mer, éloignée de 120 kilomètres au nord-ouest. Il est d'ailleurs bien plus facile qu'il n'en a l'air, et plusieurs dames y sont montées. Mais il est fantastique, solitaire, menaçant, et son profil est plein de majesté : il a sans contredit quelque chose qui attire. Pour ces diverses raisons, j'en dirai quelques mots. Mon éminent, mais trop modeste ami, le comte de Bouillé (*Jam*) a si bien étudié, analysé, décrit et dessiné cette montagne excentrique, qu'il est devenu tout-à-fait inutile, pour ne pas dire impertinent, d'en parler après lui. Aussi j'espère qu'il ne lira jamais ces lignes. M. Bayscellance, géologue émérite et ingénieur de la marine, a aussi fait l'étude la plus approfondie du groupe gracieux et imposant des monts d'Ossau, où le Pic du Midi domine tout, avec une dignité mélancolique et des couleurs sauvages. Mais quiconque a la moindre expérience des montagnes y montera seul et sans se perdre, ne l'eût-il jamais vu.

La troisième fois que j'en fis l'ascension (en 1870), j'étais avec Loustau, l'immortel chasseur d'ours. Mais au col de Suzou, comme il soufflait une vraie tempête, le bon vieillard ne put aller plus loin. Partant donc seul pour attaquer la pyramide par l'Est, je ne trouvai ni les *cheminées*, ni les barreaux de fer de M. d'Auribeau. J'arrivai au sommet sur une ligne très au nord de la

ligne habituelle, en me hissant dans des couloirs presque verticaux, et pourtant sans danger, car les rochers étaient partout durs comme du fer, et on pouvait s'y fier en toute sécurité. Ce n'est qu'en descendant, que je trouvai les classiques *cheminées*.

Chose étrange ! sur la cime, (où je trouvai deux isards endormis), j'entendis parfaitement les clochettes des moutons paissant au bord des lacs d'*Ayous*, à un millier de mètres au-dessous de mon niveau ! Qu'ils sont touchants, ces bruits lointains qui nous arrivent d'en bas, surtout si c'est le soir, surtout si nous sommes seuls, dans des régions mortes ou glacées ! Ce doux symbole de vie monte de la terre à nous comme un souvenir, avec la sainte mission de nous guérir de la misanthropie, et de nous attrister quand nous croyons que la nature peut nous suffire ! Il ne réussit pas toujours.....

Et cependant, s'il est utile de s'isoler parfois, il est bien doux d'entendre encore l'écho des bruits du monde, et je ne connais pas de plus grande poésie que celle-là. Au sommet du Mont-Blanc, sur le faite solitaire et glacé de l'Europe, je me souviens des puissantes émotions que faisait naître en moi le vague murmure des eaux de l'Arve, écumant au milieu des prairies, des chaumières et des hommes, à 4000 mètres plus bas. En mer, quand un navire est seul, loin du rivage, tous les marins connaissent le charme du moindre soupir, de la moindre mélodie qui leur arrive de terre. Enfin, dans les montagnes, combien de fois me suis-je ému et recueilli jusqu'à l'extase, en entendant, sur les gracieuses collines de Bagnères-de-Bigorre, l'écho lointain des harpes, des chants d'église ou de l'Adour, à l'heure où le soleil répand sur la nature les gloires et les tristesses du soir, à l'heure où tout s'endort, excepté Dieu, la brise et les torrents !



---

## Pic d'Ariel (2823 mètres).

---

J'escaladai l'Ariel en 1874. Ce pic, appelé aussi *Soum de Seoube*, se dresse au sud du lac d'Artouste et au S.-O. du Pic Pallas, dont le sépare le port d'Arrémoulit (2455 m.). En traversant Gabas, je pris Camy, et suivant au midi, pendant neuf kilomètres, le chemin plus ou moins carrossable qui parviendra sans doute un jour à la frontière d'Espagne, nous le quittâmes à quinze minutes en aval de la case à Broussette, pour nous élever à gauche (Est) vers le col d'Arrius. Nous traversâmes d'abord un bois de beaux sapins, nous retournant souvent pour contempler à l'Ouest la pyramide rougeâtre du pic d'Ossau. Bientôt nous émergeâmes des bois sur d'immenses pâturages pleins de fleurs, de vipères et de sources excellentes. Puis à 1900 mètres (ou à peu près), arrivés à un bloc colossal formant un bon abri, à une heure en aval du col encore trop éloigné d'Arrius, nous y passâmes une fort bonne nuit, avant que les bergers en eussent pris possession : c'est souvent désirable...

Le lendemain une bonne heure de montée (Est) nous plaça sur le col d'Arrius (2254 m.), crête mamelonnée, herbeuse, d'où la vue est fort belle sur le Balaitous, le pic Pallas, le lac d'Artouste, etc. D'ici on voit aussi au S.-S.-E. deux pics pointant parallèlement vers l'Est, l'un derrière l'autre, comme les oreilles d'un cheval effrayé : la plus au Sud de ces deux pointes est la vraie cime du pic d'Ariel.

Montons au Sud pendant quelques minutes : voici le lac d'Arrius, long et très-mince : glaces flottantes (3 juillet); une petite brise du Sud les fait voguer sans

bruit vers nous; mais elles se rompent enfin avec éclat sur le rivage. L'eau et l'air sont d'un bleu magnifique, tout à fait inconnu dans les plaines... Abri passable sous un rocher au Nord du lac, sur la rive droite du ruisseau qui en sort.

Montant à l'O.-S.-O. sur une croupe arrondie et herbeuse, nous descendons sur son revers occidental, dans le vallon qui monte du Nord au Sud au col de Sobe, ouvert à l'Ouest du pic d'Ariel. Pentes molles, beaucoup de neige. Une heure du col d'Arrius nous mène au col de *Sobe* (2445 m.), d'où la cime véritable de l'Ariel paraît soudain à l'Est; son flanc Ouest est tout rouge, et l'ensemble a un air de menace, que l'ascension est loin de justifier, car c'est un pic qui n'offre aucune difficulté par le Nord et par l'Ouest : le Sud et l'Est sont formidables. La vue au Sud du col de Sobe est très aride : du haut des Pyrénées, l'Espagne a toujours l'air d'un Sahara, moucheté de sapins vaporeux.

Nous montons roide à l'Est, vers un large col ouvert à gauche du pic d'Ariel, entre lui et le sommet plus humble situé au Nord. En trente minutes, nous atteignons ce col, d'où une autre demi-heure d'escalade au Midi, parfois très roide, mais sans aucun danger, nous place sur le sommet du Pic d'Ariel (2823 m.). Grand total, de Gabas à la cime (sans compter les arrêts) — 6 bonnes heures. Mais on raccourcirait d'une heure, en n'allant pas au col d'Arrius, et en montant du nord au sud, tout le vallon de Sobe, qui débouche loin à l'Ouest de la crête d'Arrius.

A l'Est du pic d'Ariel, s'ouvrent d'effrayants abîmes, profonds de 8 à 900 mètres, au bas desquels scintillent les petits lacs espagnols de ce nom, et au-delà desquels se dressent avec une majesté superbe les arêtes diaboliques Ouest du Balaitous. Dans le brouillard, toute cette région est très dangereuse.

En somme, le pic d'Ariel est un beau pic, et accessible

à presque tous les marcheurs; mais il faut craindre et éviter sa région orientale.

Cette ascension, ainsi que celle des pics voisins (*Balaïtous*, *Pallas*), est aujourd'hui bien simplifiée, depuis la création d'un grand et très solide abri, à 2300 mètres d'altitude, au sud du lac d'Artouste; abri construit aux frais du Club Alpin, et sous la surveillance de MM. Baysellance et Blaquièrre.

---

---

## Pic de Balaïtous (3146 mètres).

~

C'est un chasseur nommé Coustet, d'Arrens, qui eut, dit-on, l'honneur de faire la première ascension de ce pic redoutable, avec MM. les Officiers d'état-major, lorsqu'ils dressaient, en 1825, la carte de France. Et il est sûr que ces messieurs durent séjourner assez longtemps sur le sommet, puisqu'ils y firent porter du bois pour se chauffer, dont les débris y sont restés un demi-siècle : et même une tente dont les piquets y ont passé plus de trente ans !

L'histoire du pic Balaïtous mérite d'être racontée.

La première ascension fut tellement oubliée, que jusqu'en 1863, ce pic passait partout pour vierge, et à vrai dire, presque personne ne s'occupait de lui. On savait sa hauteur et son nom, et plus ou moins sa position, mais voilà tout, lorsque M. Charles Packe parut sur l'horizon, et vint en faire le siège (1863). L'ayant d'abord inutilement attaqué par le Nord, il revint à la charge l'année suivante (1864), en triompha par l'Ouest après six jours d'explorations, et une semaine après, je le gravis aussi par la même voie avec le père Gaspard,

d'Arrens (25 septembre 1864). Nous descendîmes au Sud, par les lacs de l'Ariel, à *Sallent*.

Mais l'arête par laquelle nous montâmes était si périlleuse, que l'on chercha bientôt un autre itinéraire, et le fameux Orteig, guide des Eaux-Bonnes, arriva au sommet en 1865 par le glacier de *las Néous*, qui tombe et se déploie en éventail à l'Est du pic.

En 1870, je refis l'ascension par cette voie avec le fils Gaspard (Basile) et un chasseur nommé Poulou Salettes. Nous descendîmes par l'Ouest.

Puis vint M. Lequeutre, dont la course fut un vrai tour de force, car il la fit en un seul jour, à pied, en partant des Eaux-Bonnes, avec Orteig et le non moins solide Henri Passet. Du reste, M. Lequeutre est devenu une des illustrations Pyrénéennes.

En 1872, il arriva un accident à M. Marmontel, qui fit en descendant une chute terrible : mais lui aussi, avec son fils, avait atteint la cime.

Enfin Latour, guide de Cauterets, ayant trouvé une troisième route, par le Sud-Est, et les corniches bizarres de Frondeilla, y escorta, en 1874, M. Wallon, bien connu aujourd'hui par ses panoramas chromo-lithographiques, et sa magnifique carte des Pyrénées Centrales.

Telle est l'histoire de cette fameuse montagne, devenue si populaire depuis quelques années, qu'on n'en compte plus les ascensions. Mais elle conservera toujours le prestige et le charme du danger. C'est le Cervin des Pyrénées (1).

Voici maintenant comment j'en fis la connaissance.

Parti de très-bonne heure, et à pied, d'Argelès (24 septembre 1864), et déjeûnant chez Loret, à Arrens, j'y pris, avec des vivres pour plusieurs jours, le père Gaspard,

(1) En 1881, il fut gravi par le C<sup>te</sup> de Bouillé, accompagné de ses trois filles : noble exemple ! belle action !

pour remonter d'abord l'interminable vallée d'Azun. Au bout d'une heure, le pic Balaïtous parut un peu à droite du Sud. Laissant ensuite à l'Ouest la gorge aride et le petit sentier qui montent au lac de *Miguelou* (que j'ai une fois trouvé gelé au mois de juin) nous arrivâmes en 2 heures 30' d'Arrens, à l'étang poissonneux de *Suyen* (1539 mètres), où se trouve une cabane de pêcheur ; elle seule atteste que l'homme passe quelquefois par là. Un peu plus loin, aux cabanes de *Doumbblas* (1580 mètres), nous dîmes adieu à la vallée d'Azun, qui mène au Sud en Aragon, par le port de la *Pierre-St-Martin*.

Ici nous commençâmes à nous élever très-sérieusement à l'Ouest, dans une gorge granitique où l'on n'entendait plus d'autre bruit que celui du torrent, qui descendait en cascades écumeuses et tonnantes.... Encore quelques pelouses parsemées de sapins attristés, deux petits lacs plus verts que l'herbe de leurs rivages, et nous voici, en 3 heures 30' d'Arrens, devant un gigantesque entassement de blocs énormes : c'est le chaos de l'*Arribit*, où nous allons passer la nuit, au Nord du pic lui-même, qui nous domine de 1360 mètres.

Figurez-vous un rocher prodigieux, cubant au moins cent mètres, et ne touchant au sol que par un point, de manière à laisser entre ses bords et la terre deux ou trois grandes cavernes... C'est là-dessous que nous allons coucher. Ce bloc monumental s'appelle *Tour d'Arribit* : son altitude au-dessus de la mer est d'environ 1800 mètres, et c'est assurément un des meilleurs gîtes naturels que j'aie jamais trouvés dans les montagnes. Je n'aurais pas dormi d'un si heureux, d'un si profond sommeil, dans le plus bel hôtel du monde ! Et cependant, il est certain qu'elles sont aussi étranges, aussi paradoxales qu'ineffaçables, les impressions, les émotions que font toujours passer en moi ces nuits si romanesques où je m'endors sous un rocher, au bruit soporifique des cascades et du vent..... Ces plaisirs là ne peuvent



jamais se raisonner. Car il semble dur assurément, de s'allonger sous un plafond de pierre, dans de froides nuits d'automne, avec la perspective de se perdre le lendemain, ou de se fracasser les membres..... Jamais pourtant je ne suis descendu sans regrets de ces lieux pleins d'effroi, où l'âme se sent plus près du ciel que de la terre. L'homme n'a plus l'air d'être à sa place, dans cette nature en ruines, dans ces cimetières de glace et de granit, où la congélation, plus rapide que la mort, vient au milieu de la nuit pétrifier les torrents, leur imposer silence, et lancer des rochers dans des lacs aussi noirs que le Styx..... Il semble que tout conspire contre le bien-être et le bonheur de l'homme couché par terre sur le haut des montagnes..... Et malgré cela, il y remonte toujours avec le même plaisir, pour échapper à la douleur ou aux passions. Son âme devient plus fantastique et aussi pure que la flamme rouge et capricieuse qui s'agite à ses pieds : elle vient reprendre ici ses couleurs naturelles, et, enivrée de poésie et de roman, elle trouve une volupté suprême à se passer des choses humaines.

Mais l'aurore a paru. Le front du monstre que nous allons dompter devient tout rouge, et les étoiles s'éteignent dans les brouillards sanglants du crépuscule... Il faut partir. Nous montons au Sud-Ouest, sur des pentes douces et gazonnées : en trois quarts d'heure nous arrivons à un plateau, et à une pauvre petite cabane, où l'on pourrait aussi passer la nuit : mais il n'y a pas de bois, et elle se trouve à 2000 mètres d'élévation... C'est grave. A vingt minutes plus haut, nous traversons une brèche étroite, derrière laquelle nous pénétrons dans le vallon glacial et nu de *Bacrabère*, tout plein de petits lacs, et qui descend du Sud au Nord. A l'O. S. O., se dresse la pyramide très-escarpée du pic *Pallas*, qu'une crête dentelée et orientée de l'Est à l'Ouest, relie à l'Est au pic *Balaitous*.

Cette crête forme la frontière.

Laissant ici à droite, à une centaine de mètres au-dessous de nous, les petits lacs de Bacrabère, nous entrons en Espagne, en allant Sud, par la Hourquette bien dessinée de *La Barane* (2,584 mètres), où l'on commence à voir, à l'E. S. E., les contreforts occidentaux de la terrible montagne, dont le sommet ne paraît pas encore. Il faut aller presque horizontalement à l'ESE.

Maintenant l'aspect des lieux devient de plus en plus farouche. Passant près d'un rocher cyclopéen, que j'ai appelé « *Rocher du déjeuner* » et qui doit être, plus ou moins, à 2700 mètres, nous attaquons, au N.-N.-E., un couloir très-pierreux et très-raide. Jusque-là, tout va bien. Mais au haut du couloir, tournant à droite, nous nous trouvons bientôt sur une arête vertigineuse, étroite et disloquée, qui semble escalader les nues, car nous n'en voyons pas la fin. Est-il vraiment possible de monter là ? Oui : mais à mon avis, *c'est le plus mauvais pas des Pyrénées*. De chaque côté de cette arête, juste assez large pour qu'on puisse y passer, descendent des précipices de 5 à 600 mètres, cuirassés de verglas, et polis comme une glace : leur base se perd dans une ombre bleue qui rappelle les « ténèbres extérieures » dont parlent les Ecritures. Nos pieds nous servent à peine ; au bord de nos semelles s'ouvrent le vide et l'éternité..... C'est comme des acrobates que nous escaladons cet enfer de rochers, et que nous traversons les intervalles perfides qui les séparent. Dans une de ces fissures, je fis descendre Gaspard, qui me servit de pont, et je passai debout sur ses épaules : mais on peut éviter cet obstacle en passant plus à droite.

Enfin, au bout d'une demi-heure de gymnastique, je me trouvai, de la manière la plus inattendue, sur le sommet du pic Balaitous ; car on n'en voit la cîme qu'au moment d'y toucher. Le temps était superbe, et le spectacle grandiose qui m'accueillit là-haut valait

assurément les risques que nous avions courus. Il me sembla d'abord voir l'Océan, qui brillait au Nord-Ouest comme une cuve à mercure. Gaspard ébloui faillit « tomber des nues » quand je lui dis que c'était là la mer, qu'il n'avait jamais vue. Le Néthou, le Posets et le Perdighero blanchissaient l'horizon du côté de Luchon, en nous masquant l'Ariège : mais quelle compensation de tous les autres côtés ! Quelle vue immense ! Que de montagnes, de plaines, de lacs et de glaciers ! Les plaines de France étaient si lumineuses, que je reconnaissais facilement à l'œil nu Tarbes et Coarraze, ainsi que le village d'Agos, en aval d'Argelès. En Espagne, les montagnes de Sallent, de Canfranc et de Panticosa ressemblaient à d'énormes crocodiles endormis au soleil : leurs glaciers flamboyaient comme de l'or en fusion, et plus au sud, des milliers d'humbles collines fuyaient en moutonnant sur l'horizon caniculaire et vapoureux de l'Aragon.

Vers Saragosse, il y avait quelques nuages : mais ils étaient légers comme un duvet tombé de l'aile d'un séraphin. Il est bien rare d'avoir un temps pareil à la fin de septembre. Sur le sommet du pic, mon thermomètre marquait 3° à l'ombre, et 35° au soleil ! 32° de différence !

Il m'en coûtait de m'en aller. Un horizon illimité a tant d'attraits, sous un ciel bleu ! Que de magnificences on perd de vue en descendant ! Mais il fallut pourtant quitter ces splendeurs sibériennes, et même en détourner nos yeux pour ne plus regarder que nos pieds, sur la terrible arête de l'Ouest, par où nous descendîmes aux petits lacs *d'Ariel*, puis à *Sallent*, pendant la nuit. Du haut du pic à ce village, nous mîmes *cinq heures*, en marchant assez vite.

Six ans après (1870) je remontai sur le Balaitous par un tout autre itinéraire, et non sans peine. Voici quelques extraits de mon journal :

Dimanche 12 juin, départ à pied d'Argelès, avec deux

jours de vivres et le sac à dormir. Grande chaleur. En arrivant à *Arrens*, une vieille femme, prenant sans doute mon sac pour une dépouille, et mon bâton ferré pour un instrument de meurtre et de carnage, recule un instant d'épouvante, et fait deux soubre-sauts : mais elle se calme bientôt et revient à elle.

A *Arrens*, j'envoie chercher le père Gaspard, avec son fils Bazile ; je m'arme de pain, de vin, d'eau-de-vie, etc., et nous partons à pied pour remonter au sud la belle vallée d'*Azun*.

On voit d'*Arrens* (*Hôtel de France et de la Poste*) la cime du *Balaïtous*, mais mal. Ce n'est qu'au bout d'une heure qu'on l'aperçoit soudain du haut en bas, blanc et menaçant (sud).

Le bord du chemin est rouge de rhododendrons.

Au milieu de la vallée, un douanier me demande mon passe-port ! N'ayant, en fait de papiers, qu'un numéro de la *Patrie* à lui montrer, nous ne pouvons nous entendre, et je file.

Après quatre petites heures de marche, nous voici au plateau de *Labassa* (1800<sup>m</sup>), où je vais m'installer pour quatre jours.

Trois bons bergers nous accueillent dans leur cabane, une des plus grandes et des meilleures des Pyrénées. Comme c'est dimanche, ils sont rasés à neuf et propres comme s'ils allaient au bal.

Soirée calme et superbe. La nuit venue et les troupeaux rentrés, je vais me promener seul au milieu de ces rochers solennels, qui ont l'air de s'attrister, comme l'ombre les envahit, et ressemblent aux pierres tombales d'un cimetière de géants. Grande poésie de ces solitudes pendant la nuit. Enseveli dans mon sac, j'entends parfois de violentes bouffées de vent passer comme des boulets : et le bruit majestueux des torrents, le tonnerre éternel des cascades, augmentent et diminuent mystérieusement. Oh ! loin de moi le mugissement des capita-

les ! J'aime mieux les pulsations, la fièvre et les soupirs de la nature !

La nuit est chaude , et le matin , à six heures , il fait 11° cent.

*Lundi* , Partis à 7 heures, après une soupe au lait, les deux Gaspard et moi, nous montons par pentes douces au S. O., sur l'herbe et le granit ; gentianes et rhododendrons. Au bout d'une demi-heure, tout change soudain d'aspect. Voici un col d'où l'on voit se dresser juste au S. O. une pointe aiguë, immense et fière, chargée de neiges. Est-ce le Balaïtous ? Gaspard père dit que non : et il a raison. (Il est assez remarquable qu'on ne voit jamais la cime du Balaïtous, n'importe par où on l'attaque, jusqu'à ce qu'on soit tout à fait dessus).

Du col paraît aussi, au sud, le facile pic *Cristail* (2892 m.), et à sa suite, depuis le sud jusqu'au sud-ouest, un vaste glacier long de 3 kilom., derrière lequel se dresse un cirque de précipices fendus verticalement par des couloirs qui lui donnent l'air d'un orgue immense.

Laissant à gauche une mare et le glacier, nous montons roide à l'O. S. O. A 1 h. 30' de Labassa, lac glacé, scène extra-polaire. Je suis avec le fils Gaspard ; n'ayant besoin que d'un homme, j'ai fait redescendre son père à Labassa. Appuyant sur la droite, dans l'espoir de gravir par le nord le pic pointu dont j'ai parlé, et de passer de là sur la cime véritable du grand Balaïtous, nous franchissons de l'est à l'ouest un longue et large arête granitique, dont la vue plonge à droite (nord) sur un glacier couvert de neige, et sur les rochers d'*Arribit*.

Nous sommes déjà à 2700 mètres au moins. Longeant à droite, en montant au S. O. sur une croupe de neige molle, l'arête qui mène au haut du pic mystérieux, nous nous arrêtons à une brèche au delà de laquelle rien d'humain ne peut monter. Découragé, mais non désespéré, je me décide alors à faire le demi-tour du Balaïtous

par le nord, aussi haut que possible, et à y monter par l'ouest, comme il y a six ans. Longue descente au N. O., toute sur la neige. Enfin, une brèche se présente dans l'arête formant la rive gauche du glacier : nous la passons (hauteur, environ 2300 m.) et nous voilà dans le vallon de *Bacrabère*, que je ne décris pas ici, pas plus que la *Barane* et la crête formidable qui monte de là au pic *Balaïtous* ; car M. Packe et moi-même en avons depuis longtemps dépeint toutes les horreurs.

Nous sommes ici à l'ouest du pic. Le couloir au N. N. E. du *Rocher du déjeuner* est plein de neige très roide. L'orage menace à l'ouest : il gronde avec mystère du côté de Bayonne ; le pic d'Ossau se met en deuil ; des ombres bleues et des nuages électriques s'emparent des montagnes de Canfranc ; tout menace, tout est sinistre, les couleurs comme le bruit, et nous voilà au pied de cet escalier d'aiguilles, dont l'effroyable chaos monte et mène à la cime.

Déjà les trois quarts des dangers sont vaincus : nous ne sommes plus qu'à cent mètres du sommet, quand le tonnerre éclate, les aiguilles de granit tremblent sur leurs bases, et mon bâton se met à bourdonner comme s'il était rempli d'abeilles (phénomène singulier, mais commun dans l'orage sur les hautes cimes). La grêle arrive, puis le brouillard et les ténèbres : c'est une mitraille, et nous ne pouvons bouger ; car à droite et à gauche, il y a de 600 à 700 mètres de précipices, dont les lambeaux neigeux ou noirs paraissent lugubrement quand ce brouillard s'entrouve. Un éclair sort du bout de mon bâton ferré. Grand froid.

Nous restons là une heure. La grêle s'arrête, et l'espoir nous revient : mais le plus mauvais pas reste à faire, et le rocher est couvert de grésil. Basile, qui n'a jamais encore gravi le *Balaïtous*, veut à toute force monter. Il part, se cramponne aux rochers, les étreint dans ses genoux et ses bras, et arrive à une trentaine de mètres

du sommet. Mais là je l'entends crier : « Impossible. » Il redescend sur le flanc tout mouillé des rochers, et très tristes tous les deux de notre défaite, mais résolus à la venger, nous descendons en Espagne sur la route de Sallent (S. S. O.), pendant une grande heure. Là (après les lacs d'Arriel), nous tournons à gauche (est), et nous remontons pendant une heure et demie la rive droite de la gorge de la *Pierre St-Martin*, à au moins 400 mètres au-dessus du torrent. — Près du fond de cette gorge, au nord-est du premier lac (très poissonneux) nous trouvons par bonheur une cabane espagnole pleine de bois. Nous y passons la nuit, sans couverture (2200 m.), avec quelques onces de pain et de poulet pour toute nourriture.

Le lendemain matin, mardi, rentrant à Labassa par le Port de la *Pierre St-Martin*, après avoir ainsi décrit un cercle complet autour du pic *Balaïtous*, nous trouvons les bergers et le père Gaspard dans la plus grande angoisse, ayant passé toute la nuit à se désoler sur notre sort.

Ce jour-là, je fais descendre le père Gaspard à Arrens pour des vivres, et de chez Loret (hôtel de France) il nous revient le soir à neuf heures et demie, avec force viande, pain, vin et œufs : il était temps.

Enfin le soleil de mercredi se lève, radieux, superbe : nous sommes plus forts et plus décidés que jamais, et nous repartons trois à l'assaut du *Balaïtous* par le côté est, Basile, un énergique chasseur d'isards de Doumbles, nommé Poulou Salettes, et moi.

Même route que lundi, c'est-à-dire montée soutenue au S. O. pendant une heure et demie. Mais au lac glacé, au lieu de retomber dans l'erreur de lundi en continuant à droite du pic pointu (appelons-le, jusqu'à nouvel ordre, le *Petit-Balaïtous*), nous escaladons, à gauche, d'assez mauvais rochers formant la rive nord du grand glacier qui descend et serpente à notre gauche, plus

large que la Garonne. Nous aurions pu éviter ces rochers, en remontant le glacier de l'est à l'ouest : mais nous économisons une heure, et les crevasses ne sont qu'à demi-ouvertes.

Après cette escalade, nappes de neige très-faciles, descendant du flanc sud du *petit* Balaitous : mais impossible de voir le véritable.

Enfin (3 h. 1/2 de Labassa), voici devant nous, à l'ouest, une muraille moitié granit, moitié autre chose bien moins solide. Deux longues gouttières descendent à pic sur le glacier, du haut de ce rempart en apparence absolument inexpugnable, et haut de 150 mètres.

Au bas de la gouttière de gauche baille une énorme crevasse bleue et noire. J'aime peu l'idée de tomber dedans; mais je me console en pensant qu'avec la rapidité acquise en tombant, on passerait par dessus, et en bas il y a trois kilomètres de neige. La gouttière de droite me plaît plus, car la neige pure y arrive ; elle est presque ou tout-à-fait verticale, et Sallettes ne l'aime pas : aussi nous allons voir comment vont les choses au nord du Balaitous, en passant la tête dans une brèche ouverte à gauche (ouest) du *petit* Balaitous (1). On ne voit que des abîmes où le vent du nord a réussi à faire coller la neige, qui n'y tiendrait pas sans cela.

Nous nous décidons alors à grimper dans la gouttière de droite, c'est-à-dire à escalader le précipice Est du Balaitous, dont on ne voit jamais le sommet. Avant d'aborder le roc, la neige se redresse à un angle alarmant, mais sur la ligne de chute il n'y a pas de crevasses encore (15 juin), ni de *Bergschrund* pour débarquer.

Dans la cheminée, Sallettes ôte ses souliers; nous nous pendons et nous nous hissons : en somme, ce

(1) Cette brèche facile et haute de 3,000 mètres, sépare les deux Balaitous. Le petit, haut de plus de 3,000 mètres, se trouve à l'E. N. E. du grand, tout près, et je crois que l'on peut facilement passer de l'un à l'autre en 45 minutes.



mauvais pas est mille fois préférable à l'arête (ouest) du pic, quand ce ne serait que parce que vingt minutes suffisent pour en sortir. En général, la roche est bonne.

A peine au haut de la cheminée (quatre petites heures de Labassa), on voit soudain au nord près du quart de la France, et ce qui ravit bien plus, à quelques pas à gauche, la cime extrême du pic Balaitous, le plus redoutable, sans contredit, des Pyrénées, car ce n'est qu'un amas de précipices réunis par un nœud, qui en forme la faite. J'étais à moitié ivre de joie quand je vis la tour à gauche. La crête est arrondie et si facile qu'un cheval la suivrait. Je bondis sur la neige neuve et blanche, mollement étendue là sous les caresses et les ardeurs du grand soleil de juin, comme pour nous accueillir et nous guérir les pieds sur un tapis plus doux que de la ouate. Comment penser alors au cercle d'abîmes qui vous entoure et vous attend à la descente ?

Une fois le pic sous mes pieds, je sautai sur la tour, mais quelques pierres s'échappèrent par le sud : aussi est-ce dans le côté *nord* que je cachai ma bouteille, avec les phrases voulues. Le temps était superbe, le thermomètre à 12° (ombre), et à l'œil nu nous vîmes tous trois le tracé du chemin de fer près d'Agos comme autrefois (il y a six ans) j'avais vu l'Atlantique. (On voit le Balaitous des falaises de Biarritz).

Je donnai une pensée à mon ami absent, M. Packe, dont je retrouve, sur tant de pics, la trace ou le souvenir, et puis il nous fallut songer à la descente, opération que je proposai de faire par l'ouest, comme la neige de lundi devait avoir fondu, et le vilain couloir près du sommet devait être sec. Alors le vieux chasseur ayant dit : « Oui, » et repris son sac en peaux d'isards, se mit à genoux devant la tour, et ôtant son chapeau, fit tout haut une prière : scène sublime, vu les lieux, les circonstances, et l'immense poésie d'une belle âme au sommet d'une montagne.

Aguerris par nos courses, et plus encore par le succès, nous descendîmes en moins d'une heure sur la Barane, et de là, laissant à gauche, très-bas, la gorge de l'Arribit, nous revînmes à Labassa sur une ligne N.-E., en coupant la crête de Fachon. (Une heure de montée à l'ouest de l'Arribit mène au petit lac *Babiel*, d'où au lac d'*Artouste*, une autre heure, à l'ouest aussi, par un col très-élevé, mais facile).

Ayant passé trois heures, jeudi matin, à errer seul sur le glacier qui tombe à l'est du Balaïtous, puis se recourbe brusquement au nord (il a 3 kil.), et m'étant avancé au midi jusqu'au pied du morne amphithéâtre de précipices où s'ouvre la brèche très-difficile, mais praticable, de *las Néous* (des neiges), je revins à Argelès le soir. Ainsi se termina ma seconde campagne.

A ceux qui ne veulent pas faire l'ascension complète du pic Balaïtous, signalons une belle course, qui consiste à en faire tout le tour, par l'Arribit, Bracabère, la Barane, la vallée espagnole de la Pierre St-Martin et le port du même nom. C'est une course de douze heures environ.

Dans cette gorge de la Pierre St-Martin, qui descend de l'est à l'ouest (au sud du pic Balaïtous), on trouve trois lacs situés près de son origine, et sur une ligne moyenne S. O-N. E., à un kilomètre les uns des autres. Il y a plusieurs cabanes à l'est du plus au nord des trois (qui est grand), et une au nord-est du plus bas (à dix minutes). Quatre espagnols, morts au sein d'une tourmente, sont enterrés au fond de cette gorge.

Au midi des trois lacs, se dresse l'immense barrière appelée *Piedra-Fitta*, percée de plusieurs cols qui tous mènent à *Sallent*. A l'est des lacs, on voit cinq pics pyramidaux (*la Fache*, *Baccimaille*, etc.), entre lesquels s'ouvrent des cols très-élevés, menant aux monts d'*Enfer* et aux bains de *Panticosa*, ou bien au *Marcadaou*, sur le versant français de la chaîne, si l'on passait à gauche (nord) de toutes ces pyramides.

De ces régions élevées, on voit surgir à l'ouest quelques pics très-gris, probablement calcaires (*Socques* et *Sobe*?).

C'est de la plaine de Tarbes, que le Balaitous se montre avec le plus de grâce et de grandeur.

*N.-B.* — On a trouvé, depuis quelques années, certains ravins, qui, bien qu'assez voisins des anciennes routes, sont bien moins difficiles. En sorte que le Balaitous, sans être devenu facile, a cependant perdu beaucoup de ses terreurs.

---

## Le Pic de Cambalès (2965 mètres)

---

Encore une ascension pyrénéenne qui devrait être sur le programme de tous ceux que captivent les montagnes de Cauterets, et à laquelle personne ne pense ! Comme la mode est puissante, aux eaux des Pyrénées ! On dirait qu'il y est défendu, par le médecin ou le préfet, de ne pas faire comme tout le monde.

N'est-il pas singulier qu'il y ait encore, à huit heures de Cauterets, toute une région de pics et de neiges éternelles, moins connue que l'Afrique ou la lune ? Les gorges le sont un peu, mais les cîmes pas du tout.

Tel est le cirque de Cambalès, et c'est pourquoi, séduit par l'inconnu, dont le champ diminue à vue d'œil, je m'élançai, le 20 juillet 1877, avec Sarettes, à la poursuite et à l'assaut du *Pic de Cambalès* (2965 mètres), le roi de cette région, car il y domine tout, la *Petite Fache* (2956 mètres), le *Bernard-Berraou* (2819 mètres), et le massif disloqué d'*Aragon* (ou, comme disent les bergers, du *Dragon*), qui, descendant de l'O. à l'E., dessine au S. du val de Cambalès et de ses neiges, un sombre et monstrueux rempart, à tournure infernale. Du reste, le

pic de Cambalès lui-même, bien que facile par l'O., se donne un air assez féroce du côté E., et quand il m'apparut par là le 21 juillet dans le vallon de Cambalès, sans laisser voir son dos, je fus pris, non-seulement de découragement, mais de frissons : je me sentis pâlir, car, par l'E. et le N., ce pic est un casse-cou. Par l'O. il est bossu, et tout le monde peut y monter par là. Presque toujours, les montagnes trompent à première vue : elles se donnent de grands airs, mais elles ressemblent aux hommes, qui ont tous un point faible, quelque habilement dissimulé qu'il soit. Une montagne invincible est bien rare, quand elle a moins de 6000 mètres, et quant au Cambalès, sa défaite fut l'affaire de quelques heures, bien que pendant longtemps le succès me parût fort douteux. Car, l'ayant attaqué par le N., au plus court (c'est-à-dire sur l'arête peu commode qui, par son prolongement au N., forme le vaste col de Cambalès), il fallut renoncer à se servir des pieds. Nous n'avancions, de bosse en bosse, qu'avec les mains, et si doucement qu'on aurait pu nous prendre pour des gymnastes étudiant l'art de la dislocation et de l'écartèlement, plutôt que pour des montagnards. Cette crête est très mauvaise, je ne dis pas : « impraticable » ; à la rigueur, on en viendrait à bout si c'était nécessaire. Mais comme j'avais du temps pour essayer ailleurs, et que je tenais à arriver en haut intact, je fis un long détour à l'O., en descendant, à l'origine de la vallée d'Azun, presque jusqu'au col de la *Pierre-St-Martin*, d'où remontant à l'E. pendant une heure, sur d'immenses nappes de neige, nous arrivâmes à un des cols les plus gracieux des Pyrénées, le *Port d'Azun*, qui s'ouvre à la frontière (du N. O. au S. E.) Absolument couvert de neige le 21 juillet, sa blancheur éclatante et l'élégance de la courbe qu'il décrit, l'auraient fait reconnaître de partout. Il s'ouvre à l'E. de celui de la *Pierre-St-Martin*, mais en le dominant d'environ 400 mètres. Il doit avoir 2700 et quelques mètres.

Du Port-d'Azun, nous élevant au N.-E. pendant une petite heure sur des neiges à pentes douces (45° environ), et colorées déjà par les rougeurs splendides du soir, nous arrivâmes sans la moindre peine sur le sommet du pic de Cambalès, où je passai une heure dans la contemplation. Mais le panorama était si vaste, qu'à moins de faire un catalogue de pics, je ne pourrais songer à le décrire. Le ciel était partout sans nuages, excepté au couchant, où, comme les ruines d'une montagne d'or, ils flamboyaient à l'horizon. Un peu à droite, le redoutable Balaitous, comme un vieillard sinistre, mais droit encore, sortait verticalement d'un piédestal de précipices en tuyaux d'orgue et de glaciers, où il allait bientôt faire nuit. De nulle part il n'a l'air si terrible. Au S., l'Espagne dormait dans la lumière. A l'E., et sous mes pieds, descendait, par terrasses de granit, l'interminable vallon encore neigeux de Cambalès, où je comptai douze lacs, dont trois étaient encore gelés.

Après avoir construit, avec Sarettes, une pyramide de pierres sur le sommet, nous descendîmes par le N.-E., en franchissant, au S.-E. de la cime, un col aussi neigeux que ceux des Alpes, et très élevé. C'est le *col d'Aragon*, ouvert entre la pyramide grise et très facile de la *petite Fache* (2,956 mètres) à l'E., et le pic Cambalès au N.-O. C'est une vraie porte, très caractéristique, ouverte à la frontière d'Espagne, et *le plus court chemin pour aller de Cauterets à Sallent*, car c'est le seul moyen de ne passer qu'un col. Par toute autre voie, il faut en passer deux. Par le col d'Aragon, on rejoint, sans jamais remonter, la vallée de l'*Ariel*, qui descend, N. et S., à *Sallent*. J'en estime la hauteur à un peu plus de 2700 mètres.

De ce col, descendant E.-N.-E., nous fîmes 2 kilomètres en ligne droite dans la neige, sur des pentes presque nulles. C'était d'un blanc inouï, absolument sans tache. Mais quel contraste à droite, où se dressaient à pic les

noires et tristes parois de la chaîne d'Aragon ! Rien ne pourrait s'y cramponner un seul instant : c'est par le S. et le S.-E. que les isards y montent.

La soirée fut grandiose au possible : mais à la nuit tombante, quand j'arrivai pour y coucher, à la plus basse des trois cabanes de Cambalès, située sur la rive gauche de la vallée, à une hauteur probable de 2200 mètres, à la limite extrême des arbres (pins rouges), je fus témoin d'un des plus beaux orages que j'aie vus de ma vie. Sortant d'Espagne, toutes ses fureurs tombèrent sur le Vignemale, le Péterneille, et l'orifice énorme du port de Marcadau, où les éclairs ne discontinuaient pas, en sorte qu'il faisait jour derrière ces vastes et fantastiques montagnes, tandis qu'entr'elles et moi régnait la nuit la plus impénétrable. Dans la cabane, où les bergers faisaient leur soupe, j'entendais rire et plaisanter ; mais j'aimai mieux rester assis dehors pour jouir le plus longtemps possible de ce bombardement de la terre par le ciel, ne redoutant que les vipères, qui infestent ces parages. Mais on dit qu'elles aiment mieux le mouton.....

Le lendemain matin, le ciel étant tout bleu, nous revînmes à Cauterets en variant notre descente. Montant d'abord au N.N.E. sur de moëlleux gazons au *col de Montaigut* (2530<sup>m</sup> ?), où apparurent le pic d'Enfer et le pic du Midi de Bigorre, nous descendîmes à l'E. et sur la neige, à un premier petit lac aux verdoyants rivages, où je vis des rochers titanesques, et trois petites cabanes disséminées à l'E., au N. et au couchant (celle-ci très-haut). D'ici part un sentier qui laisse à droite, à 200 mètres plus bas, un lac triangulaire et très-profond (*Castelabarque*), et descend au N.E., par pentes roides, dans un fouillis de magnifiques rhododendrons. Là parut un instant le Vignemale, au S.E.

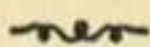
Baissant toujours (j'en était si fâché!), nous nous trouvâmes, à 20 minutes au dessous du lac, au haut de la paroi vertigineuse par où descend en bonds

furieux une sorte de cataracte trop peu connue, celle de Castelabarque. Se perdre ici dans le brouillard serait fatal, car il y a peu d'endroits par où descendre. Mais quel tableau charmant que cet ensemble d'écume, de mousses et de rochers, de forêts harmonieuses de pins rouges, où roucoulent mille oiseaux, et de fières saxifrages, qui se balancent majestueusement au souffle de toutes les brises, tandis qu'en haut, des pics neigeux pointent partout vers le ciel, emportant avec eux le cœur et la pensée du voyageur? Mettez-moi là sans me dire où je suis, et à l'instant je devinerai les Pyrénées, et même le *Marcadau*, car il n'y a pas à s'y tromper.

*Morale* : Avec le pic de Cambalès pour but, et mon fidèle Sarettes pour guide, on est sûr d'oublier, pendant deux jours au moins, les servitudes et les misères que nous impose la vie civilisée, surtout aux Eaux.

---

## Grande Fache (3,020 mètres).



(SA PREMIÈRE ASCENSION).



Voici comment j'accomplis la première ascension de ce pic, en juillet 1874, avec Latour, guide de Cauterets. Il a été gravi depuis par mon vaillant collègue, M. Wallon.

J'allai coucher dans une des excellentes cabanes du Marcadau (1860 m.; 3 h. 30' de Cauterets), par un temps singulier, mais très commun cette année-là; deux courants d'air superposés soufflaient ensemble en sens contraire, l'un du Nord, l'autre du Sud, en sorte que le brouillard de France remontait dans les gorges, sans dépasser

1800 mètres; tandis que l'autre, venant d'Espagne, volait follement du Sud au Nord, à une immense hauteur, sans descendre sur les pics. Entre les deux s'étendait une zone calme; mais ce temps-là n'est jamais sûr: c'est l'anarchie. Aussi tout allait mal, et toute la nuit l'orage et les éclairs m'empêchèrent de dormir. Le matin cependant, la pyramide violette de la Grande Fache se dressait sans brouillard (O S O) dans toutes ces brumes qui s'agitaient autour de son sommet, et je me mis en route, malgré l'avis et les alarmes du guide. Suivant pendant une demi-heure la direction du port de Marcadau (S O), nous nous élevâmes bientôt vivement à droite (Ouest), laissant à gauche une fort jolie cascade, et dépassant les cabanes de la Fache (2000 m.); gazon, pentes roides. Une heure un quart (de la cabane du Marcadau), lac de la Fache, avec glaçons flottants. (Un autre, plus petit et invisible d'ici, se trouve plus haut à droite). Grande brise, tonnerre sur le Vignemale; le temps menace partout, et nous courons vers les rochers pour nous y abriter. Mais le ciel se dégage, et pendant cinq minutes le soleil resplendit sur les belles nappes de neige qui montent à l'Ouest sur le col de la Fache. Abri à droite, sources partout et chaos. Le pic se dresse fièrement à gauche, et le tonnerre le fait vibrer; le vent souffle à tempête, et rien ne tombe encore.

Deux heures (de la cabane du Marcadau) nous placent haletants, inquiets et effarés, sur le col de la Fache (2738 m.), d'où, sans perdre un instant (car c'est une lutte à toute vitesse avec l'orage), nous gravissons au Sud, en trois quarts d'heure, l'arête fort longue, mais très facile, qui monte au pic. La cime (3020 m.), assez aiguë, paraît siffler comme un serpent, sous les rafales du Sud. Tout devient noir et bleu, le Vignemale fume comme un volcan, notre pic tremble sous nos pieds: il gèle, il grêle... il va faire nuit en plein midi... il faut partir... Je laisse nos noms dans une bouteille, et nous prenons la fuite;




arrivant en cinq heures à Cauterets, comme si un incendie nous poursuivait. La Fache était gravie, mais mes habits mirent deux jours à sécher (juillet). Vue sauvage.

N. B. Marche totale, de Cauterets à la cime, 6 h. 30'. Ce pic est juste à mi-chemin entre Sallent et Cauterets.


---

---

## Vignemale (3298 mètres).



SEIZE ASCENSIONS, DONT UNE EN PLEIN HIVER (11 FÉVRIER 1869). TROIS MESSES DANS UNE DE MES TROIS GROTTES CREUSÉES PRÈS DU SOMMET. CINQUANTE NUITS A 3200 MÈTRES D'ALTITUDE.



J'ai toujours eu tant d'affection, tant de respect, tant de tendresse pour cette montagne, qu'on pourrait presque l'appeler de la piété filiale.

Ce fut en 1861, qu'à peine revenu des antipodes, j'accomplis ma première ascension du Vignemale, avec le brave Laurent, père de Henri Passet. Sept ans après (1868), j'y remontai avec son frère, mon fidèle Hippolyte, et nous eûmes une espèce d'aventure. La « grande crevasse » coupait littéralement tout le glacier en deux, le traversant d'une rive à l'autre : et il n'y avait plus de pont de neige nulle part. Comment passer ? Il nous fallut descendre à coups de hache au fond de ce superbe abîme tout bleu, y cheminer ensuite du Nord au Sud comme dans une rue, et débarquer enfin tout près du Montferrat, d'où à la cime, nous n'eûmes aucune difficulté. C'était l'automne, et le chaos régnait partout dans le bas du glacier : on aurait dit une pétrification des mers australes, à l'apogée de leur fureur. Jamais je

n'avais vu de telles crevasses. Il y en avait dont la tranche verticale, se perdant par le fond dans la nuit, avait au moins cent pieds de profondeur. Rien ne ressemble plus au beau glacier de *Fee*, en Suisse, par où l'on va de Zermatt à Saas, en descendant du col de l'Alphübel. Mais dans les Pyrénées, les tons sont bien plus chauds, et rien ne saurait rendre, pour qui ne l'a pas vu, ce vif contraste, formé par la verdure, le calme et le soleil des gorges et des vallées torrides, avec les lignes brisées, tumultueuses, effrayantes des glaciers. Quelles convulsions dans celui du Vignemale ! Il a l'air de descendre épouvanté par sa hauteur et par le froid, pour se précipiter sur la verdure et y fondre au soleil.

Le *petit* Vignemale, qui se dresse à une hauteur de 3050 mètres (?) à l'est du grand, n'est pas, malgré son épithète, un pic à dédaigner, bien qu'il suffise d'être bon marcheur pour y aller seul en moins de quatre heures du lac de Gaube. L'ayant gravi le lendemain de mon ascension à l'autre, je sortis sans regret de la route battue et si pierreuse qui monte au col d'Ossouë, et remontant lentement de droite à gauche en diagonale le glacier nord, j'y promenai ma solitude pendant deux heures, les crevasses y étant partout à découvert. Lui aussi est plus grand qu'on ne pense ; et comme il a deux bras, on trouve à son milieu des amas de boue et de gros rochers qui ressemblent bien à une moraine médiane. Partout où la surface était neigeuse, on voyait des milliers de petits cônes, formant une mer de pains de sucre. Ailleurs, dans les fissures bleuâtres, il coulait à grand bruit, comme saisis de vertige, des ruisseaux très-rapides, dont le volume et la vitesse augmentaient d'heure en heure, suivant la hauteur du soleil, qui en réglait la fonte. A midi, le fracas de ces mille ruisseaux ensemble était presque un tumulte, ils grondaient ; mais à quatre heures du soir, quand je redescendis, l'ombre s'étant jetée sur leurs sources, ils s'apaisaient

déjà, et le silence revenait sur le glacier. Les torrents, moins fougueux, laissant à sec leurs lits de glace, s'engloutissaient jusqu'au lendemain dans leurs caves bleues, et bien qu'on entendit encore dans les vastes profondeurs des crevasses des bruits sans nom qui ne s'entendent que là, des espèces d'ingurgitations, comme de quelqu'un qui avale, le glacier s'endormait : car tout se calme le soir, les orages, les glaciers, l'Océan, et jusqu'au cœur de l'homme. Moi-même assoupi là comme le soleil tombait, je croyais voir une machine toute puissante qui travaille et se plaint, qui se déchire et se disloque pendant le jour, et dont les pulsations s'arrêtent le soir.

Ce fut en plein hiver que j'accomplis ma troisième ascension du Vignemale.

C'est une erreur de croire que les montagnes deviennent alors inaccessibles. Souvent les ascensions n'en sont que plus faciles, car le temps est plus clair et plus sûr. En hiver, les crevasses, les cascades, et les plus gros rochers sont ensevelis sous de telles masses de neige, qu'on peut passer partout sans corde. La neige est stable : les avalanches sont rares.

Toutefois, il faut être sûr du temps : car il serait impossible de survivre à certains ouragans qui se déchainent pendant l'hiver sur les montagnes.

Mais de même qu'en Russie et dans les mers polaires, le milieu de l'hiver est une saison de calme et de beau temps à de grandes altitudes. L'air se repose alors. Il n'y a que deux saisons où il soit impossible, ou du moins insensé, de faire des ascensions : c'est au printemps, ou pire encore, à la fin de l'automne. C'est là par excellence l'époque des avalanches et des tourmentes. C'est plus mortel que les cyclones de l'Inde, car le froid est polaire, et sur des pentes même modérées, cinquante hectares de neige peuvent partir à la fois, quand le

soleil de mars a commencé à l'amollir. Rien ne résiste à de telles cataractes, puisqu'elles emportent même des rochers, et des forêts entières.

Dans les rafales de neige qui passent sur les montagnes aux équinoxes de Mars et de septembre, il est presque impossible de respirer, d'ouvrir les yeux, ou de rester debout, et je fus renversé par le vent au mois de mars 1863, avec un Irlandais d'une force herculéenne et plusieurs guides, sur le *col de Gourzy*, qui n'atteint cependant que la modeste hauteur de 1830 mètres ! Que devait-il se passer ce jour-là sur la *Maladetta* ?

Le 5 mars cependant, nous atteignimes la cime du *Pic de Ger* (2612 mètres), M. Congreve et moi, avec trois guides, Camy, Jean-Pierre, et Jean Dotte (des Eaux-Chaudes), mais en partant cette fois-ci des Eaux-Bonnes, et en montant par la gorge de Balourd.

Singulier paradoxe ! *Il faisait chaud sur le sommet*, aussi chaud qu'en été, et l'air était si calme qu'une allumette y brûla jusqu'au bout sans s'éteindre ! D'ailleurs, en refaisant cette ascension quelques hivers après, avec M. Loraine Petre, je fis la même observation, comme je la fis plus tard en plein hiver sur le haut du Vignemale. Ça ne peut être une loi : ce serait trop étrange ; mais je suis convaincu que bien souvent, pendant l'hiver, il fait plus chaud sur les montagnes que dans la plaine.

En 1869, je profitai de quelques journées superbes de Février, pour accomplir l'ascension du *Vignemale* (3298 mètres). J'arrivai donc, le 10, à Gavarnie, sans y trouver de neige. Le cirque, couvert de glace du haut en bas, luisait comme une cuirasse : toutes ses cascades étaient gelées : on n'y entendait pas un son, et au-dessus de ses assises funèbres et bleues, se déployait l'azur mélancolique d'un ciel polaire. Jamais il ne m'a tant frappé que ce jour-là. Il faisait calme et doux.

Avant dîner, je gravis une colline dans la vallée

d'Ossouë, pour étudier la tournure du Vignemale en hiver, et je rentrai plein de confiance et d'enthousiasme. Quelle poésie, et quel magique tableau ! Il n'y entraît que du soleil, du silence, de la neige et du bleu.....

Le lendemain matin, 11 février, j'étais en route avant six heures avec Henri Passet, et son oncle Hippolyte. Nous avions une lanterne, car il faisait encore nuit close. Bientôt le ciel pâlit derrière le Piméné, il se leva une petite brise glaciale, mais vivifiante, et devant nous, à l'Ouest, le grand glacier du Mont-Ferrant s'empourpra tout-à-coup, comme si du sang avait coulé dessus. Quel temps ! c'était superbe ! Lorsqu'au lever du jour nous entrâmes sur la neige pour ne plus en sortir pendant plus de douze heures, nous nous trouvions déjà à une hauteur de 1800 et quelques mètres.

Nous n'eûmes aucune difficulté, aucune hésitation, jusqu'au ravin où grondait, sous la neige, la cascade des *Oulettes*, dont on remonte toujours la rive droite en été. Mais attaquer ces pentes au milieu de l'hiver, sur de la neige poudreuse et molle, et toute prête à glisser dans l'abîme, nous sembla une folie, et nous escaladâmes les parois presque à pic de l'autre rive, où aucune neige ne peut tenir. Pourtant le soir, nous n'osâmes pas descendre par là, et nous bravâmes sur la rive droite, le risque d'une avalanche, qui, Dieu merci, ne tomba point... Elle nous aurait anéantis.

Ici nous vîmes beaucoup d'isards. Bientôt le blanc se fit partout autour de nous, et à vingt lieues de Pau, je retrouvai les enchantements et les splendeurs d'une aurore sibérienne. Rochers, ravins, moraines, cascades, tout dormait sous la neige comme au fond d'un sépulcre, et dans ce blanc illimité, qui foudroyait nos yeux, nous seuls faisons trois taches errantes. Nous avançons sans bruit comme des fantômes, dans un silence étrange, universel et absolu : car rien au monde n'est aussi muet qu'une solitude de neige. La chaleur (chose

bizarre!) était extraordinaire. Dans les creux de la neige, où s'engouffraient les rayons du soleil, l'air semblait plein de paillettes enflammées: et quant à la lumière, la neige nous en envoyait plus que le soleil! Ce ne fut guère qu'à 3000 mètres, en approchant des brèches neigeuses par où déborde à l'Ouest le grand glacier d'Ossouë, que le 11 février, (!) nous commençâmes à respirer. Du reste, ce paradoxe d'une grande chaleur en plein hiver sur les montagnes, peut s'expliquer par la blancheur extrême des neiges nouvelles. L'été, la neige est sale, et réfléchit peu de rayons solaires, ou bien il n'y a que de la glace, qui refroidit toujours, même de loin, l'atmosphère et le sol. Elle est cachée pendant l'hiver sous d'immenses masses de neige d'une éclatante blancheur.

A trois heures juste, nous étions tous les trois sur le sommet du Grand-Vignemale (3298 mètres). Jamais je n'oublierai les courtes mais mémorables minutes que nous passâmes là-haut dans le cœur de l'hiver, avec la certitude qu'aucun homme en Europe ne respirait à notre niveau: orgueil puéril mais pardonnable. D'ailleurs des fibres plus nobles vibraient aussi en moi. Du haut de cette espèce de cathédrale céleste, je voyais sous mes pieds la chaîne des Pyrénées gelée d'un bout à l'autre. J'étais au centre d'un paradis de neige!... Mon enthousiasme touchait à la folie.....

Mais le soleil, en rougissant la neige, fuyait déjà sur les sentiers dorés du ciel; et bien qu'il fit monter le thermomètre à 30°, il fallait repartir au plus vite, avant que les petites cascades qui descendaient du pic sur le glacier n'eussent eu le temps de se geler. A ces hauteurs, il gèle presque tout de suite après le départ du soleil. Sur de la glace, la descente eût été périlleuse..... Nous partîmes donc le cœur léger, mais la jambe un peu moins, car dans la neige amollie par huit heures de soleil, nous enfonçons parfois d'un mètre! La nuit nous

prit à moitié chemin de Gavarnie, où nous rentrâmes, lanternes en main, un peu avant dix heures du soir, après seize heures de marche forcée.

Le lendemain, 12 février, il y tomba deux pieds de neige ! Il neigeait dans la plaine !

Mais elle tomba trop tard pour nous punir d'avoir violé ses temples pendant l'hiver, et elle ne put qu'y effacer nos traces.

Pendant l'automne de 1870, je remontai sur le Vignemale par le Cerbillonas : (Nord-Ouest et Ouest).

Cette course consiste, en somme, à le prendre en écharpe, et à en contourner (en s'élevant graduellement des *Oulettes de Splumousse*) toute la partie Nord-Ouest, pour déboucher enfin par l'Ouest, sur le glacier de Montferrand, à son origine même, là où il forme en s'évasant ce vaste et magnifique plateau de neiges, autour duquel se dressent, comme des écueils polaires, toutes les cimes du Vignemale.

Je pris le guide Sarettes, et nous allâmes coucher dans la seconde moitié de Juin, non pas au lac de Gaube, mais dans une des cabanes de *Splumousse*, à 2200 mètres environ. La nuit fut belle, calme et peu froide. Jamais je n'avais vu de vers luisants à ces hauteurs ; mais ils brillaient sur les rochers comme des étoiles ou des diamants. Une brume légère nous séparait des régions subalpines endormies sous nos pieds, où tonnait sourdement la cascade de *Splumousse* : mais en levant la tête, on voyait l'azur sombre et limpide du ciel pyrénéen, illuminé par mille constellations. Il n'y avait rien à craindre pour le lendemain, et nous dormîmes tranquilles. L'aurore trouva notre cabane vide, car c'est à peine si le soleil nous devança sur le *Col des Mulets*, où l'on entre en Espagne, laissant à droite les flancs arides de l'*Aratille*, et à gauche, la crête épouvantable qui monte, en se rétrécissant toujours, au sommet du Vignemale.

4

Au-delà du col, il ne faut ni descendre ni monter, mais obliquer à gauche et horizontalement, sur des talus faciles de pierres, où paraissent çà et là des ilots de verdure (2,500 mètres). En moins de vingt minutes, on se trouve au bord d'un large ravin qui, d'un seul jet, s'élève à gauche jusqu'à la cime du Grand-Vignemale, mais en disparaissant sous un glacier uni comme une cuirasse, et dont l'inclinaison est si terrible, que chaque pierre détachée qui glisse à sa surface, y fait en quelques secondes une ride de huit cents mètres. C'est le *Clot de la Hount*, où mon ami Frossard s'est mis un jour en perdition (1).

Comme je tiens à la vie, et à ne la risquer que quand c'est nécessaire, je continuai ma route avec Sarrettes, vers le *Cerbillonas*, dont la bizarre et colossale muraille semblait tellement à pic, que, malgré l'assurance de mon guide, qui m'affirmait l'avoir escaladée souvent, j'aurais tremblé pour un isard en l'y voyant passer. Pour un bipède, l'idée de monter là paraît absurde, tant qu'on ne voit que d'un peu loin ces précipices de stratifications schisteuses, sans pouvoir distinguer les ravins qui les coupent, et les corniches ou les saillies de toute espèce qui dessinent sur ces pentes, en apparence inabordable, leurs capricieuses petites terrasses. Il faut si peu de chose pour porter l'homme ou le laisser passer, que l'œil, même de très près, s'y trompe toujours.

J'invite les géologues à venir étudier les couches schisteuses de cette falaise *Cerbillonas*, qui a un millier de mètres de haut. Eux seuls pourront peut-être nous expliquer quel cataclysme a jamais pu tourner et retourner ces longues assises de pierre en forme de cercles, ou de serpents boas, morts dans des convulsions atroces.

Ne pouvant le comprendre, je descendis au fond du grand ravin cité plus haut (*Clot de la Hount*), pour me

(1). — C'est cependant par là que MM. Brulle et Bazillac arrivèrent au sommet en 1879, avec les guides Sarrettes et P. Bordenave.



désaltérer dans un semblant de source, qui n'est, comme tant d'autres, qu'un suintement de glacier, et là, nous attaquâmes les pentes Cerbillonas.

Elles sont très-roïdes, mais ne deviennent jamais dangereuses. Ce qui rend cette montée accablante, c'est qu'on enfonce jusqu'à la cheville dans des cailloux roulants, qui à chaque pas se détachent par milliers, vous entraînent, et dans leur chute désagrègent des ravins tout entiers, où il se forme de vraies cascades de pierres. Toutefois, c'est là un très-petit inconvénient, et pourvu qu'on ait soin de bien laisser à gauche les roches perfides et presque à pic du *Clot de la Hount*, on arrivera sans trop de peine au rebord supérieur de cette immense paroi, qu'il faut près de deux heures pour gravir. On passe une petite brèche, d'où on voit au Sud-Est, à 300 mètres au-dessus de soi, une échancrure par où déborde un coin du glacier Montferrand, autrement tout-à-fait invisible. Et de là haut descend, de gauche à droite (le long d'un précipice qui est peut-être le plus immense des Pyrénées), un périlleux ravin de neige. A la fin de l'été, cette neige s'en va, et il devient facile ; mais autrement, il faut absolument une hache pour y tailler des marches, bien qu'il n'ait pas vingt mètres de large. D'ici, une demi-heure de rude montée à gauche vous place sur le glacier connu de Montferrand.

On se trouve là, à 3,200 mètres, sur une espèce de lac de neige houleuse, où la lumière et la chaleur s'engouffrent comme au fond d'un cratère. Le calme de ces régions a quelque chose de menaçant, parce qu'on sait qu'il n'est pas naturel. Aussi, quand une pierre tombe sur le glacier, des pics sinistres qui l'entourent aux trois quarts, on tressaille un instant, comme si un mort avait parlé. Le mot « silence » n'a pas de sens pour l'habitant des plaines.

Nous fûmes presque calcinés en traversant du sud au nord ce cirque horizontal de neiges, ce réservoir mer-

veilleusement et toujours blanc, d'où tombe à l'est, en formant des chaos de crevasses et d'aiguilles, le vaste glacier de Montferrand. Jamais je n'avais eu si chaud à une pareille hauteur. Mon thermomètre, enseveli au Nord sous les rochers, ne voulut pas descendre audessous de 22° centigrades !

Je ne quittai la cime qu'après avoir remis dans la bouteille tous les billets volés, que j'avais remontés de Cauterets. Il y en avait au moins une quarantaine, entr'autres ceux du Duc de Nemours et du Prince de la Moskowa, qui s'y trouvaient, le premier depuis 1846, et le second depuis le mois d'Août 1838 ! On avait tout volé.

Rien qui mérite d'être signalé dans notre retour, sauf la descente du grand glacier d'Ossouë, que nous avions tout lieu de croire encore couvert de neige et sans danger, car nous n'étions qu'au mois de Juin. Aussi, nous n'avions pas de corde. Mais il avait si peu neigé pendant l'hiver de 1870, qu'à notre stupeur, nous trouvâmes le glacier entièrement dénudé, et déchiré dans tous les sens par d'effrayantes crevasses, comme au mois de septembre. Jamais la corde n'aurait été plus nécessaire, et je n'exagère pas, en disant que Dieu seul nous sauva d'un désastre au milieu de ces gouffres, où nous errâmes pendant une heure au moins, croyant sombrer et disparaître ensemble à tout moment dans les crevasses étroites que recouvrait encore une légère couche de neige. Les grandes se voyaient bien, et pouvaient se tourner.

Enfin, nous « débarquâmes » sans accident.

C'était ma quatrième ascension au Vignemale, d'où je revins cette fois à Cauterets par le val de *Lutour*, en traversant du Sud au Nord un col très haut et très neigeux (col d'*Estoum-Soubiron*). De là, une immense nappe de glace (visible de Lourdes) nous fit descendre aux bords stériles des deux lacs de ce nom, d'où à Cauterets, il nous fallut encore trois heures.

Dix ans après (26 août 1880), je me rendis coupable de l'excentricité de passer toute une nuit au sommet du *Vignemale* (3298 mètres), entre la terre et la lune.

J'avais Brioul et le porteur Haurine, tous deux assez chargés, car si le temps l'avait permis, je comptais séjourner plusieurs nuits, au lieu d'une, sur la cime. Il y a toute une révélation morale, et des jouissances aussi réelles qu'indescriptibles, dans ces nuits fantastiques et sublimes passées au clair de lune à 3300 mètres au-dessus des mortels. Mais il faut les goûter pour y croire.

Etant partis très tard de Gavarnie, nous n'arrivâmes au sommet qu'à sept heures, et c'est au crépuscule que nous dinâmes en dix minutes. Du reste nous n'étions pas fâchés d'en finir au plus vite, car il soufflait une petite brise glaciale qui nous paralysait les doigts. Heureusement qu'elle tomba subitement. Ayant ingurgité avec délices un punch beaucoup plus chaud que ceux que l'on me sert dans les cafés, puis un verre de chartreuse, j'allumai mon cigarette, que je fumai solitairement sur mon trône aérien, car mes deux hommes, ayant trop froid, me demandèrent de les laisser descendre un peu au nord, où ils passèrent la nuit blottis sous un rocher qui forme une sorte de niche, et qui, dans une tempête, pourrait-être fort utile. Il est bon à connaître. Mais ils m'aidèrent d'abord à me creuser sur le sommet une espèce de tombeau, où à huit heures je m'enterrai sous les cailloux, dans mon grand sac en peaux d'agneaux. Trois " bonsoirs " solennels retentirent dans l'espace, et puis je restai seul, avec les sensations d'un naufragé sur le pôle Nord.

Il n'y avait cependant rien à craindre. Mon seul ennemi, c'était le froid. Je voyais bien, dans le Nord-Ouest, vers l'Atlantique, un grand rideau de nuages très-sombres; mais il ne montait pas encore, et il était d'ailleurs à une distance probable de 200 kilomètres. Quoique sur un trône, j'avais la plus parfaite sécurité.

5

De temps en temps un coup de vent violent balayait subitement les cailloux, en les faisant siffler assez lugubrement ; puis tout rentrait dans le silence le plus extraordinaire. Chose étonnante ! Bien que le ciel fut absolument noir, la nuit était plus transparente que dans la plaine. J'y voyais assez clair, même avant le lever de la lune, qui ne parut que vers dix heures. En sondant du regard les profondeurs qui m'entouraient, j'y distinguais nettement une mer illimitée de nuages qui, au niveau de près de 3000 mètres, couvrait partout le monde dont elle me séparait. A sa surface surnageaient tristement, comme les débris sinistres d'un continent noyé, tous les sommets des Pyrénées dépassant cette hauteur, et j'en reconnaissais beaucoup à leur silhouette. Ils ressemblaient à des collines d'argent, et leur pâleur était cadavérique.

Néanmoins j'avais soif de lumière, et j'attendais la lune avec une impatience fiévreuse, sans songer à dormir, car ce n'était pas pour cela que j'étais venu ! D'ailleurs mes sens, au lieu de s'assoupir, étaient surexcités par le milieu bizarre qui m'entourait. Il me semblait sentir la nuit et entendre le silence, et la présence palpable de Dieu me frappait d'une espèce de stupeur. Je le voyais partout. Dans les étoiles qui avaient l'air de palpiter, dans les nuages assoupis sous mes pieds, interceptant tous les bruits de la terre, et ne me laissant voir, lorsqu'ils se déchiraient, que les abîmes bleuâtres de l'air où mes regards plongeaient en vain de 2 ou 3000 mètres : dans les glaciers, la neige et les rochers, formant ensemble de grandes masses effroyables et confuses, où le noir et le blanc se heurtaient violemment ; dans l'espèce d'effarement qui régnait sur le monde, enfin dans les pâleurs dorées que la lune vint doucement y répandre, dans tout cela et partout, je croyais voir un univers surnaturel, où j'étais seul en face de Dieu, et sur les ruines de la nature. Je devenais théologien, mais

la lune en montant me rendit astronome, et toute mon attention se concentra sur le monde sidéral.

Malgré le froid, qui augmentait à chaque instant, j'étais presque spiritualisé par le spectacle de ces millions de sphères en feu que Dieu promène autour de nous à des distances tellement incalculables, qu'elles sont vraiment miraculeuses. Sans doute, ce même spectacle est beau partout; mais n'est-ce pas au sommet des montagnes, où l'air lui-même est imprégné d'une sorte de religion, que l'on comprend et que l'on sent le mieux les magies de la nuit, et les merveilles du monde astronomique?

Malheureusement, le froid devint intolérable, et l'homme, le pauvre mortel, prit rapidement la place du philosophe et du théologien. Quel tyran que notre corps! Malgré le sac, je frissonnais, j'avais des spasmes, comm<sup>e</sup> au contact d'une batterie électrique. A deux heures du matin, mon thermomètre marquait trois degrés centigrades au-dessous de zéro, et j'entendais grelotter et tousser mes deux hommes, qui ne fermèrent pas l'œil non plus. Malgré tout cela, on aura beau m'accuser de folie, il est incontestable qu'une nuit de cette espèce est bien plus saine que celles qu'on passe au bal. On ne s'enrhume jamais sur les montagnes; l'air et le sol y sont beaucoup trop secs pour cela: quant à s'y refroidir pendant la nuit, c'est impossible, car on a toujours froid. En effet, j'étais bleu et gelé. Je sentais parfaitement que j'étais au niveau du *col St-Théodule*: c'était palpable.... Je n'ai jamais tant soupiré après l'aurore: mais hélas! il n'était que trois heures! Je me levai cinq ou six fois pour me promener, ou plutôt pour courir, sur les vingt mètres carrés qui forment la cime du Grand-Vignemale: la lune la couvrait d'or, et d'une lumière mystique...

Enfin le jour, qui ne manque de parole à personne, vint à notre délivrance. A 4 heures et 1/2, une bande dorée, qui montait à vue d'œil, illumina l'Orient. C'était

l'aurore qui s'avavançait triomphalement. A cinq heures, je reçus un rayon de soleil. Quelle joie ! Ce fut une des plus grandes jouissances physiques que j'aie jamais éprouvées de ma vie, car sur les plaines de Sibérie, dont le souvenir me revint un moment, le soleil avait beau se lever, il ne me consolait jamais de rien ; il y faisait encore près de 40° de froid. Ici, malgré les neiges et les glaciers qui m'entouraient, quelle différence ! Comme j'eus chaud tout de suite ! bien que le thermomètre à l'ombre marquât encore zéro. Puis la vue seule de la lumière aurait suffi pour rallumer un peu mon sang, par le bonheur qu'elle me donnait, tant elle était ardente et pure ; tout ce qu'elle éclairait semblait brûler. Bientôt le grand glacier d'Ossouë, après avoir pris feu aussi, s'empourpra tout-à-coup sur une longueur de plusieurs kilomètres : il avait l'air d'un fleuve de sang, couvert de vagues énormes et rouges, et ses crevasses, qui sont tout aussi grandes que celles des Alpes, ressemblaient à des gueules écarlates.

Alors, dans ce réveil universel de la nature, les nuages qui me cachaient la terre depuis la veille commencèrent à frémir et à fondre. Je vis au Nord, à plus de 1500 mètres de profondeur, un coin du lac de Gaube, et j'entendis monter autour de moi le bruit de mille cascades, pendant que mes regards se promenaient à l'horizon sur des magnificences à perte de vue. Quelle poésie ! Et quand on l'a une fois goûtée, comment jamais dire adieu aux montagnes ? Dans tous ces bruits confus je croyais reconnaître (tant je l'aime), la voix inconsolable du torrent de Splumouse, qui remplissait d'une harmonie tantôt sauvage, tantôt morbide, l'abîme neigeux qui tombe au Nord du Grand Vignemale. Il me rappelait vaguement la musique éplorée de Chopin.

Mais bientôt le sommeil m'accabla, et triompha même de mon enthousiasme. Mes guides, pâles et défaits, montèrent me dire bonjour : nous fîmes bouillir une

bouteille de Bordeaux, le soleil fit le reste, et nous nous endormîmes jusqu'à dix heures, restant jusqu'à midi sur le sommet, où j'avais séjourné dix-sept heures.

Avant la nuit nous rentrions à Gavarnie, pleins de santé, mais par un temps très-orageux. Des nuages exaspérés, plus grands que le Chimborazo, prenaient des formes effrayantes et bizarres, et s'envolaient comme s'ils ne pesaient rien. Je me rappelai alors les brouillards sombres dont l'horizon était chargé la veille au coucher du soleil, et je bénis le ciel de m'avoir fait descendre à temps du Grand Vignemale, que le tonnerre et la tempête faisaient maintenant mugir comme un volcan des Andes, et trembler sur ses bases.

Plus que jamais épris de Gavarnie, de son climat, de ses montagnes et de ses habitants, j'y restai fort longtemps, et c'est de là que j'accomplis, en 1881, le 6 août, ma sixième ascension du Vignemale (3298 mètres), avec Haurine et Pierre Pujo, après avoir couché sur le *Col de Cerbillonas*, c'est-à-dire à 3200 mètres au-dessus du niveau de la mer, au clair de lune et en plein air, mais par un temps splendide. Je dormis assez bien.

De ce col, le Vignemale donne l'idée d'une hauteur prodigieuse, et monte avec autant d'orgueil que d'élégance, dans les régions vides et perdues de l'air, où l'azur devient noir.

La plaine de neige horizontale et circulaire qui sert de réservoir à son glacier (le plus grandiose des Pyrénées), a un diamètre d'un kilomètre.

C'est dans une des falaises qui tombent théâtralement à pic sur cette plaine blanche, qu'à force de poudre (et de patience.....) je me suis fait creuser une première grotte, en 1881, puis trois. J'ose espérer que ce refuge placé si haut, rendra quelques services ; car par le mauvais temps, le Vignemale est terrible : il n'y a pas un rocher, dans cette immensité de pics, de précipices et de

glaciers, qui puisse vraiment servir d'abri. C'est le désert dans toute sa nudité.

Je n'avais pas la moindre idée de la rapidité de l'évaporation à ces hauteurs ; autrement dit, de la puissance des rayons du soleil. J'en eus une preuve bien singulière. Sous l'orifice de ma caverne, *le niveau du glacier s'abaissa de six mètres en deux mois*, en sorte qu'à ma seconde visite, le 6 septembre, je me trouvai en présence d'une fenêtre, ou d'un premier étage, là où quelques semaines auparavant on entrait de plain-pied ! J'avoue que je me mis à rire ! Sans le talus de pierres amoncées au pied de ma future demeure, d'où elles étaient sorties à coups de mine, jamais je n'aurais pu y pénétrer !

C'est une erreur de croire qu'il n'y a que des fissures inoffensives dans le plateau de neige qui sert de réservoir au glacier du Vignemale. A force de s'élargir, ces fentes deviennent de vraies petites crevasses à la fin de l'été. Elles sont même très profondes. Mais il est vrai que je ne les ai vu s'ouvrir qu'une fois. C'est donc extrêmement rare.

Au mois d'octobre, et même avant, cette plaine changée en glace, finit par se creuser beaucoup au contact des rochers échauffés. Une radiation très prolongée des terres qui la dominant la fait descendre sensiblement de l'Est à l'Ouest, et il s'y forme souvent à cette époque un petit lac. Mais en été, elle est horizontale, toute blanche, et hérissée de vagues de neige qui rappellent le désert et ses dunes. Formées et ciselées par la tempête, qui les chasse devant elle, ces majestueuses ondulations, par leur aspect et leurs allures, ont une analogie frappante et significative avec les vagues de sable des grands déserts.

Ayant passé deux nuits en 1881 sur le *Col de Cerbillonas* (3200 et quelques mètres), je vais en dire un mot, mais sous forme de journal.

Le 5 août, nous arrivons au col (Haurine, Pujo, et



moi), juste au moment où le soleil se couche dans des brumes écarlates : il fait très froid, mais aussitôt que le soleil a disparu, il fait plus chaud, et le changement s'opère en quelques minutes (ceci est singulier). La nuit arrive, nuit idéale, solennelle, et sans nuages. Mes guides s'endorment, et je fais des promenades solitaires sur le col éclairé par la lune. Il forme terrasse entre la France et l'Espagne. Voici minuit... J'arpente des plages stériles et mornes où le glacier semble écumer. J'ai d'un côté (à l'Ouest) le vide, un abîme colossal, et une mer infinie de montagnes qui sommeillent à mes pieds : de l'autre une plaine de neige où rêve la lune, et d'où je vois sortir, comme des îles ténébreuses, les pics fauves du Vignemale. Leurs noires silhouettes ont quelque chose d'épouvantable et de brutal. On dirait une rangée de démons. Je vois tomber sur le glacier des pluies d'étoiles filantes. Sûr de ne tuer personne, je détache des rochers qui bondissent en Espagne : il en sort des torrents d'étincelles, des éclairs, et une sorte de tonnerre qui réveille les montagnes endormies. J'ai besoin de ce bruit : le silence prodigieux qui m'entoure me fait mal et me trouble.... Je crois être au Spitzberg.... Le froid me force enfin à me coucher : j'entre dans mon sac, et le sommeil descend sur moi. — Le lendemain matin, je monte au Sud, en dix minutes, sur le *pic de Cerbillonas* (3246 mètres), en descendant du Grand-Vignemale. (N.-B. — Quelques plantes sur le col : *Lina-ria alpina*, *androsace carnea*).

Un mois après cette nuit, que je serais tenté d'appeler "divine", croyant ma grotte presque achevée, j'y remontai : mais elle ne l'était pas, et je couchai une seconde fois "dehors" (6-7 septembre) sur le col de Cerbillonas, avec Henri Passet, Haurine, et la plupart de mes mineurs, dont trois passèrent la nuit dans ma caverne encore rudimentaire. Quelle idée lumineuse ils

7

eurent là ! Ils durent souffrir aussi, mais pas autant que nous, car nous fûmes presque gelés. Dès sept heures, il se mit à neiger. Nous étions cinq, allongés sous une toile amarrée aux rochers : mais comme je suis très grand, j'avais les pieds dehors, et des flocons de neige tombaient aussi sur ma figure.

Quelle nuit ! Son seul souvenir me fait passer des frissons dans les veines, car ce ne fut qu'une longue tourmente, un vrai cyclone de neige, une tempête du Cap Horn. Les nuages étaient si noirs et si opaques, qu'ils ressemblaient à des démons échappés subitement des ténèbres éternelles, et saisis de terreur.

Le vent avait des spasmes, et ne soufflait jamais d'une manière continue, mais par bourrasques effroyables et subites, qui venaient du Sud-Ouest. Nous l'entendions d'abord mugir comme le tonnerre au fond des gorges d'Espagne : puis il prenait son vol, faisait frémir et gronder les rochers en montant, et arrivait à nous en quelques secondes, après une ascension de 2,000 mètres. Alors il traversait le col comme un obus, et se précipitait dans les fureurs d'un Sahara de neige, que l'on voyait fumer au clair de lune, lorsque les nuages épouvantés se déchiraient assez pour la laisser paraître et resplendir. A sa lumière troublée, tremblante et sépulcrale, le Vignemale avait l'air de remuer, comme un grand somnambule. Les pierres volaient autour de nous, la neige allait dans tous les sens, et au milieu de ces vertiges, notre petite toile, fouettée par l'ouragan, faisait autant de bruit que les voiles échevelées d'un navire en détresse, lorsqu'elles s'agitent, se tordent et se débattent dans les brises infernales de l'hiver Antarctique.

Qu'allait-elle faire ? Les cordes qui la retenaient étaient gelées : nous tremblions à la pensée de la voir arrachée par le vent ; nous ne l'aurions jamais revue, et que devenir sans elle ? A minuit et 1/2, je sortis un instant,

mais je faillis être emporté. Enfin, la toile tint bon, elle résista, et nous sauva peut-être la vie dans cette nuit désastreuse et maudite.

Le lendemain, matinée Sibérienne, mais très claire, et même calme. Voici l'aurore, et la paix est revenue sur le monde, qui s'allume, se réveille et se dore. Il est tombé un demi-mètre de neige pendant la nuit, et on dirait que nous avons changé de continent, ou de saison. Tout resplendit autour de nous, le glacier, le soleil et le ciel : je ne dis pas la terre, car nous n'en voyons plus. Aussi c'est sur un horizon plus blanc que l'écume de la mer, que le soleil se lève, et ses rayons naissants colorent en rose les petites trombes de neige poudreuse qui tourbillonnent encore follement sur le glacier. J'ai des souvenirs du désert de Gobi en hiver. Quelle lumière ! Quelle clarté ! La vue porte à 200 kilomètres : je vois jusqu'en Andorre ! Je monte dans ma caverne, qui s'ouvre à l'Est, et où s'engouffrent avec une telle ardeur les rayons du soleil, qu'on y est calciné ! J'y dégèle à vue d'œil ! Quelle charmante sensation !

Pour ceux qui n'ont pas vu les hautes montagnes couvertes de neiges sous un ciel bleu et par une matinée glaciale, la blancheur est un mot vide de sens : ils n'ont jamais rien vu de blanc. Jamais la neige des plaines n'a cet éclat : elle est relativement terne et souillée : la preuve, c'est que dans les pays du Nord, on peut la contempler, y voyager pendant des mois entiers en plein soleil, sans avoir mal aux yeux, et sans lunettes. Bien différente est la neige inviolée des montagnes ! Elle brûle tellement les yeux et l'épiderme, *même en hiver*, qu'au bout de quelques heures, on ne peut plus en supporter la blancheur et l'éclat. Cela tient à deux causes : d'abord à la pureté extrême du milieu qu'elle habite (car comment pourrait-elle s'y salir ?) : et ensuite à l'ardeur du soleil dans un air raréfié, où la lumière, comme la chaleur purement solaire, est

beaucoup plus intense que dans la plaine. Le soleil brûle comme du fer rouge à 3,000 mètres et au-dessus. Aussi la neige s'évapore-t-elle avec une incroyable rapidité à ces hauteurs. A peine tombée des plus sereines régions du ciel (quelquefois même d'un ciel sans nuages), elle y remonte presque aussi vite qu'elle en était venue, et sans avoir connu les souillures de la terre, comme si sa seule mission était d'éblouir et de charmer nos yeux. J'ai constaté une fois une fusion de quarante centimètres en quatre heures sur le col de Suzou (2,100 mètres), près du Pic du Midi de Pau, soit un mètre en dix heures !

Encore un mot de ma grotte du Vignemale, (150 mètres de plus que la cabane des *Grands-Mulets*). Ceux qui seraient tentés de s'en servir pour étudier les lois de la nature à ce niveau, pourront y observer bien à loisir les phénomènes d'optique et d'acoustique particuliers à de telles altitudes. Ainsi l'opacité de l'ombre est tout-à-fait extraordinaire. Celles que projettent les rochers sur la neige, ont l'air de blocs solides légèrement bleus, et il y fait à moitié nuit : tandis qu'à la lumière, surtout sur une surface horizontale de neige, on peut à peine ouvrir les yeux. C'est un peu ce qui doit se passer dans la lune.....

Le son est beaucoup moins intense qu'au niveau de la mer. Le 7 septembre, avant de dire adieu à mon cher trou pour cette année, voulant produire une sensation, je fis partir en ma présence deux ou trois coups de mine. Les pierres allèrent fort loin, mais la détonation fut si insignifiante, que je ne fis aucun effet. Le *fiasco* fut complet. Moi qui voulais ébranler le Vignemale, et faire gronder tous ses échos à mon départ ! Je dus me contenter d'un petit spasme, d'une quinte de toux, et d'un crachement de pierres ! Je ne chercherai plus à faire du bruit !..... Voyez ce qu'on y gagne ! Rien que du ridicule !

En fait d'études, ne serait-il pas bon de constater, une fois pour toutes, s'il est vrai que les chats ont des attaques de nerfs à 3800 mètres ? On l'a dit bien souvent.

J'installerai peut-être un jour une ménagerie là haut ! Les poules pondent-elles à cette hauteur ? Les coqs chantent-ils ?

Tout cela est très-intéressant ; mais on s'en occupera plus tard. La belle saison, qui ne dure pas deux mois sur le Vignemale, était finie. Aussi, le 7 septembre, j'en pris congé avec l'entrepreneur de mon abri, mes ouvriers chargés comme des mulets, deux touristes, leurs deux guides et les miens, en tout quatorze personnes, petite armée qui semblait fuir devant l'hiver. C'était très-pittoresque, et jamais le Vignemale n'avait vu tant de monde à la fois. Marchant sans bruit, dans un brouillard livide et immobile, nous avions l'air de spectres ou d'Esquimaux à moitié gelés, errant silencieusement dans les glaciers brumeux de leur patrie. A chaque instant, nous arrivions au bord d'une crevasse formidable, que le brouillard rendait encore plus noire et monstrueuse. Alors on s'arrêtait, on hésitait, on faisait mille détours, et sans mot dire on franchissait enfin les ponts fragiles de neige presque transparente, qui couvraient une partie de l'abîme. Une fois, une de mes jambes y fit un trou, et nous pûmes voir, à travers cette espèce de lunette, les hideuses profondeurs du glacier. Heureusement que j'étais attaché. Et ici, je ne puis m'empêcher d'observer que les guides de Cauterets sont d'une rare imprudence. Presque jamais ils ne s'attachent sur ce glacier. Ils s'y promènent sans corde, parce qu'elle est un peu lourde à porter. C'est une folie qu'on pourrait payer cher.

Au mois d'octobre, je me trouvais dans l'Ariège, à *Ussat*, dont l'entourage rappelle un peu les vertes et pacifiques vallées du Pays Basque, avec plus de rochers. Je parcourus l'immense grotte de *Lombrive*, une des plus vastes et des plus étonnantes de l'Europe, car sa longueur dépasse trois kilomètres. Mais la fin des beaux jours approchait. Il y avait des soupirs dans la brise :

des élégies passaient dans les forêts, dont les feuilles mortes commençaient à tomber comme des larmes : et les torrents, électrisés au souffle mélancolique des vents d'automne, avaient une voix émue, sévère et triste, qu'ils n'ont pas en été. Ils devenaient plus sonores. Au soleil il faisait encore tiède, mais à l'ombre, la nature frissonnait.

Je pris donc le chemin de Lavaur, dans le Tarn, où le comte de Toulouse-Lautrec, l'ami de toutes les muses, eut la bonté de me faire faire, sur le Parnasse, des ascensions intellectuelles qui me firent oublier le Vignemale. Puis je revins modestement vers les plaines lumineuses du Béarn : heureux pays dont le soleil, encore dans toute sa gloire, donnait aux Pyrénées l'aspect et les couleurs des montagnes vaporeuses et dorées de l'Afrique, mettait le feu aux nuages, et s'éteignait chaque jour dans ces rougeurs vermeilles qui font rêver aux soirées somnifères, solennelles et sublimes des tropiques.

Y a-t-il rien en Europe de plus beau que l'éblouissant panorama des Pyrénées, vues de la Place Royale de Pau ? Ah ! quel pays que le Béarn ! On en aurait la nostalgie, si on était au ciel !

8  
En 1882, le 31 Juillet me retrouva à Gavarnie, ce cher endroit aimé de tout le monde. C'est le Zermatt des Pyrénées. Une lettre de mon ami M. Bordère, de Gèdre, venait de m'apporter la grande nouvelle que ma grotte du Vignemale n'était plus une chimère, mais qu'elle était cette fois réellement achevée. Était-ce bien sûr ? Je l'espérais trop pour y croire. C'était cependant vrai ! Les Pyrénées avaient enfin un excellent abri creusé dans un rocher invulnérable, cubant seize mètres, et capable de loger une famille, à l'altitude énorme de 3200 mètres. Le grand obstacle qui avait fait échouer l'année dernière tous nos efforts et toutes nos volontés,

l'impossibilité pour mes mineurs de remettre en état, sur les lieux, leurs outils constamment émoussés ou brisés par la roche, ce redoutable obstacle n'existait plus. Un forgeron de Gèdre, nommé Pontet, fit un soufflet de circonstance, *ad hoc* : on monta du charbon et des vivres : une pierre servit d'enclume : enfin le 7 Juillet, tout était prêt. La forge improvisée fut installée, ainsi qu'une tente, sur le *Col de Cerbillonas*, et là mes ouvriers, après une ascension de quatorze heures, allaient passer leur première nuit, lorsqu'apparurent soudain à l'horizon les plus mortels ennemis des montagnards, le mauvais temps, la neige, la grêle, et enfin la tempête, accompagnée d'un froid d'hiver. Pendant deux jours, ce fut un ouragan. On attendit jusqu'au surlendemain, mais le 9, il fallut redescendre, la vie sur le Vignemale n'étant plus tenable. Il y avait plus d'un pied de neige nouvelle sur le glacier !

Le 10 Juillet, le ciel s'étant calmé, mes mineurs remontèrent au Vignemale, et ne quittèrent leur poste que dans les derniers jours du mois, quand tout fut terminé.

Voilà en quelques lignes l'histoire de mon premier abri. Ceux qui voudraient avoir plus de détails sur cette étrange et mémorable campagne de 16 ou 17 jours dans les neiges éternelles, les obtiendront à Gèdre, de la bouche même des ouvriers. Voici leurs noms. Je leur dois en conscience l'honneur de la publicité : car il est sûr qu'ils ont « bien mérité » des Pyrénées : ils étaient cinq : *Theil* (Etienne) ; *Soulère* (Antoine Carrotou) ; *Bordenave* (Balet) ; *Pontet* (Pierre) ; *Lourrou* (Louis). C'est avec Theil que j'ai traité.

Je dois aussi de chaleureux remerciements au respectable instituteur et botaniste de Gèdre, M. Bordère, ainsi qu'au receveur des douanes, M. Frilet, qui mirent autant de zèle que si on travaillait pour eux, à stimuler l'ardeur et le courage de mes mineurs dans leur tâche difficile.

8  
1882

Quand ces Messieurs m'eurent assuré que tout était fini, je quittai Pau pour aller prendre possession de mon gîte aérien ; et le 1<sup>er</sup> août, en compagnie de M. Swan, jeune anglais, lesté comme un isard et très affable, et des trois guides Henri Passet, Haurine et Pierre Pujo, j'entrepris ma huitième ascension du Vignemale, par un temps admirable. Comme nous voulions rester au moins trois jours au milieu des frimas, nous primes beaucoup de vivres ; nous étions très chargés. Aussi nous ne manquâmes de rien : nous vécumes avec luxe : mais nous montâmes comme des tortues, et grâce aussi à l'état du glacier, dont je n'ai jamais vu les crevasses si perfides, nous mîmes près de huit heures à arriver à la belle plaine de neige d'où il s'échappe à l'Est. C'est son berceau. A peine étions-nous là, qu'à l'autre extrémité de cet horizon blanc, à une distance d'un kilomètre, nous aperçumes, au pied d'une paroi noire comme de l'ébène, et tout-à-fait à pic, une sorte de rideau rouge qui lui semblait collé. C'était la porte de ma caverne (3205 mètres). Elle est en tôle, peinte au minium ; et cette couleur de sang fait un effet des plus étranges et des plus saisissants, dans une région si morne, si morte et si décolorée : aussi c'est un épouvantail pour les isards : ce carré rouge frappe tant leur imagination, probablement très vive, qu'ils perdent la tête et prennent la fuite, du plus loin qu'ils le voient. Enfants des neiges et des rochers, ils ne connaissent que cela, et la couleur doit leur faire mal aux yeux.

Mon cœur battait (n'était-ce pas naturel ?) quand pour la première fois j'approchai de ma porte pour l'ouvrir. Qu'allais-je trouver derrière ? Mais une exclamation de joie sortit spontanément de nos poitrines dès que nous fûmes entrés. Elle nous captiva tous à première vue, cette petite chambre de marbre que tant de fois j'avais désespéré de jamais voir ailleurs que dans mes rêves et mes désirs ; précieux asile que bénira plus d'un tou-



riste surpris par la tempête ou par la nuit ! Cinq hommes, dont un très grand, s'y promenaient à l'aise sans se baisser ; elle dépassait mes espérances, et c'est en chœur que nous nous écriâmes : « Comme on est bien « ici ! Comme c'est chaud ! Comme c'est propre ! Comme c'est sec ! Et quelle vue ! » etc., etc. Si le beau sexe avait été représenté, je crois que nous aurions valsé, même sans musique, au risque de faire ouvrir quelque crevasse dans le glacier, dont les vagues blanches viennent écumer jusqu'à ma porte, et qui, lorsqu'arrivera l'hiver, la dépassera sans doute énormément : car son niveau, d'après ce que j'ai pu observer en été, doit osciller pendant l'année d'au moins vingt mètres ! Les glaces ont leurs marées, comme l'Océan, mais elles sont de six mois.....

Comme le soleil baissait beaucoup, nous nous hâtâmes d'aller le voir coucher au sommet du Vignemale, ascension qui nous prit 20 minutes ! (Il ne domine ma chambre que d'une centaine de mètres).

Quel peintre pourra jamais mettre sur une toile, traduire par la couleur, les lueurs mourantes, la tristesse infinie, et la gloire dont se couvre la nature à la fin d'un beau jour, sur ces sommets vertigineux où l'homme est au milieu d'une telle immensité, se trouve si haut, et voit si loin, qu'il lui semble être sorti du monde, et dominer un hémisphère ? Quel écrivain saurait décrire ce qui se passe alors dans l'âme qui sait encore sentir ? Elle se recueille comme la nature, elle s'illumine et se passionne ; les nuages dorés qui s'assoupissent à l'horizon la font rêver aux séraphins prosternés devant Dieu, et dans chaque brise qui passe, elle croit entendre un chant du ciel. L'homme a beau faire, la terre est encore pleine de poésie.

Pendant tout notre séjour sur le Vignemale, les soirées furent les mêmes. La France était couverte de brumes jusqu'au niveau de 2500 mètres ; mais l'Espagne

était claire ; jamais la moindre vapeur ne passa la frontière. Ces nuages du Nord formaient une mer à perte de vue d'où surgissaient des centaines de sommets isolés, semblables à une longue flotte de cuirassés à l'ancre. D'un rouge ardent à l'ouest, où frappait le soleil, ils étaient noirs de l'autre côté, où leurs ombres s'allongeaient sur les nuages. Au moment du coucher du soleil, ces brumes immenses se hérissaient de vagues pourprées, comme on en voit le soir, entre deux tempêtes, dans les mers irritées du Cap Horn ; on aurait dit un Océan de feu et d'or. Mais à peine le soleil avait-il disparu, que le monde s'éteignait subitement ; il faisait noir en un quart d'heure, et à la place d'une mer de feu, on ne dominait plus qu'un horizon de bronze, qui avait quelque chose d'effrayant. Tous les soirs nous revîmes ce spectacle enchanteur ; mais il nous fascinait toujours ; il nous magnétisait, et je ne croyais pas qu'on pût rien voir d'aussi beau sur la terre.

Redescendus en dix minutes, et juste avant la nuit, dans notre " appartement ", nous allumâmes nos bougies pour dîner. Quand le festin fut terminé, je fis flamber l'esprit de vin, qui nous fournit en cinq minutes du punch et du café bouillants. Nos pipes et nos cigarres nous enveloppèrent bientôt d'un nuage, et comme la nuit était encore tout-à-fait tiède, j'ouvris la porte, qui regarde l'Est, pour voir monter la lune sur l'horizon brillant de neige au bout duquel, comme une côte vaporeuse et lointaine, se profilaient confusément les Pyrénées centrales, et le groupe du Pic Long. Comme il faisait très-calme, j'allai fumer dehors, où je me trouvai seul avec la lune sur le glacier, qui déjà commençait à durcir ; mes pas n'y laissaient plus de traces. C'était un beau et singulier spectacle. Les falaises noires et délabrées qui longent ses rives faisaient l'effet de ruines inconsolables, et les ravins encore plus noirs qui les déchirent ressemblaient aux asiles fan-

tastiques de la nuit, que la mer et les siècles ont creusés sur les caps décharnés de l'Irlande. Mais le glacier lui-même resplendissait au clair de lune comme un golfe du Brésil. Il n'avait pas ces teintes blafardes que prend la glace dans les nuits sombres, et quoiqu'on n'y entendit pas un son, ses grandes neiges endormies et vermeilles n'avaient rien de lugubre. On y voyait trop clair pour cela.

Je rentrai vers dix heures ; puis nous fermâmes la porte et son verrou ; il se fit un silence inconnu dans les plaines, et trois d'entre nous s'endormirent à l'instant.

Il y avait tant de place, que nous n'eûmes pas de peine à nous caser : chacun se mit où il voulut. Ce que nous redoutions, à une pareille hauteur, *sans feu*, et par une nuit si claire, c'était le froid. Je craignais, je l'avoue, que ce ne fût là le côté faible de ma caverne. Je crois pourtant qu'avec la porte fermée, on n'y souffrira guère de la température jusqu'au mois de Septembre. Voici pourquoi. Nous y passâmes trois jours, et il gela si fort toutes les nuits à l'air libre, que pour avoir de l'eau et faire notre chocolat, il nous fallait toujours attendre jusqu'à huit heures, que le soleil eût bien voulu dégeler, sur le glacier, les petits étangs bleus dont les uns nous servaient d'abreuvoirs, et les autres de cuvettes. Il gela donc beaucoup " dehors ". Eh bien, pendant aucune de ces trois nuits, mon thermomètre ne descendit, à l'intérieur de ma caverne, au-dessous + 7° centigrades. M. Daniel, l'aimable gérant du syndicat de Pau, observa 8 degrés, jamais moins, quelques nuits après moi : enfin une dame d'une énergie bien rare, Madame Ganzin, de Nice, qui fit plus tard à ma " villa " l'honneur de s'en servir et d'y coucher, eût également un minimum de 8 degrés.

Quant à mes meubles, ils sont encore à Pau... mais on m'a mis, le long des murs, des crochets rouges, pour suspendre les chapeaux et les gourdes. C'est joli et

utile. Les trous de mine nous servaient à planter nos bougies.

La première nuit, je dormis mal, ou pas du tout, pour une raison des plus bizarres ; Henri Passet ne dormit guère non plus. Vers onze heures, j'entendis un grand bruit, qui ressemblait à une détonation. En pareil lieu, pendant la nuit, et sans un souffle de vent, un bruit quelconque étonne beaucoup, et produit même une sorte d'alarme. C'est un gros événement. Bientôt le bruit se répéta, et continua ainsi pendant des heures entières, changeant d'intensité, mais à des intervalles presque aussi réguliers que les coups d'une horloge. On aurait dit qu'un homme, un fou, frappait à tour de bras sur les rochers à grands coups de marteau. Et cependant l'apparition d'un être humain à cette heure là sur le Vignemale eût été une espèce de miracle. Ce n'était pas possible. Croyant au moins trouver un ours et l'effrayer, j'ouvris la porte et je sortis, mais sans rien voir, et j'entendais toujours les coups, sans même pouvoir comprendre d'où ils venaient. Je me mis à rêver. Qu'était-ce donc que ce bruit mystérieux et violent qui me tint éveillé toute la nuit ? Je me le demandais encore le lendemain, pendant une promenade que je fis seul sur le glacier, lorsque soudain j'entendis les mêmes chocs sous mes pieds : mais au lieu d'une détonation locale, il y en avait des centaines à la fois ; il y avait une bataille sous la glace, un tumulte incroyable, pendant qu'à la surface tout était calme : la neige fondait sans le moindre bruit au beau soleil d'août. C'est à des profondeurs énormes que j'entendais les explosions, bien plus violentes maintenant qu'elles ne l'avaient été pendant la nuit, mais sans aucun effet moral, puisque j'en comprenais enfin les causes. C'était un phénomène glaciaire. Appelons-le dislocation des glaces, congélation soudaine de l'eau emprisonnée dedans, travail subit ou lent des crevasses qui se forment dans le fond du gla-

cier, avant d'en déchirer la masse entière.... que sais-je ? la glace recèle encore tant de mystères ! L'explication réelle, scientifique de ces détonations bizarres, je la laisse aux savants : pour moi, c'était assez d'en savoir l'origine : elles ne m'inquiétèrent plus, et les deux nuits suivantes, je dormis à merveille.

Il saute aux yeux qu'avec une base si élevée que la nôtre, les plus grandes cimes devenaient de simples mamelons, et de longues ascensions, *ipso facto*, nous étaient impossibles. Même dans les Alpes, il est bien rare de partir de si haut pour une course. Nous ne pouvions monter que d'une centaine de mètres, la hauteur d'un clocher ! Aussi nous ne fîmes pas grand'chose. Le premier jour, chacun alla de son côté. Swan et son guide Pujo montèrent en quelques minutes sur les deux pointes sans nom qui sortent des neiges à l'Est du Grand-Vignemale, et qui paraissent si bien du lac de Gaube. La plus haute de ces deux pyramides atteint 3171 mètres, et plus à l'Est encore est le *Petit-Vignemale*, qui n'arrive qu'à 3038 mètres. Henri Passet resta avec Haurine « à la maison », et moi je remontai au Sud-Sud-Ouest sur le *Pic de Cerbillonas* (3246 mètres), mon vieil ami, le roi des belvédères, d'où l'on domine de 3000 mètres tout le Nord de l'Espagne. On voit fumer au loin les plaines ensoleillées de l'Ebre, et dans l'immensité glaciale des neiges, on rêve aux brumes ardentes du Tigre et de l'Euphrate.

De là suivant la crête à l'Est-Sud-Est, j'escaladai, après une courte descente, la colline grise, le « *Pic Central* » (3,218 mètres), qui se dresse tristement sur la neige, juste au Sud du Vignemale, et à moitié chemin entre le Cerbillonas et la calotte luisante du *Montferrat* (3,223 mètres). Je regagnai mon domicile par le glacier ; promenade d'une heure.

Nous déjeunâmes sur le *Col de Cerbillonas* (3,207 mètres), et nous en fîmes notre restaurant. C'était

notre Tortoni. C'est là que nous prenions tous nos repas, en vue des quatre-cinquièmes des Pyrénées : Henri Passet y construisit un cairn monumental. Nous primes ce col en affection, et nous l'aimions passionnément. A part la vue, qui s'étend de Biarritz à l'Andorre, et les poses théâtrales et pompeuses des sommets qui l'entourent, nous y étions fort bien. Des dalles parfaitement plates nous y servaient de table : il y avait quelques fleurs, pas de neige, et comme le col s'ouvre Est et Ouest, il y souffle un vent d'Ouest éternel, qui, en le balayant, maintient le thermomètre à une hauteur moyenne de dix à douze degrés (à l'ombre). Quand on a passé là quelques heures, et surtout quelques jours, on croit vraiment boire l'air, qui semble avoir une puissance nutritive ; un anémique lui-même serait galvanisé par cette grande brise qui vient de l'Océan, qui sent la mer, et chante toujours. Mais quel contraste à quelques pas de là, sur le glacier, où il n'y avait jamais un souffle ! A peine à l'Est du col, nous étouffions, même sur la neige. A chaque pas nous changions de climat.

On le voit donc, nous n'étions pas à plaindre : nous vivions comme des princes, et ce qui vaut bien mieux encore, notre ciel resta toujours serein : pas un seul nuage ne monta jusqu'à nous pendant tout notre séjour sur le Vignemale. Swan écrivait des lettres à sa famille pendant nos longs loisirs : ma grotte se transformait en un petit cabinet de travail, et à mon tour j'utilisai sa plume et son buvard le dernier jour au sommet du Vignemale (3,298 mètres), où nous passâmes près de quatre heures. C'était le 3 août, journée resplendissante et d'une chaleur extraordinaire. Exposé au soleil sur la cime, mon thermomètre, à 3 heures 30', marquait 34° : à 4 heures 30', il atteignit 40° ! La soirée fut magique. A l'Ouest, le ciel en feu se confondait avec les plaines pourprées de la Navarre, dans une lumière

Elyséenne et veloutée, où les rivières semblaient incandescentes. Qui aurait dit que quelques heures plus tard, l'hiver allait revenir avec la nuit?.....

Nous dinâmes à 6 heures 1/2, sur le col, comme toujours; et à 7 heures 1/4, après dîner, tenté par la splendeur de la soirée, de reprendre subitement le chemin des sommets, j'escaladai au Nord, avec Henri Passet et le jeune Swan, le pic nommé *Clot de la Hount* (3,280?), le voisin immédiat du Vignemale au Sud-Ouest, on pourrait dire son rival ou son frère, car les deux pointes sont presque jumelles. Avant dîner, Swan, et son guide Pujo, avaient passé directement d'un pic à l'autre, par la perfide et périlleuse arête qui les unit. Celle qui descend au Sud sur le Col de Cerbillonas, et que nous primes le soir, débute fort bien. Elle est d'abord très-large, et en quittant le col, elle monte à peine. Mais elle se retrécit assez en un endroit, vers les trois quarts de son parcours, pour exiger des précautions: elle se redresse aussi beaucoup; et en redescendant par là au crépuscule, quelques minutes après, je me sentais mal à mon aise. La roche n'est pas solide.

Nous ne restâmes sur le pic du Clot de la Hount que juste assez pour y voir disparaître le soleil, et sept ou huit minutes après, j'étais de retour, à ma "villa". Ainsi cette ascension d'un pic d'au moins 3280 mètres nous avait pris, aller et retour, vingt-cinq minutes! Ma grotte sert donc à quelque chose. Voici ses dimensions:

Longueur = 3 mètres 10 c.;

Largeur = 2 mètres 55 c.;

Hauteur = un peu plus de deux mètres.

Quant à son altitude au-dessus du niveau de la mer, plusieurs observations barométriques indiqueraient, à quelques mètres près, 3205 mètres. C'est l'opinion de MM. Brulle, Bazillac et Daniel. L'ayant faite entièrement à mes frais, je n'eus aucun scrupule à lui donner mon

nom. Je lui souhaite maintenant d'être visitée par mon habile collègue, M. Gourdon, qui, au milieu des scènes polaires dont elle est entourée, trouverait un champ illimité ouvert à son talent de photographe. Je lui souhaite de recevoir tous mes amis Pyrénéens, les uns après les autres. Je lui souhaite enfin de plaire à tout le monde : ce qui n'arrive jamais aux hommes, ni même aux femmes, arrivera peut-être à une caverne qui n'a qu'une ambition, celle d'être utile.

Le dernier soir, nous allumâmes toutes nos bougies : ce fut une illumination, une soirée de gala, et le dîner se termina par un punch colossal.

Le lendemain (4 août), après notre troisième nuit, il fallut bien songer à la descente. Mais je tenais infiniment à varier mon retour, à ne pas suivre éternellement le même itinéraire par le glacier d'Ossouë, et à voir du nouveau. Il fut donc convenu que nous allions tenter la descente du Vignemale par l'Espagne, prenant au Sud la voie probablement suivie en 1834 et 1838 par les premiers explorateurs de cette montagne, mais tout-à-fait abandonnée depuis, oubliée même, et entièrement distincte de celle qui, du col de Cerbillonas, descend juste au Nord-Ouest sur le *Col des Mulets*, et de là à Cauterets. Entre ces deux routes il n'y a rien de commun, et elles ne se rejoignent nulle part, puisque l'une va au Sud, et tourne ensuite vers le Sud-Est; tandis que l'autre va presque en sens contraire, c'est-à-dire au Nord-Ouest, et finalement au Nord. Ceci est important pour les futurs cartographes du Vignemale, montagne encore fort mal comprise.

Aucun de nous ne connaissant à fond les précipices énormes du versant Sud, Henri Passet avait été la veille les étudier d'en haut, y promener un regard scrutateur, et il était revenu assez content. Nous partimes donc le 4 août, à 8 heures 30, de la *Villa Russell*, avec une véritable tristesse; car elle avait été pour nous un séjour de



bonheur, dont le souvenir a pour moi tout le charme d'un roman. Montant au Sud, sur des neiges aussi dures et plus blanches que du marbre de Carrare, nous arrivâmes en dix minutes à un grand col neigeux et anonyme, qui s'ouvre entre le *pic de Cerbillonas* à droite (à l'Ouest), et la colline de pierres que j'ai appelée le *Pic Central*, à gauche. Le *Montferrat*, où Swan était monté le matin même, est encore plus à l'Est. Par une bien regrettable fatalité, je manquai d'un quart d'heure (!), l'aimable visite de MM. Brulle et Bazillac, montés à toute vitesse de Gavarnie, ainsi que Célestin Passet, avec l'espoir de me trouver encore dans ma « villa » des neiges. Si j'avais su !

Au col de neige, au Sud duquel s'ouvre un abîme de 600 mètres, il fallut faire des réflexions, et perdre beaucoup de temps. Et cependant il n'y a rien là de réellement dangereux, si on a le pied sûr et bonne tête. Ce n'est pas si mauvais que la descente de l'Astazou. Ces grands escarpements sont sillonnés dans tous les sens, soit de corniches solides et assez larges, soit de couloirs très praticables. Le seul danger sérieux, ce sont les pierres qui tombent : il faut rester très près les uns des autres, afin que celles que l'on détache n'écrasent personne, et ouvrir les oreilles pour entendre celles qui viennent, et pouvoir s'en garer. C'est le dégel qui fait partir la plupart de ces pierres ; mais il était encore d'assez bonne heure, et il en tomba peu. En serpentant beaucoup, en rampant quelquefois, nous descendîmes sans trop de peine d'environ 300 mètres ; mais là nous nous trouvâmes arrêtés net par une grande nappe de neige triangulaire, et d'une pente alarmante, du moins à cette heure là ; car le soleil n'y faisait rien encore ; elle était gelée du haut en bas, dure comme du fer, et il était palpable qu'une fois dessus, si on avait glissé d'un centimètre, on aurait fait une chute aussi rapide, aussi vertigineuse que sur du verre, et certainement fatale.

Il s'agissait de s'embarquer, en descendant, sur ce talus de neige glacée, très roide, très long, et lisse comme du cristal. Ce fut le seul " mauvais pas " de la course, mais il l'était assez ; car les rochers pulvérulents qui s'appuyaient presque à pic sur la neige n'offraient par la moindre prise, et il fallait rester debout ; le sable dont ils étaient couverts fuyait comme du mercure dès qu'on était dessus, et on fuyait avec. Enfin Haurine parvint à faire très rapidement un trou avec sa hache dans ce névé rebelle qui volait en éclats. Cela facilitait beaucoup les choses. Une fois cette première marche bien faite, nous étions sûrs d'un point d'appui ; il n'y avait plus qu'à prendre son temps, et à attendre que chaque trou fût fini. Haurine nous fit un escalier superbe de glace, ce qui n'est pas facile en descendant ; et c'est ainsi que nous coupâmes en diagonale cette vilaine nappe de neige, qui n'est d'ailleurs dangereuse que le matin, ou quand il gèle ; car, vers midi, nous aurions pu la descendre en " glissades ", et nous l'aurions peut-être trouvée trop molle ! Elle peut avoir 300 mètres de longueur absolue ; verticalement, elle aurait environ 200 mètres. On la voit de très loin.

Du Col de Neige ici, allant toujours au Sud, nous avons mis une heure  $1/2$  : mais nous accélérâmes alors beaucoup le pas, n'ayant plus rien à craindre. Voici notre position : nous nous trouvions à une hauteur probable de 2,600 mètres, et au Sud-Ouest du pic de Montferrat, là où commence le vallon Espagnol de ce nom, vallon stérile qui, descendant au Sud, débouche plus bas dans celui de l'Ara, et mène par conséquent à Boucharo. Voulant rentrer en France par le Port de Plalaube (2508 mètres ?), nous continuâmes le plus possible au même niveau, en appuyant à gauche. Nous remontâmes un peu au Sud-Sud-Est, pour franchir une arête, ou plutôt un chaînon très massif, qui se détache au Sud du pic de Montferrat. Descendant un instant au

Sud-Est, nous traversâmes ensuite une quantité de ravins caillouteux, fatigants, pleins de schistes, et sans eau : enfin, mourants de soif, nous arrivâmes presque horizontalement sur le Port de Plalaube, sans dévier du Sud-Est. De là à Gavarnie, trois heures : soit, par cette voie, sept heures en tout, de ma villa à Gavarnie. C'est donc beaucoup plus long qu'en suivant le glacier, mais c'est plus émouvant et plus varié.

L'année suivante, à la fin de juillet, je repris le chemin du *Vignemale*. C'était un peu risqué, car après un hiver si neigeux et si long, il y avait lieu de craindre que mon abri près du sommet ne fût encore bloqué, inabordable, et plein de neige. J'étais bien sûr de le trouver au moins masqué par le glacier. Mais comment résister au beau temps au milieu des montagnes ? On perd un peu la tête. Elles sont si pures et si brillantes, les matinées de Gavarnie ! Le ciel, la glace et les sapins, les précipices et les torrents, tout étincelle, tout a l'air enivré de jeunesse, de lumière et de joie ; on est électrisé soi-même, et on voudrait bondir. Au haut des nues, sous un soleil de feu, les neiges lactées du Marboré, projetées sur un ciel aussi bleu que celui de la mer, rappellent en plein été les matinées resplendissantes et boréales du Canada, et la nature entière a l'air de dire : “ Regardez-moi, ne suis-je pas belle, et plus heureuse que vous ? ”

Je n'y résistai pas, et le 24 juillet, nous partîmes sept pour le *Vignemale*. Il y avait Swan (mon camarade de 1882) et sa jeune sœur, à peine âgée de dix-sept ans, mais que la perspective de coucher en plein air, à 3200 mètres (si ma caverne était bloquée), n'effrayait pas le moins du monde. J'ai rarement vu tant de courage et de *self-confidence* chez une si jeune personne. Swan prit pour guide Henri Passet, et moi les trois porteurs, Haurine, François Bernard et Louis Junté. Je n'en avais

9<sup>e</sup>  
1883

pas un de trop, car j'emportais des vivres pour trois jours et trois hommes. Aussi le malheureux cheval qui fut chargé de tout cela jusqu'aux Oulettes, avait l'aspect pyramidal d'un dromadaire : il oscillait vers le torrent d'une manière alarmante, et on ne voyait plus que ses jambes et ses yeux.

Au fond de la vallée d'Ossoue, repos pour déjeuner. Le cheval, tout fringant, revient à Gavarnie. Henri Passet et mes porteurs se distribuent sa charge de 80 kil., et nous voilà vraiment en route pour le Vignemale, par un soleil splendide.

Quelle magnifique et séduisante montagne ! même dans les Alpes, elle se serait distinguée ce jour-là par la blancheur superbe et l'étendue des neiges qui recouvraient encore tout son glacier à la fin de juillet : pas une crevasse n'était même entr'ouverte. Un vrai déluge de neige avait tout submergé pendant l'hiver, la glace était cachée partout, et les séracs ne reparurent qu'à la fin de l'été, comme les débris informes et solennels d'une ville antique engloutie sous les sables du désert, et déterrée soudain par le Simoun.

Comme coup d'œil, il manquait quelque chose. Je regrettais ces grandes vagues de saphir, ces obélisques de glace, ces chaos verts et azurés, qui sont une des merveilles des Pyrénées. Mais au point de vue purement pratique, la neige facilita beaucoup notre ascension ; la corde fut inutile, et je n'avais qu'une crainte en arrivant au golfe de neige au fond duquel s'ouvre ma caverne, c'était de la trouver inhabitable. Si elle était bloquée, que deviendrait miss Swan, malgré le sac en peaux d'agneaux que lui avait porté son frère ? J'étais dans une agitation fébrile en approchant de l'orifice de mon abri, qui s'obstinait à se cacher. L'année dernière, presque à pareille époque, on le voyait à la distance d'un kilomètre ; il dominait alors la neige de plusieurs mètres. Mais cette année, nous voici à dix pas, à trois pas, et il n'y en

a pas trace. La situation devient très-grave. Nous ne voyons partout que de la neige, plaquée contre les murailles lugubres et noires qui plongent verticalement dessous. L'ensemble a un aspect brutal. Malheur à nous, si la glace touche vraiment au rocher ! Car dans une heure il va faire nuit, geler, peut-être neiger ; où nous blottir ? Déjà je pense à redescendre.....

Mais non, nous sommes sauvés ! Miss Swan, penchée vers le rocher, jette un cri de victoire : nous découvrons un intervalle d'un demi-mètre entre le glacier et la terre ferme : la grotte est libre, et il n'y a plus qu'à y descendre, en faisant un petit escalier dans la glace. Seulement la porte n'y est plus, et c'est un mur de neige qui va nous protéger pendant la nuit contre le froid et le vent. Il est assez épais pour cela ! Quelle digue ! Et quelle barrière entre nous et l'air ambiant !

Laissant là nos bagages, nous terminons très lestement, miss Swan en tête, l'ascension du Vignemale (3298 mètres), où le soleil, juste au moment de se coucher au fond de la Navarre, projette nos ombres sur un joli nuage rose endormi au Nord-Est du sommet. Charmant tableau. Nous agitions nos bras et nous sautons : les ombres répondent : mais comme elles sont entourées d'un halo, elles nous rappellent les saints des cathédrales, et nos pensées deviennent sérieuses, puis sombres, à mesure que la nuit envahit les vallées, les glaciers et les pics : quelques colosses neigeux conservent encore une rougeur infernale, comme si un effrayant déluge de sang avait passé dessus : mais, un à un, ils s'éteignent tous, et une immense tristesse s'empare de la nature : la neige prend une pâleur marmoréenne : nous grelottons, et un quart d'heure après, nous sommes blottis dans ma caverne, à la lueur des bougies. Après dîner, nous allumons le punch, puis les cigares : miss Swan a l'obligeance de le permettre. Enfin tout rentre dans le silence, et perchés à 3200 mètres au-dessus du niveau

de la mer, plus haut que le Balaïtous, les Grands-Mulets et la Munia, nous cherchons les douceurs du sommeil.

Hélas ! ce fut en vain. Je dois l'avouer, cette nuit-là fut mauvaise, bien que nous n'eûmes pas froid. La surexcitation d'une première nuit passée à une si grande hauteur empêche généralement de fermer l'œil. Il faut de l'entraînement pour cela, comme pour tout le reste.

Le lendemain (25) Miss Swan, son frère, Henri Passet et Louis Junté redescendirent à Gavarnie, et je restai sur le Vignemale avec Haurine et le porteur François Bernard.

Nous commençames par retrouver sous le glacier, ma porte infortunée. Puis François descendit de plusieurs kilomètres sur la neige, et remonta chargé d'au moins vingt kilogrammes d'herbe tendre et sèche, avec laquelle nous tapissâmes le sol de la caverne : il est maintenant aussi moëlleux qu'un lit ! On y dort à merveille. Nous déblayames ensuite la neige, qui nous cachait la vue et le soleil : en sorte qu'avant la fin du second jour, on pénétrait de plain-pied dans la grotte par une galerie horizontale de neige : elle devint sèche comme un salon.

Avant dîner, par un temps admirable et brûlant, nous fimes d'abord un kilomètre et demi sur la neige au sud-est, puis nous escaladâmes les deux sommets jumeaux du *Montferrat* (3223 mètres) ; vilain petit passage entre deux abîmes, au Nord-Ouest de la cime. La fin fut très facile. Quel luxe de neige ! Soirée fastueuse.

La caverne étant sèche, et la porte remontée, notre seconde nuit fut bien meilleure que la première.

Je ne décrirai pas la majesté de nos aurores. Sauf dans l'Himalaya, jamais tant de lumière, de gloire et de grandeur n'avaient ébloui mes yeux. Debout devant ma porte au lever du soleil, en face d'un horizon de neige, et enfoui dans des peaux de mouton, j'avais l'air, à la fin de juillet, et en France, d'un Lapon qui dégèle. Mais la lumière était si tropicale, la neige si blanche, le ciel

si bleu et si limpide, qu'il n'y avait rien des tristesses de l'hiver. Puis nous n'étions pas seuls..... Nous avions un charmant compagnon, qui venait déjeuner et dîner avec nous. Un cher petit oiseau, évidemment toujours le même, perdu ou exilé dans les neiges du Vignemale, venait régulièrement, à l'heure connue de nos repas, secouer sa tête espiègle devant ma porte, la pencher d'un côté, nous regarder avec tendresse, comme pour dire : " puis-je manger avec vous? Suis-je un intrus? " et becqueter ce que nous lui jetions. Comme c'était du poulet, il engraisait d'une manière inquiétante. M'avait-il vu l'année dernière? Se souvenait-il de moi? Me reconnaîtra-t-il l'année prochaine? Oh! comme je le voudrais! On s'attache tant à ces pauvres bêtes qui n'ont aucune idée de la malice de l'homme, et vont à lui sans crainte! Ce petit être, qui se fiait tant à moi sans me connaître, finit par m'attendrir. Il me rappelait les innocents oiseaux de la Nouvelle-Zélande, qui me couvraient la tête, les épaules et les jambes, lorsqu'assis sur des troncs renversés, je prenais mes repas solitaires et rustiques sous les forêts sublimes et séculaires des antipodes. Jamais je n'ai posé une main profane sur ces chères et confiantes créatures; c'étaient pour moi des êtres sacrés, et j'aime à croire que l'oiseau du Vignemale a conservé de moi un bon souvenir; la preuve, c'est que deux mois après, un jour que j'étais seul dans ma caverne, il entra tout à fait! Il se croyait chez lui!

Je m'amusai à remonter sur le *pic de Cerbillonas* (3246 mètres), sur le sommet duquel nous construisimes plus tard une très solide tourelle. Une autre fois, je passai près d'une heure à regarder le lac de Gaube du haut d'une pointe cotée 3205 mètres sur la carte de l'Etat-major, à l'Est du Grand-Vignemale, et qui me parut être, à quatre ou cinq mètres près, au même niveau que mon abri. L'ennui est impossible dans un tel site.

Notre troisième nuit fut la meilleure de toutes, quoi-

qu'il gelât tellement " dehors " que nous trouvâmes un centimètre de glace sur l'eau de nos bouteilles, laissées ouvertes par précaution ; la viande elle-même était gelée ! Mais dans la grotte il faisait chaud, et nous dormimes cinq ou six heures. Nous refimes, le 27, à sept heures du matin, l'ascension du Vignemale (20 minutes) ; vent très violent et 3° à l'ombre. Redescendus pour déjeuner, nous allumions notre punch, lorsque, ô bonheur ! trois créatures humaines parurent à l'Est, en débouchant sur l'horizon de neige comme trois navires sur l'Océan.

C'étaient deux bons anglais, MM. Mitford et Mac Arthur Moir, et Louis Junté, porteur de Gavarnie. Nous bûmes et nous fumâmes ensemble comme trois sultans, allongés sur l'herbe chaude de ma grotte, où le soleil jetait des torrents d'or : et quand ils eurent fini l'ascension du Vignemale, nous descendîmes ensemble, à grande vitesse, à Gavarnie (4 heures un 1/4, arrêts compris.)

Moins de deux mois après (17 septembre), en proie encore à l'incurable folie des neiges et du Vignemale, j'y remontai avec Haurine et Pierre Pujo, et j'y restai quatre jours ! C'était la dixième fois.

Comme le glacier avait changé d'aspect en quelques semaines ! Ardent comme le désert, le vent fiévreux d'Espagne avait passé par là. Trop belle sans doute pour n'être pas éphémère, la couche immaculée des neiges avait terriblement fondu, et des crevasses la ridaient en tout sens. Il fallut s'attacher.

Voici le résumé de ce voyage éminemment Alpestre. Jamais campagne Pyrénéenne ne m'a laissé de plus ineffaçables souvenirs.

Partis trop tard (onze heures), nous n'arrivons qu'à sept heures à ma grotte : le temps menace, des nuages bizarres et de toutes les couleurs roulent sur eux-mêmes en masses fougueuses et courroucées. Il fait nuit, et la porte a encore disparu ! Où peut-elle être ? Il gèle, quoique les nuages aient l'air en feu : nous

10  
1883



devenons bleus. Ce qui n'est guère moins grave, c'est que depuis sept semaines la glace a tant baissé, que c'est un tour de force d'entrer dans ma caverne. C'est tout-à-fait un " mauvais pas, " une escalade à pic de plusieurs mètres. Pujo grimpe le premier, avec beaucoup de peine : puis il me hisse avec la corde. Singulière sensation... Il fait tiède dans la grotte !..... Haurine, toujours plein d'énergie, retrouve la porte sous près d'un mètre de neige nouvelle.

Mais où est donc la colline de grosses pierres amoncelées l'année dernière au-dessous de ma porte, et qui représentaient les 16 mètres cubes sortis de ma caverne ? Que sont devenus tous ces débris ? Il n'y a plus rien : tout est parti : toute la petite colline de pierres s'est en allée. *Le glacier marche*, voilà l'explication, et il est clair qu'il a tout emporté.

Comme il serait intéressant de mesurer le trajet accompli annuellement par ces pierres, de suivre leurs traces, et d'assister, le siècle prochain, à leurs sortie de leur prison de glace, à plusieurs kilomètres de leur point de départ ! Avis aux géologues, aux glacialistes du vingtième siècle !

Quelqu'intérêt qu'ait cette question pour ceux qui l'étudient chez eux, près d'un bon feu, j'avoue pourtant que je m'occupais moins du sort de ces ruines en voyage que du nôtre, dans cette soirée glaciale et sombre d'automne, à 3200 mètres de hauteur ! La porte, criblée de trous, était dans un état si pitoyable, que j'hésitai à m'en servir. Nous parvinmes cependant à la remettre debout, en l'appuyant, à l'intérieur, sur nos bâtons ferrés, et nous la recousûmes si solidement au mur avec de la ficelle, qu'elle résista pendant notre troisième nuit à une tempête terrible.

Il est vrai que ma grotte s'ouvre à l'Est, et qu'aucun vent violent ne peut jamais frapper directement dessus ; car le vent d'Est est rare et faible sur le Vignemale ; et ma

caverne est à l'abri de tous les autres. Elle est merveilleusement placée pour cela. Si par malheur je l'avais fait creuser à l'Ouest, on n'aurait jamais pu s'en servir.

Après avoir bouché les trous de ma pauvre porte avec toutes sortes de choses, du papier, de la paille, des bouchons et des os de canard (!), j'en laissai un ouvert, pour me permettre de contempler avant de m'endormir, les merveilles de la nuit. Car le temps s'arrangea vers neuf heures. Les nuages calmés descendirent comme des plumes dans les gorges, à près de 2000 mètres de profondeur, et la lune les fit fondre, en même temps qu'elle dorait les glaciers et la neige, où elle jetait tant de clarté, qu'on aurait pu y lire. D'où vient qu'il fait toujours plus clair sur les montagnes pendant la nuit, que dans la plaine ? Serait-ce à cause de la raréfaction de l'air ? C'est bien possible. Puisque la lune donne un peu de chaleur appréciable à 3500 mètres, peut-être que sa lumière suit les mêmes lois, et qu'elle augmente aussi d'intensité à mesure qu'on s'élève. Ce qui est plus extraordinaire, c'est que même dans les nuits sans lune, plus on est haut, moins il fait sombre. L'obscurité complète est inconnue sur le sommet des hautes montagnes, où les étoiles brillent comme des phares.

Voici bientôt onze heures.... Mais qui fermerait volontairement les yeux, s'il lui était donné de voir ce que je vois par le trou de ma porte ? Au premier plan, sous les rayons de la pleine lune, les névés brillent comme à midi. On pourrait dire qu'il y fait jour ; et des milliers de petites vagues vermeilles leur donnent l'aspect mousseux d'un lac de crème, d'une plaine d'écume où il n'y a rien, pas même une pierre, qui puisse faire tache ou projeter une ombre. La seule qui s'y dessine, c'est la trace que nos pas ont creusée dans la neige. Elle est assez profonde pour empêcher la lumière d'y entrer : il en résulte une ligne sinueuse

et sombre qui tranche comme une couleuvre sur la blancheur environnante, et coupe nettement tout le glacier en deux.

Au loin, très-bas, dans des abîmes aussi profonds et aussi muets que ceux de l'Océan, je vois d'immenses vagues noires, des silhouettes fauves, des chaos nébuleux de montagnes..... C'est la chaîne humiliée des sommets secondaires, ceux de 2,000 à 2,800 mètres : le Piméné, l'Allanz, les Aiguillous, etc. On dirait des collines de charbon et d'airain. Ils sont encore dans l'ombre : mais au-dessus de 3,000 mètres, la lune couvre de lumière l'horizon pâle et pétrifié des frimas éternels, où des géants bleuâtres et chauves, debout sur les ténèbres, menacent le ciel comme des démons de glace.

Et partout le silence !... Nous sommes si haut ! Si loin des hommes ! Il semble que tous les bruits de la nature soient morts à tout jamais..... Je me demande si l'univers entier n'est pas gelé... quand soudain, à minuit, il se produit une explosion violente et formidable, suivie de plusieurs coups sonores et secs, partis d'on ne sait où, comme si c'était l'espace qui frémissait. C'est le glacier qui se réveille, respire et se disloque... Sa voix puissante a quelque chose de terrifiant, dans le silence austère et sépulcral qui nous entoure. C'est comme la voix surnaturelle d'un mort qui ressuscite... Mais non ; rassurons-nous : cette voix terrible prouve au contraire que la Nature palpite encore, qu'une puissance invisible la fait vivre, et on sent planer Dieu sur le monde, qui n'était qu'endormi.

*18 Septembre*, six heures. La nuit a été bonne. Voici le jour dans tout l'éclat de sa jeunesse : l'horizon est somptueux ; les rayons du soleil, pénétrant par les trous de ma porte, dessinent des filons d'or et de rubis, des arabesques de feu, sur la voûte et les murs encore sombres de ma grotte, et les névés rutilent à perte de vue comme une plaine de diamants. Suis-je en Norwège ou dans les Pyrénées ?

Je mène la vie d'un Esquimau ; elle est bizarre, mais si heureuse, si attachante ! Comment ferai-je pour paraître dans les salons sous les couleurs d'un « homme du monde », après avoir passé quatre jours à me promener, avec la liberté d'Adam, sur des neiges virginales comme l'Eden ?

Mais les vivres manquent..... J'envoie donc mes deux guides en chercher aux *Oulettes*, (où j'ai fait remonter le cheval), et je reste seul sur le Vignemale pendant huit heures, avec des sensations étranges... Je fais un escalier de neige devant ma grotte, pour en faciliter l'entrée.

Je m'aperçois alors que je respire moins bien que dans la plaine : essoufflement chronique très prononcé, même au repos. Je flâne en méditant sur le *col de Cerbillonas*, où rien n'arrête ma vue jusqu'à Biarritz ! Je domine cent quarante kilomètres de montagnes, même le Balaitous ! Quelle vue, et quel soleil ! La majesté de la Nature m'étonne et me fascine encore plus que ses lois.

Mais j'utilise aussi mon temps, en mettant de la neige en bouteille, où je la fais ensuite fondre au soleil. Sans cela, pas d'eau à boire : et il en faut beaucoup. Car avec une cafetière que m'a obligeamment prêtée un des bons missionnaires de Héas, et force esprit de vin, je fais bouillir une foule de choses : soupe, punch, et même café au lait et chocolat ! J'installe un restaurant sur le Vignemale : je vis comme un Pacha !

Au retour de mes guides, nous grimpons au sommet. Il est quatre heures. Le Nord est clair, mais l'Ouest se charge, et le Sud est en feu. Du fond des plaines poudreuses et bleues de l'Aragon, je vois monter pieusement les nuages pourprés du soir. Comme ils sont calmes et colorés ! Jamais les nuages du Nord n'ont ces teintes-là ! On sent l'Afrique dans ces ardeurs et ces reflets du Sahara.

19 *Septembre*, 5 heures. Le vent se lève, la neige s'agite : c'est l'équinoxe et ses colères. Les nuages sont rouges et affolés : heureusement qu'ils sont secs. Voici l'hiver et ses horreurs. La nuit approche, et la nature prend un aspect féroce : il y a du sang dans le soleil couchant. Déjà les nuages fendent l'air qui siffle partout, même dans l'espace : car l'air devient sonore quand il est en mouvement, à part le bruit qu'il fait en heurtant un obstacle. Il a une voix à lui, comme l'eau quand on l'agite. Dans les typhons des mers de Chine, toute l'atmosphère gronde et rugit comme une bête fauve, et on entend passer des voix désespérées dans l'étendue, bien au-dessus des flots et du navire.

Nous écoutons, car ce bruit est sublime, surtout quand on est bien blotti au fond d'une grotte, dans la sécurité la plus complète, sur de la paille, avec la porte barricadée, des bougies allumées, des cigarres et du punch ! Le Vignemale tremble, mais il ne tombera pas !

A l'Ouest du col, le vent s'écrase contre les abîmes avec la force et la fureur des vagues de l'Atlantique : on croit sentir une vraie trépidation..... A huit heures, c'est déjà une tempête, à dix heures, une tourmente, et à minuit un ouragan. Mais il fait sec : il ne neige pas, et vers deux heures le vent saute au Nord-Ouest : il agonise, il meurt, et le matin tout est fini.

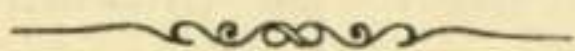
20 *Septembre* : soir. Après beaucoup d'hésitations, je suis resté, tant il m'en coûte de m'en aller. Cette vie sauvage me va si bien ! Je me sens fort comme un rocher, je ne me prive de rien, j'ai presque du luxe, à 3200 mètres au-dessus du niveau de la mer, et je ne m'ennuie pas : j'ai même des livres ! malheureusement le temps menace encore ; il fait brumeux et froid, avec " grande brise ". L'agitation fébrile des nuages a quelque chose d'étrange et de surnaturel.....

Quelle tour nous avons faite sur le col de Cerbillonas, un peu au Sud de celle d'Henri Passet ! Elle a plus de

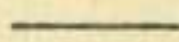
deux mètres, avec une base proportionnelle. J'apprends l'architecture. Le col a maintenant une tournure tout-à-fait imposante, avec ses deux tourelles symétriquement plantées au bord d'une mer de neige, et sur une grève déserte balayée par le vent. On croirait voir deux petits phares dressés sur un rivage de la mer Blanche.

*Sept heures.* Dîner de première classe, et illumination : j'allume mes quatre bougies ! Il gèle terriblement " dehors ", mais il fait tiède à l'intérieur de mon abri : aussi, jamais je n'y ai fait du feu. La nuit est assez calme. Nous veillons, nous fumons, nous buvons du vin chaud, nous causons de montagnes, et ce n'est qu'à onze heures que j'éteins les bougies : aussi, je ne m'éveille qu'à sept heures du matin ! Cette nuit fut la meilleure des quatre.

*21 Septembre.* Descente à Gavarnie : les vivres sont épuisés. Voici la « grande crevasse » qui s'ouvre comme un Ténare de glace. Mes yeux s'étonnent en revoyant de la verdure, et mes oreilles aussi, en écoutant la mélodie des torrents écumeux qui bondissent au soleil. J'ai perdu l'habitude de tout cela... Je m'attendris en descendant, je deviens moins sauvage, et j'ai l'ingratitude d'oublier un instant le Vignemale..... Mais c'est lui qui me chasse. Si j'y remonte encore, puissé-je y retrouver des nuits pures, silencieuses et dorées, la poésie et la blancheur des aurores Sibériennes, et le petit oiseau qui m'a fait battre le cœur.



### Les trois messes du Vignemale, neuf jours près du sommet.



Comment se fait-il qu'un être aussi sociable, aussi sensible, aussi fragile que l'homme, se laisse si facile-

ment séduire par le désert, la solitude, et le silence des champs de glace? Lui que la mélodie fait tressaillir, et que le froid repousse toujours, comment peut-il s'éprendre des précipices de marbre, des aiguilles délabrées de granit, et des neiges éternelles, c'est-à-dire de ce qu'il y a de plus muet, de plus glacial, et de plus morne au monde? D'où nous vient, en un mot, la passion des montagnes? Ne sont-elles pas les symboles les plus tristes et les plus éloquents de la vieillesse, de la décrépitude et de la mort? Comment analyser, comment comprendre le charme toujours nouveau que trouve le cœur humain, l'organe par excellence de la tendresse, à s'exiler dans les glaciers, dans l'éternel hiver et la désolation des monts en ruines, au bord des lacs funèbres et des abîmes en deuil semés de larmes de neige, et le plus loin possible des hommes, là où il n'y en a plus trace? Je ne vais pas jusqu'à conclure de là qu'il faille absolument être seul pour s'émouvoir vivement devant les grands spectacles de la nature. Mais..... peu s'en faut. Est-ce un état morbide de l'âme, que ce besoin de recueillement et d'isolement, quand on éprouve une émotion sincère, profonde et douce? Non, mille fois non. L'amour un peu misanthropique de la nature n'est pas une maladie : ce n'est qu'un paradoxe et un mystère. Notre âme est pleine d'énigmes. Les vrais malades, ce sont ceux qui prétendent, et qui croient réellement, que plus on est nombreux dans une course de montagnes, plus elle est agréable et utile. Quelle énorme hérésie! C'est comme si on disait que le meilleur moyen de lire un livre, de le mettre à profit, et d'en jouir, c'est d'en faire la lecture en commun, cinq ou six à la fois, se tenant par la main, et tout haut. C'est bon pour un journal! C'est du militarisme!

Ce qu'on éprouve en caravane n'a guère d'analogie avec le véritable amour de la nature. C'est tout autre chose : c'est un autre ordre d'idées. On jouit les uns des

autres : c'est de la sociabilité, mais ce n'est plus de l'enthousiasme : il devient impossible. De même dans un concert : ceux qui causent ne sentent pas la musique : car leur âme est ailleurs.

Gardons-nous cependant de soulever une discussion psychologique qui menacerait de devenir aussi ardente quelle serait inutile : et bornons-nous à constater, à rappeler le fait que l'homme, pourvu que dans ses veines il y ait une goutte de sang du Nord, a des recoins sauvages dans le fond de son âme : surtout après avoir, comme moi, passé vingt-cinq étés à gravir les montagnes, souvent seul : à vivre chez elles, sur elles, j'allai presque dire « comme » elles ! Il en résulte qu'au bout de tant d'années de vie nomade et militante, on suit l'exemple des vieux garçons qui se marient pour « faire une fin. » On adopte une montagne, on l'épouse, on l'adore, on la présente fièrement à ses amis, et on finit par lui trouver tant de vertus et de beautés, par l'idéaliser à un tel point, qu'on n'a plus de yeux doux, plus d'amour que pour elle.

J'en suis arrivé là pour le Vignemale. A force d'y vivre, j'en suis devenu tout à fait amoureux. Ce sera mon excuse pour y ramener encore les lecteurs indulgents de ce livre. Mais avant d'entreprendre le récit des deux expéditions que j'y ai faites en 1884, je tiens à leur donner quelques détails pratiques, et même assez curieux, sur mon abri creusé près du sommet, sur la manière de s'en servir, sur les services qu'il m'a rendus, et sur le genre de vie que j'y ai adopté.

Etablissons d'abord le fait, prouvé par l'expérience de six étés, qu'en général, on ne pourra ni coucher dans cette grotte, ni même y pénétrer, avant le mois d'août, à moins de la vider par des moyens artificiels. Mais en revanche, la neige ne la bloquera jamais avant le mois d'octobre. Elle sera donc utile pendant deux mois. Si on voulait l'utiliser avant le mois d'août, il suffirait d'y envoyer



deux hommes munis d'une pelle et d'un piolet, avec un peu de bois ou de charbon. En deux jours la caverne serait prête. Le premier jour, on la débarrasserait de neige, et le lendemain, on y entreprendrait du feu jusqu'à ce qu'elle fût sèche. C'est bien facile.

C'est pour n'avoir pas pris cette précaution élémentaire, que le 29 juillet, j'ai dû coucher sur de la glace, avec mes deux porteurs, Haurine et François Salles. Mais la leçon a été bonne, et j'aurai soin d'en profiter. Les premiers qui se servent de l'abri chaque année devraient aussi, la veille ou le matin de leur départ, y faire monter de l'herbe. Il n'en manque pas, au pied du grand glacier d'Ossoue ! Il n'y a qu'à la faucher.

Tout cela complique un peu une ascension, j'en conviens : mais ce n'est qu'à ce prix qu'on peut vraiment dormir dans un rocher à 3,200 mètres d'altitude. Sans cela on souffre, on passe toute la nuit blanche, et on descend brisé par la fatigue, sans avoir joui de rien.

Quant au reste, j'en réponds. Une fois ma grotte vidée, séchée, et tapissée d'une bonne couche d'herbe, elle se comportera bien. Jamais personne ne l'a trouvée humide ou froide. Jamais non plus le vent ne l'a frappée de front : il ne le pourrait pas. Au moins neuf jours sur dix, c'est le vent d'Ouest, ou du Sud-Ouest, qui souffle sur le Vignemale : disons le mot, il y fait rage, surtout le soir, au moment du coucher du soleil. Depuis sept heures, il passe de telles rafales sur le col de Cerbillonas, qu'on risque parfois d'être renversé. Elles viennent de l'Atlantique, et dès que le soleil a disparu, leur violence diminue. C'est une coïncidence très mystérieuse. Mais ma caverne s'ouvrant à l'Est-Sud-Est, nous n'avons rien à craindre de ce vent là. Il rugit : voilà tout. Au Nord, l'abri est protégé par la crête du Vignemale, dont les murailles forment une digue de cent mètres de hauteur : et au midi par la puissante arête qui, du *Cerbillonas* (3246 mètres), descend au *Montferrand* (3223 mètres).

Nous sommes au fond d'une baie ouverte à l'Est. Notre seul ennemi possible serait donc le vent d'Est, car de ce côté là, il n'y a aucun obstacle : l'horizon est sans bornes. Ce vent pourrait nous arriver depuis la Méditerranée, et fondre sur nous avec la force terrible que lui donnerait un élan de 300 kilom. Mais justement, il ne souffle pas. Donc, aucun vent à craindre : et c'est beaucoup, dans un pays si froid.

Dans les longs jours, le soleil ne nous quitte qu'à une heure. Sur le col de Cerbillonas, qui s'ouvre de l'Est à l'Ouest, il brille toute la journée. Quand mes porteurs sont fatigués, c'est là qu'ils vont dormir comme des lézards. Le 31 juillet, j'ai observé 46° centig. au soleil !

De la raréfaction de l'air, nous avons bien des preuves. D'abord, l'essoufflement que nous causait le moindre travail, quoique sans aucun malaise. Puis la faiblesse de la lumière que donnaient nos bougies. Ceci était assez gênant. Leur flamme était si courte, si pâle, si étriquée, qu'on avait beau en allumer, on y voyait très mal. M. J. Vallot, l'aimable et jeune savant, qui fit à mon abri l'honneur de s'en servir deux fois, explique ce phénomène d'une autre manière. Il l'attribue au fait que ma caverne est noire, ainsi qu'à l'absorption rapide d'une grande dose d'oxygène par les poumons de huit ou neuf personnes ayant à peine seize mètres cubes d'air à respirer. Il est vicié. Toujours est-il que dans une atmosphère subtilisée, la combustion, *ipso facto*, est ralentie, même à l'air libre, ou dans une chambre inhabitée : car dans un temps donné, il brûle moins d'oxygène qu'au niveau de la mer, et la lumière doit en souffrir.

D'après M. Vallot, le point d'ébullition de l'eau, dans mon abri, est à 89°, 2 : au sommet du Vignemale, à 88°, 8 : sur le Mont-Blanc, à 84°.

Un phénomène des plus bizarres, c'était l'étincellement de mes paupières pendant la nuit, chaque fois qu'elles se rouvraient. Au moindre mouvement un peu brusque

de mes yeux, il en sortait tant de petits éclairs, que je craignais de mettre le feu à mes voisins, ou d'allumer la paille. Je voyais « mille chandelles », après les avoir toutes éteintes. J'étais passé à l'état de briquet. J'étais bien plus dangereux qu'une allumette de la régie. Serait-ce un des mystères de l'électricité dans un air sec et raréfié? C'est bien probable, puisqu'on n'y comprend rien.

Un mot maintenant de la capacité de mon refuge : question vitale dans une région où il pourrait devenir impossible ou mortel de coucher en plein air.

La grotte a seize mètres cubes, et sa surface est de huit mètres carrés. A sept, on dort très bien : à huit, moins bien : à neuf très mal : et à dix, pas du tout. Après cela, on s'écrase. Vingt-cinq personnes peuvent s'y tenir debout, sans se baisser.

Un fait assez curieux pour étonner M. Tyndall lui-même, malgré son expérience des glaciers de la Suisse, c'est la rapidité extraordinaire de l'évaporation des neiges à ces hauteurs, sous un soleil Pyrénéen. A cela il y a sans doute deux causes : l'extrême sécheresse de l'air, et sa diminution de densité, qui, dans nos latitudes, donne une puissance énorme aux rayons du soleil.

Après de minutieuses observations faites à la source du glacier oriental du Vignemale dans le courant de trois années, je me suis convaincu qu'en été, la plaine de neige qui sert de réservoir à ce glacier s'abaisse d'au moins deux mètres par mois sous le seuil de ma porte : ce qui fait qu'en quatre mois, durée probable de la fusion, le niveau du glacier doit descendre de neuf mètres environ. C'est certainement le *minimum*. Et c'est pourquoi j'ai fait sceller de petites barres de fer dans le rocher, sous l'orifice de mon abri ; sans quoi il deviendrait souvent inaccessible à la fin de l'été. Avant la canicule, c'est l'inverse qui arrive. La caverne est alors invisible : elle est aussi masquée par le glacier qui la domine, que celles qui disparaissent au pied de nos falaises

sous les immenses marées de l'Océan, et ce n'est qu'à la fin de juillet qu'elle recommence à voir le jour.

Et c'est alors aussi que reparaissent les fleurs : car il y en a sur le Vignemale. Sans doute, leurs épithètes font grelotter : c'est si souvent du *nivalis*, du *glacialis*, du *Groënlandica* : mais elles ont des couleurs, et se couvrent même de charmants papillons. D'ailleurs, il y en a d'autres, aux noms plus doux. M. Vallot m'ayant généreusement autorisé à publier la liste des plantes qu'il a trouvées entre le col de Cerbillonas (inclusivement) et la cime du Vignemale, en voici quelques-unes :

*Hutchinsia alpina* : *draba aizoides* : *draba frigida* : *silene acaulis* ; *cerastium alpinum* : *saxifraga oppositifolia* : *saxifraga muscoides* : *saxifraga iratiana* : *androsace ciliata* : *Oxyria digyna*, etc. etc. etc : une mousse aussi, non fructifiée : 14 lichens, dont un nouveau, *Lecidea Valloti*.

Quant au *règne animal*, depuis que je me suis fixé sur le Vignemale, et qu'on y trouve de quoi manger, il y a pris une certaine extension. Ce n'est plus un désert. Sans parler des isards, j'ai vu, tout au sommet du pic, un campagnol des neiges. Une abeille m'a tenu compagnie quelque temps. J'ai vu des mouches, ainsi qu'une araignée. Les vautours et les aigles me regardent, mais de loin. Les indolentes *coccinellas* (bêtes du bon Dieu) sont très communes. Enfin j'ai pu si bien apprivoiser trois chers petits pinsons, qu'ils ne me quittaient plus. Ils passaient tout leur temps à me faire des yeux doux, à sautiller sur le glacier, à s'y laver, et à manger devant ma porte. Ils s'envolaient le soir sous un rocher voisin, et revenaient me dire bonjour au lever du soleil. C'étaient toujours les mêmes : je leur avais donné des noms, et je me mis vraiment à les aimer. Ils n'avaient qu'un défaut : ils ne chantaient jamais. Ce n'était pas le cas de dire : "gai comme pinson". S'ils avaient eu un peu de voix, nous aurions pu organiser quelques trios, pour les

grands jours de réceptions extraordinaires. Peut être que le silence de la nature leur faisait peur..... C'est contagieux.

Sur le climat d'été de ces pays glacés, comme il y en aurait long à dire ! Il ne ressemble à rien ; ni à l'été ni à l'hiver des plaines, et il n'a même aucune analogie avec l'hiver du Nord. C'est un violent mélange des quatre saisons ensemble. C'est un climat « extrême », dans toute la force du terme. Il est vrai qu'on s'y porte à merveille : mais c'est à condition de bien veiller sur sa poitrine, et d'éviter un rhume, ce qui n'est pas facile : car on grille au soleil, et on gèle à côté. On a parfois 30° centigr. de différence entre le soleil et l'ombre ! Il y a aussi des écarts incroyables entre le jour et la nuit. Il en résulte qu'on passe à chaque instant de l'été à l'hiver : même au repos, quand on est exposé à la fois au soleil et au vent, on a tout un côté du corps littéralement transi, et l'autre rôti. Dans ces conditions-là, un rhume est bien vite pris, et devient grave en quelques heures : c'est presque inévitable, lorsque sur une surface d'un kilom. carré, on trouve toutes les températures imaginables.

Mais à l'état normal, de quelle santé on jouit, dans un milieu si pur et si tonique ! En huit jours, on devient un athlète !

En général, le ciel est bien plus bleu que dans la plaine, et même qu'à Gavarnie. Les nuits surtout sont admirables. La neige leur donne l'éclat et la splendeur des nuits du Nord, mais sans leur froid terrible : au mois d'août, il gèle à peine, et le matin, il fait presque toujours de 3° à 5°. Les orages sont superbes, mais un peu trop fréquents. En 1884, c'est devenu un abus. La pluie est rare, presque inconnue : car je n'ai vu pleuvoir qu'une fois.

Jusqu'à la fin d'août, on peut compter sur une température de 7° à 10° à l'intérieur de ma caverne, pendant la

nuit, sans feu. Si on allume le poêle que m'a obligeamment donné M. Henri Bellou, de Gavarnie, on peut la faire monter à 15°.

Voici maintenant l'histoire des deux voyages que j'ai faits au Vignemale en 1884. Le but unique de ma première campagne était de débloquer ma grotte, de la sécher, et de la rendre aussi digne que possible de la cérémonie auguste, qui, quelques jours plus tard, allait en faire la chapelle la plus haute de l'Europe. Il faut avouer que sa toilette laissait encore beaucoup à désirer ! Elle était pleine de neige le 20 juillet !

Je profitai de l'occasion pour cacher çà et là, comme on le fait dans les expéditions arctiques, des dépôts de conserves, dont le besoin pourrait peut-être se faire sentir plus tard, s'il venait des touristes affamés : car le froid rend vorace.

Je montai donc à la fin de juillet (29), avec mes deux athlètes, Haurine et Salles. Nous fûmes bientôt témoins d'un spectacle effrayant, et qui tenait vraiment du merveilleux. Dans la soirée, à huit heures et 1/2, après la fin du crépuscule, alors qu'il faisait nuit, une rougeur tropicale et sanglante, venue de l'Ouest par le col de Cerbillonas, incendia subitement toutes les neiges du Vignemale. Elles devinrent écarlates, tandis que les rochers restaient affreusement noirs, comme les écueils d'une mer de sang. C'était indescriptible, pour ne pas dire terrible. Je me souvins alors du Krokatoa, l'infortuné volcan brisé, que l'on accuse d'avoir changé toutes les couleurs du ciel, en le couvrant de cendres et de fumée. C'était peut-être l'adieu suprême qu'il envoyait au monde. Dans tous les cas c'était sublime, on serait même tenté de dire « surnaturel ».

Le sol de ma caverne étant encore couvert de glace (29 juillet !), notre première nuit fut désastreuse. Chose étrange cependant : grâce à ma belle porte neuve en tôle, il ne faisait ni froid, ni même humide à l'intérieur :

11<sup>e</sup>  
1884

l'air était tiède et sec. Mais sous notre dos, la glace fondait, et nous dormîmes dans l'eau.

Le lendemain fut employé à enlever la glace, qui résista beaucoup : à démolir les masses de neige qui masquaient le soleil ; à faire sécher, sur les rochers brûlants du col, l'herbe de l'année dernière, que nous trouvâmes intacte entre la glace et le sol. Le froid l'avait sauvée de la putréfaction.

Nous fîmes ensuite de l'ornementation. Creusant une profonde ruelle de neige devant l'abri, une sorte d'avenue bien droite, nous lui donnâmes de très grands airs. Plus tard, quand le glacier baissa, comme il était un peu en pente, j'y fis un escalier de glace. Ça devenait magistral, et mon petit palais prit alors une tournure si grandiose, il inspirait tant de curiosité, il avait l'air si mystérieux, qu'on aurait pu le prendre pour un de ces sanctuaires monolithiques et sombres, où sommeillent les Bouddhas et les bonzes de l'Asie.

Enfin, couvrant la neige de grandes pierres plates, je réussis à faire devant la porte une esplanade où l'on pouvait s'asseoir, et voir pendant quinze heures par jour resplendir au soleil, comme une mer de cristal, la plus vaste plaine de neige des Pyrénées. C'est là, sur cette petite terrasse brûlante et toujours sèche, que vivaient, s'amusaient, et mangeaient mes pinsons ; et je jouissais de leur bonheur : car je le partageais.

Redescendu le troisième jour à Gavarnie de cette expédition « préliminaire » sur le Vignemale, j'y renvoyai immédiatement Haurine, armé d'une faux, pour me couper au pied du Montferrat autant d'herbe qu'il pourrait en porter, et la monter dans ma caverne. Il alla vite. Il en couvrit le sol d'une couche épaisse d'au moins 20 centimètres, aussi sèche et moëlleuse qu'un matelas, et revint le soir même.

Tout étant prêt, je repartis de Gavarnie le 4 août,

19<sup>e</sup>  
1884

toujours avec mes braves porteurs, Haurine et François Salles, pour ma douzième ascension du Vignemale, où je restai cette fois *neuf jours*, sans redescendre, à 3,200 mètres d'altitude. C'est la campagne la plus neigeuse et la plus fantastique que j'aie faite en Europe. Dans son ensemble, elle se présente à mes souvenirs comme un voyage en Laponie, mais avec le tonnerre des tropiques. Jamais je n'oublierai ces merveilleux contrastes de vent violent et de soleil, de neiges sans fin et de lumière équatoriale, de calme suprême et d'orages effroyables, de crépuscules sauvages et de nuits bleues. Ajoutez à cela, pour le côté moral, le changement continu dans ma vie, dû aux alternatives subites et quotidiennes de solitude complète pendant le jour, et de visites nombreuses presque tous les soirs, et vous aurez alors une idée vague de l'existence étrange que je menais à une centaine de mètres du sommet du Vignemale (3,298 mètres). Etant presque toujours seul de huit heures du matin à trois heures, pendant que mes porteurs allaient chercher des vivres au plateau des Oulettes (1,860 mètres), c'était un peu la vie d'un Robinson que je menais pendant sept ou huit heures par jour avec mes trois oiseaux. Mais quand plus tard ma grotte se remplissait de monde, je me civilisais le plus que je pouvais, à l'arrivée de mes semblables.

Le premier soir, j'eus le plaisir de loger deux confrères sympathiques, montagnards véritables, militants, et toujours « sur la brèche ». C'étaient MM. Wallon et Lourde-Rocheblave (1), avec les guides Brioul et Poc, de Gavarnie. Parti très tard (midi), je n'arrivai qu'au crépuscule : et en entrant dans ma cellule de marbre, je les trouvai nageant mollement sur des flots d'herbe, pour ne pas dire noyés dedans, et respirant une atmosphère chauffée à 15°, grâce au poêle que venait de

(1) Le collaborateur de Fr. Schrader, dans le lever de sa belle carte du Mont-Perdu.



m'offrir, et même de m'envoyer à domicile, le généreux M. Henri Bellou, de Gavarnie. Ce fut Grégoire Junté qui le monta sur ses épaules, en une demi-journée, poêle, charbon et tuyau ! L'ensemble devait peser 25 kilos.

A cinq heures du matin, comme des lueurs rouges entraient déjà dans ma caverne, nous sortîmes pour saluer le soleil. C'est un moment si solennel sur les montagnes neigeuses et théâtrales qui narguent audacieusement le monde, et s'éclairent avant lui ! J'ai vu cinquante aurores sur le Vignemale, mais je n'en oublierai jamais aucune.

Le ciel étant sans nuages, Wallon en profita pour prendre quelques visées, puis de brillantes photographies où le glacier joue un tel rôle, où la neige se déroule sur de telles étendues, qu'on croit y voir les plus blanches cimes des Alpes. Elles ressemblent aux dessins éblouissants que l'illustre Nordenskyold a rapporté naguère du Groënland. C'était pourtant le 4 août.

Hélas ! même à 3,201 mètres, on est parfois malade ; et M. Lourde souffrait beaucoup d'une fluxion aux gencives. Mes deux aimables collègues durent donc partir, après un court séjour d'une vingtaine d'heures, et je les vis tristement disparaître vers dix heures, derrière l'immense convexité de glace qui, cette année, formait à l'Est une vraie colline à cent mètres de ma grotte, en me cachant quelques montagnes que je voyais les autres années. Comme mes porteurs descendirent en même temps aux Oulettes, je restai seul jusqu'à quatre heures : mais j'avais mes pinsons.

Je ne sais plus quel jour ma solitude dura dix heures, pendant lesquelles j'essayai tant d'orages, qu'à partir de midi, je ne pus guère sortir. Je restai prisonnier dans ma grotte, à voir tomber la grêle, à écouter le fracas du tonnerre, et à entendre siffler le vent comme au mois de décembre. J'avais des pensées noires.... Il

est si désolant de grelotter au mois d'août ! A un moment donné, il éclata trois orages à la fois. Ils m'entouraient d'un cercle d'éclairs, et chacun d'eux avait un timbre particulier, une voix à lui, toute différente de celle des autres. Je les reconnaissais à leurs détonations. Quant au Vignemale, noir de frayeur, et couché tristement sur la neige, il avait l'air d'un monstre blessé. Sa pointe électrisée ne cessait de mugir, et très souvent j'en entendais sortir un bourdonnement atroce et menaçant.

Ces choses font beaucoup plus d'effet quand on est seul, et elles expliquent qu'on ne s'ennuie jamais sur les montagnes. L'aspect de la nature y change à chaque instant. Et puis, il y a les événements inattendus. Ainsi, entre deux orages, je reçus la visite d'un isard solitaire et pensif qui flânait sur la neige. Ne pouvant pas me voir, il vint si près de moi, que si j'avais été dehors, j'aurais facilement pu l'atteindre avec une pierre. Il était triste. Je crois qu'il en avait assez de l'existence.

On le voit donc, même seul, j'avais mille distractions : et tous les soirs, il arrivait du monde. Ma grotte devint un kaléidoscope, où plus de 80 personnes (touristes et guides) se succédèrent dans l'espace de neuf jours ! On m'apportait tant de bonnes choses, que les rôles furent intervertis : c'est moi qui recevais une hospitalité charmante, au lieu de l'exercer.

Je n'oublierai ni le Madère ni le Porto dont vint me régaler M. Lorenz Preller, le spirituel propriétaire et créateur d'*Excelsior*, aux Eaux-Bonnes, maison-merveille, arsenal et musée tout ensemble, où sont accumulés, avec autant de goût que d'ordre, tous les objets qui peuvent faciliter les ascensions, ou en faire naître la vocation. Je me souviens aussi des généreux vins de Bordeaux, que m'envoya délicatement l'excellent M. Brulle : ainsi que des vertus et du parfum du thé que m'apporta de Pau M. Daniel, le roi des tricyclistes.

Comme j'aime enfin à me rappeler M. Emile Belloc (1), qui fut mon hôte pendant deux jours, et qui, avec autant de soin et d'obligeance que si j'avais été une femme, passa des heures entières à me photographier un peu partout sur le plus beau glacier des Pyrénées ! M. Régelsperger m'intéressa vivement aux fulgurites, et le bon M. Brulle, devinant le plaisir que j'aurais à le voir, remonta tout exprès au Vignemale. Ces Messieurs et bien d'autres me gâtèrent : je devins difficile. Il n'y a qu'une chose qui leur manquait généralement, et que je considère comme de première nécessité sur la montagne, quand on y fait un long séjour : c'était l'esprit de vin. Mais j'en avais une provision illimitée, pour faire chauffer la viande et bouillir les liquides : car boire et manger froid dessèche tellement la bouche, qu'au bout de quelques jours, on ne peut plus rien avaler. Faire la cuisine en règle à une si grande hauteur, étant un art très dispendieux et difficile, à cause de la cherté du combustible, j'utilisais l'esprit de vin pour tout : c'était beaucoup plus simple, un peu moins cher, et plus vite fait.

L'année dernière, comme il n'y avait pas une goutte d'eau à une lieue à la ronde, la neige était notre seule ressource : nous la faisons fondre au soleil, s'il y en avait : sinon, nous la faisons bouillir. Tout cela était très long. Mais cette année, Theil fit une magnifique trouvaille : il découvrit à cinq minutes au Sud de mon abri, dans une île de cailloux, un suintement d'eau si permanent, que nous pouvions en remplir une bouteille par minute. Quel trésor que « cette source » ! Elle valait une mine d'or.

Etant ainsi muni d'esprit de vin et d'eau à discrétion, je pus toujours faire de la soupe, du thé, du chocolat, du punch et du café en moins de cinq minutes : ce qui, avec de bons cigares et des convives intelligents, ne

(1) Auteur des "*Diatomées des Pyrénées centrales*", et musicien très distingué.

contribuait pas peu à l'agrément de nos soirées. C'est vers onze heures que je servais le punch, que l'on trouvait toujours trop chaud ! En vérité, en me rappelant alors le Vignemale d'autrefois, il me semblait rêver ! Comme nous sommes loin des temps où il passait pour indomptable ! Il n'y a pourtant que cinquante ans de cela. Il est devenu l'asile d'un sybarite, et il ne rougit pas !

Un jour, nous nous permîmes d'augmenter sa hauteur de deux mètres, en y élevant une tour superbe, afin qu'il atteignit le chiffre rond de 3,300 mètres. Cette tour était si grande, qu'on la voyait, même à l'œil nu, du lac de Gaube. Mais la nature, se révoltant contre cette profanation d'une de ses œuvres, foudroya notre Babel, qui fut anéantie le sixième jour. Voilà où mène l'orgueil !

Je passerai sous silence mille détails de ma vie singulière sur ce Thibet Pyrénéen, auquel je m'attachais de plus en plus chaque jour : car il y a là des charmes qu'il faut avoir goûtés pour les comprendre. Je n'en donne qu'une idée générale. Mais je ne puis omettre la solennelle et mémorable cérémonie qu'éclaira un matin le soleil, en se levant le 12 août, sur les neiges Orientales du Vignemale, où il salua de ses premiers rayons trois prêtres disant la messe devant un auditoire de près de 30 personnes, sur une crête désolée séparant deux nations à 3200 mètres au-dessus du niveau de la mer. C'était plus qu'un spectacle : c'était un événement absolument unique dans l'histoire de l'Europe.

Tenant pour respectables toutes les croyances honnêtes, je n'en froisserai aucune, et je n'entrerai pas ici sur le terrain sacré de la théologie. Je me contenterai donc de raconter les faits. J'éliminerai ce qu'ils avaient de plus touchant et de plus beau, leur côté religieux et mystique, et je n'en parlerai qu'en montagnard ému par un tableau sublime, qui, jusqu'alors, ne s'était vu que sur les Cordillères des Andes.

La veille, le 11 août, l'après-midi n'avait été qu'une

suite d'orages si formidables, que je désespérais de voir venir personne, excepté mes porteurs, qui, descendus de bonne heure aux Oulettes à la rencontre des pèlerins, remonteraient à tout prix, plutôt que de me laisser seul pendant la nuit sur le Vignemale.

C'était un beau, mais effrayant spectacle, que ces nuages fauves et gigantesques qui, semblables à des lions échevelés dont le vent agiterait la crinière, sortaient en frémissant du fond des précipices, escaladaient les crêtes avec fureur en les couvrant d'éclairs, et s'écroulaient de l'autre côté avec des explosions confuses et métalliques, dont les échos lugubres et prolongés allaient frapper la voûte cendrée du ciel, comme des blasphèmes de la nature. D'autres, à l'abri du vent et accrochés aux cimes, ressemblaient à des pieuvres. La terre et le glacier tremblaient : et j'étais seul..... car mes pinsons eux-mêmes, pris de vertige et de terreur, m'avaient abandonné. Une fois, la foudre tomba si près, que je fermai la porte de mon abri, et me cachant dans le cœur du Vignemale, j'allumai tristement une bougie. Dehors, la neige se lamentait comme une mer orageuse.

Enfin, je crus entendre sortir des voix lointaines du fond de l'horizon des glaces. Une demi-heure après, quelques points noirs se dessinèrent sur la plaine blanche, et vers six heures j'eus le bonheur de voir surgir, derrière une vague énorme de neige, une tête humaine, puis deux et trois, enfin une caravane entière, poussant des cris de joie. On aurait dit des *hurrahs* britanniques. J'en fis autant, car j'avais là plus d'un ami, et j'étais fier de ma caverne, car elle allait leur être utile. Tout blanchis par la grêle, frissonnant et mouillés, ils avaient l'air de naufragés couverts d'écume. Mais les voilà sauvés ! Ils sont au port, et débarquent dans ma grotte, où la fraternité devient une loi de la nature, et cesse d'être une fiction. Dans un pareil désert, on s'aime beaucoup, ou pas du tout, et la simulation est impossible. C'est

comme sur un navire. A l'instant même nous devinmes une famille. Nous étions quinze. Il y avait les zélés missionnaires de Héas, le Père Pascal Carrère et le P. Casagnère : M. l'abbé Pomès, prêtre de St-Pé, qui arrivait de Rome (ce n'était plus le même climat !); il y avait quatre touristes, dont un, M. Clifford, représentait une des familles les plus illustres de l'Angleterre : cinq ou six guides, et Theil, l'entrepreneur de ma caverne : enfin Victor Chapelle, fils du fameux et regretté chasseur d'izards, et son neveu, le jeune Druène, de Luz. Un touriste vint de Pau. Tout cela ne semble-t-il pas une hallucination, quand on y pense deux mois après, dans une ville, dans une chambre, et dans la vie de tous les jours ?

Nous commençâmes par allumer le poêle : je fis du thé, puis nous dinâmes les uns après les autres, pendant que les costumes séchaient. Le poêle donnait tant de chaleur, qu'il fallut presque l'éteindre en y jetant des masses de neige. Il faisait 15° centigrade ! Le vin exquis qu'avait eu la bonté de m'offrir M. Brulle, eût un énorme succès : mais même avec de l'eau, nous aurions tous été de bonne humeur.

Portant un toast à l'admirable clergé de France, je bus de bien grand cœur à sa prospérité. Il y eut ensuite quelques chansons, et après le dessert, quand parurent les cigarres, je fis passer du café si bouillant, que malgré l'abaissement très sensible du point d'ébullition à cette hauteur, on se brûlait en y touchant : on jetait même de petits cris, et la vapeur faisait fumer ma grotte comme un volcan.

Etions-nous donc vraiment à quelques mètres du sommet du Vignemale, et séparés du monde civilisé par un dédale de précipices, par l'orage et la nuit, et par 400 hectares de neige et de crevasses ? Bordeaux, Toulouse et Saragosse étaient sur l'horizon visible à quelques pas de là ! Etait-ce réel ? Etait-ce possible ?

Après dîner, quelques-uns d'entre nous allèrent, par le sentier de neige que j'appelais la « rue d'Espagne, » se promener à la frontière sur le col de Cerbillonas (3,207 mètres), pour y mieux voir briller la lune sur le glacier. Livide et pâle, il avait l'air d'un fleuve d'argent, ou de mercure pétrifié par le froid. Un vent d'hiver passait dessus comme sur du marbre, en y roulant des nuages plus noirs que du charbon, qui le laissaient soudain dans une clarté vitreuse, céruleenne et mystérieuse, chaque fois qu'ils s'en allaient bondir et disparaître dans les abîmes.

Mais à l'Ouest, quelles ténèbres ! On ne distinguait pas la terre de l'atmosphère : on ne voyait même pas la neige ; et malgré leur blancheur naturelle, le pic d'Enfer et le Balaitous se cachaient dans la nuit comme de grands malfaiteurs. Quand la lumière frappait un champ de glace, on aurait dit un mort flottant sur l'ombre. Nous avions d'un côté, la Sibérie au clair de lune à travers des rafales, et de l'autre, le silence et la nuit de l'Erèbe. C'était épouvantable.

A onze heures, on rentra pour le punch. Dehors, le vent était tombé : on n'entendait plus rien. La neige brillait partout de l'éclat le plus pur, et le Vignemale semblait une cathédrale du Canada éclairée par la lune au milieu de l'hiver.

A l'intérieur de mon abri, où tout le monde se recueillait comme la nature, M. l'abbé Pomès, debout et à haute voix, récita une prière pour finir cette soirée mémorable. Puis nous nous dîmes bonsoir. Je fis éteindre le poêle et les bougies, et chacun s'allongea comme il put, plutôt pour s'assoupir que pour dormir : car étant quinze sur une surface aussi restreinte (8 mètres carrés), il fallut renoncer au sommeil. Spontanément et seul, Haurine coucha bravement dehors.

Le lendemain matin, le vent recommença, bien qu'il fit assez beau. Je désirais infiniment qu'une messe au

moins fût dite sur le sommet lui-même : mais la violence du vent le rendit impossible. Il fallut donc se contenter de mon refuge : et c'est là qu'à 3,200 mètres d'altitude, furent célébrées trois messes, le 12 août, en présence d'une trentaine de personnes : car le matin, il arriva encore beaucoup de monde, entr'autres le jeune Comte de Champeaux, de Gavarnie, avec Henri Passet, et une assez nombreuse caravane de Cauterets, avec M. l'abbé Bourriot, M. Ross, photographe, et des guides. Il faisait froid dehors (3° centigr.) ; mais malgré cela, comment se trouver là sans être ému jusqu'au fond de son âme par la grandeur et par la poésie d'un tel spectacle au faite des Pyrénées, au lever du soleil, et sur la rive sauvage d'une mer de glace ? N'y avait-il pas, dans cette lumière arctique où scintillaient des champs de neige, dans la virginité de la nature éclairée par l'aurore, dans les abîmes austères qui nous cernaient, et dans l'immensité de l'horizon, un ensemble non-seulement plus grandiose, mais plus touchant, plus éloquent que toutes les pompes d'une basilique, malgré la suavité des émotions qu'inspirent son crépuscule, ses nuages d'encens, et ses flots d'harmonie ? Jamais Paris ou Rome n'ont rien vu de pareil. On se sentait plus près du ciel que sous les plus belles voûtes du monde.

Quand les trois messes furent dites, alors que le soleil illuminait déjà un Océan de pics, dorait leurs neiges, et allumait au loin les plaines et les collines, où les bruits de la terre commençaient à monter, le Père Carrère, levant les mains au ciel, bénit solennellement mon cher abri transformé en chapelle. Une grande partie des spectateurs étaient dehors à frissonner sur le glacier, que le soleil frappait en vain à cette heure matinale : mais la plupart d'entr'eux se découvrirent, malgré un froid d'hiver et un vent sans pitié.

Après un déjeuner aussi joyeux que nécessaire, et des adieux sortis du cœur, tous les pèlerins, sauf un, redes-



cendirent : ce fut une dispersion universelle ; et à onze heures il ne restait sur le Vignemale qu'un jeune malade, son guide, les miens, et moi. La solitude y reprit son empire. Mais j'y passai encore une nuit, et ne quittai mon gîte qu'après avoir mené pendant neuf jours la vie sauvage et libre d'un aigle ou d'un condor.

Y remonterai-je ? Oh oui ! Je le sens bien ! Comment y résister ? Je les aime tant, ces chères montagnes ! J'y reviendrai. J'irai m'asseoir encore au crépuscule, comme un fiancé de la nature, sur les sommets stériles et solitaires où brillent les froides clartés du Nord : y rêver dans l'azur au printemps de ma vie, et rajeunir mon cœur dans la blancheur et la sérénité de ces dômes éternels, dans la sainteté de ces Thabors de neige, où, cerné par le vide, les frimas et la mort, on songe avec autant d'amour que d'amertume, aux heures bénies, aux jours trois fois heureux, aux belles années qui ne reviendront plus !

En 1885, je fis deux ascensions au Vignemale (13<sup>me</sup> et 14<sup>me</sup>). La première fois, ce fut, je crois, le 3 août, et j'y trouvai les ouvriers. Mais au bout de deux jours de tempêtes, de brouillard et de neige, je descendis de très mauvaise humeur : non sans toutefois bénir le ciel de m'avoir épargné un malheur bien plus grand : car je fus presque décapité, à la montée, par une grosse pierre, qui frappa mon chapeau enfoncé sur le front, le jeta sur ma nuque, le couvrit de poussière, et bondit dans l'abîme sans me faire le moindre mal ! Nous étions quatre, et elle ne tua personne ! Haurine, dont elle avait frôlé le bras avant de se lancer sur moi, fut seul un peu blessé. Au bout d'un an, nous avons retrouvé, en 1886, un trou creusé par elle en déchirant le sol, avant de fondre sur nous.

Le 21 août, la grotte des guides étant enfin achevée, je repartis pour le Vignemale, où je passai toute une semaine : semaine affreuse, pendant laquelle nous n'eû-

13<sup>c</sup>

14<sup>c</sup>  
1885

mes littéralement en tout, que quelques heures de bien pâles éclaircies. Tonnerre, grêle, neige, bourrasques, brouillard et froid terrible, rien n'y manqua, et ce fut continuel. Comme elles sont rares à ces hauteurs, les belles journées d'été ! On pourrait les compter sur ses doigts !

Il vint pourtant beaucoup de monde, entr'autres M<sup>me</sup> Benoit et son mari, professeur à Toulouse, descendu de l'Olympe pour monter au Vignemale, et MM. Paul Labrousche, Daniel (de Pau), Lamazouère, photographe ; le baron de Larnage, etc.

Ces trois derniers touristes descendirent avec moi (28 août), dans une espèce de trombe de neige d'une telle violence, que si nous avions eu de quoi manger, aucun de nous n'aurait osé partir. A peine dehors, on avalait en quelques secondes un demi-litre de neige ou de grésil, et la respiration était absolument coupée : la neige prenait la place de l'air : on était asphyxié. Et quel froid ! Nous avions les doigts bleus. Aussi le premier mot de Haurine, le matin, fut une déclaration des plus catégoriques qu'il était impossible de descendre. Mais il le fallut bien : il n'y avait plus de vivres !

D'ailleurs, nous étions huit, armés d'une corde superbe : et j'avais une boussole. Avec cela et l'instinct de Haurine, nous pûmes tourner les grandes crevasses sans trop dévier de la bonne voie. Mais on frissonne toujours, quand c'est dans le brouillard et la tempête qu'on est forcé d'errer au milieu des crevasses. Nous arrivions au bord sans le savoir. La grêle les bombardait, le vent sifflait dedans, et y lançait des cataractes de neige qui, blanchissant leurs bords, laissaient le fond dans les ténèbres. Fumant comme des cratères, et vaguement entrevues dans la brume, elles ressemblaient à des gueules bleues, mouvantes et monstrueuses, ou à des soufrières.

J'aurais voulu montrer le Vignemale ce jour-là aux

détracteurs des Pyrénées ! M. Freshfield lui-même, qui, en le comparant au *Buet* (3109 mètres), dans l'*Alpine Journal*, lui infligea en 1885 une telle humiliation, une si cruelle injure, l'aurait salué avec respect, et même avec remords.

Toutefois les grandes crevasses étaient bien moins perfides que les petites, déjà couvertes d'une couche poudreuse de neige, si mince et si fragile, qu'il suffisait de la palper pour y laisser un trou, et entrevoir les gouffres cachés dessous. Elles avaient complètement disparu, et on ne pouvait avancer qu'en sondant à chaque pas. Mais Haurine s'en tira à merveille, et eut tous les honneurs de cette descente, qu'il avait entreprise malgré lui.

Vers 2,500 mètres, la neige se transforma en pluie, qui nous dégela, mais en nous saturant tellement, que le poids d'eau ralentissait notre marche. Ainsi se terminèrent mes courses sérieuses de 1885.

Que dire maintenant de ma campagne de 1886 sur le Vignemale, où je passai dix jours (19-28 août), pour y fêter ma quinzième ascension, et pour inaugurer ma troisième grotte, que je destine aux dames ? Hélas ! le temps fut si épouvantable, que je n'ai rien à raconter. Moins le tonnerre, ce fut, pendant les cinq premières journées, la même histoire qu'en 1885, la même série morose et démoralisante de grosses tempêtes de neige, de brouillards fauves et furibonds, d'éclipses totales, de sifflements sinistres et d'élégies, avec trois, quatre et cinq degrés de froid ! Sortant à peine, nous rentrions toujours au bout de deux ou trois minutes, couverts de neige et bleus de froid, avec de gros glaçons dans les cheveux. Ce fut le 20 août que commença la chute de neige, et en quatre jours, il en tomba 80 centimètres ! C'était l'hiver en plein été.

Un jour pourtant, n'y tenant plus, j'allai passer une

3298

15<sup>e</sup>

(1886)

heure entière, en pleine tempête, sur le *col de Cerbillonas* (3,205 mètres), où s'agitaient des oriflammes de neige. Le vent donne de la force et surexcite, en activant la vie. J'aimais donc mieux être là que dans des lieux plus abrités.

Mais quel bruit et quelle rage ! Quels chocs et quels chaos dans les nuages affolés ! Quand ils crevaient, ils démasquaient des crêtes fumantes, des lambeaux de glaciers déchirés brutalement par le vent, des îlots noirs et blancs suspendus dans la brume, des fonds de précipices et des sommets neigeux frappés fugitivement par le soleil. Puis tout disparaissait, tout s'éclipsait comme un éclair, dans la nuit et la neige, et un instant après, on avait d'autres apparitions, où le rouge dominait, comme si l'Enfer allait s'ouvrir. On s'imaginait voir les signes terribles dont parlent les Ecritures, qui précéderont la fin du monde : et on croyait entendre ces bruits sauvages et douloureux qui font mugir les grèves du Nord, et pleurer les falaises effrayées par l'orage, quand la mer a la fièvre, quand son écume électrisée brille dans la nuit, et quand le feu du ciel fait pâlir les abîmes et trembler les montagnes.

A ceux de mes lecteurs qui aiment l'horrible et les fureurs polaires, je souhaite une promenade sur le col de Cerbillonas dans une tourmente de neige. Il est large, et on peut s'y laisser enlever par le vent sans danger. On risque seulement de se geler. Quand je rentrai, j'avais l'air d'un glaçon, et ma fusion inonda notre cachot.

Peut-on s'imaginer l'effet moral d'une aussi longue captivité, dans une caverne dont il fallait nécessairement laisser la porte toujours fermée, où il faisait trop noir pour lire, et qui finit par prendre l'aspect funèbre d'un hôpital ? Il y régnait un silence sépulcral. Nous étions quatre : Haurine et Salles, mon fidèle Célestin, ami autant que guide, associé aux plus belles escalades de ma vie, et enfin moi. Je ne crois pas qu'aucun de nous

eût mauvais caractère ; mais notre hilarité ne dura guère qu'un jour, et nous devinmes si tristes, que nous n'ouvrions plus la bouche que pour manger : devoir dont, il est vrai, nous nous acquittions tous, trois fois par jour, avec autant d'entrain que de conscience. Nous n'étions pas malades ! Jamais je n'ai si bien vécu, à une si grande hauteur. C'était fastueux et insensé. Fricandeau à l'oseille, veau sauce tomates, mouton, dindon, harengs d'Ecosse, bœuf à la mode, tous les légumes imaginables,.... .. voilà pour les solides, que nous mangions plus chauds qu'à Paris ou à Londres, au moyen des " conserves à chauffer " de Chollet et Prevet, invention admirable. Les plats fumaient, l'ébullition était de règle, et la grotte était pleine de vapeur. Quant aux liquides, thé, café, punch, bouillon et chocolat, j'avais un litre d'esprit de vin de disponible par jour, pour l'alimentation de douze cafetières, dont cinq ou six flambaient souvent ensemble, dans la fumée aromatique des tabacs somnifères de l'Orient, pendant que la tempête sifflait dehors, où il gelait à quatre et cinq degrés, et que la neige cristallisée fouettait impitoyablement la porte en crépitant.

Comme ces manœuvres se répétaient trois fois par jour, elles nous servaient autant à tuer l'ennui qu'à nous reconforter. Sans cette excuse psychologique, un tel sybaritisme à 3,200 mètres d'altitude aurait été indigne d'un montagnard, et j'en aurais rougi, comme d'une profanation : mais l'enthousiasme et le grand air nous étant interdits, le livre de la nature étant fermé pour nous, nous essayâmes de la gastronomie, pour étudier l'effet du corps sur l'âme.

En attendant, la neige montait toujours : et la quatrième nuit, craignant que le blocus ne devint effectif, et même que l'air ne vint à nous manquer, je dormis peu : j'étais inquiet. La pensée de la morgue me hantait.

Mais non : tant de patience et de résignation reçurent

enfin leur récompense ; et le 26 août, après un minimum de *moins* cinq centigrades, et une vraie nuit du Nord, le soleil se leva dans une pompe orientale ; c'était bien le soleil du Vignemale, que j'y voyais lever pour la quarantième fois ! Ce fut pour nous comme une résurrection. La porte de notre prison s'ouvrit toute grande, et c'est alors que nous nous mîmes à bondir sur la neige, à rire et à chanter, à faire des tours, des bancs, à nettoyer la grotte sacrée des dames, à en paver l'entrée, et à courir partout comme des fous échappés ! Electrifié par la passion des précipices et des glaciers, par la lumière, la liberté, la blancheur virginale de la neige, et par l'espace lui-même, qui semblait infini, je me sentais vingt ans de moins qu'au niveau de la mer : je respirais dans toutes les brises un arôme de jeunesse : je m'en allais aux quatre points cardinaux, sondant les horizons et les abîmes, et saluant tous les pics, comme si c'étaient mes frères, ou du moins mes amis. Puis je me mis à la recherche de mes trois chers petits pinsons de 1885 : mais il étaient absents ou morts de froid : sauf un, que je trouvai innocemment blotti dans l'herbe de la caverne des dames..... Et il ne me reconnut pas ! L'ingrat !... Mais il était si jeune !... Je lui pardonne.

Je retrouvai une foule de choses, conserves, cigares, etc., cachées par moi l'année dernière sous les rochers : et entr'autres, trois bouteilles de Médoc : une était en morceaux, une autre était ouverte, mais encore pleine, et la troisième était intacte. Le vin était exquis. Les cigares l'étaient moins.....

Le sixième jour, mais pas avant, nous montâmes au sommet du Vignemale (3298 mètres).

Un soir (27 août), une voix connue retentit à la porte, et je vis une soutane : c'était M. l'abbé Pomés, un des trois prêtres qui m'avaient fait l'honneur de célébrer la messe dans ma première caverne, en 1884. Parti de Lourdes à six heures du matin, il arriva là-haut douze

heures après ! Voilà ce que j'appelle de l'énergie ! Nous passâmes une soirée délicieuse, que nous auraient enviée, s'ils avaient pu nous voir, ceux qui, à la même heure, s'empoisonnaient l'âme et le corps dans l'atmosphère viciée des casinos et des théâtres : et le lendemain matin, après avoir salué une aurore magnifique, nous fîmes une poétique promenade sur les collines de neige et les immenses névés qui scintillaient à perte de vue devant mes grottes, comme les mines de Golconde. Ils formaient un désert de diamants.

Durcis par le grand froid nocturne, ils résonnaient comme du cristal : et malgré un soleil dévorant, nous n'y laissions pas plus de traces que sur du marbre.

L'effet purement physique produit par les étincellements de cette grandiose savane de neiges nouvelles, brûlées par le soleil, sous un ciel aussi noir que le fond de la mer, était féérique et saisissant. Et quelle douce sensation ! Quel bonheur d'avoir chaud ! Les yeux fermés, on se croyait dans le soleil ! Mais l'âme aussi était profondément émue, et même troublée, par tant de gloire et de blancheur. C'était un rêve, ou plutôt une vision qui touchait à l'extase : une vision lumineuse de bonheur, et de sphères enchantées.

Un mot maintenant de mes trois grottes, dont la surface totale est de quinze mètres carrés : (elles cubent ensemble 30 mètres). Il est heureux que la troisième, celle des "dames seules" dépasse d'au moins cinq mètres le niveau des deux autres : car dans les Pyrénées, comme dans les Alpes, certains glaciers commencent à remonter, après avoir baissé et reculé pendant plus de trente ans.

Le glacier Oriental du Vignemale, que je mesure depuis plusieurs étés aux mêmes époques, s'est élevé de cinq mètres en deux ans sous le seuil de mes portes. C'est une marée montante. Aussi l'avenir de mes cavernes m'inquiète, et m'inspire des soucis paternels. Où cette

marée s'arrêtera-t-elle? Tandis qu'il y a trois ou quatre ans, je fus forcé de faire sceller des barres de fer sous la première caverne, pour qu'on pût y grimper tout l'été, c'est l'inverse qui arrive à présent, et cette année, elle est toujours restée masquée par le glacier. Même au mois de septembre, on ne pouvait y pénétrer qu'en descendant de plusieurs mètres, comme dans une cave! Et la vue est perdue : plus de panorama, plus de soleil; il n'y a même plus de premier plan : ou n'a devant la porte ouverte, qu'une triste et sombre muraille de glace, qu'il faut franchir chaque fois qu'on sort.

Plus on s'élève, plus la nature est inviolable, jalouse et invincible. Elle laisse escalader ses temples, mais elle ne tolère pas qu'on les mutile, et elle s'en venge toujours.

16<sup>c</sup>  
En 1887, je fis sur le Vignemale une campagne d'une semaine, la plus brillante que j'aie jamais passée sur les montagnes. Les nuages furent rares, et en sept jours, la neige baissa d'un mètre.

Sur les glaciers, dont la lune éclairait toutes les nuits la grandeur désolée, le ciel, couvert d'étoiles qu'on ne voit pas des plaines, jetait le bleu sublime et doux des nuits équatoriales; et le jour, les collines plutoniques et poudreuses de l'Espagne semblaient sortir du milieu de l'Afrique, comme les grandes vagues incandescentes et muettes du Sahara.

Le soir, des nuages énormes, et colorés de lueurs surnaturelles, montaient mystérieusement à l'horizon. On aurait dit l'Himalaya, illuminé par un astre inconnu... Assis alors, comme sur un trône de neige, au sommet du Vignemale, il me semblait revoir ensemble la Sibérie et l'Inde, et les quarante royaumes du Grand-Mogol, dominés par les nuages solennels de l'Asie.

J'eus le plaisir de recevoir cet été-là quelques amis; MM. Charles Packe, Mortimer de Lassence, Morris Post, et M. Bazillac.



En 1886, M<sup>lle</sup> de Bouillé, accompagnant son père, et M<sup>me</sup> et M. Kœmmerer, couchèrent dans mon refuge. Le Mont-Perdu avait aussi été gravi par M<sup>me</sup> Kœmmerer.

Dans la nombreuse et vénérable famille de pics qui composent le Vignemale, il n'y en a pas qui m'aient laissé de plus charmants souvenirs que les pointes de *Tapous* (au S.-E.). Elles sont si accessibles, si accueillantes, et cependant si fières ! Au fond de la vallée d'Ossoue, un pic neigeux de premier ordre, auquel la carte d'Etat-major donne 3,147 mètres, mais pas de nom, se dresse au S.-S.-E. du Montferrat : et un peu plus au Sud, on voit un autre petit cône brun de 3,121 mètres : ce sont deux pointes du même sommet. Ces acolytes du Montferrat font donc intégralement partie du massif du Vignemale ; et cependant, jamais on ne s'était occupé d'eux. Il fallut même les baptiser comme des enfants trouvés ; et comme leurs neiges sont la vraie source de la cascade bien connue de Tapous, nous sommes convenus, mes guides et moi, de les appeler " *Pics de Tapous* ". Voici comment (en 1883), j'y suis monté avec Haurine et Pierre Pujo. Je copie mon journal :

Départ (1<sup>er</sup> Août) par la vallée d'Ossoue, que nous quittons à la cabane de *Saoussé*, pour nous élever à gauche (à l'Ouest) sur les savanes qui mènent au grand plateau de *Lourdes* (1,900 mètres). Cabanes. D'ici nous continuons à monter au N.-O., sur des pelouses interminables. (On pourrait arriver jusqu'ici à cheval : 2 heures et 1/2 de Gavarnie). Les pentes deviennent plus roides, puis rocailleuses, puis nues, enfin neigeuses. Laissant à gauche le vallon de *Cardal*, ainsi qu'une pointe aigue et noire (2,347 mètres), nous arrivons très-subitement au bord d'un petit lac (4 heures de Gavarnie), enfermé de toutes parts (2,380 mètres). Son déversoir est au Nord-Est, où ses eaux écumantes s'engloutissent sous la terre. Le nombre de lacs et de torrents pyréné-

néens qui ont cette singulière manie est tout-à-fait incalculable. Sur la Maladetta, ils sont incorrigibles. N'est-il pas bien probable que ce lac alimente la cascade de Tapous, qui sort plus bas, toute faite, du flanc d'un précipice, avec un volume d'eau déjà considérable? Beaucoup de *gentianas vernas* : les rives du lac en sont toutes bleues. Ce sont, hélas ! les dernières fleurs : tout disparaît ici sous un véritable fleuve de neige, où nous allons passer deux heures (1<sup>er</sup> Août!...) Notre pic est au Nord-Ouest, et se donne de grands airs : mais sa conquête est assurée : il est aussi facile que le Pic du midi de Bigorre !

Du lac, nous remontons un long vallon de neige, à pentes fort douces, et orienté du N.-E. au S.-O. ; mais trois quarts d'heure après, nous reprenons notre direction normale (Nord-Ouest), d'où nous ne sortons plus, la ligne moyenne étant S.-E. N.-O. Nous sommes ravis : les neiges ont un éclat extraordinaire : la vue est prodigieuse, et sous un ciel tout bleu nous arrivons, heureux et lestes, sur la cime principale du *Tapous* : 3147 mètres : (six heures un 1/4 de Gavarnie, sans compter les arrêts). C'est donc une course fort longue, et notre retour fut un vrai *steeple-chase*, pour arriver avant la nuit : car du plateau de Lourdes à Gavarnie, nous ne mîmes qu'une heure 30. Il faut compter en tout onze heures : (treize avec les arrêts). C'est une des plus belles courses que l'on puisse faire de Gavarnie, et une des plus faciles.

Nous fîmes aussi une courte visite à l'autre sommet, celui du sud, moins haut de quelques mètres ; et là je fus surpris de constater que la descente à l'Ouest de ces deux pics, qui sont sur la frontière, n'offrirait pas la moindre difficulté. Les précipices méridionaux du Montferrat ne vont pas jusque-là. On finirait par arriver à Boucharo (cinq heures).

Ce qui ne m'étonna nullement, ce fut de constater aussi qu'il y aurait des dangers aussi grands qu'inutiles

à braver, si l'on voulait passer directement d'ici au Montferrat, et faire ainsi, par le Sud-Est, l'ascension du Vignemale. Ce n'est pas impossible, car deux de mes mineurs ont accompli ce tour de force en 1881. Je les ai vu d'en bas, sortir victorieusement de ce lieu diabolique. La crête elle-même étant absolument impraticable, surtout en approchant du Montferrat, ils durent rester toujours un peu à l'Est, sur le versant français, où descend un glacier anonyme tellement roide, qu'il a l'air d'un amas de décombres. Il est tout en morceaux. Ils passèrent là pour éviter les grandes crevasses du glacier du Vignemale ; mais ils n'ont pas recommencé. Il y a des choses qu'on ne fait pas deux fois.....

Quand ces lignes paraîtront, j'espère avoir creusé une quatrième caverne (pour les malades ....), à 2500 mètres, au bas du grand glacier d'Ossoue, en plein midi, et au sud du *petit Vignemale*.

Séduit par la splendeur et l'étendue du massif du Vignemale, mon enthousiaste confrère Pyrénéen, M. Wallon (auteur de la belle carte des Pyrénées Centrales), a eu l'idée hardie, et la patience, de le modeler en liège, en adoptant partout, verticalement comme horizontalement, l'énorme échelle du cinq millième (un centimètre pour cinquante mètres).

Ce vaste et beau relief, qui représente, rien qu'en planimétrie, quinze cents hectares, devrait servir d'exemple, dans d'autres parties des Pyrénées, à ceux qui ont le temps et le désir d'y faire des choses utiles.

---

---

## Col de Male-Rouge (2830 mètres).

Avec une carte d'état-major, un temps superbe, des provisions et une boussole, je fis cette course tout seul (en 1865). Mais malheur à celui que le brouillard ou la tempête surprendraient au milieu de ces pics décharnés par où l'on passe de Gavarnie dans la vallée d'Estoum, pour aller à Caunterets ! Il n'en sortirait plus.

Je ne savais même pas si ce trajet était possible, et ne m'attendais guère à réussir.

Montant d'abord au N.-N.-O. de Gavarnie sur des gazons fleuris, puis au N.-O., je débouchai au bout d'une demi-heure dans le vallon peu fréquenté d'Aspé, où je m'élevai lentement à l'Ouest pendant une heure 1/4, passant plusieurs cabanes abandonnées, un imposant « chaos », et entrant graduellement dans des régions affreuses, dont le silence et la tristesse me glaçaient l'âme. L'eau seule remuait, et consolait ma solitude par son murmure. Il y en avait partout. Sans elle, le deuil de la nature aurait été aussi complet qu'au fond de la Patagonie, bien qu'il fit du soleil. Il n'éclairait que des stérilités immenses.

Au fond du val d'Aspé (1985 mètres), je m'arrêtai pour contempler au Nord trois grands pics noirs et rouges, et tout zébrés de neige. Ils avaient l'air de malfaiteurs. Il fallut bien pourtant les attaquer. Grimant au nord sur des pentes raides et rocailleuses, j'arrivai donc sur le *Col de la Houle* (2710 mètres?), entre la pointe majestueuse de Mâle-Rouge (2969 mètres) à gauche, et celle de *Soum de Mâle* (2793 mètres) à droite. Quels noms sinistres! (sans compter le *Vignemale*.) Toujours du « Mal ».

Déjà j'étais tout dérouté. Au Nord et au Nord-Est du col de Houle, descendait tristement le vallon de *Cestrède*, plein de neige, de ténèbres et de pierres, avec un étang noir en bas. Mais j'allais à Cauterets, et ce n'était pas là la route. C'est au Nord-Ouest qu'il me fallait absolument passer, et de ce côté là, je ne voyais de praticable qu'une brèche étroite, derrière laquelle tout m'était inconnu. L'ayant risquée, j'y arrivai sans peine, mais fatigué, détachant à chaque pas des avalanches de boue et de cailloux, et curieux de savoir ce que j'allais trouver de l'autre côté...

D'abord je vis le Grand-Vignemale, avec toutes les aiguilles et les séracs de son glacier encore illuminés

par le soleil. C'était si beau, que pendant cinq minutes, je ne m'occupai pas d'autre chose, pas même de l'orgueilleux Balaitous, qui, au N. O., sourcillait dans les nues.

Quand je ramenai mon regard plus près de moi, je vis à droite (au Nord) deux grandes aiguilles inaccessibles, et à l'Ouest, un vallon à pentes douces, descendant sur des neiges éternelles où s'ébattait follement une colonie d'isards, aux bords de deux ou trois petits étangs glacés. L'horreur des lieux ne les attristait pas; et cependant, c'était comme aux confins du globe... Ils semblaient fous : on aurait dit qu'ils avaient bu !

Je consultai ma carte, et m'assurant que j'étais bien à l'origine de la vallée d'Estoum, ou de *Lutour*, qui débouche à Cauterets, je commençai ma descente au N.-O., dans une gorge granitique, obliquant graduellement vers le Nord, après avoir laissé à gauche les deux beaux lacs de *Soubiran* (2460 mètres), qui ne dégèlent entièrement que vers la fin d'août.

Ici, je me crus hors de tout danger; mais pas du tout : je me trouvai bientôt au bord d'un vaste escarpement où le torrent tombait au Nord en cascades furibondes. Il était tard, trop tard pour perdre du temps à explorer. La rive droite me semblant impossible, la rive gauche périlleuse, je pris le juste-milieu, en descendant avec les mains à côté du torrent, pour ne pas dire dedans. Je n'étais plus debout, car je faisais partie de la cascade; mais du moins, je savais où j'allais. Ce passage est le *Tuc dous Mounjes* (Rocher des Moines). C'est un vilain endroit, surtout quand on n'a plus qu'une heure de jour..... J'en sortis cependant assez vite pour arriver avant la nuit aux bords paisibles du *Lac d'Estoum* (1782 mètres), d'où j'accomplis dans les ténèbres, sous les pins rouges et les sapins, la fin de mon aventureux voyage; deux petites heures me menèrent à Cauterets.

Belle course en somme, mais longue, et qu'il vaut mieux ne pas faire seul.

---

## Pic de Cestrède (2.947 mètres).

---

La crête chauve et neigeuse de *Cestrède* (2,947 mètres) est le point culminant, au sud-est, du groupe sauvage, mais très-gracieux, de *Culaous*, que l'on voit de partout à Cauterets, un peu à gauche du fond de la vallée pittoresque et boisée de Lutour. Mais tandis que les eaux du pic de *Culaous* descendent au nord et à Cauterets, celles de *Cestrède* s'en vont à Luz par le nord-est. Du reste, la carte d'état-major tranche la question avec autant d'exactitude que de clarté. On peut même, de Cauterets (avec de très-bons yeux), voir le haut de l'arête qui, partageant les eaux, se cache ensuite en descendant au N.-N.-E. des pics de *Culaous*, les sépare de celui de *Cestrède*, et puis remonte après avoir formé le col de *Culaous*, au terrible *Barbe-de-Bouc* (2,948 m.).

Pourquoi ce fier massif est-il presque inconnu ? On peut à peine sortir de chez soi, à Cauterets, sans le voir : c'est même ce qu'on y voit de plus élevé. Jamais pourtant il n'inspire de passion. N'étant pas « à la mode, » son élégance et sa beauté ne le sauvent pas de l'abandon. Il paraît que la foudre aime le pic de *Cestrède*. Rien d'étonnant. Mieux vaut qu'il se disloque et tombe, puisque personne ne s'en occupe. Il rappelle certaines femmes ravissantes, mais glaciales ou timides, qui vont poser au bal sans trouver de danseurs : on les laisse de côté.

Je ne vais pas décrire mon ascension du 21 août 1878, faite avec Casse, guide sûr et vigoureux, dont je fus très-content. La course fut très-facile, mais longue. J'y mis en tout douze heures, qui se décomposèrent ainsi : cinq pour monter, quatre pour descendre, et trois pour

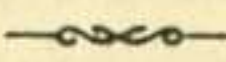
les repos, l'admiration et les repas. A deux heures de Cauterets, nous quittâmes la vallée de Lutour, pour monter très-vivement au S.-E. Une heure après, laissant à gauche la pauvre cabane de Culaous, et une excellente source un peu plus haut, nous arrivâmes au *col de Culaous* (2,670 mètres, 3 heures 30 min. de Cauterets). Ici commencent, non des dangers (car les pentes sont trop douces pour cela), mais des ennuis et des efforts sérieux. Allant au S.-S.-O., on ne sort pas pendant une heure d'un enfer de rochers si mal équilibrés, qu'un chat n'y passerait pas sans les secouer ou même les faire partir, car ils ne tiennent à rien. A chaque instant, il suffirait d'une distraction pour se briser au moins les jambes. C'est comme à l'Ardiden. Après avoir monté ainsi au S.-S.-O. pendant une heure, laissant à droite les pointes modestes de Culaous, nous déviâmes au Sud-Est, en franchissant une petite crête facile. Passant alors dans le bassin de Gèdre, nous n'eûmes plus qu'à grimper au S.-E. pendant 25 minutes sur des rochers énormes, mais plus solides que ceux de Culaous, et, délogeant six magnifiques isards tout rouges, nous prîmes leur place sur le *Soum de Cestrède* (2,947 mètres), où je trouvai les ruines d'une petite pyramide. On y était donc déjà monté.

La vue ressemble à celle de l'Ardiden, mais on voit mieux le cirque de Gavarnie. J'aperçus même au sud les plaines d'Espagne. La chapelle de Héas brillait au loin dans la verdure comme un flocon de neige à peine tombé du ciel. Tout Cauterets paraissait. Quant au Vignemale, jamais ses proportions, la splendeur de ses lignes, et l'azur fauve et menaçant de son glacier ne m'avaient tant frappé. Sa masse écrasait tout. J'étais d'ailleurs bien disposé pour admirer, me sentant plus agile et plus fort qu'en partant. Singulière chose que l'entraînement ! Il n'y a que six semaines, une ascension de quelques heures m'avait presque épuisé, et main-

tenant, dans l'espace de huit jours, je venais de gravir, sans éprouver la moindre fatigue, le pic aragonais de *Louseras* (3,075 m.), le pic *Cambiel* (3,175 m.), et enfin le *Cestrède* (2,947 m.). Que se passe-t-il dans l'organisme d'un homme qui triple ses forces en six semaines ? Est-ce une transformation chimique, ou bien un simple endurcissement ? Médecins, veuillez répondre !

---

## L'Ardiden (2,988 mètres).



Il y a trente ans que j'ai gravi ce pic (1858) : mais le passé a tant de charmes ! Rien n'est plus difficile que de perdre le souvenir de nos premières amours, et nous y replongeons volontairement la tête pour nous y endormir, comme l'oiseau sous son aile.....

C'est le *nec plus ultra* de la désolation, que cette bizarre chaîne de granit qui monte, à l'Ouest et au Sud-Ouest de Luz, jusque dans les nues. Quel mal elle m'a donné ! Et quelle nomenclature confuse ! La seule pointe de ce groupe sur le nom de laquelle tout le monde soit d'accord, c'est celle de l'*Ardiden*, qu'on voit au Sud-Sud-Est en sortant de Cauterets, sur le chemin de la Raillère. Mais de Luz, l'*Ardiden* est masqué : on ne le voit qu'en montant à Barèges. C'est le point culminant du massif.

Cette ascension se fait maintenant assez souvent : mais il n'en était pas ainsi il y a 30 ans.

Ce n'est qu'après plusieurs assauts, que j'atteignis, en 1858, la cime de l'*Ardiden*.

J'avais lu et relu le récit de M. de Chausenque. Je restais sous le charme, comme je le suis toujours en parcourant les poétiques volumes de cet homme plein



de cœur, qui m'honora longtemps d'une affectueuse correspondance ; l'amour des Pyrénées formant entre lui et moi un trait d'union. Mais j'avais beau chercher à suivre ses traces, j'y perdais mon latin et mon temps. L'erreur où je tombais, c'était de croire que l'Ardiden n'était que la continuation et le sommet du grand chaînon qui domine St-Sauveur au Sud-Ouest. Aussi c'était toujours directement par là que je livrais l'attaque, sans jamais arriver au sommet véritable.

Enfin, après plusieurs échecs, je découvris que l'Ardiden est séparé des monts qu'on voit de Luz par un vallon sauvage et très profond, contenant plusieurs lacs, et orienté du Sud au Nord. C'est en effet par là que je finis par le dompter, en traversant d'abord le village de Sazos, montant de là à l'ouest, puis au Sud-Ouest, et enfin droit au Sud, en suivant le torrent qui sort plus haut des petits lacs, aujourd'hui bien connus, d'*Ardiden*. Leurs eaux sont d'une limpidité extraordinaire, mais le berceau où dorment ces purs enfants de la montagne est d'une beauté sinistre et sombre.

D'ici (3 heures et 1/2 de Luz), voyant le pic au Sud, j'en attaquai de l'Est à l'Ouest la pyramide aigüe et foudroyée, en traversant l'éternelle nappe de neige qui la blanchit au Nord, et qui se voit si bien de Lourdes. Cinq heures (en tout) me menèrent au sommet. La vue est magnifique, mais effrayante, et ces montagnes en ruines ne valent pas toute la peine qu'on se donne pour les vaincre en partant d'aussi bas que Luz ou St-Sauveur. Aussi est-ce de Cauterets, situé beaucoup plus haut, que l'on attaque presque toujours ces géants disloqués de granit, horribles chaos de blocs en équilibre, dont il suffit de détacher un seul pour en faire tomber mille, et peut-être s'ensevelir sous leurs ruines. Ces ascensions sont plus faciles *en plein hiver*, quand la neige couvre tous les « chaos ».

Je descendis au Sud, par *Barbe-de-Bouc* (2948 mètres),

et de là au Nord-Est, par le val de *Badet*, où la nuit me surprit. Quand je rentrai à Luz, il y avait douze grandes heures que j'en étais parti.

P.-S. — *Pour plus de détails, voir l'excellent « Guide de Cauteretz » qu'a publié M. Lequeutre.*

---

## Col de Culaous (2.670 mètres).

—o—

Au mois d'Août 1869, je partis de Cauterets par une de ces brûlantes et pures journées pyrénéennes, où il n'est pas possible de rester dans une ville, quand on voit autour d'elle des profils vaporeux de sapins et de pics. Magnétisé par la montagne, et fortifié par des courses incessantes, je remontai avec un guide la belle vallée de Lutour, où non seulement les neiges lointaines et les pelouses, mais le rocher lui-même et ses aiguilles les plus perfides, semblaient se velouter et s'amollir en buvant du soleil. A 2 heures de Cauterets (1 heure avant le lac d'Estoum), nous commençâmes à l'Est une rude montée sous les sapins, pour émerger au bout d'une heure dans une gorge nue comme le Soudan, presque sans eau, et pleine de blocs immenses. A gauche, le *Barbe de Bouc* attristait le ciel de sa flèche grise et rouge : à droite, le *pic de Culaous* (2,812 mètres), qui se voit de partout à Cauterets, au fond de la vallée de Lutour, montrait avec orgueil les lambeaux de neige qui cachaient ou rachetaient sa laideur. Nous passâmes deux cabanes abandonnées déjà; un peu plus loin, à gauche, une source avare; puis j'insistai (comme je voulais coucher à Gèdre) pour aller droit à un grand col très-caractéristique, qui s'évasait devant nous à l'Est, et au sujet duquel, aidé par ma boussole, je n'avais pas le

moindre doute : c'était certainement là le col de Culaous, et mon plus court chemin pour arriver à Gèdre. Je n'en démordis pas, bien que mon guide voulût me faire passer bien plus à gauche (N.-E.), presque sur la cime du Barbe de Bouc, d'où, disait-il, j'irais descendre à Gèdre. Heureusement je n'en fis rien; car c'est à St-Sauveur que je serais descendu, avec la nuit, et peut-être en morceaux.....

N'ayant plus besoin du guide, je le congédiai : une demi-heure après, je me trouvais sur le sommet du *col de Culaous* (2670 mètres). Comme je me félicitai alors de mon obstination ! le bassin de Gèdre était même plus à droite que je ne l'avais pensé ! quant à la vue, c'était assez insignifiant : on ne voyait que trois grands pics, le Néouvielle, le pic Long et le pic de la Munia; les hautes cimes de *Cestrède* cachant à droite le cirque de Gavarnie. C'est du col même de Culaous que s'élève d'un seul jet la flèche aride de Barbe de Bouc, si difficile par St-Sauveur, mais accessible en moins d'une heure d'ici (du côté sud), par un ravin de *rocaille* qui conduit à la cime. A droite du col, au sud, une demi-heure de marche facile vous placerait au sommet du pic de Culaous, d'où l'on verrait Cauterets.

Voici comment je descendis à Gèdre. Et remarquons d'abord la grande hauteur du col (2,670 mètres); en courant comme un lièvre, je mis trois heures et demie. En sortant de la neige, je trouvai un petit lac (*Nègre ?*), à 30 minutes du col; puis des *chaos* de blocs, vrais monstres de pierre; mais les pentes étaient douces. Un peu plus bas (1 heure du col), lac d'*Annarouye*, d'une transparence extraordinaire : on dirait de l'aigue-marine; même à dix mètres de profondeur on voit chaque pierre. Au sud du lac, promontoire gazonné d'où j'aperçois soudain les hauts sommets de Gavarnie, rougis par le soleil couchant, et à droite, comme un gouffre, le vallon ténébreux de *Cestrède*, avec son lac, aussi tranquille

que la Mer Morte. Le pic de la Munia s'empourpre du haut en bas : je me décide à y monter le lendemain. Je descends au midi, sur la rive gauche du torrent d'Annarouye (assez roide) : région perfide dans le brouillard. A une heure et demie du col de Culaous, deux cabanes, d'où à Gèdre, 2 heures. Je débouche, en passant le Gave sur un petit pont, à 1,500 mètres en aval de Gèdre, sur la grande route de Gavarnie, moins de huit heures après mon départ de Cauterets : mais c'est une forte journée. Si l'on s'arrête, il faut compter dix heures au moins.

---

---

## Gabiétou (3,033 mètres)

(SA PREMIÈRE ASCENSION.)



Le Gabiétou est cette cime double, fendue, qui domine au Midi le port de Gavarnie. Mais on ne peut y arriver directement du port. J'y suis monté très-facilement avec Céleste Passet, par le N.-E., en traversant le beau glacier si déchiré, qui le sépare de la cime du Taillon. Le bas de ce glacier, qui n'est pourtant pas étendu, est certainement une des plus grandes curiosités des Pyrénées, et n'est qu'à 2 heures 30' de Gavarnie. Il y a là des crevasses, des séracs et des aiguilles de glace, dont les Alpes seraient fières, et qu'on ne retrouve dans les Pyrénées qu'aux Gours-Blancs. Quelques-unes de ces grandes pyramides ont de 12 à 13 mètres de hauteur : il y a des vagues de glace plus hautes que celles de l'Océan ; et la couleur est d'un bleu fantastique. Je recommande ce lieu aux photographes.

Montant d'abord sur les rochers, à gauche de ce chaos (dont il s'échappe souvent des blocs de glace de plusieurs

tonnes), nous coupâmes le glacier à une certaine hauteur, où il devient uni, et débarquant sans peine sur les rochers très-effrités qui le bornent au Midi, nous arrivâmes par l'Est sur le sommet du Gabiétou (3,033 mètr.), en Septembre 1874. Ce qu'il y a de plus beau dans cette course, c'est moins la vue que le glacier.

En 1881, j'allai revoir, avec Madame et M. Packe, les grandes aiguilles de glace du *Gabiétou*, dont quelques-unes avaient au moins 25 mètres de hauteur, et dont le sombre azur faisait pâlir celui du ciel. Elles firent autant d'effet sur moi la seconde fois que la première.

Ces pyramides, ces vagues et ces crevasses, ces colosses bleus, tous penchés vers le nord, c'est-à-dire vers l'abîme, et fumant aux rayons d'un soleil hivernal: les bruits féroces qui accompagnent leur chute : et au-dessus de tout cela, l'impassibilité des pics austères qui voient si tranquillement du haut des nues ces chaos de glaçons qui s'écroulent, tout cet ensemble a quelque chose de si barbare et de si froid, que lorsqu'on y regarde longtemps, l'esprit se trouble, on ne sait plus si on est en Europe, et la pensée va se perdre dans le Nord, près des confins toujours glacés du monde, où l'océan lui-même se cristallise.

Et cependant, la base de ce glacier n'est qu'à trois heures de Gavarnie ! Il descend au niveau de 2,700 mètres. C'est une course sans danger, dont la première moitié peut se faire à cheval. Mais vers la fin, il faut veiller aux canonnades de pierres, car il en tombe à chaque instant.

En 1883, au commencement d'Août, je remontai avec Haurine à la Brèche de Roland : là, profitant d'un temps superbe, nous continuâmes notre course à l'Ouest, où nous fîmes, en Espagne, plus de trois kilomètres sans sortir de la neige. Traversant, au midi du Taillon, un col ouvert entre lui et le *Pic Rouge*, nous nous trouvâ-

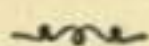
mes de l'autre côté, sur les névés sans fin de *Salarous*, d'où, montant au Nord-Ouest, j'arrivai par l'Espagne, et pour la seconde fois, sur la pointe Nord du *Gabiétou* (3033 mètres). On ne peut guère l'appeler un pic ; c'est une arête orientée du Nord-Est au Sud-Ouest ; mais à ses deux extrémités, elle se relève assez pour former deux sommets, dont un seul se laisse voir des environs de Gavarnie ; celui du Nord masque l'autre. Le *Gabiétou* a donc deux cîmes, dont la hauteur semble à peu près égale. Dans le doute cependant, et bien qu'il fût déjà cinq heures, je les gravis cette fois-ci toutes les deux, suivant ainsi la crête entière du *Gabiétou* d'un bout à l'autre (aucun danger). Sur le piton Sud-Ouest, nous trouvâmes une bouteille, avec la carte de MM. Brulle et Bazillac, et celle de Célestin Passet.

Poursuivis par la nuit, nous revînmes en une heure à la Brèche de Roland ; et 55 minutes après (la neige aidant), nous étions dans le Cirque !

---

## Taillon (3146 mètres)

(QUATRE ASCENSIONS)



Les Pyrénées possèdent trois pics de premier ordre, dont l'ascension est si facile, que je ne serais pas surpris de voir un jour se profiler sur leur sommet la silhouette d'un mulet ! Ce sont l'*Estats* (3140 mètres), entre l'Andorre et l'Ariège : le pic *Campbiel* (3175 mètres), à l'Est de Gèdre : et le *Taillon* (3146 mètres), à l'Ouest du cirque de Gavarnie.

Les paresseux et les vieillards devraient bénir ces trois superbes montagnes, d'un accès si facile, et d'où la vue est merveilleuse.

Ma première ascension du Taillon date de l'année 1868. Guide, Hippolyte Passet. Nous remontâmes du Nord au Sud le glacier du même nom, sans arriver à la Fausse-Brèche. Il nous fallut franchir sans corde (on n'en avait jamais alors.....) une large et très mauvaise crevasse, puis débarquant à droite, et non sans peine, sur des rochers pourris, nous arrivâmes une demi-heure après sur le sommet.

En 1874, je remontai sur le Taillon par l'Ouest, accompagné de Célestin Passet. Nous y passâmes directement du *Gabiétou* (3033 mètres), dont nous venions de faire la première ascension. Course charmante.

Sur le sommet, je vis cette fois (mais pas depuis), des cailloux bleus très singuliers. Ils se sont envolés!

Le hasard seul me fit faire, en 1883, ma troisième ascension du *Taillon* (3146 mètres). Ce n'était pas du tout mon but, n'étant monté à la Brèche de Roland (2804 mètres) que pour en bien examiner les environs, afin d'y faire creuser, au nom du Club Alpin (qui vota 2,000 fr. pour cela), un bon abri où l'on pourrait coucher dans l'ascension du Mont-Perdu, juste à moitié chemin entre Gavarnie et le sommet. Je ne vais pas infliger aux lecteurs de ce livre l'histoire complète de cet abri, achevé en trois semaines; je me bornerai à dire ici que le Club Alpin s'étant formellement opposé (pour des raisons d'ailleurs assez logiques), à toute invasion du territoire Espagnol, la mission qu'il m'avait fait l'honneur de me confier, en me laissant "carte blanche" pour tout le reste, se compliqua d'une assez grande difficulté. Je dus d'abord, à mon très vif regret, partagé par Schrader, renoncer à mon site favori, au Nord du lac glacé du Mont-Perdu, tout ce bassin se trouvant en Espagne (quelle vue nous perdions là!) : et du côté Français de ces montagnes, aucun travail n'était possible, les murailles trop rugueuses et trop dures d'Estaubé n'étant pas vulnérables. Si même on avait pu trouver, dans ces affreu-

ses et tristes parois, une surface assez lisse pour pouvoir y creuser un abri, comment y pénétrer ou en sortir pendant la nuit, sans se casser le cou? Déjà je me figurais des femmes et peut-être des enfants, des êtres confiants, inoffensifs et romanesques, sortant pour voir le clair de lune, et tombant tête première, grâce à moi, par dessus des abîmes. Ils ne me l'auraient jamais pardonné!... J'avais pensé au col de l'Astazou (Schrader aussi) : mais ses rochers sont détestables : ils sont poreux, friables, mous et feuilletés : on ne pourrait rien creuser là d'imperméable et de solide : puis le travail aurait été excessivement coûteux, à cause de la difficulté d'accès ; enfin, pour une raison ou l'autre, on ne passe plus par l'Astazou : c'est un itinéraire abandonné : on le redoute.

Je me décidai donc pour le versant Français de la Brèche de Roland, [que la nature a mise sur le chemin de tous les pics du Cirque de Gavarnie. Dès lors, tout alla vite. Ce fut le 15 juillet que j'y montai, accompagné de Célestin Passet et d'Etienne Theil, l'entrepreneur de mon abri sur le Vignemale. Quelques minutes suffirent pour nous mettre tous d'accord sur le meilleur emplacement à choisir, ce qui fut d'autant moins difficile qu'il n'y avait guère de choix..... L'abri devant se faire en France, et pas loin de la Brèche, il ne pouvait y avoir d'hésitation qu'entre les murailles de l'Ouest et celles de l'Est. La roche étant identiquement la même des deux côtés, c'est le soleil qui trancha la question. Comme il resta au moins une heure de plus à droite qu'à gauche, je fis creuser l'abri au bas de la muraille occidentale, exposée au *Nord-Est*, et à pic : elle a près de cent mètres de hauteur verticale.

C'est d'ailleurs un beau site : au premier plan, ondule une éblouissante et vaste colline de neige et de névés ; à l'horizon, se dresse une chaîne de pics pleine de grandeur ; enfin, pendant toute la saison des courses, on aura quelques heures de soleil le matin, et pour l'avoir



toute la journée, il suffira de traverser la Brèche. (Hauteur, 2,804 mètres). On brûle de l'autre côté.

Cette question là vidée, nous fîmes à l'Ouest l'ascension du *Taillon* (3146 mètres), dont la coupole neigeuse, aussi blanche qu'en hiver, était absolument irrésistible. Quelle fierté dans sa pose ! Quelle grâce et quelle noblesse dans ses contours ! C'est un charmeur que le *Taillon* !

Le lendemain matin, je signai avec Theil le " traité de la Brèche de Roland " ; le surlendemain, les ouvriers s'y installèrent, travaillèrent vaillamment nuit et jour, et trois semaines après, la grotte était finie ! Elle a dix-huit mètres cubes. Elle est munie d'une porte en tôle, peinte au minium, et bien meilleure (hélas !) et plus solide que la mienne du Vignemale, dont je renonce à raconter les infortunes : je me contente de pleurer sur son sort. Jamais une porte n'a eu tant de malheurs. Je l'ai trouvée deux fois moi-même ensevelie sous la neige, et une autre nuit, un Monsieur et son guide durent s'élaner à sa poursuite sur le glacier, où ils ne purent la rattraper qu'avec beaucoup de peine. Elle avait le vertige. Tout cela est bien triste. Qu'allons-nous devenir, si d'autres portes bien élevées suivent l'exemple de celle-ci (exemple malheureusement venu d'en haut), si elles se laissent enlever comme celle du Mont-Perdu, ou si elles sortent des gonds à tout propos ? Voilà déjà deux portes qui se conduisent bien mal.....

En 1887, je refis l'ascension du *Taillon* (4<sup>e</sup> fois), avec Henri Passet. Il me fascine plus que jamais.

---

## Brèche de Roland (2804 mètres)

---

Combien de fois, depuis trente ans, suis-je monté à la Brèche de Roland ? combien de fois y ai-je couché,

depuis la nuit fatale, épouvantable, que j'y passai en septembre 1858, sans vivres, perdu, harassé de fatigue et gelé, après une ascension au Mont-Perdu accomplie seul, et en partant de Luz ?

Je n'en sais rien ; je ne puis les compter. Mais j'ai un vif souvenir d'une certaine nuit que j'y passai en juin 1868, avec le brave, mais prudent Hippolyte, pour explorer, le lendemain matin, le versant nord du *Casque*, et le second gradin du cirque de Gavarnie, où jamais l'homme n'avait encore laissé sa trace, bien que depuis quelques années, on en ait fait trois ou quatre fois le tour complet.

Rarement on voit plus de poésie dans un coucher de soleil. Le versant nord des Pyrénées, couvert de tristesse et de neige, se voilait d'ombres, plutôt bleues que ténébreuses, et de froides brises gémissaient sur la glace, tandis qu'au sud les pics brûlés de l'Aragon et le sommet des précipices de la vallée d'Aras prenaient, au-dessus de la nuit montante, ces teintes de pourpre et d'écarlate qu'on peut, sans être poète, appeler célestes ; mais cela dura peu. La nuit fut froide, comme bien l'on pense (2804 mètres). Nous dormîmes cependant, la tête tout près d'un monceau de neige, Mont-Blanc en miniature, et ce qui nous éveilla souvent, ce fut peut-être un peu d'orgueil, à la pensée que nous avions le faite des Pyrénées pour lit. On pouvait voir, comme des fragments de fantômes, sous un mytérieux clair de lune, les blanches parois du *Casque*, quand le vent déchirait le brouillard en sifflant dans la Brèche. A six heures du matin, par un vrai froid d'hiver, nous redescendîmes au bas du glacier par le versant français, puis tournant subitement à l'est, nous allâmes nous asseoir au nord et au-dessous du glacier du *Casque*, en attendant que la brume se levât : car on ne voyait rien à vingt pas. A peine assis, nous entendîmes une, deux, puis trois et quatre affreuses détonations, enfin un roulement continu, le bruit d'un

fleuve de pierres et de glaçons, descendant sans qu'on put le voir, approchant, et retentissant comme le tonnerre. C'était un pan du glacier du Casque qui tombait droit sur nous en millions de fragments désagrégés sous l'effet du brouillard, qui change la glace en une espèce d'éponge. Mais que faire ? Ne pouvant fuir au milieu de tant de précipices, nous attendîmes, et quand les nuages fondirent, nous aperçûmes un boulet de glace qui venait de s'arrêter à moins de cent pas de nous. Ces chûtes de pierres et de neiges durcies forment un danger continu dans toute exploration du cirque : c'est l'épée de Damoclès qui tombe au moins vingt fois par jour. Aussi fûmes-nous pressés de dépasser la limite orientale de ce périlleux glacier, dont la tranche bleue, arrêtée perpendiculairement juste au bord du rocher sur nos têtes, nous menaçait d'un nouveau cataclysme. De l'autre côté de son méridien oriental, vinrent des dangers d'un autre genre. Cheminant à des angles de plus en plus scabreux, sur des cailloux roulants et des graviers gelés, il fallut prendre la hache pour faire des marches dans la terre même. On aurait pu se croire en Sibérie, où l'on fait dégeler le sol pour enterrer les morts. Entre les abîmes du cirque à gauche, et la menace des avalanches à droite, nous continuâmes ainsi une des promenades les plus émouvantes que l'on puisse faire dans les Pyrénées, atteignant enfin un point situé juste au milieu de la demi-circonférence du cirque, au bas d'un glacier noirci comme du charbon par les débris de toutes sortes qui tombent dessus. On aurait pu aller plus loin vers la cascade ; mais ne tenant nullement à nous casser ridiculement le cou, sans gloire, à la hauteur banale de 2400 mètres, nous battîmes en retraite, et nous allâmes nous consoler sur le Taillon.

A mes souvenirs de la Brèche de Roland j'associerai toujours aussi la nuit terrible du 15 août 1869. J'étais en compagnie de sir Henry Halford, chasseur hors ligne,

et des deux braves Passet (Hippolyte et Pierre) : il fit si froid (3° degrés au-dessous de zéro), que nos deux thermomètres furent soudés l'un à l'autre par la glace, comme les frères Siamois : il neigea même pendant une heure ; impossible cependant de ne pas éclater de rire, quand mon ami Halford, voulant sortir de son cercueil de pierres un peu trop bien fermé, ne put y parvenir, et ne réussit qu'à onduler convulsivement comme un serpent aux prises avec sa couverture. Mais nous étions bien graves et bien sérieux le lendemain matin, quand il fallut franchir la Brèche pour redescendre : car le vent de France soufflait avec une telle férocité, que les cailloux volaient, et nous faillîmes en faire autant. En 55 minutes nous arrivâmes au bas du cirque (1,000 mètres à l'heure). Rien ne réchauffe plus vite.

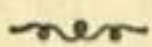
Mais que de nuits calmes et splendides j'ai passées là depuis ! Si quelquefois elles ont été bien dures, je n'hésite plus pourtant à dire que la Brèche de Roland me semble bien préférable au rocher de Gaulis, pour bivouaquer dans l'ascension du Mont-Perdu. D'abord, on est beaucoup plus haut (2804 m.), en sorte que l'ascension du lendemain est diminuée de 500 mètres. Ensuite, on est plus près de Gavarnie, et bien mieux abrité qu'à Gaulis, où l'on est inondé quand il pleut. Enfin, quel beau spectacle que celui du coucher du soleil à la Brèche de Roland ! On en jouit doublement quand on n'a pas à redescendre. C'est d'ailleurs un pays singulier, à toute heure, que l'Aragon et ses montagnes, quand on les voit dans leur ensemble et de si haut. C'est chauve comme l'Ethiopie.

Quel étrange paysage ! Tous ces sommets, que l'on domine, ont l'air de faire une plaine sans ombre, stérilisée par l'éternel soleil qui la calcine, tandis qu'il ne pénètre qu'une ou deux heures par jour dans les profondes crevasses qui la déchirent et y tracent des lignes noires. Une de ces « failles » est la vallée d'Arras, ou

d'Ordesa. Mais au midi, bien loin, ces masses calcaires, où prédomine la forme carrée, se précipitent sans doute verticalement sur les plaines véritables, comme une marche colossale d'escalier : et les seuls pics qui fassent vraiment saillie sur cet horizon jaune et plat, si africain par sa structure et son aspect, sont le fier *Mont-Perdu*, couvert de neige, et la pointe nue, mais orgueilleuse aussi du *Cotieilla*, perçant l'ardente vapeur du ciel d'Espagne, comme un énorme Vésuve éteint, ou le génie morose des sables.

---

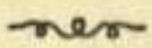
### Casque du Marboré (3006 mètres).



Pic facile, et qui n'offre de saillant que sa forme ; j'en dirai donc très-peu de chose. Sa forme est en effet excentrique, orgueilleuse et farouche : il a la tournure militaire, et du reste la nature affecte un peu le *militarisme* dans son dessin du Marboré. C'est un faible adversaire. Une fois au faite du Cirque, entre la *Tour* et le Casque, je pris à l'ouest la crête assez disloquée, mais parfaitement inébranlable et sûre, qui monte à celui-ci, et vingt minutes de facile escalade me placèrent sur la cime, où s'élève une tourelle. *Silene acaulis*. Guide, Hippolyte Passet (1868). — Les Espagnols appellent le Casque *Corral Ciego*.

---

### Les précipices de la cascade de Gavarnie.



C'est une course insensée, dont je ne fais mention que pour en détourner ceux qui voudraient la faire et qui tiennent à la vie. Je la fis seul, en 1872.

Mon but était de découvrir une voie nouvelle et plus directe, pour arriver de la *Baraque* du Cirque à l'origine de la cascade, en passant *au-dessous* de la ligne suivie, en Juillet 1866, par mon ami Frossard, et par moi-même en 1871. Quelle découverte, pensais-je, si désormais tous les touristes pouvaient dans une après-midi, et sans se tuer, aller toucher du doigt la source restée si longtemps mystérieuse d'une des plus hautes cascades du globe !

D'en bas, la chose n'avait pas l'air tout à fait folle. Aussi, quittant la route de l'*Astazou* à mi-chemin du port, et franchissant du nord au sud les *Rochers-Blancs*, je m'en allai à droite, en descendant un peu, pour traverser sur un facile pont de neige la turbulente cascade de l'*Astazou-Barane*. De là, je montai au S. O. en évitant une grêle de pierres que me lançait le Pic du Marboré, et j'arrivai à des pelouses redressées mais faciles, servant de base à une petite arête calcaire d'une blancheur remarquable, derrière laquelle j'entendais bruire la grande cascade. Déjà je me flattais d'être un nouveau Christophe-Colomb ! Comptant trouver au moins un marche-pied au midi de cette crête, qui me semblait toucher le lit de la cascade sur sa rive droite, j'escaladai vigoureusement des pentes de plus en plus à pic, et bientôt tout à fait alarmantes. Le brouillard m'enveloppa ; mais battre en retraite si près du but était plus fort que moi : je me sentais des ailes, j'étais magnétisé ; déjà mes pieds étaient pires qu'inutiles, ils me gênaient comme mon bâton, et je ne savais plus qu'en faire. Je me hissai avec les mains et le menton, et à plat ventre, dans un ravin vertigineux, tout hérissé de lames calcaires désagrégées, debout, mouvantes, et plongeant presque à pic sur les abîmes épouvantables du Cirque, où bondissaient à tout moment, en sifflant dans le vide et la brume, les pierres que détachaient mes mains. Jamais je n'ai passé sur des rochers aussi extravagants ; mais aussi, comment dire l'émotion et la joie qui me

firent un instant oublier tout le reste de la terre, quand j'aperçus, dans l'endroit le plus noir et le plus infernal de mon sauvage couloir, une petite fleur cramoisie, souriant là comme un ange tombé du paradis ? Elle frissonnait : elle était seule : je m'en épris à première vue, car je n'avais jamais compris toute la beauté d'une fleur, et aucune rose ne vaudra plus pour moi l'*androsace ciliata* des précipices de Gavarnie.

Enfin, je mis le pied sur l'arête diabolique, vraie lame de calcaire blanc, dont la paroi méridionale tombait verticalement, comme les tours de Notre-Dame, sur un ravin absolument impraticable creusé entre moi et la cascade. J'étais vaincu. Je l'entendais tonner à droite, tout près de moi, cette folle et prodigieuse cascade, mais sans la voir, et dominant d'environ deux cents mètres ses sources inabordables d'ici.

Le promontoire étrange et aérien où j'étais parvenu mérite pourtant un nom : je l'appelai donc *Brèche des Druides*, à cause de trois pierres blanches qui la couronnent, l'une faisant pont sur les deux autres, et formant un *dolmen*. Du reste, un peu plus haut, à gauche, on voit se reproduire le même échafaudage sur une plus grande échelle : des roches si fantastiques donnent le cauchemar. Je n'y reviendrai plus, tout en m'avouant vaincu. D'ailleurs, c'était là-haut le moindre de mes soucis, car je ne songeais plus qu'aux périls du retour : environné d'abîmes, dans le brouillard et seul, avec la nuit qui arrivait... la position était critique. Malheur à moi ! pensais-je ; mais il fallut partir.

A peine sorti du plus mauvais endroit, en étreignant chaque pierre comme un pauvre naufragé qui, pour ne pas sombrer, s'accroche à tout, je me perdis si complètement dans le brouillard, qu'il fallut à l'instant prendre mon parti de passer la nuit là, sans vivres et sans abri : tout valait mieux que d'errer au milieu du brouillard dans ce dédale de précipices. Bientôt pourtant j'entendis le

tonnerre d'une cascade : je n'en avais trouvé qu'une seule, à la montée, qui fit tant de tapage ; c'était celle de l'*Astazou-Barane*, que j'avais traversée le matin, et dont le pont de neige aurait sans doute gardé mes traces. . . . Quel bonheur que ce bruit ! Guidé par mes oreilles (car on ne voyait rien, tant la brume était noire), j'arrivai au torrent, je retrouvai le pont de neige providentiel, avec mes traces encore dessus, et une fois là, en tâtonnant un peu, je rejoignis les *Rochers-Blancs*, d'où j'arrivai sans trop de peine, mais à la nuit tombante, à la *baraque*.

Ce fut une course aussi rude qu'inutile, et c'est très-sérieusement que je me suis demandé depuis : Où l'homme ne passe-t-il pas ?

Ce « sauvetage » opéré par le bruit d'une cascade n'a sans doute l'air que d'un hasard heureux, qui ne prouve rien : je ne saurais dire pourtant combien de fois ce même hasard m'a servi et sauvé. Le fait est qu'en courant les montagnes, il faut tout observer : à cette condition-là, on se retrouve toujours. On peut se perdre dans une forêt, et il suffit de reconnaître un arbre pour se tirer d'affaire. Sur les côtes de la Manche, il y a des caboteurs qui n'ont pour se guider en mer que les ondulations de l'eau, dont ils connaissent la direction. Dans le brouillard, le lit connu du vent vaut souvent une boussole ; et les Indiens de l'Amérique, bien plus observateurs que nous, trouvent le nord sous un arbre, en mesurant l'épaisseur de l'écorce, généralement plus forte au nord qu'au sud.

N.-B. J'étais monté trop haut. C'est en restant plus bas, qu'en 1887, MM. Roger de Monts et Bazillac, guidés par Célestin Passet, passèrent presque horizontalement de l'origine de la cascade aux *Rochers-Blancs*, et firent le tour complet du Cirque par son premier étage.





---

## Montée au faite du cirque par le glacier de la cascade

---

Deux jours après mon ascension de 1871 au Mont-Perdu, je repris Célestin, et nous partîmes pour monter d'un seul jet, sans même nous arrêter, jusqu'au sommet du Cirque de Gavarnie, par les glaciers de la Cascade. En général, cette course est impossible ou périlleuse ; car dès la fin de juin, le glacier, crevassé, très en pente, dur et poli comme une longue dalle de porcelaine, devient impraticable, ou du moins il faudrait plusieurs heures pour faire cette escalade assez risquée, avec hache, cordes, etc. Et au printemps, les avalanches y tombent de l'est en cataractes. Pourtant, nous n'eûmes, en 1871, aucune difficulté, vu l'immense masse de neiges tombées l'hiver : la glace ne se montrait à nu nulle part, et nous n'eûmes d'autre mérite (nécessité d'ailleurs par l'heure très avancée) que de monter avec une prodigieuse rapidité, puisque, partis (par le *Paila*) après dix heures, nous rentrions avant 8 heures du soir, ne mettant pas une heure de la Brèche de Roland à Gavarnie.

On n'a pas oublié la relation scrupuleusement exacte, donnée il y a quelques années, dans le Bulletin de la Société Ramond, par mon ami Frossard, de sa promenade à la source de la chute. Jusque là, on ne court qu'un danger, mais souvent il est grave : c'est celui de trouver infranchissable, à la montée, la grande crevasse ouverte pendant l'été entre l'Astazou et la terre ferme, là où un promontoire calcaire, à stratifications presque verticales, s'avance majestueusement à l'ouest du pic du Marboré, en forme de crête de coq. Même cette année, cette crevasse existait (en juillet), et nous causa quelque embarras. Mais nous passâmes sur un fragment

de neige, et sans franchir la petite brèche *Passet*, ouverte plus haut et au midi, nous contournâmes la crête à droite, sur des corniches faciles, bien que poussières et fatigantes. De là, une pierre tomberait de mille mètres dans le Cirque !

La descente au midi de la crête est très roide, et dure une vingtaine de minutes ; mais elle est tout à fait sans danger. Ici, nous mimas le pied sur le *glacier de la Cascade*, pour ne plus le quitter.

A gauche, déjà de menaçantes crevasses commençaient à s'ouvrir sur le glacier énormément épais du Marboré, qui tombe de l'est à l'ouest dans l'autre, pour former avec lui un réservoir de glaces en forme d'Y. Ces glaces ont des centaines de mètres de profondeur. A droite aussi, elles étaient déchirées par quelques vilaines crevasses ; mais, au milieu, une neige superbe et dure formait une route, où nous passâmes comme des isards, allant, allant toujours : car il était deux heures, il faisait froid, et la grande ombre des nuages commençait à courir tristement sur la neige.

Comme tout est colossal, comme l'œil se trompe, et quel insecte que l'homme, dans ces palais de la nature ! Dix mille hommes se tiendraient certainement à leur aise sur ce glacier triangulaire d'où s'échappe la cascade ; le réservoir qu'il comble est un vrai cirque creusé dans les parois de l'autre... Et d'en bas, on dirait un ravin !

Cependant, les touristes, postés devant la porte de l'auberge Palasset, et prévenus que nous montions, nous virent très bien, et nous suivirent des yeux jusqu'au sommet du Cirque, pendant notre ascension sur le glacier.

Cette grande nappe blanche, qui, du village de Gavarnie, a l'air si roide et formidable, est cependant singulièrement facile, tant que la glace est recouverte de neige. Depuis la source de la cascade jusqu'au sommet, il y a une heure de marche. La pente moyenne de ce glacier atteint peut-être 50°. Mais, inégal et bosselé, il

moutonne, il ondule, se creuse et forme des vagues, en sorte qu'on s'arrêterait bien vite en cas de chute : on roulerait tout au plus de cent mètres. Or, je connais un membre de l'Alpine-Club, qui vit et grimpe encore, après une chute de six cents mètres sur le Mont-Blanc (M. Birbeck). En général, les chutes sont moins fatales qu'on ne le pense, du moins sur de la neige.

Les dernières pentes sont roides, sur le glacier de la cascade, et sur de la glace pure, elles seraient périlleuses. Il tombe aussi des pierres, et sur de la neige dure, la fuite est impossible.

Ainsi, nous arrivâmes (4 h. 30 de Gavarnie) au *Col de la Cascade*, où l'on nous vit encore très-bien du bas du Cirque, à cause sans doute de la pureté du ciel où nous nous profilions : car l'inverse fut impossible, les quinze ou vingt personnes groupées en bas devant l'auberge, ne formant pour nous autres qu'un misérable atôme. Nous essayâmes la portée de nos voix réunies : mais c'est en vain que nous vociférâmes sur tous les tons. Aucun son n'arriva ; un canon seul pourrait s'entendre à travers ces abîmes prodigieux.

Le lendemain, je partis seul pour le col du Vignemale et Cauterets.

---

## Le Pic du Marboré (3,253 mètres).



C'est le point culminant du Cirque de Gavarnie. D'ailleurs on le devine en le voyant de ce village ; il monte si haut qu'il semble appartenir à un autre monde, où le soleil a perdu sa puissance.

Le bleu glacial et sombre de ses immenses parois, la transparence et la clarté de l'air où resplendit la neige immaculée qui les couronne, ont quelque chose de bo-

réal, qui gèle le spectateur au plus fort de l'été. Il croit sentir et voir l'hiver.....

Pendant combien d'années j'ai contemplé ce môle énorme avec envie, je pourrais dire avec amour, lorsque j'étais encore trop jeune pour essayer de le gravir ! J'aurais voulu accélérer la marche du temps ! Mais on se guérit vite de la jeunesse, et le 24 septembre 1865, je déposai ma carte sur le sommet, guidé par Hippolyte Passet, frère de Laurent, l'explorateur par excellence du Cirque de Gavarnie.

En elle-même, l'ascension est facile. Seulement, il s'agissait de trouver le chemin.

Au lieu de perdre une heure à descendre au Sud-Est de la Brèche de Roland vers *Gaulis*, et deux autres heures à remonter ensuite au Nord, nous montâmes au Nord-Est, vers le *Casque*, sur la neige, puis à l'Est, passant sur une corniche large et facile au Midi de la *Tour* (3,018 mètres) pour déboucher ensuite sur le sommet du Cirque de Gavarnie au *Col de la Cascade* (2,938 mètres), entre la *Tour* et trois pointes très-élevées, vaguement appelées les « *Pics de la Cascade* ». (En 1877, j'ai gravi, avec Célestin, la plus occidentale de ces trois pointes (3,118 mètres), après une nuit glaciale passée à 3,000 mètres, et en plein air.)

On est vraiment saisi d'effroi, quand d'un seul bond, le regard tombe du haut de cette terrasse sublime, au bas du Cirque, à 1,200 mètres de profondeur ! Les sources elles-mêmes de cette fameuse cascade, dont le berceau est un glacier collé aux flancs d'un précipice à 2,200 mètres d'altitude, semblent reléguées aux régions les plus basses : l'hôtel du Cirque a l'air d'un caillou gris, et on éprouve autant le sentiment du vide que si on regardait la terre du haut des astres. On croit voler.

Ici nous dûmes adieu au Cirque, que nous perdîmes de vue, en contournant de l'Ouest à l'Est le versant espagnol des trois grands « *Pics de la Cascade* ». Nous

traversâmes une espèce de glacier sans crevasses, à pentes fort douces, puis nous montâmes graduellement vers le Nord, sur un sol très-étrange, raviné, fauve et jaune, mais moucheté de neige, qui lui donnait tout l'air d'une peau de léopard.

Six heures de marche, de Gavarnie, nous mirent sur le sommet du Pic du Marboré, qui par le fait, n'est pas un pic, mais un plateau de cailloux et de neige, si grand, si uni et si ferme, que l'on pourrait s'y promener en voiture, à 3,253 mètres au-dessus du niveau de la mer ! C'est une espèce de Champ de Mars : 20,000 hommes y tiendraient facilement.

A mon avis, le Pic du Marboré et le Posets sont les plus beaux observatoires des Pyrénées.

S'appuyant au S.-E. contre les murs du *Cylindre*, il forme à l'ouest un des plus grands précipices de l'Europe : car à ses pieds le gave naissant s'échappe du Cirque de Gavarnie à une hauteur de moins de 1,600 mètres : or le sommet du pic étant à 3,253, la différence est d'à peu près 1,700 mètres, qu'une pierre ne mettrait pas deux minutes à franchir, même en ne quittant pas le sol, et en tombant par bonds de rochers en rochers. Mais elle serait sans doute pulvérisée ou volatilisée bien avant d'arriver.

Au bord de cet abîme, en vue de Gavarnie, j'ai construit une tourelle de 4 pieds de hauteur ; mais elle est invisible du village ; on ne peut voir d'en bas que les objets ayant au moins trois mètres d'élévation, et même alors, ils semblent microscopiques.

Il n'y avait guère que dix minutes que nous jouissions de notre victoire sur le sommet du pic (où il n'y a pas le moindre abri) lorsqu'un assourdissant coup de tonnerre partit à nos côtés. C'est la plus forte détonation dont j'aie gardé le souvenir. Puis elle était tellement inattendue, subite, étrange, rien dans l'aspect du ciel ne l'ayant annoncée, que nous pâlîmes tous deux, et quant

à moi, je m'allongeai par terre, pour ne pas attirer l'attention de la foudre.... Mais heureusement, le second coup partit fort loin ; ce mystérieux orage passa comme il était venu, et tout-à-coup, il se mit à neiger violemment ! Ces bizarreries ne paraissant m'annoncer rien de bon, je consultai mon thermomètre, qui marquait 9° (24 sept.), et je partis immédiatement. A la fin de septembre, il est dangereux de s'attarder à de pareilles hauteurs, et bien m'en prit de fuir, car en quelques minutes, le temps devint tout-à-fait alarmant. L'air se mit à gémir, et la neige à siffler..... Il y a quelque chose de douloureux, d'inconsolable, dans ces grandes brises de la montagne à l'entrée de l'hiver, quelque chose des régions désolées d'où elles viennent. Elles mettent de l'agonie dans l'air. Mais je les aime pourtant, et dans ma fuite derrière le Cirque de Gavarnie, je m'arrêtais souvent pour méditer, autant que me le permettaient d'immenses flocons de neige, aussi fougueux, aussi massifs que ceux des mers polaires. Le *Mont-Perdu*, comme un géant livide et mort, apparaissait encore à l'Est dans les bourrasques, projetant sa blancheur sur des nuages violacés..... L'hiver se déchainait.....

Oubliant l'heure, nous n'arrivâmes à Gavarnie qu'à la lueur des éclairs, qui rendaient la nuit rouge.....

N. B. — Voir le « Guide de Barèges » par A. Lequeutre, qui connaît mieux cette montagne que personne.

Je fus peut-être précédé sur ce pic, (comme je le fus sur le Pic Long), par le Duc de Nemours. Car de la cime qu'il atteignit au haut du Cirque, il dominait les sources de la Cascade : ce qui prouve, en tout cas, que ce n'était pas le *Cylindre*. (Voir la seconde partie : « *Pyénées Espagnoles.* »)

Quinze ans après (1880), une belle et calme soirée d'août me retrouva au coucher du soleil, sur le sommet du *pic du Marboré* (3253 mètres), spectacle de la der-

nière magnificence. Tandis que la lumière agonisante du jour empourprait tristement la plaine aride de neige et de cailloux qui forme le faite de cette étrange montagne, elle éclairait d'un rouge terrible les abîmes gigantesques qui regardent Gavarnie. Le reste du monde était déjà plongé dans une nuit bleue, semblable à celle qui règne au fond de l'Océan. En Espagne, où soufflait le simoun, les nuages avaient encore la fièvre; ils étaient pleins d'éclairs, et leurs sommets ressemblaient à des flammes. Enfin à l'Est, sur les glaciers livides et taciturnes du Mont-Perdu, montait gravement le deuil immense des nuits. Température, = 3° centigrades.

Quand le soleil eut disparu, je fis en frissonnant un bouquet d'*androsaces ciliatas*, qui formaient jusque dans la neige de petites îles de fleurs : puis une glissade d'un kilomètre au Sud, sur des neiges azurées, nous mit en vingt minutes devant la porte de la *cabane du Mont-Perdu*, où je passai la nuit avec Haurine et Pierre Pujo, à près de 3000 mètres. (*Hutchinsia Alpina.*)

---

## Pic d'Astazou (3,024 mètres).

(SA PREMIÈRE ASCENSION.)

Il y a des créatures glaciales et dédaigneuses, qui ont pourtant le don d'inspirer des passions éternelles. Leur charme est difficile à définir. Est-ce leur beauté, l'harmonie de leurs lignes, la poésie de leurs allures, leur dédain même et leur silence, qui nous attirent au lieu de nous décourager et de nous refroidir? Qui sait? Le don ou l'art de plaire échappent au raisonnement : l'admiration s'impose, et ne s'analyse guère. Nous ne pouvons que constater le fait.

Mais ce qu'il y a de plus étrange, c'est qu'il en soit de

même des choses inanimées. Nous aimons tous les “ belles horreurs ”, et l'âme humaine, quelque tendre qu'elle puisse être, a un secret penchant pour ce qu'il y a de plus terrible et de plus triste dans la nature. Les grandes montagnes couvertes de glace, les délires de la mer, ont passionné tant d'hommes, et même de femmes, que si la vie sauvage était à la portée de tout le monde, il est permis de croire qu'on y trouverait des séductions irrésistibles. On est souvent civilisé par habitude et par devoir, plutôt que par nature. Ecoutez Lamartine. Comme il avait raison, quand il s'est écrié :

“ Objets inanimés, avez-vous donc une âme,  
“ Qui s'attache à notre âme, et la force d'aimer? ”

Depuis un siècle, ce sont surtout les hautes montagnes, qui ont le don d'inspirer les poètes, de consoler les misanthropes, et d'attirer à elles non-seulement les rêveurs, mais les athlètes et les savants, en un mot, tous les hommes qui ont encore au fond du cœur l'amour de la nature. Elles jouent un rôle psychologique presque aussi important que leur rôle politique. Nous parlons d'elles comme d'ennemies à vaincre : mais elles ont beau nous menacer, nous faire souffrir et se venger de nos victoires, nous leur pardonnons tout, et nous leur sommes toujours fidèles. C'est une étrange passion, que rien ne peut jamais éteindre. Le marin se fatigue à la longue de la mer, et une navigation de quelques mois suffit toujours pour le faire soupirer après la vue du moindre lambeau de terre, ne fût-ce qu'une île déserte peuplée de cannibales. Mais il n'en est jamais ainsi des montagnes, et des vrais Alpinistes, dont au contraire l'âme s'assombrit et se désole, quand ils descendent des nues et des neiges éternelles, pour rentrer dans la foule et la captivité. Il est facile d'être fidèle aux montagnes, et quant à moi, après 28 étés passés à parcourir les Pyrénées, à en faire ma maison et mon lit, c'est sans affec-



tation et sans profanation que je puis appliquer le mot sacré d' " amour ", à la tendresse qu'elles m'inspireront toujours.

Ce privilège de la fascination, les Pyrénées centrales, près de Luchon, l'ont au suprême degré. Les Pyrénées occidentales n'ont rien de comparable à ces géants funèbres et silencieux de granit et de glace, qui se hérissent entre le Port d'Oo et la vallée du Lys, dans une immensité de neiges resplendissantes et d'*Ice-bergs* ; dominant de 4 ou 500 mètres des lacs céruléens qui ne dégèlent presque jamais, et semblent atteindre les belles et froides régions du ciel où la sérénité est éternelle. Ils sont si blancs qu'on les voit même pendant la nuit, et de très loin, par un temps clair ; la lune leur donne alors l'air de fantômes.

Que de fois j'ai erré, souvent seul, dans ces vastes champs de glace, dont mon ami Charles Packe fut le Christophe Colomb, car il fut le premier (il y a près de trente ans) à en faire une sérieuse et scientifique exploration. Il y cherchait des fleurs... mais elles doivent y être aussi rares qu'au Spitzberg ! Moi, simple touriste, c'est pour chercher des émotions, qu'il y a déjà un quart de siècle, je commençai à parcourir ces solitudes neigeuses et libres où m'ont ramené bien des étés, et où, en 1879, je remontai encore avec l'ardeur et le bonheur d'un amoureux toujours fidèle, pour m'y régénérer dans les pures voluptés du désert. J'aime tant la neige quand on n'y a pas froid, et qu'elle rutille au soleil de juillet ! C'est le plus bel emblème de l'innocence, car sa blancheur reflète le bleu du ciel.

Mais comme il n'est pas sage d'attaquer tout à coup de grandes cimes après s'être amolli pendant huit ou dix mois dans l'indolence, je commençai par m' " entraîner ", en gravissant un pic dont j'étais sûr de pouvoir redescendre le même jour. J'allai, le 21 juillet, à Gavarnie. Il n'avait pas fait beau depuis longtemps : mais vers la

nouvelle lune, tout changea subitement. Le soleil tout puissant du midi s'étant levé dans un azur splendide, noya bientôt dans une lumière torride le ciel et les montagnes ; les glaciers avaient l'air de fumer, et sous la fine poussière de neige que la brise matinale agitait sur les crêtes, la glace illuminée par le soleil semblait incandescente comme du métal chauffé à mille degrés. On y voyait vibrer des lueurs étranges. Tout promettait une journée magnifique.

L'hiver ayant été extrêmement long et rigoureux, le niveau inférieur de la neige était encore très bas : au Nord, elle descendait encore presque partout à 2,000 mètres, le 21 juillet. Jamais on n'avait vu les Pyrénées si blanches en cette saison, et je puis dire, si belles. Même les montagnes moyennes étaient encore tatouées de neiges, et couvertes des stigmates de l'hiver.

Charles Packe étant parti pour une chasse à l'isard, je m'assurai de Célestin Passet, avec lequel j'escaladai d'abord le *pic* Occidental de l'*Astazou* (3,024 mètres), qui termine au Nord-Est le cirque de Gavarnie. Les dernières pentes du pic lui-même, qui forme une sorte de dôme, sont très faciles : mais la montée du *col* de l'*Astazou* ne l'est jamais. Après les *Rochers-Blancs*, on trouve successivement trois grands escarpements, trois espèces de murailles presque à pic, séparées par des neiges et des glaces éternelles, dont les pentes, ça et là, sont assez alarmantes, du moins lorsqu'elles sont dures. Or, comme elles regardent l'Ouest, le soleil ne peut guère y toucher avant neuf ou dix heures, et tant qu'ils sont à l'ombre, ces longs talus neigeux, qui se redressent beaucoup au contact des rochers, ne pourraient se gravir sans une hache, car il y gèle presque toutes les nuits. Du moins, il faut toujours en être muni, et elle nous fut excessivement utile, pour ne pas dire indispensable.

De ces trois grandes falaises qu'il faut franchir de toute nécessité pour arriver au col de l'*Astazou* (car

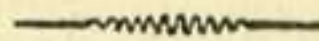
elles en barrent complètement le chemin, et il n'y en a pas d'autre....), la première est facile : la seconde l'est moins, et la troisième ne l'est jamais. Il y a même des années où à la fin d'un été très-ardent, elle peut devenir inabordable, alors que la fusion et le retrait des glaces ouvrent à ses pieds un gouffre infranchissable, autrement dit un *bergschrand* large de plusieurs mètres. La course de l'Astazou (par Gavarnie) n'est pas toujours possible. Cette falaise est du reste de beaucoup la plus abrupte et la plus haute des trois. Elle a au moins quarante mètres de hauteur. Mais aussitôt qu'on l'a escaladée, les pentes deviennent très-douces, et on arrive en un quart d'heure, sans la moindre peine, au *col de l'Astazou* (3,000 m.). De tout ceci, la morale à tirer, c'est qu'il ne faut jamais s'aventurer dans ce dédale de précipices sans un excellent guide, même par le temps le plus serein. Dans le brouillard, le meilleur guide du monde risquerait fort de s'y perdre. Aussi cette ascension devient depuis quelques années de plus en plus impopulaire : on la fait très-rarement.

Mais comme j'avais et le beau temps et Célestin Passet, je n'eus cette fois aucune difficulté sérieuse. Montant à gauche (au Nord) du col, une promenade de vingt minutes nous mit sur le sommet du *pic Occidental de l'Astazou* (3024 m.) qui, par le Sud, a l'apparence modeste d'une colline de cailloux et neige. Mais au Nord, quels abîmes ! Et comme les précipices calcaires sont toujours lisses et formidables !

C'est par un effrayant couloir creusé dans ces abîmes, que mon jeune ami Swan escalada avec Henri Passet, en 1885, les pics de l'Astazou. C'est un immense casse-cou.

Les pierres qui tombent par là sont non-seulement pulvérisés en un instant, mais presque anéanties, et les plus gros rochers deviennent des nuages : c'est à l'état gazeux qu'ils arrivent aux glaciers du *Paila*, qui brillent au Nord des pics de l'Astazou, à 800 mètres plus bas. Je

dis " des " pics, parce qu'en effet il y en a deux (voir la carte admirable de Schrader). Celui où nous étions est dominé à l'Est, de quelques mètres, par le pic Oriental (3080 m.) : mais il était trop tard pour y monter. Du reste la vue doit être la même. Je m'avançai seulement assez pour m'assurer que la longue crête qui les unit est partout praticable, et puis je me livrai indolemment à la contemplation du magnifique et lumineux panorama qui m'entourait. Au midi, se dressaient les coupoles, les précipices de marbre, et les terrasses étincelantes du monde neigeux et azuré qui, du Taillon (3,146 m.) au Mont-Perdu, conserve une altitude moyenne de plus de 3,000 mètres. Entre lui et moi, fuyait à l'Est la " mer de glace " du Mont-Perdu, comme un vallon de la Patagonie, éclairé par les lueurs ineffables des tropiques. J'étais ébloui, et comme halluciné par l'éclat de la neige, et la splendeur inouïe du ciel. Au second plan, dans le fond des vallées, je voyais onduler les forêts veloutées et brûlantes de Bielsa. Plus loin, autour du Cotieilla, se déroulaient dans la vapeur les horizons décolorés de l'Aragon, déserts montueux et aussi fauves que les collines poudreuses de l'Arabie Pétrée. Enfin dans un lointain encore plus vague et plus ardent, l'œil ne distinguait plus la terre du ciel. Au Nord-Est, on voyait Gavarnie. Je ne parle ni du Nord ni de l'Est, où se dressait une vraie forêt de pics, presque tous neigeux. Mais je voudrais en avoir assez dit pour persuader à ceux qui vont au Mont-Perdu par le col d'Astazou, d'aller passer quelques minutes sur le pic de ce nom, car il mérite assurément une digression d'une heure.



---

## Le Piméné (2803 mètres) <sup>(1)</sup>

---



On ne saurait imaginer une plus belle vue que celle du Piméné, surtout au Sud, où mille hectares de neiges et de glaces éternelles resplendissent en fumant dans les nues aux rayons du soleil.

Aussi l'illustre Ramond a-t-il chanté le Piméné dans une page immortelle.

Mon vénérable ami, M. Frossard, pasteur à Bagnères-de-Bigorre, et Président d'une Société dont je m'honore d'être un des fondateurs, la Société Ramond, a aussi consacré quelques pages émouvantes, (dans le Bulletin d'avril 1878) au poétique récit de sa première ascension à ce pic, 57 ans auparavant !

Si, à propos de cette montagne, j'ose après eux parler un peu de moi, c'est parce que la première fois que j'y montai, il y a déjà plus de trente ans, je ne pris pas la voie exclusivement suivie depuis. Parti de Gèdre avec Rondo, dont le grand-père fut le guide de Ramond, c'est par le Nord que je gravis alors le Piméné, en traversant du Nord au Sud les pâturages du Coumélie, et en escadant, à gauche du pic, une *raillère* accablante. Ce couloir de cailloux nous mena à une brèche au N. E. du sommet, qu'une dernière demi heure de montée au S. O. nous suffit pour atteindre.

C'est aujourd'hui par l'Ouest, et en partant de Gavarnie, que tout le monde fait l'ascension du Piméné. On a raison : c'est plus court, plus facile, et un cheval peut arriver par là à une heure du sommet. Mais pourquoi pas descendre au Nord par Gèdre, ne fût-ce que pour y

(1) Voir l'admirable panorama de M. Franz Schrader. A mon avis, sa carte du Mont-Perdu au 40 millième, et ce panorama, sont ses chefs-d'œuvre, ce qu'il a fait de plus complet. C'est assez grand pour contenir tous les détails utiles, sans jamais sacrifier la clarté.

voir M. Bordères, que tous les botanistes du monde connaissent au moins de nom, et désireraient connaître personnellement? Il est glorieux d'être le fils de ses œuvres, et de toujours rester modeste!

On peut aussi descendre du Piméné par l'E. N. E., et le bas du vallon d'*Estaubé*, d'où en tournant à l'Est, on arrive à *Héas* (1547 mètres), riant hameau célèbre par son église, qui a l'air d'une oasis au milieu d'un désert, et associé plus que jamais au nom du Bayard des montagnes, le brave, honnête et malheureux Chapelle, tué à la chasse il y a quelques années, près des glaciers de la *Munia*, après avoir passé un demi-siècle à y braver impunément la mort par tous les temps et seul, à la poursuite des isards et des aigles. Jamais je n'oublierai cet homme si sympathique, ni les courses folles qu'il m'a fait faire. Il était d'une bravoure téméraire, et il avait autant de cœur que de courage et de virilité. Toujours heureux, et innocent comme un enfant, il était l'idéal de l'homme de la montagne. Son fils tient aujourd'hui un bon hôtel (*de la Munia*) tout près de la chapelle, à côté de laquelle il ne faut pas manquer d'aller serrer la main aux missionnaires qui font si gracieusement pendant l'été les honneurs des montagnes et de leur presbytère. Ils semblent avoir trouvé au fond des solitudes pyrénéennes le secret du bonheur.. N'auraient-ils pas raison?..... On le dirait : car le bonheur est contagieux, et ils le communiquent à tout le monde.

Presque tous les ans, depuis quinze ans, je monte au Piméné.

---

## Le Pic Long (3,194 mètres).

---

Le nom est bien choisi !... C'est un des rares sommets de premier ordre qui se laissent voir de Pau, d'où il a

l'air d'un buste posé sur un piédestal bleu de hautes montagnes, avec une tête conique, et des épaules d'une éclatante blancheur. Mais où on l'aperçoit le mieux, c'est en se retournant au 2<sup>me</sup> kilom. entre Gèdre et Gavarnie.

La pointe extrême du pic est assez difficile, mais le reste est seulement fatigant.

On connaissait une ascension avant la mienne : c'est celle de Monseigneur le duc de Nemours (en 1846), guidé par Marc Sesquet, de Gèdre ; et c'est avec ce même excellent guide que, 19 ans après (1865), j'accomplis la seconde ascension du Pic Long.

Sesquet avait 68 ans, quand il m'accompagna avec son fils, preuve étonnante de la puissance de l'habitude ; comment comprendre qu'elle puisse à un tel point remplacer la jeunesse ? Etant pressés, nous fîmes la course, aller et venir de Gèdre, en 7 heures 1/2, et le même soir j'allai coucher à Gavarnie.

Voici la route que nous suivîmes. Partant à l'Est, dans la gorge de *Cambiel*, nous arrivâmes en 1 heure 1/2 aux cabanes du même nom (1,706 mètres). Deux heures après, montant toujours à gauche (Nord-Est) sur des gazons de plus en plus pierreux et roides, nous franchîmes, par un temps très-brumeux, la *Hourquette de Badet* (2,900 m. ?), derrière laquelle s'étend un âpre bassin d'ardoises, où croupit tristement une mare presque toujours glacée. On est comme au sommet du monde, mais dans un creux, et la vue est bornée.

Laissant alors le petit lac à droite, et montant au Nord-Ouest, nous attaquâmes en inclinant à l'Ouest, le glacier Oriental du Pic Long, nous dirigeant vers l'étroite brèche qui s'ouvre à gauche du pic. Les pentes d'abord très-douces, se redressèrent bientôt beaucoup, mais aussi les crevasses disparurent, ce dont je fus bien aise, car je n'avais pas pris de corde, ne sachant pas alors qu'il y eût de vrais glaciers loin de la ligne de faite des Pyrénées. Le Pic Long en a deux, l'un au Nord et au pied d'un abîme " impossible " ; l'autre à l'Est.

Avant d'atteindre la petite brèche, nous dûmes tailler à coups de hache quelques pas dans la glace. Il y eut ensuite quelques difficultés pour en sortir, mais pas sérieuses. Ce ne fut qu'à partir de la brèche, que l'escalade devint très-émouvante. Tournant à droite (au N.-N.-O.), nous nous hissâmes avec les mains et presque à pic, sur des cailloux qui filaient sous nos pieds comme de l'eau, dans l'abîme. C'est le seul mauvais pas, mais une glissade serait mortelle.....

En 4 heures 15 de Gèdre, nous étions sur la cime granitique du Pic Long (20 septembre). Température : 14° à l'ombre. Malheureusement, je ne fus pas récompensé de mes efforts, car le brouillard couvrait la moitié de la chaîne. Un seul rayon de soleil perçait encore les nuages. Tombant sur le petit lac *Tourat*, il le faisait reluire au Nord, au fond d'un précipice épouvantable de 700 mètres ! Tout le reste était noir, et ressemblait à Londres.

Pour varier mes plaisirs, je fis à l'Ouest une descente hasardeuse, mais justifiée par le succès. Revenu à la brèche (S.-S.-E. du sommet), je me laissai partir dans une espèce de précipice, couvert de cailloux rouges, sur des pentes que j'estime à 60°. Pour éviter une chute qui m'aurait démembré et réduit en poussière, j'essayai de décrire des zig-zags, mais je fus entraîné par les pierres comme par une avalanche : il fallait bien les suivre, n'importe où elles allaient. A ces hauteurs, et surtout à ces angles, le déplacement du moindre cailloux en fait partir tout un hectare. Je ne crois pas qu'on puisse jamais monter par là : mais enseveli jusqu'aux chevilles dans des cascades de pierres, je n'eus qu'à me laisser aller, pour arriver en bas dans un vacarme épouvantable, entraînant tout sur mon passage. C'était une cataracte. Il me fallut pourtant une heure pour m'abaisser ainsi de 600 mètres à l'O.-S.-O. du pic. Là je trouvai deux flaques de neige, où je fis vœu, avec le fils Sesquet, de ne jamais conseiller à personne cette folie de jeunesse.



---

## Hourquette Badet, lac d'Orrédon et Néouvielle (3092 mètres).

---

Londres est peut-être la ville la plus sociable du monde : je serais bien ingrat de penser le contraire. Cependant, quatre longs mois passés dans ses brouillards multicolores m'avaient tant fait regretter le soleil, qu'en désespoir de cause, je m'élançai à toute vapeur, le 2 septembre 1873, vers Pau, les Pyrénées et Gavarnie.

Septembre!..... C'est un peu tard, même dans cette latitude, pour coucher sur les pics dans un sac! Les nuits sont déjà longues et froides, et tout annonce l'agonie de l'été. En remontant la gorge sauvage et mélodieuse de Luz, où l'hiver arrivait à grands pas, et que dorait déjà la lumière attristée de l'automne, je rencontrai de longs troupeaux descendant des montagnes : ils avaient l'air de fuir, et le tintement de leurs clochettes était lugubre : tous les ruisseaux emportaient des feuilles mortes ; enfin le vent du nord semblait me dire d'une voix morose : " Il est trop tard : allez-vous en. " Pourtant septembre a de beaux jours, et mes chères Pyrénées me réservaient encore leurs splendeurs habituelles.

Je commençai par redescendre de Gavarnie à Gèdre, avec des vivres, mon sac en peaux d'agneau, et Célestin Passet. Notre ciel était sans nuages, mais d'après Célestin, le brouillard devait être dans la plaine, parce que, disait-il, l'air était plein de fortes émanations de buis, que l'on sent à plusieurs kilomètres pour peu qu'il soit humide..... Et Célestin avait raison. A peine entrés à l'Est, dans la gorge désolée de Cambiel, nous vîmes de menaçants brouillards accourir de la plaine, enve-

lopper les vallées, puis les pics, si bien qu'au bout d'une heure, tout était envahi et en deuil, et le temps sérieusement compromis.

A *Saucet*, groupe de cabanes déjà abandonnées par les bergers (1,960 mètres), il fallut s'arrêter, et passer là les trois quarts d'une journée et une nuit, dans un brouillard intense, sans bois, n'ayant pour tuer l'ennui et réchauffer nos membres glacés, que la ressource d'aller chercher partout, et d'arracher à ces montagnes, déjà bien assez nues, les rares rhododendrons, dont les fleurs rouges forment en été leur seule parure, et dont les touffes mouillées étaient notre seul espoir pour faire du feu pendant seize heures. Ces longs arrêts forcés dans les montagnes démoralisent toujours : dans un brouillard impénétrable, ils sont une véritable tribulation. Un instant, cependant, nous eûmes l'idée de continuer : ces brumes immenses crevèrent au nord, la pluie cessa, et j'aperçus vaguement les abîmes rouges et formidables par où j'avais jadis opéré ma descente du Pic Long.... Mais aussitôt tout rentra dans la nuit, l'illusion disparut comme un rêve, la neige vint battre la pauvre cabane, et nous nous résignâmes à y rester, dans la bourrasque, sous un linceul de brume et d'ombres, jusqu'au lendemain matin. La nuit dura onze heures...

Le lendemain, l'aurore fut magnifique. Laissant alors à l'Est le large col de Cambiel, nous gravimes au Nord-Est les pentes raides et stériles qui aboutissent à la brèche de Badet, une des plus hautes des Pyrénées. Blanchie pendant la nuit comme en plein février, et profilant sa crête neigeuse sur un azur superbe, elle fit bien vite renaître en moi ces fortes et innocentes passions que le séjour des capitales peut assoupir ou émousser, mais que la vue d'un pic neigeux, sans trace humaine et couvert de soleil, ressuscite à l'instant chez l'homme qui s'est une fois épris de la nature. Dans un milieu si pur, que nous manque-t-il, excepté ceux que

nous aimons ? Et comment regretter la vie civilisée, quand on se trouve si bien sans elle ?

Quelque chose d'admirable vint bientôt mettre le comble à ma joie. Juste à l'entrée des neiges nouvelles, le sol étincelait, comme si tous les diamants et les rubis de l'Inde étaient tombés dessus en pluie brillante. A chaque brin d'herbe pendaient des gouttes parfaitement rondes, où se jouaient tour à tour en tremblant, toutes les couleurs du prisme, suivant la direction et la force de la brise, et l'angle où on les regardait. L'herbe avait l'air en feu, ou pleine d'étoiles et de lueurs électriques, et faisait mal aux yeux. Jamais assurément les rosées de la plaine n'ont une scintillation si merveilleuse, et il me semble que les gouttes d'eau elles-mêmes se transfigurent sur les montagnes.

Après une rude montée au N. N. E., nous nous trouvâmes en bas de deux ravins très raides et rocailleux, celui de droite menant au sommet du *Cambiel* (3,175 mètres), celui de gauche montant au Nord, à la Hourquette Badet. En 20 minutes (1 heure 1/2 de Saoucet) nous atteignîmes la crête, élevée de près de 3,000 mètres, qui unit le Badet au Cambiel. Elle a au moins un kilomètre de long. Au Nord, la neige, épaisse de plus d'un pied, allait à perte de vue ; mais devant nous, à 200 m. plus bas, les eaux noires de l'étang du Pic-Long, à moitié gelées, et n'ayant d'autre rivage que la neige, semblaient un trou maudit, plutôt qu'un lac. Passant à droite, en appuyant beaucoup à l'Est, nous laissâmes assez loin sur la gauche le glacier onduleux du Pic-Long, alors tellement couvert de neige, vieille ou nouvelle, qu'une femme ou un enfant l'eussent traversé sans peine, et nous ne commençâmes à descendre sérieusement, que juste au nord du Pic Cambiel, par une gorge assez raide, et d'une aridité inouïe. A l'Ouest, le pic *Badet* (3,160 mètres) dressait fièrement sa pointe vertigineuse, au sommet de laquelle j'aperçus une petite pyramide.

On y est donc monté, certainement par le Nord : il n'y a pas d'autre moyen. (1) Au Nord-Est, le cylindre d'*Estaragne*, bruni et déchiré par tous les vents du ciel, terminait noblement ce formidable quadrilatère de pics de premier ordre, qui borne à l'Ouest la gorge sauvage de *Cap-de-Long*, dont le beau lac laissait apercevoir au nord, à un millier de mètres plus bas, un coin de ses eaux bleues. Tout cela est d'une désolation suprême.

A moins d'un kilomètre à l'Est de la Hourquette Badet, et au nord du Cambiel, nous reprîmes le granit, dont la limite est aussi bien marquée que celle d'un champ.

Gagnant enfin par ressauts successifs, et le long d'un torrent presque entièrement couvert de neige, le bord occidental du lac de Cap-de-Long, nous eûmes la maladresse d'en suivre à l'Est la rive méridionale, à travers une forêt de sapins, où ne pouvant longer le bord de l'eau, nous perdîmes près d'une heure à ne faire que monter et descendre, comme un navire qui tangue sur place, voyant avec envie sur la rive nord, un sentier rocailleux, il est vrai, mais qui du moins était horizontal, et qui raccourcissait d'au moins une demi-heure.

Ce lac a 1,600 mètres de long, et 600 mètres de large ; c'est donc un des plus grands des Pyrénées ; mais le bleu de ses eaux, mêlées de neige fondue, est loin d'être pur. Il est très sale. Du côté Nord, les précipices de *Néouvielle*, inaccessibles à l'homme, se dressent avec une majesté horrible, tandis qu'au Sud s'élèvent de nobles sapins, qui continuent à l'Est jusqu'au lac d'Orredon, et plus bas. En descendant d'un lac à l'autre, sur un sol granitique tourmenté comme la mer, nous longeâmes un troisième petit lac (*Loustallat*), modestement caché sous les sapins, comme au fond d'un berceau, et là, levant les yeux au Sud, je vis soudain, sur un trône de brouillards et de neiges, les arêtes aériennes qui mènent par l'Ouest au pic *Méchant* (2,944 mètres), montagne assez terrible en apparence.

(1) Il fut encore escaladé, quelques années plus tard, par MM. Brulle et Bazillac : guide, Célestin Passet.

Nous arrivâmes enfin, par la rive Sud, à la partie orientale du beau lac d'*Orrédon*, vers six heures, très-affamés et fatigués. Je couchai là, mais par faveur : et sans faire de critique sur ce qui n'est ni mon affaire, ni de ma compétence, je dois pourtant désabuser ici les rares touristes (trop rares hélas) ! qui montent au lac, s'imaginant que le tarif pendu aux murs du vaste chantier où l'Etat loge et nourrit tous les jours une centaine d'ouvriers, donne au premier venu le droit d'entrée. Il n'en est rien : c'est une faveur, même en payant, et sans l'intervention de l'ingénieur en chef (M. Michelier), j'aurais dû m'en aller, ou coucher sous un arbre.

Tout le monde a entendu parler de ces travaux intéressants, que l'Etat exécute à grands frais sur le lac d'*Orrédon*, dont on veut élever le niveau d'un nombre de mètres très-effrayant, pour que la vallée d'Aure ne manque plus d'eau. Un barrage arrangera tout cela, quitte à gâter le paysage, et à noyer peut-être, après un gros orage, quelques villages de la vallée. C'est bien grave et coûteux..., mais la science veut l'utile à tout prix. Peut-être a-t-elle raison, pourvu qu'elle ne mutile que la nature ! — Remercions, en passant, le conducteur de ces travaux (M. St-Guily), qui fut très-obligé pour moi.

Le lendemain, je refis l'ascension du pic de *Néouvielle* (3,092 mètres), mais cette fois-ci, directement par l'Est. Laissant au bas du lac d'Aubert le sentier qui s'élève au N.-O. vers le col de ce nom, nous attaquâmes à l'Ouest une gorge sans nom, séparée par une crête qui n'en a pas non plus, des glaces et des névés d'*Aubert*, qu'elle emprisonne au Sud. Plusieurs brèches la déchirent, et nous passâmes du Sud au Nord, par la plus basse, sur le glacier d'Aubert, qu'une autre arête, parallèle à celle-ci, sépare au Nord, des grands névés si éblouissants de *Néouvielle*. D'ici ce pic paraît soudain à l'O.-N.-O. ; et pour l'atteindre, il n'y a plus qu'à monter, ad

*libitum*, sur le glacier, pendant une heure, pour attaquer enfin la dernière pointe par le Nord-Est. C'est très-facile. Je croyais honnêtement avoir fait là une précieuse découverte ; je fus donc bien surpris de trouver au sommet, M. Michelier, l'ingénieur en chef des travaux du lac d'Orrédon, et d'apprendre qu'il avait, lui aussi, suivi le même itinéraire.

Température à l'ombre (Septembre)  $\equiv 10^{\circ}$ . Il faisait beau.

Voulant maintenant descendre à Luz par le Nord-Ouest, et la gorge de *Boulou*, qui débouche à Betpouey (à mi-chemin entre Barèges et Luz), et traverser la brèche *Chausenque*, par où ce montagnard illustre et vénérable, mon maître et mon ami, fit le premier cette ascension, il y a un demi-siècle, je descendis d'abord pendant une demi-heure au N.N.E. sur le glacier de Néouvielle, laissant à gauche la crête hardie et disloquée que ce pic darde au Nord, et où s'ouvrent deux grandes brèches. Mais ici, pour être clair et concis, je copie mon journal.

De la brèche de *Chausenque*, descendez Ouest, dans un ravin de pierres roulantes, vers un petit lac triangulaire et très-limpide. Le ravin du N.O. est plus court, mais très-raide. Mieux vaut passer à gauche du lac (2500 mètres ?) ; puis descendez au Nord, sur la rive gauche de son torrent, dont vous vous rapprochez. Chaleur solaire intense : beaucoup de neige.

A 40 minutes du premier lac, cabane très " primitive ", sur la rive droite. Sentier. Reprenez la rive gauche. Herbe et granit, et pentes presque nulles. Cette descente est très-longue.

Lac n° 2, en forme de sangsue. Il est plus grand que le premier, et un îlot se dresse presque au milieu. N'en suivez pas les bords ; restez au moins à 50 mètres au-dessus de l'eau (rive Ouest).

A 15 minutes plus bas, étang n° 3. Restez à gauche.

A 10 minutes plus loin, voici encore deux lacs (nos 4 et 5), celui de droite triangulaire, celui de gauche pres-

que rond, et un peu plus élevé. (Presque aucun de ces lacs ne se trouvent sur les cartes). Passez entre les deux, sur un sol tourmenté. Ici la gorge se bifurque ; ou plutôt, celle que vous suivez continue à descendre vers le Nord sous le nom de *la Glaire*, et aboutit au Haut-Barèges ; tandis qu'à l'Ouest, derrière une petite brèche herbeuse très-caractéristique, commence une autre vallée, celle de *Boulou*, qui descend au N.O., à Betpouey. (Sans ma boussole, j'aurais infailliblement pris l'autre.....).

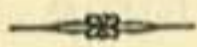
Derrière cette brèche, il faut descendre très-raide, d'environ 300 mètres. Alors on trouve un pont, des pentes presque nulles, et un sentier sur la rive gauche : (le pic de Viscos paraît à l'O.N.O).

De ce pont à Betpouey, il faut encore une heure 1/2 ; et en tout, de la cime du Néouvielle à Luz, nous mîmes près de cinq heures ; la distance véritable étant d'une vingtaine de kilomètres " de montagne ", et la différence de niveau, de 2400 mètres.

Le Néouvielle est pour moi un souvenir de jeunesse : car il y a juste trente ans (1858) que j'en fis l'ascension, de Barèges, avec le brave Peyret, guide admirable, qui ne mourut qu'à 86 ans, en 1881. Courageux comme un lion, agile comme un izard, même à 63 ans, et bon comme un enfant, il me rappelait beaucoup l'infortuné Chapelle, tué à la chasse dans le cirque de Trumouse. Ce type de guide devient, hélas ! bien rare !

---

## Pic de Cambiel (3175 mètres)



Il est au moins étrange que cette montagne si haute, si accessible, si bien placée au centre d'une des plus belles régions des Pyrénées, ne soit presque jamais gravie. Comme elle n'offre pas la moindre difficulté, c'est sans doute le prestige et le charme du danger qui

lui font préférer le *Pic Long*, qui se dresse à côté (O. N. O.) et qui ne le domine que d'une vingtaine de mètres.

La vue du pic Cambiel a fait sur moi une impression ineffaçable, parce qu'il était six heures du soir quand j'arrivai sur le sommet (17 août 1878) accompagné par Célestin Passet, au magnifique moment où le soleil sombrait à l'Ouest dans une fournaise de nuages. Je n'ai jamais compris l'idée bizarre qu'on a souvent, de marcher toute la nuit pour arriver avec le jour au haut d'un pic, brisé par la fatigue et l'insomnie. De quoi donc peut-on jouir, quand on n'a pas dormi? D'ailleurs à de pareilles hauteurs, le soir est bien plus beau que le matin. Des teintes glaciales et violacées se répandent sur les plaines, les pics s'allument, et le soleil, brûlant les bords des grands nuages écarlates qui l'entourent, s'éteint dans des rougeurs qui ne sont plus terrestres. L'aurore est moins ardente sur les montagnes. Elle glace un peu l'âme et les sens.

---

### Col de Bugarret (2,711 mètres).

---

Le 8 août 1868, je partis seul de Luz à pied, j'arrivai à Pragnères, et là, laissant à droite la route de Gavarnie, je m'élevai à l'est, par la rive gauche du torrent, dans le val de la *Lise*, passant au bout de trois quarts-d'heure sur la rive droite, que je ne quittai plus. A droite, s'élevaient orgueilleusement des forêts de hêtres et de sapins, se déroulant au soleil comme un manteau de velours; mais ce qui écrasait tout par sa splendeur, c'était, à l'Ouest, le pic de *Barbe de Bouc*, terrible et pâle montagne, dont la stérilité sublime faisait ressortir le bleu du ciel. A une heure et demie de Pragnères, s'ouvrit soudain, au-dessus de la limite des bois, un cirque de pâturages, au milieu duquel se groupaient quelques



bergers, à côté de leurs pauvres cabanes. Ici parurent les premières neiges, qui encombraient, au sud, les longs ravins du *Carbounouse*. Du nord-est descendait un ravin plus étroit, tout plein de neiges brisées, sous lesquelles s'échappait, en écume plus blanche qu'elles, le torrent rocailleux sorti des lacs de Bugarret; mais ce ravin étant alors impraticable, je montai avec un berger droit à l'est, sur une espèce de vaste escalier de rocs et d'herbe glissante, jusqu'à un rocher décoré du nom de cabane, et perché à une hauteur de 2,200 mètres, dans un pays perdu, près d'une excellente source. Là descendant un peu à gauche (nord) pour rejoindre le torrent, nous arrivâmes enfin (4 heures de Pragnères) au petit lac de *Rabiet*, marqué par erreur sur les cartes comme la continuation, à l'ouest, du lac de *Bugarret*, dont une forte digue le sépare à tout jamais. Ici commencent des *chaos*, sans fin, mais sans danger. Aussi je congé diai le berger pour retrouver ma liberté perdue, et me sentir seul dans ce monde étrange, bien plus montueux et tourmenté que je ne l'avais supposé en le regardant jadis, du sommet du *Pic Long*, qui est le dieu, ou plutôt le démon de ce royaume de pierres et de glaces. On ne peut rien voir de plus inaccessible et de plus sourcilleux que ce pic du côté du nord, où tout est précipices et glaciers. Au sud-est du lac *Rabiet*, dont je suivis le côté gauche, j'en trouvai un autre un peu plus grand, puis un troisième, plus haut que le second de quelques mètres, et tous les deux sans écoulement apparent, bien qu'entr'eux ils communiquent par un ruisseau dont on entend le murmure sous les rochers. Ils sont enfermés de toutes parts, et c'est de ces trois lacs ensemble qu'on a formé celui marqué *Bugarret* sur nos cartes (2,200 mètres). Chacune des rives est praticable; celle du nord est un amas confus de rochers énormes; l'autre est tapissée de verdure, mais comme il faut beaucoup monter et redescendre pour suivre ses pentes abruptes, je pris au Nord,

et je trouvai, à l'extrémité orientale du troisième et dernier lac, d'épais bancs de neige qui se prolongeaient dans l'eau, sous laquelle, touchant peut être le fond, ils noyaient leur muraille azurée. Prenant alors à l'est un ravin raide, mais très-facile, trois quarts d'heure de montée, sur l'herbe et la « rocaille, » me placèrent enfin sur la *Hourquette de Bugarret*, ouverte à une hauteur de 2,700 mètres au sud de Néouvielle, inaccessible par là. J'étais ici à cinq heures de Pragnères, et à six heures et demie de Luz. A l'est, et plus bas que le col d'environ 300 mètres, s'étendait le beau lac de *Cap Long*, au moins deux fois plus grand que le lac de Gaube; il était d'un bleu de mer, et consolait un peu mes yeux de la désolation de son entourage, chaos de pierres, chauves et grises comme des crânes. L'Arbizon (E. N. E.), le Cambiel (S.) et le Pic Long (S.), tels étaient les principaux pics en vue. Mais on ne peut voir ces lieux sauvages sans penser au sépulcre, et les sapins brisés qui se dressent au bord du lac ressemblent à des cyprès dans un cimetière.

La descente à l'est sur le lac de Cap de Long étant facile, on peut donc passer directement de Pragnères à la vallée d'Aure, par le *lac d'Orrédon* et la gorge de *Couplan*. Comme c'est là ce que je voulais constater par moi-même, je terminai bien vite cette course intéressante, mais longue, en montant (au nord-ouest du lac Rabiet), au col très facile de *Pierrefitte* (2,468 mètres), et de là deux heures de descente à l'O. N. O. me ramenèrent prosaïquement à Luz, après treize heures de marche, entre le *Maucapérat* à gauche, et le *Montarrouye* à droite.

---

## Argelès et Pibeste (1400 mètres)

Descendons un instant vers les plaines. Allons voir la vallée pacifique et fertile d'*Argelès*, véritable paradis

de verdure, de torrents mélodieux, bleus et blancs, de châtaigniers grandioses et vénérables, et de gracieuses montagnes à la portée de tout le monde, bien que l'une d'elles, le *Léviste*, au Sud-Est, atteigne 2464 mètres.

Courses innombrables, pour tous les goûts, à pied ou en voiture. L'hiver n'est guère plus froid qu'à Pau.

L'*Hôtel de France* est une Capoue : il est très difficile de le quitter : on y va pour un jour, et on y reste un mois.

Eaux minérales, descendues à grands frais, de *Gazost* : très iodurées, bromurées, sulfureuses, et sodiques. Etablissement luxueux de bains, avec Hôtel (du Parc), et casino. Jolies Villas à louer.

Pour nous, partons à pied, selon notre habitude. Montons au Nord, sur la crête de *Pibeste* (1400 mètres : trois petites heures.)

C'est ma course favorite. J'y suis allé, en 1884, à l'entrée de l'hiver (17 novembre). Bien que la vue soit admirable en toute saison, jamais elle ne m'a tant frappé que ce jour-là.

Au Sud, les Pyrénées, déjà couvertes de neiges nouvelles, étaient livides et pétrifiées. Au Nord, la plaine était encore aussi verte et vivante qu'en été. Il en sortait de vagues murmures.

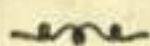
J'étais seul, et bien seul, sur la verdure mourante d'une crête sauvage où soupirait le vent du Nord, en agitant le petit bois de hêtres qui la couronne.

Quelle solitude ! Mais je l'aimais. . . . . Il y a un charme étrange à se promener solitairement pendant l'hiver sur les montagnes, dans la désolation des forêts mortes, fauves, rousses et décharnées, sur des clairières décolorées, désertes, et mouchetées de neige, où on n'entend que les sanglots du vent qui fait gémir la neige elle-même, donne une voix inconnue au granit et au marbre, et remplit d'élégies les vallées transformées en tombeaux. Sans doute, cet éloignement des hommes quand le monde est en deuil, quand la nature entière a l'air de

les pleurer, et ressemble à une vaste nécropole, cet exil volontaire serre le cœur et l'attriste..... Et cependant on l'aime : on en jouit, et il est salubre. Dans un milieu si morne et funéraire, on a beau s'assombrir, on n'est pas malheureux : on est seulement pensif et grave. On y voit un symbole de l'hiver de la vie, et on y devient même jaloux de la nature : car l'homme, moins heureux qu'elle, et moins vivace qu'un arbre, ne rajeunit jamais : on n'a jamais vu fondre la neige qui la blanchit, et il ne meurt qu'une fois : mais quand il ressuscite, c'est pour toujours : c'est dans un monde meilleur et sans hiver, où la jeunesse et le beau temps sont éternels.

---

## Novembre au Pic du Midi de Bigorre



Monter au mois de novembre, et dans nos latitudes, au sommet d'une montagne de 2877 mètres, par une journée resplendissante, et sans toucher la neige : y trouver une maison imposante à deux étages, y être reçu (après s'être invité soi-même par télégraphe) de la manière la plus affable et la plus généreuse : y faire un merveilleux dîner, et y coucher dans une excellente chambre chauffée à 16 degrés.... tout cela ne semble-t-il pas un rêve ? Telle a pourtant été, en 1882, ma bonne fortune le 8 novembre, époque à laquelle il n'arrive pas une fois en vingt ans de pouvoir dépasser 2000 mètres s'en s'enfoncer jusqu'aux hanches dans la neige. Et en effet, huit ou dix jours avant mon ascension, elle était descendue jusque dans la plaine, et le général de Nansouty avait déjà subi un froid mordant de 22° (centigr.) sur le sommet du Pic où j'allais lui faire si tardivement ma visite annuelle. Mais quelle année nous avons eue ! Je crois qu'elle fut une des plus belles du siècle. Jusqu'au 1<sup>er</sup>

décembre, en choisissant son jour, on aurait pu atteindre sans peine les plus hautes cimes des Pyrénées. Aussi, mon ascension du bon vieux Pic du Midi en novembre a tellement ressemblé à celles qu'on y fait tous les jours en été, que je n'aurais aucune excuse pour la décrire longuement. Je qualifie le Pic de vieux, parce qu'on prétend qu'il se démolit, et qu'il baisse à vue d'œil. Comme tant d'autres choses, il est en décadence. Je l'appelle vieux aussi, à cause du nombre d'années qui se sont écoulées depuis que j'en ai fait la connaissance. J'y suis monté quarante et quelques fois !... Hélas ! c'est lui qui finira un jour par me trouver trop vieux pour lui !

Quoiqu'il en soit, jamais cette course ne m'avait tant enthousiasmé que cette fois-ci, faite ainsi à l'entrée de l'hiver, par un soleil brûlant, et... sans trouver personne entre Barèges et la cime, ce qui ajoute souvent un charme immense aux scènes de la nature : car elle nous parle, et nous la comprenons.

Dans l'unique rue de Barèges, dont toutes les maisons étaient fermées, je vis deux êtres humains qui me dévisagèrent avec un très curieux mélange de consternation et de béatitude : je crois bien qu'ils me prirent pour un fou... Mais la nature me souriait dans son deuil, et elle me suffisait pour le moment. Il n'y avait rien autour de moi qui ne fût magnifique. Le *Néouvielle*, étincelant de neiges nouvelles, avait cette noble tristesse qu'on attribue aux Dieux : le ciel était aussi serein et bleu qu'au mois d'août, et je trouvais un charme étrange au silence qui régnait sur les pâles et stériles solitudes dont j'étais entouré. Je le trouvais éloquent et sublime : et je l'aimais, comme on aime tout ce qui fascine. La terre était partout décolorée, l'herbe était brune, et les rochers eux-mêmes étaient plus fauves que de coutume. Mais il y avait de la grandeur dans cette désolation des monts à l'approche de l'hiver, et dans l'agonie muette de la nature.

Aux cabanons de *Thoue* (1,940 mètres) deux oiseaux noirs tournèrent autour de moi, en m'inspectant avec encore plus d'étonnement que les deux mystérieux habitants de Barèges. Ayant été plusieurs fois entamé, à Calcutta, par des milans qui m'arrachèrent les cheveux, je me méfiais. Mais les oiseaux Français sont bien élevés (surtout dans les montagnes...), et ceux-ci s'éloignèrent poliment sans rien faire. C'étaient probablement des *gentlemen*.

Le *lac d'Oncet* (2,238 mètres) était déjà un peu gelé, mais à peine.

Juste à l'entrée de la nuit, c'est à dire à cinq heures 1/2, je frappai à la porte du général de Nansouty, qui me l'ouvrit lui-même. Le climat Russe, et les frimas qu'il affrontait depuis près de huit ans, ne l'avaient aucunement refroidi. Dans ma chambre à coucher, où je trouvai la délicieuse température aimée des aloès et des cactus, j'aperçus des vins fins sur ma table, des meubles tout neufs, un poêle, des livres, un lit moelleux, en un mot le confort et le luxe d'un castel. Je ne pouvais réaliser, et à peine croire, que nous étions à près de 3,000 mètres au-dessus du niveau de la mer, et au mois de novembre. Il me semblait rêver, surtout lorsque ma vue s'égarait vers le sud, sur l'horizon magique et gigantesque de pics neigeux, dont la blancheur livide perçait la nuit, même à 100 kilomètres de distance, et avant le lever de la lune.

A six heures, nous dinâmes. Je m'attendais à un repas d'ermite : et voici qu'après une soupe exquisite, je vis se succéder un régiment de plats fumants, du bœuf, du veau, un majestueux poulet, des salsifis, des pommes de terre, de la salade, un plat doux, du dessert, et tout cela bien arrosé de marsala, sorti des caves de M. Campagne, à Biarritz. Il ne manquait qu'un plat de *potentilla nivalis*, la seule plante que fournisse la nature en ces lieux désolés. Du café, des liqueurs, des cigarres termi-

nèrent le festin : puis vers neuf heures, j'allai flâner, par une température relativement très douce, sur la *terrasse du Club Alpin*, construite au Sud de la maison, et d'où l'on a une vue qui, somme toute, est peut-être la plus belle et la plus étendue de l'Europe.

La lune était sortie de l'horizon : il n'y avait pas un nuage, ni en haut, ni en bas, et depuis l'Atlantique jusqu'à la Méditerranée, mes yeux erraient sur toute la chaîne des Pyrénées, dont les neiges et les glaces, séparées de la terre par une zone de ténèbres, semblaient appartenir au ciel, et laissaient l'âme du spectateur entre l'extase et l'effroi. La lune les rendait blêmes. Avec leurs bases encore dans l'ombre la plus profonde, ces légions de montagnes argentées avaient l'air de flotter sur la nuit, comme des glaçons polaires ou des fantômes. Étais-je vraiment en France, ou au delà du cercle arctique? n'étaient-ce pas là des lueurs et des aspects d'un autre pays, ou plutôt d'un autre monde?

Au Nord et au Nord-Ouest, sur ces grandes plaines où l'horizon visuel s'étend jusqu'à Bordeaux, on distinguait très-bien les feux de Tarbes et de Bagnères, et par des nuits très noires, on peut même voir courir des lumières qui se croisent entre Toulouse et Bayonne : ce sont les trains de la ligne du Midi. Un Ecossais passa une fois trois nuits au haut pic, pour parvenir à voir le feu du grand phare de Biarritz (140 kilomètres). Il réussit, et... revint en Ecosse, où il mourut de joie.

Mon imagination étant passablement surexcitée, je rentrai me coucher à dix heures, et je dormis jusqu'à trois heures. Alors, réveil subit... C'était la lune qui, en passant devant ma fenêtre et sur mon méridien, jeta indiscrètement ses rayons poétiques sur mon lit. Mais loin de me fâcher, je fus saisi d'un enthousiasme indescriptible, lorsqu'en collant mes yeux contre la fenêtre, je vis encore briller les mille colosses de neige resplendissante où tombait sa lumière. Quel spectacle elle

m'avait préparé ! Il était presque surnaturel. Il n'y avait pas un souffle, pas un nuage, pas un bruit. . . . Le monde entier dormait ; depuis les plaines jusqu'au sommet des monts, jusqu'au royaume infini des étoiles, tout sommeillait excepté Dieu. Mais ces nuits-là sont rares, hélas ! au haut du Pic, même en été.

J'eus soin d'être éveillé avant l'aurore, pour être sûr d'assister au lever du soleil. Quel temps ! quelle matinée ! Il gelait, mais à peine (juste zéro). Il faisait clair comme en Norwège, et l'horizon étant aussi limpide que le zénith, le soleil incendia toute la chaîne aussitôt qu'il parut. Ce fut instantané. Il mit le feu en une seconde à 300 kilomètres de pics blancs et glacés comme la mort, et les rendit plus rouges que des rubis, tandis qu'au dessous des grandes neiges, les pentes et les vallées, tout à l'heure noires comme le fond de l'Erèbe, entraient dans la pénombre, et s'azuraient d'un bleu céleste. Comment réaliser le fait que, quelques jours auparavant, il y avait eu 22° degrés de froid ?

C'était une matinée à donner aux saints la nostalgie de la terre, et le général était aussi enthousiasmé que moi. Il laissa même éteindre sa pipe : événement rare ! Tout cela était encore un peu nouveau pour lui aussi : car il n'avait pris possession du *sommet* de son Pic que depuis quelques semaines. Pendant sept ans, il avait habité l'hôtellerie, située à 500 mètres plus bas, sur le col de *Sencours* (2,372 mètres).

C'est intentionnellement que je m'abstiens de faire ici l'histoire, et une longue description, de l'admirable observatoire qui est le plus élevé de l'Europe, et un des plus élevés du monde : peut-être le mieux placé de tous. Il faudrait une brochure pour cela. Qu'il me suffise de dire qu'on n'a rien épargné, dans la très difficile construction de la maison, pour la faire résister victorieusement aux innombrables et tout puissants ennemis dont elle est entourée. On y a mis autant de soins que si c'était un



phare destiné à braver les tempêtes du Cap Horn. La foudre, la grêle, les ouragans, le froid (qui, un certain hiver, a atteint *moins* 37°), l'extrême difficulté d'obtenir du secours en cas d'accident, les masses de neige qui pèseront sur la voûte, etc., etc., on a pensé à tout, on a tâché de tout prévoir et de tout conjurer. Malheureusement l'argent manquait, il manque encore ; et sans la libéralité de quelques donateurs généreux comme des princes (entr'autres le général de Nansouty, qui a fait pour cette œuvre les plus grands sacrifices) on eût été forcé d'arrêter les travaux. On s'est même endetté. Enfin, on a fait le possible, et il est sûr que l'édifice a l'air capable de résister à tout. Il est comme « emballé » dans une espèce de caisse, qui ne serait ouverte que par en haut, et par un seul de ses côtés.

Cette caisse, c'est le rocher lui-même, formant la crête extrême du pic, qu'on a creusée à coups de mine : en sorte que la maison n'est exposée directement qu'aux coups de vent du sud. Il est vrai que ces vents là sont d'une violence épouvantable. Quant à moi, je craindrais pour les vitres.

La façade, en plein Sud, a une longueur de 26 mètres, et deux étages à neuf fenêtres. La maison est surmontée de trois ou quatre paratonnerres, dont un n'a pas moins de huit mètres de hauteur. Les meubles sont isolés avec du verre et de la porcelaine. La toiture seule (ardoises énormes de plusieurs centimètres d'épaisseur, et tuiles énormes aussi) a coûté 10,000 fr. ! (Rapport de l'Ingénieur, M. Vaussenat) (1).

Un fil télégraphique (en partie souterrain) relie l'observatoire avec la plaine. Sans ce moyen de communication avec l'humanité, l'exil là-haut serait par trop

(1) En 1885, je fus encore reçu avec toute l'amabilité possible dans le splendide Observatoire du Pic, par M. Vaussenat, aujourd'hui directeur. On ne saurait pousser plus loin la courtoisie et l'hospitalité.

L'Observatoire appartient aujourd'hui à l'Etat.

complet et trop affreux : car le facteur ne monte les lettres que jusqu'à la Toussaint. Nous envoyâmes une dépêche à Biarritz, et moins d'une heure après, la réponse arrivait.

La petite colonie du Pic se composait alors de quatre personnes : le général de Nansouty ; M. Baylac (observateur) ; un cuisinier et un valet de chambre. Inutile d'ajouter que toutes les précautions imaginables ont été prises pour les garantir de la disette et du froid. Il y a de vastes accumulations de vivres conservés, de coke et d'eau potable, obtenue par la fusion de la neige. Il y a aussi quelques médicaments. C'est un peu l'existence des marins, sans en excepter même le roulis et le tangage : car la tempête fait tout trembler à ces hauteurs, et les cailloux volent comme des feuilles !

En flânant sur la cime, je fis une découverte intéressante, et à laquelle il est bon d'initier le public. Sur la crête Est du Pic, il y aurait place pour cinq ou six villas..... Le terrain est à vendre..... Avis aux amateurs de liberté, d'air pur et de belles vues ! Voilà certes leur affaire ! En Suisse, il y aurait là un bon hôtel.

Après deux déjeûners consécutifs (on a si faim à ces hauteurs !) je pris congé, non sans tristesse, du général, avec lequel j'échangeai un hurrah formidable une demie heure après, des bords du lac d'Oncet ; puis, je disparus seul dans la vallée sauvage qui descend à Barèges. Trois heures 40 minutes de marche rapide me ramenèrent du haut du Pic à Luz (22 kilomètres) où je couchai à l'excellent hôtel des Pyrénées (Cazaux). Le lendemain 10 novembre, en descendant la gorge grandiose et sombre de Luz, le long du Gave qui semblait un torrent d'aiguemarine et d'argent, en me rappelant mes émotions du haut du Pic, les splendeurs de la nuit, de l'aurore et du jour, et la bonté, la bienveillance avec lesquelles le général de Nansouty m'avait reçu, je me disais qu'après tout, et malgré tout le mal qu'on dit d'elle, notre pauvre

terre a de bonnes et belles choses, et qu'elle vaut bien la peine qu'on l'aime et qu'on y reste.

Les ascensions ont un côté psychologique ; on en revient non seulement fort, mais philosophe, car l'homme se régénère toujours , en respirant, sur les montagnes , ces vents sonores , salubres et mélodieux qui font aimer la vie.

---

---

## Soirée de mai au lac d'Oncet (2,238 mètres)

—

Heureuse, mais courte saison que le printemps ! On ne l'oublie pas plus que sa jeunesse. Le 30 Mai 1869, j'arrivai vers une heure, en sortant d'une chaleur tropicale, aux cabanons de *Thoue* (1,940 mètres), où je trouvai déjà un berger solitaire , complaisant et causeur. Le temps était très orageux. A l'Ouest, des nuages brûlants s'allongeaient massivement sur les pentes si souvent foudroyées d'*Ardiden* ; une sorte de fièvre pesait sur l'air : mais malgré l'imminence d'un déluge, je savourais la poésie de ces déserts encore blanchis par les frimas, et je trouvais plus splendide que jamais, ce je ne sais quoi de vénérable et d'affligé qui se répand sur les montagnes , quand la brume électrique des orages voile à demi leurs neiges et leur abîmes.

Pendant que j'écoutais les gouttes pesantes qui crépitaient sur la cabane, où la brise commençait à siffler, le berger m'adressa la parole, et me dit, dans le style pittoresque des pasteurs , que la cabane était encore toute pleine de neige le jour où il était monté, mais que le vent l'avait chassée, parce que « l'air était furieux », et que « le vent fait plaisir à la neige ».

Là-dessus , le temps s'étant amélioré , je pris la gorge qui monte au nord au lac d'Oncet. Tout ce qui peut porter de la neige était blanc, mais elle était gelée, et je

n'enfonçais pas. Bientôt tout cela se couvrit de soleil, la neige devint ardente, et moi, aussi ravi que si je n'avais jamais vu de montagnes, je me disais : Oh ! quel bonheur, d'arpenter sans entraves, et aussi librement qu'un monarque, ces virginales et brillantes solitudes !.... Mais un bruit formidable m'arracha tout-à-coup à mes méditations..... Je devinai une avalanche. Partie avec un craquement sec du haut des précipices qui bornent au nord le lac d'Oncet, elle descendit avec fureur comme une ville qui tomberait. Véritable cataracte de séracs et de neige, elle laboura toute la montagne du haut en bas, laissant de larges sillons sur son passage, couvrant le ciel de fumée blanche, et s'épuisant enfin comme un torrent de lave, au bord du lac, sur des pentes adoucies. Quel magnifique spectacle, et surtout quel vacarme !

J'avoue sans honte que n'ayant pas de hache, je tremblais quelquefois, en traversant les grands talus de neige très-inclinés, qui précèdent l'hôtellerie : car ils étaient durs comme du fer, et une glissade d'une ligne m'aurait précipité de 200 mètres sur la glace noire du Lac d'Oncet, où un rocher se serait fracassé. J'arrivai cependant sain et sauf, avec mille précautions, à l'*Hôtellerie* du Pic, et là je m'arrêtai, au jour tombant, pour contempler ces fabuleuses magnificences des montagnes au printemps, lorsque s'y trouvent mêlées, dans le vent, le soleil, et le splendide éclat des neiges, toutes les colères et toutes les joies de la nature. C'était d'ailleurs un singulier spectacle que celui de ce lac, situé à quelques heures des plaines, et recouvert d'un mètre de glace à l'avant-veille de juin ! Toute sa surface était coupée de fissures bleues et circulaires, comme si la main d'un géomètre les avait dessinées. La nature a-t-elle donc une si grande affection pour le cercle ? On le dirait, car c'est autour d'un centre que tourne généralement un homme perdu. L'amour du cercle semble être partout.

Saluant de loin le neigeux *Néouvielle*, je quittai l'hô-

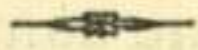
tellerie, qu'une avalanche récente avait bien cruellement traitée; elle était presque en ruines, et cernée aux trois-quarts par une colline de neige. Alors revint le mauvais temps, et le brouillard fondit sur moi si vite, qu'en un instant, je perdis tout de vue, en descendant par la gorge des Cinq-Ours. Comme j'étais seul, je m'attristai. Mais en me retournant, j'eus, à l'Ouest, une espèce de vision. Dans le conflit des nuages, j'entrevois encore de fugitives apparitions de terre illuminée, des archipels célestes zébrés de neige, qui semblaient tour à tour s'avancer, reculer, se dilater, et fondre. Ces illusions, ces jeux de la lumière dans le brouillard des hautes régions, sont un des plus étranges spectacles du monde.

Je ne dis rien de ma descente à *Gripp*, qui se fit tristement dans la neige, et sous une pluie battante. Je n'eus plus qu'un instant de plaisir; ce fut au pont de *Rimoula*, où, à neuf heures du soir, je m'arrêtai pour contempler encore le cône du Pic du Midi de Bigorre, s'élevant comme une idole d'argent, sous un pâle clair de lune, dans les gloires de la nuit. Les montagnes à cette heure semblent des êtres fantastiques, animés et mystiques, qui réfléchissent, et voient dans les clartés nocturnes, des choses que nous n'y voyons pas.

---

---

## Soirée d'hiver au lac de Gaube (1743 mètres)



Le 3 décembre 1879, après une très forte chute de neige, qui tomba jusque dans la plaine, le vent, virant au sud en quelques heures, devint un siroco. Il souffla en tempête, mais il était si chaud, qu'en 24 heures le niveau inférieur de la neige, affolée et comme prise de vertige, s'éleva de 7 à 800 mètres. Le 4, il se trouvait à une hauteur moyenne de 1,200 mètres. Aussi je n'en

trouvai plus trace en arrivant ce soir là à Cauterets au milieu d'une espèce de cyclone, à pied, et mouillé « comme la pluie. »

Le lendemain (5 décembre), il faisait beau : toutes les colères de la nature s'étaient calmées. Je partis donc à pied à 10 heures 30, avec mon brave Sarettes, de l'hôtel d'Angleterre, immense et magnifique établissement, qui reste toujours ouvert. A la *Raillère* (1110 mètres), beaucoup de glace, mais pas de neige. Un peu plus haut, l'hiver régnait partout. Température 0°. De longs sanglots passaient sous les sapins, et les torrents eux-mêmes avaient un son plus sourd, plus affligé, plus solennel et monotone que lorsqu'il monte dans l'atmosphère subtilisée, fiévreuse et chaude d'un ciel d'été. Le son a d'étranges lois. Le brouillard et le froid l'amortissent : et sur les hautes montagnes, quand j'y couche en plein air, j'observe toujours que le matin, quand la lumière approche, on entend mieux et de plus loin. L'air prend alors une étonnante sonorité : l'aurore semble réveiller toute la nature, et surtout les torrents, qui font un vrai vacarme. Et du reste on retrouve les mêmes lois dans une salle. Je n'oublierai jamais certain concert à St-James' Hall, où jouait Bülow. La salle fut envahie par un brouillard tellement intense, que non-seulement le grand artiste et son piano disparurent complètement, (ce qui était naturel), mais que bientôt la « *Polonaise héroïque* », un des morceaux les plus orageux de Litz, ne fit plus que l'effet d'une sonnette. Le brouillard tuait le son, et un grand froid l'étouffe aussi.

Mais en montant au lac de Gaube, le son m'importait peu. J'aimais mieux regarder qu'écouter. Quel temps ! Quel ciel ! Et quel étrange et incroyable contraste entre la lumière et l'ombre ! C'était presque comme la nuit et le jour, et au soleil, on était à moitié aveuglé par la blancheur inouïe des nouvelles neiges, où nous fimes joyeusement notre entrée en arrivant à l'altitude de

1,300 mètres. Laissant à droite la cascade de *Beausset*, dont l'écume gèle sur les rochers qu'elle éclabousse, nous trouvons quelques traces de renards. Plus haut, au *pont d'Espagne*, (1,530 mètres), voici des traces d'isard. Plus le moindre bruit nulle part : nous n'entendrons plus rien pendant deux heures. Il est midi : un soleil éblouissant resplendit dans un ciel d'indigo : les sapins immobiles, et noirs comme des cyprès, percent par milliers l'immensité des neiges. La grande cascade a l'air d'une cataracte d'éclairs et de diamants tombant des nues.

C'est comme le Canada ou la Scandinavie : on croit rêver. La neige est fine, poudreuse et sèche, presque en poussière : elle est venue du nord, et c'est ce qu'on appelle de la neige « maigre » qui fond très vite. La neige « grasse », la vraie neige de l'hiver, n'a pas encore paru : ses flocons sont opaques et massifs, et ne fondent qu'au printemps. Des stalactites monumentales de glace, où la lumière se décompose en mille couleurs, pendent aux flancs des rochers comme des orgues de cristal. Nous en détachons une, qui pèse une quarantaine de kilogrammes. Les sapins laissent pleuvoir sur ma tête des flocons qui ressemblent à des plumes. Cette familiarité me touche ; je ne m'en offense pas : et d'ailleurs à quoi bon ? L'épaisseur de la neige, où on enfonce beaucoup, varie entre 40 centimètres et un mètre. Nous y suivons pendant longtemps les traces d'une martre (*mustelidæ*), reconnaissables à ce que les empreintes des deux pieds de devant (et de derrière) se trouvent juxtaposées. D'un brun lustré, et de la taille d'un chat, cette petite bête est très gloutonne : elle aime surtout les oiseaux et leurs œufs qu'elle déniche dans les arbres. La martre des Pyrénées ne vaut guère que douze francs.

Nous arrivâmes au *lac de Gaube* (1,743 mètres) un peu avant que le soleil n'en eût fui tout-à-fait : il éclairait encore, à 1 h. 15, l'auberge fermée à clef, et le tombeau des jeunes mariés devenus légendaires. Mais à 2 heures,

il se cacha derrière le pic de Gaube, et il gelait à 2 degrés, ce qui était peu, vu la saison.

Chose singulière, le lac n'était gelé nulle part, le 5 décembre ! Mais il s'y préparait : il ne clapotait plus comme en été, il n'y avait pas une ride sur ses eaux engourdies qui ressemblaient à du mercure, et il n'est pas douteux que le lendemain elles durent prendre définitivement, et pour au moins cinq mois, l'état solide. En janvier, quand le lac est bien pris, on peut le traverser à pied dans tous les sens avec la plus parfaite sécurité, puisque sa glace porte alors sans fléchir, non seulement des sapins, mais des rochers, que l'avalanche y précipite en masses furieuses, et qui ne disparaissent qu'à la débâcle. C'est un spectacle grandiose que cette débâcle, toujours accompagnée d'assourdissantes détonations, comme celles d'une explosion de poudrière.

Les hautes montagnes pendant l'hiver ont une beauté si froide, une majesté si triste et si austère, que l'impression qu'elles laissent est difficile à définir : elle est essentiellement bizarre et vague, et on ne saurait guère en jouir longtemps : il serait même fâcheux que l'on devint assez sauvage pour cela. Mais c'est une chose à aller voir. Ce qui étonne le plus, c'est le silence suprême qui règne alors partout (lorsqu'il fait beau), et l'aspect funéraire des sapins, dont la verdure est assombrie par le contraste avec la neige qui les entoure. Ils ressemblent aux débris d'un navire naufragé, dont les épaves flottent sur un horizon d'écume.

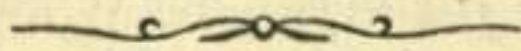
Mais la blancheur du *Grand Vignemale* (3,298 mètres) était sublime. Cette masse étincelante et monstrueuse était pourtant rayée de noir par des parois si verticales, qu'aucune neige ne saurait y tenir : et ces falaises en deuil, entourées de silence et de glaces sous les lueurs de l'hiver, avaient l'aspect féroce des précipices bronzés par les tourmentes polaires. Ruskin les eût appelées « des fragments de la nuit. »



Pour bien des raisons, qu'il serait trop long d'énumérer ici, mais surtout à cause de son glacier oriental, qui rappelle tant ceux de la Suisse, je crois que cette montagne est destinée à devenir un jour la plus populaire des Pyrénées. Malgré son âge, le Grand-Vignemale a de l'avenir.

En attendant, comme la température baissait presque à vue d'œil pendant le cours de ces méditations, je descendis aussi, et en moins de deux heures nous étions à Cauterets.

Lorsque la neige couvre les montagnes du haut en bas, en sorte qu'on n'y voit plus que du blanc et du noir, et qu'on n'entend plus rien, font-elles autant d'effet qu'aux jours torrides où leurs têtes seules restent blanches, tandis que tout le reste est vert, et arrosé de mille ruisseaux qui murmurent entre la mousse, les sapins et les fleurs? Autrement dit, les ascensions d'hiver valent-elles celles de l'été? A cela comment répondre? On pourrait aussi bien comparer « Robert le Diable » à « Guillaume Tell », la « marche funèbre » de Beethoven aux mélodies angéliques de Mozart, ou le Spitzberg à l'Inde. *De gustibus non est disputandum*, et la réponse est impossible. Mais la morale que j'ai tirée, pour moi du moins, de ce petit voyage, c'est que le luxe, les séductions, et le bruit des villes d'Eaux, les illuminations, les cavalcades et les feux d'artifice, bien loin d'être nécessaires à notre bonheur, n'y ajoutent pas grand chose dans un pays aussi splendide que celui-ci, où il suffit de regarder autour de soi pour être heureux, et pour pouvoir facilement se passer de ces mille inventions, dont l'effet le plus clair est [d'amortir ou même d'éteindre en nous le saint amour de la nature.



---

## La Munia (3150 mètres)

---

Jusqu'en 1869, le seul touriste qui eût gravi le vrai sommet de la Munia, était Charles Packe.

Parti de Gèdres, vers la fin de l'été de 1869, je ne m'arrêtai à Héas que pour m'emparer de Chapelle, car il était déjà onze heures !

Au lieu de suivre à l'Est la crête interminable de la *Sierra Morrena* (1) ou de monter au pic par le Sud-Ouest, comme on le fait toujours depuis, nous l'attaquâmes *de front*, de la façon la plus originale, c'est-à-dire par le nord, en décrivant sur lui un long zig-zag, dont l'angle était à l'ouest. A quelques centaines de mètres à droite des deux *Sœurs de Trumouse*, nous nous hissâmes avec les mains dans une *cheminée* très roide et froide, au haut de laquelle nous trouvâmes un isard endormi à portée de pistolet. Inutile d'ajouter qu'il s'éveilla bien vite, et partit lestement. Après cela, nous entrâmes dans la neige, et là, tournant à l'Est, nous traversâmes la partie supérieure du glacier, sans corde, et très peu rassurés au sujet des crevasses. Mais le vrai *mauvais pas* n'était pas encore là ; car un quart d'heure après, c'est à *califourchon* qu'on aurait pu nous voir, sur une arête de glace heureusement très solide, ayant sous la jambe gauche un talus de neige qui fuyait aux abîmes à un angle impossible, et rien du tout sous la jambe droite, qui pendait dans le vide, entre le glacier et des parois à pic. Nous fîmes ainsi une cinquantaine de mètres, en équilibre : puis, une fois sur le roc, nous

(1) C'est en coupant cette crête de l'Ouest à l'Est, pour traverser ensuite le fond du val des *Aiguillous*, que ce guide et chasseur sans pareil, mort tragiquement depuis, m'avait une fois conduit (1865) au pic de *la Gela* (2849 mètres). La vue est admirable, et l'ascension facile.

montâmes en rampant dans des lits de cascades, avec les genoux, avec les mains et le menton. « Jamais », me dit Chapelle, qui était depuis un demi-siècle à Héas, « mortel n'avait passé par là ». J'en fus ravi, mais je l'aurais deviné. Que d'heures nous économisions ! Aussi, moins de quatre heures après avoir quitté Héas, nous étions sur la brèche, (élevée de 3,000 mètres) qui s'ouvre entre la Munia à l'Ouest, et le *pic de Trumousse* à l'Est. Pourquoi donc celui-ci a-t-il l'honneur de porter une tourelle, et pas l'autre, qui le domine d'au moins vingt mètres ? Une distinction devrait toujours être méritée.

Suivant à l'ouest une crête étroite et fendillée, mais pas dangereuse, nous mîmes enfin le pied (4 heures d'Héas) sur le point culminant du *pic de la Munia* (3,150 mètres). C'est une arête d'ardoises debout.

La splendeur de la vue est devenue proverbiale. Le Mont-Perdu fait presque autant d'effet que le Mont-Blanc.

---

## **Pic de la Baroude (2,791 mètres); Ports de Bielsa, de Héchempy et de Moudang.**

Voici un magnifique petit voyage alpestre, mais qui exige un sac en peaux de moutons, pour coucher sur les pics. Prenant à Gavarnie, à la fin de juillet 1874, Céleste Passet, vrai montagnard et compagnon toujours de bonne humeur, j'allai coucher la première nuit chez Chapelle, à Héas (*hôtel de la Munia*), me doutant peu, hélas ! qu'un mois après, je reverrais ce montagnard incomparable, aimé de tout le monde, entre la vie et la mort, après un accident de chasse (1). Après un excellent dîner dans son nouvel hôtel et une bonne nuit, nous partîmes le matin.

(1) Le pauvre Chapelle mourut de ses blessures !

avec cinq jours de vivres et par un temps irréprochable, pour la Hourquette des Aiguillous et la région fort peu connue de la Baroude : montueux désert de cailloux et de neige, dont les montagnes pelées moutonnent comme des vagues brunes, à l'Est des précipices énormes de la Gela et de Trumouse ; c'est une espèce de Mongolie. Montant Est de Héas, par un sentier très roide mais bien tracé, sur la rive gauche du ruisseau d'Aiguillous, nous arrivons en 45 minutes à un plateau herbeux, où nous passons sur la rive droite, à côté des cabanes d'*Aquila* (1,850 m.) ? Quelques minutes après, reprenons la rive gauche pour ne plus la quitter ; pentes roides et nudité partout ; des précipices superbes nous dominant au N.-E.

1 h. 45' (de Héas) : voici les deux cabanes des *Aiguillous*, sur la rive droite du ruisseau du même nom, et très élevées (2,400 m. ?). Grand cirque désert, herbeux et ondulé, avec quantité d'eau. Le col des Aiguillous est juste à l'Est ; mais la crête où il s'ouvre étant longue de plusieurs kilomètres, on pourrait s'y tromper et aller facilement trop à droite, auquel cas la descente au N.-E., dans le vallon de la Gela ou dans la vallée d'Aure, serait impraticable.

On voit à l'E.-S.-E. des cabanes d'Aiguillous, le pic tordu et solitaire de la *Gela* (2,849 m.) ; un peu à gauche, sur la longue crête des Aiguillous, s'élève un petit pic sans nom ; dans tout cet intervalle, la descente au N.-E. est impossible ; il faut passer beaucoup à gauche. La vue, à l'Est du col des Aiguillous, est presque sans bornes, mais d'une désespérante couleur de chocolat ; c'est une stérilité universelle ; à peine voit-on deux ou trois petits groupes de sapins, dans tout cet horizon confus de montagnes rouges, jaunes et brûlées. Hauteur du col des Aiguillous : 2,596 m. Voyez le Grand Vignemale à l'Ouest.

Ayant franchi le col (3 h. de Héas), nous descendimes très roide à droite (Est), pendant une demi-heure, pour

remonter ensuite, et traverser de l'Ouest à l'Est un chaînon très facile qui court au Nord du pic de la Gela. C'est un très grand détour pour gagner la Baroude, qui est tout à fait au Sud ; mais la région que nous laissons à droite est toute coupée à pic. Ce n'est qu'en descendant de 5 ou 600 mètres au moins, que nous parvinmes à contourner par le Nord-Est le pic de la Gela, pour remonter ensuite vivement d'une heure au Sud, vers un cirque fantastique, où nous passâmes la nuit dans une cabane située à l'Est et à la base du pic de la Gela. Il n'y a certainement pas dans toutes les Pyrénées de précipices pareils à ceux qui se dressaient à l'Ouest de nous. C'est une muraille de marbre à pic, lisse comme l'acier, haute d'au moins 500 mètres, et longue d'une demi-lieue. Derrière ce mur (à l'Ouest) est le cirque de Trumouse. Au clair de lune, ces précipices sont effrayants : ils ont l'air de s'ouvrir pour tomber. Nous vîmes là neuf isards, qui s'y trouvaient encore le lendemain matin ; il y en a de sociables.

Hauteur de la cabane : 2,300 m. ? Il y en a deux, à dix minutes au nord du lac de la Gela, dont je vais reparler, et à une heure au Nord du port de la Baroude. D'Héas à cette cabane, il faut cinq heures et demie (bonne eau).

Le lendemain, nous montâmes au SE, dans un pays aride et bouleversé, comme s'il y avait eu un tremblement de terre. Le sol forme d'immenses vagues solides. Le calcaire prédomine.

A dix minutes, nous passons un étang triangulaire, et cinq minutes après, nous arrivons au *lac de la Gela* (2,400 m. ?), perdu dans un affreux désert, sans le moindre arbrisseau. Au Sud, un glacier bleu et crevassé, monte au *pic de Trumouse* (3,086 m.). A gauche du lac, qui est la seule chose gracieuse de tout le tableau, l'herbe pousse encore, mais sa verdure semble un miracle. A droite et presque partout, c'est un hideux chaos de rochers prodigieux, les uns tout blancs, les autres noirs comme la nuit, étendus sur la plage et ressemblant à

des bêtes fauves. Sur le lac même, des ilots fantastiques forment un long archipel. On n'entend rien... A gauche, les pics sont calcinés ; à droite, gelés.

A quarante-cinq minutes de la cabane, laissant à droite (au Sud) le port de la Baroude (2542 m.) et son petit sentier, nous nous élevons à gauche (SE) sur de grandes croupes terreuses, couleur de bronze, et nues comme le Soudan. Le vent y aurait beau jeu ! Mais il fait calme et beau. Une heure et demie (de la cabane de la Gela) nous place sur le sommet du *pic de la Baroude* (2791 m.) à la frontière. Observatoire grandiose : Vue magnifique.

D'ici, je fis une longue et grave étude de la région à parcourir. C'était assez décourageant. Ma route était à l'Est ; mon but, Luchon ; mais je voulais toujours rester très-haut, problème évidemment difficile à résoudre, vu les immenses détours des crêtes frontières, et vu le nombre en apparence illimité de cols à traverser de l'Ouest à l'Est, de manière à couper une à une, en descendant le moins possible, les arêtes dirigées Nord et Sud sur l'Espagne, derrière la vallée d'Aure. Il faut avoir vu les montagnes du haut en bas, pour se faire une idée de leurs mille accidents, de la complication de leur structure, et des distances réelles à parcourir entre deux sommets qui, sur la carte, sont tout près l'un de l'autre ! Ce qui de loin semblait un mur ou une crête continue, devient de près un labyrinthe ; ce qui semblait horizontal devient une gorge qu'il faut des heures pour contourner... C'est là l'histoire de tous les jours, quand on explore une chaîne. Voici comment je me tirai d'affaire.

Redescendant d'abord d'une heure au Nord du pic de la Baroude, mais en Espagne, à l'Est de la frontière, nous remontâmes à l'E.-N.-E, sur l'herbe, vers le *port de Bielsa*, (2465 m.) ; puis le laissant à gauche, nous continuâmes à l'E.-S.-E., sans monter ni descendre, sur

les pelouses interminables qui tapissent au Midi tous les ports de la vallée d'Aure. Après avoir aussi laissé à gauche le port de *Héchempy*, nous entrâmes dans un bois de sapins, où il fallut passer d'assez mauvais ravins. Enfin, cette longue promenade horizontale, à un niveau de 2300 mètres, se termina sur l'herbe à un col espagnol (de *Tringonné?*), que nous franchîmes de l'Ouest à l'Est. Vue de ce col (2300 m.) : Munia, O; — Mont-Perdu, O.-S.-O; — Port de Barroude, O.-N.-O. (le pic des Aiguillous paraît derrière); — Punta Suelsa, S.-E; — Cotieilla, S.-S.-E. D'ici, on voit à l'E.-S.-E. un autre grand col herbeux, également en Espagne; c'est là qu'il faut aller, mais par où? Une gorge immense nous en sépare, descendant Nord et Sud du port de *Moudang*. Nous descendons à gauche (à l'Est) de 45 minutes. En moins d'une heure, nous arrivons à une cabane de bergers espagnols, située au Sud du port de *Moudang*, (1) à une hauteur d'environ 2000 mètres. D'ici nous remontons au Sud, par un très-bon sentier; une heure nous mène ainsi au second col (de *las Vaccas?* 2400 m.?). Il est déjà six heures. Où coucher? Partout de l'herbe; pas un rocher! La grande cime espagnole de Suelsa, maintenant très-près de nous, mais séparée encore par une vaste gorge, se dresse au S.-S.-E., et le Posets, fort loin, à l'Est. On aperçoit au S.-S.-O. les plaines d'Espagne, tout empourprées par le soleil couchant. Nous descendons encore à l'Est, mais graduellement et par un bon sentier, vers le pic d'*Ourdissette*; car nous voilà enfin dans la longue gorge qui, de Bielsa, monte au port de ce nom. Enfin, après dix heures de marche, de tâtonnements, et souvent d'inquiétude, nous arrivons à une très-bonne cabane de bergers espagnols (*Pardina?*), Ouest du col d'*Ourdissette*. Nous

(1) C'est au nord de ce Port, et en France, que jaillissent les cinq sources de *Moudang*, ferrugineuses et sulfureuses, inaltérables, et exploitées par le fameux chimiste, M. Maxwell-Lyte, une des illustrations Pyrénéennes.

y couchons, après une harassante journée. De cette cabane (2100 m.?), on voit le Mont-Perdu à l'Ouest. On est sur la rive droite de la gorge qui descend à Bielsa (S.-S.-O.). Sur l'autre rive apparaissent avec une majesté superbe les deux colosses *Suelsa* (S.-E.) et *Fulsa* (Sud). Les ours abondent ici... Ils viennent presque tous les soirs.

Le lendemain, ascension réussie du *Suelsa* (3000 m.), que je rêvais depuis plusieurs années. Je regrettai vivement M. Lequeutre, condamné à rester à Paris, et à qui cette montagne inconnue et si haute apparaissait aussi en rêve.

---

## L'Arbizon (2831 mètres)

---

C'est en 1865 que je fis l'ascension de ce pic très rarement visité, mais que mon ami, Emilien Frossard, gravit cinq ans après, par les scabreux couloirs du Nord.

Partant d'Arreau sans guide, après avoir passé dix nuits consécutives dans les montagnes, je remontai la vallée d'Aure jusqu'à *Guchen* (6 kil.), où je tournai à droite (S. O.). Laissant alors à gauche un bois de beaux sapins, et à ma droite les pentes arides, abruptes et tourmentées de l'Arbizon, qui me rappelait beaucoup le Canigou, je décrivis autour du pic une longue et fatigante spirale, et j'arrivai par l'Ouest sur le sommet, après avoir laissé à gauche la *Porte de la Paloume* (2510 mètres), grande brèche aussi perfide et inutile que gigantesque, car par le Nord, un précipice affreux la rend inabordable.

Rien ne souillait l'azur du ciel, et le panorama était immense. Je voyais même à l'horizon du Sud, en Aragon, le cône cendré du Cotieilla, que je venais d'escalader, et tout autour de moi se dressaient comme des vagues,



des légions de montagnes vaporeuses et bleuâtres, assoupies au soleil, tandis que vers la Catalogne, des neiges brillantes fuyaient en ondulant à perte de vue.

C'est une des plus belles vues que je connaisse, et les chasseurs aussi aiment l'Arbizon, qui est le dernier refuge des perdrix blanches et des isards dans ces régions. Mais la plus grande curiosité de cette montagne aux formes et aux couleurs austères, c'est une source, une *vraie* source, qui sort des schistes à moins de 60 mètres au-dessous de la cime (côté Nord-Ouest). Comme j'en ai bu après la fonte entière des neiges, je ne puis plus douter du fait. Sans cela, je l'aurais accusée de sortir de la neige, comme tant d'autres filets d'eau appelés « sources »; celui qui suinte sur le dôme du Montcalm, par exemple, à une hauteur de 3,000 mètres. La source de l'Arbizon étant à près de 2,800 mètres d'altitude, me paraît être la plus élevée des Pyrénées, et l'eau est excellente. Il n'y a qu'à la goûter pour se convaincre que ce n'est pas de l'eau de neige, que je trouve détestable, et qui agit sur moi et sur tant d'autres comme un poison. A ce propos, je me permets d'émettre mon opinion bien arrêtée, que l'insalubrité généralement admise de l'eau de neige et des glaciers vient de ce qu'elle manque d'*air*. Entendons-nous : je ne dis pas d'*oxygène*, car un de mes savants collègues de la Société de Géologie, après avoir dosé l'eau des glaciers, affirme qu'elle est aussi oxygénée que celle des plaines. Mais il n'est pas prouvé qu'elle contienne autant d'*air*. Toujours est-il qu'elle est *viciée*, mauvaise, et qu'elle fait mal, comme l'atmosphère néfaste et raréfiée des grandes hauteurs, qui finit par n'être plus respirable. Le résultat est bien certain, quelle qu'en puisse être la cause.


La course de l'Arbizon est longue. La vallée d'Aure était dans l'ombre quand je redescendis. Mais dominant encore la nuit, et incendiés par le soleil couchant, les pics neigeux de la frontière d'Espagne perçaient les nues

de leurs flèches écarlates, comme un rempart de feu dressé entre deux nations.

---

---

## Ports d'Aygues-Tortes, de Clarabide, de Caouarère, et ascension du Pic Batoua (3035 mètres).



Le 15 août 1874, je partis de Luchon pour Arreau, avec Firmin Barrau. Nous couchâmes là, et remontant au Sud, le lendemain, la vallée de Louron, j'engageai, en passant à Génos, un brave et tout à fait infatigable chasseur d'izards, Exuper Tardos, pour qui toute la région de Clarabide n'a plus un seul mystère.

Nous partons tous les trois de Génos, à midi, faisant face à ce groupe peu connu de pics abrupts, et formidables dans le brouillard, qui bornent au Sud la vallée de Louron. En somme, la carte d'Etat-Major est ici très-exacte.

En une heure de Génos, nous dépassons les derniers prés. 1 h. 30' (*je vais toujours compter les heures depuis Génos*), bifurcation de la vallée, au pont de Tramezaïgues (1375 m.); confluent des deux « Nestes » de Clarabide et de la Pez : eaux magnifiques, d'un vert extraordinaire; cabane sur la rive gauche de la Neste de la Pez; il y en a d'autres plus grandes, à trois quarts d'heure plus haut (gorge de la Pez, S. O.).

Passant entre les deux Nestes, et suivant un instant le torrent de la Pez, nous obliquons à gauche, en montant roide sur l'herbe, au Sud, pour suivre plus haut, sous les sapins, la rive gauche du torrent de Clarabide, que le sentier domine bientôt de trois cents mètres.

Voyez à gauche (Est) la pointe hardie de *Belle-Sayette*

(2966 m.); cabane de Puy-Mouillas, à trente minutes d'ici, sur la rive droite.

2 h. 30'. *Chapelle* microscopique, carrée, haute de deux mètres, fièrement et tristement perchée sur un austère et sauvage promontoire de granit, qui domine de trois ou quatre cents mètres le torrent furieux de Clarabide (rive gauche). Quatre ardoises forment le toit. Effet étrange et consolant de cet emblème de la religion, à pic sur ces dangereux et noirs abîmes. (1800 m.)?

D'ici, la gorge de Clarabide devient scabreuse, et il ne faut cesser de répéter sur tous les tons qu'un montagnard de première force pourrait seul s'en tirer sans un excellent guide, même avec carte et boussole. Dans le brouillard, tout le monde pourrait s'y perdre. Elle monte au S. S. E., étroite et formidable, presque étranglée entre des pics dont les flancs se redressent çà et là presque jusqu'à la verticale, bien qu'ailleurs les pentes se radoucissent.

Deux sentiers qui s'effacent très souvent, remontent sur la rive gauche : l'un très bas, presque au bord du torrent, avec un très mauvais pas (*Espardou*); l'autre passe plus haut, à un niveau moyen de quatre cents mètres au-dessus du torrent; enfin, un troisième sentier suit la rive droite, et mène au débouché de la gorge qui, courant Est et Ouest, jette dans les eaux de Clarabide celles du lac *Caillaouas*. Pour le rejoindre, il faut, de la chapelle, descendre de trois cents mètres au Sud, et franchir le torrent.

Voyez encore, de cet observatoire de la chapelle, l'aride et périlleux ravin qui monte au S.-E. à la Hourquette de Pourtet d'Hières (2600 m.), qui mène aussi au lac de *Caillaouas*.

Mais continuons vers Clarabide, dont le port ne se voit pas encore. De la petite chapelle, nous suivons à droite un sentier encore bon, mais qui, un peu plus loin, devient à peine visible, et ne fait que monter et descen-

dre sur le flanc oriental du *Pic du Midi* de Génos (2480 m.), où nous passons de très mauvais escarpements (toujours rive gauche). La nuit ou dans la brume, on ne s'en tirerait pas sans un guide émérite. La moindre glissade sur ces rochers vous précipiterait à gauche de quatre à cinq cents mètres dans le torrent de Clarabide.

2 h. 45'. Le port de Clarabide paraît enfin au S.-S.-E. : vaste échancrure rocailleuse et toute grise. Des glaciers resplendissent au S.-E.

3 h. 30. Amphithéâtre ou « coume » considérable, où quatre à cinq cabanes sont dispersées (*La Gourquette* : 1825 m.) ; restez haut, et n'y descendez pas. Passez un énorme ravin plein de cailloux. Ici les pentes deviennent faciles et nulles, et vous passez une vaste pelouse (3 h. 45'), où vous rejoignez le niveau du torrent ; tout danger disparaît. Au S.-E. et très-près, s'élève la crête grandiose de Clarabide, entre la neige et le ciel, et plus bas, tombe et tonne une cascade sortie du lac *Pouchergues* (2165 m.)

Nous montons à peine (rive gauche) : herbe moelleuse, eaux superbes (4 h. 15'). Mauvaise cabane de *Courtaou*, sur la rive droite (2,000 m.)

Un grand pic (de Légéné ?) se dresse droit devant nous.

4 h. 30'. Petit étang. Nous sommes ici entre le pic *Pétard* à droite (2,548 m.) et le pic *Courtaou* à gauche (même hauteur à peu près), tous deux en France et parfaitement placés sur la carte d'Etat-major.

Un pic fendu (très haut) paraît au Sud, entre les deux ports de Clarabide et d'Aygues-Tortes. Nous voici à un lieu important, à la bifurcation des deux vallons de Clarabide et d'Aygues-Tortes (4 h. 30' de Génos). Abandonnant la gorge de Clarabide, que nous laissons à gauche (S.-E.), ainsi que la cascade de Pouchergues et une mauvaise cabane, nous prenons ici une direction S.-S.-O., montant à droite sur l'herbe, laissant à droite une autre jolie cascade, dont les eaux viennent d'Aygues-Tortes.

Beau cirque de pics pyramidaux, du S. au S.-O. Ascension très-facile ; sentier.

5 h. Pelouses et première vue du port d'*Aygues-Tortes* (O.-S.-O.), à droite duquel se dressent les pitons rouges du *Grand Batchimale* (3,178 mètres).

5 h. 30'. Bonne cabane située sur la rive gauche du torrent, mais à trois cents mètres de lui ; hauteur estimée 2,250 m. Nous y couchons ; mais mes deux hommes n'ayant pas même une couverture, et deux bergers couchant aussi dans la cabane, qui n'est faite que pour trois, je la leur livre de bon cœur ; et pour plus d'une raison, je couche seul et dehors, sans feu, mais dans mon sac, où je ne m'aperçois du froid qu'en dégageant ma figure pour contempler le ciel et les étoiles. Les ours me laissent tranquille, bien qu'il y en ait, dit-on, beaucoup dans cette région. La nuit est magnifique : un grand brouillard dort à mes pieds et me sépare du monde ; parfois il se déchire, et remonte en flocons qui s'attachent aux flancs noirs des pics énormes qui me dominant et me regardent au Sud. C'est d'une splendeur presque effrayante... Ils semblent lever la tête et doubler de hauteur. Puis, tout se cache dans un brouillard impénétrable, pour reparaitre soudain et se cacher encore. Ce qui me frappe le plus, c'est l'étonnant silence avec lequel tout cela se passe. Toute la nature semble en mouvement ; elle change d'aspect à chaque instant, et cependant on n'entend rien, ni près ni loin : le sommeil ou la mort sont partout. Aussi je passe bientôt moi-même dans le royaume des songes, et je m'endors au haut des Pyrénées, en l'oubliant.

Le lendemain, ciel pur en haut ; tous les nuages sont en bas. Nous partons à 5 h. Le port de Clarabide, qui a l'air gelé, s'ouvre au S.-E. et celui d'*Aygues-Tortes* au S.-O.

Nous montons Ouest de la cabane, à un tout petit col, derrière lequel se trouvent deux lacs très-sales. A l'Est, surgissent comme des Titans de glace, gelés pendant

la nuit, le pic des *Hermitans* et le *Néthou* : tout autour d'eux, l'air lui-même, sec et bleu, semble gelé. Mais à l'Ouest, devant nous, l'aurore embrase le *Batchimale* d'un rouge sanglant. Vent froid.

De la cabane d'Aygues-Tortes, une heure de très-facile montée nous place sur le port de ce nom (2,619 m.), longue crête très-exposée au vent, mais sans l'ombre de danger, ni d'un côté ni de l'autre. Nous entendons très-bien tonner le canon de Lannemezan, à 50 kilomètres. Isards à droite; ils sont tout rouges. Le vent du Nord souffle à tempête. Le Posets apparaît au S.-S.-E., et plus à droite, le neigeux *Eristé*. Un vaste col s'ouvre entre les deux. Je vois aussi d'ici, dans les grandes solitudes de granit O.-S.-O. du Posets, briller deux petits lacs (à 2,500 m.) ?

Le Cotieilla s'élève au S. 20° O. et le port de Gistain s'ouvre sous nos pieds, à l'E.-S.-E. Mais le Posets fait tout pâlir : il est superbe d'ici.

Nous descendons d'abord au Sud du port d'Aygues-Tortes : sentier. Mais au bout de quelques minutes, nous obliquons beaucoup à droite, sur le flanc espagnol du *Grand Batchimale*, pour passer entre ce pic et un autre plus petit (2,600 m.) situé plus au Midi, avec un beau "signal" sur son sommet, probablement une tourelle de triangulation, qui, bien qu'en Espagne, est indiquée sur les cartes françaises de l'Etat-major. Voici au loin le pic *Suelsa* (S.-O.), et bien plus loin encore, celui de la *Munia* (O.). Le Mont-Perdu est un peu sur sa gauche : vue grandiose sur l'Espagne. Nous allons au N.-O., restant à un niveau moyen de 2,600 mètres, et décrivant un demi-cercle sur le revers occidental et espagnol du *Batchimale*, que nous avons toujours à droite. C'est un pic très-facile, tout fourmillant d'izards; à chaque instant, nous les voyons bondir sur ces déserts de cailloux rouges.

A 2 heures de la cabane d'Aygues-Tortes (1 h. du port), nous descendons au Nord sur deux petits lacs alimentés

par le glacier du Batchimale, accroché au flanc Ouest du pic. Désert partout, pas le moindre arbrisseau ; l'herbe reparait pourtant au bord des petits lacs bleus (2,500 m. ?), d'où, au lieu de continuer au Nord et de descendre une heure après sur le port de la Pez, je me décide à m'en aller descendre à gauche (N.-O.), pour remonter ensuite au port de *Caouarère* (2,530 mètres), et repasser ainsi en France avant la nuit. Le programme fut exécuté à la lettre ; mais il fallut toute la sagacité et le sang-froid du brave chasseur Tardos pour nous tirer du précipice qui tombe à l'Ouest des lacs de Batchimale, sur la gorge (espagnole) de la Pez : c'était vertigineux. Il faut rester à gauche, tout près de cette interminable cascade dont j'ai parlé ailleurs. Deux cabanes pendent aux flancs de l'abîme ! Dans le brouillard, nous n'en serions jamais sortis. C'est une descente presque à pic d'environ 400 m.

Enfin, nous arrivâmes en bas sans nous briser les membres, et franchissant de l'Est à l'Ouest le torrent de la Pez, nous commençâmes, vers 4 heures du soir, l'interminable montée du port de *Caouarère* : stérilité à perte de vue, sauf en bas. Toute cette région, à l'Ouest et au N.-O. de nous, vers le Batoua, est l'image du désert : pentes presque nulles, mais fort longues, ce qui explique la hauteur du port (2,530 mètres). Enfin, nous le passons : il est 6 heures. Les chevaux peuvent monter jusqu'ici par l'Espagne, mais la descente en France leur serait difficile. Ce port s'appelle aussi de la *Madère*.

Après une longue mais très rapide descente à l'O.-N.-O., nous arrivons avec la nuit à l'exécrable auberge appelée par dérision "*Hospice*" de *Riou-Mayou* (1,560 mètres), où je dine avec une soupe au lait et un reste de poisson conservé, dont j'ai toujours une provision dans les montagnes. Nous dormons dans du foin, comme il n'y a pas de lit ! Et cependant quel merveilleux endroit pour passer une semaine, s'il y avait une auberge ! C'est un des sites les plus alpestres, les plus boisés et les plus séduisants de toute la chaîne des Pyrénées.

Le lendemain, 18 août, renvoyant le chasseur Exuper à Génos, j'accomplis heureusement, avec Firmin Barrau, l'ascension du *Batoua* par la France, c'est-à-dire le N.-O. Course facile et très belle, mais longue et fatigante : beaucoup plus longue qu'elle n'en a l'air.

A cinq kilomètres au Nord de l'hospice de Riou-Mayou, en arrivant aux cabanes et au pont de *Péguère* (1388 mètres), on voit s'ouvrir à droite (S.-E.) un vallon très boisé, borné et dominé par une montagne d'une hauteur et d'une masse écrasantes, sur la cime de laquelle on aperçoit, même à l'œil nu, une petite tour : c'est le *Batoua*; il est tout noir, et on dirait une muraille monstrueuse de métal, qui semble épouvanter le ciel. Il a la forme d'un lion couché, mais menaçant, dont la tête est à gauche (au N.-E.), et la queue au S.-O.; entr'elles, la crête se cambre de la manière la plus gracieuse, et tout le long du précipice qui tombe sur le val de *Péguère*, se dessinent de grandes rides qui simulent parfaitement la crinière.

Nous nous perdîmes trois ou quatre fois dans les épaisses forêts qui tapissent tout le bas du vallon de *Péguère*, où, remontant sur la rive gauche, nous nous approchâmes trop du torrent de *Batoua*. Il faut le prendre pour guide, mais en restant très haut sur sa rive gauche, où serpente, au milieu des sapins, un assez bon sentier, difficile à trouver. Montez S.-E. (fraises partout). — Une fois sorti des bois (2 heures du pont de *Péguère*, le pays devient libre et ouvert. On se trouve à l'entrée d'une espèce d'entonnoir ou de cirque, sans un arbre, tout couvert de pelouses, avec trois ou quatre sources exquises, une bonne cabane à droite, et la muraille du pic *Batoua* juste en face. D'ici on voit monter au Sud un ravin large et roide, cette année là tout rempli de cailloux poudreux et mobiles, mais probablement couvert de neige les autres années; c'est par là que nous fîmes l'ascension. Après avoir escaladé un escarpement



de rochers blancs, où tombent plusieurs cascades, nous attaquâmes ce long ravin de pierres roulantes, qui nous prit près d'une heure ; ascension accablante : à chaque pas, nous détachons un torrent de cailloux et d'ardoises, qui nous font reculer. Il faut grimper avec les mains. Sur de la neige, vingt minutes suffiraient, et cinq minutes à la descente..... Mais cette année, elle manque partout.

En 1 h. 15' (de la sortie des bois), nous arrivons à un large col (2,800 m.?) ouvert à droite du pic : c'est la frontière. Tournons à gauche (N.-E.), pour suivre la crête interminable dont le point culminant forme la cime du Batoua. Aucun danger ; elle a presque toujours deux mètres de large, et à droite le pays est facile, bien qu'à gauche, sur la France, il y ait un précipice superbe, où j'aperçois un tout petit glacier, avec quelques crevasses. A l'horizon de l'Est, le *Néthou* se laisse voir un instant : puis il se cache derrière le *Batchimale*. Il est déjà six heures... Arriverons-nous jamais au bout de cette arête sans fin, et qui ondule comme les vagues de la mer ? Où coucherons-nous ? N'y pensons pas. Je coucherais ici même, plutôt que de renoncer à ce beau pic. Enfin, voici la tour et le sommet (3,035 m.). Il y a cinq heures que nous avons quitté Riou-Majou, et nous avons marché à toute vapeur. Il est six heures et demie ! Le soleil, tout sanglant, tombe à l'Ouest dans une mer de montagnes : l'éclat intolérable de sa lumière, qui nous aveugle, fait paraître l'ombre noire comme la nuit. Les gorges de France sont entièrement comblées par un brouillard horizontal, dont la surface devient d'un bleu livide ; mais en Espagne, tout est encore lumineux et brûlant... Silence étrange et absolu... Je jouis de me trouver là-haut à pareille heure, par une soirée si belle : il me semble un instant que c'est là la place naturelle de l'homme, tant l'âme s'y calme et s'y épure. Aucune passion qui ne s'endorme à ces hauteurs, sauf l'enthousiasme !

Au SE, en Espagne, je vois descendre à perte de vue

des solitudes mélancoliques et embrasées, sans arbres, sans une maison, sans trace humaine... Elles n'appartiennent qu'à Dieu, au vent et aux isards. Mais le soleil a disparu ; elles s'assombrissent, et il va y geler. Il faut descendre, mais quel dommage !

C'est par ces pentes si nues qu'on ferait facilement par l'Espagne l'ascension du Batoua. En quittant le torrent et la gorge espagnole de la Pez, à mi-chemin entre l'hospice de Plan et le port de la Pez, et en montant à gauche (NO), on arriverait en 2 h. 30' sur le sommet, sans la moindre peine.

J'ai constaté aussi qu'on peut passer très facilement de la cime du Batoua sur celle de *Lustou* (3,025 m.), en suivant au NE, puis au Nord, la longue crête de *Guerreys*. Elle moutonne, et la course serait longue (plusieurs heures) ; mais c'est la même arête d'un bout à l'autre, et l'on pourrait ainsi " faire " les deux pics dans la même course. Ce sont les deux plus hauts sommets de toute la vallée d'Aure, le Batoua dominant le Lustou de dix mètres.


C'est un merveilleux observatoire pour étudier les grands pics espagnols du pays de Gistain. Ils sont tous là, tout près : le Posets, le Suelsa, le Cotieilla, etc. En France aussi la vue est magnifique : Vignemale, Anie, Aiguillous, Cambiel, Arbizon, etc., etc. Le précipice du N.-O. est formidable ; il tombe de six cents mètres et presque à pic. La pointe assez caractéristique qui paraît au N.-E., est le *Balinet* (2,970 m.).

Il faisait presque nuit, quand nous partîmes pour la descente, qui, sur les rochers blancs au bas du grand ravin, devint assez scabreuse dans l'ombre ; mais leur blancheur nous rendit grand service, et fatigués par un long jeûne, nous dûmes coucher dans l'excellente cabane citée plus haut, à 2,200 mètres d'altitude. Sources délicieuses, et bois à discrétion.



## Le Lustou (3025 mètres)

(SA PREMIÈRE ASCENSION.)



Le midi ! Quel prestige dans ce mot ! Que de rayons, que de couleurs, quelles images il évoque ! Chacun aime son pays ; mais c'est autour des régions lumineuses de la terre, que l'imagination de presque tous les hommes gravite avec le plus d'amour. Quelle âme ardente et jeune, avant de faire naufrage sur les écueils ou les glaces de la vie, ne s'est pas emportée sur les déserts de l'Inde ou de l'Afrique ? Et qui n'a pas, au moins une fois, rêvé aux sables, aux caravanes et aux panthères ? Quelle imagination n'a pas été frémir, sur le char embrasé du soleil, dans ces forêts sonores que font pâlir les éclairs des tropiques ? Les froids pays du nord n'ont pas tant de prestige. Sans doute il y a de la poésie derrière le vent du pôle : mais c'est un peu celle du cimetière : et bien que tous les hommes trouvent leur patrie splendide, fût-elle un *Ice-berg*, ils conviennent tous aussi qu'elle se dépoétise en l'absence du soleil.

D'ailleurs, dans l'ordre purement psychologique lui-même, qui pourrait nier l'influence du beau temps ? Voyez, sondez les cœurs endoloris, et dites-nous s'il existe un chagrin que ne puisse adoucir un beau ciel ? Enfin, jusque dans les choses inanimées, tout relève plus ou moins du soleil : il fait sourire les fleurs, et les planètes s'y enchaînent, tout s'étiolerait sans lui : il est comme l'âme du monde, le cœur brûlant de l'univers.

Ainsi du moins je l'ai toujours pensé : et c'est un peu pour cela que je préfère les Pyrénées aux Alpes. Voyez la vallée d'*Aure*. Où trouverait-on, en Suisse, des teintes si chaudes, tant de lumière et de couleurs, de tels

contrastes entre le soleil, la neige, les fleurs et la verdure?

Lecteurs qui en doutez, si vous voulez vous en convaincre, gravissez avec moi le *Lustou*.

Gracieux comme une ondine, assez neigeux et très aigü, ce pic domine fièrement l'élégante chaîne qui borne au sud la vallée d'Aure, et la sépare de l'Aragon. Le *Batoua* le dépasse de dix mètres : mais il ne se voit pas de cette vallée.

Parti à pied d'*Arreau* (en 1864) de l'hôtel d'Angleterre, que je ne quitte jamais sans peine, passant par *Vielle*, et prenant un chasseur à *Azet* (16 kil.), je traversai d'abord au Sud, par une chaleur caniculaire, un grand bassin ovale, vert comme l'Irlande, après quoi je montai (mais en restant nécessairement très haut sur la rive droite de son fougueux torrent) dans le vallon étroit et sombre d'*Arsouë*, si exposé aux avalanches, que presque toutes ses cabanes étaient en ruines. Quelle puissance que la neige en mouvement ! La mer elle-même, dans ses plus grandes colères, exerce peut-être moins de ravages qu'une avalanche lancée à toute vitesse. Elles ont beau jeu ici : car c'est souvent entre des parois glissantes et presque à pic, que descend et bondit le torrent, dont il n'est guère possible de remonter les bords : il faut rester très haut ; là les pentes sont faciles.

D'ailleurs c'est là le caractère de toutes les gorges qui forment, en se réunissant, la vallée d'Aure. Leurs flancs mouillés et lisses forment des parois de cinq cents mètres, et celle de *Clarabide* est une des plus dangereuses des Pyrénées, du moins dans sa partie moyenne. Car plus haut, elle s'évase, et elle devient facile.

De même de celle d'*Arsouë*. A une hauteur de 2,000 mètres, mes regards et mes muscles se reposèrent sur un bassin de la plus tendre verdure, où je trouvai un pauvre abri, bien mutilé, décoré cependant du nom de *cabane de Lustou*. C'était un pan de mur contre un rocher. Comme la nuit était proche, je fus d'abord tenté

de coucher là. J'étais si enchanté qu'il n'y eût personne ! Trouverais-je ailleurs autant de place inoccupée ?

Mais n'ayant pas de sac à cette époque, ni même de couverture, j'eus peur du froid, et je crus plus prudent d'aller à la recherche d'une vraie cabane située à 300 mètres plus haut, à droite à (l'O. S. O.), celle de *Bassia Sailla*, bien qu'il n'y eût pas de bois ; j'y serais du moins bien abrité du vent, et près d'une source exquisite.

Jugez de ma déconfiture, en trouvant là cinq jeunes bergers, qui s'entassèrent sur nous comme des sardines dans une cabane que trois personnes auraient remplie, et ne firent que chanter toute la nuit ! Oh ! comme je regrettai alors le rocher pacifique que j'avais dédaigné ! Mais il était trop tard pour redescendre. Plus je parcours les Pyrénées, plus je préfère les abris naturels aux cabanes de bergers. On est chez soi, c'est propre, et on a de la place. Mais je n'ai pris ces goûts que depuis que je couche dans un sac, autrement dit, dans les dépouilles cousues de six agneaux. Avec mon sac, je puis coucher littéralement partout : c'est mon ami le plus inséparable, et j'ai cent fois dormi dedans, sous les étoiles, mieux qu'aucun potentat, mieux certainement qu'un Président de République.

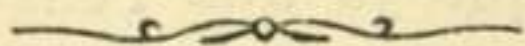
Mais à *Bassia Sailla* (2,300 mètres) les odeurs et les chants, les coups de pied, les meurtrissures et le manque d'air, me firent passer une nuit intolérable. Aussi étais-je tout démoralisé quand le lendemain matin j'attaquai le Lustou, faisant en outre fausse route.

Après avoir passé un petit lac qui sommeillait au nord-nord-ouest du pic dans un berceau de neiges, je pris sans hésiter l'arête occidentale, qui a l'air si facile, et monte jusqu'au sommet en décrivant une courbe charmante. Rien n'est plus séduisant..... Mais rien n'est plus perfide..... Je me trouvai bientôt sur une espèce de lame si mince que je dus l'enseller, avec chaque jambe dans un abîme..... Cela ne pouvait pas durer :

mon pouls battait trop fort. Je ne dis pas que cette arête fut impossible : il est rare de trouver une arête qui le soit. Mais comme j'avais du temps pour essayer ailleurs, et que depuis six ans j'avais abandonné la gymnastique, je traversai la partie nord du pic, sur une grande flaque de neige glacée et éternelle, qu'on voit très-bien du col d'Aspin (30 kilomètres). Une fois passé le méridien du pic, j'en fis l'assaut par le Nord-Est, et j'atteignis la cime sans aucune peine, par un couloir plein de débris (appelés *pierraille* en langue Pyrénéenne), et sur de la neige *noire*, phénomène très-curieux, mais pas rare, et toujours dû à la même cause, à une véritable pluie d'insectes, de mouches, de papillons et de cousins, emportés de la plaine par des trombes, et jetés par le vent sur le haut des montagnes, où ils gèlent par millions dans la neige. Mais quelques-uns, chassés plus loin, s'en vont tomber encore vivants dans les vallées ou dans la plaine, comme un nuage de poussière. Plus libres que nous, la douane ne s'en mêle pas à la frontière, et ils n'inspirent que de la compassion.

Comme nous ne trouvâmes pas la moindre trace de l'homme sur la cime du Lustou, j'y construisis un imposant *steinman*. Elle est loin d'être aigüe : c'est une arête étroite, orientée S.S.O.-N.N.E. Vue admirable. A l'Est, l'œil plonge avec effroi dans un énorme abîme : il a près de mille mètres à pic ! Il force les yeux à se fermer d'horreur, et les cheveux se dressent.....

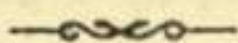
Je revins à Arreau par Génos, en descendant à l'Est et au Nord-Est, par divers petits lacs, au col d'*Ardounes*, dont les moëlleuses pelouses font le plus doux contraste avec l'affreux décharnement des pics qui les dominant au Sud.



---

## Grand-Batchimale (3,178 mètres)

---



Cette majestueuse montagne, située sur la frontière d'Espagne, à mi-chemin entre le *Port de la Pez* et celui d'*Aygues-Tortes*, est le point culminant de l'immense crête de Batchimale, qui, orientée du Nord au Sud, et longue d'au moins deux kilomètres, tourne brusquement à l'Est au port d'*Aygues-Tortes*, pour former plus à l'Est quelques cîmes très hardies, et le vaste *port de Clara-bide*, souvent appelé aussi « port de Vénasque ».

Les quatre cinquièmes (au moins) du Batchimale sont en Espagne : mais à l'Est, il se soude à la France, où il tombe d'un seul jet, par une pente continue : et les pierres, comme les neiges qui, de ce côté-là, partent de la cîme, bondissent nécessairement dans le vallon français d'*Aygues-Tortes*. Un morceau du sommet est en France. Il n'est pas tout-à-fait isolé, comme une tête sur un cou.

Pourtant, les opinions là-dessus sont partagées ; et Schrader, l'éminent cartographe, met en Espagne tout le sommet du Batchimale, en l'appelant « *Pétard* » ; du nom de son modeste rejeton (2,548 mètres), qui, situé plus à l'Est, est entièrement en France.

Quoiqu'il en soit, voici comment je suis monté sur le *Grand-Batchimale* le 10 septembre 1878, un mois après M. Schrader, qu'accompagnait Henri Passet. J'avais pris un chasseur à Génos, Vincent Grassy, et Célestin Passet. Il y avait eu en 1876 une ascension douteuse, celle de M. Lacotte-Minard avec Henri Passet : je dis « douteuse », parce qu'ils la firent dans le brouillard, croyant monter ailleurs. Dans tous les cas, la première ascension de ce pic, exécutée « en connaissance de cause »,

fut celle de Franz Schrader avec Henri Passet, au mois d'août 1878. Celle qu'on va lire ne fut que la seconde.

Partis d'Arreau le 9 septembre, nous remontâmes au Sud la gorge assez scabreuse de *Clarabide*, par sa rive gauche, sur des parois souvent très inclinées, lisses et mouillées, où un faux pas serait fatal, et nous couchâmes la première nuit à une hauteur d'environ 2,000 m., dans une cabane située au Nord et à la base du pic *Pétard* (2548 mètres), près d'une excellente source. Nous fîmes cette course dans un brouillard impénétrable; mais le soir il creva un instant, et j'aperçus alors à l'O.-N.-O. la crête et la brèche de la *Hourque*, par où sont obligés de passer les bestiaux, pour aller paître dans la haute gorge de Clarabide. Ils remontent au S.-O. le vallon de la Pez, puis grimpent à l'Est à 2,600 mètres, et redescendent après ce long manège à l'Est sur Clarabide. C'est un énorme détour, mais ils ne peuvent passer ailleurs sans se casser le cou.

La nuit fut triste, humide, brumeuse et très décourageante, en sorte que je dormis à peine, ce dont un rat très mal élevé et spasmodique fut un peu responsable, car il ne fit que courir toute la nuit autour et au-dessus de nous, dans une agitation fébrile. Quand il fait sec et clair, j'aime mille fois mieux coucher sous les étoiles, sans feu et sans le moindre abri, à n'importe quelle hauteur, que dans ces misérables huttes de bergers, souvent plus sales et plus fétides que les yourtes des Mongols!

Puis d'autres choses m'attristaient. C'étaient les gémissements, la voix lugubre et les appels désespérés d'une vache tombée malade, et qui, trop faible pour redescendre avec les autres aux champs heureux de sa patrie, avait été abandonnée dans les montagnes pour y mourir dans quelques jours de faim, de froid et de tristesse..... Je l'entendais mourir.....

Mais quel spectacle frappa nos yeux appesantis le len-



demain matin ! Plus une tache dans le ciel, qui était bleu partout, tandis qu'au-dessous de nous, et jusqu'aux bouts de l'horizon, dormait encore un océan de nuages immaculés, tout blancs, et immobiles. Leurs flots moëlleux ne semblaient s'agiter qu'au contact des montagnes, qui sortaient de cette mer comme des îles éclairées par l'aurore. Tout le long de leurs côtes aériennes, les nuages troublés et tumultueux avaient l'air de bondir, comme des vagues qui déferlent. Ils écumaient contre les rochers, et l'illusion était complète. Une heure après, toutes ces vapeurs avaient fondu, il n'en restait plus rien, et le soleil régnait partout en maître. La journée fut superbe.

Au port d'Aygues-Tortes, au lieu de le franchir et d'entrer en Espagne, je pris à droite la crête qui monte abruptement de plus de 500 mètres à l'O.-N.-O. du port, et aboutit au pic très élevé d'Aygues-Tortes, aussi nommé " d'Aygues-Cluses ". Il a au moins 3,100 mètres. C'est une des pointes du Batchimale. Mais où donc pouvait être, où se cachait le grand pic signalé et gravi par Schrader ? J'étais tout dérouté, pour ne pas dire découragé. Nous avions beau monter, monter toujours à l'O.-N.-O., sur une arête interminable, très roide, et souvent peu commode, l'Ouest restait vide, nous n'arrivions jamais nulle part, et cependant à droite, l'abaissement du vallon d'Aygues-Tortes, à d'immenses profondeurs, prouvait éloquemment notre altitude. Elle dépassait déjà de beaucoup 3,000 mètres, lorsque soudain, en arrivant au *pic d'Aygues-Tortes*, après une heure d'accablante escalade, nous eûmes la joie d'apercevoir à 3 ou 400 mètres de nous, mais encore plus au Nord, l'aride et fier sommet de mon ami Schrader, ne nous dominant guère que de 80 mètres. Sa défaite n'était plus qu'une question de patience. Mais comment y monter par ici ! Nous tînmes conseil. Mes guides voulaient aller tout droit, en suivant vers le Nord l'arête

qui nous joignait à lui ; car il n'y avait aucune rupture, pas la moindre brèche sérieuse dans cette crête continue et presque horizontale..... Je fus tenté..... Mais elle était si disloquée, si rocailleuse, que j'allai au plus sûr, et la laissant à droite, nous descendîmes de 400 mètres à gauche dans des ravins schisteux, sans un brin d'herbe ou une goutte d'eau. Là, je me retrouvai dans mon itinéraire de 1874, au bas d'un âpre vallon de cailloux et de glace, où rien ne pousse, et qui descend de l'Est à l'Ouest sur la gorge Espagnole de la Pez. Quand on ne l'a pas vue, ce n'est qu'en rêve qu'on peut imaginer une telle désolation. Et pourtant, les isards aiment ces lieux. Il n'y a pas d'animal si sauvage ! Nous en vîmes un *tout blanc* se profilant vivement contre le ciel bleu, mais les autres étaient rouges. C'est le seul isard blanc que j'aie vu de ma vie, mais il paraît que sur le Batchimale, ils ne sont pas très rares. C'était peut-être un albinos.

Escaladant au Nord un couloir presque à pic, où suintait un peu d'eau, nous nous trouvâmes à son sommet sur de vastes pentes désertes, couvertes de cailloux jaunes, mais tellement douces qu'on pourrait les gravir à cheval. Ces longues pentes montent à l'Est jusqu'au Grand Batchimale, en s'effilant un peu vers le sommet. Partout ailleurs, c'est une espèce de grande route inclinée d'une trentaine de degrés. Vue d'un peu loin, cette croupe aride, et longue d'au moins un kilomètre, ressemble assez, autant par sa couleur que par sa courbe, au cou fauve, mais gracieux, d'une girafe qui regarde le soleil.

Quelle vue nous eûmes ici ! surtout à l'Ouest ! L'espace et la lumière, l'air et la liberté nous enivraient. Aussi nous montâmes vite, et à six heures du soir, nous étions tous les trois sur le *Grand-Batchimale* (3178 mètres), où je trouvai, dans la tourelle qui le couronne, le cher petit billet de mon ami Schrader, et de son guide Henri

Passet. Mon premier soin fut de le mettre dans une bouteille avec le nôtre, puis j'admirai la vue, qui est sans contredit d'une splendeur éblouissante. Elle me rappelle beaucoup celle du Perdighero et du pic des Gours-Blancs : c'est tout dire. Je voyais même au Nord, par delà des légions de montagnes, les plaines de la Garonne. Mais n'ayant plus qu'une heure de jour, et ne sachant où je pourrais coucher, j'étais surtout préoccupé de la question (très grave dans cette saison), d'un abri pour la nuit. Descendant au Nord-Ouest sur les deux lacs de *Batchimale* (2,500 et quelques mètres?), j'eus beau chercher des rochers protecteurs sur leurs rivages glacials et nus comme ceux des mers polaires, je n'y trouvai que des cailloux, des lambeaux de glaciers, et pas la moindre pelouse.... Et il allait faire nuit..... A l'Est, la *Montagnette* et ses arêtes barbares, (qui aboutissent au Nord au petit pic de *Batchimale*, coté 2980 mètres sur la carte de l'Etat-Major) devinrent d'un rouge sinistre. Il y avait du courroux dans ces lueurs écarlates : elles me rappelaient les crépuscules sanglants qui précèdent les typhons de la Chine..... Mais l'incendie ne dura qu'un instant, et à 7 heures 1/2 il fallut s'arrêter sur les splendides pelouses où glisse de près d'un kilomètre la folle cascade de *Batchimale*, avant de se précipiter par un dernier escarpement sur le torrent Espagnol de la *Pez* (rive gauche), de l'autre côté duquel le pic *Batoua* fait monter dans les nues ses déserts et ses neiges. Il a les lignes et l'attitude d'un lion surnaturel.

C'est là que nous campâmes le 10 septembre, sans abri et sans feu, à une hauteur probable de 2,400 mètres, et faisant face à l'ouest, où sur un ciel encore un peu pourpré, flottaient quelques nuages roses, innocents et fragiles, qui fondirent à l'approche de la nuit, ou s'en allèrent à la suite du soleil.

Quelle nuit ! Quelle majesté partout, et quelle sérénité ! Je n'entendais que la triste et plaintive harmonie

des cascades, où miroitaient des reflets phosphoriques : mon regard dépassait les étoiles, et ma pensée traversait l'univers. A neuf heures, tout changea au lever de la lune. A peine sortis derrière les crêtes de Montagnette, ses pâles et froids rayons tombèrent sur nous, nous donnant l'air de trois sauvages. Faut-il l'avouer ? Je me mis à dîner !... puis j'allumai mon punch, en me demandant ce que penseraient des ours, ou même des hommes, qui auraient aperçu tout-à-coup au haut des Pyrénées, et à dix heures du soir, la flamme fantasque et bleue de mon esprit de vin s'agitant comme une langue, ou comme un feu follet sur les tombeaux ? Entre ses reflets livides et ceux de la pleine lune, qui promenait sur les montagnes des lueurs d'Apocalypse, je devais ressembler à Méphistophélès.....

Je dormis bien, grâce à mon sac, mais en glissant sans m'en apercevoir, et le matin je m'éveillai à plusieurs mètres plus bas qu'où je m'étais couché. Mes deux braves guides, qui n'avaient rien pour se couvrir, souffrirent tellement du froid, qu'à trois heures du matin ils descendirent au clair de lune à la recherche d'un combustible quelconque, et remontèrent avec quelques rhododendrons. Heureusement que la nuit fut superbe : que serions-nous devenus sans cela, à cette hauteur ?

Le lendemain, nous descendîmes sans trop de peine à l'ouest, sur le vallon Espagnol de la Pez, en appuyant beaucoup à gauche, le long de la cascade de Batchimale, et en passant tout près de deux petites cabanes en ruines, comme suspendues aux flancs du précipice ! Il y serpente un tout petit sentier : mais c'est le seul passage : il n'y a pas d'autre moyen de descendre au torrent de la Pez sans se briser les membres.

Rentrant en France par le *Port de la Pez* (2,480 mètres) nous couchâmes à *Génos*, après une admirable soirée d'automne. Une brise légère nous apportait tous les aromes des champs, une harmonie miraculeuse sortait

des bois et des torrents, et les montagnes, un peu gazées par les vapeurs du soir, avaient encore les teintes chaudes et vermeilles de l'été. Le gémissement des feuilles, qui étincelaient en tremblotant au vent du crépuscule, annonçait seul l'automne. Qui pourrait résister à de telles influences ? Elles viennent de Dieu, puisqu'elles nous purifient en nous charmant, et nous font voir le Bien sous les couleurs du Beau, dont il est l'idéal.

(N.-B. — Ne pas confondre ce pic avec le *petit* pic de Batchimale qui se dresse plus au Nord, et dont le nom est d'ailleurs fort douteux.

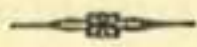
La carte d'Etat-Major lui donne 2,980 mètres.)

---

---

## Grand Pic de Clarabide (3,024 mètres)

(SA PREMIÈRE ASCENSION).



En 1882, le 2 juillet me trouva installé au *Lac d'Oo* (1,500 mètres) avec Firmin Barrau et Célestin Passet, par un temps déplorable. Heureusement qu'on est bien au Lac d'Oo, en sorte qu'avec un livre, de la philosophie, et un bon feu, on peut sans peine et sans mauvaise humeur, y attendre le retour du beau temps.

Mon but était d'aller par le col des Gours-Blancs, explorer les grandes crêtes inconnues, qui, au fond du vallon de Pouchergues, unissent le Port de Clarabide au Pic des Hermittans ou des Gours-Blancs : pays de glace et de mystère où il restait encore beaucoup à découvrir; la carte d'Etat-major étant en cet endroit plus défectueuse qu'en aucun autre. On n'y reconnaît rien, pas même le Port de Clarabide, qui s'y trouve trop à l'Ouest de plusieurs kilomètres. Sa position réelle est sous le chiffre 2629, où on a mis « Port de Benasque ». Ceci du moins est excusable; car, en effet, les Espagnols donnent quelquefois ce nom au Port de Clarabide. Mais ce qui

est bien sûr, c'est que le Port de Clarabide n'est pas où l'a placé la carte d'Etat-major (au point côté 2877 mètres) : il n'y a là que des pics, et quelques brèches insignifiantes, où on ne passe jamais.

Le 3 juillet, nous ne fîmes rien. Mais le lendemain, par un temps magnifique, nous partîmes, très chargés, pour le *Lac glacé d'Oo*, d'où, obliquant à droite (à l'Ouest), nous arrivâmes sans peine sur le *Col des Gours-Blancs*, qui me parut moins haut que de coutume. Il dépassait à peine le niveau du *Port d'Oo* (3,000 mètres). C'est qu'il avait très peu neigé pendant l'hiver, et comme ce n'est qu'un col de neige, où l'on ne voit jamais le sol à découvert, il en résulte que son niveau subit de grandes oscillations, et même que sa hauteur varie continuellement, sous l'influence du vent, du soleil, et du froid. Sa courbe gracieuse et toujours blanche, se profilant sur le fond bleu d'un ciel Pyrénéen, fait un effet superbe, surtout quand le soleil se couche derrière.

A peine entrés dans l'empire désolé des glaciers, nous eûmes une émotion des plus violentes. N'étant qu'au 4 juillet, nous devions croire que les crevasses étaient encore couvertes d'assez de neige pour nous donner la plus entière sécurité. Aussi nous n'avions pas de corde. La neige, dont la blancheur était très uniforme, et qui semblait aussi solide qu'une plaine de marbre, nous inspirait tant de confiance, qu'aucun de nous n'eut même la moindre alarme, et nous filions comme des isards, en obliquant vers la rive gauche, où le glacier se terminait par des pentes moins abruptes, quand tout-à-coup la neige céda sous le piolet de Célestin, dont la jambe droite était déjà levée, prête à plonger dans un abîme horrible. Un pas de plus, et il aurait sombré, disparu dans l'autre monde ! Le fait est qu'excepté en hiver, il n'est jamais prudent d'aller sans corde sur un glacier. Il y a des trappes partout, et l'homme le plus habile et le plus lesté peut y trouver la mort.

Nous rebroussâmes chemin sans hésiter, en reprenant exactement nos traces ; retraite qui nous fit perdre une heure, en nous forçant, pour sortir sains et saufs du glacier des Gours-Blancs, à descendre presque à pic, au Nord-Est et au Nord, au bas d'un autre petit glacier qui lui est parallèle, et qui vient, Est et Ouest, du *Pic Noir* (3,042 mètres). Une fois là, une longue suite de terrasses sillonnées de ruisseaux, mais arides, nous conduisit par des pentes insensibles, au premier petit *Lac des Gours-Blancs*, que nous laissâmes à droite, en en longeant les bords. Quelle solitude ! Mais le murmure des eaux dorées par le soleil, qui les faisait étinceler et scintiller comme un ciel plein d'étoiles, nous consolait un peu de la tristesse et du silence qui régnaient autour d'elles.

Les jours étaient bien longs : mais il était déjà cinq heures, et il allait falloir songer à un gîte pour la nuit. C'est une affaire si grave dans les montagnes, quand on n'a pas de tente ! Or, sauf en Mongolie, je n'en ai jamais eu. J'aime beaucoup mieux mon sac, pourvu qu'il y ait moyen de se blottir sous un rocher. Malheureusement, c'est ce qui nous manquait : il n'y avait pas de combustible non plus : nulle part le moindre morceau de bois ni de rhododendrons ; et nous étions encore à un niveau où les nuits sont très froides (2,400 et quelques mètres).

La situation n'avait rien d'agréable. Ne voulant pas descendre si bas que le lac Caillaouas, qui n'était pas du tout sur mon chemin pour ma course du lendemain, il fallut s'arrêter pour la nuit dans un petit vallon affreusement nu, où nous trouvâmes une source, et une cabane microscopique. Cette pauvre cabane était si exigüe, qu'on ne pouvait n'y s'y tenir assis, n'y s'y installer plus de deux : et puis, elle était pleine de boue. Ayant mon sac en peaux d'agneaux, et mes guides n'ayant rien pour lutter contre le froid, je m'allongeai dehors, dès qu'il fit nuit, sur un sol moins humide que le leur, et où j'avais aussi plus de place qu'eux, tout le désert étant à moi,

mais où j'étais à la merci de tous les vents. Enfin, j'aurais sans doute un peu dormi, bien que sans feu et sans abri, si j'avais été sûr d'une belle nuit : mais en voyant l'aspect fiévreux du ciel, comment compter là-dessus ? j'avais de noirs pressentiments..... D'abord très-clair, il se couvrit soudain de petits nuages aux reflets électriques, et tourmentés par plusieurs vents contraires. Bientôt je m'aperçus qu'il y en avait aussi en bas : la gorge de Clarabide débordait de brouillards tumultueux et opaques, qui s'agitaient à d'immenses profondeurs. Jusqu'à dix heures, la lune ne s'était pas voilée un seul instant : j'aurais pu lire à sa lumière, tant elle était brillante..... Et voici qu'à onze heures, elle s'éclipsait à tout moment, comme une lampe qui s'éteint. Des lueurs étranges allumaient mon vallon. A chaque nuage qui passait sur la lune, des lumières vagues et des ombres sans contours, glissaient, fuyaient ou s'arrêtaient autour de moi, comme ces fantômes qu'on aperçoit en rêve, et qui troublent le cerveau ; tandis qu'au loin, sur les sommets pelés où la clarté régnait encore, on ne voyait partout qu'une effroyable pâleur. C'était la neige, ou quelque chose d'aussi blanc qu'elle.

J'étais inquiet : mais je l'aurais été bien plus encore, si j'avais su ce qu'un berger m'apprit le lendemain, que ce pays était infesté d'ours.

A minuit, plus de lune. Le noir se fit partout, sauf au Nord-Ouest, où brillaient des éclairs incessants et tout rouges, derrière une masse de nuages énormes et belliqueux qui bouillonnaient à l'horizon. Dans ce conflit des nuages, de la lumière et de la nuit, les montagnes avaient l'air de se tordre. Je ne sais s'il tonnait : mais que ce fût un vent lointain ou le tonnerre, on entendait déjà gronder ces bruits funèbres et terrifiants qui, au milieu des lueurs subites et des obscurités impénétrables d'une nuit d'orages sur les montagnes, jettent la consternation partout, et donnent une idée vague de la colère de Dieu.



Ces convulsions de la nature me rendaient le sommeil impossible : mes guides étaient inquiets aussi, car ils ne dormaient guère. Vers 2 heures 1/2, une longue et froide rafale me fouetta violemment la chevelure, en sifflant sur les pierres, et pour comble d'infortune, une décharge de grêlons s'abattit furieusement sur mon sac, rebondissant d'un pied sur les cailloux qu'ils bombardaient, et me forçant à me précipiter dans la cabane, qui eut bientôt à subir un déluge. Nous y étions serrés comme des sardines !

A quatre heures, il fit jour ; mais quel temps ! c'était une matinée d'hiver ; pluie battante, nuages partout, vent très froid, et comme si une fatalité nous poursuivait, un bien plus grave sujet d'angoisse vint s'ajouter aux autres. Vers midi Célestin, l'idéal de l'homme fort et solide, fut pris d'un éblouissement, s'affaissa, et tomba évanoui dans mes bras, pâle et roide comme un mort ! Qu'on juge de notre stupeur, surtout en pareils lieux, si loin du monde civilisé, de tout secours possible, et par un temps affreux ! Quel drame nous avions là en perspective ! C'était la suite d'une sueur rentrée. Heureusement que sa force naturelle le sauva : elle fit presque un miracle. Il allait mieux au bout de quelques heures, et le soir même, laissant à droite le *Lac de Caillaouas*, nous pûmes, en remontant de 300 mètres à gauche, franchir le *Col de Courtaou* (2520 mètres ?), qui, au Sud, le sépare du vallon de Pouchergues. Passant du Nord au Sud ce col facile, trois quarts d'heure de descente assez roide au Sud-Est nous menèrent sur les bords du charmant petit *Lac de Pouchergues*. Là nous couchâmes sous un superbe bloc de granit, avec deux braves bergers, et le lendemain, nous montâmes en trois heures sur le *Grand pic de Clarabide* en le tournant par le Nord-Est, c'est-à-dire par l'Espagne.

Pour cela, laissant le lac à droite, nous nous élevâmes vivement à gauche de 3 ou 400 mètres, pour en finir

immédiatement avec certaines parois presque verticales, qui continuaient à perte de vue vers le Sud-Est. Une fois sur les terrasses qui les couronnent, une simple promenade d'une demi-heure au S.-S.-E., nous conduisit au pied d'un large et long ravin très évasé, qui, montant du N.-O. au S.-E., aboutissait à l'imposant Port de Pouchergues. Ici je fis une petite halte, n'ayant jamais été si près de ce fameux glacier de Clarabide (*Clara vista*), que tout le monde connaît de nom, et même de vue, parce qu'il se voit d'une distance prodigieuse, et s'incendie plus qu'aucun autre au coucher du soleil ; mais qui n'avait peut-être jamais reçu la visite d'un touriste. Il couvre tout le Nord-Ouest du pic que nous allions gravir, et nous l'avions à droite. J'eus le regret de constater qu'il est mesquin, et que de loin, il fait infiniment plus d'effet que de près. Il manque de distinction, de caractère et d'étendue, et ses fissures ne sont que des crevasses manquées, pas assez larges pour avaler un homme, eût-il jeûné depuis huit jours. C'est un glacier de seconde classe.

Laissant à droite aussi, avec le même dédain, le *petit pic* pyramidal de Clarabide (2,878 mètres), dont la cime est fendue, nous attaquâmes le grand ravin, plein de neige, de cailloux et de boue, qui montait rapidement au Sud-Est. Il est roide, mais facile. Moins de trois heures après avoir quitté les bords du lac, nous entrâmes en Espagne par le *Port de Pouchergues*, qui s'ouvre entre le pic des Gours-Blancs à gauche (N.-E.) et le grand pic de Clarabide à droite (S.-O.), à une hauteur d'au moins 2,930 mètres ; et là, tournant à droite (S.-O.), nous arrivâmes en un quart d'heure, par les pentes les plus douces, sur le sommet superbe auquel la carte d'Etat-major, sans le nommer, donne une hauteur de 3,024 mètres. C'est le *Grand pic de Clarabide*.

Pendant que Célestin y construisait une tour (car nous n'y trouvâmes rien), je descendis d'environ quarante

mètres au Sud-Ouest, et remontai de là au point coté 3,006 mètres. Rien de plus simple. Ces crêtes qui, vues du Nord, semblent un casse-cou, sont en réalité si larges, si continues, si arrondies, qu'un mulet les suivrait facilement. C'est une chaîne de mamelons d'un rouge sombre et cuivré; leur sol est mou, et j'y trouvai des fleurs (*Primulia integrifolia* et *draba aizoides*).

Mais ce qui me frappa le plus, en me causant autant de joie que de surprise, ce fut la découverte inattendue que du Port de Pouchergues, une vache ou un goutteux pourraient faire, en ligne droite, l'ascension des *Gours-Blancs* (3,114 mètres), tant ce pic est facile par ici ! Était-ce donc lui qui autrefois (1864) m'avait donné tant de mal par le Nord ? C'était vraiment à n'en pas croire ses yeux. Le fait est que les pics, comme les hommes, ont presque toujours un côté faible et vulnérable; et pour les vaincre sans trop de peine, il ne s'agit que de le découvrir. Seulement, il faut souvent beaucoup de temps pour cela.

Nous échangeâmes des cris stridents avec les pâtres du lac Pouchergues, qui nous avaient évidemment vu arriver sur le sommet, d'où nous les dominions pourtant de 900 mètres, puis, enchantés de notre succès, surtout après tant de misères, nous revînmes en cinq heures au Lac d'Oo, par le Port du même nom.

Quant à l'aiguille si sourcilleuse qui s'élançe au Nord-Ouest du Port d'Oo, elle est absolument inabordable par l'Est; et c'est par l'Ouest que MM. Brulle et Bazillac y sont montés en 1881, guidés par Célestin Passet.

Pendant la nuit du 7 au 8 juillet, j'eus au lac d'Oo une telle tempête, que je craignais pour la maison. Après une soirée fauve, électrique et violette, le vent d'Espagn<sup>e</sup> arriva comme la foudre. Aussi ardent que s'il avait passé sur un cratère, il alluma toute la nature, qui se mit à gémir. Avec quelle rage il souffle, même après un parcours de 2,000 kilomètres, ce vent fougueux et courroucé

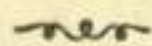
du Sahara ! Comme il dévore la neige en la brûlant ! Et comme il gronde ! Prise dans ses tourbillons, la grande cascade ne tombait plus verticalement : elle oscillait ; ses mugissements étaient entrecoupés, et souvent même son tonnerre se taisait ; celui du vent dominait tout. Le lac montait d'un centimètre par heure. Mais ce n'est rien ; après de gros orages, il monte trois fois plus vite que cela. Je rentrai à Luchon tout mouillé.

---

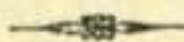
---

## Pic des Gours-Blancs (3,114 mètres)

(SA PREMIÈRE ASCENSION).



### Une nuit sur le flanc d'un abîme.



On ne saurait assez recommander l'ascension du pic des *Gours-Blancs* aux touristes de la Suisse, qui ont un certain dédain pour les glaciers des Pyrénées, car les régions où il s'élève ressemblent au Groënland. Il est tout entouré de neiges, et des aspects les plus alpestres.

C'est avec Haurillon (de Luchon) que j'en ai fait la première ascension, en 1864. La hauteur de ce pic est de 3,114 mètres. C'est donc un des plus fiers des Pyrénées.

Le moyen le plus simple d'y monter, c'est de coucher à l'auberge du lac d'Oo, à 17 kilomètres de Luchon. Le lendemain, montant très-raide au sud pendant trois heures, on laisse à gauche le glacier du *Port-d'Oo*, (3,001 mètres) ; puis, obliquant à droite (sud-ouest), on arrive en une heure, sur des neiges éternelles, au pied des sombres murailles qui portent les trois orgueilleuses pointes du pic ; une escalade d'une heure mène au sommet.

Mais ce n'est pas par là que j'en fis l'ascension. Mon ami M. Packe voulant herboriser pendant deux ou trois jours aux environs du *lac de Caillaouas*, où se jettent, du sud-est au nord-ouest, toutes les eaux des glaciers des Gours-Blancs, je me joignis à lui, et nous partîmes à pied de Bagnères-de-Luchon, envoyant nos deux guides (Haurillon et Barrau), par une autre voie, au lac, où le soir même, nous comptions les rejoindre. Nous en étions si sûrs, que nous ne primes ni vivres ni couvertures, oubli ou imprudence que nous faillîmes payer bien cher.....

Jamais on ne devrait s'aventurer dans d'aussi hautes montagnes sans provisions. Il faut toujours partir de la supposition qu'on peut se perdre, même par le plus beau temps du monde, et à plus forte raison dans le brouillard, où la moindre déviation de la ligne qu'il doit suivre, expose le montagnard le plus habile à tomber dans le vide, à se geler et à mourir de faim, à quelques pas souvent du lieu où il s'est dévoyé. Aucune boussole, aucun instinct ne le sauveront en pareil cas, si ses forces le trahissent. S'il a des vivres, il peut du moins chercher, se soutenir, et attendre le retour du soleil.

Ceci est un axiôme ; mais le beau temps, comme la jeunesse, nous rend imprévoyants ; nous agissons comme s'il devait durer éternellement, et il nous faut des accidents pour nous rendre sages. Ils ne suffisent même pas toujours. L'aventure qu'on va lire m'a cependant été utile.

Aux granges d'*Astau* (où s'arrêtent les voitures sur la route du lac d'Oo), nous remontâmes d'abord à l'ouest le vallon d'*Esquierry*, le « paradis des botanistes », jusqu'au *col de Couret* (2,131 mètres), d'où descendant, toujours à l'ouest, sur les cabanes de *Lourtiga*, nous commençâmes, au sud, à gravir les longues pentes, de plus en plus stériles, qui aboutissent à l'étroite *Porte-d'Enfer*. Le brouillard vint, nous nous perdîmes, malgré

nos cartes et nos boussoles, et, nous trompant de brèche, nous en primes une semblable, mais trop à droite, derrière laquelle nous ne trouvâmes qu'un précipice, obscurci par la brume.

Déjà il était tard. Fatigués, affamés, mouillés et démoralisés par un brouillard glacé, mais ne pouvant nous résigner à ne rien faire, nous descendîmes dans un ravin vertigineux, espérant que ses pentes s'adoucirait plus bas, et qu'il nous conduirait du moins à un abri quelconque, où nous pourrions attendre le jour sans nous geler, et sans rouler dans un abîme. Mais ce fut le contraire. Plus nous allions, plus le couloir devenait lisse et vertical ; enfin nous fûmes arrêtés net au haut d'un long talus calcaire qui, poli comme du marbre, et fuyant presque à pic sous les nuages, aurait fait peur à un isard.

Voici la nuit qui arrivait. Tristes, pâles et silencieux, nous nous couchâmes à quelques pas d'une masse de neige, dans une sorte de cuvette naturelle, pour y passer la nuit à une hauteur de 2,500 mètres, sans un morceau de pain, sans vin, sans couvertures, sans même savoir où nous étions, et non-seulement à la merci du temps, qui menaçait beaucoup, mais exposés aux chutes de pierres, qui ont une préférence marquée pour ces ravins. Impossible de bouger, car nous étions collés aux flancs d'un précipice.

Vaincu pourtant par la fatigue, je dormis quelques heures ; mais, bien avant le jour, une petite pluie glaciale me réveilla, et l'inquiétude vint avec l'insomnie. Que faire ? et qu'allions-nous devenir, si une tempête de plusieurs jours venait se déchaîner sur nous ? Cela arrive souvent à ces hauteurs. Je me rappelais avec un douloureux effroi les trois journées fatales où je restai une fois perdu, tout seul et sans manger, sur les montagnes de la Nouvelle-Zélande, obligé de lutter, nuit et jour, avec toutes les fureurs de la nature. Ce souvenir

me hantait comme un spectre..... Mais, ô bonheur ! une aurore magnifique nous ramena le soleil, auquel tant d'hommes doivent leur salut, et, remontant avec toute la vigueur qui nous restait, le ravin de la veille, nous passâmes la vraie *Porte-d'Enfer* (2,600 et quelques mètres), brèche très-facile une fois qu'on l'a trouvée, mais à cent pas de laquelle il y en a plusieurs autres absolument pareilles, qui toutes mènent à la perdition. On ne m'y prendra plus dans le brouillard, car je m'y suis encore perdu depuis, malgré la triste leçon que j'y avais reçue.

Le lendemain, laissant herboriser mon ami Packe au lac de Caillaouas, je partis, escorté d'Haurillon, pour faire capituler la cime alors vierge, des Gours-Blancs. Après avoir passé les petits lacs presque toujours gelés qui portent ce nom, nous entrâmes, en montant au sud-est, dans une espèce de Sahara de neiges et de glaces fortement crevassées, où l'éclat du soleil était insupportable. Devant nous se dressait notre ennemi, comme un écueil néfaste au milieu de la mer. Après l'avoir longtemps dévisagé, nous attaquâmes un des couloirs qui le déchirent du haut en bas, à de tels angles que la neige ne saurait y rester. Nous primes le plus à droite, passant ainsi entre le piton le plus à l'ouest et celui du milieu, car ce pic a trois pointes. Mais ce n'est pas sans peine que nous franchîmes le gouffre noir et sans fond qui séparait les rochers de la glace. On sait que ces « débarquements » à travers les *bergschrunds* sont une des grandes difficultés des courses alpestres, vers la fin de l'été, alors que les rochers brûlants ont tant fait fondre et reculer la glace, qu'il s'ouvre entre eux et elle des abîmes assez larges pour devenir infranchissables. Il faut absolument trouver un pont de neige.

Combien de fois les *bergschrunds* ont fait lever le siège d'un pic !

Quant au couloir, nous le trouvâmes extrêmement

raide : il vaut mieux y monter qu'y descendre, surtout avec un gouffre qui bâille en bas, car les petits cailloux schisteux dont il est plein sont si mobiles, qu'il est presque impossible de s'y tenir debout ; ils fuient comme une cascade dès qu'on y touche ; c'est la timidité, sans doute, car ils n'avaient jamais encore vu l'homme.

Nous arrivâmes pourtant, en nous servant des mains beaucoup plus que des pieds, à gauche de la pointe ouest du pic, d'où, passant par le sud, nous gravâmes les deux autres, sur la plus haute desquelles nous élevâmes une tourelle qui fait honneur à notre architecture, puisqu'elle y est restée plus de 20 ans, malgré les ouragans que tant d'hivers ont fait siffler sur elle.

Comment décrire la vue ? il faudrait un volume. On ne voit guère de plaine ; tout l'horizon est un pêle-mêle d'immenses montagnes. Quant à la neige, elle ne se décrit pas, et je la laisse en blanc.... A l'est-nord-est, on n'en voit pas la fin.

Nous descendîmes à l'est, et ensuite au nord-est, sur d'éblouissants névés à pentes très douces, y déjeunant sur un îlot où frissonnaient des renoncules glaciales, tandis qu'à gauche un des plus beaux glaciers des Pyrénées tombait majestueusement en cataractes, formant un vrai chaos d'aiguilles de glace, inondées d'une lumière que l'habitant des plaines n'a jamais vue. Mais il gelait à l'ombre, et le tableau était extra-polaire.

C'était triste, et pourtant magnifique.

L'empire et la fascination qu'exerce sur nous l'aspect sinistre et boréal des hautes montagnes est un étrange mystère, car on ne comprend pas que la nature, privée d'eau, de forêts, de verdure, veuve de toutes ses couleurs et réduite au silence, puisse encore nous éblouir, et même nous passionner, jusque dans « l'abomination de la désolation. »

Le plus grand peintre du monde serait assez embarrassé, si on lui commandait un paysage, avec défense



d'y mettre autre chose que de la neige et des rochers ! Cela suffit pourtant à la nature pour arriver à des effets sublimes. Elle fait le beau avec l'horrible.

Pour moi, je vois dans ce mystère une preuve nouvelle de l'existence de Dieu. Il prouve qu'il y a autre chose dans la nature que ce qu'on y voit : il y a ce qu'on y sent et ce qu'on y devine. Même quand elle porte la livrée des cadavres, on sent qu'il y a une âme derrière, et que cette âme, c'est Dieu lui-même. J'ai cependant une grande prédilection pour les tropiques, et je ne m'en cache pas. J'aime jusqu'à leurs tempêtes, qui défigurent la terre, allument les cieux, bouleversent les fleuves et l'Océan, et font tomber des fragments de montagnes. J'aime encore mieux leurs calmes sublimes. Je trouve que rien au monde n'égale la majesté des soirées embrasées du Brésil ou de l'Inde. Rien n'impressionne autant que ces nuages formidables et cuivrés qui s'amoncellent alors autour de l'horizon, et qui restent là pendant des heures entières, sans changer de contours ou de place, comme si les rouages du monde s'arrêtaient un instant, pour voir mourir le jour. Combien de fois, dans nos froides latitudes, aux heures neigeuses des nuits d'hiver, je pense avec regret à l'horizon rougi des mers et des savanes, et aux longues colonnades de palmiers agitant leurs panaches sur des rivages ensoleillés, derrière l'écume qui tonne, monte et retombe éternellement ! Nos plus ardentes soirées ne donnent aucune idée de ces lueurs d'incendie que jette, en se couchant, le soleil écarlate des tropiques, sur les eaux, les forêts, les maisons et les hommes, alors que sous des masses impénétrables de feuilles et de verdure, les oiseaux mêlent leurs chants aux airs de *Guillaume Tell* ou d'*Hernani*, joués par des mains émues, dans des villas enveloppées de fleurs, de mélodie et de mystère. Quel paradis que les tropiques ! Quand on revient de leurs plaines enchantées, comment se fait-il donc qu'on aime encore la neige

et les montagnes ? Comment la glace et la stérilité ont-elles encore le don de charmer l'âme la plus éprise de la couleur et de la vie ? Ah ! c'est que la nature est toujours belle , et que le cœur humain ne connaît pas de latitudes.

Penzance, Nov. 1877.

En 1888, le Comte Roger de Monts et M. Bazillac, guidés par Célestin Passet, gravirent en plein hiver, sans trop de peine, le sommet des Gours-Blancs et le Perdighero.

M. de Monts a la spécialité des ascensions d'hiver, et les grandes cimes Pyrénéennes qu'il a vaincues dans cette saison, à commencer par le Néthou, ne peuvent plus se compter.

---

## Pic de Spijeoles (3,049 mètres).

---

Ce qu'on appelle Spijeoles est presque une petite chaîne, qui, s'élevant très-graduellement du N.-N.-O. au S.-S.-E. sur la rive droite des glaciers des Gours-Blancs, a son point culminant juste au Nord du Port d'Oo, où après un parcours d'au moins 3 kilomètres, elle se termine abruptement par un superbe et neigeux promontoire presque à pic. C'est là que je montai. Du petit pont du village d'Oo, cette muraille bleue et sourcilieuse, se projetant sur des neiges éternelles, fait un fond de tableau saisissant. C'est une espèce d'apparition resplendissante du monde polaire. Combien de fois on l'a photographiée et dessinée ! Mais, sans jamais l'escalader.

Y monter par le Nord serait un tour de force auquel j'avais d'abord pensé, mais que je ne tenais aucunement à risquer, avant d'avoir tourné derrière pour étudier son côté Sud : et bien m'en prit, car par là, c'est-à-dire par la face qui regarde le port d'Oo, les pentes sont assez douces, sauf les derniers vingt mètres, qui sont un peu vertigineux, sans être le moins du monde dangereux.

Le 30 juin 1880, je couchai à l'hôtel du lac d'Oo (1,500 mètres), dont je signale l'utilité aux touristes, chaque année plus nombreux, qu'attirent le magnifique massif des montagnes d'Oo et ses glaciers. Outre l'avantage inappréciable d'avoir une base d'opérations élevée de 1,500 mètres, autrement dit de 900 mètres au-dessus de Luchon, on a celui, très-rare à cette hauteur, de coucher dans des lits aussi propres que la neige, la certitude de faire bonne chère, dans un climat où on a toujours faim, et la satisfaction de n'avoir à payer, en partant, qu'une note très-raisonnable. Cela soit dit en toute conscience.

J'avais Firmin Barrau : mais comme j'allais en pays inconnu, je fis monter de grand matin, du village d'Oo, un énergique chasseur d'isards, du nom de Jean Brunet. Malheureusement, en me levant, j'en trouvai deux (!) montant la garde devant l'hôtel. Comment faire? Ne pouvant partager mes faveurs, je pris Brunet, dont les formes athlétiques attestaient la vigueur, et dont je n'eus qu'à me féliciter. C'est un maître-homme. La chasse n'ayant aucun attrait pour moi, je lui fis remplacer son fusil par un morceau de veau presque aussi lourd, puis nous partîmes avant six heures, par une de ces matinées froides et pures, qui font croire au retour de l'âge suave et béni où il semble impossible de vieillir.

L'aurore illuminait depuis longtemps les grands sommets, lorsqu'au lac d'Espingo, je m'arrêtai quelques minutes, pour admirer encore une fois les monts étincelants qui le dominant au Sud, et voir descendre le jour du haut de leurs glaciers en feu. On conserve toute sa vie, (si jamais on l'a eu), l'amour des lieux sauvages, des précipices et des neiges éternelles qui rougissent à l'approche du soleil. Comme tout est virginal dans les montagnes, à la clarté naissante d'une matinée sans nuages! Et quel cristal a jamais eu l'éclat des gouttes aux mille couleurs, que la rosée jette comme une pluie d'étoiles ou d'or sur les rochers, les sapins et la mousse? Elles ont

la transparence, le charme et la pureté des larmes qu'on verse à dix-huit ans. Mais elles ne durent pas plus longtemps !

Toutes ces petites merveilles liquides avaient déjà fondu, lorsqu'à huit heures nous entrâmes au soleil, en nous élevant au S-S-O sur les longues pentes de pierres et de gazon, très-roides et fatigantes, qui montent vers le Port d'Oo. Heureusement qu'à partir du niveau de 2,200 mètres, nous les trouvâmes aussi couvertes de neige qu'en plein hiver (1<sup>er</sup> juillet), ce qui accéléra beaucoup notre marche.

A l'entrée de ces neiges, nous vîmes bondir à deux ou trois cents mètres de nous, un vrai troupeau d'isards : il y en avait vingt-quatre. Décrire les émotions de mon chasseur, son délire, sa fureur, à la pensée de son fusil absent, me serait impossible. Je ne sais s'il jurait, car il parlait un langage inconnu : il se livrait à des évocations ; il regardait le ciel, où se perdaient ses cris, puis, tout-à-coup, il frappa le rocher d'un coup de pied qui le rendit sonore. Ayant soif, je pensai à Moïse, et en effet, à l'instant même, je vis un adorable petit ruisseau, dont l'écume gazouillait au soleil en jetant des éclairs.

Mais ayant faim aussi, nous saluâmes l'astre du jour en déjeûnant sur un rocher déjà brûlant ; puis nous nous " embarquâmes " sur l'Océan des neiges, à 2,200 mètres.

Inutile de décrire l'itinéraire bien connu du Port d'Oo. Sur la terrasse neigeuse qui emprisonne au Nord son lac presque toujours glacé, nous essuyâmes de froides rafales qui rappelaient tristement les bourrasques de décembre, puis nous montâmes à l'Ouest dans un vallon toujours comblé de neige, laissant à gauche (au Sud) le port d'Oo et son lac, qu'on aurait pu traverser en traineau.

Devant nous, juste à l'Ouest, se dressait une pointe noire, qu'indique la carte d'Etat-Major, ainsi que sa hauteur (3042 mètres). Ce cône aride et sombre, qui a l'air d'un récif émergeant de l'écume, sépare deux cols

très caractéristiques. A sa gauche (Sud), s'ouvre le *col des Gours-Blancs* (3020 mètres?), et à sa droite (au Nord), j'allai passer la tête dans le *col de Spijeoles*, un peu moins haut que l'autre, et moins facile à traverser, à cause de la descente à l'Ouest, bien que l'on puisse passer par tous les deux du glacier d'Oo sur celui des Gours-Blancs. Ceux qui n'ont vu ces montagnes que de loin, ne peuvent s'imaginer l'immensité des neiges qui les recouvrent à perte de vue. On se croirait au beau milieu des Alpes. Plus j'étudie ce groupe, plus il m'étonne et m'enthousiasme. C'est bien ici, aux environs du lac glacé d'Oo, qu'il faudrait un refuge ! Car on n'y trouve d'abri nulle part, contre les tourmentes glaciales et meurtrières qui viennent soudain et dans toutes les saisons, désoler ces parages. Il y a bien des rochers, mais ils sont sous la neige, et n'en sortent qu'en automne. En Suisse, il y aurait là un bon hôtel, au niveau de celui du Riffel (2569 mètres).

En plein hiver, l'aspect de ces déserts ne saurait être plus hivernal qu'il ne l'était à mon passage, au plus fort de l'été. Il le devint cependant moins un peu plus haut, car en montant au Nord, je vis au loin des horizons brûlants et bleus; d'ailleurs les pentes se redressaient tellement, qu'il eût été impossible à la neige d'y tenir, et à quelques minutes du sommet, où nous "prîmes terre" sur les derniers rochers, notre ascension devint une escalade, qui, sans offrir aucun danger réel, exigeait cependant des précautions et de l'agilité. (Direction, Nord).

A une heure, nous étions sur le point culminant du Spijeoles (3049 mètres), après quatre heures et demie de marche "réelle", de l'hôtel du lac d'Oo. Température à l'ombre, 9° centigr. Sérénité presque partout. Un cône étincelant de neige, épais de plusieurs mètres et surplombant au Nord, où il était plus ou moins suspendu dans le vide, couvrait encore la cime : et jaloux de nous

voir dominés, même par une masse fragile de neige condamnée à tomber ou à fondre, nous y montâmes : mais ne tenant nullement à y rester (car il semblait seulement collé au précipice), nous revînmes nous asseoir en lieu sûr, en face d'un monde glacé.

Pendant une heure, mes yeux tournèrent autour de l'horizon : j'avais l'air d'une girouette. Juste au Sud, paraissait l'âpre et blanche ouverture du *Port d'Oo* (3002 mètres), où sanglotait le vent d'Espagne; et presque sur la même ligne, entre lui et nous, mais légèrement à droite, se dressait le *Pic Noir* dont j'ai parlé plus haut (3,042 mètres). En continuant à droite (Sud-Ouest 10° Sud), je revoyais, drapé de neige du haut en bas, un de mes plus anciens amis, le triple pic des *Gours-Blancs*, dont la hauteur est encore indécise. Les Alpes en seraient fières, et cependant, depuis mon ascension de 1864, il a été rarement escaladé. Derrière lui, en Espagne, se laissait voir la tête blanche du *Posets*. A l'O-S-O, mais assez loin, l'aride *Suelsa* brillait comme le soleil. A l'Ouest 10° Sud, je ne me lassais pas de remonter avec les yeux sur le *Grand-Batchimale* (3178 mètres), morne mais superbe montagne qui borne à l'Ouest le vallon d'Aygues-Tortes, et dont Schrader, qui en fut le premier conquérant, n'a pas exagéré les charmes et la splendeur. A l'Ouest, entre le vallon de Clarabide et celui d'Aygues-Tortes, le soleil veloutait la verdure du pic modeste connu partout dans le val de Louron, sous le nom de *Pétard* (2,548 mètres), et sous nos pieds, dans la même direction, fuyait en descendant de l'Est à l'Ouest, le vallon bien nommé des Gours-Blancs, dont tous les lacs étaient gelés. Il y avait là plusieurs centaines d'hectares de neige, où on ne voyait pas une île, pas même une ombre, sauf quand un nuage passait sur le soleil.

Mon chasseur, Jean Brunet, m'a assuré avoir suivi d'un bout à l'autre l'immense crête de Spijeoles, aux rares époques où il n'y reste pas la moindre trace de

neige. Elle a l'air d'un brise-lames gigantesque, mais étroit. On n'y voit guère de grandes saillies, à peine des bosses, qui ressemblent à des vagues. Elle s'abaisse çà et là jusqu'au niveau de 2800 mètres, mais pour se relever fièrement et brusquement au N-N-O, où la cime élégante et neigeuse de *Hourgade* masque sa rivale, la *Belle-Sayette* (2969 mètres).

---

## Crête d'Oo : Ceil de la Baque (3,060 mètres), et pic sans nom qui se dresse plus à l'Est

(SA PREMIÈRE ASCENSION).

---

En septembre 1867, je construisis avec un jeune Anglais, M. Streatfield, et mon solide porteur, Firmin Barrau, une petite pyramide sur un pic anonyme, très-hardi, vierge alors, et situé plus à l'Est que le *Ceil de la Baque*, simple vague de neige qui s'arrondit mollement au Sud-Est du Port d'Oo, et sur laquelle la carte d'Etat-major a mis la cote de 3,060 mètres. Ce n'est qu'un mamelon.

La pointe triangulaire, aigüe et noire que nous gravîmes est en même temps plus haute, plus fière, et plus à l'Est que le petit cône blanc appelé *Ceil de la Baque*. Mais s'ensuit-il qu'elle domine toute la crête des Monts d'Oo? Je l'ai bien cru à cette époque : et bien que le croyant encore, je me méfie un peu de mes souvenirs, depuis que MM. Brulle et Bazillac, guidés par Célestin Passet, ont atteint un autre point de la crête, plus à l'Est, qu'ils affirment être son point culminant, et qui coïnciderait alors avec la cote de 3,130 mètres, indiquée sur la carte de Schrader. C'est possible : l'avenir décidera. Toujours est-il que du Port d'Oo (3,002 mètres), il nous fallut une heure pour atteindre notre sommet, et je marchais alors (1867) extrêmement vite.

Qui donc, en descendant du Port de Peyresourdes à Bagnères-de-Luchon, ne s'est pas arrêté près de l'église solitaire et en ruines de *Garin*, pour voir étinceler au Sud les glaciers du Port d'Oo? Nous partimes cinq : mais au *lac glacé d'Oo*, M. Norris, vaincu par le soleil, dut redescendre avec son guide.

Sur le versant Français, le seul rocher qui sorte des neiges, c'est le sommet, qui ressemble à une île : car tout le reste est enseveli sous un glacier qui se boursouffle comme un ballon, et va plus bas tomber à pic sur les eaux noires du *lac glacé d'Oo* (2,670 mètres), où se promènent gravement des *ice-bergs* mélancoliques.

Et puisque ces glaçons qui flottent sur tous les lacs des hautes montagnes ont la même origine, le même aspect, et le même caractère, que ceux de l'Océan, n'en différant que par leurs dimensions, parlons un peu des *ice-bergs* marins.

Singulière destinée que la leur ! Sortis, non pas des eaux, mais des glaciers des terres polaires, ils s'écroulent un beau jour dans la mer. Les courants ou les vents les emportent, et ils s'en vont au Sud comme des fantômes. Ils errent partout, ils vont échouer sur cent rivages, d'où ils repartent ensemble ou dispersés : on dirait des sépulcres en voyage. Ils se disloquent et se renversent les uns les autres dans un affreux tonnerre : ils se culbutent, ils sombrent, et reparaissent soudain du fond de l'abîme avec d'autres formes et d'autres couleurs. La mer a beau les bombarder, elle glisse dessus sans même les faire bouger, et gronde en vain dans leurs cavernes de glace. Enfin, comme fatigués de tant de courses et de naufrages, ils viennent se reposer dans les latitudes chaudes, où ils s'alignent parfois militairement, laissant entr'eux de longues rues d'eau, qui ressemblent aux boulevards d'une capitale inhabitée. Puis ils s'en vont aux quatre coins de l'univers, pour devenir la terreur des marins. Où finissent-ils ? qui le sait ? Fondent-



ils tout-à-fait ? ou rentrent-ils dans leur patrie pour s'y refaire, en repartir, et vivre ainsi éternellement ? Fantastique existence !

Eh bien ! ceux qui redoutent les longs voyages peuvent voir tout cela sans sortir de l'Europe : car le même phénomène se reproduit, bien que sur une petite échelle, sur toutes les hautes montagnes ; et sur le versant nord du massif du Port d'Oo, les Pyrénées nous offrent deux lacs où flottent des glaçons éternels, tombés pour la plupart des glaciers d'alentour. Pendant huit ou neuf mois de l'année, ces lacs ne voient plus le soleil.

La neige étant très dure, il fallut faire un escalier, avant de pouvoir mettre le pied sur la pointe anonyme et toute noire, où nous restâmes longtemps éblouis et fascinés, non seulement par la vue, mais par la neige et le soleil.

Quittant avec regret ces solitudes brillantes et blanches, nous fîmes à l'Est-Nord-Est, sans corde, une périlleuse descente sur un glacier tout déchiré d'énormes crevasses, pour arriver avec mille précautions et après mille détours, au *lac glacé du Portillon* (2650 mètres), que M. Packe préfère au fameux lac Marjelen de la Suisse. Quant à moi, qui venais de gravir le Mont-Blanc, je n'en trouvai pas moins superbes et redoutables les grandes crevasses des glaciers d'Oo, frappés par un soleil inconnu dans les Alpes. En automne, ces glaciers s'illuminent tous les soirs de lueurs sanglantes si fantastiques, que l'homme des plaines, à cinquante lieues de là, croit voir des incendies au beau milieu du ciel. Mais à l'ombre, les reflets métalliques de la glace rappellent la Sibérie, et quelque beau que soit le temps, jamais on ne contemple sans un frisson ce morne empire des neiges, où se dressent comme des spectres de granit, les forteresses éternelles de la mort. C'est le tombeau de la nature.

M. Trutat, le sympathique conférencier si connu à Toulouse, et dans les Pyrénées centrales, a fait dans ces régions (les plus neigeuses des Pyrénées), de merveilleuses photographies ; M. Gourdon aussi.

---

## Perdighero (3,220 mètres).

---

Ce pic, un des plus hauts des Pyrénées, est si facile par le beau temps, que je le gravis seul, à une époque où il était presque inconnu.

Mais il serait très-imprudent de s'y aventurer dans le brouillard sans un excellent guide; car les dangers (crevasses et précipices) ne sont pas loin.....

Après avoir couché (en 1863) à l'auberge du *Lac d'Oo*, à 17 kilomètres de Luchon, j'arrivai à neuf heures du matin au *lac glacé du Portillon* (2,650 mètres), où je fus un instant dérouté, bien qu'il n'y eût pas un nuage. Toute cette région est en effet bien faite pour rendre un peu nerveux. Un lac où tombe à pic un glacier crevassé, qui se disloque avec un bruit funèbre; des rochers monstrueux, et à gauche, une espèce de falaise plongeant sous l'eau ou sous la glace, tout cela, quand on est seul, fait un peu hésiter. Mais il suffit du moindre sang-froid pour se tirer d'affaire. Je devinai bien vite qu'il me fallait passer à gauche (à l'Est) du lac glacé, et y décrire un demi-cercle, en m'élevant graduellement, pour contourner un petit pic qui en sort au Sud-Est. La seule difficulté, c'était de traverser le déversoir du lac, torrent violent et écumeux qui m'aurait noyé net, si je m'étais laissé glisser dedans. Une couche très-mince de glace y faisait pont. J'entendais l'eau rugir dessous. Me porterait-elle? Je m'y risquai, et passai sans sombrer.

Après cela, l'ascension devint raide : mais le Perdighero, qui se dressait en face, au Sud, était déjà à moi : je voyais bien qu'il ne m'échapperait pas.

Grimpant au S. S. E. sur des graviers morainiques et très-mous, j'entrai bientôt dans le royaume des neiges, ayant bien soin de tenir en respect, à ma droite, les

grandes crevasses du *Portillon d'Oo* (3,044 mètres), que je franchis pourtant sans compagnon l'année suivante, pour passer un instant en Espagne, rentrant en France par le *Port d'Oo*; course assez difficile.

Une fois au pied de mon *Perdighero*, qui forme au sud un précipice superbe et bleu, je fis un long, mais nécessaire détour à l'Est, remontant, par pentes douces et presque nulles, un silencieux vallon de neige, aussi blanc au milieu de l'été qu'en janvier, car sa hauteur moyenne est d'au moins 3,000 mètres : on n'y voit pas un brin de terre, et il ressemble au Groënland. J'y vis bondir quelques isards, puis j'arrivai, après une délicieuse flânerie sur ces neiges éblouissantes, au *col Perdighero*, ouvert à la frontière d'Espagne, et à une altitude de 3,110 mètres. C'est un des plus élevés des Pyrénées.

Ici, malgré mon impatience, je m'arrêtai pour contempler la vue. A l'Est-Sud-Est, les *Monts-Maudits* paraissaient en profil. Au loin, dans l'Est, j'apercevais les pics bleus de l'Ariège, comme une mer tumultueuse de granit. Au Sud-Est et tout près (mais plus bas), le lac toujours glacé de *Litayrolles*, me donnait le frisson. Enfin à l'Ouest, la neige fuyait en ondulant à perte de vue vers les *Gours-Blancs*. J'étais au centre de la région la plus polaire des Pyrénées. En plein été il y règne une espèce de terreur, même dans l'air. On n'entend rien, et les vautours perchés sur des rochers mornes et maudits, semblent désolés de vivre. Une immobilité cadavérique est répandue partout.....

Fuyons ces lieux : montons encore, car un sommet n'est jamais triste. Comment garder une idée noire, quand on n'a plus autour de soi que l'infini ? Et certes, elle était belle et sans limites, la vue qui m'attendait sur le *Perdighero*, où j'arrivai en 30 minutes du col, après avoir escaladé au Sud-Sud-Ouest une crête fort longue et chaotique de blocs mouvants. Je trouvai une tourelle au sommet. Il avait donc été déjà gravi. Cette cime est

une des gloires des Pyrénées : elle a une pose superbe.

On peut descendre au S.-S.-E. (assez difficilement). Toutefois étant pressé, je rentrai à Luchon par le glacier de Litayrolles et le *Col de Crabioules* (3,000 mètres), au nord duquel, en descendant sur la vallée de Lys, on peut toujours faire sur la neige des « glissades » émouvantes de plusieurs kilomètres. Il est facile d'éviter les crevasses, dont pas une seule ne traverse entièrement ces glaciers. Elles sont toutes près des bords, et n'ont aucune longueur. Mais peut-être la confiance que m'inspirent ces glaciers, est-elle uniquement due au fait que je les ai presque toujours parcourus seul.

En 1881, je déposai encore ma carte, (un *p. p. c.*, sans doute) sur le *Perdighero* (3,220 mètres : 14 juillet), après une longue absence de dix-huit ans (!), et par une voie peut-être nouvelle, c'est-à-dire sans sortir de l'Espagne. Dix-huit ans ! C'est énorme dans une vie..... Mais qu'est-ce que c'est pour une montagne ? Pas une minute ! Hélas ! n'est-ce pas une loi de la nature, que pour ne pas vieillir, il faut avoir un cœur de pierre ?

Je gardai Célestin. Ayant très-lestement franchi, dans les brises enivrantes du matin, le dédale de collines verdoyantes, et mouchetées de sapins, qui étalent leur verdure à l'entrée du vallon de *Ramougne*, et dont le ravissant désordre rappelle étonnamment les grands parcs des régions montagneuses de l'Irlande, nous remontâmes de l'Est à l'Ouest toute cette gorge de *Ramougne*, que je trouve pleine de poésie et de grandeur, malgré sa sauvagerie et sa stérilité. On y entend partout des ruisseaux qui écument et bondissent sans savoir où ils vont. Ils se jettent même sur vous à l'improviste, et vous inondent : ils ont toutes les folies de la jeunesse : mais on le leur pardonne bien volontiers : car sans eux le vallon de *Ramougne*, où l'on pourrait errer pendant trois heures sans voir un arbre, un homme ou une

cabane, serait plus désolé que les ruines de Jérusalem.

Les pentes sont douces et uniformes. Ce n'est qu'au fond de la vallée qu'elles se redressent vivement, et forment une sorte de cirque vraiment alpestre, où trois grands pitons noirs sont plantés dans les glaces. Le pic central ressemble beaucoup au trop fameux Pic du Midi de Pau : il est fendu comme lui, et il est pour le moins aussi haut. Je crois même que cette cime inconnue, et facile à gravir par le Nord, doit presque atteindre les 3,000 mètres voulus pour être un pic de premier ordre. Appelons-la pour le moment, *Fourche de Ramougne*.

La rive droite du torrent est couverte de rochers monstrueux : aussi nous préférâmes suivre la rive gauche, où l'on retrouve de temps en temps les traces d'un sentier à peu près effacé : c'est d'ailleurs la vraie route : on peut toujours rester près du torrent. Au bout d'une heure 40', la gorge dévie un peu à droite (à l'O.-N.-O.), en devenant un défilé, où le torrent roule et mugit sous un immense tunnel de neige durcie, qui nous servit de route, et nous fut très-utile. C'était une rue de glace un peu en pente, une allée blanche comme du marbre de Carrare, encaissée entre deux murs de rochers, un corridor étincelant, rempli d'air pur et de soleil, où jouaient ensemble les vents glacés des hautes régions, et les brises virginales de l'aurore. Je pensais à Luchon, où il faisait alors 36° à l'ombre, et à Paris, où il en fit jusqu'à 40° ! Comme notre sang bondissait dans nos veines ! Il était impossible de ne pas aller vite : aussi, nous dévorions gaiement l'espace. Il est si rare d'être paresseux ou de mauvaise humeur, dans ces solitudes froides et vivifiantes, dans ces paradis blancs, dans ces zones à jamais bienheureuses où l'on ne connaît ni la torpeur, ni les insulations, ni la haine ou l'envie, ni tant d'autres choses désolantes ou terribles, qui affligent et divisent les mortels de la plaine ! Les hautes montagnes sont le dernier refuge et la consolation des âmes lassées des

orages de la vie. Elles sont un trait d'union entre la terre et le ciel, dont elles reflètent les gloires et la sérénité. L'homme y change de nature, et la vie qu'il y mène n'a plus rien de commun avec celle d'ici-bas. Quand il est là (surtout s'il y séjourne), il vit, pour ainsi dire, dans un autre monde, aussi bien au moral qu'au physique : ce n'est plus l'homme des plaines : il est transfiguré : il parle, regarde, respire et pense différemment, et le désert le rend naïf et pur comme un enfant. Comme c'est utile, à notre époque ! A moins d'être fatigué, ou plus froid que du marbre, n'est-ce pas là ce que tout le monde éprouve, dans la neige, le silence, et l'air bleu des montagnes ?

A deux heures de l'Hospice de Vénasque, nous passâmes à côté d'un étang, tout entouré de neige et très limpide, d'où grimant roide à l'O.-N.-O., sur des gazons hérissés de rochers, nous arrivâmes sans peine aux neiges et aux glaciers sans fin qui bloquent tous les ravins et comblent tous les vallons des monts du Lys, au midi comme au nord et partout : le soleil dévorant de l'Espagne n'y fait rien. Voici, en plein été, les horreurs magnifiques de l'hiver. Laissant à droite (N.-E.) le pic de *Boum* et la *Tusse de Maupas* (3060 et 3110 mètres), à gauche la Fourche dont je viens de parler, puis montant au N.-O. sur la neige, nous voilà tout-à-coup dans un monde aussi blanc que celui des Lapons et des rennes, et plus brillant que les mers enchantées des tropiques.

Le temps était superbe. Aussi j'étais ensorcelé, comme dans mes plus beaux jours, par la splendeur et les étincellements de ces énormes montagnes, où le soleil met tout l'été à dépouiller de neige quelques lambeaux insignifiants de terre. Elles étaient saturées de lumière : mais nous n'avions pas chaud à l'ombre, bien loin de là, lorsqu'au *Col de Ramougne*, nous arrivâmes à l'altitude d'environ 3000 mètres.

Voici exactement où s'ouvre ce col, qui n'est décrit

nulle part. Il fait communiquer, de l'Est à l'Ouest, la partie supérieure du vallon de Ramougne avec celui de Litayrolles. Il est donc tout-à-fait en Espagne, et non sur la frontière, quoiqu'elle soit à deux pas. Il est à l'origine et au point culminant du chaînon diabolique et en ruines qui, descendant au Sud des crêtes-frontières (auxquelles il est soudé entre la Tusse de Maupas et le Col de Crabioules), tourne graduellement à l'Est, et borne à droite (au Sud) toute la gorge de Ramougne, la séparant ainsi de celle de Litayrolles. Du haut du col, nous vîmes soudain le lac glacé de Litayrolles au Sud, le pic de Litayrolles à l'Ouest, et le Perdighero à l'Ouest-Sud-Ouest.

Me retrouvant ici dans la partie des Pyrénées que je connais le mieux, il m'était inutile d'y chercher du nouveau. Mais ne voulant pas perdre une journée si splendide, je remontai sur le *Perdighero*, par l'Est cette fois, et sans entrer du tout en France. En une heure et demie (cinq bonnes heures de l'Hospice de Vénasque), nous étions au sommet (3,220 mètres). La première fois (1863), comme j'étais seul, j'y montai du Lac d'Oo.

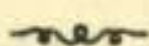
Ce pic est en même temps facile et dangereux, ou pour mieux dire, perfide : c'est un monceau mobile de blocs en équilibre. C'est une ruine gigantesque en pierres sèches. Une centaine d'hommes pourraient le démolir en moins d'un mois (imaginez le bruit!) et un enfant pourrait, du bout du doigt, y mettre en mouvement tout un hectare de pierres, ou même de blocs énormes. On devine le danger qui résulte de la décrépitude d'une montagne si massive. Mieux vaudrait une paroi verticale de granit : elle inspirerait plus de confiance que le *Perdighero*, malgré la suavité de ses contours. Le traître ! Mais quel observatoire ! On voit les Pyrénées d'un bout à l'autre !

Nous aperçûmes pendant cette course une cinquantaine d'isards, dont douze s'approchèrent tant de nous

pour boire et déjeuner, que nous les dispersâmes à coups de pierres ! Nous descendîmes par le vallon interminable de Litayrolles (Sud-Est).

---

## Pics de Crabioules (3,119 mètres), de Litayrolles (3,145 m.) et Quaïrat (3,059 m.)



C'est du Lac d'Oo que je fis ces trois courses en 1879, accompagné de Célestin Passet.

Malgré sa grande hauteur, le Pic Crabioules a mis longtemps à devenir célèbre. Mais il l'est aujourd'hui. Du reste, il le mérite : il a une étonnante fierté qui en impose, et lui donne l'air inaccessible. Au Nord, il forme un précipice épouvantable de 7 à 800 mètres. Au Sud et au Sud-Est, il est un peu moins effrayant : mais de tous les côtés, il a l'air indomptable. C'est une longue crête courant Est-Ouest, qui se creuse au milieu comme une selle, et se relève à chacun de ses bouts. De la vallée du Lys, la pointe Est, qui y fait promontoire, a l'air un peu plus haut que l'autre : mais cela tient à ce qu'elle est plus près du spectateur. Je crois que les deux pointes sont d'altitude égale, ou à peu près. S'il y a une différence, elle est absolument insignifiante.

Voici comment j'escaladai, en 1879, la pointe Ouest du Crabioules.

(L'année suivante, le Comte Roger de Monts, avec le regretté Firmin Barrau, attaqua par le Sud, et vainquit, le sommet Oriental, qui fut encore gravi en 1885 par M. Swan avec Henri Passet. Ils eurent de grandes difficultés).

Partis de très-bonne heure le 30 juillet, nous arrivâmes en trois heures 15' au *lac glacé du Portillon* (2,650 m.),



juste en même temps que le soleil, par une de ces journées aussi rares qu'adorables, où le ciel est d'un bleu si tendre, qu'on ne sait plus comment l'appeler. Mais plus on monte, plus ce bleu devient sombre, ce qui donne à la neige une blancheur incroyable, et l'aspect d'un linceul. Malgré toutes les splendeurs de la lumière, les monts neigeux qui se profilent sur un ciel noir ont quelque chose de sépulchral, et ils ont l'air de morts énormes, solennellement couchés dans la blancheur et le silence. On les dirait inviolables et sacrés.

Le lac du Portillon dormait encore, le 30 juillet, sous un manteau de glace épaisse, mais elle était brisée et fissurée dans tous les sens. Elle n'était pas tombée dessus, c'était sa glace à lui, semblable et identique à celle que dans les mers polaires, on appelle en anglais *pack-ice*. Dépassant l'eau d'un mètre, et recouverte d'une puissante couche de neige, elle formait des centaines d'îles flottantes, que le soleil faisait étinceler comme des diamants, et où mon imagination évoquait des ours blancs et des rennes. Quel attachant et singulier spectacle, à six heures de Luchon, et en pleine canicule ! Au S. S. O., un précipice de glace tombait verticalement sur l'eau d'au moins vingt mètres, comme un mur de saphir. Ailleurs, tout était blanc, et on n'entendait rien. Température à l'ombre et à neuf heures = 12° (30 juillet). A dix heures et 1/2, nous montâmes droit à l'Est, où se dresse une falaise presque à pic, et en une heure nous arrivâmes, sur des neiges éternelles, au *col* superbe de *Litayrolles* (3020 m. ?), à la frontière, pour attaquer à gauche (du S. O. au N. E.) les redoutables murailles du *pic Crabioules* (3119 m.), de l'autre côté duquel tombent au Nord-Est les précipices et les glaciers du Lys. C'est le plus haut des cinq célèbres et magnifiques sommets neigeux, qui trônent en demi-cercle au fond de la vallée fleurie du Lys.

Il fallut réfléchir : car à cent pas, il avait l'air absolu-

ment inaccessible. Après l'avoir longtemps dévisagé, nous aperçûmes pourtant deux cheminées, semblables à celles qui du glacier de las Néous, montent au Balaitous. Elles étaient tout aussi vilaines, c'est-à-dire presque à pic. Mais elles étaient rugueuses, un peu tortueuses, et pleines d'aspérités formant de petites marches. Enfin la roche était solide : c'était un excellent granit presque impossible à ébrécher, et dur comme du métal... La seule chose redoutable, c'était l'inclinaison. Bref, l'ascension était clairement possible : ce n'était qu'une affaire de sang-froid et d'audace, d'agilité surtout : à moins de perdre la tête, on ne perdrait pas pied.....

J'ôtai donc mes souliers, je mis mes espadrilles, et ne m'occupant plus que de mes mains et de mes bras, ne me fiant plus qu'à eux, je m'engageai avec mon brave et agile Célestin dans le couloir de gauche, qui nous sembla plus praticable que l'autre. La hauteur absolue à gravir, depuis le col de Litayrolles, est d'une centaine de mètres : la pente moyenne est d'environ 70°; c'est assez grave pour des bipèdes. Mais en nous accrochant partout, en nous collant au sol, et en sautant énergiquement quand nous ne pouvions plus rester en place, nous arrivâmes en vingt minutes, tantôt comme des gymnastes, tantôt comme des reptiles, tantôt comme des convulsionnaires, sur le point culminant du *Crabioules* (3119 m.) où nous trouvâmes deux petites tours.

Eh bien! la vérité, il faut la dire, c'est que le pic Crabioules n'est formidable qu'en apparence. C'est un poseur! Autrement dit, un imposteur.

Ce long sommet rappelle beaucoup celui du pic d'Enfer : car ce n'est pas une pointe : c'est une arête sans discontinuité, excessivement étroite, et orientée de l'Ouest à l'Est sur une longueur de 4 à 500 mètres. La suivre d'un bout à l'autre est impossible. Malheur à l'imprudent qui l'essayerait! On trouverait plus tard une partie de ses membres en France, dans la vallée du Lys,

et l'autre en Aragon. Cette crête n'a guère un pied de large. Au Nord, les précipices qui tombent de 500 mètres sur les glaciers du Lys, forment une paroi effrayante et bronzée dont la vue seule donne l'horripilation : on a envie de reculer : mais si on reculait d'un pas, on roulerait dans l'abîme que nous venions d'escalader. Il faut être sur ses gardes. Et cependant, comment ne pas promener au loin ses yeux sur les milliers de pics multicolores ou blancs, sur les névés sans fin et déchirés de crevasses ténébreuses, sur tous ces lacs glacés qui, vus d'une telle hauteur et d'un point si central, donnent à cette noble région des Pyrénées l'aspect et la splendeur des Alpes ? D'ailleurs, on est si bien et si heureux sur ces énormes observatoires, quand il fait beau ! On voudrait y passer une semaine ! On y absorbe une électricité morale qui défatigue, et qui vaut souvent mieux que les muscles. On s'y exalte et on s'y purifie, comme dans le ciel. L'âme y devient aussi limpide qu'un fleuve à peine sorti de son berceau, et qui reflète encore le soleil et les fleurs, avant de s'être sali en déchirant ses rives . . . Des fleurs, me dira-t-on, sur le pic de Crabioules ! Eh bien oui ! J'en cueillis. Il y avait quelques renoncules glaciales, mêlées à de petites fleurs rouges aussi laides que curieuses, et dont mon obligé ami de Gèdre, M. Bordère, a bien voulu me dire le nom (*Armeria Alpina*, Will.).

Je descendis avec regret, mais consolé par la pensée que dans une heure, nous allions être encore plus haut. Et, en effet, revenu au col de Litayrolles, je remis mes souliers, puis nous fîmes au Sud-Ouest l'ascension de la cîme cotée 3,145 mètres sur la carte de l'Etat-major, et qui se dresse entre le Perdighero et le pic de Crabioules. Les Espagnols l'appellent le *pic de Litayrolles*, et c'est logique, puisqu'il termine à l'Ouest le vallon de ce nom. Pourquoi passe-t-il toujours en France sous le nom insensé de *pic Rouge* ? Sans doute parce qu'il est blanc.

Avis à ceux qui nous suivront : c'est par l'Espagne,

autrement dit par l'Est, qu'il faut faire l'ascension de ce pic, qui n'offre ainsi aucune difficulté. De longs névés montent par là jusqu'en haut. Que n'aurais-je pas donné pour l'avoir su plus tôt! Mais allant au plus court, c'est par le Nord et le Nord-Ouest que nous en fîmes l'assaut, erreur qui plus d'une fois faillit nous coûter cher. J'ai rarement vu une montagne moins solide, du moins par son versant français. Si j'osais me permettre une expression aussi triviale qu'elle est exacte, je demanderais à mon lecteur d'imaginer un immense fricandeau, dont les morceaux de lard seraient représentés par des milliers de petits blocs de granit gris, dardés dans tous les sens, aussi mobiles que les dents d'un vieillard, bref ne tenant à rien. Figurez-vous ce fragile édifice redressé comme un mur, et vous devinerez ce que fut l'ascension. Pendant une heure nous ne mîmes pas une fois le pied sur un rocher qui fût bien sûr de nous porter : au moindre contact, tous tremblaient ou partaient, et Célestin lui-même était peu rassuré. Quelle erreur nous commîmes en nous jetant aussi aveuglément sur une montagne dont les pentes opposées, qui descendent jusqu'au bord du lac de Litayrolles, sont aussi molles et aussi douces que celles d'un innocent mamelon de neige! Nous arrivâmes sans accident, mais écorchés, épuisés et en nage.

Sur le point culminant de cette crête inconnue (3,145 mètres), dont la hauteur moyenne n'est dépassée par aucune crête-frontière des Pyrénées, nous ne trouvâmes ni tour ni trace humaine. Mais ni la foudre ni la tempête ne l'avaient épargnée : l'une l'avait labourée, l'autre déchirée. Il y avait un fossé, creusé tout récemment par le tonnerre, et c'est là que nous mîmes quelques pierres l'une sur l'autre, pour prouver notre passage. Quant à la vue, elle est naturellement aussi glaciale et neigeuse que possible. Au Sud-Est, on devine sous les neiges qui le couvrent comme d'un suaire éternel, le *lac glacé de Litayrolles* (2,800 m.), le plus élevé des Pyrénées. Autour

de lui règne l'étrange majesté de la mort. Pas un seul brin de terre ne paraissait sur ses rivages le 30 juillet ! Du reste, dans cette espèce d'immense et silencieux cratère de neige où naissent mystérieusement les eaux limpides et froides de Litayrolles, l'aspect des lieux ne varie guère : car depuis le déluge, il y gèle les trois quarts de l'année.

A l'Ouest, vers les Gours-Blancs, la neige et les glaciers semblent n'avoir pas de fin, et se déroulent majestueusement en vastes et blanches collines, sur lesquelles à midi, on ne voit même pas d'ombre.

Mais il y en a maintenant : il est trois heures, et je commence à avoir froid. Ayant déjà fait seul (en 1863) l'ascension du *Perdighero* (3,220 m.), je le laissai à droite, puis descendant un instant en Espagne, en glissant sur des neiges peu rapides, nous repassâmes en France au bout de vingt minutes, au col de Litayrolles. Là nous espérions jouir, au grand soleil et sur la neige, à une hauteur de plus de 3,000 mètres, d'un repos bien acquis : mais nous avons compté sans les caprices du temps, toujours bien plus variable dans ces régions que dans la plaine. Le ciel s'assombrissait. A l'Ouest, tout allait mal, et la soirée menaçait d'être sauvage. Des nuages violets, opaques et tumultueux s'étaient amoncelés sous le soleil, qui s'y noya en un instant comme un navire qui sombre. Puis le pic des Gours-Blancs, malgré sa grande hauteur (3,114 m.), disparut entièrement à son tour dans des bourrasques de grêle. Une fumée noire et bleue s'en échappait, comme s'il avait pris feu, et on y entendait gronder le vent. On aurait dit le mugissement lointain des mers du Nord. Enfin en moins d'une heure, toutes les montagnes et les glaciers qui entourent le Port d'Oo furent ensevelis dans l'ombre et les fureurs de cent déluges. Que faire ? Où nous cacher ? Ces trombes et ces averses allant de l'Ouest à l'Est (comme elles le font neuf fois sur dix), arrivaient droit sur nous, et il n'y avait

d'abri nulle part. Nous descendîmes à toute vitesse à l'Est, et nous reçûmes quelques grêlons avant d'avoir quitté la neige. Mais par une chance inespérée, nous y trouvâmes un îlot de granit projetant un grand plafond de pierre juste du côté où il fallait. Quel bonheur ! Ce rocher secourable et superbe eut beau être mitraillé pendant une demi-heure, blottis dessous, et consolés par des cigares, de la chartreuse et du bon vin, nous n'y reçûmes ni un grêlon ni une goutte d'eau. Aussi quand la bourrasque disparut en Espagne, nous étions aussi secs qu'en sortant d'un hôtel. Avant cinq heures, les nuages avaient fondu : le vent tomba, le soleil reparut plus ardent que jamais, et son retour nous rendit la gaieté, car notre moral dépend beaucoup du temps, surtout dans les montagnes : notre âme se dore avec le ciel, et le bonheur est bien souvent une question de météorologie.

Près du lac d'*Espingo* (1,875 mètres), nous trouvâmes une gracieuse colonie de bergers espagnols, venus ce jour-là même avec tous leurs moutons par le Port d'Oo (3,002 mètres), dont ces pauvres bêtes, peu agiles ou adroites, doivent avoir de la peine à franchir les glaciers. Aussi, elles avaient l'air plus fatiguées que leurs pasteurs, qui ne faisaient que rire, chanter et courir comme des chèvres. Comme ils sont toujours gais, les bergers espagnols ! On dirait, à les voir, qu'ils n'ont jamais rien eu sur la conscience... Hélas ! il n'en est pas toujours ainsi : le bien d'autrui ne leur est pas toujours sacré ; mais c'est par accident : le fond de leur nature est bon, ce sont en général de grands enfants très-amusants, d'une bonne humeur inaltérable, et ils ont les vertus des sauvages. Leur âme est plus naïve que celle de l'homme civilisé dont elle dédaigne les ruses, et leur vie me rappelle bien souvent ces courants purs et bleus qui, traversant les eaux de l'Atlantique sans y mêler la leur, ne perdent ni la température ni la couleur du ciel béni

qui les vît naître, au sein des mers ardentes de la Floride.

Avant la nuit, nous étions de retour au lac d'Oo. Là je me fis servir mon dîner en plein air, pour voir frémir les brises nocturnes et les rayons de la pleine lune sur l'eau du lac, où tremblaient des millions d'étincelles aussi brillantes que les phosphorescences de l'Océan, tandis qu'à l'ombre, et à côté de toutes ces petites vagues spasmodiques et dorées, régnait la nuit la plus impénétrable : on n'y voyait plus l'eau. Derrière, et au-dessus du lac, des pics neigeux de 3,000 mètres se dessinaient vaguement dans un ciel noir, glacial et étoilé, où les rayons lunaires, en promenant sur eux de pâles reflets d'argent, leur donnaient l'air d'apparitions miraculeuses. De quelles fatigues ne récompenserait pas une pareille nuit ? On n'en voit pas de semblables dans la plaine, où on entend toujours quelque chose.

Le surlendemain (1<sup>er</sup> Août), nous déposâmes nos noms dans une bouteille sur la cime *véritable*, la plus élevée du *Quairat* (3,059 mètres). Je souligne *véritable*, et pour cause. C'est qu'en effet le *Quairat* a deux sommets, situés à une trentaine de mètres l'un de l'autre, et c'est seulement sur le plus bas des deux que nous trouvâmes une tour. On verra tout à l'heure pourquoi j'insistai sur ce détail.

Ayant du temps, nous fîmes un long détour pour arriver à la brèche imposante, et pourtant anonyme, qui s'ouvre au Nord et à une heure du pic, à une hauteur que j'estime à 2,700 mètres. Au lieu de l'attaquer directement par le Nord-Ouest, et du *lac Saousat*, nous fîmes à l'Est de celui d'*Espingo* l'ascension accablante et presque interminable des monotones pelouses qui aboutissent au *col de Montarouye* (2,620 mètres), d'où obliquant au Sud et horizontalement, nous arrivâmes en moins de 30 minutes, à l'heure du déjeuner, au petit *lac de Montarouye*, portant un archipel de glaces flottantes, et endormi dans un chaos de rochers titanesques, au Nord-

Nord-Ouest du *pic* pyramidal et très-aigü de *Montarouye* (2,850 mètres).

Nous avons mis trois heures un 1/4 en tout, pour arriver à ce cher petit lac, non seulement oublié, mais peut-être inconnu, et dont l'eau verte était d'une transparence si merveilleuse, si incroyable, que même sous l'ombre des îles de glace qui naviguaient à sa surface, on en voyait le fond, avec ses mille détails, absolument comme s'il était à sec. Et cependant sa profondeur vers le milieu était d'au-moins dix ou douze mètres : mais l'eau était si claire qu'on ne la voyait pas, et on courait vraiment le risque de se jeter dedans sans le savoir. Parmi les gigantesques blocs de granit amoncelés au fond du lac comme les décombres d'une ville noyée, ceux qu'atteignait la lumière du soleil étaient d'un vert charmant et indéfinissable : les autres, où se projetait l'ombre des glaces flottantes, étaient bleuâtres, mais changeaient de couleur, comme ces tombeaux fantastiques et glacés où les rayons solaires, décomposés par les vitraux multicolores d'une cathédrale, promènent des lueurs mystiques et sépulcrales.

On aurait dit que rien ne pouvait vivre, que rien du moins n'aurait cherché à vivre, sans y être obligé, dans une région si âpre, si nue, si Laponienne..... Un papillon aventureux vint pourtant nous distraire et nous intéresser vivement à lui. C'était un malheureux "Vulcain" expatrié, qui vint s'abattre et méditer, puis expirer sur l'eau du lac, à côté d'un petit *Ice-Berg*, croyant sans doute mourir au sein des mers polaires. Il y avait quelque chose de touchant et de triste dans ce trépas prématuré d'un papillon des pays chauds au milieu des glaçons. Mais aussi, quelle idée pour un pauvre petit être si fragile, que celle de voyager si haut et seul ! Quelle fatuité que celle de s'embarquer !

Après le lac de Montarouye, nous continuâmes notre course au Sud, presque toujours sur la neige, passant à




gauche (à l'Est) du pic pointu qui porte ce nom, et trois quarts d'heures de marche facile (quatre grandes heures du lac d'Oo) nous placèrent sur les bords d'un autre lac, un peu plus grand que le premier, et non-seulement couvert, mais entouré de neiges immenses, et même de glace. Il n'est pas sur les cartes. Est-ce le lac de Crabioules ? J'espère que non, car ce serait bien illogique. Rien de commun entre le pic de Crabioules et ce lac, qui se trouve juste au Nord (mais très loin) du pic appelé tantôt " Intermédiaire ", tantôt " pic du Passage ", et au Nord-Est du Quairat, dont les neiges l'alimentent. C'est à l'Ouest de ce lac que s'ouvre la brèche profonde et caractéristique dont j'ai parlé plus haut. Nous l'atteignîmes en 30 minutes (du lac), par des talus de neige très raides. On la voit du lac d'Oo, et elle se creuse au Nord du Quairat, qu'il s'agissait maintenant d'escalader.

Arrivés à cette brèche, nous eûmes quelques difficultés. Il y a là un dédale de rochers, de cheminées à pic, et de corniches tellement étroites, qu'un homme un peu obèse devrait passer ailleurs. Mais il suffit d'un peu d'agilité ou de maigreur pour se tirer d'affaire. Après la brèche, on trouve au Sud une crête immense à pentes si douces qu'elles sont interminables : ici aucun danger, aucune difficulté : c'est large comme une grande route. On ne cesse pas de voir au Sud un piton noir et disloqué qui ressemble à la cîme, mais ce n'est pas la véritable. Le vrai sommet du Quairat se dresse derrière. Arrivés à cette pointe si trompeuse, nous y trouvâmes sur un rocher carré et plat une petite tour contenant une bouteille et une carte... Hélas ! ce n'était pas encore la cîme. La véritable, la plus élevée était là devant nous au Sud-Est, terrible, indiscutable et menaçante, n'offrant de ce côté de prise nulle part, pas même aux pattes d'un chat ou d'un isard, nous dominant d'au moins 15 mètres, et s'appuyant à droite, vers le lac d'Espingo, sur des abîmes de mille à 1100 mètres. C'était bien triste et bien

décourageant. Assis sur le premier sommet, où d'autres avaient désespéré (comme l'attestait leur bouteille et leurs noms), nous hésitâmes pendant une demi-heure, et nous allions conclure à l'impossible, quand Célestin eut l'idée lumineuse d'explorer la partie Orientale de ce cône redoutable. Ayant trouvé une espèce de sentier naturel large d'un pied, et serpentant aux flancs d'un précipice qui tombe à l'Est sur les glaciers du Lys, il m'appela bientôt en me criant victoire ! Aussi surexcité qu'un général qui va perdre ou gagner une bataille, et comme électrisé, je me trouvai en moins de cinq minutes à côté de mon brave Célestin, entre deux grands obélisques de granit qui sortent du crâne du Quairat comme deux cornes de taureau : la ressemblance est étonnante. De ces deux obélisques, celui de gauche (du Sud) était le plus élevé, mais il ne nous dominait plus que de trois mètres. Faisant alors un bond énorme de bas en haut, mon guide sauta dessus comme un vrai léopard : je le suivis, et le sommet extrême du Quairat se trouva sous nos pieds (3059 m.). Nous étions fiers, je n'en disconviens pas, et même un peu émus. Cette cime n'a pas un mètre carré. C'est à peine si une chaise y tiendrait : il serait impossible à trois hommes de s'y trouver tous à la fois, et à droite, vers le lac d'Espingo, c'est le vide !... Si on glissait par là, on tomberait de mille mètres !

---

## Col de Crabioules (3000 et quelques mètres)



En 1871, j'allai coucher à la première des trois auberges du *Lys*.

Ah ! qu'il est mystérieux et touchant, dans sa tristesse et sa sonorité, ce roulement des cascades à minuit ! Leur son parle comme une voix : il enfle, grandit et s'apaise

tour à tour, suivant la force du vent et le volume des eaux; il semble chercher notre âme et palpiter comme elle : le bruit, comme le silence, a d'étranges majestés.

Partant seul et à l'aube, par une journée irréprochable, j'escaladai au sud, non plus comme autrefois, ces périlleux escarpements à pic et tout mouillés, qui, sous les bois, montent à la rue d'Enfer, mais la rive gauche de ces fameuses cascades, où l'on venait d'achever une route modèle, à pentes si douces, qu'on pourrait presque y faire trotter un cheval, en montant. Elle a deux mètres de large, et va jusqu'à la rue d'Enfer.

A la naissance du jour, sur les montagnes, que la nature est belle! Comme elle enivre les sens et l'imagination! pourquoi pas dire le cœur? Comme sa puissance et sa pureté sont contagieuses! L'effluve aromatique des pins, l'azur immaculé du ciel, les troupeaux qui s'éveillent et agitent leurs clochettes, tout, jusqu'à l'eau, toujours plus pure après la nuit, parce que la fonte des neiges est suspendue : tout, dans ces belles matinées, même en hiver, excite et rajeunit le voyageur, comme s'il montait avec des ailes vers les jardins d'Armide.

Cette ascension, de la cabane du Lys au Col *Cra-bioules*, éprouve beaucoup les poumons et les muscles, car, d'un seul jet, on monte de 2000 mètres. Et comme elle est assez scabreuse quand on la connaît mal, je vais la détailler ici assez minutieusement.

Le Cirque du Lys, qui rappelle tant celui de Gavarnie, peut se décrire ainsi : c'est une espèce d'escalier gigantesque à quatre marches, dont la dernière est le sommet, et dont chacune a, plus ou moins, 500 mètres de hauteur.

De ces quatre marches cyclopéennes, la première aboutit à ce sombre corridor de rochers, appelé *Rue d'Enfer*. Là on prend la rive droite, et l'on monte roide pendant une heure sur un sentier à peine visible.

Alors (2 heures de la cabane du Lys) on se trouve à la base d'un ressaut à peu près vertical, taillé en demi-

cercle, et tout plein de cascades (les *Pichis de Crabioules*). Ce précipice est le plus haut des trois, et le plus formidable. Mieux vaut rester sur la rive droite (quoique l'autre soit praticable aussi), mais très loin du torrent et très haut : herbe et sources.

Trois heures (depuis le val du Lys) vous mènent aux premières neiges, et à la base du troisième précipice. Il y a une flaque carrée de neige, et les trois pics *Maupas*, *Crabioules* et *Quäirat*, tous trois équidistants, se dressent derrière, lançant au ciel, au-dessus des glaciers, leurs pitons noirs et menaçants. Huit grandes cascades tombent en glissant sur ce ressaut, juste au milieu duquel s'ouvre un passage très praticable. Beaucoup de fleurs à droite (nord-ouest) : *ranunculus glacialis*, des *linarias*, et de charmantes fougères, etc. On peut aussi escalader ce troisième petit cirque par chaque rive du torrent, mais la rive gauche est accablante : c'est un immense amas de rochers et de pierres morainiques, sans aplomb, et qui s'échappent dès qu'on les touche. Mieux vaut monter à gauche (rive droite), longeant de l'est à l'ouest la base du glacier de *Maupas*, qui se boursouffle au sud comme un hippopotame énorme et bleu couvert de cicatrices. (Gare aux rochers qui tombent....).

Voici maintenant le quatrième ressaut (4 heures du Lys), beaucoup moins roide que les trois autres, mais tout couvert de neiges et de glaciers, facile du reste, pourvu qu'on se gare des crevasses. Pentes moyennes : 45° tout au plus. Mais méfiez-vous des chutes de pierres ; en moins d'une heure, j'y échappai deux fois, et la seconde, je fus épouvanté. C'était en descendant : j'étais assis, à déjeuner, sur l'arête qui sépare le glacier de *Maupas* de celui de *Crabioules*, ayant mes pieds sur celui-ci, et rêvant aux plaisirs des montagnes, lorsqu'une épouvantable détonation se fit entendre, et presque au même instant, un gros rocher, cubant au moins dix mètres, passa comme un boulet à quelques pieds de ma figure,

en faisant siffler l'air. C'était vraiment sublime de voir bondir un pareil monstre, descendant sur la glace avec une foudroyante rapidité, la déchirant, et sautant tellement haut chaque fois qu'il la touchait, qu'il aurait pu passer par-dessus ma tête sans me blesser. J'ai mesuré après, les intervalles qu'il laissait entre chaque bond, et il y avait vingt de mes pas, ou environ 15 mètres. C'était sublime : mais j'eus de vagues terreurs, quand je pensai que c'était juste par là qu'une heure avant j'étais monté, sur de la neige si dure, qu'il eût été radicalement impossible de se mettre de côté. En Suisse, ces accidents sont continuels, et tous les membres de l'Alpine Club connaissent « l'artillerie des montagnes ». On s'en méfie : c'est un danger de tous les jours ; mais dans les Pyrénées, on n'y pense pas assez. Et j'étais seul, ce qui aggrave les choses. Me voici près du *Col de Crabioules*. Laissant à gauche la presque île de rochers dont je viens de parler, escaladons les dernières neiges. Voyez au nord les plaines brûlantes et vaporeuses de Montréjeau et de Toulouse... Passons le Col Crabioules (3030 mètres).

Comme on est bien ici ! Comme on est libre sur ces glaciers pleins de silence, où l'on comprend si bien la vie et le bonheur de Robinson Crusoé ! Comme on aime ces sommets, à la fois doux et menaçants, et plus magiques que des palais d'or ou d'argent, quand le soir ou l'aurore passent dessus, et les font luire à cinquante lieues ! Un mathématicien serait poète à ces hauteurs ! Un philosophe s'attendrirait devant cette ressemblance vague et touchante qu'ont les montagnes avec l'humanité : en bas, la vie, les fleurs et le printemps, les ruisseaux vagabonds ; plus haut et graduellement, la décoloration, les ruines, la mort, et au sommet, le Paradis et l'Infini.

Nous entrons en Espagne. Voici, tout près de nous, à 2,800 mètres de hauteur, le *Lac de Litayrolles* et les régions les plus glaciales des Pyrénées. Nous sommes au mois d'Août, mais le lac est gelé aux trois-quarts, et tout

le reste ressemble au Labrador, malgré le beau soleil qui brille partout, comme l'immortalité sur les tombeaux.

---

## Tusse de Maupas (3,110 mètres).

---

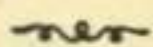
Cette montagne n'offre aucun danger, malgré son altitude. Et cependant, comme on y monte rarement ! Si elle était en Suisse, il y aurait un hôtel à mi-chemin, à l'entrée des glaciers. Car pour un jour, la course est longue. De la cabane du *Lys*, où s'arrêtent les voitures de Luchon, il faut s'élever de plus de 2,000 mètres. Mais l'ascension est très-facile, pourvu qu'on aille toujours au Sud. La preuve, c'est que j'ai pu la faire par un temps effroyable, sans carte, avec un bûcheron découragé, qui pendant toute la dernière heure, m'implorait de descendre. Rien ne démoralise autant un montagnard médiocre, qu'une tempête sur des crêtes inconnues. Or, c'était notre première ascension de la *Tusse*. J'allais à tout hasard, et sans rien voir.

Au lieu de faire, comme mes prédécesseurs, un long détour à l'Est, par le *lac Bleu* et son glacier, je ne sortis presque jamais d'une ligne Nord-Sud, laissant à gauche le cône appelé *Tusse de Prats Long* (surmonté d'une tourelle), et après cela suivant toujours, en appuyant tantôt à droite tantôt à gauche, la crête interminable, mais presque toujours solide et large, qui mène droit au sommet. Par le beau temps, rien de plus simple : mais sur la cime, où l'on ne voyait rien, nous fûmes presque emportés par une trombe : on ne distinguait plus le bruit du vent de celui du tonnerre : il fallut fuir, et j'étais trop mouillé, j'avais surtout trop froid, pour éprouver des sensations morales.... Elles furent essentiellement physiques.... Je réussis, mais voilà tout (1865).

---

## Pointe Orientale du Boum (3,060 mètres ?)

(SA PREMIÈRE ASCENSION).



Trois jours de suite j'étais monté, en septembre 1873, à l'assaut du Port d'Oo : chaque fois, j'avais été chassé par la neige et le vent. Le premier jour, il soufflait dès l'aurore (mauvais signe), une tempête formidable. Le ciel était d'un bleu ardent et pâle, et le vent d'Ouest chassait les nuages comme de la paille. Il fallut redescendre à toutes jambes du plateau d'Espingo, à moitié aveuglés par la neige, et grelottant comme en Russie. Guide, Célestin Passet.

Le troisième jour, avec M. Bryce (1), aussi fort montagnard qu'écrivain distingué, et son ami M. Ilbert, nous arrivâmes au troisième lac (*Coume de la Vache*), mais pas plus loin, et d'un commun accord, nous revînmes à Luchon, Célestin reprenant tristement la route de Gavarnie. Les murailles dévastées du Quairat et du Cirque d'Espingo ne manquaient pourtant pas de grandeur, dans cet affreux pêle-mêle de brouillards et de neige : mais l'homme n'y peut pas vivre, et tous les trois nous battîmes en retraite.

Quittant avec regret M. Bryce et son ami, je remontai, deux jours après, avec Firmin Barrau, le val fleuri du Lys, où je couchai à la première auberge de la cascade, pour tenter l'ascension du pic très négligé de *Boum*, qui borne à l'Est le cirque neigeux du Lys.

Le *Boum* a deux sommets. Sa pointe occidentale, peut-être un peu moins haute que l'autre, est une espèce de dent triangulaire, qui sort des neiges comme une île

(1) En 1876, M. Bryce atteignit *seul* la cîme de l'Ararat (5,248 mètres), Il est aujourd'hui membre du Parlement.

sombre et désolée. Elle fut gravie, il y a de longues années, par le docteur Lambron, avec MM. Lézat et de Neuville, guidés par Pierre Barrau. M. Gourdon escalada aussi cette pointe en 1877.

Le sommet oriental est une masse cylindrique, presque entièrement couverte de neige. C'est lui que j'ai gravi en 1873, avec Firmin Barrau, par une journée superbe (1).

Nous montâmes lestement au Sud-Est, dans l'air frais du matin, et en 2 heures un quart nous étions au *Lac Vert*, dont le soleil frappait déjà les eaux dormantes (1,960 mètres). Elles n'avaient pas une ride. D'ailleurs, sauf la cascade immense par où l'eau du Lac Bleu se précipite dans celui-ci, rien ne bougeait dans cet amphithéâtre austère et toujours froid, que les bergers avaient abandonné depuis longtemps. A l'Ouest du lac, leur cabane était vide.

Que n'aurais-je pas donné pour avoir une maison sur cette charmante et verte presqu'île, espèce de paradis dont les moelleuses pelouses s'avancent jusqu'au milieu du lac, et ont l'air d'y flotter ! Quand le printemps la couvre de fleurs, quel contraste elle doit faire avec la sombre aiguille du Boum, qui la domine au S.-S.-O. d'au moins 1,000 mètres, et du milieu d'un monde de neige, fait planer dans les nues les emblèmes noirs et blancs de la mort ! Il n'y a que les montagnes qui puissent offrir de tels contrastes.

C'est au Lac Vert que cessent les arbres. On peut s'élever d'ici vers le Lac Bleu sur les deux rives : mais il vaut mieux passer à l'Ouest, pour monter au Midi sur des assises rugueuses, espèces de vagues superposées, plus ou moins parallèles, et souvent assez raides. Bientôt l'herbe disparaît. On laisse à gauche, au bout d'une heure, un rocher monstrueux, posé en équilibre, et prêt

(1) Il y a ici des noms douteux. Depuis quelques années, on donne souvent au Boum de ma jeunesse, le nom de son voisin à l'Est, le *Mal-Barrat*. Je n'y peux rien, mais je constate l'innovation.



à se précipiter dans le Lac Vert, d'où on le voit très bien. Enfin, laissant aussi à gauche le Lac Bleu (sans le voir), on aperçoit au S.-S.-E. le vrai sommet du Boum émergeant des glaciers comme un îlot sinistre. C'est un cylindre, qu'il ne faut pas confondre avec la pointe pyramidale, et moins élevée de quelques mètres, qui se dresse plus à l'Ouest. Entre les deux s'ouvre un col (3,000 mètres?), que la marée des neiges découvre à peine. D'ailleurs, ces neiges sont les plus vastes des Pyrénées : car elles s'étendent de l'Est à l'Ouest, jusqu'aux lacs des Gours-Blancs, sur une longueur de 14 kilomètres.

A 1 h. 15' du Lac Vert, nous quittons graduellement la terre ferme, en traversant des chaos de granit d'un blanc sale. Pentes assez douces : neige et désolation partout. Torrent et dernière eau courante, qui glisse sur des pierres blanches aplaties par le poids de la neige de l'hiver : on dirait un pavé. Les montagnes de l'Ariège se dressent confusément à l'horizon de l'Est. Nous montons au Midi, sur la neige : puis inclinant vers l'E.-S.-E., nous attaquons franchement le grand glacier du Boum, laissant à droite la pyramide occidentale, qui jette sur nous une ombre mélancolique, où le noir tourne au bleu. Neiges étonnantes. Un fossé prodigieux, profond d'une cinquantaine de mètres, creusé par la tempête, et large comme ceux d'une citadelle, s'ouvre entre nous et la muraille à pic de cette flèche menaçante. Mais les parois de ce fossé, vraie gorge de neige, sont disposés en longs gradins, dont chaque marche a peut-être vingt-cinq mètres de hauteur, avec une pente qui nous permet d'y descendre en glissades. A droite de nous, le *Col de Boum* s'ouvre entre ce pic et la Tusse de Maupas. (La descente en Espagne par ce col (3,000 m.) est peut-être praticable, mais à coup sûr très-difficile. On tombe à pic, de l'autre côté, sur la gorge espagnole de *Ramougne*, fameuse pour ses isards).

Au nord du Col de Boum (que j'ai escaladé par pure

curiosité, sur un talus de glace très incliné), nous laissons nos bagages sur la neige (pas de voleurs ici !... ) Nous traversons ensuite de l'Ouest à l'Est, presque horizontalement, les belles pentes blanches du long glacier de Boum, douces au milieu, mais redressées vivement à droite, où elles montent vers le pic. Il ne faut pas les traverser trop haut. A gauche, s'ouvrent trois ou quatre hideuses crevasses, qui se cachent sous nos pieds, et nous inquiètent assez, car nous n'avons ni hache ni corde... Une fois sur la rive droite de ce glacier, qui tombe au Nord du grand cylindre de Boum, nous laissons nos bâtons, et nous escaladons avec les mains un mur assez mauvais de roches désagrégées, d'où un ravin facile, orienté du N.-E. au S.-O., mène au sommet en dix minutes (3,060 m.). De la cabane du Lys, c'est une montée de cinq bonnes heures.

La vue est analogue à celle de la Tusse de Maupas, et frappe surtout par l'étendue des neiges qui se déroulent de tous côtés, même au midi, où par une exception bien rare dans la grande chaîne des Pyrénées, les pentes sont verticales, et font horreur à voir. A l'O.-S.-O., la vue est très grandiose. C'est d'ici qu'il faut voir ces longues et majestueuses arêtes, qui du Perdighero et des montagnes d'Oo, descendent au sud, sur des lignes plus ou moins parallèles, vers la vallée sinueuse et verte d'Astos, derrière laquelle s'élèvent orgueilleusement et par gradins superposés, les masses neigeuses du pic Posets. En descendant de 500 mètres au sud du pic de Boum (c'est difficile...), on arriverait à l'origine de la gorge granitique et sauvage de Ramougn, vers le bas de laquelle (à l'entrée des sapins) se trouve une misérable cabane, mais avec eau et bois. En se maintenant à une hauteur moyenne de 2,400 mètres, et en allant toujours à l'Ouest, passant au sud du lac de Litayrolles, et coupant tour à tour toutes les arêtes qui tombent du nord, on arriverait en une demi-journée, presque de plein pied,

à la cabane de la *Paoul* (d'où l'on monte au Posets). Mais il faut être montagnard-né pour tenter l'expérience : car en descendant trop ou pas assez, on arriverait toujours à des abîmes.

N'ayant trouvé aucun vestige humain sur le sommet de Boum, j'y élevai avec Firmin Barrau un petit cône de pierres, et nous redescendîmes vers le N.-O., à la recherche d'un abri pour la nuit, dans les rochers énormes entassés par milliers sur les gradins du cirque de Lys, vers 2700 mètres de hauteur, le long des capricieuses moraines qui endiguent ses glaciers. En cherchant bien, on trouve toujours, à n'importe quelle hauteur, des blocs bien préférables aux cabanes de bergers, plus propres, souvent plus chauds, formant des caves ou des tunnels, et où l'on sent au moins qu'on est chez soi. Dans les cabanes, cinq ou six hommes s'entassaient souvent sur quelques mètres carrés ! D'ailleurs, quel avantage inappréciable, quand on veut séjourner sur les pics, que celui de coucher, même sans bois, à une heure de leur cîme !

Cette fois, le choix fut bien facile. Au Nord-Est de la Tusse de Maupas, à la sortie des neiges, et au bord d'un ruisseau dont la musique aurait charmé Mozart, nous trouvâmes deux rochers magnifiques, qui semblaient faits exprès pour défendre l'homme et l'abriter. Formant ensemble un angle ouvert au Sud, où il faisait beaucoup plus chaud qu'à quelques pas de là, et surplombant un peu sur l'herbe chétive, mais douce et sans cailloux, qui s'étendait entr'eux, ces deux rochers nous offraient là un abri admirable. En cas de neige (il ne pleut guère à ces hauteurs), il y en avait des centaines d'autres autour de nous, formant des voûtes, des grottes, et presque des catacombes, où ni le vent, ni un flocon de neige, ni peut-être un rayon de soleil n'ont jamais pénétré. On aurait dit des cercueils entr'ouverts. Comme la nature est secourable, quand on sait s'en servir ! Est-il un lieu sur toute la terre, où l'homme ne puisse poser sa tête et s'endormir heureux, s'il a le cœur tranquille et pur ?

Entre ces deux blocs nous passâmes donc la nuit (19 septembre), à 2700 mètres de hauteur, au bord des plus grandes glaces des Pyrénées, sans combustible, mais sans pourtant beaucoup souffrir du froid, Firmin n'ayant même pas de couverture !

Ce fut encore une soirée mémorable que celle-là, j'allais dire "idéale". Le temps était vraiment superbe. Pas un nuage sur nos têtes, et pas un souffle dans l'air. Au Nord, mais à mille mètres plus bas, dormait une mer presque infinie de nuages, dont les vagues écarlates et brûlantes laissaient voir çà et là des sommets émergeant comme des îles, et rougis d'un côté par les feux assoupis du soleil, qui projetait au loin leurs ombres à l'est, sur un monde fantastique de vapeurs rutilantes. On aurait dit un archipel immense, sortant d'une mer de sang. A l'occident, le soleil descendait dans la gloire. A l'est, les pics neigeux de l'Aragon et de l'Ariège, pourprés ou déjà sombres, semblaient nager dans une atmosphère rose et veloutée, qui répandait sur eux une sorte de somnolence, et leur donnait un air surnaturel. Je n'ai jamais rien vu de plus sublime, et un instant je fus tenté d'adorer la nature...

Mais la température baissait, le thermomètre ne marquant plus que 2°. Après dîner, j'entrai donc dans mon sac, et vers 10 heures, les torrents qui s'échappent des glaciers s'arrêtèrent et se turent, surpris soudain par la congélation. Il y en eut un pourtant qui murmura jusqu'au matin dans sa prison de glace : mais là il fait souvent moins froid qu'à l'air, paradoxe qui s'explique plus ou moins par la chaleur du sol, qui ne peut rayonner, et par l'absence de vent.

Avant de m'endormir, je me livrai à des études astronomiques : j'étais si bien placé pour cela ! Sans me lever, je voyais défiler, dans les solitudes bleues du ciel, des processions d'étoiles, et les trouvais plus belles et plus brillantes qu'au niveau prosaïque de la plaine...

Elles seules remuaient sur le monde endormi..... Mais pour comprendre et apprécier d'aussi étranges magnificences, il faut être montagnard, et coucher près du ciel. Au sud, les pics de Boum et de Maupas, plus sombres que la nuit même, tranchaient en noir sur les ténèbres, et semblaient deux énormes catafalques, au milieu des grandes neiges qui les rendaient presque effrayants. La mort nous entourait.

Le matin, je guétai le lever du soleil, réglant ma montre dessus, comme nous touchions à l'équinoxe. Quel spectacle !

A l'instant même où son premier rayon dora la cime de la Tusse de Maupas (3,110 mètres), des nuées d'oiseaux, sortant soudain comme moi des rocs où ils avaient dormi, se ruèrent sur les glaciers, en voltigeant follement et comme une trombe, dans tous les sens. Était-ce la joie ou le vertige ? Je n'en sais rien : mais un instant je les crus pris d'aliénation mentale. Enfin, après une foule d'évolutions, ils se calmèrent, et se mirent à marcher sur la neige, pour déjeuner sans doute, car je les vis manger avec voracité. Que mangeaient-ils ? Des fourmis mortes, chassées là par milliers sur l'aile de la tempête et gelées dans la neige ! Singulier déjeuner !


Cette journée fut encore magnifique, et j'en passai une bonne partie à explorer les glaces de la vallée du Lys. Coupant d'abord de l'Est à l'Ouest l'arête en ruines qui monte au Sud à la *Tusse de Maupas* (3,110 mètres), et en suivant laquelle j'avais une fois gravi cette cime sans quitter la terre ferme, nous dûmes beaucoup descendre sur son versant occidental, avant de pouvoir prendre la neige, où nous recommençâmes à monter prudemment au S.-O., vers le *Col de Crabioules*, laissant à gauche l'imposant précipice de la Tusse de Maupas, qui tombe à pic de quatre cents mètres sur les glaciers comme une falaise sur l'Océan. Là je passai deux heures au milieu des crevasses, dominé au midi par des séracs superbes

et assez alarmants. N'osant rester longtemps sous la menace de ces chaos de neige en équilibre et prêts à s'écrouler sous un soleil ardent, je traversai bien vite leur méridien. Mais nous trouvant bientôt cernés, sans corde ni hache, par des crevasses entrecroisées dans tous les sens, et à moitié couvertes de neige, nous battîmes en retraite, et sortant en toute hâte, de ce monde bleu et blanc, où l'on n'est jamais sûr de ne pas s'engouffrer, nous reprîmes terre pour continuer à l'Ouest sur les moraines. En général, la roche est granitique et d'un blanc étrange. M. Gourdon a fait de magnifiques photographies sur les glaciers du Lys, et ce n'est pas facile, car des séracs ou des rochers en descendent en été comme la foudre, en y traçant d'énormes sillons. Malheur aux imprudents qui se laisseraient entourer là par le brouillard ! Ils pourraient être coupés en deux avant d'avoir rien entendu ou vu !

Nous arrivâmes enfin au col herbeux de *Montarouye*, (2,580 mètres), et de là au lac d'Oo.

---

## Pic Collat (2,576 mètres).



N'allez pas dans l'Ariège sans passeport. Je le dis sans méchanceté et sans ingratitude, car j'ai été reçu par les gendarmes de *Vicdessos*, la dernière fois que je montai au pic d'*Estats* (3,140 mètres), avec une politesse extrême, comme le plus honnête homme de la terre. Aussi leur bienveillance et leur urbanité m'ont fait oublier l'aventure qu'on va lire. Il est vrai qu'elle est vieille (1864) !

C'était quelques semaines après l'épouvantable forfait de Jacques Latour, qui fut enfin décapité. J'arrivai seul d'Espagne, au village Ariégeois de *Couflens*. Parti d'Urdo et même de Pau, toujours à pied, il y avait 17

jours que j'errais en zig zag dans la partie centrale des Pyrénées, comme un homme, en effet, qui cherche à se soustraire à la justice. Il est certain aussi qu'après avoir passé *Viella*, *Salardu*, *Montgarry*, et le village ignoble d'*Alos*, où je couchai par force, j'avais cessé d'être présentable. Car dix-sept jours de courses et surtout d'ascensions, sans changer de costume, délabrent et enlaidissent tellement un homme, qu'il a beau faire, il n'a plus l'air d'un *gentleman*. Il est curieux que je ne pensais pas du tout à cela. Rentrant enfin un beau matin tout seul en France par le *Port de Salau* (2,052 mètres) je ne rêvais que succulentes côtelettes et lits de plumes. Comme je me doutais peu qu'à Couflens, où j'entrai naïvement sans passe-port, j'allais devenir la terreur du pays ! Dans deux auberges, on refusa nettement de me laisser entrer. Dans une troisième, je finissais à peine un délicieux gigot d'agneau, lorsque des douaniers armés entrèrent comme si j'étais un loup, m'accablèrent de questions, me firent perdre toute espèce de sang froid, et finalement m'emmenèrent captif à *St-Lizier-d'Ustou* (10 kilomètres). J'eus beau leur dire que j'avais faim, et que je n'avais tué personne, ils furent impitoyables. Que pouvais-je espérer, puisque l'honnête M. de Chausenque lui-même avait été victime des mêmes brusqueries jadis au même endroit ? Je ne sais où j'ai lu que dans certains villages de cette partie des Pyrénées on apprivoise des ours, qu'on les couvre de caresses. « Ceci n'est pas flatteur pour moi, » me dis-je ; car j'ai certainement droit aux mêmes tendresses qu'un ours. — Il faudrait être logique ».....

Enfin, je le répète, on m'a trop bien reçu depuis dans ces parages pour me laisser la moindre rancune. (Mais il faut un passe-port.)

Arrivons donc au pic *Collat*. C'est un mont granitique, dont les aspects, les formes et l'entourage rappellent beaucoup le Néouvielle, près de Barèges.

Il est aussi connu sous le nom de *pic d'Armes*. C'est d'*Aulus* que j'en fis l'ascension, en 1866.

Montant d'abord au S.-S.-E., sur la rive gauche du torrent d'Arse, par un sentier pierreux et raide, j'arrivai en une heure au pied de la plus belle chute d'eau des Pyrénées. La *cascade d'Arse*, dont le fracas s'entend à huit kilomètres, est une vraie cataracte, composée de trois chûtes superposées, qui, d'un peu loin, paraissent n'en former qu'une. La hauteur totale doit approcher de 200 mètres, et la chute du milieu a une cinquantaine de mètres de largeur. N'ayant jamais entendu parler de cette cascade, et ne l'ayant vue décrite nulle part, j'en fus émerveillé. La seule chose qui lui manque, c'est un bel entourage de sapins. Les bords sont un peu nus.

A deux heures plus haut, après avoir passé successivement trois lacs (dont le troisième était assez considérable) j'arrivai, allant Sud, à un amphithéâtre désert de granit et de pics déchiquetés. Il n'y avait pas un arbre en vue, mais l'eau coulait partout en murmurant sur l'herbe, où se croisaient dans tous les sens des ruisseaux innombrables.

Ici, tournant à droite, je commençai à l'O.-S.-O. une rude montée sur des pelouses sans ombre, qui me menèrent à un col granitique, au Sud et à la base du pic inaccessible de *Mède* (2,498 mètres). C'est une « aiguille » très-fière.

Ce col est à quatre heures d'Aulus.

Laissant alors à droite, et dans une ombre presque éternelle, le grand lac d'*Aoubé* (*albus*) qui croupissait sous des glaçons brisés, et avait l'air d'une peau de léopard, je montai au Sud-Ouest. Une heure après (cinq heures d'Aulus), j'étais sur le sommet atrocement disloqué du *Collat*. C'est une ruine gigantesque, un vaste amas de blocs en équilibre. Granit partout.

La vue s'étend depuis les Monts-Maudits inclusivement, jusqu'à la Méditerranée exclusivement. Mais ce qui frappe le plus, ce sont, dans le Sud-Est, les deux têtes blanches du *pic d'Estats* (3,140 mètres) et du *Montcalm*



(3,080 mètres), grands patriarches de neige devant qui sont couchées cinquante lieues de montagnes.

---

## Montcalm(3080m.) et Pique d'Estats (3140m.)

(DEUX ASCENSIONS)

### Les lacs Bassiès.

Il est généralement admis que la mode est une chose illogique et absurde; cependant tout le monde s'y soumet plus ou moins; dans les choses les plus graves, comme dans les plus futiles, on est toujours tenté, souvent forcé, de suivre et d'imiter les autres: en sorte qu'en somme, c'est le caprice, bien plus que la raison, qui mène le monde. Telles sont les réflexions décourageantes que je faisais au mois de juin 1872, en parcourant les vallées et les monts admirables, mais si peu populaires, de l'Ariège. Qui donc va là? Quelques malades et des savants, c'est tout. Pour mille touristes, entreprenants ou non, qui grossissent tous les ans les foules et le tapage de Luchon, de Cauterets, de Bigorre, etc., etc., il y en a dix à peine qui donnent une heure ou une pensée aux cimes neigeuses et historiques, aux lacs et aux grandioses cascades de l'Ariège, de la Cerdagne ou de l'Andorre. On se fait illusion: on s'imagine qu'entre la Maladetta et Perpignan, les Pyrénées deviennent des monts de second ordre, comme dans le pays Basque. Il n'en est rien pourtant. Au-delà de Luchon, elles fendent encore les nues, sans s'humilier, sur une longueur de cinquante lieues, et du sommet du Canigou, dominé ce-

pendant par plus d'une cime voisine (*Puigmal, Carlitte*, etc.), le regard émerveillé se promène de Toulouse à Marseille, d'où il se perd à l'est sur quarante lieues de mer.

Déjà sept ou huit ans auparavant (les années volent si vite!), j'avais passé quelques étés à parcourir à pied ces belles régions, douées d'un climat généralement plus sec que celui de Luchon. En 1872, à huit ans d'intervalle, je revins donc à Foix, où je fus accueilli avec une hospitalité vraiment charmante, et retenu à déjeuner par M<sup>me</sup> et M. de Clausade, jeune conseiller de préfecture. De Foix à Vicdessos, où j'allais m'établir pour trois jours, il y a 31 kilom., et d'affreuses diligences, bonnes seulement à brûler. J'aurais été plus vite à pied, car nous mîmes cinq grandes heures! Mais je les oubliai, en regardant par la portière au bassin de l'Ariège, dont les eaux mugissantes roulent de l'or (*Aurifera*), et aux étranges collines pyramidales, dont la verdure naissante et l'aspect pastoral rendaient plus vénérables encore les vieilles ruines féodales qui brunissaient leurs cimes. Enfin, je regardais surtout du côté du midi, où mon regard, me précédant moi-même d'un jour, montait avec amour, avec cette grande passion qu'aucun âge n'affaiblit, sur des pics majestueux, pleins de neige, où deux ou trois orages précipitaient ensemble leurs noirs déluges et leurs bourrasques, pendant qu'autour de moi régnait encore une chaleur brésilienne, et qu'une ardente poussière embrumait tout, même le soleil.

La vallée de l'Ariège monte à peine : aussi elle est très-longue, et il y a 45 kilom. de Foix à la frontière d'Espagne. L'entrée dans la montagne est donc excessivement graduelle : la civilisation s'obstine à ne pas disparaître, et pour un montagnard, toujours épris de la stérilité, il y a trop de champs cultivés; c'est utile, mais hideux... On dirait des blessures ou des taches : un champ m'a l'air d'une maladie de peau.

A Tarascon (où l'Oriège et l'Ariège mêlent leurs eaux

turbulentes), nous changeâmes de chevaux, opération qui prit une demi-heure, et à laquelle nous ne gagnâmes rien; car les nouveaux étaient encore plus étiolés, plus paresseux et chétifs que les autres. Les yeux fermés, et prêts à s'évanouir, ils marchaient tristement, en éternuant de la poussière, et ressemblaient à trois malades qui vont aux eaux pour s'y guérir du rhumatisme. Nous ne dépassions pas sept kilomètres à l'heure : nous étions trois dans le coupé; l'un de nous était énorme, et la voiture brûlante et disloquée criait partout, comme un agonisant qui supplie qu'on l'achève. Le tout ensemble était navrant. (Chemin de fer va maintenant à Tarascon.)

Mais la nature devenait de plus en plus sévère et belle. A Tarascon, les vraies montagnes commencent : l'air est plus vif, les torrents retentissent, l'aridité s'étend partout, et les poumons, comme l'âme, sentent comme un souffle puissant de liberté.

Laissant à gauche la route d'Ussat et d'Ax-les-Bains, avec le regret de n'avoir pu voir en passant notre jeune, célèbre, et laborieux confrère, le Dr Garrigou, je m'enfonçai dans la gorge grise et morne qui monte à Vicedessos. Jamais je n'ai vu tant de grottes : toutes les montagnes en sont percées de part en part, les unes s'ouvrant au-dessus des autres, ou les unes dans les autres; car, dans les grandes, on en voit de plus petites, formant encore plusieurs étages de trous sur leurs parois; c'est comme des ruches à miel fossiles, ou plutôt d'immenses crânes, où baille à tous les vents l'ouverture vide des yeux. C'est curieux, mais bien laid.

À peine sortis de Tarascon, nous vîmes à gauche une très-gracieuse église (St-Charlemagne), puis une maison jetée par terre par l'avalanche : elles sont terribles et continuelles dans ce pays fort peu boisé, où à chaque pas on en voit les ravages et les traces, et où, un jour ou l'autre, les torrents, les rochers ou la neige enlèvent tout. Dans la vallée de Saleix, c'est une vraie calamité.

Mais toute mon attention se concentra bientôt sur le temps et le ciel, qui prenaient un aspect électrique et sinistre. L'orage grondait au Sud, où des pitons neigeux, semblables à des apparitions célestes, perçaient encore avec une dignité superbe les brumes et les éclairs qui volaient sur leurs flancs violacés. Autour de nous, la lumière était pâle, et les vieilles ruines perchées partout sur les sommets les plus stériles, avaient l'air plus livide que jamais : elles paraissaient inquiètes, comme si leur dernier jour était enfin venu. Il faut aller dans les montagnes pendant l'été, pour savoir ce que c'est qu'un orage : c'est digne de Calcutta.

Tout à coup il fit froid. Une heure avant, nous respirions du feu : maintenant c'était comme en décembre ! Bientôt de grandes bourrasques descendirent du Midi ; les arbres penchaient au Nord, avec leurs feuilles toutes blanches ; le torrent, grossissant à vue d'œil, inondant les prairies, roulait déjà des vagues énormes de boue mêlée d'écume, sous laquelle des rochers se culbutaient avec fracas ; enfin, la terre elle-même était sonore, comme si l'orage avait grondé dessous. Tout cela était assez décourageant ; mais heureusement, nous en fûmes quittes pour quelques gouttes de pluie, qui réveillèrent nos chevaux léthargiques, et leur ouvrirent les yeux pour un quart-d'heure.

Une chose bien remarquable dans cette saison, c'était la neige qui, au milieu de juin, descendait presque partout à son niveau moyen de février. A 1,600 mètres de hauteur absolue, toutes les pentes nord en étaient encombrées. Je ne dis rien des fameuses mines de Rancié : je laisse ce soin aux hommes spéciaux. Mais ce qui doit frapper tout le monde, c'est l'état pitoyable de la route, déchirée, labourée comme un champ par les pesants chariots qui portent le minerai : c'est un casse-cou pour tous ceux qui voyagent en voiture. L'agriculture m'a paru arriérée, les villages pauvres, et construits par des

fous : car ils sont dans les nuages, perchés si haut qu'il faut se tordre le cou pour les apercevoir. Quelle vie que celle de leurs curés ! Et les facteurs ruraux !! Il faut être acrobate pour grimper là pendant l'hiver !

A Vicdessos (car nous finîmes par y arriver), je reçus à l'hôtel (*la Renaissance*) la visite d'un gendarme, le plus poli que j'aie jamais trouvé dans ces parages.

Avant que Jacques Latour ne fût exécuté à Foix, je ne sais quels soupçons pesaient là-bas sur moi ; mais après dix-sept jours d'ascensions, qui me donnaient certainement l'air d'un Robinson, mais pas d'un criminel, je fus chassé par les douaniers de la manière la plus brutale, en 1864, du village de Couflans (1), à la base du Mont-Rouge (3,000 mètres). Les choses ont bien changé : cette fois, le brave gendarme ne voulut même pas voir mon passe-port, et quand je m'en allai de Vicdessos, le brigadier, le maire et son adjoint me firent la politesse de venir chez moi me dire adieu ; si c'est la République qui a fait ce miracle, elle a du bon.

Sans perdre une seule minute, je fis venir d'Auzat (1 kil.) le guide qui m'avait mené jadis au pic d'Estats, en 1864 (Jean-Jacques Denjean) ; mais il se mit à rire, me prenant poliment pour un fou, de vouloir monter là maintenant. « La neige, monsieur, la neige, c'est impossible ; « jamais vous ne monterez : il y a de la neige comme en « hiver ! » Et le gendarme aussi, les habitants, tout le monde, de crier ; « impossible ! » Mais ce mot-là n'ayant pas plus de sens pour un vrai montagnard que pour un amoureux, j'engageai le brave homme pour le lendemain, lui promettant de monter seul, s'il se décourageait à l'entrée de la neige. Toutefois le temps, le lendemain, étant encore peu sûr, je modifiai mes plans, et commençai par faire une course modeste aux lacs Bassiès, situés à trois bonnes heures et au sud-ouest de Vicdessos, à une hauteur d'à-peu-près 2,000 mètres.

(1) Voir la course précédente.

Je copie simplement mon journal.

Départ de grand matin (le 18 juin). L'orage d'hier a tout lavé : les prés sont verts, les oiseaux chantent, et au midi la grande masse du Montcalm, étincelante de neiges, se dessine sur l'azur avec les prétentions d'un pic de 5,000 mètres. Quelles belles formes ! A Auzat (1 kil. de Vicdessos), nous nous élevons à droite (ouest) vers le col de Saleix, qui mène aux bains d'*Aulus*. Nous prenons la rive droite du torrent, laissant sur l'autre la blanche église et le hameau exposé de Saleix, où tombent souvent des avalanches. Les pentes sont douces : arbrisseaux, peupliers et rosiers, etc. Déjà le soleil brûle (6 heures). Une heure de marche (de Vicdessos) nous mène à une cabane en ruines. Carrière d'ardoise sur la rive gauche. Les montagnes se dénudent, l'herbe fait place au granit. Pont à droite. Deux cabanes et bonne source (1 h. 15'). Un peu plus loin, à gauche, immense coulée de pierres très-blanches, tombées sans doute tout dernièrement. Chaleur intense. Quelques hêtres encore, rhododendrons : beaucoup de fleurs charmantes (que ne suis-je botaniste !) et cascates qui glissent sur le granit ardent ; leur murmure argentin nous désaltère déjà, avant d'en boire. Cirque très-sauvage : pied d'une falaise à pic où s'est tué, il y a quelques vingt ans, un imprudent touriste, M. Pugens ; il est tombé du haut en bas. A l'est, dans un azur incandescent, surgissent les pointes encore neigeuses, mais veloutées, du fameux pic de Tabe ou de *St-Barthélemy* (2,349 m.). Rude montée au midi, sur des tapis de fleurs. Enfin, nous arrivons, en franchissant une crête (3 h. de Vicdessos), à la pointe Est du plus considérable des trois lacs de Bassiès. Il est entre les deux autres. Voyez à l'Est, mais assez loin, le pic d'*Andron* (hauteur ??), et au sud-est celui de *Laspe*. Le pic *Bassiès*, point culminant de ce monde granitique, est au sud-ouest, mais encore invisible. (Son ascension est très facile : il n'y a qu'à toujours suivre, du nord au sud, la crête qui

monte jusqu'à la cime). Grande ressemblance de tout ce groupe avec celui de *Néouvielle* : structure, formes identiques. On dit les lacs très poissonneux. Sur la rive nord du plus grand des trois lacs, nous trouvons des pasteurs, et à une cinquantaine de mètres au-dessus de son niveau, une petite croix en fer debout sur le rocher : là périt un berger foudroyé.

Au nord-ouest du grand lac, en voici un petit, avec cabanes, où l'on devrait coucher pour faire bien à son aise, soit de Vicdessos, soit d'Aulus, l'ascension du Bassiès, dont les trois pointes équidistantes et d'altitude égale (2,800 m.) se dressent au sud : (2 h.) : il est couvert de neige, absolument comme en hiver.

Le temps menace ; nous montons au N.-O., sur une large croupe, où commence à rouler le tonnerre. Vue superbe au N.-O., sur les montagnes et la vallée d'Aulus. Nous sommes ici à 2,100 mètres (?) Descente facile (N.-O.) vers le port de *Saleix* (1,801 mètres), laissant successivement à gauche deux petits lacs encore gelés le 18 juin, bien que si bas. Nous descendons maintenant au Nord, une demi-heure, et au fond du vallon qui monte et se termine à gauche (Ouest) au large col de *Saleix*, nous trouvons d'énormes blocs de calcaire tombés du Nord. Tout seuls sur l'herbe, et d'un blanc mat, ils font sur la verdure un singulier effet. Tout à côté, voici les cabanes ou *orrhys* de *Saleix*, où l'on fait du fromage. L'orage fuit vers les plaines, et je m'endors du plus profond sommeil, sur une belle dalle de marbre encore brûlante des ardeurs de midi.

De là, une heure d'assez rapide descente à l'Est nous ramène à Auzat, et dix minutes après, nous sommes à Vicdessos. C'est une course elliptique de sept heures environ, qui ferait les délices de tous les botanistes. *Gentiana pyrenaica* (au Nord des lacs Bassiès) ; *Anemone hepatica*, *Primula integrifolia*, etc., etc.

Le lendemain, le temps étant au beau, je me remis en

route pour le Montcalm, avec J.-J. Denjean et un jeune homme d'à peine vingt ans, mais taillé en hercule, et à qui j'avais loué un mulet pour me porter au Pont de Marc, au fond de la vallée (10 kilomètres). Montant au S.-S.-O., parmi des prés, sur les rives de l'Oriège, avec le gigantesque Montcalm bornant toujours notre horizon au Sud, nous eûmes bientôt laissé à droite (4 kilomètres) la cascade de *Bassiès*, une des plus imposantes de toute la chaîne pyrénéenne. Je me rappelais la gorge de *Gavarnie* : même flore, mêmes formes, mêmes roches polies, arrondies, tour à tour rouges ou sombres, et formant des *chaos* sur chaque rive. Au cinquième kilomètre, la route devient mauvaise et n'est plus carrossable.

Au *Pont de Marc* (10 kilomètres), la vallée se bifurque : on laisse à gauche l'étroit sentier d'*Andorre* par le port d'*Arensal* (2,700 mètres), pour appuyer à droite. On est là à la base du Montcalm, avec une ascension de 2,000 mètres en perspective pour arriver à la cime de l'*Estats*. On le voit donc, les montagnes de l'Ariège sont loin d'être méprisables.

Il n'était pas sept heures, et nos poumons se dilataient à l'air frais du matin : il me semblait qu'elles allongeaient la vie, ces froides rafales qui descendaient des neiges de l'*Andorre* et du *Rialp* (2,903 mètres), sans s'être souillées à rien d'humain. Et puis, les deux torrents qui se rencontrent ici à angle droit, en fondant l'un sur l'autre avec une vraie furie, formaient eux-mêmes un tourbillon de vent capable de renverser, si on l'avait jamais achevée, une église ébauchée sur le vert promontoire au bout duquel ils se confondent et forment l'Oriège. Quel fracas ! quelle écume !

Mais, continuons à droite, vers le Sud-Ouest : mon mulet va toujours.

Voici le cirque repoussant de l'*Artigue*, avec un pauvre village qu'une heure peut changer en cimetière : car ici l'avalanche détruit tout. Nous attaquons les pentes nues



du Montcalm, sur une ligne S.-S.-O. Pas un sapin sur ces montagnes ; mais çà et là de chétifs bois de hêtres : c'est une stérilité de Sibérie. Les pentes sont roides, le sentier détestable, mais le mulet monte comme une chèvre. Bientôt nous inclinons au Sud, pour entrer dans la gorge de Pijeol : premières neiges (19 juin ; 1,500 mètres.)

Voici (2 heures 1/2 de Vicdessos) les cabanes de *Pijeol* (1,700 mètres), et 30 minutes après, la pelouse de *Subra*, où je descends de mon mulet. D'ici, il faut marcher : mais le jeune homme qui me l'a loué, pris subitement d'un enthousiasme irrésistible pour la montagne, veut à toute force arriver au Montcalm, et laisse là son mulet, malgré l'avis et l'effroi des bergers, qui, comme tout le monde à Vicdessos, ne cessent de répéter : « c'est impossible. » Cette terreur de la neige, même chez les montagnards quand ils y vont très peu, est vraiment singulière : c'est une espèce d'hydrophobie. Un marin à cheval, un parisien sur mer, ont moins peur qu'un berger sur la neige. Et pourtant, quels services elle nous rend, si nous savons nous en servir !

De *Pla Subra*, où l'on trouve des abris et de l'eau (2,000 mètres), le Montcalm est superbe : il nous domine encore d'au moins mille mètres ; il est tigré de neige du haut en bas, et ses noirs précipices font un contraste funèbre avec les éblouissants couloirs qui les découpent. C'est une muraille de schistes, mais bien moins roide qu'elle n'en a l'air, et surmontée par la coupole toute blanche qui forme le faite (S O).

L'ascension est fort longue, mais sans l'ombre de danger : montez S. O. (*Viola arenaria*). La neige étant très molle, nous mîmes trois heures des cabanes de *Subra* au sommet, laissant à gauche, à trois quarts-d'heure environ de la cime, un petit lac (*Rioufred* ?) qui ne dégèle presque jamais (2,600 m. ?). Perdrix blanches ; pas d'isards.

Sur le sommet s'élève une tour assez massive, qui résiste là, depuis une cinquantaine d'années, au vent et

aux orages. Elle fut construite lors du passage des ingénieurs, qui restèrent au faite même du Montcalm (3,080 mètres) pendant plusieurs semaines, pour faire la triangulation des Pyrénées ; ils s'étaient fait porter du bois, et on voyait leur feu d'Auzat (15 kilom.) pendant la nuit. En vérité, il fallait du courage.

Mais quel observatoire ! quelle vue pour les dédommager ! Depuis le Canigou jusqu'aux glaces du Posets, l'œil se promène et se perd tout à fait sur des milliers de pics : vagues gigantesques de schiste, de granit et de neige, s'entre-croisant dans un chaos sublime et sans limites. On domine tout, sauf le cône de l'Estats, qui s'élève au S. O. de vingt-cinq ou trente mètres au-dessus du Montcalm. Il a trois pointes, dont la plus haute, juste au S. O., est au milieu. Je fus heureux de constater encore une fois qu'il est bien au S. O. du Montcalm, et non pas au S. E., comme l'y mettaient alors les cartes. La même observation m'avait frappé en 1864. Autre erreur : le filet d'eau qui suinte pendant l'été sur le Montcalm (au nord du dôme appelé « *Plaine* »), n'est pas une source, comme on le dit, mais une infiltration de neige.

Ce dôme immense forme certainement la plus vaste cime des Pyrénées : un régiment pourrait y manœuvrer. La neige n'en sort jamais, et cette année (le 19 juin) elle avait deux bons mètres d'épaisseur ; car elle formait autour de la tourelle, sans y toucher, une muraille circulaire, en deçà de laquelle, debout, je ne voyais plus rien : il fallut faire un escalier pour remonter à la surface.

Il était tard : mon guide était « rendu » et endormi. Je partis donc avec mon jeune et alerte « volontaire », pour arriver avant les nuages sur la cime de l'Estats. Dix minutes de descente au S. O., suivie d'une ascension de quinze minutes, nous mirent sans peine sur le point culminant de l'Estats (3140 m. ?), où nous n'avions plus rien à notre niveau, depuis la Méditerranée jusqu'au Néthou. La Catalogne entière, l'Andorre et la Cerdagne étaient

là sous nos pieds, brûlées par le soleil ou blanchies par la neige.

Au nord, un océan de nuages couvrait les plaines de la Garonne, et j'éprouvais je ne sais quel méchant, mais pardonnable plaisir à voir le mauvais temps punir ainsi leurs habitants de vivre si bas. Dans tous les cas, quelle qu'en soit la raison, il fait presque toujours plus clair sur les montagnes que dans la plaine, et en été, quand les vallées sont privées de soleil, neuf fois sur dix on le retrouve à 3,000 mètres.

Au S. S. O. du pic, à quelque chose comme quatre cents mètres plus bas, j'entrevois, mais cette fois bien gelés, deux petits lacs sans nom connu, dont peut-être jamais homme n'a foulé le rivage. Quel éclat ils avaient en juillet 1864 ! Ils scintillaient alors comme deux yeux bleus de dix-huit ans ! Mais aujourd'hui, solides et mornes, ils glaçaient l'âme.

A l'ouest du pic d'Estats, s'ouvre un port très-élevé, menant au val d'Andorre par les deux petits lacs, et un pays peu exploré, où un savant aurait beau jeu, car la géologie de ces parages est aussi peu connue que leur topographie.

Quant à la vue, elle est vraiment de la dernière magnificence, bien qu'à cause de l'absence de la mer, j'aime encore mieux la vue du Canigou. Mais le regard se fatigue et se trouble dans cet énorme amas de pics, qu'un ouragan surnaturel paraît avoir soulevés comme les flots tourmentés du Cap-Horn, et l'œil s'envole à l'horizon, vers Barcelone, pour chercher un niveau sur la plaine ou la mer.

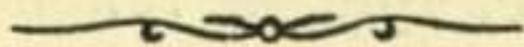
N'oublions pas les Monts-Maudits, à l'O. S. O., qui font si grande figure (400 kilom.). Température, le 19 juin et à 4 h. = 10° (ombre). En juillet 1864, j'avais eu 14°.

A 4 h. 30', nous voici de retour au Montcalm, où Denjean se réveille. Il est si tard, et la neige nous sera si utile pour descendre, que je renonce à prendre l'arête

facile, mais schisteuse et déjà dénudée, que projette le Montcalm au S. E. Nous partons au N. E., en courant, sur nos traces du matin : en vingt minutes, nous descendons de six cents mètres !

N'étant pas fatigué, je fis monter Denjean sur le mulet au Pont de Marc, et à 10 h. du soir nous rentrions à Vicdessos, après une course de dix-sept heures, arrêts compris. Elle est longue pour un jour ; il vaudrait mieux coucher aux cabanes de Subra (3 heures de Vicdessos).

Le surlendemain, combien je regrettais d'être descendu au triste et monotone niveau des villes et des campagnes ! J'étais assis, tout seul, par une journée torride et bleue, sur la plaine embrasée de Toulouse, et non loin de *Portet-St-Simon*. Je revoyais à l'horizon, dans une clarté extraordinaire, les Pyrénées perçant de leurs stérilités neigeuses l'azur presque tropical du ciel : je souffrais d'être si bas... Et pourtant, quelle splendeur, quelles récoltes, quelles richesses la merveilleuse nature étalait là autour de moi ! Une immense poésie s'exhalait de partout : j'étais assis contre un cimetière, où les soupirs intermittents du vent faisaient gémir les tombes et les cyprès ; partout ailleurs les blés ondoyaient au soleil avec un léger bruit, et personne ne passait sur la route pour me faire oublier la nature ou me parler de politique. Rien de tout cela pourtant ne pouvait arracher mes regards ou mon âme à ces pics menaçants, mais toujours enchantés, qui proclamaient à tous les horizons, si loin des prévarications et des folies des hommes, la gloire et la sagesse de Dieu. Sommes-nous donc nés sauvages ? On le croirait souvent, tellement elles sont magiques, les séductions d'une nature vierge, et tant il est facile, auprès d'elle, de trouver une espèce de bonheur dans la misanthropie, ou dans les nuages et les chimères du panthéisme. « Il n'est pas bon que l'homme soit seul. »



---

## Le Rialp (2,903 mètres).

---

En 1864, après avoir deux fois gravi le pic Carlitte en une semaine, je visitai l'Andorre avec mon ami Packe. Nous y entrâmes par l'Est, c'est-à-dire par les sources de l'Ariège et le Port de *Saldeu* (2,500 mètres), trouvant à la frontière des pics très-décharnés, que je ne m'attendais pas à trouver là, et dont la fière tournure rappelait les Pyrénées centrales. Nous voulions faire quelques courses au Sud et au Sud-Est d'Andorre, où nous couchâmes. Mais ne trouvant pour nous ravitailler que de la chèvre qui rappelait le caoutchouc, et quelques œufs, nous prîmes la fuite le lendemain matin, et remontant au Nord, par *Ordino* (auberge passable) et *Llors*, le cours fougueux du *Rialp*, nous repartîmes pour Foix, espérant naïvement y arriver le soir.

Quelle illusion !

Affaiblis par la faim et calcinés par le soleil, nous arrivâmes, déjà très fatigués, au hameau de *Sarrat*, où la gorge se bifurque. Montant alors à droite (au N.-N.-E.), et revenant ensuite au Nord, nous arrivâmes, en décrivant une courbe gracieuse, à un amphithéâtre des plus sauvages, mais tout blanchi à gauche, et embaumé par une fleur d'un parfum enivrant et exquis, le *Narcissus*, si justement appelé *poeticus*. A l'O.-N.-O. parut soudain l'imposant pic de *Rialp* (2,903 mètres), dont nous fîmes la facile ascension le lendemain, par le Sud.

Mais surpris par la nuit en passant la frontière, sur le *Port de Siquier* (2,594 mètres), il fallut y coucher. Charles Packe n'ayant ni sac ni couverture, profita d'une cabane de bergers que je crois être la plus élevée des Pyrénées : elle est un peu au Nord du Port, et à près de 2,500 mètres d'altitude.

C'est la hauteur de l'Hospice du *Grand Saint-Bernard*. Quand à moi, je couchai en plein air dans mon sac, entre deux grandes flaques de neige, et sous un ciel qui me semblait arctique, tant il était glacial et noir. J'étais presque entouré de petits lacs gelés, parmi lesquels brillait à l'Est le beau *Lac Blanc*, glacé aussi en plein été.

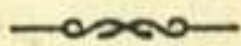
Je dormis peu. Malgré une nuit presque sans sommeil, nous commençâmes pourtant la journée du lendemain par l'ascension du *Rialp* (2,903 mètres), pic élégant situé sur la frontière, et à 2 kilomètres Ouest du port de Siguier, dont on lui donne parfois le nom. Ses pentes méridionales sont d'une douceur extrême : aussi notre ascension fut une promenade sentimentale, bien qu'il soufflât un vent furieux. Mais nous étions très-fatigués tous deux, et quand le soir nous arrivâmes à *Tarascon*, après une des descentes les plus interminables des Pyrénées, nous dormions en marchant. Outre qu'on s'abaisse de plus de 2,000 mètres, la distance est très grande, (surtout quand on n'a pas dormi....), et le sentier atroce. C'est une espèce d'escalier très glissant. Mais l'œil est consolé par de jolis lacs bleus, où se reflètent des aiguilles très hardies.

---

---

## Pic Carlitte (2,921 mètres)

(SA PREMIÈRE ASCENSION),



J'aime beaucoup le *Carlitte* (2,921 mètres), où je montai deux fois en une semaine. M'établissant à Ax-les-Bains, à l'hôtel Sicre (en 1864), je montai à *Mérens* (1 h. 30), où plus ou moins lesté par une massive omelette et du chevreau, j'engageai un jeune homme, non pas pour me guider, mais pour m'accompagner, car il n'était jamais

allé au pic Carlitte. Continuant au midi, sur la magnifique route d'Espagne et de l'Hospitalet, je la quittai au bout d'une heure, près d'une charmante cascade, pour m'engager à gauche, dans la gorge de *Bézines*, au milieu des sapins, du granit et des rhododendrons, trois choses qui, dans les Pyrénées, se trouvent presque toujours ensemble. Il y a des sympathies entr'elles.

Après avoir laissé à gauche un petit lac triangulaire du plus beau bleu, montant à l'E.-N.E., je me trouvai (à 4 h. 45' d'Ax-les-Bains) sur une pelouse déserte, où la cabane inhabitée de *Jasse de Pla* (2,017 mètres) et celle de *Besineilles* un peu plus haut, attristent les yeux par leur laideur et leur exiguité, au lieu de les réjouir.

J'aimerais mieux vivre avec des aigles sous un rocher, que dans ces antres infects et enfumés dont s'accommodent les paresseux bergers des Pyrénées. Au Sud s'élevait le fameux pic *Pédrous* (2,831 mètres), et au N.-O. celui d'*Auriol* : vers le Nord-Est une gorge neigeuse et nue montait au pic Lanoux.

Déjà il faisait froid. Emprisonné entre tous ces pics austères, je m'attristais, en grelottant, dans leurs mornes solitudes, où ne passaient ni un isard ni un oiseau. Mais au col de *Besines* (6 h. d'Ax : 2,350 mètres), je vis à l'Est, un horizon inattendu, dont le silence et la stérilité m'électrisèrent. C'était un véritable désert, sans arbres et sans ruisseaux, mais au milieu duquel le plus grand lac des Pyrénées, le lac *Lanoux*, déroulait sous mes pieds, à 200 mètres plus bas, sa vaste et sombre nappe d'eau, longue de 3 kilomètres. Au-delà, au Sud-Est, l'âpre pyramide du pic Carlitte, drapée de neige, se dressait seule dans une sorte de stupeur. J'étais ravi, car j'aime l'horrible dans la nature.

Le lendemain, après avoir couché dans une très belle cabane au sud du lac, mais sans goûter de ses excellentes truites, je traversai son déversoir, le torrent de *Fonvive*, qui, né en France, coule et meurt en Espagne.

Mais aussi, à l'autre bout de la chaîne, la *Nive*, qui tombe de la Navarre, porte à Bayonne les plus belles eaux des Pyrénées. Il y a compensation.

En quittant le Lanoux, je m'élevai lestement au Sud-Est dans l'air vif et glacial du matin, vers un cirque d'éboulis encore tout bariolé de neige (mi-juin) : mais arrivé à un étang glacé, je montai juste à l'Est, où je voyais s'ouvrir une petite brèche, élevée de 2,600 mètres environ, et que j'ai pris la liberté de nommer *col Carlitte* ; nous n'eûmes plus qu'à grimper droit au Nord sur une arête facile et même fleurie, qui en une demi-heure nous mena au sommet du Carlitte (2,921 m.)

Croyant qu'il n'avait pas encore été gravi, notre premier soin fut d'y construire un *cairn* monumental que mon ami, M. Lequeutre, un des marcheurs les plus terribles que je connaisse, a retrouvé intact en 1876, douze ans après !

La vue s'étend un peu partout, et c'est pour cela que j'en ai fait l'éloge. Mais je ne sais si on trouverait dans toute la France un horizon plus brun, plus désolé, que celui qui s'allonge au Sud-Est et à l'Est, malgré les lacs sans nombre qui rutilent au soleil dans ces savanes à perte de vue. Le pic Carlitte n'en est pas moins, grâce à son isolement et à son altitude, un des plus beaux observatoires des Pyrénées.

En descendant par l'Ouest et le Sud-Ouest vers le *col Rouge*, je fis une chute assez sérieuse. Au milieu d'une *glissade* furibonde sur la neige, je passai tout-à-coup sur de la glace dure et polie comme de l'acier. Mon détestable bâton se brisa à l'instant, et, perdant l'équilibre, je descendis d'une cinquantaine de mètres par soubresauts et par culbutes, qui me lancèrent en bas sur un tas de cailloux. Changé en projectile, j'arrivai là comme un obus, remerciant Dieu de n'y trouver que des cailloux ; car si ce grand talus de neige très incliné avait fini sur des rochers, ou au bord d'un abîme, j'au-



rais été pulvérisé. Ce fut exclusivement la faute de mon bâton, qui n'aurait jamais dû se casser. Il y a d'autres cas, beaucoup plus graves, où la solidité de l'*Alpenstock* est pour le montagnard une question de vie ou de mort.

Revenu à Ax-les-Bains par *Porté*, le col de *Puymorens* (1,931 mètres) et le vilain hameau appelé par dérision *Hospitalet*, je remontai trois jours après au pic Carlitte avec mon ami Packe, qui s'en allait herboriser dans la Cerdagne. Cette fois, nous descendîmes à l'Est, sur des plateaux élevés d'environ 2,000 mètres, et très-arides, mais finissant, près de Montlouis et de *La Cabanasse* (où nous nous installâmes dans le très-bon hôtel Vaillant), par des terrasses couvertes de magnifiques sapins d'un vert intense.

N. B. — Sur les bords sablonneux des étangs de Carlitte, on trouve une plante rare en Europe, bien que commune en Sibérie; c'est la *Subularia aquatica*.

---

## Puigmal (2909 m.)

---

Passons maintenant à une autre cime, celle du *Puigmal* (2,909 mètres), plus haute que celle de Canigou, mais bien moins imposante. Elle est trop arrondie et trop massive pour plaire aux yeux : les miens du moins ont le culte des formes sveltes, pour les montagnes comme pour les femmes. L'ascension du Puigmal est d'ailleurs longue et monotone.

Quittant de très bonne heure (1864) *La Cabanasse*, petit village situé près de Montlouis (1,600 mètres) et remontant la route d'Espagne jusqu'au col de *la Perche* (1,622 mètres), je promenai un regard découragé sur l'horizon stérile de la Cerdagne, qui au Sud-Ouest, se déroulait au loin comme un désert. La Mongolie et ses

horreurs revinrent à ma mémoire. Mais traversant alors le village d'*Eyne*, dont la vallée est un Eden de fleurs, et montant au Sud-Est, je trouvai une nature plus riante, bien qu'à mes pieds, à droite, et à une profondeur immense, il y eût une gorge rien moins que gaie. Ayant enfin atteint, après une ascension brûlante à l'E.-S.-E. une crête encore fleurie (*ranunculus parnassifolius*), qui séparait la vallée d'*Eyne* à gauche de celle de de Sègre à droite, j'allai au S.-S.-E. et sans monter, au col de *Llo* (2,558 mètres), d'où je vis au S.-E., au fond d'un triste et silencieux vallon, l'Ermitage espagnol de *Nuria*, et au loin, la torride Catalogne. Ici je me croyais presque arrivé : mais pas du tout. Je mis encore une heure et demie pour atteindre le Puigmal, montant et descendant comme un navire qui tangué, sur une interminable série de bosses neigeuses, qui ondulaient au Sud à perte de vue, et sans jamais mener à rien.

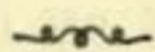
Le pic encore neigeux de *Sègre* (2,795 mètres) passa sous moi comme une grande vague, mais d'autres lui succédèrent ensuite. Ça devenait ridicule. J'étais presque en colère, et ce ne fut qu'après six heures de marche forcée (depuis Montlouis) que j'arrivai à la dernière et la plus haute de ces absurdes et irritantes collines. J'étais enfin sur le Puigmal.

Quelle vue bizarre ! Placé sur une « calotte » de neige aussi resplendissante, aussi immaculée que celle du « Roi des Alpes » (c'était au mois de Juin...), je ne voyais, dans le Nord-Ouest, que les déserts lacustres du Pic Carlitte, dont les lacs même avaient l'air de brûler. Ils flamboyaient. A l'Est-Nord-Est, des montagnes nues et très élevées, aboutissant au Canigou, semblaient se bousculer dans un amas sauvage, et au Sud-Est, fumait la Catalogne. C'était l'Afrique et la Russie sous le même ciel. C'était beau, mais très triste, et pas assez « Pyrénéen » pour me séduire, et ce fut sans regrets que je quittai cette cime sans caractère, descendant (N.-N.-O.)

par « glissades » sur de belles nappes de neige au pied desquelles je trouvai un sentier, puis des sapins et des rhododendrons, en sorte que mon retour me consola un peu de l'insipidité de la montée. Je traversai la Sègre deux ou trois fois : puis j'entrai dans un sombre défilé, où je laissai à gauche un roc pyramidal, inaccessible et fantastique, haut d'une centaine de mètres. On aime toujours à voir quelque chose d'inaccessible, surtout au bord d'une route ! Passant par le village de *Llo* (sources sulfureuses), je retrouvai plus loin le hameau d'*Eyne*, cité plus haut, d'où à la Cabanasse, je mis encore une heure, y arrivant par une soirée superbe, (4 heures en tout, du sommet du Puigmal). Arrêts compris, cette course me prit plus de douze heures. J'étais très fatigué.

---

## Le Canigou (2,785 mètres).



A partir de Luchon, les Pyrénées s'abaissent à l'Est. L'ensemble de cette région, malgré l'incontestable beauté de ses détails, et le luxe de sa flore, offre une certaine monotonie, et il a moins de majesté que le reste de la chaîne. Les pics y perdent un peu le caractère Alpestre : ils sont moins hauts, moins hardis, moins neigeux, et bien que quelques cimes y dépassent 3,000 mètres, on ne trouve plus, à l'Est des Monts-Maudits, un seul glacier réel : c'est du névé, ou de la neige.

Je regrette d'ajouter, qu'à quelques exceptions près, les hôtels laissent à désirer ; s'ils étaient tous comme au Vernet, ce serait un progrès prodigieux.

Mais ce qui fait le plus grand charme des Pyrénées Méditerranéennes, c'est leur soleil, qui est le meilleur ami du montagnard : ce sont leurs eaux superbes, leurs lacs sans nombre et leurs énormes cascades, leurs fleurs,

et l'élégance de leurs contours. Ces montagnes ont une grâce féminine, une poésie à elles, qui manque aux sommités glaciales, abruptes et orageuses du centre et de l'Ouest de la chaîne. Si elles inspirent moins d'épouvante, elles attendrissent, et elles se font aimer je ne sais comment. Si on en a envie, on peut aussi très-facilement s'y casser le cou : il n'y manque pas de précipices.

Les ascensions sont longues et fatigantes, à cause du peu d'élévation du point de départ. Ainsi le Canigou ayant 2,785 mètres de hauteur absolue, si l'on y monte de Prades (345 mètres), on s'élève d'un seul jet de 2,440 mètres, ce qui est assez sérieux : et c'est sans doute ce qui a fait considérer longtemps cette cime comme la plus haute des Pyrénées. A l'œil, et vue des plaines de Perpignan, elle en a l'air.

Entre le niveau de Vicdessos et celui du sommet de l'*Estats*, il y a aussi une différence de 2,400 mètres environ, l'*Estats* ayant 3,140 mètres.

Deux fois je suis monté au Canigou, et chaque fois je me suis fatigué, en partant du Vernet, qui est à 2,165 mètres au-dessous du sommet. Mais ce qui est ridicule, c'est de parler des dangers de l'inoffensif Canigou, et de prétendre, comme quelques gens le font encore dans le pays, que l'ascension exige deux jours !

La première fois (1862) je montai seul, par le Sud-Ouest, et le val de *Cadi*, après avoir tranquillement déjeûné au Vernet ; ce qui ne m'empêcha nullement de revenir avant la nuit. En comptant les arrêts, c'est une course de dix heures.

Quelques années après, je refis l'ascension, mais par une tout autre voie, avec mon ami Packe. Suivant presque toujours une ligne S.-E. après avoir passé le hameau de *Casteill*, et coupant tour-à-tour une longue série d'arêtes massives et granitiques qui rayonnaient à l'Ouest en éventail, nous arrivâmes, sur des tapis de fleurs, et au bruit de mille sources, çà et là ombragées de sapins,

au plateau de Cadi, d'où nous montâmes encore une heure au nord pour atteindre le sommet. N'ayant pour nous guider qu'une carte et notre instinct, nous descendîmes parallèlement à cet itinéraire, mais un peu plus au Nord: Le Canigou est attaquable sur toutes ses faces.

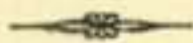
Ma conscience m'interdit de parler de la vue, car chaque fois, je montai dans les nuages. On aurait pu se croire à Manchester. Mais elle doit être tout-à-fait merveilleuse, puisqu'on domine à l'Est un horizon de mer dont le rayon approche de 300 kilomètres ! Le 8 février 1808, ayant choisi une des époques où le soleil se couche exactement derrière le Canigou, l'astronome M. de Zach, l'aperçut de Marseille !

Comme la mer devient belle, quand on la voit d'en haut !

Si je reviens jamais dans ces parages, je coucherai au sommet, où se trouve une cabane. Le Canigou étant tout habillé de magnifiques rhododendrons, on ferait facilement un bon feu. Il y a même, pas bien loin du sommet, quelques petits sapins. Ils montent si haut, dans cette partie des Pyrénées ! Il me semble qu'un lever de soleil sur une pareille immensité de mer, doit être un des plus beaux spectacles de la nature. M. Lequeutre l'a vu en 1877.



FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.





# SECONDE PARTIE



## PYRÉNÉES ESPAGNOLES

---

---

Le versant Sud, ou Espagnol, des Pyrénées, était si complètement inexploré, si mystérieux, il y a trente ans, quand j'y fis mes débuts (1858) en gravissant trois fois le *Mont-Perdu* (3,352 mètres) en autant de semaines, et l'amour-propre, mêlé à la passion plus noble de l'inconnu, m'y fit escalader, en Aragon, tant de grands sommets vierges en vingt ans (1863-1883), très souvent seul, qu'on m'excusera sans doute de commencer la longue histoire de mes grandes ascensions en Espagne, par un aride tableau chronologique.

Ces courses étaient alors si difficiles ! Avant les laborieuses explorations, les rectifications, les cartes, les livres et les calculs de MM. Franz Schrader, Wallon, Lequeutre, Gourdon, du commandant Prudent, et du Comte de Saint-Saud, travaux relativement récents, il n'existait qu'une œuvre sérieuse sur le versant méridional des Pyrénées : c'était la carte (au

80 millième) des *Monts-Maudits*, par mon ami Charles Packe. Avant cette carte, il n'y avait *rien* : et M. Packe fut le Christophe Colomb des Pyrénées Aragonaises. Mais malgré tout, bien qu'elle représentât mille kilomètres carrés, cette carte était absolument locale. Elle ne dépassait pas l'espace relativement restreint qu'occupent les Monts-Maudits, et l'inconnu l'entourait de toutes parts. D'ailleurs elle ne parut qu'en 1866, et ce ne fut que seize ou dix-sept ans plus tard, que parurent celles de Schrader et Wallon, qu'on peut, sans hyperbole, appeler de véritables chefs-d'œuvres.

Que n'aurais-je pas donné pour les avoir il y a un quart de siècle ! que de fatigues et de mésaventures elles m'auraient épargnées ! Du reste, on va le voir.....

Sans doute, bien des années avant l'apparition sur l'horizon Pyrénéen, du groupe d'explorateurs hardis, scientifiques et enthousiastes auxquels je viens de rendre hommage, l'immense majorité des grandes cîmes Espagnoles avaient été escaladées : l'exploration et la conquête des pics de premier ordre étaient achevées depuis longtemps. Mais la hauteur, et même la position, d'un très grand nombre d'entr'eux étaient encore douteuses. Et il y avait encore de vastes mystères à l'Est des Monts-Maudits, là où s'étend à perte de vue une vraie mer de montagnes, secondaires, il est vrai, mais pourtant respectables, et d'une hauteur si uniforme, que vues de loin, elles ont tout-à-fait l'air d'un Océan solide, ridé de vagues. Elles ont presque toutes un peu plus de



2,900 mètres. Une seule arrive à 3,000 mètres, le *Comolos Pales* (3,006 mètres) qu'escalada Schrader en Août 1880. C'est une démocratie.

Savant, artiste, trigonomètre et géographe, montagnard à l'œil sûr, Schrader a éclairci et rectifié une foule de choses en Aragon. Comme mon vaillant confrère Wallon le faisait plus à l'Ouest, il a discipliné, triangulé, mis à leur place, et mesuré un régiment de pics que je m'étais contenté de gravir.

A Schrader, à Wallon, à Lequeutre, à Gourdon et au Comte de Saint-Saud, aidés par les calculs si méritoires, si patients, si arides, du commandant Prudent, revient l'honneur incontesté d'avoir couronné l'œuvre de leurs prédécesseurs, en complétant collectivement l'exploration des Pyrénées aragonaises et catalanes.

Pour apprécier l'immensité de leurs services, je n'ai qu'à me rappeler les courses aventureuses de ma jeunesse à travers l'inconnu !

Pendant combien d'années, n'ayant pour guide que mon instinct et une boussole, dans le dédale des monts aragonais, j'y ai erré à l'aventure comme un navigateur perdu sur une mer tumultueuse et glaciale, échouant sur des écueils sauvages et mystérieux, et jeté par le vent sur mille plages encore vierges ! Je respecte et j'envie ceux pour qui la montagne est autre chose qu'une idole. Je suis jaloux de ceux que la géodésie, l'anatomie des pics et l'éclimètre, passionnent autant que la voix des torrents, la pourpre des précipices, et l'incendie des

neiges au coucher du soleil. Mais à chacun son rôle.....  
Le mien fut de marcher et de sentir.

Puisse ce tableau chronologique servir d'excuse à l'importance que j'ai donnée à une foule d'ascensions devenues faciles, pour ne pas dire banales, depuis quelques années, mais qui ne l'étaient pas dans les temps reculés et barbares où je les accomplis sans cartes, sans livres, et souvent même sans guide.

Comme ce fut là leur seul mérite, on me pardonnera peut-être de tenir à le mettre en relief.

Aujourd'hui, grâce aux cartes de Schrader, et à celle de Wallon, il est devenu aussi facile de circuler de l'autre côté des Pyrénées, que dans la rue de Rivoli. Ah ! que n'ont-elles paru il y a quinze ou vingt ans ! Et cependant, l'exploration a tant de charmes, que pour ma part, je ne le regrette pas toujours.

Voici l'histoire, déjà bien vieille (hélas !) de mes explorations en Aragon.

Années	PICS	Hauteur	OBSERVATIONS
1858	<b>Mont-Perdu</b> .....	3352 <sup>m</sup>	Trois ascensions, dont une accomplie seul. (Sept.)
1863	<b>Néthou</b> ..... <b>Viella</b> ..... <b>Sénet</b> ..... <b>Castaneza</b> .....	3404 <sup>m</sup>	
1864	<b>Cylindre</b> ..... <b>Posets</b> ..... <b>Néthou</b> .....	3327 <sup>m</sup> 3367 <sup>m</sup> 3404 <sup>m</sup>	Sa 1 <sup>re</sup> ascension. Descendu seul par le S.-E., à Eristé. Par l'O. et le S.-O.

1865	}	<b>Néthou</b> .....	3404 <sup>m</sup>	Nuit au sommet. Seul. Sa 1 <sup>re</sup> ascen. Seul.
		<b>Pic Russell</b> .....	3201 <sup>m</sup>	
		<b>Malibierne</b> ....	3067 <sup>m</sup>	
		<b>Cotieilla</b> .....	2910 <sup>m</sup>	
1867		<b>Pic d'Enfer</b> .....	3082 <sup>m</sup>	Sa 1 <sup>re</sup> ascension.
1868	}	<b>Pic d'Albe</b> .....	3110 <sup>m</sup>	Sa 1 <sup>re</sup> ascension.
		<b>Litayrolles</b> .....		
1869	}	<b>Bécibéri</b> .....	3004 <sup>m</sup>	Sa 1 <sup>re</sup> ascension.
		<b>Bramatuero</b> .....	2600 <sup>m</sup>	
1870		<b>Cotieilla</b> .....	2910 <sup>m</sup>	Nuit au sommet.
1871	}	<b>Néthou</b> .....	3404 <sup>m</sup>	Seul. Par le faite du Cirque.
		<b>Mont-Perdu</b> .....	3352 <sup>m</sup>	
1872		<b>Mont-Perdu</b> .....	3352 <sup>m</sup>	Par l'Est.
1873		<b>Posets</b> .....	3367 <sup>m</sup>	Par la Paoul.
1874	}	<b>Suelsa</b> .....	2967 <sup>m</sup>	
		<b>Anayet</b> .....	2569 <sup>m</sup>	
1875	}	<b>Posets</b> .....	3367 <sup>m</sup>	Par l'Ouest (1 <sup>re</sup> f.) Sa 1 <sup>re</sup> ascension.
		<b>Bisouri</b> .....	2669 <sup>m</sup>	
1876	}	<b>Néthou</b> .....	3404 <sup>m</sup>	Par le N.-E. (1 <sup>re</sup> f.) Pic Oriental. Sa 1 <sup>re</sup> ascension.
		<b>Maladetta</b> .....	3312 <sup>m</sup>	
		<b>Arualas</b> .....	3061 <sup>m</sup>	
		<b>Tendenera</b> .....	2850 <sup>m</sup>	
		<b>Collarada</b> .....	2883 <sup>m</sup>	
1877	}	<b>Maladetta</b> .....	3230 <sup>m</sup>	Pic Occidental (sa 1 <sup>re</sup> ascension). Sa 1 <sup>re</sup> ascension.
		<b>Pic des Tempêtes</b>	3289 <sup>m</sup>	
		<b>Mont-Perdu</b> .....	3352 <sup>m</sup>	
		<b>Soum de Ramond</b>	3248 <sup>m</sup>	
1878	}	<b>Louseras</b> .....	3002 <sup>m</sup>	Sa 1 <sup>re</sup> ascension. Sa 1 <sup>re</sup> ascension.
		<b>Bagueniola</b> .....	3075 <sup>m</sup>	
1879		<b>Moulières</b> .....	3008 <sup>m</sup>	Sa 1 <sup>re</sup> ascension.
1880	}	<b>Eroueil</b> .....	3030 <sup>m</sup>	Sa 1 <sup>re</sup> ascension. Sa 1 <sup>re</sup> ascension.
		<b>Col Maudit</b> .....	3200 <sup>m</sup>	
		<b>Col de Ramougn</b>	3000 <sup>m</sup>	
1881		<b>Pic du Milieu</b> ....	3354 <sup>m</sup>	Sa 1 <sup>re</sup> ascension.
1882		<b>Dent d'Albe</b> .....	3114 <sup>m</sup>	Sa 1 <sup>re</sup> ascension.

---

1883	{ <b>Estatats</b> .....	3020 <sup>m</sup>	Sa 1 <sup>re</sup> ascension.
	{ <b>Pic de Ramougn.</b>	2813 <sup>m</sup>	

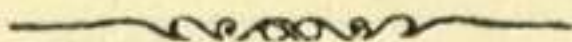
---

1885	{ <b>Lardanita</b> .....	3150 <sup>m</sup>	Sa 1 <sup>re</sup> ascension.
	{ <b>Col de Péramo</b> ...	2800 <sup>m</sup>	
	{ <b>Gallinero</b> .....	2720 <sup>m</sup>	

---

Parmi les Espagnols dont le nom restera attaché à la géographie et à l'exploration scientifiques du versant Sud des Pyrénées, n'oublions pas de mentionner le colonel Coello, et l'ingénieur des mines L. Mallada, auteur d'un magnifique ouvrage géologique et descriptif sur la province d'*Huesca*, qu'il commença à explorer en 1874. Rendons justice à tout le monde.

Si je n'ai pas parlé du *Guide-Joanne*, c'est qu'il est "hors concours". Il est encore plus nécessaire au montagnard, Pyrénéen ou autre, que le soleil.



## Bisouri (2,669 mètres) <sup>(1)</sup>



C'est par l'Est que je fis l'ascension de ce pic, en 1875, passant par le lac d'Estaëns, où je couchai deux nuits sur l'herbe, avec mon guide Gil Narcisse, d'Urdo. Du lac, on voit la pointe du Bisouri, à l'O.-S.-O., derrière une brèche appelée la *Pourtasse de Bernère* : mais ce n'est pas tout à fait le sommet, qui est un peu plus à l'Ouest, et invisible du lac. Ce lac d'Estaëns est une charmante pièce d'eau, très-bleue et entourée de la plus belle verdure. Toutefois, pas un arbre n'est en vue, et rien n'égale la nudité, l'aridité de la chaîne grise qui le domine au Sud. Ce sont des monts calcaires, qui passent tous sous le nom générique de *Bernère*. On aperçoit aussi, à l'Est 20° Nord, la cime du Pic du Midi d'Ossau.

Je compte trois heures et demie de marche assez rapide d'Urdo au lac d'Estaëns. Direction moyenne : Sud 20° Ouest. Suivant au Sud la grande route de Somport et d'Espagne, on trouve à droite, à 5 kilomètres 1/2 d'Urdo, la modeste auberge de Peilho. Un peu plus loin (6 kilomètres), on laisse à droite le sentier de mulets, qui s'élève au Sud-Ouest au port d'*Echo* (1 h. 30' d'ici). On quitte alors la route d'Espagne, et on descend à un vaste bâtiment qui ressemble à un monastère. Il est à droite de la grande route, dans un riant vallon de la plus riche verdure, et entouré de bois. C'était jadis la fonderie de M. Abel, mais c'est maintenant la propriété de M.

(1) En espagnol, *Bisaurin*.

Adolphe Bertrand, dont l'hospitalité est sans limites, puisque son régisseur a pleins pouvoirs pour l'exercer en son absence. En ayant profité, en y faisant une provision d'excellent vin d'Espagne, je prends cette occasion d'en remercier vivement M. Bertrand.

Ici la montée devint sérieuse : la chaleur était tropicale, et nous fûmes enchantés de grimper sous d'épais bois de hêtres, par la forêt d'*Espalugnères*. Au bout d'une heure, on revoit la lumière sur des pelouses brûlantes et douces comme de la ouate. Encore quelques zig-zags au Sud, et tout-à-coup, derrière un monticule herbeux, voici le lac d'Estaëns, qui, m'a-t-on dit, est en Espagne pendant quatre ans sur cinq, et redevient français tous les cinq ans. Cette année-ci, c'était le tour de la France, ce dont, je l'avoue, je fus bien aise, tous les bergers étant français, et les plus braves gens du monde. Mais bien que leurs cabanes fussent excellentes, je préfèrai aller dormir sur l'herbe, deux nuits de suite, sous la superbe coupole du ciel, noyée dans la lumière vermeille et vaporeuse de la pleine lune.

La première nuit, il vint un ours, et les quatre mille moutons qui m'entouraient furent saisis de vertige. Quel bruit ils firent ! C'était une vraie tempête ! Les chiens hurlèrent, les bergers, jeunes et vieux, poussèrent longtemps des cris plaintifs qui s'en allaient mourir dans l'étendue, après avoir été répercutés par mille échos : bref, l'ours eût peur et s'en alla sans rien manger. La seconde nuit, il ne vint plus. Il est vrai que les bergers m'avaient prié de tirer quelques coups de pistolet, qui sans doute lui donnèrent à penser. Ce qui me chagrina le plus, c'était la toux des moutons poitrinaires : ils éternuaient et toussaient comme des hommes.

Mais le grand jour de l'ascension du Bisouri s'étant levé, j'oubliai tout, et je partis avec Narcisse, accompagné de son petit garçon, qui, chose incroyable, fit l'ascension entière, bien qu'il n'eût que douze ans !

Passant à gauche (à l'Est) du lac d'Estaëns, dont les eaux tombent à l'Ouest, en Espagne, par le vallon tortueux et rouge d'*Aygues-Tortes*, nous traversâmes de ravissantes et onduleuses pelouses, pour monter roide ensuite au Sud, sur des rocailles où serpentait encore un sentier de mulets : où ne vont pas les mulets espagnols ? Chaleur d'Afrique.

En trois quarts d'heure (du lac) nous arrivons à une charmante pelouse, dont l'herbe a l'air d'avoir été tondue ce matin même. Nous nous heurtons à une falaise calcaire et presque à pic, fendue du haut en bas par deux fissures profondes et parallèles. Dans celle de gauche, on entend mugir une cascade, mais sans la voir. La montagne est scindée, coupée littéralement en deux. Voici, à l'Est, la flèche aiguë de l'Anayette, dont le soleil levant argente les précipices, et à sa gauche trône le Balaitous. Nous nous élevons au S. S. O., sur des lacets faciles, pour pénétrer, par le ravin de *Trinchera*, dans le cirque majestueux de *Bernère*. Figurez-vous un hippodrome aussi vert que Longchamps ou que le parc Monceaux, uni comme de la glace, borné au Sud par des murailles neigeuses, dressées en hémicycle, et recevant les premiers feux d'un jour sans nuage. Un torrent cristallin le traverse, et deux ou trois énormes rochers simulent des îles sur ce lac de verdure, qui certainement a été un vrai lac, il y a quelques milliers de siècles. Horizontal comme l'eau, bien qu'à une altitude de plus de 2,000 m., ce plateau vert a plus d'une fois fait les délices de MM. d'Auribeau, Manescau, Daran, Post et Valette, celui-ci dessinant, les autres chassant l'isard pendant plusieurs semaines de suite, dans les parois neigeuses qui se dressent au Midi. Ces messieurs campaient là, sous des tentes, avec le luxe et le confort de Pau ou de Paris, mais entourés des pompes les plus sauvages de la nature. Je comprends leur amour pour ce lieu que je n'ai fait que traverser, étant pressé d'esca-

lader le Bisouri, dont tous m'avaient vanté l'aspect et chanté les merveilles. Je ne fus pas désappointé. Au fond du cirque, la gorge tourne brusquement à droite (à l'Ouest), et là je vis soudain le Bisouri du haut en bas dans sa splendide stérilité. Il était juste à l'Ouest, et paraissait nous dominer encore de 800 mètres, bien que le plateau de Bernère ait au moins 2,000 mètres d'altitude. (Je compte une heure un quart du lac d'Estaëns au vallon de Bernère).

Là, où la gorge tourne subitement à l'Ouest, au pied des précipices qui bornent le cirque au Sud, nous trouvâmes quelques neiges, puis un petit étang d'un bleu profond, dont l'eau s'écoule au Sud vers l'Ebre, tandis que jusqu'ici tous les torrents descendent d'abord au Nord, avant d'atteindre par l'Ouest les plaines de l'Aragon. Laissant à gauche le très-facile port d'Arajuez, et très loin, au Midi, le village de ce nom, nous allons droit à l'Ouest, pour faire sans déviation aucune l'assaut du Bisouri, qui forme un grand cône gris et calciné, bien que rayé de neiges qui doivent être éternelles.

Il faut l'avouer, ce pic est bien facile, et il n'y a pas de gloire à y monter. Il est seulement très-loin et haut : il est dans un pays perdu, et c'est presque un voyage que d'y aller de Pau ; puis l'eau est rare sur ses parois brûlées. On ne voit guère que de la neige fondue, dans cette gorge insipide et stérile, sans cascades et sans lacs. Seulement, dans le lointain, en regardant au Sud par dessus le port d'Arajuez, que l'on ne tarde pas à dominer, on aperçoit de noires forêts qui dorment dans les chaleurs de l'Aragon. L'horizon est torride au possible.

Nous mîmes près de trois heures pour arriver du plateau de Bernère sur le sommet du Bisouri (4 h. 15' du lac d'Estaëns, sans compter les arrêts). La cîme est une assez longue crête, dirigée Est et Ouest, et le point culminant est à l'Ouest. Il se trouve en Espagne.

A cette hauteur, la vue est presque toujours superbe.



Mais elle l'est doublement dans ce cas, pour une raison bien simple, c'est que le Bisouri domine énormément toutes les régions environnantes, et qu'entre lui et la mer, éloignée de 120 kilom., aucune montagne n'approche le moins du monde de son niveau. Aussi voit-on toute la Navarre à l'Ouest, comme sur une carte, et jusqu'à la Biscaye. A l'Est, on aperçoit la cime du pic Posets, à une centaine de kilomètres : c'est un des horizons les plus immenses que l'on puisse voir du haut des Pyrénées. Vu du Nord-Est, entre Urdos et Gabas, le Bisouri me rappelle le Batoua : il ressemble à un lion qui menace l'Atlantique. Aux géologues, je recommande le vallon d'Aygues-Tortes, situé au Nord du pic, et où serpente mollement, sur des terrains rouges comme du sang, le plus tortueux ruisseau que je connaisse : il coule à l'O.N.O. Des pâturages du vert le plus exquis alternent dans ces parages avec des terres tout à fait écarlates, et forment de saisissants contrastes. En somme, c'est un très-singulier pays : la forme même des montagnes est étrange, surtout à l'Est, du pic d'Aspe à Bernère, et nul ne devinerait que ce sont là les Pyrénées : on y rêve à l'Atlas et à l'Abyssinie, malgré les flaques de neige qui brillent éternellement au front du Bisouri, en prouvant sa hauteur. Nous retournâmes au lac d'Estaëns par l'Est-Nord-Est.

Sur ces belles neiges si pures, je fis quelques *glissades* en descendant, au grand effroi de Gil Narcisse, qui ne comprenait pas cet amusement : ce qui ne m'empêche pas de le recommander en toute confiance, comme guide et comme brave homme.

Telle fut mon ascension du fameux Bisouri, d'où je revins capricieusement, par mille détours, en France, y rentrant finalement par les Bains de Panticosa, où, étant pris pour un carliste, j'eus toute la peine du monde à me faire libérer. Oh ! comme je regrettai alors mes chères montagnes, où aucune loi ne peut m'atteindre, aucun homme me barrer le chemin !

Je pris beaucoup de notes en remontant des Bains au port de Marcadau, les descriptions de cette région laissant singulièrement à désirer : une autre fois, je donnerai des détails. Qu'il me suffise, pour aujourd'hui, de signaler la « Roche tremblante », située au bord de l'eau, sur la rive Sud du dernier lac qu'on trouve en descendant aux Bains. Le poids de ce rocher est quelque chose de prodigieux, et cependant un enfant le secoue !

*P. S.* — A l'O. et au N.O. du Bisouri, la chaîne des Pyrénées s'abaisse beaucoup et subitement. Entre lui et l'Océan, on ne trouve plus que deux montagnes sérieuses : le pic d'*Anie* (2,504 m.), et un peu plus à l'Ouest le *Mont-Orrhy* (2,016 m.). Au mois d'octobre 1872, dans un voyage pédestre à travers tout le pays Basque, je couchai à *Larrau*, pour attaquer le lendemain le Mont-Orrhy. Mais une affreuse tempête de neige m'ayant forcé de battre en retraite, je continuai à l'Ouest mon voyage vers la mer, par *Abusky* (602 mètres, petit hôtel, et source célèbre) et *Roncevaux* (980 m.), hameau paisible et romanesque, cerné par les plus grandes forêts des Pyrénées. De là je descendis jusqu'à Bayonne, sur les bords enchantés de la Nive.

Les parties nues du pays Basque ressemblent beaucoup aux régions montagneuses de l'Irlande et du pays de Galles. Mais le reste est couvert de forêts magnifiques.

---

## Peña Collarada (2,883 mètres) <sup>(1)</sup>

---

Depuis bien des années, je regardais ce pic avec envie, sans même savoir son nom. Il est si loin des routes battues ! Une fois, du haut de l'*Anayet*, je l'avais contemplé de bien près ; mais il était encore entouré de mystère. En 1875, mon honorable confrère, M. Wallon, fit une reconnaissance vers cette montagne. Il partit de Sallent, et arriva par là, après beaucoup d'efforts et de persévé-

(1) D'après L. Mallada, l'éminent géologue Espagnol, son étymologie serait *Collada dorada* (" colline dorée "); allusion aux reflets dont la dore le soleil.

rance, jusqu'à une crête nommée *Cantaleras* : cette crête calcaire, massive et nue, orientée est et ouest, forme une sorte de rideau au nord de la Collarada, dont le sépare, au sud, un des vallons les plus sauvages des Pyrénées, le vallon d'*Yp*, contenant un lac dont je vais reparler. Il se termine à l'est par un vrai *Cirque*, dont la vue seule donne le cauchemar, tant il est sombre, sévère et désolé. Il résulte de tout cela que la pointe seule de la Collarada est visible par le nord. Tout le reste est masqué. Mais du midi, des plaines d'Espagne, son aspect est grandiose, car pas un mètre n'en est caché. De Saragosse, elle a l'air colossal. Mon intrépide et trop modeste ami, M. Lequeutre, qui l'a vue de *Viescas*, m'a dit que de toute cette région, elle faisait un effet magnifique.

Voici comment j'ai réussi à vaincre ce pic. Parti de Pau, à pied, par une chaleur torride, le 13 juillet 1876, j'arrivai pour dîner aux Eaux-Bonnes. Le lendemain, une courte promenade me mena à Gabas, où je couchai chez Baylou (très bon hôtel). Là, pour porter mes vivres, je pris un jeune pêcheur (Ponsolle) : et franchissant le *col des Moines* (2,204 m.), nous descendîmes, une heure après, sur celui de *Somport*, rejoignant là la raboteuse grande route d'Urdo à Saragosse. De ce col à Canfranc, il y a onze kilomètres. Direction, sud. Laissant à droite la chaîne aride et disloquée qui monte par soubresauts, au *Bisouri*, nous descendîmes très vite la triste gorge de Canfranc, où à chaque pas on voit des ruines et des maisons brûlées. Les rochers mêmes ont l'air brûlé, tant ils sont secs et blancs.

Nous couchâmes à *Canfranc* (hauteur moyenne, 1,000 mètres), chez *Izuel*, où je trouvai non seulement de la propreté, mais presque du luxe, et beaucoup d'obligeance. Dans les montagnes, il faut faire vite, et ne rien renvoyer au lendemain. Aussi je fis venir, séance tenante, un brave chasseur français, du nom de *Jean Labarthe*, qui connaît chaque rocher du pays. Tout fut réglé en

cinq minutes, et le lendemain matin (le 16 juillet) nous partîmes à 7 heures, pour monter à l'assaut de la Collarada, tout-à-fait invisible de Canfranc. Elle est à l'est, mais assez loin, et derrière un énorme précipice, qui monte à l'est par grandes terrasses calcaires superposées. Entre chacune de ces marches, les pentes, moins roides, sont toutes couvertes de buis. C'est cette falaise, haute d'au moins 800 m., qui de Canfranc, masque la Collarada. Mais comme tous les escarpements, elle est infiniment moins redoutable qu'elle n'en a l'air. Il n'y a que deux ou trois endroits où il faille se servir de ses mains. Et d'ailleurs, les timides peuvent passer plus au sud, où du village de *Villanueva*, (situé à quelques kilomètres en aval de Canfranc), on peut monter à cheval jusqu'à une demi-heure du sommet de la Collarada. Sauf le Pic du Midi de Bigorre, je ne me souviens d'aucune montagne des Pyrénées, où les chevaux peuvent arriver si haut. Mais en montant directement à l'est, et de Canfranc, nous abrégeâmes d'au moins une heure, sans compter l'avantage d'être à l'ombre. Car il faisait, même à 7 heures, une chaleur effroyable, et il était près de neuf heures, quand nous nous trouvâmes face à face avec le soleil.

Au bout d'une heure un quart de rapide et très roide escalade, nous vîmes à gauche une immense grotte, aimée des ours, assez communs dans ces régions. Aridité complète et silence absolu. Pas une goutte d'eau : déjà la soif nous prend. A une heure et demie de Canfranc, nous franchissons une brèche étroite et morne, où nous dévions de l'Est vers le sud-est. La vue change. Peu à peu les sapins clairsemés disparaissent, le pays se dénude, l'horizon s'agrandit, et nous voilà dans un désert incandescent et silencieux, qui monte d'ici en une seule pente immense, presque infinie, jusqu'à la cime de la Collarada, que nous voyons enfin juste au nord-est, nous dominant encore d'au moins mille mètres.

Comment décrire une telle stérilité ? La nudité du

*Cotieilla* est tout-à-fait Nubienne : le *Bisouri* a l'air d'un cône de cendres, marbré de neige (le voyez-vous d'ici, à l'O.-N.-O. ?) mais la *Collarada* est encore pire ; c'est un pic Africain, dans toute la force du terme. C'est comme si nous avions changé de continent. Voici pourtant 5,000 moutons, une cabane, huit bergers, et huit chiens. Que boivent-ils ? Il n'y a pas une goutte d'eau à plusieurs kilom. à la ronde. Nous approchons de cette oasis, d'où la vue est superbe. Nous devons être à près de 2,000 m., et entre nous et Madrid, rien n'atteint cette hauteur. Que sera-ce au sommet ? Les bergers sont des hommes magnifiques, de vrais stentors, hurlant quand ils répondent, comme tous les hommes accoutumés à la tempête et à l'espace. Ils sont causeurs, honnêtes et obligeants. Ils me donnent du lait de chèvre à la glace, dont j'engloutis deux litres en autant de minutes : puis ils m'expliquent comment ils se procurent de l'eau. Il y a tout près de leur cabane un gouffre où le soleil pénètre à peine, et où la neige ne fond jamais. Comme il est très facile d'y descendre, ils y découpent des blocs de neige, et les embrochent sur des bâtons, qu'ils suspendent entre deux rocs au soleil. La fusion est rapide, et chaque goutte d'eau qui tombe est recueillie, comme si c'était de l'or, dans un chaudron. Quant aux troupeaux, ils ont à faire 2 kilomètres pour aller boire !

J'admire la noble et fière tournure de ces rois du désert, bronzés comme des Touaregs. Leur âme est fière aussi : car ils refusent obstinément la *peceta* que je leur offre : je suis forcé de la donner à un enfant.

Mais le temps presse, car le pic est bien loin, quoiqu'il ait l'air tout près. Je quitte donc à regret ces braves Aragonais, qui rient toujours, et nous recommençons notre brûlante ascension au nord-est, sur la montagne la plus torride des Pyrénées, quoiqu'il y resplendisse, même au midi, quelques hectares de neige. On voit déjà, dans le S.-O., en aval de Canfranc, le pauvre

petit village de *Villanua* : plus loin, au S. S. O., celui de *Castillo*, qui semble un point, et la grande route, de Jaca et d'Huesca. Je vois plusieurs rivières, qui meurent à l'horizon, à 40 lieues d'ici, où la lumière confond la terre avec le ciel. *Jaca* paraît un peu, et à côté, la modeste mais massive *Oroël* (1,760 mètres), sombre montagne qui, des plaines, paraît assez élevée, mais qui d'ici, a l'air d'une vague sur l'Océan. Nous dominons déjà d'une manière étonnante. Malheureusement la cime a l'air de fuir : le soleil nous dévore.....

La terre est endormie dans une vapeur de feu : les rochers brûlent, et le ciel fume... et toujours nous montons, au Nord-Est... Mais oh miracle ! Voici, à l'O.-S.-O. du pic, une petite source ! Puis vient la neige : nous sommes sauvés. Après la neige, deux longs ravins, pleins de cailloux désagrégés qui filent comme des torrents quand on y touche, montent au sommet par pentes très roides. C'est accablant, mais la chaleur s'est amortie, et nous escaladons impétueusement avec les mains la cheminée de droite, qui en moins d'un quart d'heure, nous place enfin sur le sommet de la *Collarada*. C'était peut-être sa première ascension. Nous avons mis près de cinq heures depuis *Canfranc*.

Nous élevons immédiatement une pyramide haute de deux mètres, où je cache une bouteille (côté ouest, vers *Canfranc*), avec nos noms dedans : pardonnable amour propre ! et puis je m'extasie devant l'immensité ; car l'infini est devant nous. La vue s'étend depuis la Catalogne jusqu'aux rivages de l'Atlantique. Entre nous et *Saragosse*, il n'y a que de l'espace, de la lumière, des plaines brûlées et prodigieuses, où étincèlent de rares rivières, et au loin, à 200 kilomètres, des collines vaporeuses qui s'effacent dans le vague horizon du Midi. Si nous étions à 10,000 mètres, nous ne pourrions rien voir de plus. C'est comme dans un ballon, tant nous sommes seuls, et séparés du reste des Pyrénées. D'ailleurs, cet isolement

des grands pics Espagnols m'a bien souvent frappé. En France ils sont plus nivelés, ils ont un air démocratique, et se perdent dans la foule. En Aragon, ils sont tout seuls, témoins le Cotieilla, le Bisouri, l'aiguille de l'Anayette, le pic Posets, etc.

Au Nord aussi, la vue était bien belle, mais plus bornée. C'était un vrai chaos de pics. Au Nord-Est, le regard éperdu plongeait sur un immense abîme, où l'on voyait briller, à 800 mètres plus bas, les eaux bleues, mais laiteuses, du *lac d'Yp*, tout entouré des neiges qui l'alimentent et le salissent. Derrière (au Nord), courait de l'Est à l'Ouest, la crête marmoréenne des *Aleras*, ou de *Cantaleras*.

J'aurais voulu coucher là-haut, pour y voir l'Atlantique. Mais n'ayant pas mon sac, il fallut bien descendre, ce que nous fîmes par l'E.-N.-E. d'abord, sur des cailloux jaunes, rouges et blancs, mais par pentes douces, les seuls mauvais côtés de la Collarada étant au Nord, et au Nord-Est. Les abîmes du Nord-Ouest ne sont que difficiles, car on peut y descendre. A 30 minutes à l'E.-N.-E. du pic, deux longs ravins neigeux descendent au Nord, dans le cirque d'Yp. Je choisis le second, qui nous mena à la rive orientale du *lac d'Yp*, étroite pièce d'eau, mais longue de plus d'un kilomètre, et dirigée de l'Est à l'Ouest. D'ici nous entendîmes gronder au loin plusieurs orages : mais ils nous effleurèrent à peine, et je passai une heure à contempler les fantastiques murailles calcaires qui se dressaient en demi-cercle à l'Est. Rien dans les Pyrénées ne ressemble au Cirque d'Yp. Moins grand que celui de Trumouse, il est encore plus sombre et plus étrange. C'est presque un cercle, autrement dit une colossale prison : car c'est à peine s'il s'ouvre à l'Ouest, par où l'eau du lac d'Yp s'échappe en bondissant jusqu'à Canfranc, entre d'énormes précipices, et plus bas, sous des bois de pins rouges. Les lignes de toutes ces crêtes sont affreusement brisées : quelles formes n'y

trouve-t-on pas, depuis l'aiguille la plus aigüe, jusqu'au cylindre ? Par le plus beau soleil, ce cirque inspire de l'épouvante, et on y pense à ces temples grecs consacrés à la Peur. Dans ces murailles fragiles, et d'un noir formidable, s'ouvrent quelques cols. Au Sud-Est, est une vaste échancrure, par où l'on peut passer du vallon d'Yp dans la région mal définie de *Bouquesa*, et finalement descendre à *Comoer*. A l'Est-Nord-Est, un col beaucoup plus large mène à *Sallent*, mais en huit heures !

Dans cet étrange pays, si différent du reste des Pyrénées, ce qui m'a le plus ébahi, c'est un trou gigantesque qui traverse une montagne au midi du lac d'Yp, vers lequel elle surplombe. Elle est percée à jour par ce tunnel, derrière lequel on voit filer les nuages, et qui doit mesurer 25 mètres de diamètre ! Quelle cause a pu produire cet orifice à une pareille hauteur ? Seraient-ce les vagues de l'Océan qui recouvrait jadis les Pyrénées ? Peut-être. Toujours est-il que ces perforations sont très communes le long des côtes que déchire l'Atlantique. Qui ne connaît les « roches percées, » à Biarritz et ailleurs ? Mais dans les airs, ça fait un singulier effet ! Je dirai plus, ça m'a fait rire !

Autant j'aurais voulu rester sur le sommet illuminé de la Collarada, autant il me tardait maintenant de fuir ces lieux horribles, où tout semblait maudit, malgré les feux si doux dont le soleil couchant les veloutait. Même à cette heure, il nous brûlait encore, quand longeant la rive Nord du lac d'Yp (2,000 mètres), nous descendîmes à l'Ouest, pour rentrer au plus vite à Canfranc. A un quart d'heure à l'Ouest du lac, nous trouvâmes une cabane de bergers, puis plus bas, plusieurs autres : nous suivîmes la rive droite ; mais l'autre est praticable aussi, à condition (dans les deux cas) de se maintenir à une très grande hauteur au-dessus du torrent, qui coule souvent entre des falaises à pic. La cime de la Collarada paraît à gauche.



Il n'en est pas toujours ainsi : mais cette fois ci, ce fut avec délices que je revis les prés, la lumière et les bois, en émergeant, par une ardente soirée d'été, de ces régions funèbres et foudroyées. A gauche, au haut des précipices bronzés de la Collarada, et sur de lisses parois neigeuses dévorées par les siècles et le vent, erraient encore des nuages fauves et sanglants, reste de l'orage qui avait fui. Mais devant nous, à l'Ouest, quel suave contraste ! et quelle sérénité surnaturelle ! A gauche des masses bizarres et théâtrales des montagnes empourprées de *Bernère*, la brise du soir promenait doucement, à l'horizon magique et rouge de la Navarre, des nuées mélancoliques, qui allaient fondre avec la nuit. Le sommeil et la paix descendaient sur le monde et sur moi. J'étais calme et content, et sans une chute trop ridicule pour en parler, je serais rentré à Pau à pied comme j'en étais parti.

---

## Pic d'Anayette (2,569 mètres).

---

Pic très-aigu, que quatre hommes couvriraient... C'est le paratonnerre de la contrée. Il est pourtant moins difficile qu'il n'en a l'air. C'est cette espèce de flèche de cathédrale qu'on voit si bien du port de Peyrelue (S.-O.). C'est de Sallent, en Espagne, que j'en fis l'ascension, en 1874 : mais j'allongeai ainsi inutilement la course, car de Gabas, un bon marcheur la ferait parfaitement en un jour, sans coucher en Espagne. Il faudrait, dans ce cas, traverser la frontière par le port d'*Anéou*, derrière le pic d'Ossau ; descendre ensuite en Espagne pendant une demi-heure ; remonter au Midi au col de *Conaou-Roya*, et contourner par l'Est la base du pic, pour y monter enfin par le S.-O. Six heures suffisent de Gabas à la cime.

Je pris encore Camy ; mais comme je le menais en pays inconnu, je m'adjoignis à Sallent un élégant et brave chasseur aragonais, du nom de Santiago : il a des jambes d'acier, et un sang-froid imperturbable. Je le recommande en toute confiance.

De Sallent, reprenant au N.-O. la route du port de Peyrelue, nous tournâmes brusquement au S.-O., au bout d'une heure un quart, près de cinq arbres qui sont les seuls de la région ; et nous montâmes à gauche sur des pentes de gazon presque sans fin. Ce n'est qu'à près de deux heures plus haut qu'elles s'arrêtent au S.-O., au pied d'un cirque de rochers rouges (*Corral de las Arroyetas*), où s'ouvre un col assez élevé (2,350 m.), qui mène à Canfranc. Mais ce n'est pas le col d'Izas, qui est encore plus à gauche, et qui va également à Canfranc.

Pas un seul arbre ne rompt par sa verdure ou par son ombre la triste monotonie de ces régions, qui graduellement arrivent très-haut. Cabane à droite. Le Balaitous domine tout au N.-E.

3 h. (de Sallent), joli lac d'*Anayette*. Le Pic du Midi d'Ossau paraît ici au N. 40° O., montrant son dos ; et l'*Anayette* est là tout près, à l'O. N. O., en apparence inaccessible. C'est une aiguille de cinq cents mètres. Charmant contraste entre la surface horizontale et calme du lac, et les lignes disloquées, menaçantes, de ces deux pics pyramidaux. Il y a un autre petit lac plus au Nord.

Ici nous rencontrons quelques bergers à mine sombre et sournoise, armés de carabines. Ils rôdent autour de nous, sans nous rien dire. Je pends mon revolver à ma ceinture, et ils s'en vont pour ne plus reparaitre.

Voyez cette grande fissure à l'angle S. E. de l'*Anayette* : on dirait une blessure ; c'était une mine de cuivre, maintenant abandonnée. La pauvre maison où travaillaient les ouvriers tombe en morceaux, et elle a l'air hanté. Une brise lugubre siffle dans son toit brisé : effet sinistre d'une ruine à ces hauteurs (2,300 m.), au milieu

de celles de la nature, dans des montagnes rouges comme le sang.

Laissant maintenant au Nord (à droite) le col et le vallon de *Canaou-Roya*, qui descend à Canfranc par l'Ouest de l'Anayette, nous nous élevons à l'Ouest, dans des conglomérats sanguinolents.

3 h. 30' (de Sallent). Col ouvert au S. O. de l'aiguille à gravir. Tournant ici à droite (N. E.), nous franchissons encore des blocs d'une rougeur fantastique, mais qui cessent tout à coup. Le pic lui-même est gris comme tous les pics (calcaire?). A sa base, nous trouvons un talus de rochers lisses et blancs, avec abîme en bas, et à un angle assez désagréable... C'est le seul mauvais pas, et encore il n'y a rien de bien grave. Nous ôtons nos souliers, et à vingt mètres plus loin, nous trouvons une étroite cheminée, raide il est vrai, mais pleine d'herbe qu'aucun poids n'arracherait; on peut s'y fier. Cette cheminée, qui est la seule praticable, débouche en cinq minutes sur le sommet, que nous foulons quatre heures et demie après avoir quitté Sallent.

Vue magnifique; devant nous, au Midi, se déroule la longue chaîne des monts de *Bouquesa*, rideau de précipices calcaires sans un seul arbre, auquel pourtant son effrayante aridité, jointe à son altitude, donne beaucoup de grandeur. Il y a là des sommets de près de 3,000 mètres. Cette chaîne va droit de Canfranc à Sallent. Canfranc lui-même ne se voit pas d'ici, mais il est au S. O. Le *Bisouri* (?) monte dans les nues à l'Ouest (10 kilom. environ). L'*Anie* est au N. O.; le *Pic du Midi d'Ossau* juste au Nord. Le *Balaïtous*, E. N. E.; Le *Vignemale* se laisse voir à l'E., entre le pic d'Enfer et le *Bondellos*, avec la crête aérienne et sauvage de l'*Aruallas* plus à droite. Un bout du cirque de Gavarnie paraît à l'E. S. E. Plaines d'Espagne au S. O., etc.

N. B. L'Anayette peut aussi se gravir en écharpe, par l'Est et le N. E. : mais très difficilement.

---

---

## Le Pic d'Enfer (3,083 mètres)

SA PREMIÈRE ASCENSION.

—

Le pic d'Enfer est le point culminant de ce groupe de montagnes très-élevées, pleines de lacs et de glaces, et qui, sous les noms vagues et élastiques de *Bondellos* et de *Baccimaña*, se hérissent au Nord-Ouest des Bains de Panticosa. Mais on ne le voit pas des Bains. Le *Bondellos* le masque. Du port de Marcadau, on le voit à merveille au Sud-Ouest.

Avant l'année 1867, j'avais bien souvent vu le pic d'Enfer, et entendu parler de lui : sa hauteur lui donnait une certaine renommée : mais nos rapports avaient été très-platoniques : je ne savais même pas s'il était accessible. Qui pouvait me le dire ? Personne n'avait encore attaqué ce géant. Comme cela augmentait ses attraits, je partis de Cauterets le 19 juin 1867, avec l'excellent guide Sarettes, des vivres pour plusieurs jours, et mon sac à dormir. J'avais en outre la ferme résolution de ne pas revenir sans avoir fait capituler le pic d'Enfer. Ce fut un grand regret pour moi d'entreprendre ce voyage sans mon solide ami E. S. Frossard, retenu par force majeure à Bagnères-de-Bigorre.

Le jour où je quittai Cauterets, le temps n'était pas sûr. Dès quatre heures du matin, de chaudes et lourdes bouffées de vent d'Espagne faisaient fuir vers le Nord des chaos de vapeurs, qui menaçaient de se résoudre en pluie. Il y a de la désolation dans ces brises du Midi : on dirait qu'elles regrettent les déserts de l'Afrique. D'autres vents rugissent, d'autres sifflent.... Le vent du Sud soupire, il pleure, et fait gémir tout ce qu'il touche, surtout les arbres.

Nous hésitâmes, mais nous partîmes, et jusqu'au port

de Marcadau, que je trouvais déjà tout tapissé de renoncules, nous n'eûmes pas à nous plaindre. Mais au port (2,556 mètres) il soufflait une tempête, et on voyait rouler à l'horizon des nuages opaques et bleus, pleins de neige et de grêle. Evidemment, l'hiver régnait encore sur les montagnes, et cependant, nous touchions au solstice de l'été ! Mais malgré tout, le pic d'Enfer serait vaincu, quand il faudrait s'y acharner pendant huit jours !

Comme il faisait très-froid au port de Marcadau, je ne m'y arrêtai que juste assez pour bien examiner le pic, et chercher son côté vulnérable.

A près de 500 mètres au-dessous de nous, je voyais au Sud-Ouest deux petits lacs glacés : et derrière eux, bombardée par la grêle et le vent, apparaissait la pyramide immense et blanche du pic d'Enfer, qui, par le Nord, était inaccessible en cette saison. Car ce n'était, du haut en bas, qu'un précipice de neige.

Nous descendîmes, transis et silencieux, au Sud-Ouest, sur la neige, de manière à passer entre les deux petits lacs, puis remontant pendant une demi-heure sur des pentes assez roides, nous arrivâmes au sommet d'une colline formant un bel observatoire, autour duquel se déroulaient de tous côtés de pâles et monotones déserts de neige, où on n'entendait pas d'autre bruit que les lamentations du vent, tous les ruisseaux étant encore gelés et invisibles. On aurait pu se croire en plein hiver, car le ciel était sombre et glacial, et l'horizon était tout blanc. Il y eut pourtant ici une éclaircie subite, accompagnée d'une fugitive apparition d'un soleil rouge et sans rayons. Le temps est si variable dans les montagnes ! Orageux et serein dans la même demi-heure, il a plus d'une analogie avec le cœur humain.....

Quelques minutes après, on n'y voyait plus rien.

Pendant cette courte et lumineuse vision, je m'arrêtai pour étudier encore le Pic d'Enfer, qui, au Sud-Ouest, avait plus l'air d'un *Ice-Berg* que d'une montagne, car

on n'y voyait plus de terre. Je commençais vraiment à le croire indomptable. A droite (à l'O. S. O.) un col profond et très neigeux dessinait sa courbe blanche et gracieuse sur un reste de ciel bleu. C'était le *col d'Enfer* (2,730 m.), vers lequel je montai aussi droit que possible, sous une mitraille de grêle, et sur des neiges compactes, à pentes fort douces, couvertes de petites vagues, comme celles d'un lac que de molles brises font clapoter.

Rien n'est plus gai que ces étendues blanches, quand un brillant soleil les fait étinceler : mais par le mauvais temps, elles sont plus tristes que les déserts les plus arides, car elles rappellent la mort, par leur blancheur mate et funèbre : et derrière nous, à l'Est-Sud-Est, le Grand Vignemale, aux prises avec l'orage, semblait plus morne encore. Nous avançons, mais sans mot dire, et sans savoir où nous pourrions passer la nuit, préoccupés de la nécessité d'escalader le pic à tout prix ce jour-là, quittes à coucher dessus ou n'importe où, car il ne fallait pas compter sur un beau lendemain.

A cinq heures justes, nous atteignîmes le *col d'Enfer*, où le vent du Sud-Ouest soufflait avec férocité, chassant de la poussière de neige jusque dans les nuages, mais nous laissant pourtant entrevoir le soleil, et la première moitié de la crête disloquée qui, au Sud-Est, montait au pic d'Enfer. Tout cela était bien sombre et bien décourageant

Sans perdre une seule minute à regarder le lac encore glacé d'Enfer, situé à l'Ouest du col, dans la gorge de *Piedra-Fitta*, nous attaquâmes à gauche (S.-E.) la branche la plus occidentale de la neigeuse arête qui se bifurque en descendant au Nord-Ouest du sommet.

Pendant une demi-heure ce fut si simple, malgré le froid et les rafales, que la victoire semblait à nous, et nous laissâmes tous les bagages sous un rocher pour arriver plus vite, n'emportant que la hache. Mais la perfide arête allait en se retrécissant toujours à mesure

qu'elle montait : sa pente allait en augmentant, elle se couvrait de neige et de verglas, et elle finit par ne plus être qu'un toit de glace. M. E.-S. Frossard est descendu depuis par là au mois d'août, alors qu'il n'y avait plus de neige : mais au milieu de juin, la glace du versant Nord empiète encore tellement sur le rocher, qu'on ne pourrait passer qu'en y faisant un escalier : or la nuit approchait, le vent soufflait avec fureur, et dans ces circonstances, je crus prudent de sonner la retraite, quitte à tenter le lendemain un autre itinéraire. La moindre glissade à gauche nous aurait tués : après avoir roulé de 2 ou 300 mètres, nous nous serions anéantis en arrivant au lac d'Enfer, dont la glace ténébreuse ressemblait à du bronze. Nous nous arrêtâmes donc à 200 mètres environ de la cîme, et je promenai partout mes regards à la recherche d'un abri pour la nuit. Où la passer ? C'était la première fois que j'y pensais, et il était six heures ! C'est ici que les yeux et l'instinct de Sarettes me furent d'un bien puissant secours. Il avait aperçu un point gris au fond d'un précipice à l'Ouest, à plus de 600 mètres au-dessous de l'arête : il m'affirma que c'était une cabane, et à l'instant nous décidâmes que cet objet microscopique, cabane ou non, nous servirait de gîte jusqu'au lendemain. Redescendant à toute vitesse au col d'Enfer, et de là, en faisant des glissades sur la neige, le long du versant gauche de la gorge de *Piedra-Fitta*, nous arrivâmes au bout d'une heure à un petit enclos de pierres, dernier reste d'une cabane effondrée et en ruines. Il n'y avait plus de toit : quelques pierres plates pourtant surplombaient juste assez d'un côté, pour nous couvrir la tête. Que n'aurais-je pas donné pour trouver un rocher ! Mais il n'y en avait pas, ou ils étaient encore couverts de neige, dont nous étions si près, que tout était mouillé. Le sol était saturé d'eau : c'était une véritable éponge. Un torrent, pas de bois, et un mur, telles étaient nos ressources pour coucher en

plein air, à une hauteur de 2,300 mètres, par une nuit orageuse. Heureusement, c'était presque la plus courte de l'année.

Pendant que je dinais aux dernières lueurs du crépuscule, le brave Sarettes allait chercher, à quelques centaines de mètres plus bas, trois ou quatre bûches mouillées : puis quand l'obscurité devint complète, nous tâchâmes de dormir.

Ce ne fut pas facile..... Vers neuf heures, il se mit à pleuvoir, puis à grêler. Enfin vint le tonnerre, accompagné d'éclairs et de bourrasques, où les montagnes, ensevelies sous la neige, apparaissaient à tout moment comme des spectres rouges. La beauté du spectacle aurait suffi pour m'empêcher de fermer l'œil : mais bien d'autres choses s'y opposaient ! A part le froid, j'avais un vague pressentiment que l'eau de quelque ruisseau improvisé allait bientôt nous inonder ; comme nous étions sur un plan incliné, c'était à craindre, et des idées de submersion me passaient par la tête..... En effet, à onze heures, j'entendis un *glou-glou* derrière moi, et une seconde après, mon sac était plein d'eau ! une petite vague était entrée par l'orifice du cou : puis il en vint une autre, enfin tout un ruisseau vint m'arroser, en sorte que je passai la nuit dans une baignoire. Inutile de sortir de mon sac, car il pleuvait à verse et il grêlait. On devinera quelle nuit affreuse nous dûmes passer. Elle me sembla bien longue, quoiqu'il fit jour avant quatre heures. Nous ne dormîmes pas un instant, et quand nous nous levâmes, je me sentis tout démoralisé. Le temps, sans être pluvieux, était très-froid et très-brumeux. Il laissait peu d'espoir, car comment explorer, comment s'aventurer sur un pic inconnu dans un brouillard impénétrable ? Le pic d'Enfer se trouvant en Espagne, mes cartes ne me servaient de rien pour le trouver, et la brume cachait tout.

J'essayai cependant, car j'avais une boussole, et j'étais



convaincu que la cime se trouvait plus ou moins à l'Est de notre petit abri.

« *Audaces fortuna juvat* »... Nous fûmes récompensés de notre persévérance. Bientôt les nuages crevèrent, et j'aperçus fort loin, à l'Ouest, la corne aigüe et sombre de l'*Anayette*, que je gravis quelques années après.

Montant d'abord au Sud, et rentrant sur la neige, nous passâmes à côté d'un rocher gigantesque, qui, si nous l'avions vu la veille, nous aurait aussi bien abrité qu'une maison. Puis nous allâmes regarder un instant de l'autre côté d'un petit col qui nous cachait la vue au Sud. Un lac gelé dormait derrière, presque entouré par des pitons sauvages et escarpés.

Mais pour aller le plus directement possible au pic d'Enfer, il faut monter à gauche (à l'Est) à un autre col très-large, qui n'est qu'une dépression d'une longue arête méridionale aboutissant juste à la cime. Ainsi c'est par le Sud que cette montagne, comme la plupart des grands sommets des Pyrénées, est le plus facilement accessible. Il y a peu d'exceptions.

Ici les nuages fondirent, le ciel devint tout bleu, et les merveilles du monde arctique semblèrent se dérouler tout-à-coup devant nous.

A nos pieds s'étendaient trois ou quatre petits lacs qui ne dégèlent qu'au mois d'août : l'horizontalité des neiges resplendissantes qui les couvraient me fit seule deviner leur présence, car il n'y paraissait ni eau ni glace. Ce sont les lacs de *Bondellos*, dont j'estime la hauteur à 2,600 mètres. Mais comme ils semblaient bas, quand je les comparais aux monts puissants qui les dominant, surtout à l'*Arualas* (3,073 mètres), dont la coupole étincelante et plus blanche que du sucre, illuminait toute la région ! En présence de telles masses, tous ces lacs avaient l'air de cuvettes.

Le vallon blanc et muet qui leur servait comme de linceul et de tombeau, se terminait à l'Est par deux cols

très-élevés, au Sud-Sud-Est et au Sud-Est desquels, mais à mille mètres plus bas, se trouve *Panticosa* (les Bains). J'ai pris la liberté d'appeler *col Sarettes* la plus à gauche de ces deux ouvertures, en l'honneur de mon guide. L'autre, plus au Sud, est le *col Bondellos*, et le pic de ce nom les sépare. C'est par ce dernier col qu'en 1865, je descendis sur les Bains de Panticosa, en venant de Sallent : course sauvage.

Du point où nous étions, nous vîmes à l'ouest le pic d'Ossau. Montant maintenant au Nord, nous attaquâmes le pic d'Enfer lui-même en suivant une arête très-facile, où, chose étrange ! nous trouvâmes moins de neige que plus bas, en sorte que ça et là le sol était couvert de fleurs !

Cette arête nous mena au sommet (3,082 mètres), que n'avait pas encore foulé le pied de l'homme, mais où M. E.-S. Frossard vint quelques semaines après laisser aussi son nom dans notre bouteille, et sans doute ajouter quelques pierres à la fragile tourelle que nous avons construite sur la pointe Ouest de l'immense crête d'Enfer. Car c'est une *crête*, et non un *pic*. Comme toutes les crêtes, celle-ci moutonne, et il serait bien difficile de dire laquelle de ses ondulations est vraiment la plus haute, jusqu'à ce qu'on les ait toutes mesurées avec des instruments de précision. Dans tous les cas, elles ne diffèrent entr'elles que d'une hauteur insignifiante.

L'horizon était vaste et sublime, surtout au sud : mais ce qui attirait le plus mon attention, c'étaient deux beaux glaciers qui descendaient l'un au Nord, l'autre à l'Ouest du sommet. Les pentes de celui-ci donnaient presque le vertige : il avait l'air d'un fleuve qui tombe : il en résulte que ses crevasses étaient énormes : c'était un déchirement universel. Je me trouvais un mois après, jour pour jour, sur la cime du Mont-Blanc. Eh bien ! je suis encore d'avis qu'il n'y a qu'une différence réelle entre les glaciers des Alpes et ceux des Pyrénées, c'est l'étendue que

recouvrent les premiers. Ils sont beaucoup plus grands, mais voilà tout.

Chassés du haut du Pic d'Enfer par le tonnerre, accompagné d'énormes flocons de neige, nous passâmes, au Sud-Est, le plus au Nord des cols dont j'ai parlé (le *Col Sarrettes*). De là, nous descendîmes presque en dormant, et exténués, sur les *Bains de Panticosa*, au milieu des éclairs, et après quarante heures d'insomnie. Le lendemain, reprenant vers le Nord le chemin de la France, j'étonnai les glaçons des petits lacs de Baccimaille en me jetant au milieu d'eux pour assouplir mes membres endoloris : et repassant le Port du Marcadau sous les rayons vermeils du beau soleil d'Espagne, nous rentrâmes en sept heures à Cauterets, aussi frais, et plus forts, qu'en partant.

---

## Pic d'Arualas (3073 mètres ?)

SA PREMIÈRE ASCENSION.

---

En Aragon, entre l'O. et le N. O. des Bains de Panticosa, se dressent abruptement trois monts neigeux de premier ordre, dont deux au moins se voient de Saragosse. Le plus à gauche se nomme *Algas* (3062 mètres). Le pic central, le plus élevé des trois, a l'air d'un dôme ou d'un aérostat : c'est l'*Arualas*. Enfin, celui de droite, moins défini, plus disloqué et plus complexe que les deux autres, et le moins haut des trois, est le vrai *Bondellos*. Il masque le pic d'Enfer, qu'on ne voit pas du tout des Bains de Panticosa.

Je gravis l'*Arualas* le 23 juin 1876, avec *Sarrettes*, et un infatigable chasseur d'isards nommé Pablo Belio, dont je fus enchanté.

Après avoir perdu trois heures en vains efforts pour

arriver au pic par le Nord-Ouest et l'Ouest, nous y montâmes très-facilement par le Sud-Ouest, en franchissant le col toujours neigeux et très-élevé de l'Arualas, au Sud duquel se dresse l'Algas. Ce col tout blanc se voit des Bains, à l'Ouest.

Pendant cinq ou six heures, nous restâmes dans la neige. C'était une vraie navigation. On croyait voir les Alpes, tant ces neiges étaient vastes et profondes, débordant sur les cols, cernant et couvrant tout, comme une marée terrible et majestueuse. Les petits lacs de Bondellos, nichés dans un vallon à l'Ouest du pic, étaient tellement cachés, qu'on aurait pu les traverser sans soupçonner leur existence. Je regrettais leurs eaux charmantes et bleues, que si souvent j'avais vu scintiller au soleil. Pétrifiées aujourd'hui, et plus blanches que la mort, elles dormaient en silence sous des rayons arctiques et inutiles. On ne voyait que de la neige. Le temps était superbe, bien que la veille il fût affreux. Heureusement que partout, en été, le temps a une tendance au beau, quelque troublé qu'il soit. C'est un peu comme notre âme, qui penche naturellement vers le bonheur au milieu de la vie.

La cime de l'Arualas était encore tellement couverte de neige le 23 juin, qu'il nous fut impossible d'y bâtir une tourelle, ou même de nous asseoir. Il n'y avait pas le moindre lambeau de terre sur cette étroite arête de neige, où nous n'osâmes rester longtemps : car à gauche (au nord-ouest) elle surplombait sur un abîme épouvantable, et à droite (au sud-est), elle fuyait sous nos pieds à un angle d'environ 55°. Elle aurait pu se détacher à tout moment, et nous jeter dans l'autre monde. C'était presque comme une lame de couteau. Mais, en été, quand l'avalanche ou le soleil ont emporté ce perfide toit de neige, où nous osions à peine bouger, le pic devient sans doute excessivement facile.

Etant en vue des Bains, qui nous souriaient en bas,

à une profondeur de 1500 mètres, je tirai trois coups de pistolet, pour qu'on pût nous entendre et nous voir. Mais dans un air si raréfié, nous n'entendîmes nous-même qu'un petit coup sec et sourd. Même le tonnerre est moins sonore à ces hauteurs. Une fois le coup parti, tout est fini.

A notre retour, nous étonnâmes, par la rapidité de notre descente sur les grandes neiges, les Espagnols aux allures dignes et fières, qui, à Panticosa, passent la journée entière à faire une cinquantaine de fois, devant l'hôtel, la même moitié de kilomètre ! Il est vrai qu'ils ont l'air bien malades, excepté à dîner. Là, la rapidité de leurs mouvements est quelque chose de prodigieux. Leurs mâchoires semblent se disputer, et fonctionner spasmodiquement. C'est comme une vibration. Malgré son indolence, l'Espagnol est toujours agité.

Que de grands mots pompeux sont inscrits sur les Bains ! *Inhalacion, Pulverisacion, Administracion !!!* Hélas, me disais-je, en regardant tout cela et les malades, comme il est triste qu'une grande partie du genre humain soit si intéressée à ce que l'autre soit malade !

Du haut de l'Arualas, la vue s'étend depuis le fond du Pays Basque, jusqu'au Posets. C'est presque la même que celle du Pic d'Enfer, qui n'a que quelques mètres de plus que l'Arualas.

En repassant au col des Arualas (S. O. du pic), je constatai que la descente à l'O., bien qu'assez difficile, ne serait pas impraticable. On pourrait donc passer par là pour aller à *Sallent*. Mais ce serait scabreux et inutile, puisque le col de Bondellos (au nord du pic) est aussi court et beaucoup plus facile. (Température, 13°, ombre).

Rentré aux bains, j'y vis monter, attelée de dix mulets, la diligence d'Huesca. Bizarre spectacle, surtout à une pareille hauteur ! (1610 mètres).

Il y a 160 kilomètres des Bains de Panticosa à *Huesca*, d'où deux heures de chemin de fer mènent à *Saragosse*.

Derrière la diligence, je vis aussi monter solennellement une poudreuse procession de mulets, chargés de toutes espèces de choses, entr'autres de chaises ! Je pensais aux longues files de chameaux sur les sables de l'Asie : et en voyant autour des bains des groupes de mâles et pittoresques Aragonais, fièrement posés, sans s'en douter, comme des statues antiques, et gracieusement drapés dans de vastes couvertures, il me semblait voir poindre à l'horizon lointain de mes souvenirs, de vagues images des poétiques aborigènes de la Nouvelle-Zélande. La ressemblance était frappante. C'est presque toujours sans le savoir, qu'on est artiste, et de pauvres paysans, en Italie et en Espagne, sont souvent plus gracieux qu'un sculpteur dont la vie s'est passée à la recherche de l'harmonie des lignes.

J'aurais voulu descendre à Saragosse. Mais le samedi 24, le temps devint horrible. Mon but étant atteint, je repris donc avec Sarrettes le chemin de Cauterets, par un temps désastreux. Il pleuvait à torrents. Au sud du port de Marcadeau, dans le couloir appelé *Barranco*, la neige avait encore une épaisseur phénoménale : il y en avait au moins *vingt mètres*, et tous les lacs de la région étaient aussi gelés, le 24 juin, qu'en plein hiver ! Tout était triste et boréal : mais dans le Marcadeau, les torrents mélodieux, bleus et blancs, écumaient au soleil en chantant, les fleurs semblaient heureuses, et ma tristesse s'envola comme un nuage.

---

## Bramatuero (2,600 mètres).

---

J'arrive maintenant à une course désastreuse, où j'eus la maladresse de laisser rouler au fond d'un précipice mon précieux sac, contenant mes cartes d'Etat-major, mille choses indispensables et tous mes vivres, sauf un

peu de sucre et quelques onces de pain. J'étais seul (1869).

Parti du lac de Gaube, je passai en Espagne par le *col des Mulets* (au N.-O. du Vignemale), pour descendre dans la gorge de *Cerbillonas*, et là, laissant à droite (Nord) le *col de l'Aratille*, je contournai, à une hauteur moyenne de 2,200 mètres, le flanc méridional du *pic de Péterneille*. C'est là que tomba le sac. Juste à l'Ouest du Vignemale, dont la noire pyramide s'élevait d'un seul jet de 1,000 mètres avec une grâce et une fierté qui me rappelaient l'aiguille du Dru, au Montanvert, je trouvai deux petits lacs endormis dans un lit de granit, au Midi de l'aride Péterneille : puis, harassé déjà par mon jeûne prolongé, je continuai de grimper à l'Ouest sur les rochers, laissant à droite une flaque de neige trop roide pour s'y aventurer sans hache. Enfin je me trouvai sur un col plein de neige (2,600 mètres ?). A droite, par pentes très-douces, s'élevait le point culminant du *Péterneille* (2,904 m.) dont je fis l'ascension jusqu'à quelques minutes de son sommet, seulement pour me convaincre qu'elle pouvait se faire, car je n'avais pas de forces à perdre.

A gauche, la vue était affreuse : c'était un râtelier de pics tout noirs, à l'Ouest desquels la neige s'étendait comme une mer. Tout cela s'appelle *Bramatuero*. Mais je me croyais bien loin de là. N'ayant plus de cartes, et beaucoup de pics s'étant cachés dans le brouillard, je me croyais sur le versant français, dans le vallon de l'Aratille ! Déjà mes forces devenaient douteuses, et un certain instinct, aussi réel qu'inexplicable, m'avertissait que j'allais me perdre, quand par bonheur, juste avant qu'il ne fût trop tard, les nuages montèrent, tous les feux du soleil éclatèrent à la fois sur ces dangereux déserts, et je pus à peine en croire mes yeux, lorsque j'aperçus au loin, à l'Ouest... le col d'Enfer ! J'étais donc en Espagne, à quelques heures des bains de Panticosa ! Enfin, j'étais sauvé ; je ne dépendais plus que de mes muscles. Me dirigeant à l'Ouest, presque horizontale-

ment, je vis d'abord à droite un petit lac triangulaire et gelé. Un peu plus bas, et sur des neiges immenses, où surgissaient de sombres archipels de granit, je me trouvai tout-à-coup arrêté par un lac tellement long, qu'il me fallut une demi-heure pour contourner sa rive méridionale, où d'éblouissants talus de neige plongeaient dans l'eau partout où le rocher n'y tombait pas à pic. En tout, je vis en moins d'une heure cinq ou six lacs, dont deux très-grands : les espagnols les confondent tous sous le nom de *Bramatuero* : il nous sera donc peut-être permis d'étendre aussi ce nom au col (S.-O. du Péterneille) par où j'étais venu de Cerbillonas.

Les yeux brûlés par tant de neiges ensoleillées, je repris terre avec plaisir, et descendant toujours à l'Ouest, par pentes plus roides, dans un ravin de graviers, puis sur de l'herbe, je rejoignis bientôt le petit sentier des bains de Panticosa, à 30 minutes au Sud du port de Marcadeau, d'où j'arrivai aux Bains à l'entrée de la nuit, après 13 heures de marche, presque sans avoir mangé.

---

## Pic de Tendenera (2,858 mètres)

---

Comme le nom de cette cime Espagnole, très rarement visitée, est inconnu sans doute à la plupart des habitants des plaines, j'en décris l'ascension à l'intention spéciale des touristes de Cauterets, les mieux placés de tous pour la gravir. C'est une course de trois jours. Le premier jour on va à *Boucharo* (Espagne) par le col très modeste d'*Aratille* : en tout neuf heures, dont un bon tiers à cheval. La direction moyenne est Sud. Le second jour on monte au pic de Tendenera : et le troisième, on a le choix de deux ou trois itinéraires pour revenir à Cauterets. Cette ascension n'est qu'une promenade sen-



timentale, longue il est vrai, mais jamais difficile, puisqu'un mulet pourrait monter à 2,700 m. sur le Tendenera.

Ce pic gracieux, pointu et noblement couché, est le point culminant d'une chaîne calcaire et calcinée qui, orientée de l'Est à l'Ouest, semble par ses formes, sa direction et sa nature, n'être que le prolongement vers l'Ouest-Sud-Ouest, de celle de Gavarnie, bien qu'une gorge l'en sépare. Elle court encore plus loin, à l'Ouest, se brise, et se relève, à la *Collarada* (2,883 mètres). Ici elle est coupée une troisième fois du Nord au Sud par la vallée où descend l'*Aragon* : puis elle remonte vers le Nord-Ouest, (au Sud d'Urdo), où elle atteint 2,669 m. au *Bisouri*, du haut duquel je n'ai rien vu à l'Ouest qui approchât de mon niveau. Elle s'affaisse là tout à coup, et beaucoup. N'est-ce pas un phénomène géologique bien singulier, qu'une chaîne de cette longueur et de cette altitude, courant parallèlement à l'axe des Pyrénées, et se brisant trois fois du Nord au Sud ? « *Cosas de España,* » sans doute ? Derrière les Pyrénées, tout est paradoxal : on n'y comprend plus rien. Le *Tendenera* est le sommet le plus aigu de toute cette chaîne aussi bizarre qu'aride.

Parti de Gavarnie le 9 août 1876 avec mon guide fidèle Céleste Passet, dont je ne saurais dire trop de bien, je m'en allai coucher à Boucharo, après avoir été surpris, épongé, et enfin saturé par un violent orage, qui ne fut malheureusement que le prélude d'une vingtaine d'autres. Dans les Pyrénées, le mois d'août est toujours extrêmement orageux. Le lendemain, au lieu de remonter à l'Ouest l'interminable vallon d'*Hotal*, vers le grand col herbeux de Tendenera (par où mes quatre ou cinq prédécesseurs sont tous montés au pic, du Nord au Sud) nous obliquâmes beaucoup à gauche (à l'Ouest Sud Ouest), en abrégeant la course d'au moins une heure.

Déjà avant midi, le temps s'était chargé. Le Grand-Vignemale, au Nord, vibrait au loin sous les coups ré-

pétés du tonnerre, et devenait violet. Un autre orage venait du Sud, un autre de l'Ouest, et pris ainsi entre plusieurs feux, sur d'affreuses solitudes où la tempête et les éclairs allaient avoir beau jeu, notre situation devenait critique. Pendant une heure nous explorâmes les environs, pour chercher un rocher qui pût, sinon nous abriter, briser du moins la force du vent et de la grêle. Mais nous ne trouvâmes rien, et de trois à six heures, nous restâmes dans un trou, avec la tête et la poitrine exposées sans merci à toute la rage des éléments. C'était superbe, mais démoralisant et inquiétant. Au centre d'un cercle de feu, bien que sous une mitraille de grêle, nous vîmes trois ou quatre fois tomber la foudre à moins de 300 mètres de nous. Deux gros isards s'enfuirent épouvantés. Etant très-haut perchés (à 2700 mètres), nous grelottions. Bref, je fus au moment, non de descendre (car c'était impossible), mais de me résigner à passer toute la nuit dans ce puits, où j'entendis bientôt gronder des ruisseaux souterrains, venus de je ne sais où, et formés subitement. A chaque orage qui s'éloignait, un autre prenait sa place. Ils voyageaient en cercle.

Enfin pourtant, avant six heures du soir, il y eut une éclaircie. Encouragés, et irrités par l'inaction, nous partîmes comme deux fous pour le pic, et à six heures et demie, nous foulions son sommet, que nous avions ainsi atteint par l'Est. C'était nouveau. La première chose qui me frappa, fut un grand trou que venait d'y creuser la foudre. La cassure des pierres était encore toute fraîche. D'ailleurs nous l'avions vu tomber une heure avant, comme un poignard de feu.

La vue était sublime. L'horizon courroucé avait l'air d'une fournaise : l'effroi était partout, et le soleil couchant couvrait les plaines d'Espagne de lueurs morbides. Du reste, même par le plus beau temps, et n'importe à quelle heure, toute la nature change de couleurs vers 3,000 mètres. L'air, les nuages et la terre ont une autre

teinte qu'au niveau de la mer. Entre l'ombre qui est fauve et bleue, et la lumière, qui est d'une violence extrême, il n'y a pas de pénombre. Le contraste est frappant et fait mal. On croit rêver, on est un peu halluciné, et quant à moi, sur ces sommets où l'air est si subtil qu'il semble déjà manquer, je pense souvent aux paysages décolorés, silencieux et glacés de la lune. Ce qui ne m'empêche pas d'y plaindre ceux qui s'amuse ou végètent dans la plaine. S'ils savaient ce qu'ils perdent !

Sur le sommet, je trouvai quelques fleurs, dont mon célèbre ami, M. Bordères, m'apprit le nom (*Linaria Alpina*). Ce pic avait été gravi quatre ou cinq fois, mais toujours par le Nord. C'est mon ami Charles Packe, qui en fit la première ascension. M. Lequeutre lui succéda quelques années après. M. Wallon y est monté depuis.


Ayant laissé, selon l'usage, une bouteille et nos noms sur la cime, nous primes la fuite, car il était sept heures, et il allait faire nuit. J'avais mon sac en peaux d'agneaux, mais le tonnerre recommençait, il n'y avait pas le moindre abri nulle part, et il ne fallait pas songer à coucher en plein air. Où aller ? Notre descente au milieu des ténèbres, fut scabreuse, car nous nous égarâmes un peu, et quand il fit nuit close, sans lune, nous arrivâmes à des abîmes à gauche. Heureusement qu'un berger Espagnol monta à notre secours, et nous dormîmes chez lui.

Quatre jours après, je revoyais coucher un soleil presque aussi orageux sur le Pic du Midi de Bigorre, dont l'aimable et illustre solitaire, le général de Nansouty, me fit généreusement tous les honneurs.

---

---

## Vallée d'Arras, ou d'Ordesa, et les Bouquetins.



Au mois d'Octobre 1867, guidé par Hyppolyte Passet, je descendis, au SO de la Brèche de Roland, par les

abîmes de *Salarous*, dans la vallée maintenant fameuse d'*Arras*, dont le vrai nom, en Espagnol, n'est ni " Arras ", ni encore moins " Arrasas ", mais *Ordesa*. Découverte par Ramond, il n'y a pas loin d'un siècle, puis oubliée pendant une soixantaines d'années, elle fut redécouverte et explorée en 1860 par M. Packe, avec Laurent Passet

Plus tard (1866), Packe y revint avec Henri Passet, et alla par l'Espagne, d'*Ordesa* à Luchon, en passant par *Fanlo*, *Escalona*, *Venasque*, et le *Port d'Oo*.

Cette vallée Espagnole d'*Ordesa* (ou d'*Arras*) avec ses précipices épouvantables, tombant à pic de 500 mètres sur des forêts funèbres blanchies par la vapeur et par l'écume des torrents en colère, est une merveille digne des *cañons* de l'Amérique. Elle est aussi célèbre pour ses *bouquetins*, animal aussi rare que sauvage, et dont, malheureusement, la race tend à s'éteindre.

Sir Victor Brooke, pour qui la chasse est devenue une passion héroïque, et qui a fait dans l'Inde des hécatombes de tigres, de léopards, et d'éléphants, fut également pendant plusieurs hivers, dans la vallée d'*Arras*, la terreur des bouquetins, qui le connaissaient tous. Je me suis donc permis de lui demander un épisode de ses chasses émouvantes, et voici la réponse qu'il a eu l'obligeance de m'écrire. Je la traduis avec reconnaissance, et lui laisse la parole :

« Le bouquetin (*Capra Hispanica*) se trouve dans toutes les grandes Sierras de l'Espagne, depuis la Sierra Nevada jusqu'aux Pyrénées. La race que l'on trouve dans ces dernières montagnes est cependant de beaucoup la plus belle, et les échantillons provenant des Pyrénées se distinguent de ceux des autres montagnes, par leur beaucoup plus grande taille, et leur coloration plus brillante, surtout avec leur robe d'hiver. Lorsque je vins à Pau en 1878, on supposait qu'ils avaient presque disparu des Pyrénées, et qu'on

n'en trouvait plus que dans la vallée de Malibierne, derrière la Maladetta. J'appris pourtant qu'il en restait encore quelques-uns dans la vallée d'*Arras* (la vallée d'*Ordessa* des Espagnols) : et y étant allé au mois de mai 1878, j'y tuai une très belle femelle. Il en résulta que je me décidai à revenir à Pau l'hiver suivant, et à renouveler connaissance avec eux.

En janvier 1879, accompagné de mon frère, le capitaine Brooke, je réussis après deux insuccès (ma caravane ayant été une fois emportée par une avalanche près du Port de Gavarnie), à pénétrer dans la vallée d'*Arras*, et j'y passai un mois à la poursuite des bouquetins.

J'avais surtout en vue un vieux mâle magnifique, connu des Espagnols depuis plusieurs années : et comme il boîtait d'une manière permanente, il était impossible de s'y tromper en le prenant pour un autre. Ce vieux héros des monts habitait une rangée de précipices énormes du côté Nord de la vallée, où il trouvait sa nourriture sur les pentes presque inaccessibles qui coupent ces précipices en terrasses longues de plusieurs kilomètres, et qui sont revêtues de sapins rabougris, ainsi que de bosquets de buis, ce qui rend fort difficile d'y découvrir un bouquetin, même quand il broute, ce qui n'arrive que le matin de très bonne heure, ou tard le soir.

Pendant longtemps nous ne réussîmes pas : et bien que nous vissions constamment les traces du vieux bouquetin dans la neige, parmi ses forteresses inaccessibles, nous ne pouvions jamais l'apercevoir en personne. Dans la soirée du 21 janvier, après une battue qui avait duré toute la journée, dont j'avais passé la plus grande partie dans un poste bien en vue

des abîmes explorés à grands risques par mes hommes, qui y lançaient des rochers, et y tiraient des coups de fusil pour essayer d'y faire remuer le vieil hermite,..... un Espagnol vint à moi dans une surexcitation fébrile, pour m'annoncer qu'ils avaient découvert le vieux bouquetin, mais qu'il était grimpé sur une corniche très étroite, aux flancs d'un précipice qui surplombait : qu'il s'y était caché, et que mon premier guide, l'intrépide chasseur Célestin Passet, surveillait l'endroit où il avait disparu, et me priait d'arriver vite sur les lieux, avant qu'il ne fût noir.

Il s'en suivit une lutte que je n'oublierai jamais, sur des pentes extrêmement raides, où nous enfoncions dans la neige jusqu'au-dessus des genoux : mais nous arrivâmes enfin en vue de l'énorme muraille noire de rochers, qui avait l'air tout-à-fait lugubre à travers une épaisse chûte de neige ; et le long de laquelle le bouquetin avait passé, lorsque mes hommes l'eurent dérangé. Mon compagnon me désigna assez difficilement la saillie derrière laquelle il affirmait qu'il s'était caché, et me proposa tranquillement de suivre le même chemin, avec la certitude de le trouver. Ceci, à vrai dire, ne me souriait guère, et d'ailleurs, j'étais sûr que ce n'était pas la meilleure voie à suivre. Les hommes s'étaient postés de telle manière au milieu des rochers, que le bouquetin ne pouvait quitter sa corniche sans se laisser voir. A l'extrémité de la corniche la plus voisine de moi, je constatai en approchant qu'un homme tout-à-fait sûr y avait été placé ; tandis que Célestin Passet en gardait l'autre extrémité, masquée par le flanc de l'effroyable précipice.

Me postant alors à une petite portée de fusil de la

corniche, je renvoyai l'homme qui était venu me chercher : je le fis redescendre d'environ 500 pieds jusqu'à une saillie atrocement étroite où il m'avait dit avoir passé en venant, et par lui je fis dire à Passet et aux autres hommes de faire feu dans le précipice, avec tout le bruit possible, pour essayer de diriger le bouquetin vers moi. J'attendais ainsi depuis une demi-heure, quand mon voisin l'Espagnol me dit : « je vois ses cornes..... il vient..... » : et un instant après, parurent la tête et le cou du vieux solitaire, regardant prudemment autour de lui. Comme j'étais sûr qu'il approcherait encore, et me donnerait une meilleure chance de le tuer, j'attendis..... Mais quelle ne fut pas mon horreur, de le voir se retourner lentement et se glisser, comme une loutre dans l'eau, de l'autre côté du rocher, qui semblait surplomber ! En une seconde je plongeai sur la corniche, et en regardant par dessus le bord, je vis le bout des cornes du bouquetin à quelques pas de moi. Le rocher surplombait tellement, qu'il m'était impossible de le tuer : mais voyant qu'il rôdait lentement le long d'une corniche, où il était mal à son aise, je me glissai sur celle qui le dominait, et trouvant un endroit où elle surplombait moins qu'ailleurs, j'attendis patiemment. Bientôt j'entendis bruire de petites pierres au-dessous de moi, et en regardant en bas, je vis la tête et le cou du bouquetin à six pieds de moi. Le pauvre vieux gaillard avait trop présumé de lui-même : car la corniche où il était perché était tellement étroite, qu'il ne pouvait ni s'y retourner, ni s'échapper..... Ma balle lui traversa le cou, et il tomba comme une feuille morte, dans l'abîme qui baïllait à ses pieds.

Nous eûmes de très grandes difficultés à le retrouver au crépuscule, et dans une aveuglante tempête de neige : mais au bout de quelque temps, il fut découvert emprisonné dans un grand bosquet de buis, et pas meurtri par sa chute effroyable. Nous ne revînmes au camp qu'à dix heures et demie, et nombreuses furent nos chûtes ou roulades dans la neige, pendant notre voyage de retour avec le vénérable bouquetin, suspendu à une perche, que chacun de nous dut aider à porter.

Comme on le devinera par le récit qui précède, le grand *desideratum* pour une chasse au bouquetin, c'est une patience à toute épreuve : car on pourrait attendre quinze jours sans voir un beau mâle, et les femelles ne sont pas dignes de l'attention d'un véritable *sportsman*. Une bonne tête et un pied sûr sont aussi indispensables : et enfin, ce qui n'est pas moins nécessaire, c'est l'aide d'un chasseur de première force : et le meilleur d'entr'eux, c'est Célestin Passet, de Gavarnie. C'est lui qui m'a accompagné, ainsi que mon ami, M. Buxton, qui a tué plusieurs très beaux bouquetins dans nos expéditions. »

VICTOR BROOKE.

Pau, Villa Jouvence. Mars 1888.

---



---

## Cylindre du Marboré (3,327 mètres).

(SA PREMIÈRE ASCENSION) (1).



La coupe monumentale, les lignes babyloniennes et perpendiculaires de ce géant de marbre lui donnent un air tellement inaccessible, que lorsqu'à Gavarnie, en 1864, je parlai d'y monter, je trouvai peu d'encouragement. Tombant au Nord absolument à pic de 3 ou 400 m. sur le glacier du Mont-Perdu, il me rappelait ces forteresses inexpugnables et monstrueuses qui surgissent de la mer entre Portsmouth et Ryde.

Eh bien, je dois pourtant l'avouer, il ne m'offrit aucune difficulté sérieuse par le Sud-Ouest.

J'étais à Gavarnie, à l'excellent hôtel Belou, en charmante compagnie. Outre Emilien Frossard, il y avait M. Packe, dont les exploits Pyrénéens ne se comptent plus. Mes deux amis voulant aller au Mont-Perdu, et moi tenter le Grand-Cylindre, nous aurions le plaisir de cheminer ensemble pendant cinq heures, jusqu'au vaste col ouvert entre ces deux pics célèbres, et même, (si je réussissais), nous pourrions essayer de causer à plus d'un kilomètre les uns des autres... Le son arriverait-il? La voix humaine porte-t-elle à une distance de 1,200 m. dans l'air très raréfié de ces hauteurs? C'était une expérience intéressante à faire. Et ceci me rappelle un mot charmant du brave Laurent Passet, qui mourut peu

(1) Le pic gravi par le Duc de Nemours (1847) n'était pas le Cylindre, mais une des pointes du Marboré, puisqu'il voyait les sources de la cascade. (Voir de Chausenque : vol. 1, page 488). Laurent fut le doyen des grands explorateurs du Cirque ; ni lui pourtant, ni aucun guide de Gavarnie, n'avaient alors le moindre souvenir d'une ascension antérieure au Cylindre. On le considérait encore comme indomptable.

après. Comme je le consultai à ce sujet, il répondit gravement, après plusieurs minutes de réflexion : « Monsieur, je crois que vous pourrez parler, mais quant à vous entendre, je n'en sais rien » !!

Malheureusement, le ciel étant brumeux, Packé renonça au Mont-Perdu, s'en allant du côté du Vignemale; et je partis avec Frossard, qui, prenant un autre guide, me laissa Hippolyte, oncle de Henri Passet.

Il était tard (9 heures) ! mais nous gravâmes à toute vitesse, à l'Est, les pentes tantôt brûlées, tantôt glacées, toujours très-raides et quelquefois dangereuses, de l'As-tazou, dont nous franchîmes le col (3000 mètres) un peu après midi, nous « embarquant » tout de suite de l'autre côté (Sud-Est) sur le glacier très-crevassé du Mont-Perdu, qui forme de l'Ouest à l'Est un fleuve de glace long de trois kilomètres. C'est une des vues les plus neigeuses des Pyrénées. A gauche, semblable à la Mer-Morte, brillait le *Lac glacé*, où quelques *Ice-bergs*, renversés par le vent, flottaient la tête en bas, laissant voir sous les eaux leurs cîmes céruléennes. Au loin, dans l'Est, apparaissaient les fiers sommets des Pyrénées Centrales, qu'un éternel hiver disputait au soleil. A droite, comme deux génies des mers polaires, trônaient le Mont-Perdu et le Cylindre.

Ici Frossard, peu habitué alors aux voyages sur la glace, dut ralentir sa marche, et l'heure était si avancée que ce retard aurait pu m'être fatal dans mon exploration des abords du Cylindre, d'où j'étais résolu à descendre le même soir. Mon généreux collègue, sentant que chaque minute m'était précieuse, me pria donc si instamment de continuer ma route sans lui, que je me résignai à le laisser avec son guide.

Une heure après, ayant escaladé, en allant au S. E, un couloir difficile, très exposé aux avalanches, je débouchai avec mon guide sur l'immense *col du Mont-Perdu*, d'où sans perdre une minute, nous descendîmes à l'Ouest,

aux bords d'un petit lac glacé qui dort dans les rochers à l'O. N. O. du Mont-Perdu, entre lui et le Cylindre.

Où aller maintenant? N'ayant pas le temps d'hésiter, et ne suivant que notre instinct, nous nous hissâmes à droite dans une raillère extrêmement raide, pleine d'éboulis, où nous fisions partir des cataractes de pierres. Rien n'est plus fatigant, mais la victoire était à nous; nous le sentions.... Bientôt nous atteignîmes une petite brèche étroite, au Sud-Ouest du Cylindre; nous étions sur son dos, et il est très bossu..... Encore quelques minutes de gymnastique avec les mains et les genoux, et sur des pentes plus douces nous arrivâmes au crâne, où il n'y eut plus aucune difficulté. Le sommet est facile, et assez arrondi. Sur le point culminant, nous construisîmes une petite tour, que mon ami Lequeutre y retrouva 9 ou 10 ans après.

La vue est d'une splendeur indescriptible, plus belle que celle du Mont-Perdu. Mais le plaisir qu'elle me donnait était mêlé d'une certaine inquiétude, car il était quatre heures.... Comment sortir avant la nuit des mauvais pas de l'Astazou?

Le crépuscule nous prit sur les rivages mélancoliques du *lac glacé* du Mont-Perdu, dont les glaçons, emportés par la brise, chancelaient comme des cadavres galvanisés. Tout prenait un air triste. Toutefois, je ne décrirai pas notre périlleux retour, puisque nous arrivâmes à Gavarnie sans autre mutilation que celle de nos habits, mis en lambeaux par la descente dangereuse des *Rochers-Blancs* pendant la nuit. C'est leur blancheur qui nous sauva d'une catastrophe. Bien qu'il n'y eût pas de lune, on voyait quelque chose, et on palpait l'abîme (1864).

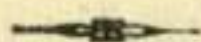


---

---

## Mont-Perdu (3,351 mètres)

(SIX ASCENSIONS, DONT UNE ACCOMPLIE SEUL).



Une nuit d'automne et de tempêtes passée seul à la brèche de Roland (2,804 mètres), en descendant du Mont-Perdu (3,351 m.).



En septembre 1858, quelques semaines avant de traverser la Sibérie pendant l'hiver (peut-être pour m'habituer au froid ?), je conçus le projet insensé d'aller de Luz au haut du Mont-Perdu et d'en revenir en 24 heures (entre deux minuits), par la Brèche de Roland et Gaulis, le seul itinéraire qui fût alors suivi : car ce ne fut qu'un ou deux ans plus tard que l'intrépide chasseur et guide Laurent Passet (père de Henri Passet, qui continue ses traditions), parvint au Mont-Perdu directement par le Nord-Ouest et la Hourquette de l'*Astazou*, chemin nouveau qu'il me laissa l'honneur d'inaugurer en 1861, car il n'avait encore fait profiter aucun touriste de sa belle découverte.

L'horloge mélancolique de Luz sonnait minuit quand je quittai cette petite ville pour Gavarnie, seul et à cheval. Malheureusement mon petit poney, une fois loin de chez lui et loin des hommes, fut pris de convulsions, de spasmes nerveux, d'éternûments et de terreurs fiévreuses. Il s'arrêtait, flairait le sol, se dérobaît : bref, j'étais menacé d'une chute de 200 mètres dans les abîmes où le torrent roulait en mugissant sous les ténèbres. Du reste, je crois qu'en général la nuit effraye les animaux, et surtout les chevaux. Ils n'y voient rien, et ils ont peur de tout. Distrain moi-même, je m'arrêtais aussi pour

écouter le vent d'automne qui caressait les feuilles mourantes, et s'envolait en gémissant, comme un esprit de la forêt.

Mon cheval me gênait : aussi je fis à pied une grande partie des dix-neuf kilomètres qui séparent Luz de Gavarnie, où j'arrivai à cinq heures du matin, avant l'aube. Là je pris du café, à l'excellent hôtel Vergez, je congédiai mon cheval, et je montai vivement sur les parois occidentales du cirque, où le soleil, qui m'avait devancé, jetait déjà des lueurs vermeilles.

A la *Brèche de Roland* (2,804 mètres), où j'arrivai avant dix heures, je m'arrêtai pour déjeuner, en regardant avec bonheur les pics brûlés de l'Aragon, déjà tout veloutés par la chaleur, et les sapins de la profonde vallée d'Arras, baignés dans une vapeur tremblante, annonçant trop l'orage.... Mais sur la Brèche elle-même il faisait froid et clair, et la silhouette neigeuse des cimes élevées se profilait avec une telle netteté sur le limpide azur du ciel, que je m'attendais peu à ce qu'une si belle journée pût mal finir.... A l'Est, de longues et onduleuses terrasses toujours couvertes de neige, fuyaient au loin sous le soleil qui les faisait étinceler. C'est là qu'en avançant un peu, j'allais apercevoir le Mont-Perdu, dont la vue seule ferait bouillir mon sang. Mais ces ardeurs sont inconnues à l'homme des plaines, à qui on ne fera jamais comprendre le magnétisme et le prestige des cimes neigeuses se détachant en blanc sur un ciel bleu ou noir. Les richesses et la gloire ont pourtant moins de séductions. Dans ces journées caniculaires où tout dort, jusqu'aux heures, il semble que des sapins, un précipice et une cascade, dominés par des neiges éternelles, suffisent pour le bonheur !

Heureux comme un enfant, je descendis au Sud-Est, en Espagne, sur les pelouses désertes du *Millaris*, pour remonter de là au Nord, aux cabanes misérables de *Gaulis*, que les bergers avaient déjà quittées.

Seul, toujours seul, et poursuivi par de gros nuages que je n'avais pas encore vus, mais qui montaient à toute vitesse des gorges d'Espagne, je grimpai au Nord-Est, à pas accélérés, sur les interminables terrains calcaires et caillouteux du versant Sud du Mont-Perdu : j'escaladai comme un chamois ses " cheminées " à pic, et alors légendaires, et à trois heures, j'étais sur le sommet, où je trouvai une caravane et quelques guides de Luz : mais comme ils allaient tous à *Fanlo*, je les quittai, et au plus vite, car nous étions cernés par un brouillard glacial et sombre, n'annonçant rien de bon. C'était vraiment trop dur, d'avoir gravi trois fois le Mont-Perdu en un été, toujours inutilement !

Mais j'eus bientôt un autre sujet d'angoisses, beaucoup plus grave. Cette année-là, les éléments conspiraient tous contre moi. Il n'y avait pas une heure que je redescendais, quand le tonnerre commença à rouler sous mes pieds, où, en deux heures, s'étaient amoncelés d'immenses nuages électriques. Bientôt l'éclair vint déchirer ces masses compactes ; il faisait tantôt froid, tantôt chaud, et des rafales intermittentes passaient dans mes oreilles, comme le vent d'un boulet ; puis, tout-à-coup, il faisait calme. Toute la nature semblait inquiète ou hésitante...

Mais cela ne dura pas longtemps. Le vent, devenant de plus en plus violent, chassait de bas en haut des tourbillons de neige qui rayonnaient en éventail jusqu'au zénith. On aurait dit une aurore boréale. Puis il souffla avec une vraie fureur. L'anxiété me gagnait. Les nuages se déchiraient maintenant, et je voyais alors la cime du Mont-Perdu, si brillante le matin, ayant à présent l'air d'un spectre ou d'un sépulcre. Il faisait peur. Un rayon fugitif de soleil reparaisait parfois dans les ténèbres et dans le vent : mais sa lumière était horrible. C'était le soleil rouge des pôles.

Comme je fuyais vers la Brèche de Roland, pour essayer d'y arriver avant la nuit ! Je courais en montant :

j'avais des ailes, car l'inquiétude en donne, et heureusement j'étais sûr de mes forces. Ce que je redoutais le plus, c'était de m'égarer. Une fois perdu dans les montagnes par ce temps-là, on n'en sort guère vivant.

La neige avait tout effacé, tout enseveli comme sous un suaire immense ; car bien qu'il en tombât fort peu du ciel dans les lieux abrités, celle des cimes tournoyait en spirales, qu'un vent féroce chassait partout, comme la fumée d'une capitale en feu. N'y voyant plus à vingt pas devant moi, et n'ayant rien pour me guider, je ne sais quel instinct me menait vers la Brèche. Fuyant, fuyant toujours, je traversai le Millaris dans une tempête de grêle, et j'arrivai en vie, mais voilà tout, à la Brèche de Boland, quelques instants avant la nuit.

Mouillé, gelé et harassé, sans vivres, sans même une goutte de vin, sans couverture et *seul*, il me fallait ainsi passer une nuit polaire au haut des Pyrénées, dans l'ouragan et l'électricité. Quelle perspective ! Il y a bien un abri, à deux pas de la brèche de Roland : mais ouvert aux trois quarts, à quoi me servait-il ? La neige et les rafales entraient partout.

Jamais, sur l'Océan lui-même, le vent ne souffle comme sur les hautes montagnes à l'équinoxe. Il gronde plus fort que le tonnerre, qu'on n'entend plus. Les rochers vibrent comme un bourdon qui sonne, et l'on s'étonne qu'ils restent en place. Du reste, j'ai souvent vu voler des pierres comme de la paille. Quand on est seul à de pareils moments, on croit vraiment sentir la mort qui passe et laisse entrevoir Dieu.

Et pourtant, malgré tout, il me restait assez de force et d'enthousiasme pour jouir des effroyables batailles que se livraient les éléments autour de moi. Comment ne serais-je pas tombé à genoux, quand juste avant la nuit, je vis surgir d'une mer de nuages pleins de foudre et d'éclairs, cent kilomètres de pics rougis par le soleil couchant ? On aurait dit un archipel d'îles infernales, ou

les écueils de la Patagonie, à l'arrivée des nuits australes. Comme l'horrible et le beau se ressemblent !

Inutile de décrire les horreurs de cette nuit désastreuse, qui dura plus d'onze heures, et où je serais mort de froid si je m'étais assis. Je passai tout mon temps à marcher au midi de la Brèche, et à me flageller à tour de bras. Ni éveillé ni endormi, j'avais des illusions étranges. Je croyais voir des catafalques, et je prenais des nuages pour des rochers.

Quand le jour vint, la neige cessa, le vent tomba, et je songeai à redescendre à Gavarnie. Mais comment faire ? Le sentier de la Brèche n'est jamais bien facile à trouver, même par le plus beau temps du monde. Comment descendre dans le brouillard, sans carte et sans boussole, et sur une couche épaisse de neige qui cachait tout ? Naturellement, je me perdis ; et on ne devinerait jamais comment je me tirai d'affaire.

Comme tous les sens se surexcitent en présence du danger ! Comme on les utilise alors !... Comme on voit loin, et comme on entend bien ! Aussi, les accidents arrivent rarement dans les endroits dangereux. On a les sens trop éveillés pour cela, et ils sont tous sur le " qui-vive ".....

C'est au tonnerre de la cascade de Gavarnie que je dus mon salut, en opérant, dans un brouillard impénétrable et sur la neige, une des descentes les plus scabreuses que j'aie faites de ma vie. Me trouvant au sommet d'une effrayante paroi à pic, j'entendis la cascade à ma droite, beaucoup trop près de moi, d'où je conclus qu'en obliquant à gauche, je retrouverais la direction voulue : car la cascade ne s'entend pas du tout dans cette descente. J'étais évidemment vers le milieu du cirque, et appuyant beaucoup à gauche, j'arrivai en effet aux escaliers des *Sarradets*, où je quittai enfin la neige. J'étais sauvé... Une demi-heure après, j'entrais chez Palasset, à la *Baraque* du cirque, où l'on avait déjà désespéré de



moi, et où je fus comblé de soins bien nécessaires, car j'étais exténué.

On me soigna si bien, là et à Gavarnie, qu'on me fit presque aimer la vie civilisée ! Mais aussi, quel soleil il faisait ! Jamais je n'ai si bien compris le rôle qu'il joue dans la nature et dans la vie ! Deux mois après, j'étais en Sibérie, avec des froids de *cinquante* centigrades : je le compris alors encore bien mieux !

Trois fois, en 1858, j'escaladai le Mont-Perdu, mais sans jamais rien voir.

En 1871, j'allai donc recoucher sur mon lit favori de cailloux, à la Brèche de Roland, en compagnie de Célestin Passet. Il faisait assez calme, et le seul bruit qui troublât constamment le grand silence des nuits dans ces régions trop hautes pour des cascades, était celui des filets d'eau coulant au bas des neiges, à mesure qu'elles fondaient. Ce bruit variait selon la fonte, la brise, et les heures de la nuit ; le matin, il se tut, et l'on n'entendit plus que le vent qui passait dans la Brèche à l'approche de l'aurore, mais par saccades, et pour mourir sur place. Ces petites brises sont tout à fait locales : elles tiennent aux grands écarts de la température sur chaque versant, dont l'un est toujours froid, couvert de glace, et l'autre brûlé toute la journée par le soleil d'Espagne.

Une chauve-souris, sortant de mes cheveux, vint aussi secouer l'air un instant : et quelque chose tourmentait les cailloux, qui ne restèrent jamais tranquilles. Les rats vivent-ils si haut ? Je n'en doute pas.

A sept heures, nous partîmes, pour commencer notre beau voyage à l'est, sur le faite supérieur du Cirque de Gavarnie. Mais le premier quart d'heure, en descendant au sud-est de la Brèche, n'est pas toujours très-rassurant. Pour ne pas trop descendre et remonter après, on longe, en la touchant, la face méridionale de la falaise très-décépète qui joint la Brèche au Casque, et vous

surplombe la tête d'une façon inquiétante. Il y a des grottes sans nombre dans cette muraille, en cas de mauvais temps. Des cailloux et des gouttes tombent d'en haut; mais comme le roc penche au midi, vous restez en deçà de la ligne de leur chute : c'est un passage assez original. Ici vous devez vous ensevelir dans une espèce de rue profonde, entre la neige et le roc : un peu plus loin, il n'y a, pour tout passage, qu'une corniche large à peine comme le pied, en pente d'un très-mauvais côté, et couverte de cailloux aussi mobiles que du mercure. A droite, la neige, très-dure après la nuit, descend en pentes très-roides. En somme, c'est quelquefois, suivant l'état et le niveau des neiges, un assez mauvais pas. Mais 30 minutes suffisent pour vous mettre en sûreté sur un col magnifique et tout blanc, au sud-est de la Brèche, et d'où le Mont-Perdu paraît théâtralement à l'est. C'est le *Col des Isards*.

Il ne faut plus descendre, mais s'élever graduellement au nord-est et à l'est, contourner le midi de la *Tour*, et arriver enfin, à l'est de ce môle très-facile, sur le faite même du Cirque, qui vu d'ici, du haut en bas, est d'une grandeur sublime.

Nous voici sur ce col anonyme, au nord duquel descend le grand glacier de la cascade. L'appellerons-nous le « *Col de la Cascade* » ? C'est un nom naturel.

D'ici au pied du cône du Mont-Perdu, il y en a pour une heure; mais c'est une simple promenade, sur un désert plus ou moins ondulé, tantôt pierreux et nu comme une ardoise, tantôt couvert de neigeuses moelleuses. (Ce jour-là, nous passâmes huit grandes heures dans la neige). Laissant à gauche le *Pic du Marboré*, nous décrivîmes un demi-cercle horizontal au midi du *Cylindre*, et en une heure du col de la Cascade, nous arrivâmes à l'étang tout gelé du *Cylindre*, à l'O. N. O. du Mont-Perdu, dans une région à coup sûr bien alpestre, où tout est morne et à jamais glacé, on pourrait dire cadavérique :

car la pâleur et la lividité des morts sont répandues partout sur ces neiges et ces marbres, plus désolés que des cimetières, où la touchante présence des morts rappelle au moins qu'ils ont vécu, et parle encore de l'homme.

Prenant à l'E. S. E. le couloir, heureusement plein de neige, qui monte au Mont-Perdu, nous atteignîmes la cime avant midi, et pour la première fois je fus dédommagé de mes efforts. C'était superbe : et il faisait si chaud, que sur les pierres qui grillaient au soleil, on voyait défiler des processions aux milles couleurs de ces insectes appelés « bêtes du bon Dieu » (*coccinella*). C'est un plaisir presque ineffable que de trouver à ces hauteurs des êtres qui vivent comme nous : quelques petits qu'ils soient, on s'y attache tout de suite ; on les respecte, on n'y touche pas. Ces charmantes créatures, qui paraissaient endimanchées, étaient sans doute heureuses et jouissaient de la vie : car le soleil brûlait comme aux tropiques. Mais que deviennent-elles dans la tempête et les nuits de décembre ? Le souffle d'un homme ou d'un enfant les eût expatriées à tout jamais !

Au nord, quelle différence avec les pentes d'Espagne ! La neige, la neige, partout la neige ! Pas un ruisseau, pas un brin d'herbe, à peine même un rocher ! Une vaste blancheur, où l'imagination se figurait des rennes et des traîneaux emportés vers les pôles, dans une rafale de Sibérie !

Telles sont les gloires de Gavarnie : et c'est avec amour que, chaque année, depuis les jours déjà lointains de mon enfance, je reviens voir ces lignes superbes, ces déserts dans les nues, et ces amas neigeux de pics, de dômes et de terrasses, où l'harmonie sort partout du chaos ; ce Cirque est un miracle.

L'année suivante (1872), je remontai au Mont-Perdu par l'Est, en modifiant un peu l'itinéraire de mes deux seuls prédécesseurs dans ces régions encore fort peu connues, même aujourd'hui (Ramond et M. Packe).

Course magnifique et bien digne de devenir populaire. De Gavarnie, deux fortes journées suffisent. On peut aller coucher le premier jour sur la terrasse grandiose que j'ai nommée terrasse *Belle-Vue*, à 2,800 mètres de hauteur, à l'Est du Mont-Perdu, et à deux heures de son sommet (10 heures de marche). Le second jour, on monte au pic, et on descend à Gavarnie par l'ouest (8 heures). C'est Célestin Passet qui m'a accompagné.

Pour être plus clair et bref, je copie mon journal.

Départ de Gavarnie le 3 juillet, et montée au Sud-Est. Après la brèche d'*Allanz* (2 h. 15'), descente d'une demi-heure vers le S. E., puis montée d'un quart d'heure (S. S. E.) pour arriver au bas de l'échelle *Tuque-Rouge*.

Neiges partout. Un isard solitaire, qui se désaltérait dans de la neige fondante, s'échappe presque sous nos pieds. Cette échelle de *Tuquerouye* a trop fait parler d'elle : c'est une vraie plaisanterie pour un bon *iceman*, comme on dit dans les Alpes. Il faut dire cependant que son inclinaison varie sans cesse, suivant la quantité de neiges qui recouvre le glacier. Cette fois, la pente ne dépassa nulle part 50°. Cette escalade nous prit 40 minutes : Ramond y avait mis cinq heures ! En ce temps-là, on allait bien doucement, et l'art des ascensions était évidemment moins avancé que la navigation.

3 h. 45' (de Gavarnie) nous placent sur la brèche de *Tuquerouye* (2,675 m.). Les rochers brûlent. Vue fantastique au sud, où les glaciers du Mont-Perdu et du Cylindre resplendissent comme les plaines du soleil. Cinq cents hectares de neige étincellent devant nous : à peine quelques îlots commencent à émerger de cette mer blanche ; on a de la peine à se croire en Europe, ou même sur notre planète. Le lac glacé du Mont-Perdu, aussi blanc que le reste, ne se voit pas du tout ; une ligne liquide, d'un bleu comme il n'y en a pas d'autre dans la nature, laisse pourtant deviner çà et là l'emplacement et la courbe de ses rives. De temps en temps, ses

glaces crépitent et se disloquent, mais sans laisser rien voir, comme les rivières de Sibérie en plein hiver. Nous sommes au 3 juillet, et cependant on ne pourrait encore, sans exposer sa vie, passer de l'Astazou au Mont-Perdu, car le couloir toujours assez mauvais qui monte au col du Mont-Perdu, est labouré du haut en bas par une grande avalanche, tombée hier ou peut-être aujourd'hui : elle est toute fraîche.

Au sud-est et très-loin, paraît le col de *Niscle* ; mais les scabreux et superbes précipices d'*Esparrets* descendent de deux mille mètres entre lui et nous. Il faut les traverser.... A l'est, on voit à l'horizon la cime carrée du pic Posets, le Cotieilla et tous les pics de l'Aragon, déjà incandescents, car le jour baisse. Coupés vers le milieu par le rebord neigeux de la terrasse de l'Astazou, d'où nous les contemplons comme deux marins perchés sur une falaise énorme, ils semblent des îles de feu sortant des mers polaires. Mais l'heure avance, il faut partir et nous aventurer dans une région tout à fait inconnue, car ce n'est pas par là que Ramond fit son ascension (août 1802). D'ici, il descendit à l'est, alla coucher sur les bords de la cascade de Bielsa (ou de *Béousse*), et le lendemain fit un grand détour pour arriver enfin au col de Niscle ou de *Fanlo*, d'où il monta péniblement de l'est à l'ouest au Mont-Perdu. Il décrivit ainsi, en descendant beaucoup plus bas que nous, les deux côtés d'un vaste triangle : nous allons suivre une voie parallèle à la sienne, mais en restant plus hauts de cinq cents mètres au moins.

Nous voici donc sur le bord oriental de ce désert neigeux et presque horizontal, où va bientôt se découvrir pour trois ou quatre semaines, le lac glacé du Mont-Perdu. Il est 4 h. 1/2. Sous nos pieds tombe à l'est, avec l'étourdissant fracas d'une cataracte, la cascade de Bielsa, dite aussi de *Pinède*. Laissant tout cela à gauche, et allant au sud-est, sans monter ni descendre, nous com-

mençons à traverser les grandes parois qui, du sommet du Mont-Perdu, se précipitent de deux mille mètres vers le nord-est, sur le val de Bielsa. C'est colossal et très peu rassurant. Ces abîmes formidables ont assez l'air d'un orgue : les renflements qui en simulent les grands tuyaux sont faciles, bien qu'assez fatiguants, et couverts de cailloux très mobiles ; mais les ravins qui les séparent sont pleins de neige très dure, très inclinée, et nous font perdre un temps précieux. Toutefois, nous trouvons le moyen de ne jamais descendre au-dessous de 2,500 m. : Célestin fait merveille.

Enfin (2 heures du lac glacé), passant à une centaine de mètres au-dessous d'une remarquable aiguille ou dent calcaire, décrépite et toute jaune, que nous laissons à droite, nous arrivons à un amas de rocs qui me décident à passer là la nuit, car il est près de 7 heures, et je ne puis découvrir M. Packe, qui, parti plusieurs jours avant moi pour une chasse à l'isard avec le Rév. M. Lambert, le brave Chapelle, Henri Passet et d'autres encore, m'a donné rendez-vous pour ce soir dans une certaine cabane de *Fourcaral* (1) (?) impossible à trouver dans ces vastes solitudes. J'y renonce ; nous dinons de très grand appétit à 2,600 mètres (?) ; déjà je me prépare à m'ensevelir dans mon sac pour la nuit, quand tout à coup nous entendons une fusillade sortie des profondeurs inouïes de la vallée de Bielsa... Evidemment, me dis-je, c'est M. Packe qui appelle au secours ; il manque de vivres, il en a pris si peu ! Je n'hésite plus, et bien qu'il ne nous reste qu'une heure de jour pour descendre de mille mètres

(1) Le lendemain, je découvris que cette petite cabane, d'où M. Packe était monté il y a quelques années, se trouve à une hauteur de 2,000 m., l'E N E du Mont-Perdu, et juste à la limite supérieure des arbres. D'autres pourront y coucher, s'ils la trouvent. Pour moi, elle est trop basse, car à mes yeux c'est un axiôme qu'il n'y a qu'un seul moyen d'explorer sans fatigue la chaîne des Pyrénées : c'est de coucher à *de très grandes hauteurs*, sous des rochers qui gardent longtemps la chaleur du soleil.

dans des abîmes inexplorés, nous volons au secours des malheureux, peut-être à leur dernier morceau de pain, en obliquant toujours à gauche, presque à toucher la cascade de Bielsa, car à droite le calcaire tombe à pic. Heureux, trois fois heureux de leur serrer la main ! Je regrette cependant d'avoir perdu un jour pour leur être tout à fait inutile : car ils ont engraisié, et n'ont aucun besoin de mes services !!!

Nous couchons tous, grâce au malentendu, dans une forêt de hêtres et de sapins, au fond de la vallée (cirque de Bielsa), au grand tonnerre de la cascade, toujours furieuse, comme si elle maudissait les rochers qui la brisent : elle est vraiment superbe.

Le lendemain, M. Packe et les siens rentrant à Gavarnie, je recommence mon ascension avec mon jeune et vaillant Célestin, pour la reprendre où nous l'avions interrompue. Chaleur épouvantable. Nous grimpons au midi, laissant fort loin à gauche le col de Niscle ou de Fanlo, qui est une longue crête d'un kilomètre, renflée vers le milieu.

Avant midi, nous arrivons, après une escalade facile, à la base des glaciers qui montent en ondulant, de l'est à l'ouest, jusqu'au sommet du Mont-Perdu, et se prolongent de là, derrière le cirque de Gavarnie, jusqu'au Taillon, sur une longueur totale d'au moins 16 kilomètres. Il est vrai qu'en été ils cessent généralement d'être continus. A l'est du Mont-Perdu, ce sont de vrais glaciers très crevassés : mais aujourd'hui (le 4 juillet), ils sont partout couverts de neige.

Le site est tellement merveilleux, il fait si beau, et nous avons des vivres pour si longtemps, que je me décide à passer là, non-seulement la journée, mais la nuit.

C'est ici, à l'entrée des glaciers, que doivent coucher, à mon avis, tous les touristes de Gavarnie qui veulent monter au Mont-Perdu par l'Est. C'est une journée de dix heures environ, et en somme assez simple, pourvu

qu'on ait bien soin de suivre continuellement une ligne *Sud-Est*, depuis le lac glacé du Mont-Perdu, en s'élevant graduellement, et toujours.

Une longue terrasse, horizontale et macadamisée par la nature, s'étend suivant une ligne S. E. — N. O., à l'est du Mont-Perdu (qu'on ne voit pas) et à la base de ses glaciers, à une hauteur que j'estime à 2,800 mètres (au *minimum*). Usant du droit qu'a chacun de nous de suggérer un nom pour les lieux remarquables qui n'en ont pas encore, j'appellerai celui-ci *Terrasse Belle-Vue*, car c'est une vraie merveille. J'espère qu'il restera toujours quelque chose de la tourelle pyramidale que j'y ai élevée avec Célestin : c'est un signal utile.

Il y avait quelques fleurs (4 juillet) : *silene acaulis*, etc. Voici quelle est la vue.

Au nord de ce splendide observatoire, et sous les pieds du spectateur, s'ouvre comme un gouffre l'énorme *Cirque de Bielsa*, où l'on voit écumer sous les hêtres et les buis, à 1,300 mètres plus bas (!), les eaux naissantes et vagabondes de la Cinca, qui vont ensuite à l'Est, serpenter, miroiter et dormir pendant vingt kilomètres au soleil. A l'ouest, se dressent confusément des dômes neigeux, qui semblent des mausolées, et cachent le véritable sommet du Mont-Perdu. A l'est, derrière les gorges brûlantes qui rayonnent de Bielsa, on voit les crêtes et les déserts du Cotieilla et du Posets, d'une blancheur antarctique. Vers le sud-est descend la chaîne calcaire et nue des montagnes de Fanlo, dont on domine tous les sommets, malgré leur grande hauteur; et en face d'eux, dans le nord-est, ayant de vraies montagnes pour bases, surgissent les précipices bronzés de la *Munia*, le *Pic-Long*, le *Cambiel*, etc., etc. C'est d'une splendeur inouïe. On est si haut sur cette plate-forme, que tout a l'air de s'enfuir sous les pieds, comme si le monde sombrait; et sauf à l'ouest, il faut baisser les yeux partout, pour voir autre chose que le ciel et l'espace. J'ai commis



là plus d'un péché d'orgueil : jamais l'humilité ne monte si haut.

Peut-on, sans [l'avoir vu, s'imaginer ce que fut le coucher du soleil, par une superbe journée d'été, en pareil lieu? C'était indescriptible. Au nord, les nuages de France essayaient de monter, mais débordaient à peine à la frontière, arrêtés là par un souffle insensible. Quelques flocons roses et légers flottaient pourtant à l'est sur l'Aragon. Dans les entrailles du monde neigeux qui nous cernait, on entendait parfois des plaintes, d'étranges et sourdes détonations... C'était la glace qui avançait en glissant sur les rocs, comme l'aiguille éternelle d'une horloge, où chaque siècle ne vaudrait qu'une minute. Tout près de nous murmurait bruyamment, mais en rentrant lentement dans le silence à l'approche de la nuit, le ruisseau cristallin et glacial qui s'échappait des neiges par une caverne toute bleue. Enfin, à l'O. S. O., la brise nous apportait les gémissements d'une grande cascade, tombant des blanches épaules du Mont-Perdu, mais ne voyant le jour qu'un seul instant, pour s'engouffrer presque aussitôt sous la voûte éternelle des glaciers. Rien n'est plus solennel que cet assoupissement de tous les bruits sur les montagnes à l'entrée de la nuit : les ruisseaux gèlent, le vent s'endort, tout a l'air de mourir, et dans ce calme universel qui se reflète sur l'âme, on pense avec pitié aux habitants des villes, qui changent la nuit en jour : même sur un lit de pierres, on ne les envie pas. Les orgies de la terre sont inconnues là-haut. Déjà il nous semblait que tout allait rentrer dans l'immobilité d'une nécropole, quand onze isards vinrent bondir sur la neige, et faire de la voltige à deux ou trois cents mètres au-dessous de nous. Nous pûmes les étudier bien à loisir, car ne nous voyant pas, ils restèrent là presque un quart d'heure, à jouer et à courir, ou plutôt à sauter : la pente les inquiète peu, et ils montent aussi vite qu'ils descendent. Quelle grâce et quelle agilité!

Mais la température baissant avec le jour, nous eûmes froid, et nous fîmes une promenade au sud de notre terrasse, vers ces parois crayeuses qui descendent en ressauts successifs, comme des marches d'escalier, du Mont-Perdu au col de Niscle. Ces gradins gigantesques ne sont pas praticables ; il faut toujours longer leur base du côté nord, mais pas trop près, car ils lancent sur la glace de grands blocs blancs pesant au moins vingt tonnes. Dispersés çà et là dans la monotonie des neiges, ils ont l'air de fantômes. Au crépuscule, on dirait qu'ils remuent.

Maintenant la nuit approchait à grands pas. Un vent glacial descendait par moments du sud-ouest, où le soleil s'était éteint depuis longtemps, et où la neige était d'un bleu d'acier qui faisait frissonner. Il n'y avait plus d'illuminés que trois sommets, brillant dans le plus pur éther comme trois torches écarlates, pendant que sous nos pieds montait mystérieusement la grande marée de l'ombre. Le Cotieilla, le pic Posets et la Munia mirèrent longtemps à s'éteindre : ce fut sur celui-ci que disparut enfin le jour ; il était rouge comme un rubis, mais un instant après, la nuit l'avait noyé.

Il fallait donc rentrer au gîte, c'est-à-dire s'allonger entre deux blocs, en cherchant les plus chauds ; car dormir en plein air, à 2800 mètres et sans feu, sur le rivage d'une mer de glace, exige quelques préparatifs. Toutefois, je n'étais pas à plaindre : je n'ai jamais passé plus heureuse nuit. Mon lit était un trône comme jamais potentat n'en a eu. Couché sur des cailloux entre deux rochers qui formaient corridor vers l'orient, et qui gardèrent presque toute la nuit le calorique accumulé sur eux par quinze heures de soleil, je jouissais de la vie, et je me disais : Oh ! quelles sont belles et mémorables, ces nuits d'été passées sur les montagnes, même au milieu des neiges, et des pompes de la mort ! Il semble, en vérité, que ce soit là le seul plaisir que les années n'émoussent jamais ! Il est trop pur pour s'amortir.

Je n'eus vraiment pas froid : le thermomètre ne descendant jamais à glace : le minimum fut de  $+ 4^{\circ}$ , bien qu'à trois pas de mes rochers tout fût gelé le lendemain matin. Mon cher ruisseau ne coulait plus : il ne se fit entendre et voir qu'une heure après le lever du soleil, bien qu'à quatre heures déjà il commençât à murmurer sous le glacier, comme un oiseau qui cherche l'ouverture de sa cage. Quand il sortit enfin et se mit à couler, en reflétant le bleu du ciel, il me sembla qu'il saluait le soleil : ce fut un événement. Je m'attachai à ce ruisseau comme s'il aimait à causer avec moi ; j'en bus deux verres en me levant, mais c'était froid... Le thermomètre y marquait juste zéro.

Je ne sais si l'aurore ne fut pas encore plus magnifique que ne l'avait été le coucher du soleil. Mon lit regardant l'est, la première lueur de l'aube naissante m'ouvrit les yeux. Le vague murmure de l'air, qui semble vibrer avant l'apparition du jour ; ces pics de marbre qu'argentait la lumière, pendant que les vallées restaient encore plongées dans les mystères silencieux de la nuit ; ces dômes de glace plus pâles que des cadavres, mais ayant l'air d'attendre le jour et d'écouter ses premiers bruits : tout cela ressemblait au miracle, et jetait l'âme dans une espèce d'extase. Je serai le dernier à médire de la science ; mais il faut bien avouer qu'il y a des lieux et des moments où elle se voit abandonnée par ses disciples les plus fervents. Devant de tels spectacles, personne ne songe à l'origine et au pourquoi des choses : on est trop près de Dieu pour discuter ; on ne voit la nature que dans son merveilleux ensemble, et en faire l'autopsie semble une profanation.

Mais je m'arrête, pour être sûr de finir.

De la *Terrasse Belle-Vue*, montant à l'ouest sur des neiges sans limites, nous arrivons en dix minutes au pied d'une « cheminée » très-large, mais roide, où mugit une cascade ; elle s'ouvre entre deux môles majestueux

de calcaire. Après l'avoir escaladée, nous nous trouvons dans un vallon sinueux, au milieu d'un dédale de coupes arrondies, absolument couvertes de neige, et plus ou moins pareilles. Dans le brouillard, on pourrait errer là pour toujours. Où est le Mont-Perdu ? Deux ou trois fois nous nous trompons, tellement ses acolytes lui ressemblent. Enfin, montant toujours à l'ouest, mais graduellement, nous voyons subitement devant nous le sommet véritable, le « dôme », par excellence. Voilà le Mont-Perdu ! Neiges partout, sans crevasses : elles s'ouvriront sans doute dans quelques jours. Emprisonnés dans ces vallons tout blancs, parmi ces cônes neigeux qui semblent des vagues énormes de crème, nous passons trois quarts d'heure sans voir autour de nous le moindre morceau de terre. Effet superbe de ces silhouettes neigeuses, qui se profilent avec tant de pureté sur un ciel d'un bleu sombre. Le bleu et le blanc, ne sont-ce pas les deux choses les plus immaculées du monde ? Comme on voudrait passer un mois sur ces blancheurs ensoleillées ! Pourtant, le vent du nord est froid, les pics français ont l'air gelé sous un ciel de janvier. Soudain, que vois-je ? la neige devient toute noire ! Je la ramasse et la trouve pleine d'insectes, de fourmis et de guêpes, de papillons, etc. ! Nous en foulons aux pieds des millions de cadavres : le vent les a sans doute chassés là-haut, où ils sont morts de froid. Il y a quelques années, j'ai déjà vu ce phénomène sur le *Lustou* (3,025 mètres), pic de la vallée d'Aure. Du reste, combien de fois ne trouve-t-on pas des feuilles de hêtres, de chênes, etc., en pleins glaciers ?

Deux petites heures (de la Terrasse Belle-View) nous placent sur le sommet du Mont-Perdu, où je retrouve une de mes cartes : il est rare qu'elles y restent une année.

De là, nous descendons à l'ouest sur de la neige très dure, à coups de hache, et nous suivons la route maintenant si bien connue, de la Brèche de Roland, par les hautes crêtes du Cirque. Pour varier nos plaisirs, nous

prenons le glacier du Taillon, pas encore crevassé : de magnifiques glissades nous mènent en bas, et nous sortons enfin des neiges au bout de dix grandes heures, faisant ainsi, de l'est à l'ouest, *vingt kilomètres, en plein été, sans toucher terre*. Je ne puis donc mieux terminer qu'en répétant, après Ramond, « qu'il faut venir au Mont-Perdu, même du Mont-Blanc. »

### L'abri du Mont-Perdu

Des plaines brûlantes de Saragosse, on voit étinceler à l'horizon du nord-nord-est, trois grandes masses blanches. Ce sont le *Mont-Perdu* au centre (3,351 mètres), le *Pic Ramond* à droite (3,248 mètres) et le *Cylindre* à gauche (3,327 mètres). Ces trois cîmes, appelées en Espagne *Las tres Hermanas*, se voient rarement et mal des plaines de France. Elles sont en Aragon, et au sud-est du cirque de Gavarnie.

Il y a déjà bien des années que je souhaitais platoniquement la construction, soit d'une cabane, soit d'un modeste abri aux environs du Mont-Perdu, et à *une grande hauteur*. Car l'ascension de cette montagne, aller et retour de Gavarnie, exigeait une journée de douze heures, ou bien une nuit glaciale passée sous les étoiles, dans des déserts de neige, presque sans limites. Il y avait de quoi refroidir le zèle le plus ardent : aussi la course du Mont-Perdu se faisait-elle rarement. Enfin en 1876, fermement résolu à réaliser mon rêve, j'ouvris une souscription pour subvenir aux frais de la cabane du Mont-Perdu. Le Club Alpin Français, la Société Ramond, la vallée de Barèges, et cinq ou six de mes collègues du Club Alpin, ayant généreusement répondu à mon appel, et m'ayant même laissé carte blanche pour la construire où et comment je l'entendrais, je me mis à l'œuvre au commencement de l'été ; je fis plusieurs voyages aux environs du Mont-Perdu, le gravissant une

sixième fois, et à la fin de juillet 1877, j'avais choisi le site de la cabane, qui fut achevée au mois d'Août. Malheureusement, sa porte ayant été enlevée l'année suivante, et ses murs en partie démolis, (nous ne saurons jamais par quels Vandales), elle est devenue presque inutile. Ce qui en reste est un des gîtes les plus élevés des Pyrénées. J'en estime la hauteur à un peu plus de 2,900 mètres. Même dans les Alpes, il n'y en a pas beaucoup à une telle altitude.

Elle est en Aragon, à l'Ouest du Mont-Perdu (2 heures), et au Sud-Sud-Ouest du *Cylindre*.

Elle est à six bonnes heures de Gavarnie. *Elle contiendrait à l'aise une trentaine de personnes.* Son seul inconvénient sérieux (mais comment l'empêcher ?) c'est la distance d'un combustible quelconque. Toujours est-il qu'avec des murs de 80 centimètres d'épaisseur (dont on a « joint » les pierres avec 250 kilos de chaux du Theil), elle garantit encore assez de la température glaciale de ces régions, pour qu'on y puisse dormir, avec la certitude que ni la grêle ni le vent, ne sauraient y entrer. Etre à l'abri de ces deux choses au faite des Pyrénées, n'est-ce pas un avantage inappréciable ?

Les avalanches n'y toucheront pas. Elle est nichée au pied d'une grande paroi calcaire, haute d'une centaine de mètres, et qui surplombe beaucoup au Sud, en sorte que tout ce qui se précipite d'en haut (cailloux, cascades ou neige), décrit un arc de cercle, et va tomber très en avant. La nuit, on croit qu'il pleut à verse : on sort découragé pour consulter l'état du ciel... Ce sont les cascates qui tombent du haut de la paroi jusque vers 3 heures du matin. Puis le bruit cesse : on n'entend rien... C'est la congélation qui a tout pétrifié. En juillet, au plus fort de l'été, il pendait le matin, le long de la falaise où la cabane est adossée, de longues aiguilles de glace, étincelant aux rayons de l'aurore, qui s'y décomposaient en mille couleurs ardentes.

Autour de la cabane, la neige est éternelle, et l'aspect est polaire. Mais au loin, du Sud-Ouest au Sud-Est, l'Aragon fume comme une fournaise. Même les malades devraient, au moins une fois, aller y voir un coucher de soleil. Ils oublieraient leurs maux, et les rhumatisés trouveraient des douches toutes prêtes.

A la fin de juillet, je pus cueillir devant la porte (près d'une muraille de neige de 3 mètres d'épaisseur !) de très jolies fleurs blanches (*Hutchinsia Alpina*). Mais en septembre, elles avaient disparu. Il y a beaucoup d'oiseaux (*grimpereaux des roches*), et les isards y font des réflexions..... On en tua un pendant la construction.

Le 10 septembre, j'inaugurai l'abri, avec treize amateurs ou guides, et Etienne Theil, l'entrepreneur. Puissé-je avoir atteint le but auquel nous visions tous, celui de populariser une des régions les plus neigeuses des Pyrénées ! Mais il serait ingrat à moi de ne pas remercier publiquement M. Zircher, ingénieur civil, et M. Guillemin, conducteur principal des ponts et chaussées, à Luz, de l'aide et des conseils aussi pratiques que bienveillants qu'ils m'ont donnés.

---

## Soum de Ramond (3,248 mètres ?)

---

Le lendemain (11 septembre 1877), prenant Brioul, je montai sur le *Soum de Ramond* (S. E. du Mont-Perdu) : 2 heures de la cabane. Nous l'attaquâmes par l'O. N. O., après avoir passé (de l'O. à l'E.) entre les *Echelles* méridionales du Mont-Perdu, pour redescendre à l'Est sur un petit glacier, d'où nous escaladâmes, à l'E. S. E. un long et roide couloir de pierres roulantes. Quelques minutes après, nous étions sur la cime, où je trouvai les cartes des deux messieurs (Guyard et G. Devin) qui,

levés avant nous, nous avaient précédés de deux heures, avec Henri et Célestin Passet. Jamais ce pic n'avait été gravi ; mais il avait été mesuré par Schrader.

La vue est magnifique, mais presque la même que celle du Mont-Perdu, dont l'ascension est non seulement moins longue, mais plus facile. On voit mieux le Néthou, car il est moins masqué par le Posets.

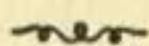
On plonge de 2,000 mètres, au Sud, sur la vallée de Niscle, dont on voit mieux les bizarreries, les précipices et les merveilles, que si on y était.

---

---

## Las Louseras (3,075 mètres).

(SA PREMIÈRE ASCENSION).



L'existence de ce pic ne me fut révélée qu'en 1875, par la belle carte de la région de Gavarnie qu'a publiée M. Schrader. Il se trouve entièrement en Espagne, et juste au sud du pic de la *Munia* (3,150 mètres), dont le sépare une profonde dépression. J'en ai fait l'ascension le 13 août 1878, guidé par Célestin Passet. Elle n'est ni difficile, ni même très-longue : car en partant d'Héas, on peut la faire dans une journée. Mais nous la rendîmes longue, en revenant par l'Ouest, et le cirque d'Estaubé, où je couchai sur l'herbe et en plein air, à une hauteur de 2,000 mètres, après douze heures de course.

Partis d'Héas, nous arrivâmes en 3 heures 30 au *col de la Munia*, ouvert à 3,000 mètres, à l'O.-S.-O. du beau pic de ce nom. D'ici nous vîmes le pic de Louseras au S.-S.-E., et les deux lacs austères de la *Munia* au Sud, à près de 500 mètres au-dessous de nous. Toutefois, nous ne fûmes pas obligés d'y descendre. Nous abaissant seulement de 300 mètres au S.-E. sur des pentes caillouteuses et schisteuses, mais peu raides, laissant ensuite à



droite les lacs de la Munia, nous attaquâmes les Louseras de l'Ouest à l'Est, escaladant pendant une heure une espèce de falaise fatigante et feuilletée, muraille d'ardoises tranchantes, que coupent du haut en bas des sentiers naturels, mais tortueux, et çà et là extrêmement raides. (Il paraît qu'en patois *las Louseras* veut dire « ardoises » (1). En ce cas là, le pic est bien nommé!) L'absence totale de neige redoublait notre fatigue. Passant enfin au sud du Pic, nous en foulâmes la cime après cinq heures de marche depuis Héas. Chose incroyable, elle ressemblait à un jardin! Elle était toute couverte de fleurs, dont le neveu de mon ami M. Bordères, eut l'obligeance de me donner les noms. Les voici : *Armeria Alpina* : *Linaria Alpina* : *Saxifraga Bryoides* : *Saxifraga Groënlandica*..... Ce dernier mot était bien en rapport avec notre entourage, et le climat de ces hauteurs. A l'Est, au fond d'un gouffre, se déroulait un beau glacier, à crevasses larges et parallèles. D'affreuses ténèbres régnaient dedans. A l'O.-S.-O., miroitaient ceux du Mont-Perdu, et tout autour de nous, il faisait froid et gris. Les pentes étaient aussi glaciales et silencieuses que l'air. Aussi, comme elles semblaient charmantes, ces fleurs qui frissonnaient sur le sommet! Et comme notre solitude devint triste et complète, lorsque nous eûmes fait fuir à l'Est, dans les abîmes effrayants et polaires du cirque de *Barossa*, une colonie gracieuse d'isards qui, pendant quelques secondes, nous avaient contemplés du haut d'une sorte d'aiguille, avec l'oreille tendue, la tête penchée, et toutes leurs jambes prêtes à bondir, en ayant l'air de se demander si nous étions méchants! Quel étonnement, quelle joie nous cause toujours l'apparition d'un être vivant dans ce royaume de l'épouvante et de la mort, où les plantes mêmes ne pous-


(1) Voir le curieux et très intéressant *Dictionnaire Béarnais* de V. Lespy. (Montpellier : 1887).

sent qu'en grelottant, et où la glace devient l'état normal de l'eau !

A 4 heures, nous quittâmes le sommet. Puis, pour rentrer en France par l'Ouest et le Port Vieil, nous dûmes d'abord descendre à l'Ouest pendant plus de deux heures, c'est-à-dire d'environ 1,200 mètres (!). Nous remontâmes ensuite sur la même ligne pendant une heure et demie, sur des cailloux et des graviers schisteux si roides, que la nuit nous surprit au *Port Vieil* (2,630 m.), d'où Célestin, avec un admirable instinct, me fit descendre dans les ténèbres jusqu'au cirque d'Estaubé. J'y couchai en plein air (2,000 mètres), et nous rentrâmes le lendemain à Gavarnie par une soirée de pourpre et d'or.

---

## Suelsa (2967 mètres).



Dès l'année 1865, j'avais passé près du *Suelsa*, le contemplant avec admiration, dans une longue course que nous fîmes seuls, et en un jour, mon ami Packe et moi, de *Bielsa* à *Arreau* (quinze heures, arrêts compris). Ce ne fut cependant qu'en 1874, que j'en fis l'ascension. Guide, Célestin Passet.

Départ (1<sup>er</sup> Août) de la cabane de *Pardina*, en Espagne, et à l'Ouest de la crête d'*Ourdissette*. Entrée dans l'inconnu.

Montée graduelle vers le S.-E., sur un sentier très bien tracé. En trois quarts d'heure, laissant à gauche le col et le pic d'*Ourdissette*, nous arrivons au col appelé, je crois, *Passo de Caballos*. Le *Posets* paraît à l'Est. (D'ici un bon sentier descend à l'Est, et va rejoindre, à 1 h. 30', celui qui monte, du Sud au Nord, au *port de Plan*. Pâturages sans limites).

La chaleur est affreuse : pas un nuage, pas un arbre. Changeant de direction, nous montons au S.-O. Herbe

et granit, désolation et nudité partout; moustiques intolérables. Voici (50 minutes de la cabane) un petit lac à gauche, au pied même et au Nord du Suelsa. Quelques minutes après, autre petit lac à droite, et cinq minutes plus loin (1 h. de la cabane), grand lac carré à gauche, au Nord de la grande brèche qui sépare les deux pics de Suelsa et Fulsa; solitudes magnifiques par leur épouvantable aridité, et les couleurs étranges de leurs rochers, où prédomine le rouge. Le contraste avec l'herbe est frappant. Au Nord du lac Carré, qui est aussi grand que le lac d'Oo, et communique avec le second (déjà cité), s'étend, sur une longueur de 7 à 800 mètres, et dans une direction S.-E.-N.-O., une bande de rochers rouges, sorte de fleuve pétrifié, où se hérissent partout, comme les vagues de la mer au milieu d'un typhon, des cônes sanguinolents. Entre ces vagues, l'herbe serpente et circule, et çà et là des cailloux blancs tranchent sur le rouge : étrange contraste des trois couleurs ; beau champ pour la géologie... On dirait ces rochers arrosés par du sang ou par du vin d'Espagne, ce qui revient souvent au même.

Du lac Carré, il s'agit de monter au Midi, à cette vaste brèche béante (et bien moins difficile en réalité qu'en apparence), qui sépare les deux pics de Suelsa et Fulsa. Faisant le demi-tour du lac (peu propre), nous franchissons cette brèche en trois quarts d'heure. Derrière est le mystère... Mais à peine y avons-nous passé la tête, que nous trouvons de l'autre côté (au Sud) un précipice tombant sur un grand cirque de murailles menaçantes, au pied desquelles dort un petit lac bleu. Une gorge triste et sauvage part de ce lac à droite et descend à Bielsa. Tournant à gauche (S.-E.), nous nous hissons avec les mains sur une mauvaise arête, avec abîme à droite. Il y a là quelques pas très scabreux. Mais dix minutes de gymnastique nous replacent en lieu sûr : la crête devient très large, et s'arrondit comme le dos d'une baleine.

Montant toujours S.-E., nous dépassons les ruines d'un cabanon, où je constate que c'est par là, c'est-à-dire sur une ligne plus à l'Est, que nous aurions dû attaquer le Suelsa. — On peut monter tout droit et facilement du Passo de los Caballos au sommet, sur une ligne Nord et Sud... Avis à ceux qui nous suivront. Nous avançons... Croupe déserte et brûlée, où le calcaire alterne avec les cailloux rouges. Grande ressemblance avec le Mont-Perdu, quand on monte par le Sud.

Deux heures et demie (de la cabane de Pardina) nous placent sans peine sur cette cime entourée jusqu'ici de mystère, une des plus fières des Pyrénées, et qui se voit de presque partout, ainsi que le *Fulsa*, son acolyte, situé à l'O.-N.-O., plus bas de quelques mètres, mais plus pointu. A quelques mètres du sommet (côté S.-S.-O.), je vois des ruines. A quoi pouvait servir cette pauvre cabane, perchée à 3000 mètres, et certainement la plus aérienne des Pyrénées ?

Je salue la montagne à coups de pistolet ; mais le son sec et sourd meurt sur place. Chaleur atroce : 20° degrés à l'ombre. Le soleil nous traverse, le sommeil nous accable ; mais, ma boussole en main, je fais le tour de l'horizon. Mont-Perdu ; O. Champs de Bielsa ; S.-O.

La descente du Suelsa sur El Plan de Gistain est fort longue ; nous mîmes près de quatre heures, sans comprendre les arrêts. Elle consiste à couper, au S. E., trois chaînons à peu près parallèles, dirigés Est et Ouest, et séparés par de larges gorges, dont la seconde manque d'eau.

Descendant au S.-E. de la cime, d'abord sur des pentes roides, ensuite dans un vallon herbeux où elles deviennent très douces, nous trouvons quatre isards peu timides, car ils restent à brouter sous nos yeux. En 45 minutes, nous arrivons à un ruisseau, dont nous suivons la rive droite : sentier qui nous fait remonter sur une crête, et redescend de l'autre côté, à droite, sur un col d'une verdure magnifique. D'ici, retour à gauche, à l'Est et hori-

zontalement, le long d'une croupe calcaire, interminable et nue, où nous passons une heure sans eau. Le Posets est superbe (Est). Bientôt le port de Plan paraît au Nord, et celui de la Pez au N.-E. Entre les deux trône fièrement la cime bronzée du pic *Batoua* (3,035 m.).

En deux heures du sommet du Suelsa, qui ne cesse de se voir au N.-O., et paraît colossal, nous franchissons enfin la seconde croupe, la contournant par l'Est, et là, obliquant subitement au Midi, nous voyons tout-à-coup la masse immense et grise du Cotieilla se développant au Sud comme un rideau cendré, ou une grande chauve-souris... Comme ces régions sont nues ! Il n'y a rien de semblable dans toutes les Pyrénées françaises. Cependant, ô surprise ! je découvre un vrai lac dans un ravin brûlé, au N.-N.-E. du Cotieilla ! Qui l'eût cru ? Mais le *Turbon*, qui grille dans le S.-E., doit être sans eau : on ne peut pas avoir cette couleur-là, et savoir ce que c'est que de l'eau. C'est bien la cime la plus cendrée, la plus incandescente que j'aie vue en Europe.

Pour nous, voici des sources qui nous arrosent partout, à mesure que nous descendons au S.-E, sur des pelouses moelleuses, vers le dernier chaînon qui nous sépare encore du Plan. Voici des champs de blé et des moissons, puis un bois de sapins : sentiers partout. Nous continuons à descendre n'importe où au S.-E, et bien près de quatre heures ont passé sur nos têtes calcinées, depuis que nous avons quitté le sommet du Suelsa, quand nous entrons, pour y passer la nuit, à l'excellente *Casa del Sol*, à Plan. Le lendemain, nous repassâmes en France par le Port de la Pez. Cette course ne se trouvant bien détaillée dans aucun guide, je la donne tout au long.

On monte d'abord pendant deux petites heures au Nord, sur le chemin du port de Plan, jusqu'à l'*Hospice* aujourd'hui vide, et là on tourne à droite (N.-E), sur la rive droite du torrent qui descend de la Pez : sapins, granit et sources nombreuses ; sentier de cheval. Bientôt on

trouve une belle pelouse et une seconde bifurcation de la vallée. La gorge de droite monte au port de Clarabide et au col de Gistain, en contournant le N.-O du Posets. Deux maisons paraissent à gauche et une plus loin, à droite. Nous nous élevons à gauche (au Nord), sur la rive droite du torrent de la Pez, par un mauvais sentier impossible à cheval. Le pic Posets paraît soudain à l'Est, du haut en bas (facilement accessible par ici, mais ascension de 2,000 mètres). 2 h. 45' (d'El Plan de Gistain), pont de bois : nous prenons la rive gauche : sapins superbes. Quelques minutes après, cabane sur la rive droite et une autre sur la gauche ; cascade (rive gauche). Au Nord, paraît le pic *Batoua* (3,035 m.), et plus à droite, le *Balinet* (2,970 m.). Au bout de quelques minutes, nous repassons sur la rive droite : pont. 3 h. 30', deux cabanes très petites et confluent de trois ruisseaux. De l'Est descend une très gracieuse cascade. D'ici nous montons roide au N.-N.-E., sur la rive droite : sentier de chèvres à peine visible, mauvais pas, gorge étroite ; eau merveilleuse, verte comme l'émeraude.

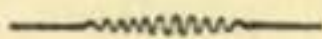
3 h. 50'. " Coume " herbeuse : gros rochers, bons abris. Les pentes deviennent très douces (rive droite), mais le brouillard du Nord se précipite sur nous : il siffle et tourbillonne, il fait presque noir. Pourtant nous distinguons encore une belle cascade à gauche, et une superbe à droite, qui semble descendre du haut des nues. Sortie des lacs et du glacier de *Batchimale*, elle glisse de quatre à cinq cents mètres le long d'un précipice, que je ne connaîtrai que trop dans quelques jours... Ici (4 heures d'El Plan), très bonne cabane, derniers sapins. Les pentes se redressent (N.-N.-E.) et nous perdons tout à fait le sentier, dans un brouillard intense ; la boussole seule nous guide.

5 heures (d'El Plan), port de la *Pez* (2,482 mètres) ; mais nous ne voyons rien ; il est six heures : brouillard impénétrable, sentier perdu... Que faire ? En cherchant à

descendre, nous ne trouvons que des ravins à pic, pleins d'herbe mouillée, glissante, et pas même un rocher, en cas qu'il faille passer la nuit suspendus aux flancs des précipices. Impossible de trouver le sentier : il y en a un pourtant ; mais quelques jours après, j'appris qu'il descendait à droite, à l'Est, et nous allâmes nous perdre à gauche, à l'entrée de la nuit et sans vivres, dans des abîmes qui feraient peur à un isard. La situation devenait très grave, quand par bonheur nous entendîmes chanter à droite un jeune berger aragonais, qui, moyennant deux francs, nous mit bien vite sur le sentier et nous sauva. En vérité, je lui aurais de bien grand cœur donné cents francs, s'il avait fait ses conditions. La morale à tirer, c'est qu'en entrant en France par le port de la Pez, il faut immédiatement tourner à droite.

Toutefois, bien que sauvés de là, nous nous perdîmes encore, mais sur des pentes faciles. Il faisait nuit, et nuit si noire, que quand Céleste me devançait d'un mètre, je ne le voyais plus. Quant au sentier, et aux torrents qu'on entendait gronder dans le brouillard, il nous fallut brûler plusieurs boîtes d'allumettes, pour découvrir les ponts ou pour sortir des prés. Je tombai plusieurs fois, et à quatre kilomètres de Génos, sur un chemin de chars, il fut question de coucher dans un pré, tellement nous dérivions de tous côtés ! A minuit, nous entrâmes à Génos. Mais le jour, on ne compte que trois heures de la crête de la Pez à Génos.

Le lendemain, nous allâmes à Luchon, d'où Célestin revint à Gavarnie. Je ne pourrais vraiment faire trop d'éloges de ce jeune guide, aussi intelligent que brave. C'est un devoir et un plaisir de le recommander.



---

## Cotieilla (2,910 mètres)

---

Le Cotieilla est une sorte de squelette solitaire et lugubre, à peine couvert de chairs ardentes.

Il a l'air lamentable, caduque et consterné d'un vieux volcan qui va s'éteindre.

Pendant bien des années, chaque fois que je faisais une ascension sur la frontière d'Espagne, et que de là ma vue errait sur l'Aragon, j'y regardais avec autant d'envie que de curiosité une montagne orgueilleuse et aride, dont la hauteur et l'aspect africain m'intriguaient tant, que je pouvais à peine résister au désir d'y monter. C'était devenu une idée fixe. Seulement comment s'y prendre ? Où était-elle ? Par où y arriver, ou même en approcher ? Personne n'en savait rien. Entre Luchon et Vénasque, partout où j'en parlais, on ouvrait de grands yeux, mais sans pouvoir me renseigner. On me croyait halluciné.

Il fallut donc me fier à mon instinct, chercher ce pic étrange par toutes les voies possibles, et enfin le gravir quand je l'aurais trouvé.

C'était pendant l'été de 1865. (1)

Cette poursuite d'une montagne introuvable a sans doute de grands charmes : mais elle menaçait d'être aussi ardue et aussi longue que la recherche d'une belle idée qui ne veut pas venir.....

Aussi, j'avais de tristes pressentiments quand je me séparai de M. Packe dans la région la plus déshéritée des Monts-Maudits, où nous avions passé toute une semaine ensemble et en plein air, sans entrer sous un toit. Je partis non seulement fatigué, mais démoralisé.

(1) Voir la carte si exacte et si claire publiée récemment (1885) par Schrader, le roi des rectificateurs (Feuille 5 : *Cotieilla et Turbon*).



J'emmenai mon porteur Francisco (de Luchon), et descendant aux premiers feux du jour la magnifique vallée de Malibierne, nous traversâmes Vénasque, où j'eus bien soin de me faire cuire, chez l'aubergiste Juan, trois tendres et succulents gigots d'agneau, qui nous sauvèrent la vie dans les affreux déserts du Cotieilla.

Restant sur la rive droite de l'Essera, et passant le hameau d'*Eristé*, je descendis encore jusqu'à *Saoun* : mais là, ne voulant pas m'abaisser davantage (800 mètres), je commençai à remonter dans une gorge au Sud-Ouest, sans trop savoir où elle allait. Seulement quelques bergers me rassurèrent, en m'affirmant qu'à une journée de marche je trouverais dans cette direction là (du côté de *Gistain*) un pic brûlé, sans eau, et très-élevé. C'était bien cela..... Le signalement était parfait. Je les pris sur parole, et ils avaient raison.

Je dis adieu à l'Essera, qui descendait follement au S. S. E. : puis j'obliquai à l'Ouest, suivant à une très grande hauteur la rive gauche du torrent qui débouche à *Saoun*. Mais la nuit arrivait. J'étais parti du fond de la vallée de Malibierne, et satisfait de ma journée, je m'endormis au coin d'un champ, dans une petite cabane ouverte à tous les vents (1800 mètres).

Le lendemain, mon fidèle Francisco m'éveillant dès l'aurore, nous continuâmes notre ascension à l'Ouest vers le *col de Saoun* (2100 mètres?), que nous franchîmes au bout d'une heure. La vue est assez belle. Mais ce qui m'enchanta surtout, ce fut l'apparition subite du grand pic décharné que j'avais si souvent contemplé de loin, ou dans mes rêves, et dont jamais encore je ne m'étais trouvé si près. Quel singulier objet ! Il était au sud-ouest, à environ sept kilomètres en ligne directe. Brûlé partout, il ressemblait à une montagne de cendres. La neige elle-même qui sillonnait ses vallons désolés augmentait sa tristesse : elle me rappelait ces larmes qu'on peint en blanc sur les cercueils. Je n'ai jamais rien vu de plus

lugubre et de plus nu : et cependant, l'ensemble de cette espèce de monstre était empreint d'une majesté bizarre. Mais son aspect et ses couleurs m'inportaient peu : je n'avais qu'un seul but, c'était d'en triompher. D'autres feront le portrait de ce géant sauvage.

Je découvris d'abord son nom : il s'appelle *Cotieilla*. Ayant constaté cela, je le saluai, et j'allai droit à lui.

Laissant à droite (à l'Ouest) la vallée de *Gistain*, j'allai au Sud-Sud-Est en descendant, me dirigeant un peu à gauche du pic, et comptant bien le gravir ce jour-là, puisqu'il était à peine neuf heures. Quelle illusion, et comme les distances trompent dans les montagnes tout-à-fait nues, où il n'y a pas un seul objet de dimensions connues, qui puisse servir d'échelle, et nous aider à deviner les proportions réelles des choses ! Sur un désert, l'œil est tout dérouté.

N'ayant pas déjeûné, je cherchai un torrent ou une source pour économiser mon vin : mais ô misère ! Le sol était partout à sec, et je perdis près de deux heures au milieu d'une forêt clair-semée de sapins gigantesques, avant d'avoir trouvé le plus mince filet d'eau. J'entrai dans un pays calcaire, où l'eau est aussi rare qu'en Arabie, et n'est jamais aussi limpide que celle des régions granitiques. Il n'y a pas un seul lac important dans les parties calcaires des Pyrénées. Enfin, après m'être humecté les lèvres dans une source pleine de boue et stagnante, près de laquelle, cinq ans après, j'eus une triste et tragique aventure, je descendis au S.-S.-O. sur un autre col, appelé *Las Coronas*, qui fait communiquer le vallon de *Gistain* (O.-N.-O.) avec celui de *Barbaruens* (S.-S.-E.). Il a probablement 1700 mètres d'élévation : dans ce cas, il serait inférieur de près de 500 mètres à celui de *Saoun*.

Bientôt tout le pays se dépouilla, comme je montais au S.-S.-O. sur d'arides pentes derrière lesquelles la tête plus fauve du *Cotieilla* ne tarda pas à se cacher. Il y

avait un sentier de cheval, mais très-raide. Malheur ici à ceux qui ont l'habitude funeste de transpirer ! Car il n'y a pas plus d'ombre qu'au milieu du soleil ! Je n'en trouvai un peu qu'au bout d'une heure et demie de brûlante ascension, en arrivant à un bosquet de pins si vieux, si décrépits, qu'ils ressemblaient vaguement à des cadavres oubliés sur un champ de bataille. Ils couronnaient une crête calcaire orientée du Sud-Est au Nord-Ouest, d'où mon regard découragé se lança tout-à-coup sur l'énorme masse du *Cotieilla*, qui, malgré tout, me dominait encore de 7 à 800 mètres, et dont un cirque immense, capable de contenir une capitale, me séparait aussi effectivement qu'un bras de mer ! Le pic était si loin, que je n'eus pas un seul instant l'idée d'y monter ce jour-là, et il n'était cependant que trois heures ! Cette enceinte vide, étrange et silencieuse, dont il ne m'était pas possible de deviner les proportions (car il n'y avait rien dedans), aurait eu l'air d'un prodigieux cratère, si des neiges éternelles n'avaient pas attesté le froid glacial qui y régnait toujours. Pas un oiseau, pas une cabane, pas une goutte d'eau ! Mais, près de moi, au bas du petit bois, il y avait une bonne source, de grands troupeaux et des pasteurs. J'avais du temps, des vivres, un ciel sans nuages et mon sac à dormir..... Pourquoi donc m'attrister ? Que peut vouloir de plus un homme sensé, fût-il sauvage ?

Je me résignai donc très-facilement à coucher n'importe où. Je descendis de 200 mètres au Sud, et envoyant mon docile Francisco chercher du vin à *Barbaruens*, je m'allongeai comme un Pasha un grand soleil, pour y livrer sur de brûlantes pelouses mes membres au repos, et mon esprit à la rêverie.

Tout s'y prêtait. Le calme et le silence étaient extraordinaires ; je n'entendais même pas murmurer un ruisseau. Rien ne bougeait que le soleil, qui rougissait déjà, en descendant vers la Navarre, le dôme aride et calciné

du pic *Turbon*, le seul rival du *Cotieilla* dans ces régions. Les pieuses clartés du crépuscule montaient partout, des vallées et des plaines ; et de vagues mélodies, portées sur les parfums du soir, arrivaient en mourant jusqu'à moi. J'aurais peut-être médité là toute la soirée, si un spectacle moins poétique n'était brusquement venu refroidir mon lyrisme..... 4,000 moutons s'avançaient droit sur moi, en bêlant tous ensemble ! Qu'allaient-ils faire ? Ils semblaient très-surexcités, (pour des moutons), et ils hâtaient le pas en me prenant pour centre de leurs opérations. J'allais être investi.

Les pâtres fougueux de l'Aragon volèrent à mon secours : hurlant, jurant, vociférant, courant partout, ils lançaient leur houlette au milieu du troupeau comme l'anathème ou le tonnerre..... Rien n'y faisait, car les moutons criaient encore plus fort, ils tramaient un complot, et ils étaient maintenant en pleine insurrection : ils allaient me charger !..... Leurs huit mille yeux jetaient des flammes. " Echappez-vous ! " me criaient les bergers. Mais mon honneur, ma dignité m'obligeant de rester, je levai pompeusement le bras droit, comme la statue d'un conquérant. Alors le calme se rétablit, et le silence se fit dans ces 4,000 poitrines, comme si j'allais prendre la parole. Mais un discours *sans sel* ne valant rien, je n'en fis pas, car les bergers m'apprirent qu'il ne fallait qu'un peu de sel pour calmer ces brebis irritées, qui n'en avaient pas eu depuis quinze jours, et qui s'imaginaient qu'un illustre visiteur était venu leur en porter. Ce n'est qu'avec la nuit que leur colère passa. Je m'endormis alors en paix dans mon grand sac de peaux, par une température très-douce, bien que je fusse tout-à-fait sans abri, à une hauteur de plus de 2,000 mètres, et seul ; car les bergers s'étaient tous en allés, et Francisco n'était pas revenu. Il ne restait auprès de moi que les troupeaux. La solitude était complète et solennelle...

Au milieu de la nuit, nouvelle et grave insurrection,

accompagnée d'éternuements, de spasmes, et de lamentations. Trois loups avaient bondi sur un agneau, qu'ils enlevèrent après avoir flairé mon sac ! C'était la première fois qu'on me prenait pour un agneau ! Les bergers reparurent tout-à-coup, et se précipitèrent dans les ténèbres avec leurs énormes chiens, à la poursuite de l'ennemi : mais la victime ne revint plus, et j'éprouvai vraiment un serrement de cœur, en entendant les hurlements des loups mêlés pendant longtemps, dans ces noires solitudes, aux aboiements sauvages des chiens, et tout cela répercuté par mille échos.

Le lendemain matin, guidé par un berger, je traversai le « Cirque » dont j'ai parlé, qui se creusait entre moi et le pic Cotieilla, au Sud-Ouest. Rien n'est plus fatigant. Figurez-vous une mer solidifiée au milieu d'une tempête, et hérissée de vagues aigües et longues, dont quelques-unes n'ont pas moins de 100 mètres de hauteur ! Ces cônes énormes et ces mamelons sont séparés les uns des autres, tantôt par des ravins, tantôt par de grands puits noirs et profonds, comme on peut s'en convaincre en y jetant des pierres..... Cette triste enceinte, sans contredit la plus déserte des Pyrénées, ne contient pas d'autre eau que celle qui suinte au bas des flaques de neige. Mais sous le bois de pins près duquel je couchai, il y a une source exquisite. Ce cirque sauvage, qui s'appelle *Armenia*, a une hauteur moyenne de plus de 2,000 mètres, et on y trouve en abondance le *Gnaphalium Leontopodium*.

Pour éviter de trop descendre, j'y décrivis un demi-cercle à l'Ouest, bien que mon but fût une petite brèche double, ouverte au Sud-Sud-Ouest, sur la longue crête pierreuse que le pic darde à l'Est. La montée à cette brèche fut très roide. De là je vis au loin le village de *Campo*, au bas d'une très longue gorge qui descendait au Sud-Sud-Est, tandis que l'horizon des plaines, au Sud, était déjà sans bornes. Laissant un précipice à droite

(au nord), je tournai au N.-O. vers le pic, puis au Nord, et enfin au Nord-Est, où en montant sur les derniers cailloux de ces pentes calcinées, quel ne fut pas mon étonnement, d'y voir une fleur, et une fleur rare, le *Papaver Pyrenaicum* ! Sur un pic aussi chauve, l'effet d'une fleur est ravissant.

Trois heures après avoir quitté le petit bois de pins, j'étais sur le sommet du *Cotieilla* (Août 1865).

C'est certainement un des observatoires les plus grandioses des Pyrénées, et cela pour trois raisons : son isolement, sa grande hauteur, et sa distance de la chaîne principale, qui fait panorama au Nord sur une longueur de 300 kilomètres ! Il est si près des plaines, qu'en suivant les vallons qui en rayonnent au Sud, on descendrait en quelques heures de 2,200 mètres. Il domine d'une manière étonnante. C'est une des plus longues pentes des Pyrénées.

Malheureusement, la première fois que je gravis le *Cotieilla*, le temps n'était pas clair. Je ne voyais au nord qu'une masse désordonnée de nuages brisés et dispersés sur la grande chaîne, dont je ne pus identifier que quelques cimes.

Mais je fus bien dédommagé cinq ans après, en couchant au sommet par une nuit magnifique, avec un enthousiaste admirateur des Pyrénées, M. Lequeutre, et les deux jeunes Passet, (Henri et Célestin), braves et honnêtes garçons dont je ne saurais dire assez de bien.

Nous primes à Gavarnie des provisions pour plusieurs jours, car en Espagne, il faut souvent vivre d'air, de pain et de résignation : puis nous partîmes par une belle matinée de juillet pour Luchon, *viâ* Bielsa, Saravillo, Plan et Vénasque. Le *Cotieilla* était sur notre chemin. Comme nous étions heureux, et comme la Providence est généreuse, en nous laissant toujours ignorer l'avenir ! L'illusion vaut l'oubli, et si nous pouvions lire dans l'avenir, ou relire toutes les pages du passé, il y aurait de quoi mourir de désespoir.

Nous montâmes joyeusement au Sud-Est sur les flancs du *Pailla*, laissant à gauche la route du Piméné, à droite les murs sublimes et les glaciers du Cirque de Gavarnie, et derrière nous le Grand Vignemale, avec son fleuve de glace reluisant au soleil. Les pics semblaient légers, comme s'ils avaient des ailes, tant l'atmosphère était subtile, tant elle donnait envie de s'envoler. Nous nous sentions presque volatilisés par l'élasticité de l'air, dans la mousseline des vapeurs matinales, et plus heureux que les oiseaux.

Derrière le col d'*Allanz*, descente d'une demi-heure, pour remonter vers le Sud-Est, laissant à droite les murailles d'*Estaubé*, portant des glaces si inclinées qu'on ne sait pas comment elles tiennent à un tel angle. Quel cirque sauvage ! Pas une goutte d'eau nulle part ; mais çà et là de brillantes plaques de neige, îles blanches et consolantes pour l'œil, dans cette universelle aridité calcaire, presque digne de Cotieilla.

Voici le port orageux de Pinède ; mais aujourd'hui l'Espagne est aussi claire que l'Inde au mois de mai, et la vue plonge jusqu'aux pics Catalans, grillés par le soleil, qui mouille et fait ruisseler à droite, au-dessus de nos têtes, les glaciers et le dôme du massif Mont-Perdu, tandis qu'en bas, on voit languir, tourner, étinceler et s'arrêter la chaude et paresseuse rivière *Cinca*, dont nous allons bientôt nous-même descendre les rives sur des pentes presque nulles, où pendant vingt kilomètres on ne s'abaisse que d'une centaine de mètres.

Cette vallée de Bielsa ressemble si peu aux autres vallées pyrénéennes, qu'on ne sait plus si on est en Europe ; car ce n'est pas la Suisse non plus : elle est si rectiligne, et presque horizontale. A droite, une chaîne immense, qui descend graduellement au Sud-Est du faite du Mont-Perdu, jette à pic, sur les plages nues de la *Cinca* (côté méridional), une ligne de précipices calcaires aussi droits que les tours de Notre-Dame : c'est

la chaîne de *Fanlo*, très-peu ou point connue. Sur la rive gauche s'élèvent aussi des monts de premier ordre, mais moins abrupts, et recouverts tantôt de buis à perte de vue, tantôt de petits sapins d'un vert très-tendre (rares dans les Pyrénées françaises); enfin, de la poussière qui vole au vent, du sable et de la neige, couronnent partout cette chaîne de la rive gauche.

Derrière, en descendant, on laisse le Mont-Perdu et le *Cirque de Bielsa*, d'où tombe en plusieurs bonds une cascade gigantesque, sortie du grand glacier Astazou-Mont-Perdu, ou même du *lac glacé* du Mont-Perdu, facilement accessible par ici.

Ne parlons pas de l'*hospice* de Pinède ! Car ce mot ressemble trop à celui d'*hospitalité* ; il suggère des idées de soulagement dans l'infortune, et dans cette vieille mesure, on ne trouve *rien*, ni homme, ni pain, ni vin. Il faut aller, aller toujours, pendant deux heures et demie, sur la rive gauche de la Cinca, sans s'abaisser sensiblement. Mais, peu à peu le torrent perd sa teinte bleu-sale, en déposant la poussière et la boue des moraines de sa source : il s'élargit sur des lits d'anciens lacs, qui doivent probablement se reformer à chaque printemps ; des torrents clairs y mêlent bientôt le cristal de leurs eaux, et à Bielsa, où il entre en tombant tout-à-coup par cascades pittoresques et tonnantes, on ne devinerait plus que c'est de l'eau de glace.

Retournons-nous une dernière fois, pour voir la froide coupole du Mont-Perdu, derrière lequel le soleil disparu allume encore le ciel, et darde ses feux en éventail jusqu'au zénith. Voici la nuit : nous traversons un premier petit village, et cinq minutes après, un sentier rocailleux nous mène, en descendant, à *Bielsa* même (10 heures de Gavarnie). L'auberge (*Antonio Vidaillet*) se trouve sur la *Plaza Major*, à gauche ; elle est passable : car on y trouve des truites, des œufs, et deux assez bons lits. Comme ici je retrouve mon journal, je lui laisse la parole.



Il s'agit de monter sur le pic Cotieilla, par le côté Nord-Ouest cette fois, et de coucher quelque part, ce soir, sur le versant Nord-Est. Nous partons. Passage sur la rive droite de la Cinca ; pont de bois et *péage*. Descente très-douce dans une gorge très-étroite, pleine de buis. Route de cheval, d'un rouge de brique. Direction Sud-Est. Chaleur presque tropicale. Au bout de 45 minutes, autre pont de bois : passons sur la rive gauche. La gorge, qui est toute calcaire, avec forêts de buis partout, s'infléchit graduellement vers le Sud. A un quart d'heure du second pont de bois, en voici un troisième : reprenons la rive droite. Descente pierreuse ; poussière.

Enfin, à 7 ou 8 kilomètres Sud-Sud-Est de Bielsa, après s'être abaissé de 4 ou 500 mètres, on voit la gorge s'ouvrir soudain en un bassin triangulaire, où apparaissent des champs de blé, de pommes de terre et quelques cabanes. Elle se bifurque ici, la vallée principale continuant à descendre au Midi, et une branche latérale s'ouvrant et s'élevant à gauche, à l'E.-S.-E., où des sommets brûlés, nus et sauvages dessinent vaguement leur silhouette grise sur un azur brûlant. C'est bien le Cotieilla, mais pas la cime : elle est derrière, à une demi-journée d'ici.

Repassons le torrent sur une vieille arche en pierre, et commençons à remonter sur la rive droite de l'autre torrent, qui vient à nous de l'E.-S.-E. et de *Saravillo*.

Rude et brûlante montée, quoique le sentier soit bon. Toutes ces montagnes (très-peu connues d'ailleurs) sont calcinées. On ne voit que du buis, de la terre jaune et des cailloux, et le monstre chauve du Cotieilla paraît grandir à mesure que nous en approchons. Sont-ce vraiment là les Pyrénées, ou des montagnes de l'Arabie ? Mais la lavandre nous rappelle où nous sommes. Voici *Saravillo*, tout au fond de la gorge. Ordinairement, on continue à gravir la rive droite, pour passer le torrent sur un pont à l'entrée du village ; mais ce pont est dé-

truit, et à 3 kilomètres en aval, nous traversons au gué le torrent qui bouillonne, pour monter roide encore sur la rive gauche. La terre brûle sous nos pieds, et nous ne disons mot.

Quel est ce col si large, si caractéristique, qui s'ouvre au loin dans l'Est, derrière une gorge sombre et lugubre ? C'est le col de *Saoun* (?).

A 3 heures de Bielsa, nous entrons à *Saravillo*, hameau situé à la base même et au N.-O. du Cotieilla, qui l'écrase de sa masse. Excellente source, et auberge supportable : œufs et truites, dont nous faisons une immense provision. (Les truites froides sont exquis. — *Casa de Baïla*).

Noyers, pommiers, cerisiers et sapins donnent un peu d'ombre. Mais ce n'est qu'un instant. Nous commençons maintenant au Sud une ascension tellement torride, qu'une salamandre y renoncerait. Plus d'ombre..., car le buis ne compte pas : les roches calcaires ont un air misérable, comme si la terre elle-même mourait de soif. Il est midi, et jusqu'à demain soir, nous ne trouverons littéralement pas une goutte d'eau. Il n'y a qu'une ou deux sources qui coulent toujours, dans cette immense région du Cotieilla, une des plus vastes montagnes des Pyrénées, puisqu'elle couvre sept communes : il faut y emporter de l'eau.

Au bout d'une heure un quart, nous arrivons à un col singulier, haut d'environ 1,900 mètres, excessivement ouvert et exposé, espèce de *selle* dont le massif du Cotieilla à l'Est, et des sommets aussi brûlés, à l'Ouest, formeraient le pommeau et l'arrière. Buis partout ; quelques sapins à l'Est, sous lesquels coule parfois une source précieuse comme l'or ; nous croyons même l'entendre.... mais non, c'est le simoun qui passe en soupirant dans les feuilles de sapins : la source n'est plus.... elle a brûlé.

Nous montons au Sud-Est, sur la gauche, en traver-

sant ce petit bois de pins, derrière lesquels s'en élèvent d'autres, mais clair-semés, et d'une toute autre espèce; ils sont énormes, brisés, caduques, vieux comme Mathusalem. Au-dessus d'eux et autour d'eux, le calcaire nu forme un désert qui monte à un grand col aride, espèce de porte aux côtés verticaux; c'est là notre route. Nous grimpons au Sud-Est, la bouche en feu, voyant le Mont-Perdu à l'O N O, et plus à droite, l'Arbizon.

Le pic *Suelsa* et le *Posets* se dressent dans le N E en masses énormes. Mais au-delà du col ou brèche calcaire (S E), le monde se ferme pour nous. Nous enfilons un ravin large et à pentes douces, qui s'évase graduellement à un quart-d'heure plus haut, et fait place au désert, désert dans l'acception la plus réelle et littérale du mot. Nous sommes sur la limite Nord-Ouest d'un plateau où tiendrait tout Paris, et dont l'ensemble s'élève doucement de l'O N O à l'E S E, où, à 4 kilomètres en droite ligne, s'élève lugubrement un cône un peu tronqué, couleur de cendre, avec une plaque de neige à droite. C'est le sommet du *Cotieilla*, pic sans pareil dans toute la chaîne des Pyrénées, et entouré de Saharas. Cet horizon de pierres, où l'on chercherait en vain un gros rocher ou l'arbrisseau le plus microscopique, a l'air uni; mais, en réalité, il est tout découpé par des ravins plus ou moins parallèles, comme l'Océan dans une tempête; et comme la profondeur de ces ravins va quelquefois jusqu'à 40 ou 50 mètres, on triple au moins la route directe pour arriver. C'est un pays vraiment maudit. La voix du vent lui-même a quelque chose de sombre, sur ces plateaux inhabitables et monotones où un chameau pourrait mourir de soif, et qui doivent ressembler aux déserts tourmentés de la lune. L'effroi y règne partout.

Enfin, pour achever de nous décourager, le jour baissait, et il était maintenant parfaitement sûr que nous serions forcés de passer toute la nuit sur le sommet du *Cotieilla*, à près de 3000 mètres.

Toutefois, la grande chaleur était finie ; il faisait presque frais, et nous pûmes arriver, avant la fin du jour, au solitaire amas de neige qui, une semaine plus tard, n'existerait sans doute plus. Nous en fîmes fondre dans le vin de nos outres : nous prîmes courage, et juste avant la nuit, c'est-à-dire à huit heures, nous mîmes le pied sur le sommet, où je trouvai intacte la solide pyramide où j'avais ajouté quelques pierres à mon premier passage, cinq ans auparavant.

M, Lequeutre était sans sac ; les deux Passet n'avaient guère que leur veste : on devinera par quelles souffrances ils durent passer pendant cette nuit glaciale, sans feu et sans le moindre abri. Moi-même, enterré vif au fond de mon sac en peaux de mouton, je ne pus fermer l'œil : mais mes trois compagnons ayant le caractère, sinon le corps, à toute épreuve, ne firent que rire de leurs misères, et nous oubliâmes presque la hauteur du bivouac (2910 mètres). Qui nous eût dit alors que, vingt-quatre heures après, nos trouble fêtes seraient des assassins ?

Le lever du soleil fut quelque chose de merveilleux. Cette fois, je vis tout le panorama du Cotieilla sans un seul nuage, depuis les humbles pics du Pays-Basque, jusqu'aux cimes de l'Andorre ; et au midi, on découvrait, comme sur une carte d'Espagne, assez de plaines pour en faire un royaume. Les jeux de la lumière sur cet ensemble presque infini de pics, de glaces, de collines, de rivières argentées, de plaines encore dans l'ombre, pendant que le Néthou et mille autres cimes rougissaient au soleil : tout cela, je le crois sincèrement, ne peut pas plus se décrire que se peindre, et j'y renonce.

Lequeutre et moi, dès qu'un rayon vint dorer et chauffer le cône aride et dur qui nous avait servi de lit, nous nous tournâmes à l'Est, comme des Mahométans faisant face à la Mecque, et nous dormîmes assis pendant une heure : on aurait dit deux naufragés ou deux

momies. De leur côté, Henri et Célestin ronflèrent bienheureusement jusqu'à huit heures.

Mais, abrégeons notre narration. Ayant déjà décrit mon ascension au Cotieilla par le Nord-Est, et les grandes vagues de pierre du cirque étrange de l'Armenia, j'en épargne au lecteur la relation en sens inverse. Disons seulement un mot du *Papaver pyrenaicum*, que je suis sûr d'avoir trouvé en abondance, la première fois, près de la cime (côté S. O.), et dont je ne trouvai plus trace à mon retour. C'était sans doute trop tard (juillet). Mais il y avait quelques touffes de jolies fleurs au même endroit, dont M. Lequeutre, mieux que moi, saura fixer le nom ; et dans les creux calcaires de l'Armenia (N. E. du pic), c'était un vrai jardin de plantes alpines, surtout de *gnaphallium leontopodium*. On ne saurait imaginer combien ces fleurs aux mille couleurs, si jeunes et si variées, j'allais dire si heureuses, faisaient d'effet dans une région aussi atroce, et où, pendant six mois au moins, jamais la moindre petite goutte d'eau ne vient perler la terre.

Nous avions tellement soif en arrivant à l'abri d'Armenia, que nous pouvions à peine parler. Mais il y a là, dans un ravin tout vert, à l'Est, une source mille fois meilleure que tous les vins du monde, et dont nous bûmes litre sur litre, sans nous faire aucun mal : la bonne eau est toujours innocente.

Harassés par le manque de sommeil, nous nous hâtâmes de quitter l'Arménia, pour arriver, avant la nuit, dans une forêt de sapins, située beaucoup plus bas, près du col *Coronas* (N. E. du Cotiella).

En descendant au col, deux Espagnols de mauvaise mine nous accostèrent, et nous demandèrent qui nous étions. Je ne répondis pas ; mais il paraît qu'ils nous suivirent de loin, bien que je ne les vis plus. Au col, il ne nous restait plus assez de jour pour descendre sur la gauche jusqu'à *Plan de Gistain*, situé à une bonne lieue

plus bas ; et comme, d'ailleurs, c'était nous détourner beaucoup, pour la journée du lendemain, de la route de Vénasque, je proposai d'aller passer la nuit dans une cabane abandonnée, sur une clairière en pleine forêt, où, avec Francisco, j'avais déjà dormi une fois. L'avis fut trouvé bon et adopté : je pris donc les devants, pour retrouver ma chère cabane, dont je ne cessais de chanter les merveilles, de célébrer le site et le confort, avec son entourage grandiose de vieux sapins, le Mont-Perdu à l'horizon, et la pleine lune qui viendrait, vers dix heures, verser sur nous ses poétiques rayons.

Après bien des détours, je reconnus un grand ravin pierreux, qui descendait à l'ouest de la clairière, et un instant après, apparut la cabane. « La voilà ! » m'écriai-je, et je l'avoue, j'étais bien fier. Mais là aussi, comme sur le Cotieilla, l'eau manque, et notre vin était bu. Comment faire pour dîner ? Il n'y avait rien pour se mouiller la bouche, qu'un trou bourbeux, une espèce de cuvette naturelle, où croupissait un dégoûtant mélange de boue et d'eau tout-à-fait impotable.

Nous y faisons des expériences, quand un de nous eut l'idée d'appeler à notre secours un berger espagnol avec lequel nous venions, en passant, d'échanger un bonsoir. Il arriva bientôt, et consentit à s'en aller à marches forcées à Plan, nous acheter cinq litres de vin, moyennant un pourboire de 2 fr. Mais, comme c'était en tout, aller et retour, une course d'au moins dix kilomètres, la nuit, et par des chemins abominables, nous primes patience, nous résignant à ne pas dîner jusqu'à dix heures au moins. Alors nous allumâmes un feu superbe, dont les reflets se promenaient capricieusement sur l'ombre impénétrable des pins, qui formaient une ceinture mystérieuse autour de la clairière : Bientôt la lune parut comme un globe d'or derrière ces vieux sapins, et dora la pelouse. C'était magique, et habitué comme je le suis à ces belles scènes nocturnes dans la montagne, jamais la

poésie ne m'en avait semblé si grande. Tous les quatre, nous étions dans l'extase.

Mais tout-à-coup, comme nous causions, le grand silence des bois fut violemment rompu par des craquements dans les branches mortes gisant à terre : je tressaillis... j'étais sûr de reconnaître le bruit de pas d'hommes cherchant à se glisser dans l'ombre. Cependant, nos deux guides m'affirmant que ce n'était qu'un ours, ou même un loup, je tâchai de ne plus y penser.

En attendant, pas de berger. Voici dix heures, onze heures... personne. Enfin, un peu avant minuit, il arriva tout essoufflé, avec cinq litres de vin ; et comme je lui donnai deux francs, il me rendit cinq sous, disant que c'était trop. Evidemment, c'était l'honnêteté même que ce berger ; son voisinage n'avait certainement rien de périlleux.

Nous dinâmes donc, à la lueur de notre feu, et j'eus même un instant l'idée de m'établir dehors, sur la pelouse, pour le reste de la nuit, tant elle était tranquille et douce (hauteur 1,800 mètres?) Mais un petit zéphyr s'étant levé, je me décidai, ainsi que mon ami Lequeutre, à m'abriter dans la cabane, où nous nous endormîmes à minuit et demi, du pacifique sommeil des montagnards, Henri et Célestin Passet couchant dehors, près d'un feu gigantesque.

Une demi-heure après, je me sentis saisir violemment par le bras : Célestin était là, tout bouleversé, et à ses gestes, je devinai à l'instant quelque chose de terrible. « Monsieur Russell, sortez, » dit-il d'une voix dont l'émotion ne sortira jamais de ma mémoire. « Il y a quatre Espagnols devant la porte, avec de grands poignards, une hache et un fusil, et ils veulent vous parler..... »

Je l'avoue, tout mon sang s'arrêta ; mais je cherchai à paraître calme, et en recommandant mon âme à Dieu, je sortis à l'instant.

Lequeutre était déjà dehors, debout et adossé à la cabane, devant laquelle, se tenaient, en effet, à une dizaine

de mètres de nous, quatre hommes ayant l'air de sauvages, l'un derrière l'autre, ne disant mot, ne bougeant pas, et attendant ce que nous allions faire. Hélas ! la position était critique. Que faire sans armes, contre quatre bandits, hérissés de couteaux, avec la perspective d'en voir dix ou vingt autres sortir du bois au moindre appel ? Ils en parlent à leur aise, ceux qui suggèrent en pareil cas une charge, non à la baïonnette, mais au bâton ferré ! Je voudrais les y voir.

Je fis de la diplomatie. Préparant tous mes muscles à une fuite vertigineuse et instantanée, s'il le fallait absolument, je n'en laissai rien paraître, et m'adressant aux quatre brigands, en les traitant comme d'honnêtes gens sur la défensive, je leur offris des provisions, et leur promis de les indemniser le lendemain pour la cabane si elle était à eux, leur assurant que nous n'avions pas cru violer leur domicile. Je ne sais s'ils comprirent mon mauvais espagnol : mais, au lieu de répondre, l'un d'eux nous coucha en joue, fit feu sur nous à quelques pas, et j'entendis siffler la balle entre Lequeutre et son guide.

A l'instant même, on le devine, nous disparûmes comme par miracle ; en une seconde, je me lançai au fond de la cabane pour sauver mon petit havre-sac : je le saisis convulsivement, et laissant là souliers, bâton ferré, sac à dormir et gourde, je traversai toute la clairière dans sa longueur, comme une flèche ou une bombe, avec la lune en son plein sur mon dos, et entendant recharger le fusil derrière moi.

Tout cela se fit si vite, qu'aucun de nous ne vit où allait l'autre : quand à moi, je fis un kilomètre au moins en deux ou trois minutes ; je me précipitai, à l'ouest, sous les sapins qui descendent vers *Gistain* ; mais à chaque bond, sur ces pentes plus que roides, je détachais des cascades de cailloux, dont le bruit réveillait à une lieue à la ronde les milles échos de ces sauvages montagnes. D'ailleurs, le bruit de mes poumons aurait suffi pour me



trahir bien loin. Aussi, je me couchai à l'ombre d'un noir sapin, où les ténèbres étaient d'autant plus grandes que les rayons de la pleine lune éclairaient mieux les environs ; mais craignant de n'être pas assez loin, je me glissai comme un serpent pendant une heure, de sapin en sapin ; enfin, j'en trouvai un si sombre, que je m'y installai pour tout de bon, avec mes pieds appuyés contre un autre, pour éviter de rouler dans l'abîme.

Là, je me crus en sûreté ; mais, rassuré un peu moi-même, mon cœur saignait et frissonnait pour les trois autres, peut-être pris dans leur fuite, et sans doute massacrés. Quelle nuit et quelles angoisses ! Un siècle entier ne m'en ferait pas oublier une seconde. Accablé cependant de sommeil après la nuit du Cotieilla, je faillis m'endormir, et déjà, malgré moi, ma tête tombait sur ma poitrine, quand soudain j'entendis la forêt résonner de toutes part de hurlements sauvages et de plus en plus proches. C'en était fait. Je ne pouvais conclure qu'une chose : c'est que mes camarades avaient été assassinés, et que maintenant c'était mon tour. Fallait-il fuir encore, et me fier uniquement à mes jambes, ou rester là comme une statue ? Je restai. En moins de cinq minutes, je fus cerné par une troupe de bandits, dont je ne puis dire le nombre ; mais si j'en juge par le concert de vociférations et de jurons qui m'entourait, ils devaient bien être une douzaine. Ils s'avançaient évidemment en colère, frappant par terre avec de gros bâtons, et hurlant à tue-tête ; et quelquefois ils approchèrent si près, que si j'avais toussé, j'étais perdu. Enfin, les premières lueurs du jour me délivrèrent : toute la forêt rentra dans le silence, et sortant à grand'peine de ces ravins pierreux et presque à pic, je m'élançai hors du bois à toutes jambes, descendant vers El Plan de Gistain, la fièvre au cœur et au cerveau, croyant mes pauvres amis ou égorvés, ou dispersés dans ce dédale de pics, les plus déserts des Pyrénées, où ils pourraient errer pendant huit jours, sans rencontrer un seul visage ami ou même humain.

Entrant à Plan, à six heures du matin, absolument brisé par l'émotion et la fatigue, je fis lever l'alcade et les « carabiniers » (douaniers), qui m'envoyèrent le plus solide marcheur du lieu ; et quelques minutes après, cet homme partait pour la fatale cabane, pendant que moi, ne pouvant plus me tenir debout, après quarante-huit heures presque sans sommeil, j'entrais, non pour dormir, mais pour ne pas tomber, à la *Casa del Sol*. On devinera combien ces heures d'attente furent douloureuses.

Passant à chaque instant, de mon lit à la fenêtre, où le soleil et les oiseaux cherchaient à m'égayer, je parcourais d'un œil inquiet le lit à sec du ravin désolé, qui s'élevait à l'est vers la forêt maintenant tragique de *Coronas*, m'attendant à toute heure à en voir déboucher une procession funèbre, et les dépouilles sans vie de mes trois compagnons.

Mais Dieu nous sauva tous. A huit heures, j'aperçus quatre points noirs qui remuaient : c'étaient bien eux, avec l'Aragonais en tête, et un quart d'heure après, nous étions réunis sains et saufs dans la cour de l'auberge.

Hélas ! le pauvre Lequeutre, bien que vivant encore, n'avait pas eu le même sort que nous. Saisi sur la clairière, après le coup de fusil qu'on avait tiré sur nous, on l'avait terrassé, couché encore en joue, et lui plantant deux grandes lames de poignard sur le cœur, on lui avait volé sa bourse, sa montre, ses bagues, enfin toutes ses valeurs. Une fois bien dépouillé, et conservant le plus imperturbable sang-froid, il demanda qu'on lui rendit différentes choses, et il obtint une chemise de flanelle, ainsi que du tabac pour faire une cigarette, qu'il alluma ! Bien plus, vaincu par le sommeil, il retourna dans la cabane et s'endormit !

Pendant ce temps, les brigands, qui étaient sept maintenant, et affirmaient qu'il y en avait une trentaine d'autres dans la forêt (c'étaient peut-être ceux-là qui m'avaient poursuivi et cerné), se mirent à la recherche

des deux guides disparus. Ils en voulaient surtout à ma sacoche, la *maletta*, comme ils l'appelaient, s'imaginant sans doute que j'étais un carliste, cherchant à faire passer un vaste trésor en France. Aussi quand ils trouvèrent Henri Passet, qui, caché pendant près de deux heures dans les branches d'un sapin, eut la fatale idée d'en redescendre trop tôt, ils se précipitèrent sur lui avec fureur, lui demandant ma *maletta* sous peine de mort, et pour l'épouvanter, un homme de grande stature et noir lui prit la tête, et lui mit sur la nuque le tranchant de sa hache. Le pauvre Henri, malgré sa force et son courage, dut se rendre. On lui vola sa montre ; mais un autre, plus humain, la lui fit restituer. Alors, Lequeutre évacuant la cabane, tous ces sauvages s'armèrent de pierres énormes, et en brisèrent le toit sous un déluge de projectiles, pour être bien sûrs que si j'étais caché dessous, je n'en sortirais pas vivant. Le jour seul les fit fuir, et c'est dans ce moment qu'arriva sur les lieux l'Aragonais que j'avais fait monter de Plan. Alors aussi reparut Célestin, qui avait, comme moi, passé la nuit dans la forêt sans y être pris ; mais, perdu dans ces gorges qu'il ne connaissait pas, il était revenu, avec le jour, à la cabane.

Telle fut notre aventure, que je m'excuse d'avoir tant détaillée.

Au Plan, nous dûmes rester deux jours, presque constamment à la mairie, où nos dépositions furent écoutées avec le plus grand soin, écrites et recopiées. On arrêta une vingtaine d'hommes suspects ; mais comme nous n'en reconnûmes aucun, on les relâcha tous. Il faut admettre que Don Pedro, le respectable alcalde de Gistain, et son gendre, maire de Plan, firent leur devoir et plus, pour nous servir et nous venger. Mais la justice, comme tout le reste, est bien lente en Espagne. Chez les gens du pays, l'indignation était universelle, et jamais je n'ai vu de sympathie plus vraie. Nous fûmes

aussi profondément touchés de voir le soir, à la *Casa del Sol*, une foule émue de paysans français employés là aux mines, qui vinrent nous supplier de disposer de tout ce qu'ils avaient, même de leur bourse, et M. Cordurier, ingénieur de ces mines, me donna son chapeau à mon arrivée nu-tête à Plan. (1)

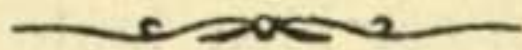
Enfin, c'est encore mon devoir de dire du bien de la *Casa del Sol*, dont le propriétaire, ex-cuirassier, et sa jeune femme, surent nous prouver ce dont je ne me serais jamais douté : c'est que dans un petit hameau d'Espagne, au cœur des Pyrénées, on peut vraiment faire d'excellents diners, boire du thé (indigène), coucher dans des lits propres, payer très peu en s'en allant, et laisser un regret.

Assez, maintenant, de détails personnels, et revenons à la nature. Nous allions à Luchon par Vénasque, course énorme en un jour, mais très facile en deux. On nous fit prendre à Plan quelques carabiniers armés, et avec deux mulets, nous partîmes pour Vénasque, par le *Port de Saoun*. (Difficile à cheval.)

La vue est très grandiose : le Cotieilla, le Mont-Perdu et le Néthou y font trois admirables figures, sans compter le *Posets*, qui est là tout près au Nord.

Déjeunant chez *Juan*, à Vénasque (cinq heures de Plan), nous couchâmes à l'auberge du port même, à cinq minutes de la frontière, et le lendemain matin, nous étions à Luchon, où je ne suis jamais entré avec tant de plaisir. (*Hôtel des Bains*).

(1) Tous nos bandits furent bientôt pris et sévèrement châtiés.



---

---

## Pic d'Eristé ou de Bagueniola (3,056 m.) <sup>(1)</sup>

(SA PREMIÈRE ASCENSION).

---

A environ trois kilomètres au S.-O. du Posets, s'élève une imposante et haute montagne à trois sommets, dont le versant nord-ouest est tout blanchi par un glacier très-roide, qui va mourir aux bords d'un lac sans nom.

En 1875, après avoir gravi le pic Posets, par l'Ouest, j'avais été coucher au nord de cette massive et mystérieuse montagne, avec l'idée d'en tenter l'ascension le lendemain. Mais n'ayant plus de vivres, j'avais été forcé d'y renoncer.

Je me dédommageai trois ans après (1878), en y montant par le sud-est, c'est-à-dire d'Eristé, propre et riant village de l'Aragon, situé sur la rive droite de l'Essera, et à 3 kilomètres en aval de Vénasque. Le succès fut complet, mais la course fut très longue. En effet, Eristé est très-bas, (800 mètres environ), et le pic en question a plus de 3,000 mètres; c'est donc une ascension de 2,200 mètres, ou même plus. Il est aussi fort loin. Il termine au N.-O. une gorge immense qui, orientée du S.-E. au N.-O., débouche à Eristé, de même que celle qui descend du Posets, mais celle-ci incline plus vers le nord. Sa direction moyenne est S.S.E.-N.N.O.

En 1875, j'avais appelé cette cime « Pic d'Eristé. » Et, en effet, c'est ainsi qu'on la nomme à El Plan de Gistain. Mais à Vénasque, on dit Bagueniola. C'est un malheur commun à presque toutes les montagnes de l'Aragon, d'avoir deux ou trois noms, comme les filous. Nos descendants seront bien déroutés, quand ils chercheront à classer tous ces pics espagnols, qui ont autant de noms

(1) D'après Schrader.

que d'arêtes ou d'aspects ! Pour ne parler ici que du Posets, le roi de cette région, à Vénasque on l'appelle en effet *les Posets* ; à Eristé, à quelques kilomètres plus bas, jamais : il devient *Lardana* ! ainsi de suite. Que faire ? J'adopte *Bagueniola* pour le nom de mon pic, parce que j'aime la musique, et que ce mot est en même temps mélodieux et sauvage.

Il faisait une chaleur tout-à-fait effroyable, même avant le lever du soleil, quand, le 17 juillet 1878, je partis de Vénasque avec Firmin Barrau et un agile chasseur d'isards, âgé de 23 ans, André Soubra, jeune homme aussi intelligent qu'honnête et obligeant, qui me fut très-utile. Ce qui me disposa tout de suite en sa faveur, c'est qu'il m'avoua n'avoir jamais été dans le pays que j'allais explorer. D'autres sont moins véridiques !... Ainsi nous allions tous vers l'inconnu, mais par un temps splendide. Le ciel était absolument immaculé.

En sortant d'Eristé, laissant à droite la gorge très-étranglée qui monte au N.-N.-O. vers le Posets, nous grimpâmes au N.-O. sur des talus très-raides, sans ombre, mais tout couverts de petits buis. Il y a un assez bon sentier, praticable aux mulets. Au bout d'une heure, nous trouvâmes des sapins, où soupirait un zéphir moins brûlant que celui de Vénasque. De l'eau, il en courait partout. Nous entrions dans une gorge granitique ; or, le granit fournit toujours de l'eau. Après avoir longtemps suivi la rive droite du torrent, nous en prîmes la rive gauche à deux heures d'Eristé. Petit pont.

Mais où était le pic qu'il s'agissait de vaincre ? Où allions-nous ?... Nous nous le demandâmes tous les trois à la fois, et c'est pourquoi personne ne répondit. La vue était bornée. Un grand obstacle se dressait devant nous au N.-O., où une montagne abrupte, austère, et à crêtes déchiquetées, nous barrait le chemin comme un mur. On ne pouvait rien voir, rien deviner de ce qui se trouvait de l'autre côté. Elle avait l'air de traverser la

gorge, qui se rétrécissait à gauche, et se cachait derrière ce rempart excentrique de pierres et de pelouses, à pentes très-redressées.

Mon instinct me disait que cette gorge montait droit à notre pic, que je savais être au N.-O. de nous et d'Eristé. Il n'y avait donc qu'à se laisser guider par le torrent, et à en remonter les rives partout faciles... Mais dans le doute, je préfèrai m'élever tout de suite aussi haut que possible, pour dominer et observer l'ensemble de la région. Nous franchîmes donc, après une escalade vraiment torride, la montagne insipide et très-roide qui nous cachait la vue vers le N.-O. Herbe et « pierraille », quelques petits sapins, et eau en abondance; plus de sentier. Le soleil nous fondait, nous traversait, nous écrasait; il n'y avait pas un souffle. Je ne m'intéressais même pas aux fleurs qui coloraient et parfumaient tout le pays : je ne cherchais qu'à respirer...

Mais ô bonheur ! J'avais raison ! à peine eûmes-nous coupé la longue arête qui descendait à gauche de 5 ou 600 mètres vers le torrent, que nous vîmes au N.-O., derrière une enceinte nue, hideuse, et toute marbrée de neige, les trois sommets dominateurs du pic Baguenolia. Il n'y avait plus qu'à y monter, il n'y avait plus à le chercher; c'était déjà beaucoup. Mais il était trois heures. Firmin était malade, il avait bu trop d'eau, et se tordait dans d'atroces convulsions... Il avait l'air empoisonné. Je ne savais que faire...

Il était dur de renoncer à l'ascension par une soirée si merveilleuse. Ferait-il aussi beau le lendemain ? Après bien des hésitations, j'imaginai un compromis ; je tranchai la question en laissant mon malade à la garde de son jeune camarade. Je leur livrai les provisions, le vin, etc., et à trois heures et demie, je partis seul pour le désert à la conquête du pic.

Laissant d'abord à gauche et assez bas un joli lac presque circulaire contenant une petite île sauvage, je

traversai à toute vitesse de fatigants « chaos », et je fis halte au bas du pic, pour constater laquelle de ses trois cimes était la plus élevée. Ayant cru que c'était celle de gauche (la plus à l'Ouest), je la gravis de gauche à droite, tantôt sur des neiges éternelles, où je vis un isard solitaire, tantôt sur des rochers mobiles et fatigants. L'ascension fut facile, et à six heures, j'étais perché par une soirée divine, à plus de 3,000 mètres d'élévation, sur le sommet le plus à l'Ouest, qui s'évase en cylindre. Jugez de ma tristesse, de mon humiliation, quand je vis au Nord-Est la pointe centrale me dépasser de quelques mètres ! De très-mauvaise humeur et démoralisé, je descendis au lac pour y passer la nuit, mais bien déterminé à ne pas me montrer à Luchon, avant d'avoir vaincu la plus haute des trois cimes. Firmin Barrau était guéri, et nous nous endormîmes tous trois au bord du lac, tout-à-fait en plein air, sans aucune sorte d'abri.

Quel temps, et quelle nuit idéale ! Nous étions cependant à une hauteur très-respectable, que j'estime à 2,300 mètres. Il est rare qu'il fasse tiède toute la nuit à pareille altitude. Quand la lune se leva, vers dix heures, le calme et le silence régnaient partout. Je n'entendais qu'une grande cascade, qui gémissant et tonnant tour à tour, tombait de l'autre côté du lac. Son bruit changeait souvent, et à l'aube, elle se mit à gronder. Car le matin, dans les montagnes, les sons grandissent, ils enflent, et les torrents surtout élèvent alors la voix, comme s'ils s'impatientaient. A l'arrivée du jour, l'air devient plus sonore, et on entend de bien plus loin. Ce phénomène étrange me frappe toujours, mais je n'en comprends pas la cause. La densité agit sur la sonorité.

Avant de m'endormir, je me levai deux ou trois fois pour regarder autour de moi. Sublime et singulier spectacle ! Nous étions entourés de chaos de granit, où les rayons lunaires produisaient des effets fantastiques : car à mesure que la lumière remplaçait l'ombre sur la face



ou aux angles des rochers, ils avaient tellement l'air de remuer, que, plus d'une fois, je les pris pour des ours, qui abondent dans cette gorge. Aussi j'avais mon revolver chargé, à côté de mon sac, bien que jamais encore un ours ne m'ait touché, ni peut-être vu. Il n'y a guère d'animal plus timide, tant qu'on le laisse en paix. En somme, cette nuit fut une des plus tranquilles, une des plus poétiques, que j'aie jamais passées dans les montagnes. La cascade seule déchirait le silence : la nature immobile, et aussi calme que Dieu lui-même, avait l'air d'écouter quelque chose : il n'y avait pas un nuage, et tous les trois nous dormîmes jusqu'à l'aube du sommeil des enfants.

Le lendemain, 18 juillet, au lever du soleil, déjà le ciel était en feu. Les pierres brûlaient. Les mouches et les moustiques nous dévoraient, et des centaines de truites saluaient le jour en sautillant à la surface du lac. Enfin un papillon impertinent, (ou peut-être innocent et naïf) vint se percher sur le bout de mon nez, qu'il prit sans doute pour une fleur favorite. Il y resta longtemps à me dévisager dans le blanc des yeux. C'était très-drôle et très-gracieux, mais peu poli.....

Quelle vie charmante nous menions là ! Comme je m'occupais peu du Congrès de Berlin ! Quel plaisir que celui de rester, de séjourner dans ces lieux inviolés, où l'on devient en quelques heures aussi fort qu'un sapin, fier comme un aigle, et libre comme la lumière ! Même la frugalité est un plaisir sur les montagnes ! Il y a pourtant des bornes à tout. Aussi, je dois l'avouer, j'étais inquiet sur ce chapitre. Je n'avais plus que quelques onces de nourriture : du pain passé à l'état de fossile, et si dur qu'il fallait le casser à coup de pierres, puis le saturer d'eau pour pouvoir l'avaler : quelques bouchées de chocolat et de jambon, et tout au plus deux litres de vin..... Cela devait suffire à trois grands estomacs jusqu'à l'après-midi du lendemain, si je persévérais dans

ma résolution d'escalader la pointe centrale du pic, la plus élevée des trois. C'était sérieux, presque alarmant; mais je persévérerai. Je repartis avec Firmin Barrau, laissant André à la garde des bagages et des vivres. Nous montâmes au Nord-Ouest, sur des pentes assez douces, mais pierreuses, et tout-à-fait stériles, bien qu'arrosées par mille ruisseaux qui murmuraient en bondissant partout. Chaque plaque de neige versait le sien. Une fois au pied du cône (1 heure du lac), je m'arrêtai pour l'étudier. Il avait l'air d'un mur à pic. Laisant là nos souliers, nous l'attaquâmes de droite à gauche (de l'Est à l'Ouest), en espadrilles, avec les mains et à genoux, et nous finîmes par le dompter ainsi, mais en suivant une crête épouvantable, et moins large que notre corps, entre deux abîmes que l'on voyait ensemble du même coup d'œil, tant l'arête était mince. Heureusement que la roche était bonne : c'était un excellent granit : pas un caillou ne bougea sous nos pas. Mais une bouffée de vent nous aurait emportés.

Sur le sommet, la perspective de redescendre par là gâtait tellement tout mon plaisir, que ma première occupation fut d'explorer la partie Ouest du pic, à la recherche d'un autre passage; et, en quelques minutes, j'en trouvai un tellement facile, qu'en vérité je fus honteux de ne l'avoir pas vu plus tôt. C'était une preuve, ajoutée à tant d'autres, que, même par le temps le plus clair, la moindre erreur suffit dans les montagnes pour exposer sa vie, à quelques pas souvent d'un endroit où monteraient des moutons ou des vaches. C'est une affaire d'instinct. Le mien, cette fois, m'avait trompé.

Enfin, je respirai à l'aise après cette découverte tardive, et pendant vingt minutes, je savourai le plaisir sans mélange de me trouver perché, par une journée de toute magnificence, sur le point culminant d'une montagne inconnue dépassant 3,000 mètres.

Il faut compter six heures d'Eristé au sommet. — Cette

fois, nous étions bien sur la cîme véritable du pic *Ba-guenolia*, ou d'*Eristé* : j'y laissai donc une bouteille et nos noms. Nous avions mis, des bords du lac, un peu moins de deux heures. Nous dominions toute la région, sauf le *Posets*, dont la tête chauve et blanche s'élevait majestueusement dans le Nord-Est, à une distance de plus ou moins trois kilomètres. Mais le col très-profond d'*Eristé* nous séparait de lui à tout jamais ; car le *Posets*, par le Sud-Ouest, est à l'abri de toute attaque : il fait presque peur aux yeux.

La vue, très-analogue à celle du pic *Posets*, était nécessairement superbe. Au nord et au nord-est, on voyait plus de neige que de terre ; mais au sud, quel contraste ! Là, tout était brûlé, stérilisé par les ardeurs d'un soleil dévorant. Jusqu'au *Port de Saoun*, c'était une masse sauvage de montagnes sablonneuses et pierreuses, s'abaissant graduellement, et comme rougies au feu. Quelques petits lacs bleus brillaient pourtant sur leurs flancs calcinés. Le *Cotieilla* était superbe. Jamais il ne m'avait semblé dominer à ce point les déserts foudroyés qui l'entourent.

Au nord, j'apercevais, par leur revers méridional, au moins cent kilomètres de pics hardis, gracieux, majestueux ou terribles, depuis le *Grand Vignemale* jusqu'aux *Gours-Blancs*. A 5 ou 600 mètres au dessous de moi se déroulait aussi, au nord, la nappe tranquille et bleue du lac en forme de carré long, où j'avais vu il y a trois ans, un coucher de soleil à jamais mémorable. Je l'ai décrit ailleurs. Une demi-lieue de neiges et de glaces éternelles descendait en fuyant sous mes pieds jusqu'à lui. Ce lac s'appelle *Millar*.

Je serais resté là plusieurs heures, si le soleil, noyant dans l'ombre les quatre cinquièmes de l'horizon, ne m'avait averti de partir. Nous descendîmes aux bords du lac (1 h. 1/2), où nous passâmes une seconde nuit.

Le lendemain, nous nous trouvâmes menacés de

famine. Nous n'avions plus que quelques bouchées de pain tout à fait pétrifié, quelques atômes de viande, un peu de chocolat, et presque plus de vin. Il est clair qu'il fallait redescendre.

Vivre plusieurs jours à une très grande hauteur dans les déserts pyrénéens est à la fois *une impérieuse nécessité*, quand on veut explorer, et un problème extrêmement difficile à résoudre, même en France, mais surtout en Espagne, vu l'éloignement et le peu de hauteur des villages où l'on peut s'approvisionner. Il faut absolument tout emporter pour plusieurs jours, à de grandes altitudes : or, ce n'est pas facile, car les chevaux ou les mulets ne dépassent guère, en général, la zone de 2,000 mètres. Plus haut, c'est à dos d'hommes que tout doit être porté, et plus il y a de porteurs, plus il y a d'estomacs à nourrir. Et c'est pourquoi, les ascensions des Pyrénées sont en réalité plus longues et plus ardues que celles des pics cependant plus élevés de la Suisse, où on trouve des hôtels à plus de 2,000 mètres, et des refuges à 4,000 mètres ! Cela simplifie singulièrement les choses !

Au lac Bagueniola, rien de semblable ! Aussi nous y vécûmes comme des trappistes. Mais j'avais réussi, le pic était vaincu, et je me consolai sans peine de ces petites misères. Puis, mon alerte et jeune chasseur, André Soubra, nous avait tué quatre truites superbes avec sa carabine, pendant notre ascension. Nous ne pouvions, il est vrai, les faire cuire, n'ayant rien pour cela, mais je le fis descendre à Eristé à cinq heures du matin ; il les fit cuire, et remontant à notre rencontre, il nous les apporta encore toutes chaudes avant midi, avec du vin et du pain frais. Jamais Bignon ni les frères Provençaux ne m'avaient fait tant de plaisir !

Du lac Bagueniola, le pic Posets se trouve au nord : (mais on ne le voit pas) ; les trois sommets du pic Bagueniola se dressent entre l'ouest et le nord-ouest. Le pic

de Malibierne est juste à l'est (très-loin) et le Gallinero est au sud-est.

Pour notre retour du lac, je copie simplement mon journal. Descente roide au sud-est, par une énorme muraille de 500 mètres. Passage facile vers le milieu, sur l'herbe. Dangers à l'est. Superbe cascade à gauche : elle glisse sur les rochers d'au moins 150 mètres. Au bas de la falaise, (1 h. du lac), voici le confluent de deux ruisseaux ; premiers sapins ; source délicieuse, glaciale. Bassin horizontal d'un kilomètre de long, parsemé de gros blocs de granit, et de petits sapins. Un sentier le traverse ; cabane au bout. Passez sur la rive gauche ; le sentier s'accentue. Grande descente au sud-est, sur l'herbe et les cailloux. Fleurs et serpents. Passez sur la rive droite (2 h. du lac), il y a un pont ; sapins partout, et plus bas, buis. En 3 h. 30 du lac, nous arrivâmes à Eristé, et moins d'une heure après, nous étions à Vénasque, où nous couchâmes à l'hôtel Broussao.

Je remontai ensuite aux *Bains* (rive gauche de l'Essera), perchés comme un nid d'aigle sur une colline à pic. On y est à merveille, comme en France. Les lapins y fourmillent. Altitude estimée : 1,600 mètres. J'aime beaucoup cet hôtel et son site. Nous y couchâmes, et le lendemain, remontant au N.-O. pendant près de quatre heures la gorge alpestre, mais à pentes douces, de *Litayrolles*, nous arrivâmes aux bords glacés du lac qui porte ce nom. C'est le plus haut des Pyrénées. Niché dans un amphithéâtre de neiges immenses et éternelles, il est à près de 2,800 mètres au-dessus du niveau de la mer, et ne dégèle presque jamais. Cette fois-ci cependant, j'en trouvai les trois quarts liquéfiés (mi-juillet). Jamais encore cela ne m'était arrivé. Ayant une heure de disponible, j'allai au nord, passer la tête dans le *col de Crabioules*, (3,000 mètres). On a beau explorer, voir et revoir ces hautes et froides régions où on ne reste jamais longtemps, on y fait de nouvelles découvertes chaque

fois qu'on y revient. Ainsi, je ne m'étais jamais encore douté, malgré mes innombrables ascensions dans ces lieux, de la distance réelle entre le pic de Crabioules et la Tusse de Maupas. Le col Crabioules s'ouvre au milieu de l'intervalle qui les sépare : mais il ne touche ni à l'un ni à l'autre ; il en est loin, bien loin, et à vrai dire, il n'est que le sommet d'un couloir très étroit. C'est une brèche.

Je fus aussi frappé de la très grande hauteur du pic Rouge ou *Royo*, qui remplit tout l'espace compris entre le col du Perdighero et le passage de Litayrolles. Comme ce *pic Rouge* dépasse 3,140 mètres, il est plus haut que le *pic de Crabioules*, qui n'en a que 3,119.

C'est par le col toujours neigeux de *Litayrolles*, (3,000 et quelques mètres), que je revins en France. Je la trouvai noyée sous des brouillards livides et orageux, tandis qu'au sud, sur les neiges lumineuses de l'Espagne, régnaient un implacable soleil, et le silence magnifique du désert. On aurait vraiment dit la limite de deux mondes.

Je descendis enfin par le lac d'Oo à Bagnères-de-Luchon, où, comme toujours, l'aimable et obligeant propriétaire du *Grand Hôtel des Bains*, M. Mérens, sut me régénérer en quelques heures.

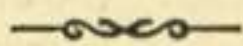
On le voit donc, cette ascension est un petit voyage qui, de Luchon, exige au moins trois jours.

---

---

## Posets (3,367 mètres).

(TROIS ASCENSIONS).



En 1864, non-seulement je n'avais jamais fait l'ascension du Posets, mais je ne comprenais pas bien par où y étaient montés mes deux ou trois prédécesseurs. Je savais cependant qu'ils avaient pris par l'Est, en traversant une suite de grandes terrasses superposées et plei-

nes de lacs, dont l'un, le *Baticiel*, était assez considérable. Me fiant à mon instinct pour tout le reste, je partis seul de Bagnères-de-Luchon, et couchai en Espagne, à l'excellente cabane de *Turmes* (1680 mètres), située dans la charmante vallée d'*Astos*, à l'E.-N.-E. du pic. Après une nuit d'orages terribles, j'engageai le matin un berger fortement constitué, mais qui, malheureusement, avait moins d'énergie que de muscles. Règle générale, pour une grande course, les bergers ne valent rien, surtout sur les glaciers. Je dus guider le mien, car il n'était jamais monté à plus d'une heure de la cabane.

Grimpant d'abord à l'Ouest sur des pelouses, je vis, au bout d'une heure et demie, paraître à l'O. S. O., comme un spectre de granit, un pic très-décharné, que je crus être le pic Posets : mais ce n'était pas lui. Puis je trouvai un petit lac triangulaire. J'étais déjà perdu, car ni Packe ni personne n'avaient passé par là. Prenant alors une ligne Sud-Ouest, pour éviter à gauche des éboulis neigeux, une bonne heure d'escalade me plaça sur une brèche diabolique, ouverte dans une arête schisteuse qui, descendant du Sud au Nord, forme la rive Orientale du glacier de *Paoul*. Là, pour la première fois, l'immense faite du Posets, tout brillant de glaciers, parut au S. S. O., sans un obstacle insurmontable entre lui et moi. Mon cœur battit de joie. J'avais besoin de cette consolation, car mon berger devenait timide, préoccupé, et, dérouté un peu moi-même, j'allais machinalement et tristement, sans savoir où. J'avais bien une boussole ; mais sans cartes, elle est presque inutile, et la belle carte de M. Packe n'avait pas vu le jour encore. Toutefois, j'étais maintenant sûr du succès. Il n'y avait plus qu'à descendre au S. O., sur le glacier alors peu crevassé de la *Paoul*, d'où remontant au Sud sur des neiges étincelantes, nous arrivâmes au *col de la Paoul* (2,900 mètres ?), formant un horizon de neige d'où l'on voit à l'Orient comme un royaume de pics de premier ordre, jusqu'à la Méditerranée.

De ce col au sommet du Posets, qui est une crête longue d'un kilomètre, courant Sud-Nord, il faut encore une heure un quart. A la fin de l'été, quand le glacier se sépare des rochers, la sortie peut en être difficile : mais il y touche jusqu'en septembre : et plus haut, l'escalade du rempart terminal ne présente pas le moindre danger : il y a des marches partout. Seulement, il faut s'y prendre de droite à gauche, où est le sommet réel. Nous l'atteignîmes sans peine.

La vue du pic Posets est d'une splendeur incomparable. Même aujourd'hui, après en avoir tant contemplé d'autres, je la juge comme il y a 24 ans. C'est la plus belle et la plus étendue de toutes les Pyrénées. Une grande hauteur et l'isolement, tel est peut-être le secret de cette magnificence.

Mais il était trois heures : c'est trop tard pour rêver sur le haut d'une montagne. Mon pauvre berger, inquiet et muet, était pâle comme un mort. Voyant qu'il me serait pire qu'inutile à la descente, sachant d'ailleurs qu'il n'aurait pas besoin de moi pour retrouver le chemin de sa cabane, je lui donnai une bonne poignée de main, et je descendis seul, à tout hasard, par le Sud-Est, laissant loin sur la gauche tous les itinéraires alors connus pour monter au Posets. L'inconnu a toujours tant d'attraits, surtout lorsqu'il s'y mêle un peu de risque ! Du reste, je risquais peu, car si la nuit ou un danger réel m'avaient barré la route, j'aurais dîné et bien dormi sous un rocher. Il n'en manque pas, ni d'eau non plus, sur les terrasses superbes qui descendent du Posets au Sud-Est et à l'Est. Avec une bonne santé, des vivres, et la passion de la nature, on peut toujours coucher dehors sur les montagnes. Puis, j'étais sûr du temps. Encore bien jeune alors, je descendis comme un isard vers le Sud-Est, sur des pentes assez douces, mais très-longues. Il me fallut une heure et demie pour arriver à une constellation de petits lacs d'un bleu charmant, qui parais-



saient tout près ! De là, je pris au S. S. E., sur la rive droite d'un gros torrent, encore plus jeune et plus pressé que moi, laissant à gauche une tumultueuse cascade. L'herbe reparut bientôt (vers 2,500 mètres), et à l'entrée des bois (1,800 mètres), je trouvai deux cabanes, où je me retournai pour revoir au Nord-Ouest la cime glacée du pic Posets, que le soir commençait à rougir.

D'ici, deux heures de folle descente me menèrent au village d'*Eristé*. C'est par hasard que j'avais réussi. Mais cet itinéraire, jusqu'alors inconnu, est devenu très populaire.

En septembre 1873, je remontai au pic Posets, avec Firmin Barrau. La nuit nous prit au N.-N.-E. du pic, vers le sommet de la gorge repoussante et glaciale de Paoul, qui monte du Nord au Sud, par pentes très-raides, au col à jamais blanc, que dans mon « Guide » j'ai proposé d'appeler « *Col de Paoul* ». Pour attaquer cette gorge, on a le choix de deux immenses ravins qui se rejoignent plus haut, et que sépare un pic pyramidal très majestueux. On ne peut guère se perdre. Cette nuit (22-23 sept.) fut une des plus horribles que j'aie jamais passées dans les montagnes, et elle dura onze heures... Comptant sur le beau temps, nous nous étions blottis contre un rocher des moins hospitaliers, à 2,700 m. de hauteur, au N.-N.-E. du pic Posets, qui vu d'ici, se présente sous la forme d'une masse triangulaire, projetant vers le Nord une longue arête de précipices affreux, avec lesquels il forme un cirque ouvert au N.-N.-E., et à moitié comblé par le glacier sauvage et crevassé de la Paoul. C'est près de sa moraine, mais très haut sur la gauche, que nous passâmes la nuit, et que nous fûmes, avant huit heures, assaillis tout à coup par la neige, la tempête et l'orage. En moins de dix minutes, nous fûmes couverts de neige ! Mais à part la souffrance, je n'étais pas sans inquiétude, songeant que nous étions à l'équi-

noxe : car nul ne sait, à moins de l'avoir vu, ce que c'est que la grêle, à cette époque, sur les montagnes, et avec quelle fureur elle tombe. J'ai souvent vu voler des pierres et des grêlons d'une once, capables de fracasser la tête d'un homme, et je ne souhaite pas à ceux qui pourraient en douter, d'aller, pour s'en convaincre, braver ces météores en mars ou en septembre.

Les choses tournèrent moins mal cette fois que je ne l'avais craint : mais nous passâmes la nuit dans la terreur, nous attendant toujours à être ou foudroyés, ou gelés, ou écrasés par des rochers : et peut être tous les trois. A chaque coup de tonnerre, les pics semblaient se démolir, car de tous les côtés et sans rien voir, nous entendions rouler, avec le bruit d'une canonnade ou de vingt mitrailleuses, des avalanches de ruines et de rochers. C'était sublime, mais ça faisait trembler ! Ce bruit, ces éclairs rouges et spasmodiques jetant des lueurs sans nom sur le glacier de la Paoule et sur les précipices du pic Posets, où bouillonnaient déjà des brumes d'un bleu livide... les coups de vents subits, la grêle qui crépitait sur nos pauvres corps transis, puis cessait tout à coup..., les éclats formidables du tonnerre ; enfin, ce trouble universel, cette fièvre de la nature au milieu d'une nuit noire comme l'Erèbe : ce tout ensemble avait quelque chose de si épouvantable, que je me figurais ce que serait la fin du monde, surtout si c'est le froid qui doit le faire périr... car nous étions à moitié gelés, et nous passâmes onze mortelles heures à greloter. La matinée fut claire et calme, mais nous étions couverts de neige glacée, et nous perdîmes une heure à aller nous dégeler au soleil, qui se leva très pâle et menaçant, colorant le Posets d'un rose étrange et faux. On aurait dit que la lumière, comme le sang sur un front qui rougit, venait de l'intérieur à la surface, au lieu de frapper dessus.

Signalons un étrange phénomène. Tout près de là se

trouvait un étang, où nous allâmes faire notre toilette pour monter au Posets. Qu'on s'imagine mon étonnement, en trouvant son niveau plus bas d'au moins un pied qu'il ne l'était la veille ! Abaissement d'autant plus singulier, qu'il était pris partout de glace, et que son lit était loin d'être spongieux : au contraire, il était tout pavé de rochers... Les pierres auraient-elles soif sur les montagnes ?

Laissant là ce mystère, et un peu dégourdis, nous partîmes pour le col de Paoul, montant au Sud sur de la neige aussi dure que du fer, et sur les traces d'un gros isard passé la veille. En trois quarts d'heure, nous atteignîmes ce col, ne voyant rien que de la neige et du brouillard, sauf à l'Est, où parurent un instant les arêtes orageuses et maudites du Néthou.

Puis tout se referma, la longue crête du Posets restant seule découverte : hasard heureux, car on pourrait n'y jamais arriver, si l'on manquait la cheminée qui monte à droite, à la pointe Nord de cette immense muraille, probablement inaccessible partout ailleurs. Vu la saison (23 septembre), je craignais fort de trouver un abîme entre la glace et le roc : mais il n'était pas large, et j'ajouterai que l'escalade du long couloir de schistes qui conduit à la cime, me parut ce jour-là " simple comme bonjour ", bien qu'autrefois il m'ait semblé assez scabreux. Il y a des escaliers partout, et il faudrait être ivre pour faire une chute sur ces rochers. Ne diminuons jamais les dangers des montagnes, mais ne les exagérons pas non plus : *in medio veritas*. Toutefois, il est bien difficile d'apprécier ces dangers à leur juste valeur ; car non-seulement ils changent ou disparaissent souvent eux-mêmes, suivant le temps et la saison, mais l'opinion du même observateur varie aussi d'un jour à l'autre, selon l'état de son esprit et de ses forces. Il est presque impossible de dire exactement où commence le danger. Cela dépend souvent de l'estomac ! La digestion a un effet moral.

Nous voici donc enfin au Nord et au sommet de cette fameuse arête qui, courant Nord et Sud sur une longueur de près d'un kilomètre, en s'élevant graduellement vers le Sud, forme le faite du Posets (3367 m.).

Je ne décrirai pas la vue, car, cette fois-ci, je ne vis rien : moins heureux en cela que mes amis MM. Lequeutre et Packe, qui en juillet avaient fait l'ascension par un temps magnifique. Mais la température était très douce, vu la saison (23 septembre). Un instant, j'aperçus cependant vers le Nord, à l'Ouest du port de Clarabide et sur son versant Sud, un petit lac très élevé, peut-être sans nom. Ce port est peu connu.

Mon excellent et charitable ami, le V<sup>te</sup> de Lamyre, m'ayant donné une merveilleuse bouteille d'un vin blanc de son crû, je savourai ses flots vermeils sur cette crête chauve, où même l'eau semblerait un nectar, et puis nous descendîmes « à toute vapeur », car il grêlait, il faisait sombre, et tout était en deuil, comme au Spitzberg. En vingt minutes (!) nous étions sur le col de Paoul (3000 m.), et moins d'une heure après, dans une des deux cabanes qui portent ce nom (car elles sont deux, l'une au Nord, l'autre au Sud du torrent de la vallée d'Astos, à un bon kilomètre l'une de l'autre) : celle du Sud me paraît la meilleure. Puis le temps s'éclaircit, et cette journée si agitée se termina par une soirée calme et dorée, les pics alpestres de la vallée d'Astos sortant successivement des brumes et des orages, plus orgueilleux et plus beaux que jamais. L'âme aussi s'ennoblit par la tribulation, et les montagnes sont toutes pleines de symboles.

Qu'elles sont grandioses, ces vallées espagnoles qui rayonnent de toutes parts sur les versants neigeux des deux monarques des Pyrénées, le pic Posets et le Néthou ! Elles ne ressemblent à aucune autre, et leurs arbres séculaires, leurs proportions, leur majesté, leurs précipices dignes des sierras de la Californie, donnent

certainement l'idée d'une chaîne bien supérieure aux Pyrénées. Tout y est gigantesque.

Après une halte à la cabane de *Turmes*, nous continuâmes sur la rive droite, à descendre vers Vénasque. Là nous couchâmes, chez Broussão. Cette fois, nous fûmes très bien servis : tout le monde fut charmant, et la note raisonnable.

Le lendemain, nous rentrâmes à Luchon par le port de Vénasque. En passant à l'hospice espagnol de ce nom, reconstruit aujourd'hui au pied des Monts-Maudits (rive gauche de l'Essera), et à l'abri des avalanches terribles qui avaient plusieurs fois détruit l'autre, je constatai avec plaisir qu'il y avait là cinq ou six lits très-propres, de jolies chambres en plein midi, avec une vue superbe, des comestibles à discrétion, des écuries, etc. (hauteur : 1,700 mètres). C'est un hôtel en règle, et il serait bien ardemment à désirer qu'on imitât partout cet excellent exemple dans les hautes gorges des Pyrénées, si rarement visitées aujourd'hui, parce qu'on n'y trouve que le désert... Du monde entier on y viendrait en foule : ceci est un axiome.

Nous rentrâmes donc en France par le port de Vénasque, et très vite. Mais à l'auberge du port, je ne pus m'empêcher de m'arrêter au moins une heure, pour voir mourir ou décliner le jour sur les glaciers des Monts-Maudits, qui, au soleil, resplendissaient d'un blanc inouï, tandis qu'à l'ombre, leurs neiges, pures comme le ciel, devenaient bleues et donnaient le frisson. Plus bas, à droite, dans les vallées encore ardentes qui descendaient vers l'Ebre sous les vapeurs vermeilles de l'Aragon, mouraient vaguement les mélodies et les rougeurs du soir..... Tout respirait le calme et la tristesse des dernières belles soirées de l'automne, et un repos suprême régnait encore sur tous ces blancs colosses, où, quelques jours après, l'hiver et ses fureurs allaient sans doute se déchaîner..... C'était vraiment magique : c'était comme

le dernier sourire de la nature et de l'été. C'est là qu'un saint ou un poète voudrait mourir ; et rentrant dans mon âme, je me dis que le temps était proche, où elle aussi commencerait son automne ; mais il en coûte si cher d'être jeune, qu'on se console parfois de ne plus l'être.

En 1875, je trouvai une autre voie pour gravir le Posets, et c'est par l'Ouest que j'atteignis alors l'arête lugubre, qui, longue d'un kilomètre, et courant Nord et Sud, forme le sommet schisteux de ce beau pic, d'où l'on découvre tout l'Aragon.

Je partis de Luchon : mais ce serait plus court d'Arreau, en remontant la vallée d'Aure, et en passant le *Port de Plan* (2,457 mètres), accessible aux mulets.

N'oublions pas que le Posets est sur une ligne Sud-Ouest de Bagnères-de-Luchon. La tournée qu'on va lire, malgré tous ses zig-zags, aura donc pour moyenne une direction Sud-Ouest.

27 *Juillet*. Départ avec Firmin Barrau, porteur toujours docile et vigoureux. Nous quittons à *Astau* le chemin du lac d'Oo, pour nous élever vivement à l'Ouest dans le val d'*Esquierry* (le « Paradis des botanistes »). En quittant pour six jours la vie civilisée, j'éprouve sans doute une espèce de malaise, aggravé par une charge colossale de vivres de toutes natures. Il faut deux ou trois jours pour accepter la vie sauvage, et pour en jouir. Mais il en coûte encore bien plus de la quitter !... L'âme un instant émancipée dans les montagnes, souffre et gémit toujours quand elle revient subir les servitudes du monde civilisé. La vue d'un champ ou d'une maison la blesse. L'air élastique et bleu, la liberté, la perspective de l'Inconnu, de découvertes à faire, soutiennent presque miraculeusement le caractère et les jarrets, dans les fatigues morales et matérielles inséparables des premiers jours de course ; mais dans la plaine, on en mourrait.

Sur le col de *Couret* (2,131 mètres), belle vue vers

l'Ouest. Le soir approche. Le Néouvielle et l'Arbizon se dorent : le glacier du Vignemale semble un manteau de pourpre. Nous descendons d'une heure vers le N.-O., sur les cabanes de *Lourtiga*, où nous couchons. Bonne source : 1,500 mètres.

28 juillet. Beau lever de soleil, mais trop chaud ; mauvais signe. Une longue et très-gracieuse cascade descend du Sud, en glissant sur les pentes que nous allons escalader, pour traverser la *Porte d'Enfer*, brèche très-perfide : car si on passe seulement de quelques mètres plus à droite qu'il ne faut, on tombe sur les abîmes de la gorge de Louron, où M. Packe et moi passâmes une fois la nuit en perdition, presque suspendus aux flancs d'un précipice, sans vivres, sans couverture, sans rien. C'est un vilain endroit, où l'homme le plus habile pourrait se perdre. Voici la règle à suivre. Montant au Sud de *Lourtiga* pendant deux heures (n'importe la rive), passez immédiatement à droite du pic pyramidal et noir qui s'élève juste au Sud. *Le plus près vaut le mieux*. Le pic carré à gauche se nomme la *Belle-Sayette* (2,966 m.).

A 1 heure 30' de *Lourtiga*, cabane sur la rive droite (2,000 mètres environ). D'ici, la direction à suivre est S.-S.-O., et en 1/2 heure, on arrive à l'étroite *Porte d'Enfer* (2,500 mètres).

Ici un formidable orage fondit soudain sur nous. En général, ils viennent de quelque part : on les voit arriver. Mais les orages sur la montagne se forment souvent sur place. Dans le ciel le plus bleu, dans une gorge, on voit naître trois ou quatre petits nuages. Ils ont quelquefois l'air de vous poursuivre, comme s'ils voulaient *flirter* ! Les traîtres ! ne vous y fiez jamais ! D'abord ces nuages fondent plusieurs fois, et disparaissent. Ensuite il s'agglomèrent, couvrent le ciel et se plombent. Le thermomètre descend de 18 ou de 20 degrés en autant de minutes, il vente, il tonne, il grêle, et tout rugit. Bref, telle fut notre histoire sur l'aride crête d'Enfer, où on ne

trouve pas un rocher pour s'abriter. En cinq minutes, des ruisseaux nous coulaient dans le dos, la foudre tomba tout près, etc., etc. Mais ces colères ne durèrent pas. De l'autre côté, il faisait du soleil. Les nuages, brisés, déconcertés, allaient un peu partout, sans ordre. C'était une débandade, une vraie déroute, comme tout ce qui succède à une révolution quelconque. Bientôt ils redevinrent petits et blancs. Un instant égarés sur la terre pour y mettre le désordre, ils remontèrent au ciel aussitôt qu'ils le purent. Nous séchâmes au soleil, et après une descente d'un quart d'heure au Midi, nous remontâmes au Sud-Sud-Est à un beau col herbeux, d'où parut tout-à-coup au Sud-Est, tout entouré de neiges resplendissantes, le lac de *Caillaouas* (2,165 mètres). C'est de ce lac, très rarement visité, que se déroulent vers l'Est les plus grandes glaces des Pyrénées. On peut y faire, en toute saison, douze kilomètres sans toucher terre. On les voit de 200 kilomètres.

Là nous couchâmes, dans une bien pauvre petite cabane située à l'Ouest du lac (à un 1/4 d'heure), sur la rive droite de l'impétueux torrent qui s'en échappe à l'Ouest, et va plus bas précipiter ses eaux, à angle droit, dans celles de *Clarabide*, qui coulent au Nord. Je trouvai là un berger espagnol : il me vendit 3 francs, (!) et me fit cuire, les deux gigots d'un jeune mouton qui venait de se suicider du haut d'un précipice, ressource inattendue qui me permit d'allonger mon voyage de deux jours. Puis le brouillard revint, mais sans tonnerre. Il était calme et sec, mais pourtant trop épais pour me permettre de continuer. Je passai donc les quelques heures de jour qui me restaient, à explorer les rives sauvages du lac de *Caillaouas*, qui couvre une quarantaine d'hectares. On ne peut pas en faire le tour. A l'Ouest et au Nord-Est, la roche y tombe à pic. Ses truites sont excellentes : et dans ses eaux, d'un bleu terne et douteux, se mirent de formidables montagnes. Même en venant des Alpes,



on est saisi d'admiration, et on frissonne, en voyant au Sud-Est les glaciers azurés et le pic des *Gours-Blancs* (3,114 mètres), dont les pointes granitiques, trop roides pour que la neige y tienne, dominant à perte de vue de blancs déserts, où règne partout l'immense mélancolie des pôles. Tout haut, tout fier qu'il soit, il a pourtant été vaincu : et ni la foudre, ni les années n'ont encore démoli le petit tas de pierres que j'eus la vanité d'élever sur cette cime orgueilleuse, il y a un quart de siècle. Hélas ! que de pays conquis, que de palais, dont il reste encore moins, dont il ne reste que le souvenir, et pas une pierre ! Les hommes me semblent bien fous, vus du haut d'une montagne, et quand je me demande ce qui leur reste en général, au bout d'un siècle, de leurs sanglants exploits !

29 *Juillet*. — Après une nuit très-noire, malgré les vers luisants qui, même à ces hauteurs, brillaient partout sur les rochers, l'aurore parut radieuse et sans un nuage, bien que les plaines de France fussent entièrement couvertes de brumes tourbillonnantes, que des lois mystérieuses empêchaient de monter jusqu'à nous. Temps idéal, et le plus sûr qu'on puisse avoir. Car il est rare qu'avec la brume en bas, il s'en forme une autre couche sur les cîmes. Cela arrive pourtant. . . .

Rude escalade sur l'herbe, au Sud du lac de Caillaouas, et vue grandiose au nord, où se dressent jusqu'au ciel les murailles noires et nues du pic de *Belle-Sayette* (2,966 m.). A la vue de tout cela, je me sens devenir de plus en plus sauvage. La plaine me fait horreur.

Une heure nous mène au col de *Courtaou* (2,520 mètres ?). Le Port de Clarabide paraît au Sud (2,629 mètres), et un peu plus à droite, mais en Espagne, la pointe extrême du Pic Posets. Le pic immense de *Clarabide* surgit au S. S. E., avec un beau glacier, labouré de crevasses. Sous nos pieds, au Midi, brille au soleil le lac *Pouchergues*. Nous descendons au Sud : herbe et

« chaos ». Voici (une heure 1/2 du lac de Caillaouas) les cabanes de Pouchergues (2,200 m.), au N. O. et tout près du joli lac qui porte ce nom, et couvre 18 ou 20 hectares. Il est d'un bleu charmant. La vaste échancrure grise du Port de Clarabide paraît tout près, au Sud : mais c'est une illusion, car nous mettons deux heures pour y arriver, grâce aux blocs prodigieux entassés par milliers dans cette gorge repoussante. (*Gentiana acaulis*).

Au *Port de Clarabide* (2,629 mètres), nous entrons en Espagne, où le Posets paraît au S.S.O., glacial et blanc comme le génie des neiges, bien que noyé dans la lumière. Il a des airs d'un autre monde. Plus rien entre nous et lui. Mais comme c'est par son côté Ouest que je veux l'attaquer, il faut aller couper son méridien, au Nord, et traverser pour cela, de l'Est à l'Ouest, l'aride *Col de Gistain* (2,520 m.), aux reflets Sahariens, qui le rattache aux Pyrénées. C'est facile, mais très long. Du port de Clarabide à celui de Gistain, deux heures s'écoulent, puis une troisième, à continuer à l'Ouest sur des schistes inclinés, fatigants, et plus stériles que le Thibet. Pas une goutte d'eau, pas un arbre, pas une fleur. Partout des croupes terreuses, désespérantes et nues, qui descendent de la gauche, et qu'il nous faut toutes contourner, pour arriver dans les régions Nord-Ouest du pic Posets. Enfin, nous y voilà ! A l'Ouest, dans des vapeurs chaudes et dorées, je vois rougir au loin les glaces du Mont-Perdu, aux feux mourants du jour. Tout s'attriste... Un isard effrayé s'échappe comme un coup de vent à quelques pas de nous. Jamais peut-être il n'a vu l'homme. Il commence à faire frais ; il faut descendre un peu, pour ne pas geler pendant la nuit, sans combustible et sans abri quelconque. Voici pourtant une petite grotte dans des grès rouges, au bas d'une gorge Nord-Ouest du pic Posets. Elle est si séduisante, que nous nous y installons en bénissant la Providence... Mais, ô misère ! A peine y sommes-nous ensevelis, que nous sentons des

gouttes pesantes tomber partout de son plafonds, et crépiter sur nous. Que faire ? Bloqués par les ténèbres, il faut bien rester là, et nous nous endormons en philosophes, malgré la pluie qui nous arrose la tête et la poitrine. (Hauteur estimée : 2.000 mètres).

30 juillet. Il faut maintenant chercher une gorge qui aboutisse par l'Ouest à la cime du Posets. Celle où nous sommes ne sert de rien. D'abord elle n'y va pas : puis elle est déchirée, scindée du haut en bas par un ravin partout infranchissable, à parois impossibles. Il y mugit un torrent jaune, malade, bilieux, sur des terrains ferrugineux dont il emporte les sales couleurs. Ce n'est qu'en descendant beaucoup vers le Sud-Ouest, que nous pouvons passer sur la rive gauche, où sur nos têtes encore humides, tombe le premier rayon du jour naissant. Quelle joie !

Ces ravins fantastiques qui déchirent le N.-O. du Posets, sont les plus grands, les plus étranges des Pyrénées.

Nous sommes ici à environ 1,800 mètres de hauteur absolue. Cabane à droite, plus bas, sur une pelouse. Allant au Sud, nous contournons par l'Ouest de larges talus schisteux et bruns, où se dressent çà et là des sapins magnifiques. Mais un grand nombre d'entr'eux sont morts, foudroyés et par terre. Ils semblent de grands vieillards de bois, ou plutôt des démons. C'est une forêt maudite.

Un peu plus loin, la nature se réveille. De jeunes sapins élèvent sur des pelouses et des rhododendrons en fleurs, leurs charmantes pyramides, à l'ombre desquelles jaillissent à flots pressés des eaux claires et bleuâtres, que je paierais, s'il le fallait, plus cher que tous les élixirs du monde. Car rien n'est bon et sain comme la *bonne* eau. Jamais elle ne fait mal : elle ressuscite, elle rajeunit, elle donne de l'appétit, et avec elle, jamais le vin n'est nécessaire. C'est l'eau de neige qui empoisonne, pas celle qui sort des rocs en frémissant :

Ici, coup de théâtre ! Inclinant au Sud-Est, et cherchant

le Posets sur la gauche, nous en voyons soudain la cime neigeuse à l'Est, à une telle altitude, qu'on aurait dit l'Himalaya ! Le voilà, ce grand spectre, au sommet de la gorge si longtemps désirée, dont l'embouchure est à nos pieds. C'est celle-là qu'il faut prendre, car il n'y en a pas d'autre qui arrive à la cime. C'est la seconde qu'on trouve à gauche, quand du port de Gistain, on descend vers El Plan. Elle est d'ailleurs reconnaissable à sa longueur, à son orientation de l'Ouest à l'Est, et en ce qu'elle débouche aux premiers pins que l'on rencontre dans le val supérieur de Gistain. Ces détails sont arides, mais ils sont nécessaires.

Le bas de cette vallée est ravissant : les eaux les plus limpides ruissellent partout sur de moëlleuses pelouses et sous les pins. Nous grimpons roide sur la rive droite, où serpente un sentier, laissant à droite un entonnoir calcaire, où glisse avec fracas une écumeuse cascade. Nous nous ressentons d'une nuit presque sans sommeil ; mais en levant la tête à l'Est, nous sommes électrisés par le courant d'air froid qui descend du Posets, dont le glacier occidental, rayé de sombres crevasses, fait reluire au soleil sa poitrine bleue et verte. Scène hyperboréenne.

Au bout d'une heure, nous quittons la région des sapins (2,000 mètres), laissant à droite, au milieu d'une pelouse, une solitaire petite cabane en ruines (rive gauche).

Calcaire partout. Le Mont-Perdu paraît à l'Ouest, et le *Batoua* (3,035 m.) au N. N. O. — Bientôt (2 heures d'en bas), notre torrent se bifurque, en formant un Y avec un autre qui descend de la gauche. Lequel suivre ? Je me trompe en prenant la branche droite, qui me mène en une heure au glacier, c'est-à-dire, trop à droite. Cailloux abominables, et ascension très-roide. Enfin, l'erreur est réparable, je tourne à gauche, en suivant la moraine terminale, et reprenant bientôt ma direction normale à l'Est, je trouve une longue arête, large et solide, qui mène droit à la cime, en séparant ce beau

glacier à droite, d'un vaste champ de neige à gauche, à pentes assez sérieuses. Il n'est pas tard, le temps est assez sûr : aussi je flâne et je médite sur cette arête bosselée comme le dos d'un chameau, fatigante, irritante et sans fin, mais presque toujours facile. Nos regards plongent à gauche sur une neige éblouissante (visible du col d'Aspin) : à droite sur le glacier, que n'a probablement jamais souillé le pied de l'homme... Il peut avoir 25 hectares. Silence partout... lumière partout... Nous sommes ici à plus de 3,000 mètres... Déjà la vue devient illimitée, presque incommensurable... Les bruits inquiets du monde, la civilisation, ses besoins, son tapage sont loin, bien loin de nous... Nous régnons dans les airs...

Au milieu du glacier se trouve une île aussi sauvage que le cap Horn. Elle n'émerge pas des glaces, mais elle y est tombée : c'est une enfant des cataclysmes, précipitée du haut des murs bronzés qui la dominant de 4 à 500 mètres. Plus bas, je vois une « table », phénomène très commun sur les glaciers des Alpes, mais rare ici. On appelle « tables » des blocs perchés en équilibre sur des tronçons ou sur des cônes de glace, que l'ombre de ces rochers a empêché de fondre, pendant que le glacier se dissolvait et s'abaissait tout autour d'eux sous les feux dévorants du soleil. N'en approchez jamais. Un souffle ou un rayon peuvent les faire écrouler. Ce monstre pesait bien des milliers de kilogrammes. Il était grand comme une chambre à coucher : et quelques jours après, je le vis parfaitement à l'œil nu du haut du Port de Plan, à une distance de 14 kilomètres en ligne droite !

Mais revenons à notre récit. L'arête d'abord calcaire, qui monte à gauche de ce glacier, se change plus haut en un amas schisteux de pierres mobiles, désagrégées, où il faut s'accroupir pour ne pas reculer, car c'est roide ; si roide qu'à gauche la neige serait impraticable, à moins d'avoir une hache, et ces cailloux roulent comme de l'eau quand on les touche. Mais de danger, aucun ; c'est

seulement accablant. C'est ainsi qu'en rampant à plat ventre, et après cinq grandes heures d'ascension, j'atteignis le sommet du Posets (3,367 m.), toujours avec Firmin Barrau. Une fois sur la longue crête qui forme la cime, nous la suivîmes à droite, pour arriver enfin sur son point culminant, qui est au Sud. (Dans une tempête, cette crête serait désagréable...) N'ayant pas de bouteille, pour y laisser nos noms, selon l'usage, je laissai au sommet une jolie pipe en acajou.

Il faisait chaud..... (18° à l'ombre!) Quant à la vue, elle est d'une merveilleuse magnificence; mais la sachant par cœur depuis longtemps (car c'était ma 3<sup>me</sup> ascension), je descendis presque aussitôt.

En repassant près du glacier, qui regarde le couchant, je remarquai qu'au lieu d'être bleu, comme en montant, il était devenu vert. L'Ouest était menaçant, le soleil et les nuages avaient l'air en colère; des lueurs étranges, des sons barbares se jouaient dans les crevasses béantes, qui semblaient d'effroyables mâchoires vertes, dévorant la lumière et le vent. Nous descendîmes très-vite, comme on le fait toujours quand on a réussi, et nous passâmes la nuit dans la cabane en ruines citée plus haut (2000 m.)

Le lendemain (31) j'entrai dans un pays entièrement différent, qui ressemblait aux parcs heureux et verts de l'Angleterre. Allant Sud-Ouest, sans monter ni descendre, à un niveau d'environ 2,000 mètres, et contournant d'abord des croupes et des vallons sombres et cendrés, que sillonnaient des ravins gigantesques, nous rencontrâmes un peu plus loin, sur des pelouses superbes, une insolente colonie de mulets, qui gambadèrent pendant une demi-heure à nos côtés, en s'obstinant à nous accompagner. Étaient-ils fous, ou simplement sauvages? Pas un homme ne parut. Depuis deux jours, nous n'avons vu personne, et aujourd'hui se passera de même. Quelle solitude que ce pays!

Voici encore nos chers sapins, et des pins rouges par-

tout. Silence universel... le « *vastum silentium* » des anciens. Nous voyageons au Sud, et horizontalement, laissant à gauche les calcaires et les schistes, et leurs affreux précipices bruns, à stratifications bizarres, inouïes, presque circulaires, et torturées dans tous les sens. A droite, tout change, et subitement. Là commence tout un monde de granit; plein de mystère, de fleurs, de sources et de sapins. C'est une nature « *Malibiernique*. »

Quel est ce pic de premier ordre, masse austère de granit et de neige, qui nous barre l'horizon du Midi? C'est le pic d'*Eristé* (1), qui dépasse 3,000 mètres. A sa gauche, assez loin, à mi-chemin entre lui et le Posets, s'ouvre une brèche très-profonde, vaste ouverture où s'engouffrent tous les vents. C'est le col d'*Eristé* (2,610 mètres?) qui fait communiquer la vallée supérieure de Gistain avec celle de Vénasque. Tout cela est inconnu dans la géographie Pyrénéenne, du moins en France. Voilà pourquoi j'ai l'air de faire un dictionnaire (2).

Nous délogeons d'une grotte inaccessible une jeune famille d'isards; autrement, rien n'a vie..... c'est en silence que nous montons nous-mêmes au Sud, sur la rive droite d'un torrent remarquable au point de vue géologique, puisqu'il sépare, comme une barrière infranchissable, la région granitique du Posets, des schistes et des calcaires, qui sont bien plus considérables, car ils composent la masse et le sommet de cette montagne. La région des granits, qui comprend l'Ouest et le Sud-Ouest, est un peu moins alpestre et moins développée. Pourtant, elle est bien vaste aussi, et bien plus pittoresque. Ce jeune torrent dont nous suivons la rive, sépare nettement les deux régions. *Il coule à l'O.-N.-O.*, et sort d'un lac dont je vais reparler.

Je n'oublierai jamais cette soirée-là, quoique j'en aie

(1) Je l'ai gravi depuis, en 1878.

(2) Ceci était écrit avant l'apparition de la carte de Schrader, et a cessé d'être vrai.

vu de belles, dans tous les coins du globe. Ayant trouvé une cabane vide au N.-N.-O. et à une heure de la brèche d'Eristé, nous la prîmes pour la nuit. Mais vers cinq heures du soir, laissant dormir Firmin, je m'en allai errer à l'aventure, au Sud, vers le pic d'Eristé. En un instant, je foulai le granit, qui d'ici, forme à l'Ouest une espèce de désert aérien, en ondulant comme les grandes houles de l'Atlantique. Il me prit des envies de courir, tant j'étais libre et lesté. Pas un obstacle sur l'horizon de l'Ouest, où grondaient deux orages, mais vaguement, et très-loin. Partout ailleurs, le ciel était limpide et bleu. La nature s'endormait.

Une petite demi-heure de montée au Midi, vers les sources mystérieuses du torrent, dont une cascade très-turbulente formait le déversoir, me fit franchir un monticule, derrière lequel je pressentais quelque chose d'agréable et d'étrange..... devinez mon bonheur, quand tout-à-coup, au beau milieu de ces déserts, je me trouvai, par une splendide soirée d'été, sur la rive nord d'un lac si pur et si tranquille, que près du bord, je n'en voyais plus l'eau, mais seulement les abîmes et le fond ! Quel calme et quel silence ! On aurait entendu le vol d'un papillon, la chute d'une plume aurait été un événement ! Et j'étais seul... On admire plus alors, parce qu'on devient songeur. Ce lac, qui forme un carré long, et a bien 20 hectares, comment l'appellera-t-on ? Que de couleurs, que de contrastes autour de lui ! Sur ses bords, des pelouses et des fleurs, où le granit, en serpentant dans tous les sens, roulait ses vagues sauvages. Au loin, à gauche, des pics désordonnés, schisteux, rouges et cuivrés ; au Sud, la neige, partout la neige, formant du bord de l'eau jusqu'au sommet de l'Eristé une nappe immaculée d'un kilomètre. Sur l'eau, quatre ou cinq îles de pierres et d'herbe, puis au milieu du lac, un *Iceberg*, un seul, fils égaré des glaces, perdu sur l'onde où il errait au gré de chaque zéphyr, cherchant à fondre ou s'échouer. Il avait l'air si malheureux !



Et dans les nues, que de splendeurs ! Au couchant, se dressaient pompeusement des colosses de vapeur et de feu, où grondait sourdement le tonnerre. Ces masses rouges ou plombées se miraient dans le lac, tandis que le soleil, caché derrière leurs tourbillons, dont il dorait les bords, jetait sur tout le reste du monde, mais surtout sur la neige, des reflets d'incendie... En vérité, c'était sublime, et si l'Enfer a des magnificences, c'est à cela qu'elles ressemblent.

Pourtant mon attention se détourna bientôt d'un autre côté. Que se passait-il donc dans la cascade par où les eaux du lac s'échappent au Nord ? A chaque instant, mais pas toujours, on entendait sortir du gouffre étroit, presque tubulaire où elle tombait, un mugissement, un grondement vague et sourd, un bruit inquiet et inquiétant, sans nom connu... Etaient-ce des colonnes d'air emprisonnées, s'échappant violemment à certains intervalles ? ou la sonorité, la vibration des roches, changées en « lithophones » par les caprices de la température, comme la statue harmonieuse de Memnon ? Ce singulier ravin de pierre, très profond, presque à pic et tortueux, formerait-il les trois-quarts d'un tuyau, où l'eau et l'air chantent des duos ? Peut-être. Mais je livre aux savants ce mystère d'acoustique. Pour moi, je m'attristais. Sentant que ce petit voyage allait finir, je fus saisi de désespoir à la pensée de descendre des montagnes, et de quitter la vie sauvage. J'espère pourtant ne pas être misanthrope. Mais qui niera qu'il y ait un magnétisme, une sorte d'ivresse, dans la vie libre qu'on mène là-haut, et dans le fait de se servir de la nature, des rochers, des sapins, des ruisseaux, au lieu des hommes, et de leurs inventions plus ou moins inutiles et coûteuses ? Il est incontestable qu'on est heureux sur ces sommets perdus, où soufflent d'une voix lugubre les vents de l'Infini.

1<sup>er</sup> Août. Il fallut bien enfin tourner le dos à ces merveilles, par manque de vivres (!) et laissant au Sud-Ouest

un autre lac, à 3/4 d'heures de celui-ci, et plus élevé, je descendis à l'O.-N.-O., par une large gorge boisée, qui est un Eden de fleurs et de sapins. Il y a là des trésors botaniques. J'ai mesuré un de ces arbres géants, et je lui ai trouvé, à quelques pieds du sol, plus de cinq mètres de tour ! Les pins rouges se rencontrent à chaque pas.

Suivant d'abord pendant 40 minutes la rive droite du torrent (bon sentier), nous primes ensuite le côté gauche, au pied d'une imposante cascade, qui descend du Sud-Ouest. Sur chaque mamelon se profilent des sapins, qui semblent des campaniles de cathédrales. Eau partout, et pelouses, grandes gentiannes jaunes, iris et digitales, etc., etc. cabane (rive gauche). Là nous faillimes être écrasés par un énorme rocher, mais il me fascinait : c'était superbe de voir bondir, avec une telle vitesse, cette masse furieuse de pierre, qui voyageait plutôt dans l'air que sur le sol.

Au débouché de cette gorge si fleurie, où l'on a constamment devant soi le *Batoua* au Nord-Ouest (3,035 m), nous nous retournâmes, pour contempler avec un sentiment voisin de la stupeur, l'étonnante masse du pic Posets, qui se dressait à l'Est, et d'un seul jet, d'une hauteur effrayante. C'est un site merveilleux, et un des plus grandioses des Pyrénées.

Mais nous voilà maintenant en pays bien connu, dans le val Espagnol de Gistain. Je couchai à *El Plan*, en Espagne, à une vingtaine de kilomètres de la frontière. J'en recommande en toute conscience l'auberge [*Casa del sol*], que tient Antonio Rinz. C'est là que je descends toujours : tout y est propre, très-bien servi et abondant. Prix modérés. Du reste, Antonio Rinz est l'idole du pays. — C'est par la vallée d'Aure que je rentrai en France. Après neuf jours de courses, j'arrivai à Luchon, très-content de Firmin, mais désolé de quitter les montagnes.


Oh ! quel bonheur de se sentir aux prises avec toutes

les fureurs et toutes les forces de la nature, et d'en sortir vainqueur ! On aime toujours à vaincre !

Puisse ce récit, terne mais fidèle, faire entrevoir à l'homme des plaines la poésie des neiges et du soleil, des torrents, des sapins et du vent, et l'initier aux suavités divines qui passent dans l'âme, quand elle s'élève, sur les montagnes, à l'unisson de la nature !

---

## Lardanita et Péramo.



Le 22 juin 1885, j'étais perché sur la crête de *Lardanita*, (3,150 mètres ?), au S.O. du Posets, et au N.E. du pic de *las Tourets* (3,012 mètres ?), à l'heure sereine et solennelle où le soleil, descendant sur des brumes écarlates, sombrait dans un océan d'or, de pourpre, et de montagnes en feu : un vrai brasier. J'avais Pierre Barrau (fils), et le chasseur André Subra.

La lune s'étant levée, une lune aussi brillante que le soleil du Nord, nous descendîmes à l'Est, en folles et fantastiques glissades, absolument comme en plein jour, sur les vastes champs de neige de *Liousetta*, et nous campâmes très-haut, vers 2,300 mètres, et en plein air, sous deux jolis petits sapins tout jeunes, dont nous fîmes une fournaise.

La nuit fut si splendide, si suave, si bleue, si embaumée par l'arôme des sapins et des fleurs, que sa magnificence m'empêcha de dormir, et le sommeil ne vint qu'aux premières lueurs du jour, au moment du réveil des oiseaux. La mousse était déjà toute étoilée par les larmes de l'aurore, quand je cessai d'entendre la voix tonnante et grave de la cascade de *Lardana*, espèce de cataracte, fille sauvage du désert et des neiges, qui écumait au clair de lune comme un fleuve d'étincelles, de phosphore et de perles, imitait les éclairs et la foudre,

et déchirait au loin le silence des forêts endormies, en y roulant ses flots sonores et sa fureur.

Bientôt je ne l'entendis plus ; et quand je m'éveillai, je grillais au soleil, à côté d'un serpent, qui semblait contempler la nature.

Le lendemain, descente à l'Est, par la vallée superbe de *Péramo*, une des merveilles des Pyrénées.

Nous débutons par une neigeuse et rude montée d'une heure, à l'Est, au *Col de Péramo* (2,780 mètres ?), ouvert au Nord du pic des *Corvettas*, fière pyramide de près de 3,000 mètres ; à l'O.-N.-O., le pic Posets rutilé comme s'il était couvert d'étoiles. On dirait le génie de l'hiver.

Descente à l'Est du col, par pentes très douces. Lacs innombrables. Au confluent des deux vallées (*Péramo-Baticiel*), dans un site enchanteur, dans un lit de sapins, de rochers et de fleurs, sommeillent en paix deux petits lacs (*Carpinosa*). C'est là que la vallée de Péramo, s'élargissant et se voilant de noirs sapins, devient une solitude crépusculaire et romantique, rappelant en même temps l'Angleterre et la Suisse. Le soir approche. Au Nord-Ouest, dominant l'horizon funéraire des sapins, et encore tout couverts de soleil, s'alignent les pics les plus neigeux des Pyrénées, dans l'effrayante stérilité de *Clara-bide* et des *Gours-Blancs*. Rouges comme des flammes solidifiées, ils semblent regarder Dieu et l'adorer, tandis que dans les profondeurs des vallées sombres et bleues, la voix des pâtres se confond avec celle des torrents. J'aime mieux ces chants de l'innocence, montant au ciel avec le vent du soir au milieu des montagnes, que les plus beaux concerts du monde.

Nous descendons dans les forêts, entre des cascades de fleurs, et sous des cathédrales de feuilles.

Trois heures en tout, du col de Péramo, nous mènent dans la fameuse vallée d'*Astos*, en face d'une grange, et à 8 kilomètres de *Vénasque*, où nous entrons par une soirée sanglante, quelques minutes avant un effroyable

orage. Les nuages et les montagnes prennent des lueurs purpurines, des glaives de feu traversent la nuit, et le tonnerre étouffe bientôt tous les cantiques de la nature.

Cette année-là, je ne fis qu'une autre course de Vénasque : celle du *Gallinero* (2,720 mètres). Mais quelle vue admirable ! Et quel pic bien placé ! En juin, il est déjà couvert de fleurs. (Dix heures en tout, repos compris).

Deux mois après, je descendais du Grand-Vignemale dans une affreuse tempête, trop tôt malheureusement pour m'y trouver avec M<sup>me</sup> et M. Fabre, l'astronome distingué de Toulouse.

---

---

## Lac de Litayrolles (2,800 mètres)

Arrivé le 1<sup>er</sup> août 1868, à neuf heures du matin, au lac du Portillon, où ne flottaient plus que de rares débris de la glace de l'hiver, j'en trouvai la moitié septentrionale gelée. Deux heures après, j'étais au lac de *Litayrolles*, situé en Espagne, à la base orientale du Perdighero, et pas assez connu, bien que l'on puisse y arriver non-seulement sans danger, mais sans beaucoup de fatigue, en couchant au lac d'Oo, revenant le second jour à Luchon par dessus les sommités du Lys. C'est un lac ovale, qui a de 15 à 20 hectares, et qui est probablement le plus élevé des Pyrénées : car en se plaçant sur certains points de la crête de Litayrolles, on peut voir à la fois le lac du Portillon, et celui-ci, et se convaincre que le premier, élevé de 2,650 mètres, est inférieur d'au moins 150 mètres au second, qui a donc une hauteur de 2,800 mètres. Le 1<sup>er</sup> août, la moitié de sa surface était un vaste plateau de neige où l'on aurait pu se construire un palais sans la moindre imprudence. Le glacier de Litayrolles, qui drape les pentes méridionales du cirque du Lys, et va précipiter dans le lac la terre, les

pierres et les souillures de ses moraines, serait aussi bien digne d'être visité. Il fait partie de cette chaîne de glaciers qui, sous différents noms, se prolongent sans coupure sur une longueur de 14 kilomètres, depuis le val de Caillaouas jusqu'aux abîmes fleuris du Lys, ensevelissent tout dans leur blancheur et leur magnificence, vallons, torrents, lacs et déserts, ondulent, se déroulent et débordent, mornes et grands comme la mort, avec l'hiver dans les entrailles, et de la gloire sur le front.

Revenu, en 1887, pour la huitième ou neuvième fois, au lac de Litayrolles, je trouvai son glacier terriblement dégénéré et raccourci. Il est en décadence.

---

## Pic de Ramougne (2,813 mètres).

---

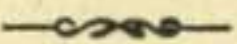
A mon retour de l'*Estatats*, en 1883, une tiède et ravissante promenade d'une heure sous les sapins me fit descendre aux *Bains*, où je menai pendant cinq ou six jours la vie la plus tranquille et plus saine, loin du tapage et du luxe énervant des villes d'Eaux, perché à 1,702 mètres, apprenant l'Espagnol, et causant de toutes choses avec de bienveillants habitants de Vénasque. Il y avait là aussi trois respectables curés des environs, dont l'allure grave et les soutanes donnaient plus que jamais aux corridors crépusculaires et vénérables des "Bains", l'aspect d'un monastère, moins son silence ; car on chantait partout : c'était une allégresse universelle. On dit souvent du mal des Espagnols : mais on oublie l'aménité de leurs manières : ils sont presque toujours affables, de bonne humeur et obligeants ; et il est sûr qu'ils réussissent à embellir et à charmer la vie : n'est-ce pas beaucoup ?

Un jour pourtant, je les quittai pour m'élancer sur un

pic anonyme qui me tentait depuis plusieurs années. Situé au confluent des trois vallées de l'Essera, de Litayrolles, et de Ramougne, ce pic aigü est au Nord-Ouest des Bains (sur la rive droite de l'Essera), et à l'Ouest de l'Hospice. Il a 2,800 et quelques mètres. Nous y montâmes par Litayrolles, c'est-à-dire par le Sud. Ce fut facile, mais assez long : (1,300 mètres d'ascension depuis les bords de l'Essera). Il soufflait une tempête, et le lendemain, (le 4 septembre) il neigea jusqu'à 2,000 mètres. Nous nous réchauffâmes en construisant une tour massive sur cette cime inconnue. Le Posets, vu de là, est sublime. Il a l'air d'une baleine monstrueuse et bronzée, endormie sur la neige.....

---

## Gorge de Ramougne.



Le 11 juillet 1880, Firmin Barrau ayant une ophthalmie, due à l'éclat des neiges, je partis seul pour la gorge de *Ramougne*, peut-être la plus sauvage des Pyrénées. Ce n'est pas sans tristesse que je quittai les Bains, où tout le monde avait été charmant pour moi, propriétaires, baigneurs ou simples passants. Et puis, quel admirable endroit pour rayonner partout, soit sur les Monts-Maudits, soit vers le pic Posets, que l'on pourrait gravir d'ici, aller et retour, en treize ou quatorze heures ! Je ne fais pas de la réclame, je plaide surtout la cause des montagnards, en leur recommandant avec tant de ferveur de s'installer pour quelques jours aux Bains. Les eaux sont sulfureuses, et on prétend que ce sont elles qui, traversant les Pyrénées sous terre, alimentent celles de Bagnères-de-Luchon ! Comment prouver que ce n'est pas ?

Que dirai-je de la gorge effroyable de Ramougne, si ce n'est qu'elle est couverte et encombrée de milliards

de rochers où la circulation est un vrai tour de force ; qu'elle monte de l'Est à l'Ouest, où elle est dominée et fermée par un rempart toujours neigeux de près de 3,000 mètres d'élévation, d'où sortent symétriquement trois pitons noirs ; enfin que c'est de là qu'en se retournant, on voit sous ses plus beaux aspects le fier *pic d'Albe* (3,100 mètres) qui, au Sud-Est, monte dans les nues comme un Titan de neige ? C'est cette grande image blanche qui m'a le plus frappé à ma descente de la gorge de Ramougne, dont je ne dis plus rien, car c'est un vrai Ténare, qui inspire plus d'effroi que d'amour. Avec quelle joie je revins à l'Hospice, au bruit de mille ruisseaux dont le murmure, s'adoucissant au crépuscule, se mêlait à la voix des sapins et du vent, et pénétrait jusqu'à mon cœur ! Cette musique-là ne vaut-elle pas celle du théâtre ?

---

---

## Pic Central d'Estatats (3,000 et quelques mètres).

(SA PREMIÈRE ASCENSION).



En 1883, prenant encore mon brave Firmin Barrau, que j'eus le grand chagrin de perdre l'année suivante, je passai en Espagne (30 août) par le Port de Vénasque, où nous couchâmes chez l'honnête Francisco Cabellud, à près de 2,400 mètres. Quel air pur, et quel site merveilleux ! Chaque fois que j'y vois naître le jour sur les aiguilles dorées ou écarlates de la Maladetta, la passion du désert, l'amour de la stérilité, la fièvre de l'infini m'enflamment le cœur, le sang et le cerveau comme il y a vingt-cinq ans. Fanatisé par la nature, je voudrais m'envoler sur la brise, embrasser les sapins, la neige et



les rochers qui m'ont rendu tant de services, bénir et remercier le bleu du ciel et des torrents, les fleurs sauvages et les montagnes qui m'ont donné tant de bonheur, et consolé de tant de choses ! La vie civilisée, avec ses artifices et ses devoirs, émousse un peu ces émotions ou les endort : mais elles renaissent toujours en face de la Nature. J'entre dans un monde moral nouveau toutes les fois qu'en passant la frontière à quatre heures de Luchon, je me retrouve soudain devant les masses neigeuses et théâtrales des Monts-Maudits ensanglantées par le soleil couchant : je change en un instant de caractère, et je comprends la vie sauvage.

Peut-être l'ai-je trop prouvé ! Combien de fois ne l'ai-je pas menée, la vie sauvage, sous les forêts des Monts-Maudits (pour ne parler que de l'Europe), avec mon ami Packe ! Serait-ce le culte des vieux souvenirs, qui m'a fait revenir cette année sur mes traces d'autrefois ? Parti le 31 août, sans but bien défini, de la maison hospitalière de Cabellud (Port de Vénasque) un peu avant 7 heures, avec Firmin et un aimable jeune Vénasquais, nommé Marcial Trucco, je fis une ascension nouvelle dans un pays perdu, celle de *la pointe centrale de l'Estatats*, sombre et fière pyramide qui se dresse au milieu de la crête délabrée de ce nom, et *juste au Sud du déversoir du lac de Gregonio*. Je spécifie sa position exacte en italiques, pour éviter qu'on la confonde avec un autre sommet côté 2,976 mètres sur la carte admirable de Schrader, et situé plus à l'Ouest. Le pic central, celui que nous avons gravi, est plus élevé : cela saute aux yeux, pour peu qu'on en approche : il domine l'autre de 25 à 30 mètres, et il doit dépasser légèrement 3,000 mètres. Si je l'appelle *Pic Central* d'Estatats, c'est parce qu'il y en a quatre autres sur la même crête, deux au Sud-Est, du côté de l'Eroueil, et deux à l'Ouest : et si je ne compte pas l'Eroueil dans cette famille de pics, dont il est cependant le vrai père, c'est parce que sa position tout au

bout de la crête, là où elle perd son nom et change de direction, le rattache aux régions du Néthou. Il appartient évidemment au cirque d'Eroueil.

Cela dit, voici comment nous fîmes cette course assez sérieuse. Après être descendus jusqu'au *Plan des Etangs*, nous remontâmes pendant près de deux heures au Sud-Ouest, laissant à gauche le pic Paderne, ainsi que le pic d'Albe, et à droite, mais très bas, les deux lacs de ce nom.

Il y avait dix-neuf ans (!) que je n'avais passé par là, rencontrant en chemin un bouquetin. Nous arrivâmes ainsi à la fissure étroite, sorte de petite « Brèche de Roland, » que j'ai nommée à cette époque *Brèche d'Albe* (2,645 mètres), et au Sud de laquelle on descend dans la vallée de Gregonio, couverte d'une mer de blocs énormes, où il faut quelquefois près d'une heure pour faire un kilomètre. C'est une armée de pierres, un empire de granit, une des plus grandes curiosités des Pyrénées. Au clair de lune, c'est un spectacle unique ; on dirait un ossuaire de Titans.

Passant à l'Ouest et à côté du lac de Gregonio, (2,656 mètres), nous montâmes droit au Sud, et toujours sur des blocs. Mais à la base du pic, qui s'avance plus au Nord vers le lac, que le reste de la crête d'Estatats, la neige vint nous tirer d'affaire.

La fin de l'ascension aurait été relativement facile, si pour franchir la crête, et attaquer ensuite le sommet par le Sud, nous avions eu le bon esprit de prendre un couloir de débris, roide, il est vrai, mais très convenable, qui, au Sud-Ouest du pic, monte tout droit à la crête, où s'ouvre une petite brèche. Malheureusement nous eûmes une distraction : nous allâmes trop à l'Ouest, et forcés, une fois là, de grimper comme des chats sur des rochers absolument à pic, qui tremblaient tous, nous ne franchîmes l'arête qu'après avoir passé quelques minutes collés à un abîme, et presque en perdition. Il était humiliant de penser qu'il y avait à côté, plus à gauche, un chemin « raisonnable ».

Une fois sur le versant méridional (celui de Malibierne), tout alla mieux. Tournant à gauche (à l'Est), puis au Nord-Est, nous eûmes encore assez de peine à nous hisser avec les mains, et sans les pieds, dans une gouttière à pic, et disloquée, où à nous trois, nous formions une colonne verticale. Cette montagne est malade..... mais sa tête est solide ; le sommet fut facile, et à cinq heures, nous étions sur le point culminant (3,000 et quelques mètres), d'où j'aperçus au Sud-Sud-Est, sur le versant de Malibierne, un petit lac inconnu, et tout triste d'être si seul et si haut ; il se trouve à peu près, à 2,800 mètres. Sa vie, pendant l'hiver, doit être bien dure !

Notre voisin immédiat au Sud-Est (pyramidal aussi), semble aussi haut que nous ; mais à l'Ouest, tout s'abaisse ; aucun rival par là. L'Eroueil paraît à l'Est-Sud-Est, et le Néthou à l'Est. La cime de la Maladetta est au Nord-Est, et la pointe Ouest du lac de Gregonio, au Nord. La vue est vaste, glaciale et désolée, surtout autour du pic lui-même.

Cinq heures !..... c'était bien tard, vu la saison ; aussi nous primes la fuite, après avoir construit une humble tourelle, sur le sommet, où je laissai nos noms dans une bouteille.

A six heures, il se mit à pleuvoir. Nous avions beau courir en descendant sur les blocs ruisselants de la désespérante vallée de Gregonio, il était clair qu'il nous faudrait passer la nuit sous un rocher ou sous un arbre, sans couverture, et en costume d'été. Plus nous allions, plus il pleuvait. Enfin la nuit nous prit à 2,000 mètres ; heureusement que c'était à l'entrée des forêts. Nous nous blottîmes dans un bosquet près du torrent ; mais il faisait si noir, qu'on n'en voyait même pas l'écume, et il était très difficile d'y aller boire. Saturés d'eau, notre premier soin fut d'allumer deux beaux sapins, qui pétillèrent bientôt jusqu'à leur faite, avec des bruits sinistres. Leurs branches, qui se tordaient comme des vipères mouran-

tes, avaient l'air de souffrir. C'était superbe. Des flammes pyramidales et rouges, dont les reflets arrivaient jusqu'aux nuages, montaient en rugissant dans les ténèbres, et on voyait au loin palpiter des éclairs écarlates sur les blocs monstrueux de granit, qui semblaient tressaillir. C'est dans l'Averne qu'ils devraient être.

C'est près de cette fournaise que nous passâmes la nuit, mais sans dormir, ne pouvant nous chauffer d'un côté sans être gelés de l'autre : calcination devant, congélation derrière..... ce n'est ni sain ni agréable. Toutefois la pluie avait cessé : le vent était tombé : on voyait les étoiles, et je refis bien vite mes forces perdues, en m'endormant le lendemain matin au beau soleil d'Espagne, à côté du torrent qui chantait.

---

## Eroueil (3,030 mètres)

(SA PREMIÈRE ASCENSION).

---

En Août 1880, je partis de l'*Hospice* pour les *Bains de Vénasque*, emportant mes pénates pesant en tout dix ou douze kilogrammes. Restant sur la rive gauche de l'Essera, où un sentier serpente sous les sapins à un niveau moyen de 1,600 mètres, nous arrivâmes après une délicieuse promenade aux Bains, pittoresquement perchés comme une forteresse ou comme un monastère bouddhique au sommet d'une colline, dont la face exposée au Nord-Ouest descend sur l'Essera par un escarpement de près de 200 mètres, mais qui, à l'Est, est dominée par les montagnes sauvages qui soutiennent le pic d'Albe (3,100 mètres), et par toutes les splendeurs d'une nature désolée. C'est un site fantastique. Quand on regarde par la fenêtre, on voit un précipice dessous, et l'œil plonge dans le vide.

Comme les braves gens qui tiennent l'hôtel me connaissent depuis longtemps, je fus reçu de la manière la plus cordiale, ce qui me consola un peu de l'inaction forcée dans laquelle je passai la journée du lendemain, cerné par des orages d'une violence effroyable. Il me semblait vraiment sentir trembler la terre ; le tonnerre avait l'air de sortir des montagnes, et le *Perdighero* (3,220 mètres), enveloppé d'éclairs, jetait des lueurs terribles lorsqu'il apparaissait, tout rouge, au haut des neiges de Litayrolles, luttant avec les nuages, le feu du ciel et les cyclones, comme un géant qui brûle et va tomber.

Le soir, ce fut bien pire. Dominant de beaucoup la vallée de Vénasque, par où tous ces orages arrivaient du Sud-Ouest, nous assistions, du haut de notre observatoire, à leurs fureurs naissantes, et à leur ascension vers nous. Ils semblaient épuisés, lorsqu'à neuf heures nous vîmes sortir de l'horizon une vraie montagne de nuages, se profilant sur les éclairs, et plus noirs que la nuit. Ils grondaient en montant, tandis qu'à notre niveau et au-dessus, il faisait clair et calme : on voyait les étoiles. Mais bientôt nous aussi, nous fûmes noyés dans un déluge de grêle et de vapeurs, faisant peut-être cent kilomètres à l'heure. De longues et tristes rafales balayaient les forêts de sapins, tordaient leurs branches, et les faisaient siffler comme des serpents. D'énormes grêlons tombant par la cheminée, vinrent sauter au milieu de ma chambre, et les rochers devenus sonores avaient l'air en détresse, quand ils apparaissaient, verts et mouillés, à la lueur des éclairs.

Ce fut une de ces nuits atroces où la nature en pleurs, en délire et en feu au milieu des ténèbres, semble avoir peur, et appeler Dieu à son secours.

Mais quel changement le lendemain matin ! quel calme et quelle pureté partout ! Quel air sain ! quel soleil ! C'est sous un ciel d'Orient que nous partîmes pour le lac Gregonio.

Au Sud-Sud-Est des Bains, on voit s'ouvrir à une hauteur d'environ 300 mètres, une étroite petite brèche entourée de forêts, et dans cette brèche on aperçoit vaguement un sapin noir et solitaire. C'est là qu'il faut grimper, pour déboucher par le plus court chemin possible, dans la vallée de Gregonio (rive droite). On la rejoint ainsi en moins d'une heure (des Bains), à l'est d'un monticule tout couvert de sapins, et au niveau de 2,000 mètres. De là, il faut toujours monter à l'Est-Sud-Est. L'ascension est graduelle et facile, mais les nombreux "chaos" qui barrent la route retardent beaucoup la marche. Ils ressemblent aux débris d'une montagne, ou d'une ville de granit.

A neuf heures, nous entrâmes dans la neige, à l'altitude de 2,400 mètres. Un peu plus haut, après avoir laissé à gauche un petit lac niché dans des rochers énormes, nous entendîmes, sous le tunnel de glace qui nous portait, la voix profonde et irritée de la cascade par où s'échappent les eaux du lac de *Gregonio*, et à 10 heures (trois heures des Bains), nous étions sur ses bords (1).

Voici ce lac fameux, mais plus fameux que populaire, bien qu'il couvre près de cent hectares. C'est qu'il est loin et haut (2,656 mètres). Il est encore gelé partout, sauf près des rives, où la fusion et le brisement des glaces laissent voir sous l'eau des profondeurs funèbres. Tout autour règne la neige, où la brise fait courir une espèce de fumée : on dirait une poussière de diamants. On se croirait en plein hiver : mais le soleil nous brûle et nous aveugle. On peut à peine ouvrir les yeux. Voici tous les aspects des montagnes du Pamir, à dix heures de Luchon. Tant de neige me dérouta : j'ai peine à reconnaître des lieux qui me sont cependant si connus, et plus d'une fois, il nous est impossible de savoir si nous marchons sur l'eau ou sur la terre.

(1) Les Espagnols disent « *Greguena* ».

Ayant enfin trouvé dans cette mer blanche un îlot de gazon chaud et sec, nous déjeunâmes sur la rive Nord du lac, en face de l'*Estatats*, qui se dressait au Sud avec autant de majesté que d'élégance. Puis comme un photographe, ou comme un médecin qui tâte le pouls à son malade, j'examinai gravement le pic d'Eroueil, dont l'ascension était le but unique de mon voyage. Il était au Sud-Est, à droite du col de Gregonio. Ce n'est pas lui personnellement qui me préoccupait; sa gracieuse pyramide n'avait rien d'alarmant. Mais l'ascension du col de Gregonio dans cette saison, et par ici, avait littéralement l'air impossible. A la fin de l'été, quand la neige a fondu ou glissé sur ces pentes extrêmement inclinées, quand il n'y reste que des cailloux entremêlés d'un peu de glace, ce n'est plus qu'une affaire de fatigue; tout danger disparaît. Mais aujourd'hui c'était bien différent. Il s'agissait d'escalader ce qui avait tout l'air d'un précipice de neige, de près de 300 mètres de hauteur absolue, avec un lac glacé en bas, et pas le moindre objet, pas une aspérité quelconque, pas un caillou, pour amortir ou arrêter une chute. C'était sérieux; et ce qui aggravait la situation, c'est que l'inclinaison de ces immenses talus de neige augmentait vers leur base, où ils se terminaient par des falaises presque à pic sur le lac. Je le répète, jusqu'en septembre, cette ascension est si décourageante, que sans l'irrésistible envie de vaincre le pic d'Eroueil, j'y aurais renoncé. L'angle moyen de ces pentes doit être d'au moins 50°; parfois elles le dépassent; et la hauteur réelle dont on s'élève entre le lac et le col est de 271 m.

Après avoir subi l'humiliation de voir quelques isards filer comme des oiseaux sur ces parois poudreuses que nous trouvions si redoutables, nous y montâmes avec une majestueuse lenteur du N-O au S-E, laissant à gauche le *col Maudit*, et le *pic du Milieu*. La neige étant très-molle, nous gardions le silence, de peur de faire partir une avalanche, et j'entendais battre mes artères.

Le temps nous parut long... Enfin, au bout de trois quarts d'heure d'émotions plus violentes qu'agréables, nous arrivâmes au *Col de Gregonio* (2,927 mètres) qui, hélas! n'est guère plus fréquenté à présent qu'à mon premier passage en 1864, époque où il n'avait même pas encore de nom. Il est aussi facile par l'Est que difficile par l'Ouest.

Vingt minutes d'escalade au Sud-Ouest nous placèrent au sommet de l'*Eroueil* (3,030 mètres?). Rien de plus simple, pourvu que l'on ait soin de se débarrasser de son bâton pour avoir les mains libres, et de toujours monter un peu à gauche de l'arête principale.

C'est un pic granitique, aussi solide que la " Grande Pyramide ", avec laquelle il a beaucoup d'analogies ; c'est sa reproduction exacte, avec cette différence, que l'*Eroueil* a pour base une crête élevée de près de 3,000 mètres, et qu'il y fait moins chaud que sur les bords du Nil. Comme il n'y avait pas la moindre trace de l'homme sur le sommet, nous y bâtîmes un *cairn*, au pied duquel (du côté Ouest), je cachai une bouteille avec nos noms, sous un amas de pierres, en cas que la tempête renversât le *cairn*. C'est qu'en effet, le vent doit souffler fort sur cette pointe solitaire, plus haute que ses voisines, et que rien ne protège contre les tempêtes du Sud et du Sud-Ouest. De ces deux côtés là, l'horizon était presque sans limites. Au Nord et au Nord-Est, il était plus borné, mais tout-à-fait Alpestre, et d'une blancheur sublime. Du Sud-Est au Nord-Ouest, en passant par le Nord, on ne voyait que de la neige, et les brillants glaciers méridionaux des Monts-Maudits, dont la grandeur et l'étrange poésie rappelaient celles de l'Océan. Quant aux sommets lointains, il y en avait toute une armée. Il n'était pas encore trois heures, et cependant leurs bases étaient déjà plongées dans une ombre étonnante ; car l'ombre, ainsi que la lumière, redouble d'intensité quand on la voit à travers l'atmosphère raréfiée des hautes cimes. Il en résulte des contrastes incroyables.

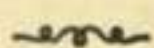


Le temps était magique, et le soleil brûlait. Un innocent zéphir faisait gémir et chanter les rochers, qui ont une voix à eux, comme l'Océan et les forêts, où chaque arbre a la sienne. Que d'heures j'aurais passées sur cette pointe inconnue, si le plaisir d'y séjourner n'avait été gâté par la pensée de notre descente inévitable au lac de Gregonio ! Sans doute, nous aurions pu revenir par la vallée de Malibierne, mais quel détour ! Il nous aurait fallu sept ou huit heures pour arriver aux Bains par là. Nous reprîmes donc d'un air soucieux la même voie qu'en montant, et Dieu merci, nous arrivâmes sans accident au bord du lac, où nous dinâmes. Température à l'ombre et à six heures, = 11°. Il faisait nuit quand nous rentrâmes dans les forêts grandioses qui cernent les Monts-Maudits jusqu'au niveau de 2,000 mètres ; il n'y avait pas de lune, et nous eûmes quelque peine à redescendre aux Bains. Arrêts compris, notre ascension du pic d'Eroueil avait ainsi absorbé quatorze heures, dont dix de marche assez rapide. Elle est fort longue.

---

## Pic d'Albe (3,100 mètres ?)

(SA PREMIÈRE ASCENSION).



Belle pointe abandonnée, la plus occidentale des Monts-Maudits ; voici la route. Couchez à la Rencluse, et le lendemain, au lieu de prendre au sud la direction du Néthou, montez graduellement au midi du rocher de Paderne, suivant une ligne ouest, dans un vallon où, par un temps tranquille, pas le moindre bruit ne se fait entendre. Qu'il était calme, et comme ses pelouses étaient élastiques et moëlleuses, quand je le remontai avec Haurillon par une caniculaire journée de juillet 1868, tantôt sur de l'herbe veloutée, tantôt sur de belles

neiges rutilant au soleil ! Il faisait lourd comme à midi sous l'équateur, et resserré entre des rivages d'émeraude, coulait sans le plus léger murmure, quadruplant la distance à force de serpenter en revenant sur lui-même, un ruisseau de la plus admirable transparence. Laissant à gauche la Maladetta proprement dite, dont la cime se cachait sous la convexité de son glacier tristement azuré, nous montâmes au S.-O. sur des collines granitiques qu'envahissait de plus en plus la neige, de sorte que nous en fûmes bientôt cernés. Là quinze izards défilèrent devant nous, à 500 mètres environ. Enfin, à deux heures de la Rencluse, nous pûmes toucher du doigt les rochers du pic d'Albe, dont nous gravîmes le côté nord, sur une crête onduleuse et plus ou moins pulvérisée, mais large : du reste, le roc était encore à l'état granitique, et non calcaire, comme il le devient plus bas à la *Pique Blanche*. En moins de 3 h. en tout, la cime d'Albe était vaincue. La vue était superbe, plus étendue que du Néthou, sur les régions de Vénasque et de Malibierne, où paraissaient au sud les trois quarts du beau lac *Gregonio*, portant un archipel de glaces flottantes. Le froid devenant très vif, bien qu'à Luchon il fit ce jour-là plus de 30°, nous fîmes une courte halte, et nous redescendîmes en traversant de l'ouest à l'est tout le glacier de la Maladetta. Ici je me sentais fier des Pyrénées, car on s'y serait cru au milieu des hautes Alpes, la terre et les rochers ne se montrant plus que par îlots lugubres, dispersés ça et là sur un horizon de neiges et de gouffres glacés, d'un bleu qu'on peut appeler « maudit. » La neige unie et fine, blanche ici, toute rouge un peu plus loin, jaune ailleurs, ne suggérait aucune idée de perfidie, et semblait ferme comme un désert de marbre. C'est cependant dans une de ses crevasses que disparut, en 1824, l'infortuné Barrau. Restant à un niveau moyen de 3,000 mètres, nous fîmes deux kilomètres en ligne droite sur la neige, reprenant terre au *Portillon* de la Maladetta.

---

## Dent d'Albe (3,114 mètres)

(SA PREMIÈRE ASCENSION).



Dans la vaste région d'Albe, dont les chaos neigeux et les sommets en ruines prolongent vers le Nord-Ouest, jusqu'à Vénasque, l'immense massif des Monts-Maudits, on connaît (plus ou moins...) le *col* d'Albe, le *pic* d'Albe, le *vallon* d'Albe, etc., etc. Mais il y a quelque chose d'encore plus haut que tout cela, et dont personne n'a l'air de s'occuper. Entre le col d'Albe et le pic de ce nom (cône solitaire et caractéristique que j'ai gravi en 1868, et qui se dresse vers le Nord-Ouest du col, mais assez loin de lui), quiconque regarde attentivement les Monts Maudits de la frontière française, verra une élégante aiguille sortant des glaces et de la neige, juste au sommet du vallon d'Albe ; car c'est là qu'il commence. C'est la divinité qui veille sur son berceau. Ayant décrit depuis longtemps l'ascension du col d'Albe, d'où il suffit de vingt minutes pour gravir cette aiguille, je me bornerai à dire que n'ayant pas trouvé mon porteur habituel de Luchon, j'en pris un autre, jeune homme de 17 ans, nommé Barthélemy. Nous couchâmes (30 août) à l'Hospice espagnol de Vénasque, chez Mariano, où, comme toujours, j'eus un temps merveilleux, bien qu'à Luchon il fit tout le contraire. J'y fus très bien. La vie n'y est pas chère, vu la hauteur (1,700 mètres), et tout est propre.

Arrivés au *Col d'Albe* (altitude inconnue, mais dans les environs de 3,110 mètres), nous attaquâmes notre aiguille par derrière, après être descendus un peu à droite (à l'Ouest) de l'autre côté du col. Puis nous l'escaladâmes avec les mains, du Sud au Nord, par un petit ravin plus roide que difficile, tournant le dos au lac de Gregonio, dont il ne paraissait d'ailleurs qu'un bout in-

signifiant. Dix minutes de voltige nous menèrent à la cime, la pointe suprême de toute la région d'Albe. Mais il fallut sauter dessus, et s'y asseoir l'un après l'autre, car comme le Quairat, et la Maladetta proprement dite, cette cime n'est qu'un rocher, pas plus grand qu'un fauteuil, et peut-être moins solide. Ne pouvant pas y construire une tourelle, car il n'y avait pas de base pour cela, nous y couchâmes trois pierres, et c'est sous le rocher que je cachai ma bouteille et nos noms. (C'était en 1882).

Cette pointe gracieuse et très aigüe, que j'appellerai *Dent d'Albe*, a la fierté d'un campanile. Elle a (d'après Schrader) 3,114 mètres. Elle est à l'O.-N.-O. du col, au S.-E. du Pic d'Albe, et juste au Nord du Pic d'Eroueil.

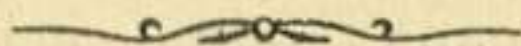
Après cette course, j'allai passer deux jours aux *Bains*, sans descendre à Vénasque. Où trouverait-on un site plus romanesque que le sommet de l'orgueilleuse colline couronnée par les Bains de Vénasque? Sapins en haut, sapins en bas, rochers partout; et sur l'autre rive de l'Essera, qui coule à 200 mètres plus bas comme un torrent d'émeraude et d'aigue-marine, les neiges et la désolation de Litayrolles et du *Perdighero* (3,220 mètres). Là, sur des pentes toujours arides, on voit encore vaguement, comme accrochés aux flancs des précipices, quelques sapins rêveurs et solitaires, auxquels les ombres et le silence du soir donnent une étrange solennité. Sans être privé des douceurs de la vie, on a de tous côtés le spectacle enivrant du désert, dans le plus beau climat qu'il soit possible d'imaginer. Car comme on est très haut (près de 1,700 mètres), c'est un plaisir de rester au soleil, il y a toujours du vent, et la tiédeur de l'air n'a rien d'amollissant.

Au Sud, où montent, à perte de vue, des forêts odorantes de sapins, mille fleurs alpines éblouissent les yeux et embaument l'air. Enfin je vis tout cela sous un ciel enchanteur, entouré de personnes agréables et courtoises, en sorte que la nature prenait pour moi ses plus

riantes couleurs, et la vie me semblait poétique au possible. Le soir surtout, quand le soleil disparaissait derrière les *sierras* calcinées de Vénasque, qui rougissaient comme les montagnes du Nil ou du Congo, alors que du sommet de notre colline, nous respirions les brises les plus subtiles et les plus saines du ciel, l'amour de la nature me saisissait au cœur et m'exaltait.

Un peu plus tard, quand la lune paraissait sur la scène, en blanchissant d'abord les cîmes les plus élevées, je ne me lassais pas de voir descendre silencieusement la nuit du haut des monts sur les vallées, dont les murmures avaient cessé; les torrents seuls grondaient encore. Jamais poète ou peintre n'a rien rêvé de comparable. Aussi je m'arrête là, sans quoi je trahirais mes goûts sauvages.

Hélas! faut-il avouer que la montagne m'a dégoûté de plus d'une chose digne de respect? Je le crains bien, mais il y a quelque excuse. Je n'aime ni les cascades artificielles, ni les rochers groupés par l'homme, ni les lunes fabriquées. J'ai peu d'estime pour les orages de l'Opéra, et les plaines sur lesquelles a passé la charrue ne disent rien à mon cœur. J'ai sans doute tort; j'ai peut-être mauvais goût..... Mais quand je vois le majestueux désordre de la nature, les forêts vénérables des montagnes, et leurs neiges aussi vieilles que le monde; quand j'entends leurs cascades en buvant leur lumière; et quand, plus libre et plus heureux qu'un potentat, je m'y endors au clair de lune sous un sapin où pleure le vent d'automne, n'est-il pas naturel, ou du moins excusable, que je me dise, et que je sois tenté de dire à ceux que j'aime : “ C'est là qu'est le bonheur ” ?



## Lacs d'Albe.

---

Le 16 juillet 1881, je fis, avec Firmin Barrau, une petite course sans but bien défini, dans les vallons déserts qui rayonnent au Nord-Ouest du Pic d'Albe.

J'avais jadis, dans ma jeunesse, exploré ces régions mystérieuses (1864), pendant l'ascension folle que je fis au Néthou par le lac Gregonio. Il me tardait de les revoir.

Mais cette promenade ayant été plutôt sentimentale qu'utile, j'en dirai peu de chose.

Quittant, à un quart d'heure des *Bains*, le chemin pittoresque de l'*Hospice* de Vénasque, nous nous élevons vivement à droite. Zig-zags très-roides sur la rive gauche d'un ravin sombre, où descend un torrent que nous passons bientôt à gué, près de sa source. Il souffle un vent fiévreux. En 45 minutes, nous voici sur un col gazonné, (*Et tournet de Alba*), à droite d'un mamelon calcaire et gris. Ce petit col est au Nord-Est des Bains, que nous perdons maintenant de vue. Cabane à gauche : herbe touffue, et serpents. Le sentier continue au nord-est. Forêt très-clairsemée de sapins décrépits, malheureux et caduques. L'horizon s'agrandit de toutes parts : voici le Cotieilla et le Posets, etc. Nous inclinons à l'est, puis au sud-est : pentes douces, ravins herbeux couverts de fleurs à l'odeur enivrante. C'est un jardin, un Paradis. La brise et les oiseaux passent en chantant sous les sapins, et l'air est plein de vagues et mystérieux murmures, que l'on dirait venus du ciel pour consoler la terre et l'attendrir, tant ils sont suaves et indéfinissables. Mais, hélas ! les sapins disparaissent (2,000 mètres) ; plus de fleurs, plus d'oiseaux ; adieu les mélodies et les parfums ; voici des flaques de neige, et des bouffées d'air froid descendant de l'est.

A 1 h. 30' des Bains, nous arrivons au bord d'un premier lac, qui se déverse violemment sous la terre. Qui sait où reparaissent ses eaux ? C'est là du reste le sort étrange et lamentable de presque tous les torrents qui naissent au nord des Monts Maudits, à commencer par la Garonne, qui dit adieu à la lumière dans un gouffre Espagnol, pour le plaisir d'aller se promener en France, de voir Bordeaux, et de mourir fièrement dans l'Océan. (C'est un moyen rapide et facétieux de changer de pays, sans que personne s'en aperçoive.) Le sol des Monts Maudits (dans leurs parties calcaires) est si plein de cavernes et de puits naturels, qu'il est presque impossible à un ruisseau de ne pas s'y plonger. Quel sort funeste, et quelle noire destinée ! Encore si on les revoyait ! Mais non : ils meurent en général au printemps de la vie, et il n'y a guère que la Garonne dont on ait pu trouver les traces.

Elles sont bien capricieuses, les eaux de la Maladetta. Une fois, en arrivant à la Rencluse à huit heures du matin (1876), je ne trouvai plus une goutte d'eau dans le torrent. Il avait eu l'idée, depuis la veille, de s'engloutir à 300 mètres plus haut que de coutume ; les pierres semblaient le boire ; mais à neuf heures, il se fit un grand bruit, et il redescendit en écumant dans son gouffre habituel, comme s'il avait changé d'avis !

Mais revenons au petit lac. Voyez, au sud-sud-est, une fente énorme dans un cirque de rochers ? C'est la *Brèche d'Albe*, porte fantastique, qui mène à la vallée de Gregonio. Elle doit être à 2,600 mètres. Hauteur probable du lac, un peu moins de 2,200 mètres. En montant au nord-est, d'environ 300 mètres, j'en aperçois un autre, juste au sud du premier, et plus haut de 100 m. Me voilà satisfait. . . ., je les ai retrouvés, ces deux chers petits lacs, que dix-sept longues années n'avaient pas réussi à me faire oublier ! Ce sont bien eux, j'éprouve pour eux une espèce d'affection. Mais je les quitte, car

il est tard, et quand j'arrive aux Bains, les vastes et noires forêts qui les dominent commencent à s'effacer sous les ailes déjà froides de la nuit. A cette hauteur (1,700 mètres), il ne fait chaud qu'en plein soleil. C'est le climat de la Scandinavie. Jamais je n'y ai vu plus de 25° à l'ombre.

Le lendemain (17 juillet), temps merveilleux. Le bleu du ciel est si sombre et si pur, que j'y cherche des étoiles ! " Grande brise " du Nord. Elle a le timbre et les lamentations, j'allais dire la " passion ", des vents sauvages et poétiques de la Patagonie. Quel chagrin de rentrer à Luchon, après avoir humé de pareilles brises ! Le vent dit tant de choses !

---

## Maladetta (sa pointe Nord-Ouest: 3,230 m. ?)

(SA PREMIÈRE ASCENSION).

En 1877, après avoir passé une nuit très orageuse sous un rocher, dans la vallée de Malibierne, je m'installai à l'Hospice de Vénasque (1,700 m.). Mais le repos m'agite, et le 25 août, je profitai d'une journée magnifique, pour attaquer et vaincre la pointe Nord-Ouest de la Maladetta (3,230 m. ?) : guide, Célestin Passet.

Ce fut vite fait. Fortifiés par nos courses précédentes, et par les brises fougueuses dont nos poumons vivaient depuis cinq jours, nous montâmes comme des fous : et, bien que l'ascension fut roide et continue, le pic Paderne à gauche, et la Pique Blanche à droite défilèrent à nos côtés comme ces navires qui ne font qu'apparaître un instant aux yeux des passagers emportés à toutes voiles par un clipper américain, tandis qu'au Nord les fières cimes Luchonnaises, et même les glaces resplendissantes



du Lys, s'abaissaient à vue d'œil, agrandissant l'horizon vague et bleu des plaines brûlantes de la Garonne. Quel plaisir, d'aller vite !

Au-dessus des pelouses onduleuses et fleuries, couvertes de grands débris calcaires et granitiques, nous remontâmes d'un bout à l'autre, toujours au Sud, le vallon neigeux d'Albe aux aspects sibériens. En 3 h. 1/2 de marche (depuis l'Hospice), nous atteignîmes le col d'Albe, à 3,110 mètres, ouvert à l'Est et à côté de la *Dent* de ce nom. Cette pointe noire et d'aspect si funèbre, que j'ai gravie en 1882, sort des neiges perpétuelles, en faisant avec elles un effrayant contraste (3,114 m.).

Je franchis le col d'Albe sur de la glace très-inclinée, très-dure et noire, puis, montant au Sud-Est, je vis se dérouler au Sud, en plein soleil, la nappe entière du beau lac Gregonio, plus splendide que jamais. Pas un glaçon ne flottait sur ses ondes azurées, auxquelles la brise et la lumière donnaient un scintillement d'étoiles. Aussi, avec quelle joie je me rappelais alors la nuit glaciale de onze heures que l'année précédente j'avais passée sur ses rivages, à écouter en grelottant le fracas de ses vagues, mêlé aux longs soupirs des vents d'automne ! Plus heureux aujourd'hui et plus lestes, nous grimpâmes au Sud-Est du col d'Albe, en sautant de rocher en rocher sur un désert de blocs perfides qui fuyaient, mais trop tard, sous nos pieds. A 11 h. précises nous étions au sommet du pic Nord-Ouest *de la Maladetta*, où nous élevâmes un *cairn*, y laissant une bouteille.

La vue, très-étendue, embrasse un horizon de cîmes neigeuses. Au Sud, tout descendait mollement. A l'Est on aurait pu, en moins de 3/4 d'heure, rejoindre le sommet *oriental* de la *Maladetta*, en descendant un peu sur le revers méridional, de manière à longer (au lieu de passer dessus) la crête très-disloquée qui unit les deux pics. On traverserait ainsi, de l'Ouest à l'Est, la partie supérieure d'un glacier sans danger, qu'un gigantesque

fossé de neige sépare de la terre ferme. Ce fossé, le plus grand que j'aie vu, est un vallon de neige ayant au moins 12 mètres de profondeur, et autant de largeur. Je laisse à mon savant et compétent ami, M. Schrader, le soin d'en expliquer la formation.

Mais à la fin d'août, surtout après un été froid et court, on aime mieux étudier les glaciers et leurs lois dans sa chambre qu'à 3,300 mètres, et c'est pourquoi je descendis très-vite, car l'été avait fui, et l'automne commençait. Le thermomètre ne marquait que 3° à l'ombre le 25 août !

Le 10 septembre, j'inaugurai, avec treize amateurs ou guides, l'*abri du Mont-Perdu* (dont j'estime la hauteur à 2,900 mètres), je mis ma carte le lendemain matin, avec le guide Brioul, sur le *Soum de Ramond* (3,248 mètres), et octobre me trouva sur les plages de Biarritz, comparant les montagnes et la mer. J'y fis une infidélité aux Pyrénées, bien qu'elles parussent encore à l'horizon : mais elles étaient si loin ! D'ailleurs, je n'en disconviens pas, les plaines sublimes de l'Océan ont une magie que n'ont pas les montagnes, et les seules plaines que je déteste sont celles que la charrue a déchirées de hideuses cicatrices.

Un montagnard aime toujours la nature, tant qu'elle n'a pas été défigurée par l'homme. Si les montagnes nous montrent le ciel, la mer nous ouvre les perspectives de l'infini, dont elle est le symbole.....

Après tant d'ascensions, c'était pour moi un plaisir ineffable de m'arrêter et de rêver ainsi, par une incomparable soirée d'automne, devant les mers de la Biscaye. Le soleil était mat, l'écume battait le promontoire du phare comme les coups cadencés d'une horloge, et la nature elle-même avait l'air de rêver. Déjà les gloires du jour allaient s'éteindre derrière les pics des Asturies, dont les neiges devenaient bleues, sous le manteau glacial des nuits. Des nuages cendrés s'alignaient dans le ciel, et seules les Pyrénées, couchées au loin sous d'éter-

nels frimas, conservaient à l'Orient les traces rouges du soleil. Mais bientôt elles aussi devinrent blêmes, comme si la nuit leur faisait peur. Quand les étoiles, jeunes et brillantes, pâles filles de l'horizon, commencèrent à monter, on alluma le feu du phare, dont la lumière lugubre et fantastique allait, pendant dix heures, se promener en tournant, dans la nuit, sur les bruyères et l'Océan, scrutant, illuminant et rougissant la terre, le ciel et l'eau, comme un œil plein de sang qui chercherait quelqu'un.....

Que d'heures j'ai passées là, près du phare de Biarritz, à contempler le désert bleu de l'Océan, à écouter ses vagues et ses tempêtes, à voir ses collines d'eau bondir sur les rochers qu'elles dévoraient, comme une armée sauvage de lions ! J'aimais déjà cet aride promontoire, à l'âge trois fois heureux où les yeux sont plus clairs que l'aurore..... Combien de fois j'y suis revenu depuis, à l'âge où l'on voudrait pleurer, sans le pouvoir ou sans l'oser ! Oh ! que de larmes il y a dans l'homme ! Mais un étrange attrait nous enchaîne malgré nous aux lieux où nous avons souffert. Nous les aimons, nous y restons, nous y revenons sans cesse, et plus un site est désolé, plus il nous charme quand nous le sommes nous-mêmes. Quand nous souffrons, le matin nous plaît moins que le soir, et le printemps moins que l'automne. Nous revoyons avec amour le berceau de nos songes évanouis : et dans la paix qui nous inonde alors, il y a comme une leçon divine : car elle nous avertit que la douleur est naturelle à l'homme, et le bonheur un accident.



## Maladetta (3,312 mètres). Pointe orientale. Crevasse fatale.

—❧—

Au mois d'août 1874, par un temps magnifique, j'allai coucher chez Cabellud (Francisco), près du port de Vénaque, pour tenter seul, le lendemain, l'ascension, non du Néthou, mais de la Maladetta, qui n'a que quelques mètres de moins. Durci par toutes mes courses et me sentant infatigable, je partis seul, de grand matin et lestement. En 1 h. 10', j'étais à la Rencluse, où je ne restai que quelques instants, et me trouvais deux heures après à une hauteur de plus de 3,000 mètres, après avoir tantôt suivi, tantôt longé à l'Ouest, la longue arête granitique et facile qui monte du Nord au Sud, jusqu'à la pointe extrême de la *Maladetta* (3,312 mètres). J'espérais arriver au sommet sur le roc ; mais ce fut impossible : à vingt minutes du but, je fus arrêté net par un chaos de rochers verticaux, et force me fut de « m'embarquer » à droite sur le glacier, pour prendre enfin le pic par l'Ouest, ou bien de renoncer à l'ascension... Il n'y avait pas d'alternative... Tout le monde a vu, en regardant les Monts-Maudits du Nord, cette prodigieuse crevasse toujours ouverte, courant de l'Est à l'Ouest, à quelques mètres au-dessous de la Maladetta. Elle a l'air d'une cravate, et il faut la franchir pour passer du glacier sur la cîme. C'est un *bergschrund*, car ce n'est que le vaste intervalle séparant le glacier du rocher... Ici expliquons-nous. Etant sur la terre-ferme, sur la gauche du glacier, et cette crevasse se prolongeant par-là en demi-cercle tout le long des rochers, j'étais forcé de la passer deux fois pour arriver au pic : d'abord pour prendre la glace, et puis pour en sortir. Mais comme elle paraissait se retrécir

ou même se fermer tout-à-fait au pied des blocs qui m'avaient arrêté, je fis un bond sans hésiter, sans même sonder la neige qui la couvrait... Hélas ! cette neige était nouvelle, épaisse seulement de quelques centimètres, et ne put me porter ; je fis un trou dedans, et ma jambe droite disparut dans le gouffre. Il avait bien quinze mètres de profondeur, et j'entendais couler de l'eau au fond. Mais mon bond me sauva : je n'enfonçai que près du bord, et me hissai très-facilement à la surface. Mais là, un peu ému en regardant le trou d'où je sortais, je lâchai mon bâton, qui glissa sur la glace, et s'en alla si loin que je n'osai aller à sa recherche, vu l'état de mes nerfs. Je le perdis ainsi, mon pauvre bâton, fidèle ami qui ne m'avait jamais manqué, et qui venait de me sauver la vie ; je crus, en vérité, que je l'aimais, quand je le vis descendre sans moi ! Il me quittait juste au moment où j'en avais le plus besoin : car, même en renonçant au pic, il me fallait franchir encore la même crevasse pour reprendre terre, et avec quoi sonder ? Mais comme la réflexion, en pareil cas, ne sert qu'à démoraliser, je traversai comme une fusée les quelques mètres de neige qui s'étendaient entre moi et le rivage : qu'il y eût crevasse ou non, la neige porta, et sain et sauf sur les rochers, je remerciai la Providence. Mais j'offre un louis à quiconque me rendra mon bâton : il doit être vers le bas du glacier de la Maladetta.

Cette crevasse est fatale : c'est elle qui engloutit, il y a de longues années, l'infortuné Barrau, dont on n'a pas encore trouvé les restes.

En 1876, je mis mon nom sur le sommet de la Maladetta, mais en suivant une toute autre voie. Plus âgé de deux ans, et plus sage, je pris Firmin Barrau, une corde, une hache, et des vivres pour trois jours. La première nuit, couchant comme d'habitude chez Cabellud (Port de Vénasque), j'eus le bonheur inespéré d'y rencontrer un des grimpeurs les plus vaillants des Pyrénées, le tout

jeune comte de Chantérac, avec qui je passai une soirée délicieuse, à discuter presque chaque pic de la chaîne. Comment causer d'autre chose à cette hauteur ? (2,380 mètres). Le lendemain (5 septembre) ayant eu la fatale idée de cacher mes bagages, vivres, sacs, armes et costume, sous un rocher du versant Nord de la Maladetta, par où je comptais redescendre le même soir, mais par où je ne redescendis pas, mes vivres me furent volés. Le reste était intact. Je ne croyais pas qu'un voleur pût être si honnête. Il ne manquait pas un cigare ! Peu m'importait d'ailleurs, car je ne découvris cette bien triviale mésaventure qu'après avoir laissé mon nom dans une bouteille sur le sommet du pic de la Maladetta, que je gravis en décrivant autour de lui une sorte de longue spirale, passant d'abord à l'Est, près du vaste et neigeux *Col Maudit* (3,200 mètres), grimpant à droite (Nord-Ouest), *un peu avant d'y arriver*, à une brèche pleine de neige, mais facile, puis descendant un peu au Sud-Sud-Ouest, par un ravin pierreux, sur le versant et le glacier de *Gregonio*, et finissant par l'Ouest, où j'atteignis, en montant sur des neiges plus ou moins crevassées, le *Col de la Maladetta*. Cette dépression, ouverte à l'Ouest du pic, est très-élevée (3,202 mètres). De ce col au sommet, montant Est, nous ne mîmes qu'un 1/4 d'heure. Aucune difficulté. La cime (3,312 mètres) n'est qu'un rocher; c'est une sorte d'obélisque. Impossible d'y construire une tour. Au Sud, se dressent tout près, deux pointes un peu moins hautes, et au Sud-Ouest, on voit briller les eaux profondes et noires du *lac de Gregonio*. Le lac Lanoux (Pyrénées-Orientales) et le lac Gregonio, me paraissent être les deux plus grands des Pyrénées. Ils doivent avoir bien près de 100 hectares chacun.

En descendant au Gregonio (par où, 13 ans auparavant, j'avais fait l'ascension du Néthou), je trouvai (au S. O.) un petit lac encore couvert *d'un mètre de glace* ! Il est à près de 3,000 mètres de hauteur absolue, et c'est pro-

blement le plus élevé de toute la chaîne. Il ne dégèle sans doute jamais. *Il n'est sur aucune carte.*

Jamais je n'ai rien vu, pas même en Tartarie, de plus sauvage que l'entassement cyclopéen de blocs qui couvrent toute la rive Nord du lac de Gregonio. C'est vraiment un enfer de granit. C'est pourtant là qu'il nous fallut passer la nuit sous un rocher ; nuit mémorable et désastreuse, car nous n'avions ni couverture, ni bois, et à peine de quoi vivre.

Il gèle presque toutes les nuits à cette hauteur (2,656 mètres), même en juillet : et nous étions au 5 septembre... Le vent soufflait comme en Patagonie. Mais heureusement qu'il faisait clair et sec, et je me consolai un peu de l'insomnie en contemplant, aux rayons de la lune, les effrayantes et pâles magnificences qui m'entouraient. Au bord du lac, dont les brises désolées du couchant faisaient gémir et sangloter les eaux, il y avait des millions de rochers monstrueux, dans toutes les attitudes possibles, espèce de nécropole à perte de vue. Un peu plus haut, les glaciers éternels, que l'on voyait comme en plein jour, prenaient des couleurs fourbes et menaçantes ; et enfin dans le ciel, azuré mais fiévreux, fuyaient partout des nuages rouges en déroute, qui éclipsaient à chaque instant la lune. Sous nos pieds, des brouillards agités couvraient tout. C'était comme une chaudière de brume, dont le niveau ne montait pas, et n'atteignait jamais le nôtre. Malgré le froid, la faim et le sommeil, je trouvais cela superbe : je passai une partie de la nuit à me promener le long du lac, entre de grands blocs plus gros que des maisons, et quand le jour dissipa ces visions, plus mystiques et spectrales que des songes, j'en étais presque fâché ! Nous descendîmes (à l'O.-N.-O.) sur les *Bains de Vénasque*, où nous refîmes bien vite nos forces avec un bon dîner et une excellente nuit. J'y trouvai le curé de Vénasque, jeune homme très accompli, obligeant et lettré, ainsi que deux Messieurs

dont je me plais à publier les noms : MM. Mariano Anglada, et Sébastien Albar, tous les deux de Vénasque. Avec eux j'oubliai les misères de la nuit précédente, et je rentrai, toujours à pied, le surlendemain, à Bagnères-de-Luchon, ravi d'avoir enfin réalisé mon rêve de tant d'années, une ascension complète de la *Maladetta*.

---

## Col Maudit (3,200 mètres).

(SA PREMIÈRE ASCENSION).



Quand on traverse du Nord au Sud le glacier du Néthou, on voit à l'Ouest, chaque fois qu'on lève la tête, une brèche très-large et très-profonde, un énorme col de neige, qui s'ouvre à une hauteur vertigineuse entre les aiguilles farouches de la *Maladetta*, à droite, et le massif *Pic du Milieu* à gauche. Ce col glacial, dont jamais la moindre tache n'a souillé la blancheur virginale, et dont la courbe est aussi élégante que grandiose, est non seulement un des plus vastes et des plus majestueux de toute la chaîne des Pyrénées, mais c'est aussi un des plus hauts, si ce n'est le plus haut, car il atteint, et même dépasse, l'altitude de 3,200 mètres. Il est beaucoup plus haut que le Balaitous. Et cependant, personne n'y va. Il n'a même pas de nom ! Deux fois déjà, en 1871 et en 1876, je l'avais visité, mais sans m'y arrêter. La seconde fois, j'avais atteint par là le pic de la *Maladetta*, mais en montant à droite (N-O) à une centaine de mètres avant le col lui-même, et en escaladant une petite brèche neigeuse qui n'en fait pas du tout partie. En sorte que ces deux courses m'avaient laissé deux illusions absurdes : je croyais la descente de l'autre côté (à l'Ouest) de cette vaste ouverture, non seulement praticable, mais facile : et je m'imaginai que l'on pouvait passer par là dans le



vallon d'Eroueil. Mon voyage m'a prouvé que c'étaient là deux erreurs colossales : et ne fût-ce que pour cela, je vais le raconter.

Il s'agissait de constater exactement ce qu'il y avait derrière ce col si caractéristique, si inconnu et si élevé. Pouvait-on, oui ou non, le franchir, et s'en servir pour passer du glacier du Néthou à l'origine de la vallée de Gregonio? La solution de ce problème fut le seul but de ma troisième visite à cette étonnante porte de neige, théâtralement ouverte au faite des Monts-Maudits, et au cœur même de leurs plus grands glaciers.

Le 5 juillet 1880, gardant Firmin Barrau, j'allai coucher à l'*Hospice* Espagnol de *Vénasque*, poétiquement placé sur la rive gauche de l'Essera dans un site ravissant (qui me rappelle beaucoup celui de l'*Hospice* de Viella), et à une altitude où on ne souffre jamais de la chaleur (1,700 mètres). Il y a toujours du vent, le ciel y est bien moins nuageux qu'en France, et l'élasticité de l'air est telle, qu'on y devient léger comme un oiseau : elle agit même sur l'âme. C'est un hôtel, avec d'excellents lits, cuisine française, et une vue magnifique au Midi. Quel délicieux séjour ! Quelle vie tranquille et saine on pourrait y mener, sous un ciel idéal, sans rien entendre que le bruit des cascades, et sans pouvoir lire un journal !

L'*Hospice* est au Sud-Est d'une vaste pelouse horizontale et naturelle, qui se déroule comme un lac de verdure au sein d'un monde de rochers formidables, de sapins séculaires, de torrents, de fougères et de fleurs, tout cela dominé par des neiges éternelles, et par les plus hautes cimes des Pyrénées. C'est sauvage au possible, mais pas triste : ce n'est pas un désert. Il y a toujours des douaniers à l'*Hospice*, où leur présence jette une animation, une vie extraordinaires : ils sont si gais ! Le jour, ils jouent aux quilles ; le soir, ils dansent et jouent de la guitare : le reste de leur journée se passe à

rire et à fumer. Un Espagnol mélancolique et taciturne est aussi rare qu'un Écossais bavard et musicien. Il y a de la philosophie dans cette manière de prendre la vie. C'était charmant. Mais la passion des ascensions, le désir de monter, m'arrachèrent vite à cette oasis : je sentis l'influence de la Maladetta, et je partis de très bonne heure le 7 juillet, avec Firmin, pour le pays des neiges et des grandes solitudes.

Le temps était superbe, le ciel tout bleu. Nous montâmes au Sud-Est de l'Hospice, dans une forêt sinistre de vieux sapins, dont un grand nombre, tués par les siècles, la foudre ou l'avalanche, étaient blancs, renversés ou tordus. Ils ressemblaient à des squelettes. De quoi auraient-ils l'air au clair de lune, avec leurs bras immenses et décharnés ? Mais à mesure qu'on monte (et les pentes sont très roides), ces tristes géants deviennent de plus en plus chétifs et rabougris, et disparaissent enfin à une heure de l'Hospice, vers l'altitude de 2200 m., pour faire place au désert. C'est là aussi qu'en sortant tout-à-coup de l'ombre et des forêts, nous entrâmes au soleil, dont les rayons, chaque jour plus chauds, allaient sans doute bientôt couvrir de fleurs les savanes nues, sauvages et tourmentées qui montent à droite jusqu'aux glaces du pic d'*Albe* (3,100 mètres).

Laissant au Sud le vallon d'*Albe*, nous continuâmes à l'Est, pour contourner sur des cailloux rougeâtres le côté Nord du pic *Paderne* (2,624 mètres) : après quoi obliquant au Sud-Est, et déjà sur la neige, nous trouvâmes le moyen de descendre par un ravin presque vertical, sur les sources d'un torrent qui, sortant du glacier de la Maladetta, se jette un peu plus bas dans l'Essera. Passant alors beaucoup plus haut que la *Rencluse*, que nous laissâmes à gauche, et décrivant un demi-cercle au pied du grand glacier de la Maladetta, nous arrivâmes presque horizontalement au *Portillon* (2,908 mètres), à l'Est duquel se déroule comme une mer

le glacier du Néthou. Bientôt parut au S.-S.-O., et au sommet de cinq collines de neige superposées, le col si mystérieux, si glacial et si haut, qui absorbait toutes mes pensées. Sa belle courbe blanche se profilait sur un ciel Sibérien. Mais comme il était loin ! Il semblait fuir. Nous avons beau monter de colline en colline, ces neiges sans taches ne finissaient jamais. Les pentes de ces interminables ondulations étaient si douces, que nous y fîmes au moins 3 kilomètres, pour nous élever de 300 m. C'est une promenade polaire, mais facile et charmante. Nous mîmes une heure et demie du Portillon au Col.

Enfin, nous y voilà ! Je suis au but de mon voyage. Il souffle un vent terrible, une vraie tempête. Nous saisissons un rocher de chaque bras, pour ne pas être emportés comme des feuilles, et nous passons la tête à l'Ouest..... Grand Dieu ! Que vois-je ? et où sommes-nous ? Nous reculons machinalement. Un abîme infernal, absolument à pic, et plein de rugissements, se creuse en demi-cercle à l'Ouest et sous nos pieds, où sous une plaine de neige, à 600 m. de profondeur, je devine la présence du *lac de Gregonio* (2,656 mètres). Les parois granitiques et bistrées du haut desquelles nos regards effarés tombent sur lui, ont quelque chose de satanique. Des blocs aux formes étranges y regardent dans le vide en dépassant la verticale, et ressemblent à des monstres échappés de l'enfer. Ils ont un air épouvanté, comme s'ils étaient pris de vertige, et cependant ils ne bougent pas. Un miracle d'équilibre semble retenir à leur place des masses monumentales de pierres, des obélisques cubant plus de 100 mètres, et projetés dans l'air, toujours prêts à y faire un plongeon qu'ils n'y feront peut-être jamais. Le vent les fait trembler : il siffle entr'eux : mais rien ne tombe.

Ce précipice taillé en hémicycle porte cependant mille traces de convulsions. Le froid, la foudre et l'ouragan l'ont disloqué : il est ridé, fendu et stratifié dans tous les sens, et la malédiction y est empreinte partout. Aussi,

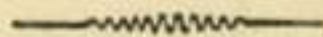
puisque le col qui le domine n'a pas encore de nom, infligeons-lui, sans hésiter, celui de *Col Maudit*.

Je me mis à plat-ventre, car je croyais sentir une espèce de tangage..... Quelle nudité, quelles ruines et quelle dévastation, du haut en bas de ces abîmes rougeâtres et perpendiculaires, où tourbillonne peut-être une tempête éternelle ! On n'y voit pas une fleur, pas même une mousse ou un lichen. C'est là qu'on devrait lire l' « Enfer » du Dante. Les Pyrénées n'ont rien de si épouvantable.

Voyons maintenant quelle doit être l'altitude de ce col. En me basant sur la hauteur indiscutée des deux sommets voisins (*Pic du Milieu* et *Pic de la Maladetta*), je lui donnerai un minimum de 3,200 mètres : je le crois même un peu plus haut. Après la description que je viens d'en donner, inutile d'ajouter qu'il ne pourra jamais servir de rien. Il n'y a pas un isard qui puisse le traverser.

La vue est admirable : mais l'étendue des neiges donne une certaine monotonie au premier plan. A l'O-N-O, je voyais le Posets : à l'O-S-O, le Cotieilla ; au S-S-O, l'aride Gallinero, etc. On ne voit pas la cîme de la Maladetta. Ce que l'on touche littéralement du doigt, et ce qui frappe le plus, c'est le *Pic du Milieu* (3,354 mètres), qui dresse au Sud, et sur le col lui-même, ses murailles verticales, et qui a l'air d'une cathédrale de neige. C'est une arête, plutôt qu'un pic. Son faite a plus d'un kilomètre de long, et se prolonge jusqu'au lac Coroné.

Température au Col Maudit, le 7 juillet et à une heure, 7° centigrades. La trouvant un peu trop hivernale pour mon goût, surtout avec un vent pareil, je descendis à toute vitesse par la Rencluse, où régnaient le soleil, le silence et la paix. Nous rentrâmes à l'hospice pour dîner.



---

## Pic du Milieu (3,354 mètres)

(SA PREMIÈRE ASCENSION).

---

Il n'y a guère de montagne mieux nommée que le *Pic du Milieu*. C'est en effet exactement au centre des Monts-Maudits, dont tous les principaux sommets sont alignés du N. O. au S. E., qu'il dresse orgueilleusement sa longue et solitaire arête, à un niveau qui dépasse légèrement celui du Mont-Perdu (3,354 mètres). C'est une espèce de Léviathan perdu dans les frimas, naufragé dans les neiges, et presque noyé dans les glaciers les plus élevés des Pyrénées. Il a trois pics énormes de chaque côté de lui, trois au Nord-Ouest, trois au Sud-Est, et il les domine tous, sauf le Néthou. Je ne compte pas, dans cette nomenclature, une pointe relativement modeste, écrasée par un tel voisinage, et que la neige doit souvent submerger tout-à-fait. Cette pointe, située entre le Pic du milieu et le lac Coroné, a cependant un nom : c'est le *Pic Coroné*, qui atteint l'altitude de 3,300 mètres, et dont, il y a de longues années (1864), j'avais fait l'ascension par le sud, dans une course accablante et tortueuse au Néthou par le lac Gregonio.

Si nous n'étions pas tous faillibles, surtout dans les montagnes, il m'en coûterait peut-être d'avouer que je m'étais trompé en confondant cette pointe, pendant un très grand nombre d'années, avec le vrai Pic du milieu, que j'avais cru gravir à cette époque, tandis que ce n'était que son voisin, ou pour mieux dire, son rejeton Sud-Oriental. Mais où est-il, le montagnard qui ne tombe pas assez souvent dans ces erreurs si naturelles ? Elles sont inévitables : elles arrivent tous les jours, et il n'y a pas d'humiliation à en convenir. Aussi je n'hésite

pas à réparer mes torts en appelant sur le *Pic du Milieu* la tardive attention du lecteur. Il le mérite : car ce n'est pas le premier venu : c'est un géant, un vrai colosse, qui, par sa majesté, sa masse, son isolement de ses puissants voisins, et sa hauteur, a tous les droits possibles à nos respects.

J'y suis monté le 12 juillet 1881 par le Sud-Est, avec Firmin Barrau et Célestin Passet. A cinquante mètres environ du sommet, s'ouvre de ce côté-là une dépression neigeuse presque insensible, qui le sépare du *Pic de Coroné*, lequel est à son tour séparé du Néthou par le col et le lac Coroné. En arrivant sur cette espèce de petit col de neige, nous vîmes tout l'horizon chargé de gros orages, qui montaient des quatre points cardinaux. Nous n'étions pas sans inquiétude, car ils convergeaient tous sur nous, et il n'y avait pas plus d'abris sur un rayon de plusieurs kilomètres, qu'au milieu d'un désert. Soudain nos Alpenstocks se mirent à bourdonner comme des abeilles, par leurs extrémités : le bois lui-même se mit de la partie. Ce bruit bizarre, et même un peu sinistre, inspire toujours aux montagnards une sorte d'effroi, car il ne se produit qu'à de très grandes hauteurs, et sur des cîmes électrisées. Quelquefois tout se met à siffler, les couteaux et les montres, le bout des doigts et les cheveux, et de petits éclairs passent d'une personne à l'autre, avec le bruit d'une allumette qu'on fait partir. C'est curieux, mais nullement rassurant. C'est un avertissement qu'on peut appeler providentiel, et qui veut dire : « gare à vous, car la foudre est bien près »..... Malheureusement nous n'en tinmes aucun compte : il est si difficile, si impossible, de s'arrêter, pour n'importe quelle raison, à dix pas du sommet d'un grand pic!.. ..

On n'est plus libre, on a la fièvre, on vole. Complètement fascinés par la vue de la cîme, par le désir irrésistible d'y arriver avant la foudre, nous fîmes follement trois ou quatre bonds, et le *Pic du Milieu* fut vaincu.....

Mais le monstre méditait sourdement une vengeance : notre ascension faillit tourner au drame, et à l'ivresse de la victoire succéda la terreur. A peine avions-nous mis le pied sur le sommet, que le tonnerre tomba en nous rasant littéralement le crâne, avec un bruit terrible. Ce fut instantané. Epouvantés et immobiles, nous devînmes verts, puis blêmes. Heureusement qu'il frappa obliquement, presque horizontalement, et se précipita comme une flèche enflammée dans l'abîme qui s'ouvrait à nos pieds, sans avoir rien touché. Mais il est sûr que le zigzag de feu nous frôla la chevelure, avec un sifflement très singulier, ou plutôt une espèce de claquement, accompagné d'une forte bouffée de vent. Ce qu'il m'est impossible de comprendre, c'est que nous ne fûmes pas terrassés par le choc : car la décharge eut lieu si près de nous, quelle secoua mon chapeau sur ma tête, et Célestin, croyant que ses cheveux brûlaient, les prit convulsivement dans ses deux mains.

Trop alarmés pour regarder la vue, et pour songer à autre chose qu'à nous-mêmes, nous descendîmes de quelques mètres au Sud. Mais, surpris tout-à-coup par une grêle effroyable, il nous fallut rester en place, et nous cacher au moins la tête sous des pierres plates, à défaut de rochers protecteurs. La pensée du tonnerre nous hantait : n'allait-il pas tomber encore au même endroit, dont nous étions si près?..... Nous grelottions, et nous étions mouillés ; sans cela, nous aurions eu moins de philosophie. Et puis, nous assistâmes pendant une heure à un spectacle si terrible et si beau, que l'enthousiasme tua l'inquiétude, et nous fit même oublier nos souffrances.

Le bleu plombé des nuages, dont les bords étaient rouges, les explosions du vent et du tonnerre, le fracas de la grêle et celui des rochers qui tombaient du Néthou, en y soulevant des tourbillons de neige plus blancs que les fumées du Niagara, enfin l'aspect furieux, glacial et

consterné de la nature, toutes ces horreurs et ces détonations avaient un caractère si dramatique, elles exerçaient un tel empire sur l'âme et tous les sens, et il était si impossible de s'occuper d'autre chose, que nous ne pensions plus à notre proximité du lieu néfaste où nous avions failli être foudroyés quelques instants auparavant. Le vacarme était tel, qu'il était impossible de parler. Mais le plus grand, le plus sonore, le plus sauvage des bruits confus et formidables qui s'élevaient de toutes parts, celui qui dominait tout ce tumulte, c'était un bourdonnement lugubre, plaintif, universel, qui sortait des rochers. Tout le vallon d'*Eroueil* hurlait, comme un monstre à mille gueules. Il n'y avait pas une pointe, pas un caillou, qui n'eût son gémissement. Les yeux fermés, on aurait pu se croire entouré d'animaux. Le bruit enflait et mourait tour à tour, comme les clameurs de l'Océan. C'était tantôt une psalmodie, tantôt un rugissement, tantôt un râle; concert barbare, inouï, digne des damnés, plus inhumain que la « musique de l'avenir », et qui nous tint pendant une heure entre la stupeur et la curiosité. C'est qu'en effet, la voix et les lamentations d'une pierre donnent le frisson; elles ressemblent à des sons d'outre-tombe, et quand le bruit cessa, nous crûmes sortir d'un mauvais rêve.

C'est sur le compte de l'électricité qu'il faut sans doute rejeter tout cela. Les rochers en étaient surchargés. Mais le fait est qu'on connaît peu les lois, et encore moins les bizarreries de ce fluide dans les hautes couches de l'atmosphère, où tant de choses ne se passent pas le moins du monde comme dans la plaine. Et de même qu'un médecin dérouté explique tout par « les nerfs » quand il perd son latin, de même, quand un savant est aux abois, il n'a qu'à dire : « c'est l'électricité » pour se tirer d'affaire. Cela suffit. C'est une névrose de la nature.

Notre descente à l'Hospice de Vénasque fut très calme. Les orages disparurent, les glaciers se dorèrent en si-



lence, et les montagnes, dans la sérénité du soir, avaient l'air d'admirer le coucher du soleil. Il faut leur pardonner leurs accès de colère ; on en pardonne bien d'autres aux hommes !

Avant de clore le récit de cette course, j'ai le chagrin d'avouer que le Pic du Milieu est facile, très-facile (bien qu'il soit un des plus élevés des Pyrénées), pourvu toutefois que l'on y monte comme nous, par le Sud-Est ; de tous les autres côtés, il est inabordable. La neige était encore tellement épaisse sur le glacier, le 12 juillet, qu'aucun de nous n'eut même l'idée de s'attacher, quoi qu'en hommes sages, nous eussions pris une corde. Les rochers du sommet sont un peu menaçants, et très-roïdes ; mais ils n'ont rien de vraiment difficile : nous les escaladâmes en moins de cinq minutes. Ils sont solides. C'est cependant une ascension qui pourrait devenir dangereuse vers la fin de l'été, à cause de la crevasse immense qui s'ouvre alors le long de la paroi Nord-Est du pic : c'est un *berg-schrund* de première classe.

---

## Néthou (3,404 mètres).

(CINQ ASCENSIONS, DONT UNE ACCOMPLIE SEUL. —  
UNE NUIT SUR LE SOMMET.)

—

A l'âge où tout paraît splendide, j'ai vu les pics presque fabuleux des Andes, où des tempêtes arrivant de l'Asie sans rencontrer d'obstacles sur un parcours de 3,000 lieues, jettent les fureurs accumulées de la moitié des vents du globe. J'ai entrevu les solitudes célestes où naît le plus puissant de tous les fleuves, l'Amazone colossal, dont les eaux suffiraient pour submerger le monde dans un nouveau déluge, et qui ravage presque

sans voir l'homme, 800 lieues de forêts. Quand il déborde, un empire disparaît sous ses vagues, et l'Atlantique recule à son approche.

Eh bien ! malgré toutes les magies de la nature Equatoriale, quand je revis les Pyrénées, quand j'y recommençai, en 1858, les courses interrompues de ma première jeunesse, je fus tenté de prendre la lyre pour les chanter, tellement je leur avais été fidèle ; et du plus loin que j'aperçois la silhouette blanche de la Maladetta, même aujourd'hui, mon âme tressaille. Je ne désire rien de plus beau.

Comme ils jugent mal les Pyrénées, les touristes prosaïques qui, au Port de Vénasque, s'assoient autour d'un bon dîner en face de la Maladetta, la regardent souvent moins que leurs poulets ou leur journal, et redescendent fièrement à Bagnères-de-Luchon, pour discuter les Monts-Maudits, les comparer aux Alpes, etc. ! Même ceux qui montent sur le Néthou sans faire autre chose, ne comprennent rien aux Pyrénées. Pour cela, il faut passer au moins trois ou quatre jours dans les vallées de neige qui, rayonnant au sud des Monts-Maudits, se couvrent bientôt, à perte de vue, d'énormes sapins et de fleurs merveilleuses, à mesure qu'elles descendent, au bruit des mille torrents vomis par leurs glaciers, vers le bassin torride de l'Ebre. Dans la vallée de *Malibierne*, la Russie semble toucher à l'Espagne. Mais les plus beaux sapins des Pyrénées se trouvent à l'Ouest de l'*Hospice de Viella*, dans une forêt noire comme la nuit, et peuplée d'ours. J'ai mesuré un de ces patriarches, et je lui ai trouvé six mètres de tour.

Le roi des Monts Maudits, c'est le *Néthou*, point culminant de toute la chaîne des Pyrénées.

Ma première ascension du Néthou date du 24 août 1863. J'avais pour compagnon M. Fernand de la Brière, charmant garçon. Guides, Pierre Barrau, et Estrujo.

Température = 26° (soleil), et 11° à l'ombre.

Pour m'entraîner, j'étais venu à pied, en un seul jour, de Bagnères-de-Bigorre à Luchon (70 kilomètres).

L'année suivante (1864), j'eus l'idée excentrique de tenter l'escalade du Néthou en décrivant autour des Monts-Maudits une longue et très tortueuse spirale, par l'Ouest et le Sud-Ouest. Était-ce possible? Personne ne pouvait me le dire. Je me souvenais que c'était plus ou moins la direction suivie en 1842 par MM. de Franqueville et Tchichatcheff, qui, les premiers, conquièrent ce pic. Mais n'ayant jamais pu me procurer un récit détaillé de leur course, (je ne sais même s'il en existe), leur belle exploration de ces régions ne me servait de rien : car elles étaient encore, en 1864, tout aussi inconnues au public et à moi, que le centre de l'Afrique. Aucune carte n'existait.

J'avais pourtant la conviction de réussir : et c'est souvent les trois quarts du succès. Ayant maintes fois examiné de loin ce grand massif par l'Ouest, je m'étais convaincu qu'il n'y avait là qu'une suite d'arêtes très-hautes, mais praticables, et rayonnant chacune plus ou moins d'un des nombreux pitons des Monts-Maudits. Comme le Néthou devait avoir la sienne, il suffirait de les traverser toutes, en décrivant un demi-cercle par l'Ouest, pour en découvrir une qui mènerait à la cime.

J'eus le bonheur de ne pas me tromper : seulement la course fut prodigieuse : car à toutes jambes, elle me prit quatorze heures (aller et venir), dont au moins onze de marche forcée.

Prenant un Espagnol jeune et très-fort, mais par malheur, un peu timide, je grimpai juste au Sud de l'Hospice, dans les rhododendrons et sous de vieux sapins brisés par l'avalanche ou le tonnerre, arrivant, en une heure, à un petit vallon désert, avec étang. *Là je vis un bouquetin.* J'en ai vu deux depuis (en 1877) un peu plus haut. Ce sont les seuls qu'il m'ait été donné de contempler en

liberté. Ils sont bien moins timides et moins agiles que les isards. Ils ne prennent pas la fuite.

Après avoir franchi un premier petit col très-facile, et aperçu à droite, à une grande profondeur, les deux petits lacs d'*Albe*, je continuai mon ascension au Sud, et j'arrivai bientôt à une fente très-étroite, ouverte dans une arête qui descend Est et Ouest du *pic d'Albe*.

Derrière cette brèche, le paysage changea, devenant de plus en plus austère. J'entrai dans un sauvage amphithéâtre rempli de blocs énormes, où le silence n'était troublé que par les gémissements d'une belle cascade. Plus haut, je n'entendrais plus rien, car tout serait gelé.

Inclinant vers la gauche (au S. E.) et traversant à toute vitesse cette solitude de pierres, où l'on ne pense qu'aux fantômes et aux morts, je me trouvai soudain au bord d'un lac, qui, se courbant à l'Est, ne me laissait pas voir encore son autre extrémité. Quelles ne furent pas mon émotion et ma surprise, quand je vis à mes pieds, après avoir doublé deux ou trois caps, le plus grand lac des Pyrénées ! C'est le lac *Gregonio*, dont jamais jusqu'alors je n'avais soupçonné l'existence. Il est très haut, et presque toujours il y flotte des glaçons. Mon ami Packe lui a trouvé 2656 mètres. Il couvre bien près de cent hectares. Quant à ses rives, elles sont vraiment un Enfer de rochers. J'y ai depuis passé la nuit par accident. Au clair de lune, ça troublait le cerveau. On ne voit rien que des légions de blocs de toutes les formes (humaines et autres), de toutes les dimensions aigus, carrés et menaçants, perchés ou accroupis sur les rivages neigeux du lac, comme des millions de mastodontes. Ils semblent une nécropole à perte de vue, ou les ruines de Palmyre. Et par dessus cette mer de monstres, brillent les glaces éternelles de la *Maladetta*, dont le dos tombe sur le lac *Gregonio* (*Gregueña*).

Il faut du temps pour traverser une telle région, et plus encore pour gravir les longs talus de neige glacée

qui montent à l'Est du lac vers le large *col de Gregonio* (2,927 mètres). Je commençais à m'inquiéter. L'heure avançait... Où était le Néthou ? Il ne s'était pas encore laissé voir. Y arriverais-je par là ? Et à quelle heure ? Mais comment reculer, quand on a attaqué la plus haute cime d'une chaîne ? C'est sur le *col de Gregonio* que nous allions apprendre notre sort. Aussi une sorte d'extase, d'ivresse et d'électricité s'emparèrent-elles de moi, en me faisant sauter comme un isard, quand du haut de ce col, couvert de neige et de soleil, je vis enfin à l'Est le mont si désiré, le sommet du Néthou, drappé aussi dans un manteau de glaces et de lumière, et séparé de nous seulement par un petit glacier à pentes fort douces, au bas duquel (S. E.), dans le vallon neigeux de *Coroné*, luisaient deux petits lacs toujours glacés. J'étais maintenant certain de la victoire, bien que mon Espagnol eût des frissons quand son regard tombait sur les crevasses ouvertes à l'Est, entre nous et le petit *Col de Coroné*, où nous étions forcés d'aller. Toutefois, pour éviter ces glaces perfides, il n'y avait qu'à monter par le Sud sur le *Pic Coroné* (3,300 mètres) sans quitter un instant le rocher, et puis à suivre vers le Sud-Est la crête facile qui descend sur le lac du même nom. Malheureusement mon homme tremblait aussi sur les parois presque verticales qu'il nous fallut escalader, et je n'osais l'encourager ni à me suivre, ni à s'arrêter là tout seul. Je le laissai donc faire comme il voudrait, et nous finîmes par arriver tous deux, et par le Sud, sur le *Pic Coroné*, très difficile de ce côté. Tournant alors à l'E. S. E., nous descendîmes en dix minutes au petit *lac de Coroné*, où l'Espagnol, tout-à-fait épuisé, dût s'arrêter. Me connaissant très peu, le pauvre garçon me fit promettre sur mon honneur que je redescendrais par là : puis j'achevai l'ascension seul, n'arrivant au sommet du Néthou qu'à 4 heures, 48 heures après avoir perché sur le Posets. Triste et glacé, je n'y restai que cinq minutes. Je m'y retrouvai seul en 1871.

La cure de mon Aragonais ne fut pas longue : il ne manquait peut-être que d'oxygène, car il me fit descendre comme s'il avait des ailes, au risque de me briser mille fois les jambes, et il n'était pas nuit quand nous revîmes les bords fleuris de l'Essera, en passant par les Bains de Vénasque. Une heure après, je rentrais à l'Hospice.

3 En juillet 1865 (je n'avais pas encore passé l'âge des folies) je reçus à Luchon la visite d'un ami, le capitaine Hoskins, aujourd'hui amiral, de la marine britannique. Comme il tenait beaucoup à monter au Néthou, il me pria de l'y accompagner. Toutefois, cette course assez coûteuse ayant perdu pour moi tout l'attrait de la nouveauté, je ne me décidai qu'après avoir obtenu de lui qu'il ferait avec moi quelque chose d'excentrique et d'entièrement nouveau ; c'était d'aller coucher *sur le sommet* ! Une nuit passée à cette hauteur, sur une crête si étroite, à la merci du vent et du tonnerre, devait être quelque chose de splendide et de très émouvant..... Aussi il consentit de très bonne grâce. Il ne restait que la difficulté de se procurer un guide qui fût du même avis. Elle fut sérieuse. Une douzaine refusèrent. L'enthousiasme leur manquait, et le nôtre commençait à s'éteindre, lorsqu'à neuf heures du soir vint Capdevielle (mort depuis), qui accepta énergiquement nos conditions.

Le lendemain, par un temps magnifique, nous fîmes à pied toute l'ascension depuis Luchon, arrivant au sommet du Néthou au coucher du soleil. Déjà nous éprouvions des sensations bizarres, et tant soit peu surnaturelles, comme si nous avions changé de monde. Tout avait l'air étrange et menaçant, les teintes violettes du ciel, le froid subit, les coups de vents inattendus, et la lividité des neiges à l'approche de la nuit. Nous ne parlions plus... Perchés au haut des airs entre deux abîmes, et ne pouvant nous allonger dans le sens de la crête, (car nous aurions roulé d'un côté ou de l'autre en dormant), nous nous mîmes en travers, avec les jambes en partie dans le vide.

Je l'avoue, j'étais mal à mon aise. Un vague effroi semblait régner partout. A l'Est, vers Perpignan, étaient amoncelés des nuages énormes et sombres comme des blocs de ténèbres. Heureusement qu'ils étaient immobiles, et très loin, car ils étaient remplis d'éclairs et de tonnerre : ils grondèrent plus ou moins toute la nuit, mais sans jamais monter.

La fatigue cependant nous endormit jusqu'à minuit ; mais après cela, ce ne fut plus possible : car bien qu'en somme le temps fut beau immédiatement autour de nous, il nous venait de temps en temps de l'Ouest, des rafales qui passant sur la cime comme des boulets de canon, auraient pu nous lancer dans le vide. Il fallut donc nous amarrer avec la corde à une des trois tourelles qui couronnent le sommet.

Vers une heure du matin, le ciel, les pics et les glaciers se couvrirent tout-à-coup de splendeurs infernales. C'était la lune, sortant à l'Est d'une masse de nuages, plus opaques que la nuit, mais rouges au centre, où s'agitaient des frissons électriques. Cette lune me fit l'effet d'un mort qui ressuscite. Toutes les montagnes qui dormaient sous nos pieds, et qu'on ne voyait guère avant, devinrent blêmes et difformes ; leurs contours faisaient peur ; leur neiges prenaient une teinte verdâtre, les crevasses avaient l'air de remuer, enfin le ciel était cendré, et le silence lui-même, quand le tonnerre cessait, avait je ne sais quoi d'extraordinaire et d'inquiétant. Il donnait du malaise. Celui qui n'a jamais passé la nuit sur le haut des montagnes, n'a pas la moindre idée de ce que c'est que le silence. La chute du plus petit caillou à un mille de distance, le passage d'un oiseau, le réveil d'un insecte, dans le silence glacial des nuits alpestres, semblent ébranler toute la nature et présager une catastrophe. On tend l'oreille et on se lève, comme s'il y avait un événement ; puis tout rentre dans la mort...

La nuit sublime que j'ai passée sur la cime du Néthou

ne s'effacera jamais de ma mémoire, et je trouvais si beau l'ensemble de ce tableau spectral, que je n'ai jamais eu si envie de quitter pour toujours la vie civilisée; mais si mon imagination nageait dans les splendeurs et les mystères de l'infini, mon corps souffrait, et Hoskins plus que moi, car il n'avait qu'une ou deux couvertures, tandis que moi, j'étais enseveli voluptueusement dans mon sac en peaux de mouton. Bientôt ses dents claquèrent convulsivement, comme si une mécanique les agitait; il devint bleu; enfin, pour conserver le peu de calorique qui lui restait, il m'enlaça affectueusement dans ses deux bras, et ce fut dans cette tendre attitude qu'en frissonnant, nous attendîmes l'aurore, avec le thermomètre juste à zéro (17 juillet). En somme, nous fûmes favorisés: car bien souvent à ces hauteurs, même en plein jour, il gèle à cinq ou six degrés. Quant au brave Capdevielle, il ronfla toute la nuit!

Au lever du soleil, nouvelles magnificences. Il y avait de quoi chanter un *Hosannah*, ou tomber à genoux. Les neiges frappées par la lumière étaient d'un rouge de sang, les autres étaient d'un bleu marin. Et puis nous vîmes une chose qu'il est bien rare de voir: c'était l'ombre du Néthou, dont nous foulions la tête, se projetant à l'Ouest *dans l'air*, sur le ciel bleu, car de ce côté-là il n'y avait pas un nuage. Mais bientôt, en moins de dix minutes, la vision fantastique disparut, et l'ombre immense du mont descendit sur la terre, à mesure que le soleil montait.

Huit heures après, nous étions à Luchon, baillant un peu, mais élastiques et réchauffés, et l'âme pleine de souvenirs qu'un demi-siècle ne saurait effacer. Ces folies ne sont pas tout-à-fait inutiles.

4 C'est un grand mot que le *Néthou*, dans la géographie pyrénéenne! Il est sonore: il suggère des idées de casse-cous, d'avalanches, de vertige, de gouffres infran-



chissables..... Idées puériles, illusions ridicules ! Il est bien clair que l'habitant des plaines, qui a le vertige sur le clocher de son village, doit avoir le cauchemar quand il gravit un pic quelconque, ou qu'il le voit en rêve. Mais ce n'est pas pour lui que sont écrits les récits d'ascensions : il n'est pas juge ; toutes ses idées sur le danger sont fausses, et parler à de vrais montagnards des périls du Néthou, c'est s'exposer à leurs sarcasmes. Cette ascension, faite à trois ou à quatre, est *une des plus faciles des Pyrénées*. Elle est seulement longue et coûteuse. Ce n'est que si on l'entreprend tout seul, qu'elle peut devenir dangereuse, parce que, pendant une lieue, on court la chance de s'engloutir dans des crevas-ses cachées. Me fiant pourtant à l'épaisseur des neiges, je fis *seul* l'ascension du Néthou en 1871.

Au lieu d'aller coucher sous le rocher de la Rencluse, je m'installai chez l'aubergiste Francisco Cabellud (*Port de Vénasque*), à 2,300 mètres. Il y a un lit très propre, et de quoi vivre. Il m'annonça que l'hospice espagnol de Vénasque avait encore été détruit pendant l'hiver par l'avalanche : c'est la quatrième fois !

Quel beau climat que celui du port ! Quel air pur ! quelle bonne eau ! comme on respire ! S'il y avait un hôtel, il serait toujours plein. Quant à la vue, qui ne la connaît pas ? Presque constamment il fait du vent, surtout le soir. Le mauvais temps vient invariablement de l'ouest, des régions de *Gourgouttes* : pluie l'été, neige l'hiver ; le beau temps vient de l'est. Le vent du nord ne peut souffler. On pourrait vivre vingt ans dans ce site magnifique, sans jamais se lasser de regarder la Chaîne « *Maudite* » qui se déroule au sud. Chaque nuage, chaque heure en change l'aspect. Comme c'est blanc ! comme c'est vaste ! C'est d'une grandeur [épouvantable, et les distances sont bien trompeuses dans ce monde-là ! A vol d'oiseau, le Port est à cinq kilomètres des glaces de la Maladetta, qu'on a l'air de toucher ! Cependant, on

entend parfaitement le bruit des pierres qui tombent sur les moraines, et d'autres sons plus étranges, quand une crevasse cherche à s'ouvrir : on pense aux mitrailleuses. Quel rôle la glace joue dans le monde !

Le premier soir, le vent étant à l'ouest, un orage éclata du côté de Vénasque, et il neigea sur le Posets ; en plein juillet, nous fîmes du feu. Les sifflements du vent dans les serrures, l'aspect pourpré du ciel, les teintes glaciales et hyperboréennes des pics, la fuite des nuages, l'air effrayé de la nature, tout rappelait le Nord et ses hivers, et menaçait pour le lendemain, qui, en effet, s'annonça mal. Je partis cependant à cinq heures, espérant monter vite, et devancer l'orage sur le Néthou.

En une heure et demie, j'étais à la *Rencluse*, où je pris un frugal déjeuner, qui dura cinq minutes. Puis, je grimpai au sud, pour traverser, de l'ouest à l'est, cette longue chaîne de rochers qui descend vers le nord, entre les glaces du Néthou et celle de la Maladetta. Dans cette immense arête s'ouvrent deux ou trois passages, tous trois faciles, et appelés *Portillons* ; mais il vaut mieux traverser assez haut, parce qu'ainsi on a moins à descendre, pour « s'embarquer », à l'est, sur le glacier, qui, vers le bas, s'écarte plus de l'arête. (A l'ouest de ces rochers, les eaux vont à la Méditerranée ; à l'est, dans l'Atlantique.)

Ici, le temps prit une tournure tout à fait alarmante. Le vent soufflait sur les sommets qui s'embrumaient : un livide crépuscule vint jaunir le glacier, où les nuages s'abattaient en flocons agités ; je m'attristai moi-même, et pensai redescendre. Mais étant toujours sûr d'une retraite honorable et facile sur la neige, qui garderait mes traces au moins deux ou trois heures, j'entrai sur le glacier, sans toutefois traverser au milieu, où paraissaient des abîmes entr'ouverts, et ces couleurs jaunâtres et fausses que prend la neige au contact des crevasses. Je restai sur les bords, montant vivement à droite, sur

une ligne S.-S.-O. vers un col éblouissant. Trente minutes d'ascension très rapides me placèrent sur ce col, (*Col Maudit*) élevé de 3,200 mètres, et là, tournant à gauche, contre la face nord du pic nommé *Pic du Milieu* (3,354 mètres), que je laissai à droite, je m'avançai avec circonspection sur les grandes neiges, où par moments tombait encore un rayon de soleil. Ce passage fut critique, et je sondais à chaque pas, comme un marin au milieu des écueils. Craignant de me trouver sur le prolongement d'une grande crevasse qui s'ouvrait derrière moi, et fuyait sous la neige, je ne fis plus un pas sans frapper violemment du bâton, précaution plus qu'utile, car tout à coup il traversa une voûte de neige, s'enfonça tout entier, et laissa un trou noir à sa place. Elle était là, presque sous mes pieds et à ma droite, cette longue crevasse, dissimulée sous quelques pouces de neige. Mais, sans la voir, je pouvais la sentir et la suivre, en appuyant à gauche, où en sondant, je retrouvais toujours une neige très ferme. Malheureusement, cet abîme invisible, qui se rouvrait un peu plus loin à gauche, barrait ma route vers le lac Coroné : il fallait donc absolument le traverser, ou renoncer à l'ascension. Ces dangers sous les pieds, ces vides qu'on ne voit pas, donnent des terreurs superstitieuses, quand on est seul. Enfin, sondant, sondant toujours, à tour de bras, trouvant partout assez de neige pour me porter, je traversai le gouffre, dont la largeur pouvait avoir cinq mètres.

Une fois sorti de ce très mauvais pas, et sûr de la victoire, je respirai plus librement, et en moins d'un quart d'heure, j'arrivai sain et sauf, après ma périlleuse navigation sur le glacier, au col et à l'étang de Coroné, d'où trente minutes d'ascension sans danger sur le *Dôme*, me placèrent, à onze heures, sur la cime du *Néthou* (3,404 mètres), pour la quatrième fois.

Mais quel temps ! Il neigeait, il grêlait, et je ne voyais rien, que d'immenses tourbillons de brouillard, montant

et descendant autour de moi, comme une fumée prise de vertige : c'était horrible. La solitude a bien des charmes au haut des monts, quand le soleil les dore et les échauffe ; alors l'âme prend des ailes, s'enorgueillit et s'émancipe, et ne demande que Dieu pour être heureuse ; mais sous un ciel en deuil, elle se démoralise. J'apercevais encore, de temps en temps, un peu de bleu au nord, vers les grandes plaines de la Garonne, cachées elles-mêmes sous d'immobiles brouillards que frappait le soleil. Mais tout autour de moi, c'était l'hiver en plein, bien qu'il fit assez calme (plus qu'au Port de Vénasque, comme je l'appris à mon retour) ; et l'on ne saurait rien imaginer de plus décourageant que l'aspect du glacier où j'allais redescendre, quand ses solitudes blanches et boréales paraissaient par lambeaux dans les nuages, avec leurs gouffres et leurs crevasses.

Je mis mon nom dans le nouveau registre : je consultai le thermomètre à *maximâ*, qui indiquait 36° (il est tourné vers le soleil levant...) ; je ramassai une pauvre statuette décapitée, laissée peut-être par quelque âme pieuse dans ces régions maudites, et puis, il fallut repartir. Déjà le *Pont de Mahomet* était couvert de neige, et très glissant : des rafales commençaient à passer ; l'orage allait évidemment se ruer sur toutes ces pointes électrisées. Je descendis, mais en fuyant ; et bien m'en prit, car deux ou trois orages me prirent sur le glacier. Spectacle plein d'épouvante et de grandeur ! Seul dans la brume, avec des kilomètres de neige autour de soi, des abîmes sous les pieds, le tonnerre et la grêle sur la tête, on sent trembler son corps ; mais l'âme grandit, s'élève, et se sent plus puissante que la tempête et l'électricité, qui, après tout, font presque toujours plus de bruit que d'autre chose : l'homme est plus fort que la nature.

J'arrivai au rivage au milieu des éclairs, et moins d'une heure après, à la Rencluse, où un pâtre Espagnol me reçut comme un frère naufragé, et m'alluma un si bon

feu, que je fus sec en un quart d'heure. Avant cinq heures, j'étais au Port.

L'ascension du Néthou (1) ne serait plus qu'une promenade, que les médecins conseilleraient à leurs malades, s'il y avait une auberge sous le rocher si pittoresque de la *Rencluse* (2,080 mètres). C'est là qu'on couche ; c'est la seule nuit qu'on passe dehors, et les chevaux y arrivent.

Mais c'est un peu à cause de cela, et pour trouver une route nouvelle en savourant toutes les délices de l'inconnu, qu'en 1876, j'ai attaqué le pic par le Nord-Est, abandonnant l'itinéraire du Nord, que suivent prosaïquement tous les ascensionnistes, comme si le reste de la région était pestiféré. Il y a bien eu quelques rares ascensions par le *Lac Gregonio* (2,656 mètres), c'est-à-dire par l'Ouest et le Sud-Ouest. J'ai même vu un bouquetin, en faisant cette course en 1864. Mais sur cent ascensions au Néthou, au moins 99 se font par le Nord. C'est la mode. La mode ! oh ! laissons-la dans les salons ! Dans les montagnes, c'est au caprice que nous devons presque toutes les découvertes. Aussi, n'obéissant qu'à lui, je partis de Bagnères-de-Luchon le 5 juillet avec deux vigoureux porteurs (Firmin Barrau et César Cier), et pas de guide, et nous allâmes coucher deux nuits de suite chez Cabellud en Espagne, près du *Port de Vénasque* (2,400 mètres). Ma première nuit fut blanche ; c'est pourquoi j'y restai 36 heures, n'ayant pas le don que semblent avoir plusieurs de mes confrères, de marcher sans dormir. Je leur envie cette faculté précieuse.

Toutefois, qui regretterait une belle journée d'été, passée au grand soleil, à contempler les Monts-Maudits du haut d'un belvédère de 2,400 mètres ? Elle serait froide et bien vulgaire, l'âme de celui à qui les heures

(1) Voir le charmant ouvrage du spirituel auteur, S. Liégeard, "*Vingt journées d'un touriste à Luchon.*"

pèseraient devant de telles splendeurs. J'ai vu bien des montagnes : l'Himalaya, les Andes, les pics funèbres de la Nouvelle-Zélande, les Alpes et l'Altaï, plus neigeux qu'elles encore. Toute ma vie j'ai aimé, j'allais dire « adoré » les montagnes, les gravissant avec passion. Je puis en comparer beaucoup ; mais quelque aveugle que soit l'amour, je crois encore avoir raison en admirant plus que jamais les Pyrénées, leur ciel si bleu et si limpide, leurs glaces resplendissantes, leurs aspects vaporeux, les plaines ardentes et veloutées endormies à leur base au plus beau des soleils, et ces eaux merveilleuses, qui s'échappant des neiges avec fureur, se calment ensuite sur des pelouses horizontales, et serpentent en silence entre des tapis de fleurs si rares et si charmantes, qu'on ose à peine marcher dessus. Il y a dans la nature Pyrénéenne une poésie extrême, une harmonie de formes et de couleurs, et des contrastes que je n'ai vus nulle part ailleurs. Quant à la neige, il y en a juste assez ; les Andes en manquent, et les Alpes en abusent. Aussi je ne me lasse jamais de contempler les Pyrénées, même seul, surtout quand tout un monde de glaces se déroule devant moi, comme au Port de Vénasque. Car bien que les glaciers des Monts-Maudits soient çà et là coupés du Sud au Nord par des arêtes, granitiques ou calcaires, qui les isolent les uns des autres en partageant leurs eaux, l'œil ne voit dans l'ensemble " *to all intents and purposes* ", qu'une mer de glace, de neige et de crevasses, qui, du Pic d'Albe [3,100 mètres] à l'Ouest, à celui de *Moulières* [3,008 mètres] à l'Est, forme une courbe éblouissante d'au moins dix kilomètres.

Peut-être plus belle encore, quoique plus restreinte, est la vue du Néthou près du « Trou du *Toro* », où la Garonne s'engouffre avec des teintes d'un bleu sinistre, et disparaît sous terre entre des falaises absolument à pic. Il est inconcevable que cet endroit, où sont accumulées toutes les beautés possibles, et qui n'est qu'à

cinq heures de Luchon, soit si peu visité. Je n'y ai jamais trouvé personne, sauf mon ami Charles Packe, à qui les Pyrénées doivent tant. C'est là qu'il faut coucher si l'on monte au Néthou par la vallée de la Salenques. On y est à 2,024 mètres de hauteur absolue, en Espagne, et à une heure au Sud-Est du Port de Vénasque. Il y a de l'eau, du bois en masse, et une cabane. Si j'étais photographe, c'est bien ici que je ferais mon coup d'essai. Car rien ne manque à ce tableau Alpestre par excellence. Au premier plan, s'étalent de molles et chaudes pelouses, tout-à-fait plates, où circulent en tout sens les ruisseaux étincelants qui forment ensemble la source occidentale de la Garonne. Au Sud, se dresse en demi-cercle un imposant amphithéâtre de monts de premier ordre, au pied desquels croissent des sapins, les uns jeunes, vigoureux et souples, les autres blanchis, tordus et foudroyés; d'autres, renversés par l'avalanche sur des chaos de gros blocs granitiques, ont tout éclaboussé de leurs débris. Enfin, derrière ces ruines et cette désolation, mêlées à la plus douce verdure, se hérissent jusqu'au ciel, droit au Sud, l'immense et neigeuse masse du roi des Pyrénées, le *Grand-Néthou*, [3,404 mètres]. Au plus fort de l'été, on ne voit pas une île sur son glacier; c'est une surface entièrement blanche ou bleue, formant un vaste carré dont chaque côté a, plus ou moins, trois kilomètres. Il n'a donc pas du tout la forme d'un fleuve, comme la plupart de ceux des Alpes. Mais il est grand; il couvre une étendue que ne remplirait pas Toulouse; il se boursouffle en imposantes collines d'un blanc superbe, et d'un peu loin, la forte inclinaison de ses pentes onduleuses — qui varie entre 25° et 60° — lui donne tout l'air d'un précipice de neige.

C'est cependant par là que nous montâmes, en l'attaquant plus haut, de la gorge de *Salenques*, qui descendant très-graduellement du S.-S.-E. au N.-N.-O., emporte dans la Garonne toutes les eaux et la boue du glacier du Néthou, en en longeant la base d'un bout à l'autre.

Grimpant d'abord au Sud, sur des blocs fracassés de granit, très-mal équilibrés (rive droite), nous prîmes au bout d'une demi-heure l'autre rive, en obliquant un peu au S.-S.-E. De belles cascades retentissantes tombaient à droite des moraines et des glaces du Néthou. Les pentes de la vallée de la Salenques, devenues herbeuses et douces, se changèrent en tapis de verdure; mais ce charmant décor ne dura qu'un instant : un peu plus haut nous fûmes cernés par la désolation; la vallée se couvrit de rochers monstrueux, aussi pâles que la neige qui les avait déposés là, et arrivés à la hauteur du petit col et du *Lac des Barrans* (2,478 mètr., encore gelé le 7 juillet), nous n'eûmes plus devant nous que de la neige à perte de vue. Les Monts-Maudits méritent assurément leur nom, car la malédiction semble y régner partout. Et puis le temps s'était gâté. Le ciel, très-orageux, s'était couvert de nuages livides et lourds, dont les grandes ombres, filant à droite sur le glacier avec une alarmante rapidité, nous annonçaient, pour les régions plus aériennes, une espèce de tempête. Le vent était à l'Ouest. Il était tard (1 heure); bref, je fus pris d'indécision, encouragée et partagée par mes porteurs peu rassurés, et nous passâmes deux tristes heures sous un rocher qui nous garantissait fort peu du vent, du froid et de la pluie. Quand elle cessa, il était juste trois heures! Que faire? Mes deux porteurs étaient inquiets, pour dire le moins..... Nous allions en pays inconnu, par un temps très-chanceux, et à une heure où il faudrait toujours avoir fini une ascension, et commencer à redescendre. J'étais d'ailleurs forcé de convenir que vu d'ici, le Néthou avait un air extrêmement menaçant, pour ne pas dire impraticable, tant ses pentes semblaient fortes, et tant ses teintes étaient sinistres. Le froid aussi me démoralisait un peu, après tant de chaleur. Quant aux crevasses, on n'en voyait pas une; elles étaient toutes encore cachées. Du reste j'avais une corde longue de 15 mètres.



Enfin, après bien des hésitations, et sachant ma retraite assurée, ayant d'ailleurs des provisions, et mon sac à dormir, je criai « en avant », et nous nous élançâmes à 3 h. 10' du soir, à l'assaut du Néthou, par une route inconnue, en montant au S.-O., ligne que je ne quittai plus.

Quelle blancheur ! Partout, absolument partout du blanc, moutonnant vers les nues, où paraissait au loin le seul lambeau de terre que l'Océan des neiges n'avait pu submerger tout-à-fait ; et cet îlot, c'était la cime, qui ne nous dominait verticalement que de mille mètres, mais dont au moins trois kilomètres nous séparaient encore, grâce aux ondulations des pentes neigeuses, qui, formant des collines étagées, ressemblaient à une houle colossale. C'était absolument comme la montée des *Grands-Mulets* au *Grand-Plateau*, quand on va au Mont-Blanc. C'était à s'y méprendre.

A peine entrés sur le glacier, nous vîmes les dernières pierres. Mais là, près des moraines, il n'y en avait que trop : car elles y étaient toutes « tombées ». Ce sont des projectiles. Ces « pluies de pierres », si communes dans les Alpes, sont un fort beau spectacle ; mais on en jouit très-peu quand on est sur leur trajectoire, car le contact ou le frôlement de quelques-uns de ces rochers, tombant du haut des pics, aussi vite que la foudre, pulvériserait un éléphant et anéantirait un homme. Heureusement qu'il y avait « de la place à côté », comme dit le proverbe. Et d'ailleurs je dois dire que je ne vis tomber cette fois qu'une ou deux pierres, qui passèrent très « au large ». Il était tard ; c'est vers midi qu'elles se détachent le plus. Mais le ravin neigeux et assez raide par où nous commençâmes notre ascension sur le glacier, était tout labouré du haut en bas de rides et de sillons creusés peut-être une heure avant par des cascades de pierres. Les traces étaient encore toutes fraîches. Aussi j'avoue que j'ouvrais l'œil et les oreilles.....

Mais un danger bien plus réel, auquel je ne m'attendais

guère dans cette saison (Juillet), nous menaça plus haut : c'était celui des avalanches.

Il est bien singulier que plus nous nous élevions, plus la neige était molle. Près du sommet, nous enfoncions d'un mètre, ce qui, sur des pentes roides, est assez grave, quand la neige n'a pas plus de consistance que de la cendre. Après avoir monté pendant deux heures sans dépasser, peut-être même sans atteindre, des angles de 45°, nous arrivâmes à une « Epaule », que le Néthou projette vers le N.-E., et que la neige découvre un peu à la fin de l'été. C'est plutôt une terrasse, surmontée au S.-O. par le *dôme* éblouissant auquel elle sert de base, en lui donnant une grande tournure.

Ce passage fut un peu difficile. Sans doute, en allongeant d'une heure, nous aurions pu tourner ici à droite (à l'Ouest) et arriver sans peine au petit *Lac de Coroné*, en évitant « l'Epaule » ; mais il était trop tard (5 heures !) pour perdre une heure au milieu d'un glacier. Je me décidai donc à conserver ma direction S.-O., et à escalader cette bosse de neige, à un angle d'environ 55°, peut-être plus, car notre figure touchait la neige, molle comme du sable. Nous fîmes partir deux avalanches, qui se changèrent plus bas en deux fleuves formidables pleins de vagues, mais elles ne nous firent pas glisser d'un pouce. C'était un grand spectacle !

Ce fut ici la seule difficulté de toute la course, et à la fin d'août, quand la glace est à nu, je ne sais si on pourrait franchir cette bosse, à moins d'y faire avec la hache plusieurs centaines de marches. Dans tous les cas, puisqu'en tournant à droite, et en perdant une heure au plus, on peut toujours éviter cet obstacle, j'ai raison de maintenir que l'ascension du Néthou par le Nord-Est n'offre aucune difficulté sérieuse, et qu'elle est à la portée de quiconque a la moindre ambition ou la moindre prétention. Ce que j'espère vivement, c'est qu'on fera désormais l'ascension par une voie et la descente par

l'autre. On n'a rien à y perdre, et on y gagne beaucoup.

Déjà nous nous trouvions à 3,200 mètres. Il était 5 heures 20'. Quel sombre silence régnait autour de nous ! C'était absolument comme en janvier. Quelle différence avec l'été ! Dans quelques semaines, ces grandes solitudes blanches et mornes, où l'on pourrait ensevelir une nation, où rien ne bouge, que l'ombre qui s'y promène, se rempliront de bruits et de fougueux ruisseaux qui s'y précipiteront vers tous les points de l'horizon, dans un tumulte inexprimable. On y verra s'ouvrir d'énormes crevasses, et des gouffres bleus, remplis de râles, de plaintes et de clameurs sans nom, parce que ce n'est que là qu'on les entend. Il n'y aura plus de neige ; tout sera bleu, disloqué, déchiré, chancelant, et dans cet infernal chaos de glace, on ne pourra plus faire un pas sans le tailler à coups de hache. En vérité, si les glaciers sont moins grandioses sous un épais et monotone manteau d'hermine, il est bien sûr qu'on y avance deux fois plus lestement. Ayant la corde, je m'en servis, par excès de prudence ; mais je suis convaincu que partout, la neige aurait porté un monument. Il y en avait plusieurs mètres d'épaisseur (7 juillet). Le seul abîme qui commençât à s'entr'ouvrir, était la « Grande Crevasse », située juste au milieu du glacier. Nous la laissâmes à droite, à environ un kilomètre, au lieu de la laisser à gauche, comme on le fait toujours en montant par le Nord. A la fin de l'été cette crevasse, une des plus belles des Pyrénées, a une douzaine de mètres de large, et 5 ou 600 mètres de long. Quant à sa profondeur, qui pourrait l'estimer ? Sa seule rivale est celle — appelée aussi la « Grande Crevasse » — du glacier Oriental du Vignemale. Celle-ci a bien un kilomètre de long.

Arrivé sur l'*Epaule* du Néthou, à 3,200 mètres, je vis descendre à gauche, de l'Ouest à l'Est, une longue gorge pleine de neiges éternelles, aboutissant, en bas, au *Col de la Salenques* (2,825 mètres). Nous aurions pu aussi

monter par là, en appuyant un peu à droite vers le haut du vallon et le *Pic des Tempêtes*.

Une fois l'*Epaule* gravie, laissant fort loin à droite l'étang toujours gelé de *Coroné* (3,173 mètres), nous attaquâmes le *Dôme*, où nous tombâmes dans la route habituelle du Néthou. Pentes 48°. Dans la neige, nous trouvâmes une bouteille, contenant les noms de deux touristes qui, quelques jours auparavant, avaient dû renoncer à atteindre le sommet. Leurs traces, encore visibles, s'arrêtaient là. Notre ascension — comme je m'en assurai du reste sur le sommet, en feuilletant le registre — était donc la première de l'année. Quelques minutes après, nous arrivions à la fameuse arête du *Pont de Mahomet*, avec un vent furieux de l'Ouest. Il fallait se coller aux rochers, pour ne pas être enlevés comme de la paille. Ces grandes rafales nous furent pourtant utiles, car c'étaient sans doute elles qui avaient dénudé toute l'arête, où nous n'eussions peut-être jamais passé, si elle avait été couverte de neige.

Sur le roc vif — quand il est sec — ce n'est qu'une plaisanterie, et c'est vraiment couvrir les Pyrénées de ridicule, que d'appeler ce pas "dangereux", par les temps ordinaires, bien qu'en hiver ou au printemps, le toit très-effilé de neige qui le recouvre le rende probablement impraticable. Au nom des Pyrénées, qui contiennent des dangers très-réels, je proteste contre l'abus de ce mot qu'on y fait tous les jours.

C'est cette arête que j'avais vue d'en bas, tranchant en noir sur le glacier, car sur la cime elle-même, nous ne trouvâmes que de la neige, où nous restâmes debout comme trois colonnes, enfoncés jusqu'aux hanches, et sans pouvoir bouger ni nous asseoir. Cette neige était glaciale, et le soleil tombait à l'horizon... Jamais je n'avais eu si froid sur le Néthou; mais comment s'arracher à de pareilles magnificences, dont les plus belles visions du Dante ou de Milton ne peuvent donner la

moindre idée ? Il est bien rare de pouvoir assister au coucher du soleil, du haut d'un pic de 3,400 mètres, et si de tels spectacles pouvaient durer, toute une nation viendrait les voir.

Mais mes porteurs étaient gelés, et je m'engourdissais moi-même. Il était six heures 10'. Ainsi nous avons mis trois heures, de la gorge de Salenques au sommet, et du Port de Vénasque un peu moins de six heures (sans compter les arrêts). Notre ascension n'avait donc pas été plus longue que par la voie de la Rencluse ; raison de plus pour combiner les deux itinéraires dans la même course. Le bas de la Salenques est un vrai parc, qui, à lui seul, mériterait un voyage de Luchon. On peut aller à cheval jusqu'au trou du *Toro*.

Parlons maintenant un peu du vent : qu'on me permette à son sujet une petite digression, car j'ai trop voyagé pour ne pas m'y intéresser ; c'est un de mes amis, et souvent même on m'a dit que j'avais avec lui quelques analogies.....

J'avais appris dans mon enfance, que le vent soufflait horizontalement. Peut-être est-ce vrai au niveau de la mer. Mais combien de fois, sur les montagnes, j'ai constaté tout le contraire ! Et d'ailleurs, pourquoi pas ? Ce qui produit le vent, c'est une différence, une rupture d'équilibre, entre la température de deux couches d'air, et entre leur densité. Pour rétablir cet équilibre, la plus légère se précipite vers la plus lourde, ou celle-ci se dilate, pour prendre la densité de l'autre. Dans les deux cas, il se produit du vent. Or, quand deux couches d'air d'inégale densité se trouvent superposées, — comme cela arrive partout dans les montagnes — quand il gèle dans un ravin à l'ombre, tandis qu'à quelques mètres plus haut le thermomètre marque 20° en plein soleil, comment ne se produirait-il pas un courant plus ou moins vertical, comme cela se passe pour les liquides ? La nature cherche toujours l'équilibre, et elle le fait

dans toutes les directions possibles. Quelquefois même, le vent a l'air de *reculer*, c'est-à-dire par exemple, que le vent d'Ouest pourrait souffler le dimanche à Paris, et ne souffler que le lundi au Hâvre, qui est cependant plus à l'Ouest que Paris. C'est une espèce d'*aspiration*, qui donne au vent l'air d'un recul. Ce phénomène s'est plus d'une fois vu en Russie, où le vent d'Ouest se fait sentir avant de souffler en Pologne. Mais je m'écarte de mon sujet. Une fois sur l'aile du vent, on perd très-facilement sa route. Ce qui est bien sûr, c'est que dans les montagnes, pour une raison ou l'autre, le vent circule à tous les angles possibles. La preuve en est que, bien souvent, quand on s'abrite du vent contre un rocher que l'on dépasse de toute la tête, ou même de la moitié du corps, on ne sent plus le moindre zéphir, pas même contre la figure. Evidemment dans ce cas-là, le lit du vent n'est pas horizontal.

J'ai touché cette question, parce que sur le Néthou, dans l'ascension qu'on vient de lire, nous eûmes un vent très-fort, soufflant de bas en haut. Il suffisait de s'abriter les jambes derrière un tas de neige, pour en être tout-à-fait garanti.

Mais ces pauvres jambes étant transies, comme le reste de mes membres, je sonnai la retraite, et quittai le sommet à six heures et demie. Il n'était pas trop tôt, car la nuit vient bien vite à 3,400 mètres ; elle fond sur vous. Comme c'était ma cinquième, et peut-être ma dernière ascension au Néthou, j'en pris congé avec tristesse. Qui sait si nous nous reverrons jamais ? On s'attache aux montagnes qu'on a connues dans son enfance, et on les pleure comme des amies, surtout lorsqu'on leur dit adieu le soir, à l'heure mystique où l'âme, à tous les âges, s'épure et s'attendrit, et regrette ou retrouve ses couleurs et ses ailes d'autrefois.

Saluant encore avec amour les Pyrénées, qui rougis-  
saient d'une mer à l'autre aux feux mourants du jour,

je m'en allai. Puis nous « dégringolâmes » ; c'est le seul mot dont je puisse me servir. Notre descente fut une chute ; en cinq minutes je fis une demi-lieue, en me laissant glisser assis, de colline en colline, sur ces prodigieuses pentes de neige, ou pas le moindre obstacle, pas même une ride, ne pouvait me blesser. C'était uni comme de la crème. Nous ne mîmes pas 25 minutes à descendre de mille mètres, sans compter la distance, au moins trois fois plus grande que la hauteur. Cinquante minutes après, à l'entrée de la nuit, nous arrivâmes au ravissant endroit, beaucoup trop peu connu, appelé le *Plan des Aigouilluts* (2,049 mètres), un peu plus au Midi que le Trou du *Toro*. Je l'ai décrit plus haut.

Depuis que j'ai adopté le système de coucher au grand air dans les Pyrénées, je n'ai jamais trouvé d'endroit qui réunisse à ce point toutes les conditions voulues pour bien dormir, et pour charmer l'âme et les yeux. J'y regrettai bien sincèrement mon sympathique ami, M. Lequeutre, qui aime autant que moi ces scènes nocturnes dans la montagne.

Ce fut une nuit vraiment enchanteresse. La lune, à peu près pleine, se leva dans un azur absolument immaculé. Il faisait calme et tiède. J'avais mon sac, mais la température était si douce, que je dormis *dessus* la moitié de la nuit. L'air était saturé de l'odeur des sapins ; sans ces effluves aromatiques qui rappellent tant le Nord, le froid et les climats Alpestres, on aurait pu se croire dans une nuit Brésilienne.

Heureux, charmant pays, où l'on peut s'endormir en plein air, à plus de 2,000 mètres d'élévation ! Le calme de la nature donnait vraiment l'idée du Paradis, et le silence nocturne n'était troublé que par le clapotement des petits flots de la Garonne naissante, argentée par la lune, et serpentant mélodieusement à nos côtés, avec ce bruit rêveur et vague, particulier à tous les sons pendant la nuit. Au loin, dans les ténèbres, on en suivait des

yeux l'écume phosphorescente. Autour de nous, les sombres blocs de granit, frappés spasmodiquement par les reflets ou les éclairs de notre brasier, où flambait un sapin séculaire, ressemblaient à des monstres. Ils avaient l'air de vivre, et de se tordre comme des démons, ou comme de grands pécheurs qui vont mourir.

Après un très frugal dîner, j'allai fumer près du berceau de la Garonne. Quelles réflexions il m'inspirait, cet innocent petit ruisseau, que j'aurais pu franchir ici d'un bond ! Était-ce donc lui qui l'an dernier, à 40 lieues d'ici, dévastait des provinces, arrachait tant de ponts, noyait des villes entières, et tuait mille hommes ? Mais c'est ainsi qu'en grandissant on devient méchant.

Je m'arrête, cher lecteur, car je ne finirais jamais, si j'essayais de vous décrire les songes et les beautés miraculeuses d'une nuit d'été passée sur les montagnes, entre Dieu et la nature.

---

## Pic des Tempêtes (3,289 mètres)

(SA PREMIÈRE ASCENSION).

---

Après avoir longtemps cherché, je finis par trouver, en 1877, entre le Sud-Est et le Sud du Néthou, un pays tout-à-fait inconnu.

Là s'étend, sous la forme (plus ou moins) d'un triangle, un des vallons les plus austères que je connaisse. C'est un des sites les plus mornes de l'Europe. Pas un arbuste, pas un sentier, deux lacs sombres et sans nom que dominant des glaciers, au haut desquels se hérissent des murailles de 3,200 mètres, couleur de rouille, et aussi déchirées par le vent que les falaises de la Norvege. Voilà l'ensemble. C'est comme l'Averne, et l'âme



frissonne en y entrant. C'est un endroit excessivement curieux, mais il est à deux jours de Luchon. Aussi, après avoir fait venir Célestin Passet de Gavarnie, j'allai coucher la première nuit, selon mon habitude, chez Cabellud (port de Vénasque), à 2,400 mètres. Le lendemain (20 août), par un temps déplorable, nous montâmes au Sud-Est, au *col de la Salenques* (1) (2,825 mètres), où l'on ne pouvait se tenir debout, tant le vent était fort. Et quelle tristesse voilait toute la nature de l'autre côté, vers le Sud-Est ! Le ciel était en larmes, les montagnes étaient noires, les rochers rugissaient, il faisait froid, et il fallait toute la confiance que j'avais en Célestin pour oser continuer, avec une pareille nuit en perspective, dans un pays perdu et inconnu, où nous ne trouverions peut-être pas un rocher pour nous couvrir la tête. Je m'attristais..... Pourtant la pluie ayant cessé, j'allai errer, en montant au Sud-Ouest, sur un glacier carré et très bombé, où le vent d'Ouest ne pouvait pénétrer, car le vallon qu'il comble descend à l'Est, et, des trois autres côtés, il est borné par des remparts terribles, inexpugnables et verticaux, sauf au Nord-Ouest, où s'ouvre une brèche facile, dont j'estime la hauteur à 3,200 mètres.

Nulle part la glace ne saurait être d'un bleu plus pur et plus céruléen que celle de ce glacier, dont toute la partie inférieure venait de s'écrouler, formant d'effrayantes ruines d'un azur fantastique, et des grottes de saphir. Il n'y a que l'Océan et les glaciers qui aient de ces bleus-là. Je m'en allai en soupirant, car des années s'écouleront peut-être avant qu'un autre touriste visite ce vallon relégué dans les nues, et ses splendeurs arctiques n'aient pas d'autres témoins que Dieu et le soleil. Qui sait ?

(1) MM. Packe et Mathews furent les premiers à traverser le *Col de la Salenques*, en 1864. Ils firent alors le tour complet des Monts-Maudits, revenant par *Castaneza*.

il n'aura même peut-être jamais de nom ! Il mériterait celui de « Vallon bleu ».

Frissonnant et morose, je « repris terre » au Sud. Mais à peine débarqués, nous faillimes faire naufrage, car, en moins d'un quart d'heure, nous fûmes tous deux renversés par le vent, et moi deux fois ! Que serait-ce donc quand nous aurions doublé, du Sud-Est au Nord-Ouest, le promontoire du pic Russell, qui est un espèce de cap Horn dans les airs (3,201 mètr.) ! Il nous garantissait encore, mais derrière, au Sud-Ouest, on entendait des mugissements vraiment féroces, tandis qu'à l'Est-Sud-Est le Montarto disparaissait dans la brume et la grêle.

Nous traversons pourtant debout, mais en nous accrochant partout, la dépression marquée à l'Est du pic Russell sur la carte de Charles Packe, et cotée 2,770 mètr. Puis, avançant en demi-cercle et horizontalement, en inclinant à l'Ouest-Sud-Ouest, nous atteignons des granits sans limites, mêlés de neige et de petits étangs glacés, espèce de mer solide, où mille mamelons simulent des vagues. Nous ne descendons pas au-dessous de 2,700 mètr. Il fait froid, il est tard, et, à mesure que nous envahissons la morne patrie des bouquetins et des isards, l'inconnu se déroule devant nous à travers la tempête. Je suis peu rassuré..... Trouverons-nous un rocher, dans ces âpres solitudes, qui puisse nous abriter pendant une nuit qui menace d'être sauvage ? Oh ! comme un montagnard a besoin des rochers ! Comme il les cherche, comme il les aime, et que d'or il donnerait quelquefois pour un bloc de granit ! Je ne pensais qu'à cela. Cependant la tempête relevait mon moral. C'était si beau ! Les nuages, pleins de reflets de forge, volaient en cercle. Au Sud, le *pic de Malibierne* (« méchant hiver » ; quel nom féroce !) avait aussi l'air en délire. Échevelé, entouré de brumes rouges et cendrées, drapé de neige et sortant des éclairs, il ressemblait à un volcan des pôles. Quant à nous, nous courions, heureux de n'être

que deux devant les convulsions et les angoisses de la nature. Lorsqu'on est trois, la poésie s'échappe de l'âme, et même des choses. On ne peut plus se recueillir assez pour admirer; on cause de tout, on redevient civilisé, et parfois même on s'intimide. Les caravanes alpêtres peuvent être utiles à des novices, je n'en doute pas; mais ceux qui ont la passion de la nature, et une longue expérience des montagnes, n'aimeront jamais la foule: bien plus, ils la fuiront, car elle dépoétise et profane tout. D'ailleurs, elle tue la liberté. Or, un des plus grands charmes des ascensions, — pour moi du moins, — c'est de pouvoir changer d'allures, et d'être parfaitement libre de se diriger dans tous les sens, comme les oiseaux, sans règle et sans programme. A mon avis, la discipline ne doit régner que dans les ascensions scientifiques.

Je me trompais pourtant..... Nous étions plus de deux. En descendant innocemment entre deux petits monticules de granit, j'eus le chagrin de troubler le bonheur domestique d'une pittoresque famille d'isards qui sommeillaient. J'allais me présenter à eux... mais la terreur les fit partir si vite, quand ils se réveillèrent, que c'est à peine si nous pûmes les compter. Ils étaient six ou sept. C'était peut-être la première fois qu'ils voyaient des bipèdes.

Pauvres bêtes! Je suis heureux qu'elles courent encore! Jamais je ne vois ces innocentes et gracieuses créatures sans m'étonner qu'on ose les tuer: car elles ne gênent personne, leur chair est très médiocre, et leur agilité miraculeuse, leur fougue et leurs ébats ne manquent jamais d'électriser l'âme engourdie par le silence et l'immobilité des solitudes neigeuses et vides de la montagne. Il y a des heures où ce mutisme de la nature donne une sorte de cauchemar. S'il se prolonge, il nous rend si moroses, que le vol ou la voix d'un oiseau suffisent pour nous charmer et nous réjouir le cœur. Même la tempête et le tonnerre redoublent alors notre énergie.

Les marins le savent bien : un calme plat les énerve. Par un grand vent, la vie acquiert une telle puissance, que l'on voudrait courir comme lui. Pas si vite cependant, qu'il le faisait le 20 août, alors que, obliquant à l'Ouest, nous le reçûmes en plein dans la figure : car on ne pouvait plus parler. Nous avançons pourtant en louvoyant.

Deux heures et quelques minutes après avoir quitté le col de la Salenques, nous atteignîmes un lac en forme de carré long, que nous laissâmes à gauche et assez bas. C'est de ce point que j'ai jadis escaladé (1865) le *pic Russell*, que nous laissâmes à droite (au Nord), pour traverser à l'Ouest un col immense, quoique anonyme, qui s'ouvre au Nord du col de Malibierne, à la même hauteur environ (2,776 mètres), et à 1 kilomètre de distance. Appelons-le *col des Bouquetins* : on verra tout à l'heure pourquoi je lui souhaite ce nom.

Le *pic Posets* nous apparut alors, fort loin, dans un mélange d'orages et de soleil. L'heure me préoccupait, car nous étions désormais en plein mystère ; il n'y avait plus qu'une heure et demie de jour, et le pays où nous allions coucher ressemblait au Ténare. Le but de mon voyage étant l'exploration du Sud-Est et du Sud du Néthou, il nous fallait tourner vers le Nord-Ouest, et trouver au plus vite un abri pour la nuit, dans le vallon glacial et très élevé qui descend Nord et Sud du Néthou. Mais nous n'y étions pas encore. Entre nous et ce vallon si désiré, il restait un obstacle : il y avait un autre col à franchir. Allant donc au Nord-Ouest, sans monter ni descendre, nous traversâmes avec prudence de longs et très glissants talus herbeux, qui devenaient, à gauche, en fuyant sous nos pieds, des parois presque à pic. Heureusement le vent se calma vers le soir, car une glissade à gauche nous eût précipités de 400 ou 500 mètres. Enfin, une heure avant la nuit, nous passâmes, du Sud-Est au Nord-Ouest, un dernier col (hauteur pro-

bable, 2,610 mètres), au Nord-Nord-Ouest duquel apparut le *Néthou*, que l'orage et le soir couvraient de lueurs sanglantes et hyperboréennes.

Il n'y avait plus d'obstacle entre lui et nous. Je complétais ainsi le demi-cercle que j'avais mis quatre grandes heures à décrire autour de sa partie Sud-Est.

Il fallait maintenant non seulement s'arrêter, mais s'assurer d'un bon abri, car la nuit arrivait à grands pas, et le temps devenait menaçant.

Descendant au Nord-Ouest, comme Robinson et Vendredi, vers un petit lac noir, où le regard de l'homme n'était sans doute jamais tombé, et que peut-être aucune brise n'a jamais caressé, tant il est abrité de toutes parts, nous découvrîmes, au crépuscule, un bloc immense ayant la forme et l'attitude d'un gigantesque hippopotame. Sa gueule s'ouvrait au Sud ; son crâne, épais d'un mètre, faisait un merveilleux plafond imperméable, et il y avait largement place dessous pour deux. Quelle découverte et quel bonheur ! Nous déblayâmes et nous grattâmes le sol, pour le rendre plus moelleux ; nous bouchâmes tous les trous latéraux qui auraient pu laisser entrer le vent ; nous dinâmes bien, avec punch et chartreuse, à côté d'une bonne source, et puis j'allai poétiquement m'asseoir dehors, pour contempler, à la lueur des étoiles, les pâles déserts où nous étions cernés par le mystère et par la nuit. Le vent était tombé, et un silence presque alarmant régnait partout..... Malgré les nuits sans nombre que j'ai passées ainsi « entre ciel et terre » au haut des Pyrénées, je ne me défends pas toujours d'une certaine émotion, en me livrant à la Nature et au sommeil, dans la patrie perfide de la foudre et des ours, sans feu et souvent sans abri. Quand l'orage gronde, et que j'entends tomber des quartiers de rochers sans les voir, sans savoir où ils vont ; quand la grêle siffle autour de moi dans les éclairs, il me semble être à la merci de toutes les forces de la Nature ; s'il fait

calme et très-noir, mon imagination est encore plus frappée par le silence : il me semble être dans un cimetière. Mais la moindre réflexion suffit toujours pour me guérir de ces vagues inquiétudes, qui viennent des nerfs et non de l'âme, et je m'endors, sur le haut des montagnes, souvent plus vite que dans mon lit, avec le sentiment de la sécurité la plus complète. J'entends les animaux, mais jamais ils ne viennent : je ne les crains que pour mes provisions, que j'ai toujours soin de cacher. En somme, dormir sur les montagnes se réduit à pouvoir endurer de grands froids sur un lit de cailloux, ce qui, avec un sac en peau de mouton, de l'enthousiasme et un bon caractère, devient vite une des joies les plus pures de la vie.

Je ne discuterai pas le côté hygiénique du système, car j'ai contre moi tous les médecins, qui me prédisent depuis 20 ans des rhumatismes, et toutes espèces de maux. Ce qui est sûr, c'est qu'ils se sont jusqu'à présent trompés. L'air est trop sec, à ces grandes altitudes, pour déposer de la rosée, et, à moins qu'il n'ait plu, jamais, en me levant, je n'ai trouvé la moindre humidité autour de moi.

Dans tous les cas, elle n'était pas à craindre sous le massif plafond de pierre qui m'abrita pendant la nuit du 20 août, avec Célestin Passet, dans le vallon glacial qui, descendant d'abord Nord et Sud du Néthou, tourne brusquement à l'Ouest au petit lac près duquel nous couchâmes, et va tomber plus bas sur les sapins de la splendide vallée de Malibierne, en se rétrécissant assez pour ne plus laisser place qu'au torrent, en sorte que l'ouverture, qui fait communiquer cette gorge avec le reste du monde, n'a que 15 ou 20 mètres de largeur. Abrités de toutes parts, nous ne tardâmes ni l'un ni l'autre à dormir du sommeil le plus suave, bien que sans feu, et à une altitude que j'estime à 2,600 mètres.

Le lendemain matin, à 4 h., comme la nuit commen-

çait à pâlir, nous nous levâmes en sursaut et inquiets, dans un vacarme atroce. L'orage grondait partout ; il tombait des déluges, et notre rocher était devenu une île pendant la nuit ! Toutefois, nous étions secs, car nous dominions l'eau comme un navire. Il soufflait un cyclone, qui faisait tout trembler.

Mais que vois-je tout-à-coup ? Voici deux créatures vivantes qui marchent gravement comme des ermites.... L'une est petite, l'autre a des cornes immenses..... Ce sont deux bouquetins ! Ils semblent rêveurs et peu timides. Serait-ce un père qui promène son enfant ? En ce cas, il a bien mal choisi son temps, à moins qu'il n'ait envie de s'en débarrasser en le rendant phthisique. Nous crions, pour avoir le plaisir d'effrayer quelque chose ; mais l'effet est manqué. Le petit tousse, et voilà tout. Puis, nous jetant un regard dédaigneux plein de mauvaise humeur, ils disparaissent majestueusement dans la tempête, derrière le col que nous avons passé la veille. A peine sont-ils cachés, qu'arrivent une quarantaine d'isards, dégringolant comme des cascades sur des parois presque verticales, mouillées, et aussi lisses que des lames de rasoir. Sont-ils fous ? Ils nous font oublier nos misères ; mais la brise, le tonnerre et la grêle nous les rappellent à tout moment. Vers midi cependant, le temps s'étant un peu calmé, nous montons droit au Nord, sur des pentes inconnues, blanchies par de mousseuses cascades.

Le vallon qui descend Nord et Sud du Néthou se double, sa partie orientale (celle que nous primes) dominant l'autre d'environ 300 mètres. Celle-ci, qui descend juste de la pointe du Néthou, est une espèce de longue allée de glace, se terminant abruptement au bord d'une sombre paroi en surplomb sur un lac circulaire, le *lac Néthou*, marqué (mais trop au Nord) sur la carte de Charles Packe. Les cascades du glacier se jettent dans l'eau du lac à travers l'air, en décrivant des courbes gracieuses. C'est d'une désolation inouïe. On dirait un cratère de granit et de neige.

Nous montâmes donc au Nord, sur les pentes douces et assez uniformes qui, çà et là plaquées de neige, aboutissent à la crête qui se prolonge au Sud-Est du Néthou, dont le glacier méridional descendait à notre gauche. Avec un peu d'audace et un temps sûr, on atteindrait probablement le sommet principal par le Sud.

Pour aujourd'hui, je ne songeais qu'à l'arête mystérieuse qui, descendant au Sud-Est du Néthou, le relie au pic Russell. Voilà treize ans que cette muraille, la plus élevée des Pyrénées, hantait mes rêves. Hélas ! elle ne fit pas beaucoup de résistance. Notre seul ennemi sérieux, c'était le vent qui soufflait avec rage, chassant et bousculant partout de grands nuages écarlates et bistres. Suivant toujours au Nord l'espèce de crête qui scinde en deux l'âpre vallon du Néthou, et qui n'est qu'une longue suite de monstrueux blocs de granit, nous y cachâmes nos *alpenstocks*, pour avoir les mains libres. Nous nous collâmes au sol pour ne pas être terrassés par le vent, et, sans avoir touché la neige, nous arrivâmes, accroupis et gelés, sur le sommet du fier piton qui domine toute la crête au Sud-Est du Néthou (2 h. de notre abri). Ce pic a près de 3,300 mètres. Sa distance du Néthou, à vol d'oiseau, est d'un peu moins de 4 kilom. : mais ils sont séparés par une brèche formidable, en forme de V, où l'ouragan passe comme un projectile, avec des bruits sauvages et lamentables.

J'ai pris la liberté d'appeler cette pointe « *Pic des Tempêtes* ». Si ce nom m'a séduit et m'a semblé logique, c'est surtout parce que le rempart en question est en même temps le plus élevé des Pyrénées, et le plus exposé aux tempêtes du Sud-Ouest, qui sont les plus fréquentes et les plus fortes de ces régions. Il doit être constamment bombardé, et quelque beau jour il s'écroulera sans doute, car il est mince, et, du Nord au Nord-Est, il tombe à pic sur le glacier très-crevassé de la Salenques, qui couvre bien plus d'espace que je ne l'aurais cru.



Malgré les nuages, j'aperçus quelques cimes, entre autres celle de la Mine : mais le port de Vénasque était masqué par le Néthou.

Après avoir superposé quelques pierres pour prouver notre conquête, nous descendîmes à toute vitesse, écrasant cruellement sous nos pas des fleurs décolorées qui grelottaient comme nous..... Pauvres renoncules glaciales ! A quoi aura servi leur passage si rapide sur la terre ? Quels yeux, quels cœurs ont-elles charmés ?

---

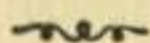
---

## Pic Russell (3,201 mètres)

(SA PREMIÈRE ASCENSION)

et Pic de Malibierne (3,067 m.) <sup>(1)</sup>

(DEUX ASCENSIONS ACCOMPLIES SEUL).



Pendant l'été de 1865, je m'installai pour quelques jours avec mon ami Packe sur les rives dénudées des lacs très-poissonneux de *Rio-Bueno* (2,196 mètres), au Sud-Est, mais fort loin du Néthou. J'escaladai d'abord un pic pyramidal de premier ordre, que je nommai "Petit Néthou", mais qu'on m'a fait l'honneur d'appeler depuis, le "*Pic Russell*". J'étais seul, et je ne le gravis que par erreur, l'ayant pris pour un autre ! Sans être dangereux, il est loin d'être facile. Il forme l'extrémité d'une crête assez scabreuse et très-élevée (la plus élevée des Pyrénées) que le Néthou darde au Sud-Est, et qui ne descend pas au-dessous de 3,200 mètres. Quelle prise elle offre au vent !

Montant d'abord sur des pelouses, à l'Ouest des lacs

(1) Mesurés par Schrader. Le Pic de Malibierne aurait, d'après Charles Packe, qui en fit la première ascension (1864), 42 mètres de plus (3,109 m.).

de Rio-Bueno, et puis à l'Ouest-Nord-Ouest, j'entrai bientôt dans un aride vallon plein d'étangs très-profonds. En une heure, j'arrivai à un col (2,600 mètres ?), d'où j'aperçus au Nord-Nord-Ouest une pyramide très-noire, très-haute et très-aigüe, zébrée de neige : c'était le pic Russell.

Laissant alors à gauche le pic de Malibierne, aux flancs brunâtres, je descendis à l'Ouest-Nord-Ouest sur un étang triangulaire, d'où, enfilant un long et silencieux ravin, je remontai à l'Ouest-Nord-Ouest, sur des neiges éternelles, qui me menèrent au *col de Malibierne* (2,776 mètres). Trois petits lacs, moitié eau, moitié glace, brillaient à gauche sous un soleil d'Afrique, à l'origine de la vallée grandiose de Malibierne, noircie au loin par les sapins, et chère aux botanistes. Mais moi, j'allais vers d'éternels frimas, fasciné et gelé par la vue du Néthou, qui s'élançait au Nord-Nord-Ouest, tandis qu'au Nord, le pic Russell formait une flèche gracieuse, mais menaçante.

Après avoir passé sur des graviers roulants, pleins de boue et de glace, je traversai au Nord, un grand col anonyme, à l'Est duquel je vis un lac carré, d'un bleu céleste. Combien y a-t-il de lacs au Sud des Monts-Maudits ? Qui les comptera ? Malheureusement, la plupart sont sans noms. C'est une petite Finlande.

Et maintenant, le pic à vaincre dressait au Nord-Nord-Ouest sa pyramide en apparence inaccessible. En moins d'une heure pourtant (3 heures 1/2 des lacs de Rio-Bueno), je la mis sous mes pieds, après avoir escaladé avec les mains, (pour ne pas dire avec les dents), un couloir plein de neige, qui heureusement, avait assez fondu près du sommet, pour former un petit corridor entr'elle et le rocher. Cette galerie me mena sur la cîme (3,201 mètres), que je trouvai bien moins aigüe qu'elle ne semblait d'en bas. Mais ayant eu l'idée bizarre de continuer de là vers le Néthou, sur la crête pratica-

ble et presque horizontale qui paraissait unir les deux sommets, je fus bientôt arrêté net, d'abord par l'heure, puis par la vue d'une immense brèche, béante et diabolique, ouverte en forme de V entre moi et le Néthou. Je l'ai appelée "*Brèche des Tempêtes*". Il n'est pas bon d'être seul, sur ces arêtes néfastes et meurtrières, véritables ruines à pic sur des glaciers. Mais j'étais jeune alors..., trop jeune !

Douze ans après (en 1877), je gravis par le Sud, avec Céleste Passet, la grande pointe noire qui se dresse au Sud-Est de cette brèche. C'est le *pic des Tempêtes* (3,289 m).

La vue du pic Russell rappelle beaucoup celle du Néthou. (En descendant, je passai plus à l'Est).

Notre seconde nuit sur les affreux rivages des lacs de Rio-Bueno, fut glaciale : nous n'avions pas le moindre abri, et aucun combustible (hauteur, 2,196 mètres). Je pensais au Thibet.... Puis les bergers nous volèrent toutes les truites pêchées la veille par Packe. N'ayant pas d'armes, je dormis mal la troisième nuit, car nous étions à la merci de ces mauvais sujets : peut-être que la pudeur les empêcha de revenir.

Le lendemain, Packe continuant sa pêche, et travaillant à la belle carte des Monts-Maudits qu'il publia l'année suivante, je fis seul l'ascension du *pic de Malibierne* (3,067 mètres). L'itinéraire est trop facile pour que je le détaille. Au petit lac triangulaire dont j'ai parlé plus haut (après le premier col), je m'élevai à l'Ouest-Sud-Ouest, sur des rochers calcaires, et de longues pentes de neige à pentes fort douces. Cette ascension rappelle un peu celle du *Riffel* au *Görner-grat* : et même la vue du pic de Malibierne (une des plus belles des Pyrénées) n'est pas sans quelque analogie avec celle du *Görner*, moins l'Océan de neige qui recouvre toute la chaîne du Mont-Rose ; bien que le versant sud des Monts-Maudits, malgré les foudroyantes ardeurs d'un soleil tropical, soit

tout resplendissant de glaces. Je mis trois heures pour atteindre le sommet ; la seconde pointe est assez difficile, si on la prend par là (N.-E.).

L'excellente carte que publia Charles Packe l'année suivante (1866), a beaucoup simplifié les courses toujours un peu aventureuses des Monts-Maudits. Mais cette immense région était alors si peu connue, qu'en 1863, étant parti fort tard, à pied, de l'*Hospice de Viella* pour Vénasque, avec la conviction naïve qu'il me faudrait à peine quatre heures, j'en mis quatorze ! Passant par *Vidaillet*, *Castaneza*, et remontant par une chaleur torride au col brûlé de *Bassivé*, je fis, en tout, une soixantaine de kilomètres. J'avais passé, la veille, le fatigant *Port de Viella* (2,456 mètres).

La première ascension du *pic de Malibierne* fut faite par Packe. La mienne ne fut que la seconde (1865). On y monte très rarement. Schrader y est monté il y a quelques années par l'autre versant (Sud-Ouest). Il a eu bien raison : c'est la route naturelle.

---

## Pic de Moulières (3,008 m.)

(SA PREMIÈRE ASCENSION).

---

A peine redescendu du *Quaïrat* (en 1879), à Bagnères-de-Luchon, je n'y restai qu'un jour, montant le surlendemain avec Firmin Barrau et son fils Barthélemy, sur le *pic de Moulières* (3,008 m.), cîme espagnole toujours couverte de neige, mais très facile, et dominant la chaîne entière de *las Salenques*, entre la vallée d'Aran et celle de l'Essera. La vue est si splendide, l'ascension est si simple, que le pic de Moulières devrait devenir, par excellence, celui des montagnards timides ou délicats qui veulent voir des merveilles sans se donner beaucoup de peine.

Voici comment il faut s'y prendre. Au *Plan des Aigouilluts*, charmante pelouse où, à une altitude de 2,000 mètres, on voit courir dans tous les sens et clapoter les petites vagues mousseuses et musicales de la Garonne naissante, il faut s'élever à gauche (S. E.) dans la gorge granitique qui monte au *col des Aranais*. On peut suivre les deux rives du torrent, mais un sentier serpente sur la rive gauche. En 45 minutes, on trouve un vaste amphithéâtre plein de rochers (dont quelques-uns calcaires), de plaques de neige, et de fougueux torrents qui font une vraie cacophonie digne de Wagner : c'est pour cela qu'il n'y a pas un oiseau. En face (S. E.) paraît la *Fourcanade* (2,882 m.), pic assez difficile.

Tournant très graduellement au Sud, mais en suivant toujours le même torrent qui, dans cette course, est le meilleur des guides, on passe successivement trois petits lacs, dont le plus haut, qui est triangulaire, est à trois heures du Plan des Aigouilluts, et ne dégèle presque jamais. Comment le pourrait-il, tout entouré qu'il est de neiges interminables, désert sans tache qui monte de là jusqu'au pic de Moulières par pentes si douces, si vastes, qu'on peut y faire trois kilomètres sans toucher terre, cerné par des montagnes dont les formes arrondies leur donnent l'air de collines, mais dont les glaces et l'éternelle blancheur rappellent les Alpes. On n'a qu'à regarder autour de soi, pour deviner bien vite qu'on est à 3,000 mètres au-dessus du niveau de la mer, quoiqu'il n'y ait pas de plaines en vue, sauf tout-à-fait à l'horizon, ce qui rend extrêmement difficile d'apprécier la hauteur où l'on est. Il y a des villes dans l'Amérique du Sud et le Thibet, si loin des plaines et d'un niveau connu, que sans la neige et la stérilité qui les entourent pendant au moins les trois quarts de l'année, leurs habitants ne se douteraient peut-être jamais de l'énorme altitude où ils vivent. Or il en est un peu ainsi de ce groupe de montagnes très élevées, mais très modestes en apparence, qui, au cœur

même des Pyrénées, séparent les sources multiples de la Garonne. Toujours est-il que le pic de Moulières a plus de 3,000 mètres.

Pendant les trois grandes heures que j'y passai, mes hommes y élevèrent une tourelle si massive, que du Port de Vénasque, on la voit à l'œil nu. (Distance à vol d'oiseau, dix kilomètres).

La vue m'a tant frappé, que je veux la décrire en détail. A l'Est 10° Sud, et à une profondeur de 1,300 m., mes yeux tombèrent d'abord sur l'*Hospice de Viella* et sur ses vertes pelouses, qu'ombragent les plus splendides sapins des Pyrénées. Derrière ce paradis, se dessinaient sur une longueur d'au-moins deux kilomètres, les crêtes neigeuses et festonnées du *Montarto*. A sa droite, mais très-loin, à une distance que j'estime à 40 kilomètres (S.-E. 10° E), j'apercevais un dôme aride et brun, une coupole inconnue, dont la hauteur doit approcher de 3,000 mètres, et que je crois être en Andorre. Serait-ce une connaissance de mon ami Lequeutre, l'explorateur modeste de cet amas inextricable de pics qu'on ne compte plus, tant il y en a, et qui se dressent comme des milliers de vagues pyramidales, entre l'Ariège et l'Andorre? A lui de nous le dire. A l'horizon du Sud, j'entrevois dans la vapeur un coin des plaines caniculaires de l'Aragon. Au Sud-Sud-Ouest c'était le *pic de Malibierne*: et tout l'espace compris entre lui et le Néthou était comblé par les remparts lugubres et sombres de la *crête des Tempêtes*, la plus élevée des Pyrénées. Elle ne descend nulle part au dessous de 3,200 mètres. Le majestueux panorama de précipices dont cette arête forme le sommet sur une longueur d'une demi-lieue, a un aspect vraiment épouvantable: il n'y en a guère dans la nature de plus à pic, et la blancheur des neiges étincelantes d'où ils surgissent de 4 ou 500 mètres aussi verticalement que les falaises de l'Océan, augmente encore l'horreur de leurs ténèbres. C'est d'une affreuse sublimité.

Quant au *Néthou* (3,404 mètres), il faut le voir d'ici, par l'Est et de si près, pour avoir une idée de l'étendue totale de ses glaciers. Je ne crois pas exagérer, en estimant à un millier d'hectares l'ensemble de la surface couverte par les nombreux glaciers des Monts-Maudits. Ecrasant tout par sa hauteur autant que par sa masse, le roi des Pyrénées rajeunissait mon imagination de dix-neuf ans, en évoquant en moi l'impérissable souvenir des montagnes effrayantes du Thibet, dont la hauteur approche d'un myriamètre, et dont, pendant l'automne de 1860, l'apparition sublime me fit souvent passer de l'enthousiasme à la stupeur, lorsque du sein des nuits aromatiques de l'Inde, j'apercevais un Océan de neige au milieu des étoiles ! Les grandes montagnes ont un air de famille.

A l'O.-N.-O., se laissait voir au loin le cône bleu et penché de l'humble Pic du midi de Bigorre. Enfin le pic d'*Estats*, toujours zébré de neige, trônait à l'Est sur le chaos des montagnes de l'Ariège, et à sa gauche, à l'E.-N.-E., le *Mont-Vallier* se détachait fièrement et dans la solitude, sur un ciel aussi bleu que celui de l'Égypte.

Allongé au soleil et ravi, je restai sur le pic de Moulrières aussi longtemps que le permettait l'heure : puis je partis, en constatant que la température avait baissé de cinq degrés depuis notre arrivée, c'est-à-dire en trois heures. Elle diminua encore plus vite dans la soirée, car au *Port de Vénasque*, à huit heures, il faisait déjà froid (2,415 mètres). Des clartés boréales donnaient au ciel et aux grandes neiges un éclat métallique, le vent soufflait douloureusement, et les étoiles, en s'allumant sur les pitons glacés de la Maladetta, jetaient des lueurs si vives, qu'elles avaient l'air de phares, illuminant les noirs écueils et rougissant l'écume des mers Arctiques. On aurait dit une belle soirée d'hiver, dans les pays montueux et blancs du Nord.

N'ayant jamais aimé le froid, je revins le lendemain à Luchon.

Quelques semaines après, par une tranquille et tiède soirée d'automne, je me promenais solitairement sur les collines encore fleuries de Bagnères de Bigorre, qui inspirèrent un jour l'aimable auteur d' "Elizabeth, ou l'exilée en Sibérie". Cher Bagnères ! Ses montagnes sont modestes, mais comme elles sont gracieuses ! Comme leurs contours sont élégants ! Quelle poésie on y respire ! Avec quel art une main Divine les a respectueusement groupées autour et à la base du beau pic associé pour toujours au nom du général de Nansouty ! Comment rester sauvage dans ces sites enchanteurs ? Je n'y résiste jamais. Entre les murmures, les mélodies et les parfums qui montent le soir des rivages odorants de l'Adour, et les brises harmonieuses qui caressent les pelouses, les ruisseaux et les bois du *Bédat*, je m'attendris toujours, j'écoute amoureusement les clochettes des troupeaux que l'automne fait descendre des montagnes, et me sentant heureux d'être près des hommes, je ne regrette ni les arêtes maudites, ni les chaos de glace où le vent rend des sons désolés, inconnus et tragiques.

---

### Bécibéri (3,004 mètres)

(UN DES PITONS DU MONTARTO : SA PREMIÈRE ASCENSION).

A l'Est des Monts-Maudits, les Pyrénées, malgré de louables et magnifiques efforts, réussissent bien rarement à conserver leur taille, et à sauver leur dignité. Trois fois seulement, sur une ligne de 200 kilomètres, elles parviennent à atteindre 3,000 mètres : au *Montarto* (3030 m.), au *Comolos-Pales* (3006 m.), et enfin à l'*Estats* (3140 m.).

Le *Montarto* est une gracieuse et singulière montagne, située en Catalogne, à l'Est des Monts-Maudits. Je n'ose l'appeler un *pic*, car c'est plutôt une colossale muraille,



au sommet de laquelle se dressent cinq ou six cônes d'altitudes presque égales. Quelle est vraiment la plus élevée de toutes ces pointes ? On n'en est pas encore bien sûr. La masse totale a une hauteur moyenne de 3,000 mètres. C'est une espèce de scie, ayant au moins cinq dents, toutes granitiques, et plantées dans des neiges éternelles. Rien n'est plus imposant.

Les ascensions du Montarto ont été rares. M. Charles Packe fit la première en 1867, escaladant un des pitons du côté Nord de la Sierra. Deux ans après (1869), j'en gravis une autre pointe, la plus à l'Ouest de toutes, et appelée *Bécibéri*. M. Gourdon, en 1876, en conquiert une troisième, voisine de celle de Packe, mais au Nord-Est des autres. Enfin la pointe dangereuse du *Comolo-Forno* (3,030 mètres) fut brillamment vaincue, en 1882, par MM. Brulle et Bazillac, accompagnés de Célestin Passet.

M. Lequeutre a aussi exploré cette montagne.

Voici comment j'escaladai, en 1869, la pyramide la plus occidentale du Montarto (*Bécibéri*).

Parti à pied de Bagnères-de-Luchon avec M. C. Carrenne, je couchai avec lui chez Callebud (Port de Vénasque). Le lendemain, après un bain glacial dans la Garonne naissante (1,900 mètres...) nous remontâmes, à la base orientale du Néthou, la gorge stérile de la Salenques. A droite, blanc comme l'Himalaya, et narguant le monde, le roi des Pyrénées nous dominait théâtralement de 1,200 mètres.

C'est un tombeau de glace et de granit, que la vallée de la Salenques. Il n'y a que quelques pins tordus, qui meurent de froid. Après le petit col et le lac *des Barans*, aux eaux toujours opaques, on n'a plus devant soi qu'un cirque de glaces et de moraines, où murmure tristement une eau grise et laiteuse, traînant sa pourriture sur les graviers qu'elle fait grincer en les roulant. Pas une vraie source, pas un brin d'herbe : la glace a tout gelé, broyé, couvert ou dévoré : bientôt, on ne voit qu'elle. Rien ne

vit là, que les isards. La pente moyenne est douce (10 p. 100 environ.

Enfin, nous arrivâmes au *Col de la Salenques* (2,825 mètres). Je ne dis rien de notre descente désespérante de ce col à l'*Hospice de Viella*; car elle est tellement longue, que je pourrais décourager les amateurs, hélas! trop rares des Pyrénées.

Le lendemain, Carenne étant reparti pour Luchon par le Port de Viella, je passai sur la rive gauche de la *Riva-Gorzana* à 30 mètres en aval de l'hospice (il y a un pont); puis nous montâmes à l'Est dans une forêt de sapins vraiment superbes, sur la rive droite du torrent qui tombe en bouillonnant du *Lac de Bécibère*, situé à l'O.-N.-O. du cirque de Montarto. A quelques minutes en deçà du lac, une cascade digne du *Pont d'Espagne* se précipite à pic de près de 100 mètres, dans un gouffre plein de vent, de vapeur et d'écume, en arrosant de perles humides les sapins d'alentour.

En deux heures de l'hospice, nous arrivâmes au lac (2,120 mètres), où paissaient des chevaux, des moutons, des cochons et des chèvres. C'est un beau réservoir, quoique petit. Un promontoire horizontal, velouté comme les gazons du bois de Boulogne, et parsemé de jeunes sapins, s'avance sur l'eau du côté de l'est, tandis que du midi arrive sans bruit un ruisseau dont l'eau verte traverse d'un bord à l'autre l'onde azurée du lac, en y laissant comme un sillage d'émeraude liquide. Au nord s'étend un de ces chaos de granit, si communs dans les Pyrénées. Enfin plus loin, à l'Est, se dressent, en un demi-cercle plein de grandeur, les noirs pitons du Montarto, sortant des neiges.

Le lac est plein de truites énormes (12 livres?).

Comme il n'était que cinq heures, j'essayai de lier conversation avec quelques bergers Aragonais, près du rocher qui leur servait de cabane, et qui, cette nuit, devait être la mienne; mais ils étaient si mornes et si

pensifs, que je le devins moi-même, et je ne pus me défendre d'une vague et triste méditation sur la petitesse et la fragilité des créations de l'homme, comparées à ce que fait la nature. Quel parc artificiel pourrait donc égaler ce que je voyais là ! Que de bras, me disais-je, que d'or et de talent ne faudrait-il pas, pour creuser et remplir ce petit lac inconnu, ou pour transporter sur ses bords un seul de ces rochers, jetés là par Dieu, peut-être en moins de cinq minutes, par milliers et millions ? Ce serait plus long et plus coûteux que de percer tous les isthmes de la terre, ou de construire vingt pyramides.

Je ne sais si mes bergers étaient poètes : mais ils ne disaient rien, et me laissèrent le rocher libre. Il est vrai qu'un gros ours venait de manger un de leurs chevaux. Du reste, le surlendemain matin, un mouton, dont je vis rapporter les lambeaux, fut aussi dévoré par un ours à 200 pas de l'hospice de Viella.

Après une nuit électrique et menaçante, j'escaladai la pointe la plus occidentale de la Sierra de Montarto. Elle est à l'ouest du pic central, et séparée de lui par un col très-facile de 2,800 mètres, d'où l'on voit au midi les prés et les premières maisons de *Caldas de Bohi*.

Nous mimes du lac trois heures, dont la dernière fut passée sur la neige : mais je ne vis pas de glacier véritable ; il n'y en a pas un seul à l'Est des Monts-Maudits, pas même au pic d'*Estats* (3,140 mètres). Du Montarto, on voit partout des lacs, cinq au midi, dont un gelé (juillet), et un étang, gelé aussi, que l'on passe en montant (N.-O.). Quant au panorama, je ne puis guère en parler, car le brouillard de France, noir et chargé d'orages, avait tout envahi avant dix heures, comme nous l'avaient prédit les truites du lac de Bécibère, en sautillant à la surface, signe infailible (dit-on) de mauvais temps. Cette fois du moins elles eurent raison, ainsi que les moustiques, qui me piquèrent autant que dans les bois du Canada : car vers trois heures, la grêle et le

tonnerre nous assaillirent avec fureur, et le lendemain matin, quand je me levai à l'hospice de Viella, c'était comme la mousson des Indes. Impossible de sortir. Chaque coup de tonnerre faisait trembler le sol, un brouillard fauve et plein de zig-zags de feu, courait partout dans une espèce de fièvre, et pas un pic ne paraissait : on aurait pu se croire en plaine, et presque en mer. Les nuages tombaient : ils formaient des cascades de vapeur, volaient au nord, puis au midi, se culbutant les uns les autres : car ces orages semblent un combat de tous les éléments, l'air, l'eau, la terre et le feu. Ils viennent et passent avec une effrayante rapidité, et même pendant qu'ils durent, l'aspect du ciel varie à chaque instant ; un nuage crève, et l'on voit des cimes rouges qui deviennent en une seconde blêmes comme des morts, et disparaissent. Ajoutez à tout cela le bruit de la pluie, dont les déluges se croisent, celui de cent torrents qui se salissent, deviennent des fleuves et arrachent tout : c'est un concert qui fait trembler. Ce matin-là, trois ouragans grondaient ensemble, deux sur Moulières, à l'ouest, et un au sud, remontant droit à nous, en sorte que les Monts-Maudits étaient presque entourés d'un cercle de foudre, de colère et de feu. C'était sublime.

Tout cela s'étant cependant calmé le soir, je montai à l'E.-N.-E. de l'hospice, arrivant en 2 heures, par des lacets praticables aux mulets, au *lac du Port de Rieus*. Il a au moins 60 hectares, 2 kilomètres de long, et couvre d'un bout à l'autre tout le port de Rieus (2,400 mètres), d'où trois petites heures mènent à *Artias*. Mon guide, en regardant le dessin de ce lac ajouté par M. Packe à sa belle carte des Monts-Maudits, me demanda naïvement si ce n'était pas « une truite »?...!! Cher homme ! Je fus tenté de le remercier, car on ne rit pas toujours à 2,400 m.

Je recommande cette course, surtout pour voir le Montarço, dont les arêtes alpestres et blanches forment au midi un fond de tableau superbe. D'ailleurs, personne

ne regrettera deux ou trois jours passés à l'hospice de Viella (1,658 mètres), qu'il soit chasseur, pêcheur, touriste ou botaniste. Les sapins qu'on voit là sont uniques dans les Pyrénées. J'en ai mesuré un qui avait 6 mètres de tour, et il y en a des multitudes de ce calibre. Rien, dans les Pyrénées, ne ressemble plus aux Alpes.

Quittant enfin ces régions presque perdues, pour revenir à Luchon, nous fîmes, par une « grande brise », et par un temps assez clair vers le soir, une de ces courses dignes de Zermatt ou de Chamonix, bien qu'on ne la fasse jamais. Montant à l'Ouest pendant trois heures et demie, nous arrivâmes au *col Moulières* (immédiatement à l'Est du pic de ce nom), et un quart d'heure après, sur une neige magnifique, au *col Alfred* (2,849 mètres), après avoir passé, sur le versant de l'hospice, à l'Est de plusieurs lacs sans nom connu, et tellement gelés (juillet), que des collines de glace, chargées de boues et de rochers, se boursofflaient dessus. Je pense qu'ils ne dégèlent jamais.

Je revins en un jour, par cette voie, de l'Hospice de Viella à Luchon. (*Hôtel des Bains*).

N. B. Ne pas quitter Luchon, qu'on soit archéologue ou non, sans y avoir causé avec M. Julien Sacaze, l'épigraphe aussi savant qu'aimable. On y passera aussi des moments agréables et utiles avec M. Gourdon, l'infatigable explorateur, ainsi qu'avec le botaniste M. Fourcade.

---

---

## TROIS ASCENSIONS EN SUISSE

Mont-Blanc (4,810<sup>m</sup>) : Breithorn (4,148<sup>m</sup>) :  
et Col de l'Alphübel (3,802<sup>m</sup>).

---

En juillet 1867 (ayant quitté les Pyrénées pour quelques semaines), je me trouvais en face des Alpes, chez le comte A. Desbassayns de Richemont, tendre et fidèle

ami d'enfance, qui, en Suisse comme partout, m'ouvrit à deux battants les portes de sa maison et de son cœur. De sa villa, on découvrait un des plus beaux panoramas du monde. Au premier plan, au Sud, c'était le magnifique lac de Genève, aussi bleu que les mers du Mexique, et sillonné de bateaux à vapeur : un peu plus loin, s'élevaient des collines d'une merveilleuse fertilité, presque couvertes de castels, de vignobles, de pelouses et de bois. Enfin, derrière, à l'horizon, c'était l'immense rideau des Alpes, froides et sublimes. Le Mont-Blanc trônait là comme le monarque neigeux d'un royaume de frimas, et tous les soirs, après dîner, je m'extasiais devant ses neiges incandescentes, qui ressemblaient alors à un enfer céleste, aux teintes surnaturelles. Ces couleurs-là n'ont pas de nom.....

Electrisé par ces merveilles, je n'y résistai pas longtemps, et je leur sacrifiai pour quelques jours toutes les douceurs et les délices d'une amitié qui n'a jamais changé que pour grandir.

J'étais aussi poussé vers le Mont-Blanc par une autre influence. Je connaissais déjà M. Adolphe Joanne, l'auteur aimable et consciencieux de ces « *Guides* » sans pareils, chefs-d'œuvre d'exactitude et de clarté, qui donnent envie d'aller partout. Je ne crois pas qu'il en existe d'aussi parfaits. M. Joanne plaida la cause des Alpes avec tant de chaleur, il alluma si bien mon enthousiasme en rédigeant lui-même pour moi un programme d'ascensions, il fut si obligeant et si zélé, qu'il me tourna un peu la tête, et en quittant Paris, j'étais galvanisé par le Mont-Blanc, avant de l'avoir vu ! (1)

Voici maintenant l'histoire de mes trois ascensions dans les Alpes.

Parti de Genève en diligence (17 juillet) pour Chamou-

(1) Hélas ! M. Joanne n'est plus ! Il fut le créateur et l'âme du Club Alpin Français. Regretté comme on l'est bien rarement, il a légué son énergie et sa bonté à son fils Paul.

nix, j'y arrivai le même jour, mais à pied. Bien que l'hôtel où je couchai fût plein d'Anglais, et qu'il y eût même plusieurs de mes collègues de l'*Alpine-Club*, j'aimai mieux m'isoler, pour jouir de la nature tout à mon aise. J'allai m'asseoir après dîner sur un balcon donnant en plein sur le Mont-Blanc, et j'y tombai dans une rêverie profonde. Il y avait bien de quoi..... Au milieu des glaciers, à plus de 2,000 mètres au-dessus de l'hôtel, je voyais scintiller une sorte d'étoile verdâtre, dont la lueur spasmodique rappelait celle des verts luisants. Elle provenait de l'ignition d'une ficelle de métal, allumée là par des touristes, pour annoncer leur arrivée sans accident aux *Grands-Mulets*. Ingénieux télégraphe ! Plus bas, se dessinaient confusément les ténébreuses crevasses et les aiguilles du glacier *des Bossons*, qui descendait abruptement au milieu des sapins, comme un lambeau du Groënland : et plus haut, dans la sombre majesté de la nuit, se profilait le dôme sans tache du « monarque des montagnes », plus livide et plus froid qu'un fantôme.

Mon imagination montait vers les étoiles, mon sang bouillait. Le Mont-Blanc m'empêcha de dormir, et dès le lendemain (18 juillet), prenant deux guides au prix exorbitant de 100 fr. chaque, et un porteur à 50 fr., je partis pour les *Grands-Mulets*, par une chaleur intense, même à l'ombre des mélèzes et des pins, où le sentier serpentait sur des pentes si rapides, qu'en deux heures, nous montâmes de mille mètres.

Aux *Pierres-Pointues* (2,049 mètres), nous trouvâmes un chalet, dans un site admirable. Au-delà, la verdure disparaît : on voit encore quelques sapins chétifs et des rhododendrons, mais bientôt les cailloux et la stérilité envahissent tout : on frissonne, et on entre sur la glace pour y rester un jour et demi !

C'est une heure solennelle, même pour ceux qui y sont habitués, que celle où l'on s'embarque sur ces immenses glaciers, pour y combattre un élément bien plus

perfide encore que les flots de la mer. Que d'expérience il faut, pour regarder d'un œil tranquille ces milles abîmes qui s'entrecroisent dans tous les sens, autour de vous et sous vos pieds, sans issue apparente ! On a peine à comprendre qu'un être si frêle et si microscopique que l'homme, puisse sortir la vie sauve de cet affreux dédale de gouffres, où il suffit d'un faux pas pour se tuer. Tantôt il faut franchir des crevasses de dix mètres de largeur, dont jamais le soleil n'a exploré les profondeurs ou percé les ténèbres, et cela, sur d'étroits ponts de neige qui, cinq minutes après, peuvent fondre ou s'écrouler, tellement ils sont fragiles ! Tantôt il faut ramper ou fuir le long de ces grands blocs de glace appelés *séracs*, fantastiques monuments qu'un rayon de soleil, ou le doigt d'un enfant, la parole même, suffisent pour culbuter sur vous !

Mais c'est surtout au confluent de deux glaciers qu'on est saisi d'une sorte d'horreur, quand on débute dans " *l'Alpinisme* ". Figurez-vous une capitale qu'un tremblement de terre aurait changée en ruines, avec tous ses palais, ses colonnes et ses ponts mêlés et entassés dans un pêle-mêle inexprimable, et vous n'aurez qu'une faible idée de ce qu'on voit à la rencontre de deux puissants glaciers : car ce spectacle n'a plus rien de terrestre, et on ne peut le comparer à rien.

Après avoir passé ce labyrinthe de vagues solides, qui se hérissent au confluent du glacier des *Bossons* et de celui du *Taconnay*, nous mîmes enfin le pied sur un rocher sinistre et noir, devenu maintenant aussi célèbre qu'un continent, quoiqu'il ait l'air d'un pauvre îlot perdu au sein des mers. C'était l'oasis des *Grands-Mulets*, où à une altitude de plus de 3,000 mètres, on a trouvé le moyen de construire une auberge, possédant une cuisine, des lits, un poêle et quelques meubles. C'est là qu'on couche, pour faire le jour suivant l'ascension du Mont-Blanc, et redescendre le soir à Chamounix.



Le coucher du soleil fut d'une splendeur étrange et triste. A l'horizon, les nuages formaient des lignes ardentes et violacées, sur un ciel écarlate. Les cîmes neigeuses, plus rouges que de la braise, illuminaient comme des volcans les ténèbres qui montaient des vallées : enfin dès qu'il fit nuit, toutes ces montagnes, naguère si pleines de bruit, de lumière et de feu, devinrent soudain blafardes et muettes. On aurait dit une armée de cadavres. Assis devant la porte des Grands-Mulets, et entouré d'un océan de glace où l'on n'entendait pas un son, je me croyais halluciné. Jamais, sauf dans l'Himalaya, un tel spectacle n'avait frappé mes yeux. Mais le froid me chassa, et j'entraî dans mon gîte pour la nuit.

Je dormis d'un sommeil agité : le temps ne m'inspirait aucune confiance, et les crevasses se disloquaient autour de notre îlot avec des bruits qui m'étaient inconnus. Les glaciers se plaignaient. Avant trois heures, mes guides vinrent m'éveiller, d'un air un peu déconcerté, disant qu'il faisait beau pour le moment, mais qu'ils étaient inquiets pour la journée, parce qu'une tempête régnait sur les sommets, où on voyait déjà tourbillonner la neige. Nous partîmes cependant, après avoir, suivant l'usage, bu un peu de vin chaud, et mis des gants fourrés, des guêtres énormes, autrement dit un attirail de Sibérie, car il gelait à cinq degrés !

Nous étions huit, car nous avons été rejoints par un Américain, un M. Lee, qui lui aussi, avait deux guides et un porteur. Mais nos deux caravanes montèrent séparément.

Je m'attachai à mes trois hommes par une longue corde, puis d'un pas lent et mesuré, nous nous élevâmes diagonalement sur la neige dure et bleue, qui résonnait comme du métal. Pendant au moins dix heures, nous ne toucherions plus maintenant la terre ! Quel singulier voyage en plein été ! Aucun de nous ne disait mot, et on n'entendait rien, que la glace qui criait sous les pas ca-

dencés et sonores de notre morne caravane, espèce de procession funèbre marchant en deuil et en silence. Il me semblait revoir la Mongolie, en regardant ces froides et blanches montagnes, arrondies en coupoles, absolument comme les dernières collines de l'*Altaï*, là où elles meurent en moutonnant sur les stérilités glaciales du désert de Gobi. La ressemblance était frappante. Et, en effet, on ne saurait rien voir de plus arctique que les hautes gorges des Alpes, à quatre heures du matin. Mais à peine un rayon de soleil a-t-il doré une cîme, qu'à ce symbole de vie et de résurrection, le voyageur sourit, et il croit avoir chaud !

Pendant deux heures, mes guides tracèrent d'interminables zig-zags sur cette suite de collines assez roides qui montent en s'étageant depuis les Grands-Mulets jusqu'au *Petit-Plateau* (3,655 mètres). La neige étant très dure, ils y faisaient des escaliers à coup de hache. Mais les crevasses tendaient à disparaître, car c'est surtout en se précipitant sur les vallées, c'est-à-dire vers leur base, que les glaciers se brisent et se déchirent. En général, vers 4,000 mètres, les pentes deviennent plus douces, et l'origine d'un glacier diabolique est souvent un immense réservoir de neiges ou de névés, aussi horizontal qu'un lac. Mais le *Petit-Plateau* est assez dangereux, à cause des avalanches qui le balayent : aussi on le traverse très-vite, et sans parler.

Ici je m'attristai, car le temps menaçait de toutes parts. La neige, chassée des cîmes par de furieuses rafales, remontait en colonnes vers le ciel : des chevelures blanches s'agitaient sur les crêtes, et bien longtemps avant qu'il ne pût nous atteindre, nous entendions rugir le vent, qui passait sur les pics avec une foudroyante rapidité. Tout fuyait devant lui comme du sable : des cataractes de neige, de grêle et de brouillard tombaient et bondissaient au fond des gorges. Ce fut bien pire au *Grand-Plateau* (4,000 mètres) où, pour comble de misè-

re, mes poumons commencèrent à souffrir de la raréfaction de l'air. Nous décidâmes à l'unanimité de redescendre : mais comment faire ? La grêle nous empêchait d'ouvrir les yeux, nos traces n'existaient plus, et il faisait presque noir. A chaque instant, nous arrivions au bord de quelque épouvantable crevasse, invisible à trois pas. Il était même très-difficile de respirer dans un tel vent ; car il soufflait maintenant des quatre points cardinaux, changeant chaque gorge et chaque ravin en une espèce de solfatare de neige, de grêle, et de fumée glacée. Mes pieds, mes doigts, mon sang, tout se gelait, graduellement, mais sûrement, par huit degrés de froid. Dans une tempête, huit degrés en valent trente. En vérité, elle est triste et critique, la situation de quelques hommes perdus et transis par le froid, dans un cyclone des Alpes, et le 19 juillet 1867 ne sortira jamais de ma mémoire. Malgré l'instinct extraordinaire, le sang-froid et la force de mes guides, auxquels je rends pleinement hommage, ce fut la Providence qui nous sauva d'une catastrophe, et ce ne fut qu'après avoir erré un peu partout, pendant des heures entières, au milieu des crevasse, que nous redescendîmes sans accident aux Grands-Mulets.

Le lendemain matin, le temps étant glacial (le 20 juillet!) mais calme et sûr, nous repartîmes, et en trois heures nous atteignîmes encore le *Grand-Plateau*, où MM. Charles Martins, Bravais et Le Pileur campèrent pendant trois ou quatre jours, en juillet 1844, pour s'y livrer à des observations scientifiques. C'est une grande plaine de neige, horizontale, toute blanche, longue de trois kilomètres, et bornée au Midi par le dôme colossal du Mont-Blanc, que l'on gravit généralement de là par sa face orientale. Traversant ce plateau sur une ligne Nord et Sud, nous attaquâmes ensuite le raide et périlleux couloir de neige, appelé *le Corridor*. L'inclinaison est d'environ 50°, et là nous dûmes nous taire encore, de

peur de faire partir des avalanches. Juste au milieu, il fallut traverser une crevasse, sur un pont de neige presque transparent, opération très-émouvante à un tel angle, et que nous accomplîmes à la manière des crocodiles, en rampant sur le ventre. Enfin nous atteignîmes un col tout-à-fait Sibérien, ouvert au haut du Corridor, à l'altitude de 4,500 mètres, et joignant le Mont-Blanc au sinistre Mont-Maudit, qui se dresse plus à l'Est. On dirait deux cadavres, deux géants morts de froid. Mais l'Italie parut alors au Sud, baignée dans son soleil. Quel spectacle, quand on gèle ! Au Nord, à une centaine de kilomètres, j'aperçus une ligne bleue : c'était un coin du lac de Genève. Ici nous fîmes une halte obligatoire, car l'air était déjà si raréfié, que je ne pouvais plus faire qu'une cinquantaine de pas sans m'arrêter : puis nous montâmes à droite, vers la fameuse et redoutable falaise de neige et de névé, appelée *Mur de la Côte*, qui défend le versant oriental du Mont-Blanc. C'est une muraille haute de 150 mètres, et inclinée d'au moins 50 degrés. Il faut y faire un escalier de glace. Ce n'est cependant pas la possibilité d'une chute, qui rend cet endroit dangereux : c'est le froid et le vent qui y règnent. Le sang s'arrête, on tremble, on est couvert de givre, sur cette paroi glacée où on ne peut remuer : on devient pâle et bleu, et quand on voit la neige éclabousser comme de l'écume, les jambes, les mains et les épaules du guide qui taille péniblement, à coups de hache, chaque marche du terrible escalier, des images laponiennes envahissent le cerveau ; on croit être près des pôles, et comme on n'ose bouger, il y a de quoi geler sur place, surtout quand l'oxygène manque aux poumons : car la vie est une combustion : et pour brûler, autrement dit pour vivre, il nous faut beaucoup plus d'oxygène qu'il n'y en a dans l'air subtilisé des hautes régions. J'étais déjà un peu malade sur le *Mur de la Côte*, à 4,600 mètres. Plus haut, bien que les pentes devinssent plus douces, je m'e

traînais : je ne pouvais plus faire 20 pas sans me sentir à moitié asphyxié. Enfin c'est comme un somnambule que j'arrivai au sommet du Mont-Blanc, et que, cinq heures après avoir quitté les Grands-Mulets, j'eus le plaisir insigne de me trouver sur le point culminant de l'Europe (4,810 mètres). Il y gelait à dix degrés ! Le ciel, pur jusqu'aux bouts du monde, n'était plus bleu, mais sombre : et reléguée au fond de l'horizon, la terre, noircie par le contraste avec tant de blancheur, ne faisait plus qu'une ceinture infinie de rivages à l'Océan des neiges. Elle ressemblait à de la poix.

Le merveilleux panorama qui se déroule aux yeux éblouis du spectateur sur la cime du Mont-Blanc est quelque chose de tellement prodigieux, qu'il faudrait une journée pour en identifier tous les détails, et une brochure pour les décrire. On croit voir la moitié d'un empire. C'est une image de l'infini, car l'œil le plus perçant ne saurait distinguer, dans une immensité si indéfinie, le point de contact entre la terre et le ciel. C'est quelque part à une centaine de lieues du spectateur. D'ailleurs il fait généralement trop froid pour observer longtemps, et on ne se rappelle, en descendant, qu'un ensemble gigantesque et confus de pics, de plaines et de glaciers sans fin visible. Ce qui frappait le plus mon imagination, ce n'était pas la vue ; c'était plutôt l'effroi des lieux, l'horreur de ces déserts inhabitables, le vide qui m'entourait, et la pensée de ce qui devait se passer là pendant les nuits d'hiver, dans la foudre et le vent. Quelles rages ! Quelles luttes ! Quels bruits ! Quels cataclysmes doivent ébranler alors ce livide arsenal des ouragans et des éclairs ! C'était aussi avec un sentiment voisin de la stupeur, que je me demandais pendant combien de siècles il avait dû neiger pour former cette *calotte*, dont les savants estiment la profondeur à 70 mètres ! Quelle est là-dessous la vraie charpente, la forme de la montagne, dont le squelette est invisible à tout jamais ? Nous n'en avons aucune idée.

Et puis, quand je m'analysais moi-même, je l'avoue humblement, je me reconnaissais à peine. Sans parler de mon corps, qui n'était plus qu'une espèce de machine, mon moral même était atteint, et sous une influence morbide : la prostration était complète. Mes idées étaient vagues et confuses, et j'étais comme hypnotisé. Enfin le froid était tellement intense, qu'au bout de cinq minutes, je sonnai la retraite.

Et qu'il me soit permis de protester ici contre les explications de ce *mal de montagnes*, données par quelques-uns de mes collègues de l'« *Alpine Club* », qui ne voudraient y voir qu'une grande fatigue, ou un « manque d'entraînement ». Une des preuves innombrables du contraire, c'est que tous ces malaises disparaissent à l'instant, dès qu'on retrouve, en descendant, une atmosphère normale et plus oxygénée. Ce n'est qu'une asphyxie momentanée, *et qu'on n'éprouve jamais au niveau de la mer, quelque fatigué que l'on puisse être*. A mon retour à Chamounix, après treize heures de marche, je m'y promenai jusqu'à minuit, sans la moindre lassitude. Pourquoi donc, au sommet du Mont-Blanc, pouvais-je à peine rester debout ?

En repassant aux Grands-Mulets, nous eûmes la bonne fortune d'y trouver le célèbre photographe Andrieux, qui fit poser notre caravane sur le glacier : et cette photographie a été reproduite par Jules Verne, dans un de ses derniers romans.

Je regrette d'ajouter que j'eus avec mes guides une vive et très-pénible altercation, quand il fallut payer la note. Mais l'obligeant commissaire de police les rendit raisonnables, et réduisit leurs exigences à de justes proportions. En chiffres ronds, l'ascension me coûta 400 fr., parce qu'elle avait duré trois jours. Dans tous les cas, il faut compter sur 300 francs.

(Pour une centaine de francs, on peut faire l'ascension du Mont-Rose, qui est presque aussi haut, et plus dangereux que le Mont-Blanc).

*Zermatt* me consola de Chamounix. J'y aime mieux la nature et les hommes. On y est moins intéressé. J'y logeai à l'hôtel du Mont-Rose, chez les frères Zeiler, à l'ombre du Mont-Cervin. Mais voulant faire l'ascension du Mont-Rose, je montai le lendemain à l'hôtel du *Riffel* (2,569 mètres), pour y attendre une belle journée, qui s'obstinait à ne jamais venir. Un matin il neigea (!), dans la première semaine d'août. Aussi pendant quatre ou cinq jours, je dus me contenter de quelques promenades sentimentales sur le glacier gigantesque du *Görner*, dont la longueur dépasse 20 kilomètres ! C'est un fleuve. Mais sa pente est si douce, sa surface si unie, que tout le monde peut y flâner, même seul. C'est le « Boulevard » du *Riffelberg*. J'étais accompagné d'un de mes bons amis, M. Hinchliff, aussi connu par ses lointains voyages et les récits brillants qu'il en a publiés, que par ses ascensions et ses exploits alpestres. Il présida longtemps l'*Alpine-Club*. Madame Weston et son mari charmaient aussi ma solitude. Quant au Mont-Rose, je dus y renoncer, la brume et les bourrasques ne discontinuant pas. J'allai seulement lui dire bonjour et le saluer respectueusement par une belle et glaciale matinée, du haut du *Görnergrat* (3,136 mètres) ; et là, faut-il l'avouer ? je fis de tristes, d'humiliantes réflexions au souvenir de mes chères Pyrénées, en pensant aux fatigues, au nombre d'heures, aux longs efforts et aux préparatifs sans fin qu'exigent les ascensions Pyrénéennes de 3,000 mètres, tandis qu'en Suisse, une promenade d'une heure m'avait suffi pour arriver à cette hauteur, et plus, *avant mon déjeuner* ! Un excellent hôtel et une table d'hôte m'attendaient là tout près, à l'altitude de 2,569 mètres ! Avant onze heures, la course était finie ! Quel admirable état de choses !

Un jour, impatienté d'attendre pour rien, je fis un coup de tête. Je partis à dix heures de l'hôtel du *Riffel*, avec un chaudronnier, une corde et un poulet. J'escaladai le

*Breithorn* (4,148 mètres), et je revins avant la nuit à mon hôtel, après une course vertigineuse. C'est par le Sud que nous montâmes, après avoir goûté au col *Saint-Théodule* (3,322 mètres). Là encore je trouvai une auberge (!), des lits, des provisions, et du très-bon café. Trois heures après, je fumais un cigarre sur le sommet du *Breithorn*, d'où l'on découvre les plus grandes neiges des Alpes et de l'Europe. Sur un rayon d'au moins dix kilomètres, l'hiver est éternel. A une heure environ de la cime (côté méridional), on perd littéralement de vue la terre. On est sur une vaste plaine de neige, au centre d'un océan immaculé, formant un horizon au bout duquel on ne voit plus que des cônes toujours blancs et glacés. Au Nord aussi, le *Breithorn* domine une mer de glace à perte de vue. Se hérissant de 2,000 mètres sur la rive gauche du glacier du *Görner*, il rappelle ces falaises menaçantes et stériles qui narguent la mer Arctique, en brisent les ouragans, et lui renvoient ses bruits et son écume. J'ai beaucoup voyagé, mais je n'ai jamais vu, dans aucune latitude, de spectacle plus polaire.

Deux ou trois jours après, quittant Zermatt de grand matin, j'allai à *Saas* en franchissant le *col de l'Alphübel* (3,802 mètres) avec *Johann Krönig*, guide merveilleux, véritable acrobate, dont l'instinct, la souplesse, la prudence et la force firent plus que m'étonner : j'en étais ébahi. Quel montagnard ! quels muscles, et quelle intelligence ! Il commença par refuser d'aller seul avec moi : il faut être trois au moins, dans ces courses de glaciers. Mais comme le temps était superbe, nous le risquâmes, et la descente sur le glacier de *Fée* se fit sans accident, malgré ses effroyables et monstrueuses crevasses.

Quinze jours après, je revins à *Bagnères-de-Luchon* ! Il faut l'avouer, les Alpes sont magnifiques. Mais si les Pyrénées sont moins massives et moins neigeuses, elles ont une grâce, une noblesse de contours, de chaudes couleurs, et un soleil qu'on ne trouve pas en Suisse.



Les Alpes représentent l'homme, les Pyrénées la femme. J'aime mieux la femme.

Je me rappelle encore avec ivresse l'heure délicieuse où le clipper le *Brave-Lourmel*, qui m'emportait en 1856 au Pérou, sortant après un mois de lutttes, des mers furieuses et froides de la Patagonie, rouvrit enfin ses ailes aux tièdes brises des tropiques, et se mit à glisser vers l'Equateur et le soleil, sous les caresses du vent du Sud. Lorsqu'apparurent les pics superbes des Andes, ils avaient l'air de fondre dans la lumière..... J'étais ravi. Eh bien! les sensations, les émotions que j'éprouvai alors, je les sentis renaître en moi aussi suaves, aussi vives que jamais, quand de la Place Royale, à Pau, devant les neiges fumantes et vaporeuses des Pyrénées, je me souvins des cîmes froides et décolorées des Alpes.

Les Alpes inspirent de la terreur, les Pyrénées, de la tendresse.

J'espère goûter encore cet amour sans épines..... La vie civilisée ne m'a pas converti, et les années n'ont pas éteint en moi la sainte et salutaire passion de la nature. Comme le rubis, qui ne se décolore qu'en se refroidissant, j'espère garder longtemps encore des reflets d'autrefois. J'aime autant la nature qu'à l'époque où la vie laissait passer sur moi ses brises les plus heureuses : et comme notre âme oscille, à tous les âges, entre ce qui n'est plus et ce qui ne sera jamais, j'embellis le présent des couleurs du passé.

Il m'arrive de bien loin des éclairs de jeunesse, semblables aux feux mourants de ces étoiles imaginaires qui, bien qu'anéanties depuis longtemps, continuent à briller, à nous charmer de leur éclat trompeur pendant la nuit, parce que leur dernier rayon n'a pas encore fini de traverser l'espace, et nous fait croire qu'elles ne sont pas éteintes. Ce n'est qu'une illusion : mais qu'y a-t-il de plus doux dans la vie ?

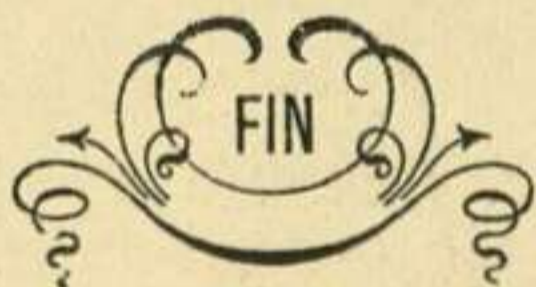
L'amour de la nature survit à tout. L'immensité lugu-

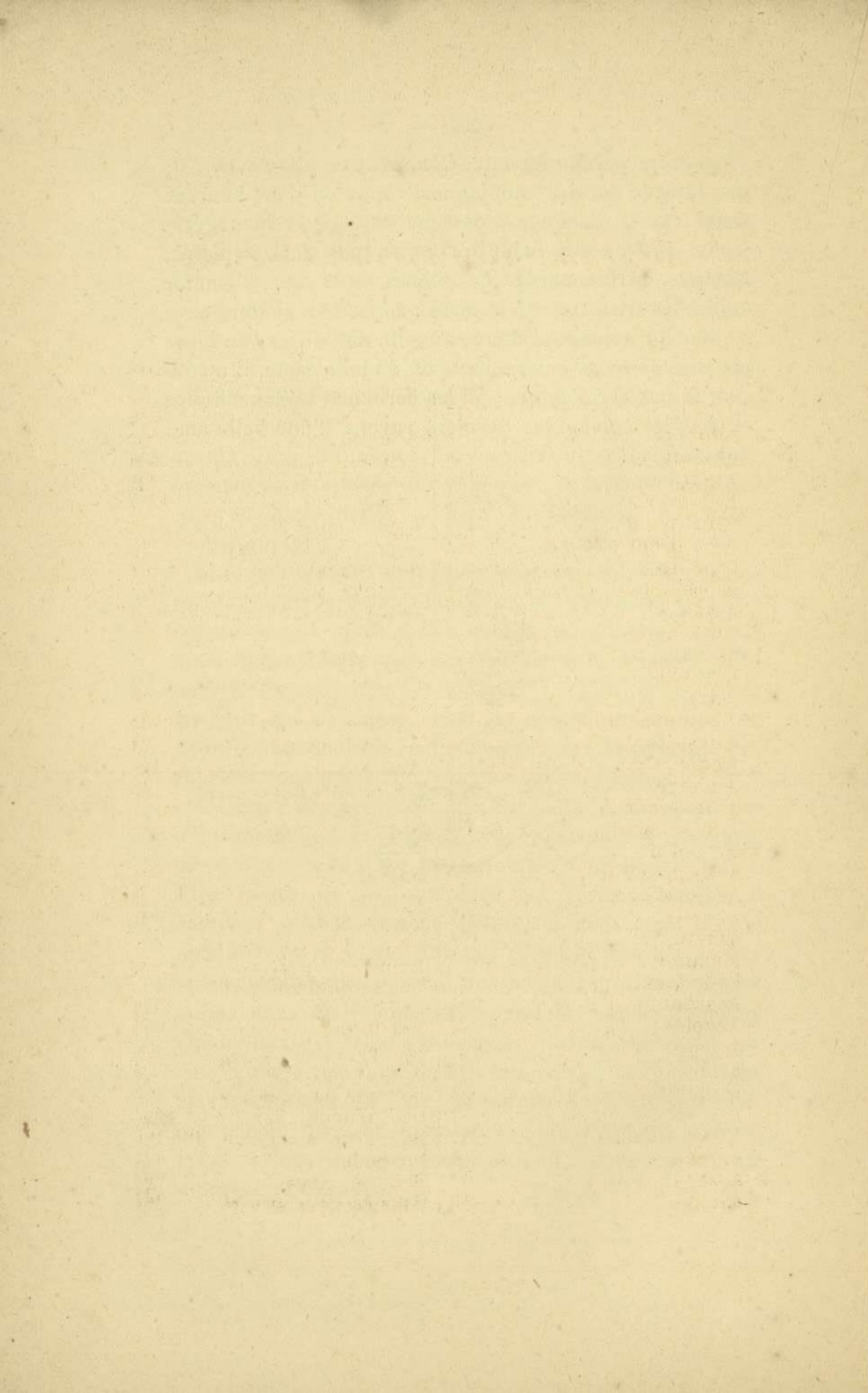
bre et muette des sables et des glaciers, les solitudes sonores de l'Océan, la poésie dont il entoure le monde, font encore battre et palpiter mon cœur. Il se rallume et s'électrise au souvenir de l'Inde, de l'Amérique et de l'Océanie, de leurs forêts phosphorescentes, de leur soleil, de leurs îles enchantées, vrais bouquets de palmiers et de fleurs, que l'on dirait seulement posés sur l'eau, et prêts à s'en aller avec le vent, au chant des colibris. Je trouve encore la terre bien belle, et je ne pense jamais sans m'attendrir, aux plages lointaines, aromatiques et lumineuses, caressées tous les soirs par la brise harmonieuse des tropiques, et baignées par des mers toujours bleues. Je les ai tant aimées ! Ne les reverrai-je plus ?

Si je ne dois plus voir que par le souvenir ces paradis terrestres où le saphir, l'opale et le rubis se mêlent aux cocotiers, aux aloès et aux cactus, où l'homme n'a pas autre chose à faire qu'à être vertueux, où le soleil suffit pour émousser toutes ses douleurs....., j'irai me consoler au haut des Pyrénées, dans les déserts de marbre, ou dans le monde radieux des neiges : car la nature a des sourires sous les frimas, comme sous les fleurs.

L'Ulysse des anciens jours tressaille encore à la vue d'une montagne. Je remonterai sur ces trônes flamboyants de porphyre et de glace, où tout est froid, même les éclairs. J'irai revoir, du haut des nues, ces horizons stériles et chauves, grands comme l'éternité, mais que je n'ai jamais trouvés assez illimités ni assez mornes. Je m'y endormirai encore au vent des solitudes, qui m'enivrait jadis comme un enfant des steppes. Et quand aura sonné l'heure fatale et cruelle du repos, j'irai m'asseoir, en vue des Pyrénées, au bord de l'Océan, sur les collines arides et romantiques où l'air est saturé de l'amertume des mers, et où, dans ma jeunesse, je courais comme la brise. Il est si doux de se souvenir, quand l'avenir se couvre de neige et d'ombre !

Lecteur , pardonnez-moi. Comment ne pas devenir un peu lyrique sur les montagnes? Mais on y est heureux aussi, car le bonheur y devient naturel, et la sagesse facile. On y a des idées qu'on n'a pas dans la plaine. Entouré de blancheur, de silence et d'azur, l'homme oublie les tristesses de la terre : son cœur se dore avec le jour qui tombe, et même au sein des villes, de leurs plaisirs, de leurs enivrements et de leur faste, il a souvent la nostalgie de ces soirées sereines , mélancoliques et chaudes comme les derniers rayons d'une belle âme qui s'en va.





# INDEX ALPHABÉTIQUE

A	Pages.		Pages.
Accous.....	10	Arrius (col d').....	22
Adour.....	5	Arse (cascade d').....	258
Ahusky.....	292	Arsouë.....	198
Aiguillous.....	182	Artias.....	486
Aigouilluts.....	479,465	Arualas.....	309
Albe (pic d').....	419	Ascain.....	4
Albe (Dent et col d')...	421	Aspe (vallée d').....	10
Albe (lacs d').....	424	Aspé.....	118
Alfred (col).....	487	Astazou (col d')....	326,148
Algas.....	309	Astazou (pic d')... ..	145
Alos.....	257	Astos.....	385,390
Alpes.....	499	Aulus.....	257
Alphübel.....	498	Aure (vallée d').....	197
Altai.....	456,492	Auzat....	263
Anarouye (lac d').....	125	Ax-les-Bains.....	272
Anayette.....	299	Aygues-Tortes... ..	192,203
Andes.....	456,499	Ayous (lacs d').....	21
Andorre.....	271	Azet.....	198
Anie (pic d').....	6	Azun (port d').....	38
Aoubé (lac d').....	258	<b>B</b>	
Ar (col d').....	17	Babiel (lac).....	36
Aragon (col d').....	39	Bacque (Ceil de la)....	225
Arajuez .....	290	Bacrabère.....	27
Aratille.....	313	Badet (pic).....	157
Arbizon.....	186	Badet (col de).....	157
Ardiden.....	122	Bagnères-de-Bigorre..	482
Ardounes.....	200	Bagueniola.....	375
Arensal (port d').....	266	Balaïtous.....	24
Argelès.....	164	Bantry.....	XV
Ariège.....	259	Barane (la).....	28
Ariel.....	22	Barrans (lac des).....	458
Armenia .....	359	Barbaruens .....	357
Armes (pic d').....	257	Barbe-de-Bouc....	123,125
Arras (vallée d').....	317	Baroudé.....	184
Arreau.....	198	Basque (pays).....	292
Arrens.....	30	Bassiès (lacs et pic)...	264
Arribit.....	26		

Bassivé (col de).....	478	Canfranc.....	293
Batchimale (grand).	192,201	Canigou.....	277
— (petit).....	207	Cantaleras.....	292
— (cascade de)	206	Caouarère (port de)....	193
— (lacs de)	192,205	Cap de Long (lac)..	158,164
Baticiel.....	385,406	Carbounouse.....	163
Batoua.....	194	Carlitte.....	272
Bécibéri (lac de).....	484	Carpinosa (lacs).....	406
— (pic de).....	482	Casque (Marboré)....	135
Bédous.....	10	Castaneza.....	478
Bellevue (Terrasse)....	338	Castelabarque.....	41
Bernère.....	289	Cauterets... 41,120,124,302	
Bézines (col de).....	273	Cerbillonas (précipice de)	50
Biarritz.....	1,428	— (pic de)....	71,81
Bielsa.....	362	— (col de).	58,71,110
— (port de).....	184	Cestrède (pic de).....	120
— (cascade) de)....	337	Chamounix.....	489
— (cirque de).....	338	Chausenque (brèche de)	160
Bisouri.....	287	Cinca.....	338,361,362
Blanc (lac).....	272	Clarabide (gorge de)	189,202
Bleu (lac) de Luchon..	250	— (port de)....	396
Bondellos (lacs).....	307	— (pic de).....	207
— (col).....	308	Clot de la Hount (ravin).	50
— (pic).....	309	— (pic du)..	73
Bossons (glacier des)	489,490	Collarada.....	292
Boucharo.....	315	Collat.....	256
Boulogne.....	7	Comolo-Forno.....	483
Boulou.....	161	Comolos-Pales.....	283
Boum (pic de).....	249	Coronas (col de las)...	356
Bouquesa.....	301	Coroné (lac).....	447
Bouquetins.....	318	— (pic).....	439,447
— (col des)....	470	Corridor.....	493
Bramatuero.....	312	Corvettas.....	406
Breithorn.....	498	Cotieilla.....	354
Bugarret (lacs de)....	163	Couflans.....	256,263
— (col de).....	164	Couret (col de)....	215,392
<b>C</b>		Courtaou (pic).....	190
Caballos (passo de)....	348	— (col).....	211,395
Cabanasse (la).....	275	Crabioules (col)	230,244,383
Caillaouas (lac)....	215,394	— (pic).....	234
Caldas de Bohi.....	485	Cristail (pic).....	31
Cambalès.....	37	Culaous (col).....	121,124
Cambiel (cabanes)....	153	Cylindre du Marboré..	323
— (pic de).....	161	<b>D</b>	
Campo.....	359	Déjeûner (rocher du)..	28
Canaou-Roya.....	301	Doumbas.....	26

E			
Echo (port d').....	287	— (col de la cascade) 142	
Enfer (porte d')....	215,393	— (pics de la cascade) 142	
— (rue d').....	245	— (source et glacier de la cascade). 139	
— (col d').....	304	— (précipices de la cascade)..... 135	
— (lac d').....	304	Gèdre..... 151	
— (pic d').....	302	Gela (pic de la).... 180,182	
Englas (lac d').....	49	— (cabane et lac de la) 183	
Eristé . . . . .	375,387,355	Genève (lac de) . . . . . 488	
— (pic d').....	375,401	Génos..... 188,206	
— (col d').....	401	Ger (pic de) . . . . . 17,19	
Eroueil.....	414	Gistain (el Plan de) 351,373,404	
Esparrets (précipices d')	335	— (col de) . . . . . 396	
Espingo (lac d') . . . . .	240	Glaciers des Pyrénées. 308	
Esquierry . . . . .	215,392	Glaire (la)..... 161	
Essera . . . . .	355,422	Gloucester..... 8	
Estaëns (lac d').....	288	Gœrner-Grat . . . . . 497	
Estaragne.....	158	Gours-Blancs (pic des). 214	
Estatats.....	410,417	— (col des). 208	
Estats . . . . .	259	Gourzy (col de)..... 49	
Estaubé. . . . .	129,361	Grand-Plateau . . . . . 493	
Estoum (col d').....	52	Grands-Mulets..... 490	
— (lac d').....	119	Gregonio (lac) 412,416,433,446	
Eyne . . . . .	276	— (col) . . . . . 418,447	
		Gripp..... 175	
F		Guchen..... 186	
Fache (grande).....	41	Guerreys . . . . . 196	
— (petite) . . . . .	39		
— (col de la) . . . . .	42	H	
Fachon . . . . .	36	Héas..... 152,181	
Fanlo (pics de).....	338	Héchempy (port de)... 185	
Fee (glacier de).....	44,498	Himalaya..... 456,481	
Foix . . . . .	260,271	Hiver (ascensions d').. 45	
Fonvive.....	273	Hospitalet..... 275	
Fourcanade.....	479	Hotal (val d') . . . . . 315	
Fourcaral.....	336	Houle (col de la)..... 118	
Fulsa.....	350	Hourque (la)..... 202	
		Huesca..... 311	
G			
Gabiétou.....	126	I	
Gallinero . . . . .	407	Ice-bergs..... 226	
Garin.....	226	Inde . . . . . 481,500	
Gaube (lac de) . . . . .	175	Isards (col des)..... 332	
Gaulis . . . . .	327	Izabe (lac d')..... 16	
Gavarnie.....	46,57,64,333		

**J**

Jaca..... 296

**L**

Labassa..... 30  
 Laberou..... 12  
 Lanoux (lac)..... 273  
 Lardana..... 376  
     — (cascade de)... 405  
 Lardanita..... 405  
 Larrau..... 292  
 Légné (pic de)..... 190  
 Lescun..... 10  
 Liousetta..... 405  
 Litayrolles (lac)... 229,238,  
                             247,383,407  
     — (col de). 235,384  
     — (pic de)... 237  
 Llo (col de)..... 276  
 Llors..... 271  
 Londres..... 8,155  
 Long (pic)..... 152,163  
 Lourtiga..... 215,393  
 Louseras..... 346  
 Luchon.... 147,384,445,487  
 Lustou..... 197  
 Lutour..... 52,119,120,124  
 Luz..... 155,326,161  
 Lys (cirque du)..... 245  
     — (glaciers du) 230,246,255

**M**

Madera (port de la).... 193  
 Mahomet (pont de).... 462  
 Mal de Montagnes.... 496  
 Maladetta (glacier de la) 420  
     — (pic Nord-Ouest) 426  
     — (pic Oriental)... 430  
     — (col de la)..... 432  
 Mâle (Soum de)..... 118  
 Mâle-Rouge.. 118  
 Malibierne (pic de). 468,475  
     — (vallée de). 444,472,476  
     — (col et lacs de). 476  
 Malvern collines de)... 9

Marboré (gradins du) 132,136  
     — (pic du)..... 141  
 Marc (pont de)..... 266  
 Marcadau..... 41,312  
     — (port de)... 303  
 Maudit (col)..... 432,434  
 Maudits (Monts) ... 444,481  
 Maupas (Tusse de).... 248  
 Méchant (pic)..... 158  
 Mède (pic de)..... 258  
 Mérens..... 272  
 Midi (pic du) d'Ossau.. 20  
     — de Bigorre. 166  
     — de Génos.. 190  
 Miguelou (lac)..... 26  
 Milieu (pic du)..... 439  
 Millaris..... 327,329  
 Moines (col des)..... 293  
 Montagnette..... 205  
 Montaigut (col de).... 40  
 Montarouye (col de)... 241  
 Montarto..... 482  
 Mont-Blanc..... 488  
 Montcalm..... 259  
 Montferrat..... 75,80  
 Montlouis..... 275  
 Mont-Perdu..... 326  
     — (lac glacé du). 324,325,334  
     — (cabane du)..... 343  
 Mont-Rouge..... 263  
 Moudang (port et sources de)..... 185  
 Moulières (pic de).... 478  
     — (col de)..... 487  
 Mounoges (Tuc dous)... 119  
 Mulets (col des).... 49,313  
 Munia (pic de la)..... 180  
     — (col et lacs de la). 346  
 Mur de la Côte..... 494

**N**

Néous (brèche et glacier de las)..... 36  
 Néouvielle..... 159  
 Néthou..... 443  
     — (glacier du).. 452,457  
     — (lac)..... 473



Newhaven..... 9  
 Niscle (col de)..... 335,337  
 Nive..... 274,292  
 Nivelle..... 4,6  
 Nuria..... 276

O

Oncet (lac d')..... 168,173  
 Oo (lac d').. 207,213,221,241  
 — (lac glacé d'). 222,226  
 — (port d'). 208,224,213,229  
 — (crête d')..... 225  
 Ordesa (vallée d')..... 317  
 Ordino..... 271  
 Orientales (Pyrénées) 259,482  
 Oroël..... 296  
 Orrédon (lac d')..... 159  
 Orrhy (Mont)..... 292  
 Ossouë (glacier d'). 43,52,  
 56,58,63,69,70,78,  
 84,93,105,108,113  
 Oulettes (cascade des). 47  
 Ourdissette..... 348

P

Pallas (pic)..... 27  
 Paloume (porte de la).. 186  
 Panticosa..... 309,311,314  
 Paoul (col de la). 385,389,390  
 — (glacier)..... 385,387  
 — (cabanes)..... 390  
 Pardina (cabane)..... 348  
 Pau..... 64,499  
 Pédrus..... 273  
 Péramo (col et val. de). 406  
 Perche (col de la)..... 275  
 Perdighero.. 228,415  
 — (col du)..... 229  
 Pétard (pic). 190,201,202,224  
 — (cabane)..... 202  
 Péterneille..... 313  
 Petit-Plateau..... 492  
 Pez (port de la).... 352,206  
 Pibeste..... 165  
 Piedra-Fitta..... 36,305  
 Pierrefitte [col de]..... 164

Pierre-pointue..... 489  
 Pierre-St-Martin (port  
 de la)..... 33,38  
 — (gorge de)..... 36  
 — (lacs de)..... 36  
 Pijeol (cabanes de).... 267  
 Piméné..... 151  
 Pinède (port de)..... 361  
 Portet-St-Simon..... 270  
 Portillon d'Oo..... 229  
 — (lac glacé du) 227,228,  
 235  
 Posets..... 384  
 Pouchergues (lac).. 211,395  
 — (port de).. 212  
 — (cascade). 190  
 Prades..... 278  
 Pragnères..... 162  
 Puigmal..... 275  
 Puymorens (col de).... 275  
 Pyrénées..... 444,456,499

Q

Quairat (pic)..... 241

R

Rabiet (lac)..... 163  
 Ramond..... 151,318,335  
 — (Société).. 151,343  
 — (Soum de)..... 345  
 Ramougne (pic de).... 408  
 — (gorge de) 230,409  
 Rencluse..... 425,452,455  
 Rhune (la)..... 3  
 Rialp..... 271  
 Rieus (lac et port de).. 486  
 Riffel-berg..... 497  
 Rimoula (pont de)..... 175  
 Rio-Bueno (lacs de) 475,477  
 Riou-Mayou..... 193  
 Rochers-Blancs 138,148,325  
 Roland (brèche de). 131,329  
 — (abri)..... 131  
 Roncevaux..... 292  
 Rouge (pic)..... 237  
 — (col)..... 274

Russell (pic).....	475	Tempêtes (pic des).	466,462
— (villa).....	73	— (brèche des).	474,477
		— (crête des) ..	480
<b>S</b>			
Saas.....	498	Tendenera. ....	314
Saint-Barthélemy (pic).	264	Théodule (col de Saint)	498
Saint-Jean-de-Luz.....	3	Thoue (cabanes de)....	173
Salarous.....	318	Toro (Trou du) ....	456,465
Salau (port de).....	257	Tour du Marboré.....	142
Saldeu (port de).....	271	Tourat (lac).....	154
Saleix (col de).....	265	Tourets (pic de las)....	405
Salenques (col de la)	467,484	Tringonné (col de)....	185
— (gorge de la)	457,483	Trumouse (pic de)....	181
— (glacier de la)..	474	— (glacier de).	183
Sallent.....	29,299,308	Tuque-Rouye.....	334
Saucet.....	156	Turbon.....	351,358
Saoun.....	355	Turmes.....	385
— (col de).....	355,374		
Saragossa.....	311,343	<b>U</b>	
Saravillo.....	364	Urdoz .....	287
Sarettes (col). ....	308	Ussat.....	63
Sarrat.....	271	Ustou (St-Lizier d')....	257
Sègre (pic de).....	276		
Serra-Mourenne.....	180	<b>V</b>	
Sesques.....	15	Vaccas (col de las) ....	185
Sibérie.....	xvi,18,326,331	Venasque.....	374,376,406
Siguier (port de).....	271	— (Bains de).	383,408,414
Silence des montagnes	51,	— —	422,426,433
	59,449	— (Hospice de)	391,421,435
Sobe (col de).....	23	— (Port de)	391,410,430,451
Somport (col de).....	293	— —	455,467,481,483
Soubiron (lacs d'Estoum)	119	Vernet (le).....	277,278
— (col d').....	52	Vert (lac).....	250
Spijeoles.....	220	Vicdessos.....	263
Splumouse.....	49,56	Vidaillet. ....	478
Suelsa.....	348	Vieil (port).....	348
Suyen (étang de).....	26	Viella (port de).....	478
		— (hospice de)	480,484,487
		Vignemale.. ..	43
		— (petit).....	44
<b>T</b>			
Tabe (pic de).....	264	<b>Y</b>	
Taconnay (glacier du).	490	Yp (cirque et lac d')... ..	297
Taillon.....	128		
— (glacier du)....	129	<b>Z</b>	
Tamise.....	7	Zélande (nouvelle)..	81,216
Tapous (pics de).....	115	Zermatt.....	497
Tarascon.....	261,272		

7103 de vos

coller un peu : il faut 80  
 1001 1002 1003 1004 1005 1006 1007 1008 1009 1010  
 M. S. 1011 1012 1013 1014 1015 1016 1017 1018 1019 1020

